



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08243493 1

THE  
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PRESENTED BY

Dr. Arthur Purdy Stout

20 Feb. 1914

9

Me 3-3  
3-3-1











# M É M O I R E S

*C O N C E R N A N T*

**L E S C H I N O I S .**

---

*T O M E Q U A T O R Z I E M E .*

---

SECRET

CONFIDENTIAL

SECRET

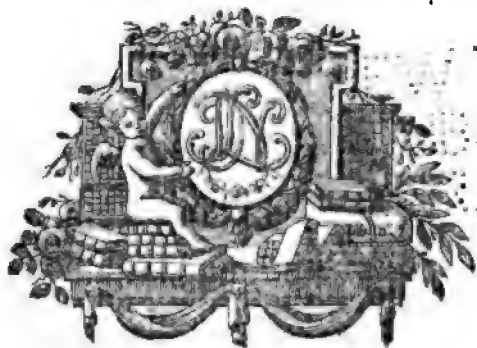
CONFIDENTIAL

M É M O I R E S  
C O N C E R N A N T  
L'HISTOIRE, LES SCIENCES,  
*LES ARTS, LES MŒURS, LES USAGES, &c.*  
D E S C H I N O I S;  
*PAR LES MISSIONNAIRES DE PE-KIN.*

---

T O M E   Q U A T O R Z I E M E.

---



*A P A R I S,*

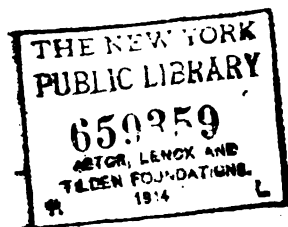
Chez N Y O N l'aîné, & fils, Libraires, rue du Jardinot, vis-à-vis la rue  
Mignon, près de l'Imprimeur du Parlement.



M. D C C. L X X X I X.

*A V E C A P P R O B A T I O N , E T P R I V I L E G E D U R O I ,*





NOY WOB  
OLSEN  
VIA 881

---

## A V E R T I S S E M E N T.

CE Volume semblera peut-être, au premier coup-d'œil, offrir moins de variété que les précédens : il ne contient que trois Ecrits différens ; mais chacun renferme un grand nombre de détails très-variés, sur la Chine ancienne & moderne.

I. Le premier traite des pays qui ont été ou sont actuellement tributaires de la Chine. Il est tiré d'un Ouvrage composé par ordre de l'Empereur *Kang-hi*, d'après les nombreux Mémoires qu'il avoit fait rassembler, & achevé sur la fin de l'an 1696. C'est une Topographie historique des pays qui se sont reconnus feudataires de l'Empereur de Chine.

Lorsque les Tartares-Mantchoux eurent conquis la Chine, vers l'an 1644 de notre ère, les peuples voisins s'empressèrent de leur apporter des hommages qu'on ne songeoit pas à leur demander. L'Empereur voulut connoître ces peuples autrement que par leurs noms. Il envoya chez eux des gens chargés de s'instruire non-seulement de la position respective de leurs villes, de leurs montagnes, de leurs fleuves, &c. ; non-seulement du climat, du sol, des productions de chaque pays ; mais

encore de leurs langues, de leurs mœurs, de leurs loix & de leurs coutumes. Il reçut sur tous ces objets des Mémoires très-curieux, qui furent déposés au Tribunal des Rites. Ce fut sur ces Mémoires qu'on rédigea l'Ouvrage que fit publier *Kang-hi*, & dont s'est servi notre savant & respectable Correspondant M. Amiot.

II. La seconde piece sert, en quelque façon, de preuves justificatives à la première; & nous la devons encore à M. Amiot, dont les années semblent redoubler le zèle. C'est la traduction qu'il a faite d'un grand nombre de Lettres & de Suppliques adressées à l'Empereur de Chine par les Souverains qui étoient ses tributaires. On y voit les noms de ceux qui payoient ces tributs, les formalités avec lesquelles ils étoient offerts, & en quoi ils consistoient. Toujours avantageux à ceux qui les portoient, ils n'étoient proprement que des échanges, & n'en différoient que par la forme : la chose présentée étoit offerte comme redevance; & le contre-échange qui étoit dû, étoit donné à titre de bienfait. Cette forme, inventée par la politique, caractérisoit la dépendance de celui qui offroit, & conservoit à l'Empereur la possession de sa supériorité. Non-seulement M. Amiot a traduit ces Suppliques,



mais il les a enrichies de notes dont elles avoient besoin.

III. Le troisième morceau que notre Volume renferme, est d'une autre main, & d'un genre fort différent. Feu M. Cibot, Missionnaire à Péking comme M. Amiot, & qui fut long-tems, comme lui, l'un de nos plus laborieux Correspondans, avoit fait passer en France, plusieurs années avant sa mort, un grand Ouvrage, où il avoit entrepris d'éclaircir le Livre d'*Esther*, & d'appuyer la vraisemblance des faits qui y sont rapportés, par un parallèle curieux des mœurs & des usages des Chinois, avec ceux qui sont décrits dans ce Livre sacré. L'Ouvrage entier de M. Cibot forme trois volumes assez gros, remplis de détails souvent piquans sur les Coutumes & les Loix observées en Chine dans les plus anciens tems, & dont la plupart subsistent encore.

L'étendue de ce morceau nous a fait long-tems balancer si nous en ferions usage dans nos Mémoires, auxquels d'ailleurs il paroïssoit étranger à quelques egards. Cependant, considérant qu'il renferme quantité de notions intéressantes sur les Chinois, nous nous sommes déterminés à en publier ici des extraits, partagés en divers articles; & nous con-

tinuerons d'en inférer la suite dans les autres Volumes de ce Recueil.

M. Cibot a placé à la tête de son Commentaire sur *Esther*, une Préface dans laquelle, après avoir dit que son projet embrassoit d'abord l'Ecriture Sainte entière, il s'exprime ainsi :

« Nous jettâmes sur le papier , durant plusieurs  
» mois , les remarques qui se présentèrent à nous  
» sur différens textes des Livres sacrés ; mais nous  
» sentîmes bientôt l'immensité d'un pareil travail.....  
» Cependant ayant eu occasion de lire des Livres  
» qui répandoient un grand jour sur *Esther*, nous  
» recueillîmes des Mémoires pour composer un  
» essai sur ce Livre qui pût donner une idée de  
» notre plan..... Tout ce que nous nous y sommes  
» proposés , c'est d'expliquer , d'après les mœurs  
» & les usages des Chinois, ce qui, dans le Livre  
» d'*Esther*, est trop éloigné des nôtres pour que  
» nous puissions bien l'entendre & en saisir le vrai  
» sens littéral & historique..... C'est à ce sens  
» littéral que nous nous bornons uniquement, en  
» l'eclaircissant par le rapprochement de détails qui  
» manquent à l'Europe, & que la Chine nous fournit.  
» Encore ces détails, quoique tirés des monumens  
» les plus authentiques, nous ne les donnons que  
» comme

» comme des points de comparaison, & des rap-  
 » ports de ressemblance , pour lesquels nous ne de-  
 » mandons même d'autre croyance que celle qu'on  
 » accorde à des probabilités satisfaisantes ».

Il dit ensuite , en parlant des Ouvrages Chinois  
 dont il s'est servi : « Nous nous sommes attachés  
 » aux *Kings*, ou Livres Canoniques de l'Antiquité,  
 » & aux Ouvrages des Savans le plus généralement  
 » estimés. Ceux qui sont versés dans la Littérature  
 » Chinoise, ne seront nulle part dépayés par nos  
 » citations & nos conjectures..... Pour les autres,  
 » qu'ils nous permettent de les prier de faire atten-  
 » tion que les Chinois d'aujourd'hui descendent des  
 » premiers habitans de la Chine ; que le fond des  
 » mœurs générales n'a jamais changé chez eux ; qu'ils  
 » ont des Livres qui remontent bien plus haut que les  
 » Grecs & les Romains , qui comparés à eux , sont  
 » des peuples modernes ; qu'enfin , leurs traditions  
 » subsistantes nous ont conservé une infinité de  
 » connoissances de la plus haute Antiquité..... La  
 » variété des articles que nous avons touchés , peut  
 » faire entrevoir jusqu'où l'on s'avanceroit sous la  
 » bannière des Chinois , & jusqu'à quel point on  
 » répandroit du jour sur ce qui , dans les Livres  
 » Saints , est le plus éloigné de nos idées ».

## A V E R T I S S E M E N T.

Il s'excuse de s'être peut-être trop appesanti quelquefois sur divers objets peu importans par eux-mêmes, mais qu'il a cru propres à vaincre la stérilité de son sujet. Il demande grâce pour son style, qu'il avoue n'avoir pas assez soigné; & il espère d'obtenir l'indulgence de quiconque aura connu sa position & son peu de loisir. Il finit en desirant que si on vouloit publier son Essai, quelque main amie en fit disparoître les négligences. Nous ne nous sommes permis aucune liberté à cet egard; & quoique nous ayons en effet remarqué plusieurs négligences, & sur-tout une abondance d'idées & de mots qui sembloient quelquefois surcharger ses phrases, & qu'il auroit sans doute elaguée, nous avons mieux aimé y laisser ces légers défauts, que de donner lieu, en les corrigeant, de nous accuser de n'avoir pas donné fidèlement son propre Ouvrage.

IV. Le reste de notre Volume est rempli par les extraits de trois Lettres de M. Amiot, qui nous sont parvenues depuis l'impression des Volumes précédens. Elles renferment toutes des détails intéressans.

1. La première, datée du 29 novembre 1786, répond à diverses questions qui lui avoient été faites sur la Vie de Confucius, insérée dans le onzième

Volume de notre Recueil. 1°. Il donne la raison de ce que, dans cette Vie, il a si peu parlé de la femme & des fils de cet homme célèbre. 2°. De ce qu'il n'a rapporté aucun des Réglemens que Confucius a fait rendre. 3°. Il montre que les Loix anciennes, tombées en désuétude du tems de Confucius, n'étoient cependant pas totalement ignorées. 4°. Il explique pourquoi on ignore les noms des détracteurs de Confucius. 5°. A la fin de cette même Lettre, il confirme ce qu'il nous avoit précédemment écrit (a) sur l'inondation de l'isle de Formose.

2. Le premier article de sa seconde Lettre (du 24 janvier 1787), roule encore sur ce dernier objet. 2°. L'article suivant nous instruit de l'usage que le célèbre Empereur Yu faisoit de l'instrument nommé *Lo*, pour faciliter à ses sujets les moyens de s'adresser directement à lui, sans avoir besoin d'introducteur. Il nous avoit parlé de cet instrument dans sa Lettre du 2 octobre 1784, imprimée dans notre onzième Volume, page 523. 3°. Il nous apprend dans le troisième article le nouveau degré de faveur où est parvenu *Lyche-yao*, dont il nous avoit annoncé la disgrâce dans sa Lettre du 29 novembre 1784, insérée dans le même Volume XI, page 591 & suiv.

(a) Voyez la Lettre insérée page 139 du dixième Volume.

4°. Il expose comment les Chinois suppléent à nos machines hydrauliques, pour l'arrosement de leurs jardins. 5°. Il rapporte enfin quelques particularités relatives à la querelle qui s'étoit élevée à Canton en 1785, entre les Chinois & les Anglois, & dont il est question dans une Lettre de M. Grammont, Missionnaire à Péking, que nous avons publiée dans notre treizieme Volume, page 513.

3. La troisieme Lettre de M. Amiot, dont il nous reste à parler, est datée du 19 novembre 1787. 1°. Elle offre d'abord les détails d'une cérémonie solennelle, que l'Empereur, comme Grand-Prêtre de sa Nation, fait tous les ans, le jour du solstice d'hiver. 2°. Il raconte ensuite avec quels soins paternels l'Empereur pourvoit aux besoins de ses sujets, avec quelle vigilance il les prévient, avec quelle sévérité il punit les malversations de ceux de ses Officiers à qui il confie son autorité. Il en rapporte des exemples récents, à l'occasion d'une disette de riz & de bled & des monopoles auxquels elle avoit donné lieu. 3°. Il en rapporte aussi de l'attention avec laquelle l'Empereur s'occupe du maintien de la police & des bonnes mœurs; & tout ce qu'il nous apprend sur ces objets, donne la plus haute idée

des talens & des vertus du Souverain qui gouverne aujourd'hui la Chine.

Nous avons encore reçu une quatrieme Lettre de M. Amiot, datée du 16 octobre 1787, infiniment curieuse, qui roule presque toute entiere sur la fameuse secte des *Tao-sée*, tombée maintenant dans le discrédit, mais *qui fut long-tems rivale de celle des Lettrés*. Il dévoile au long toute la doctrine de cette secte, *la première qui corrompit la doctrine nationale des Chinois, en mêlant à la noble simplicité de leurs dogmes primitifs, les principes absurdes des plus grossieres erreurs*. Mais cette Lettre, qui forme seule un ouvrage assez étendu, tiendrait trop de place dans ce Volume; & nous la réservons pour le Volume suivant, dont nous allons commencer l'impression.



# T A B L E

Des Pieces contenues dans ce Volume.

1. <b>INTRODUCTION A LA CONNOISSANCE DES PEUPLES CHINOIS,</b>	Page 1
1. <i>Des Départemens attribués à la chambre du Tribunal des Rites, dite See-y-koan,</i>	7
2. <i>Du Département des Hoei-hoei, ou Mahométans,</i>	9
3. <i>Des différens noms dont on a appelé le Royaume de Tourfan,</i>	17
4. <i>Du Royaume du Tien-fang,</i>	24
5. <i>Du Royaume de Sama-eulh-han (Samarcande),</i>	27
6. <i>Du Royaume de Tchang-tching,</i>	39
7. <i>Du Royaume de Koua-oua,</i>	101
8. <i>Du Royaume de Tchen-la,</i>	111
9. <i>Du Royaume de Man-la-kia,</i>	121
10. <i>Département des lieux appelés Si-fan,</i>	127
11. <i>Des Montagnes du Thibet,</i>	152
12. <i>Des Montagnes appelées Ling par les Chinois,</i>	169
13. <i>Des Rivières qui portent le nom de Kiang,</i>	176
14. <i>Des Rivières qui portent le nom de Ho,</i>	185
15. <i>Des Lacs,</i>	202
16. <i>Explication du monument d'une pierre,</i>	209
17. <i>Des lieux où l'on traverse les rivières,</i>	213
18. <i>Des ponts qui sont chez les Si-fan,</i>	216
19. <i>Des ponts qui sont dans le département des Tfang,</i>	217
20. <i>Des Miao, ou temples qui sont dans le pays des Si-fan, &amp; dans le Département des Ouei,</i>	219



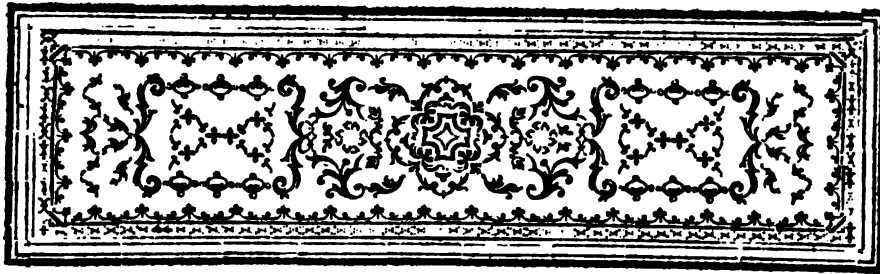
# T A B L E.

xv

21. Des Miao qui sont dans le Département des Tsang,	page 222
22. Des Miao qui sont dans le Département des Ka-mou,	223
23. Des Miao qui sont dans le département des Nga-ly,	224
24. Des productions du pays de Si-fan en général,	ibid.
25. Supplément pour ce qui concerne le Département des Si-fan,	328
26. Mœurs générales des peuples du Si-fan,	232
II. SUPPLIQUES ET LETTRES DE CRÉANCE,	239
1. Suppliques & Lettres envoyées du pays des Hœi-hœi, adressées à l'Empereur de Chine,	241
2. Suppliques & Lettres du pays de Si-fan,	249
3. Suppliques & Lettres de ceux de Siuenlo (les Siamois),	266
4. Suppliques & Lettres du District de Kao-tchang,	273
5. Lettres & Suppliques de ceux de Pe-y,	280
6. Ecrits divers des habitans du Mien-tien,	290
7. Suppliques & Lettres du pays de Pa-pe,	302
III. PARALLELE DES MŒURS ET USAGES DES CHINOIS AVEC LES MŒURS ET USAGES DÉCRITS DANS LE LIVRE D'ESTHER,	309
1. FÊTE DONNÉE PAR ASSUÉRUS, comparée aux fêtes des Souverains de Chine,	311
2. FÊTE DONNÉE PAR LA REINE VASTHI : son refus de paroître à la fête d'Assuérus. Comparaison avec les mœurs Chinoises,	350
3. RÉPUDIATION DE LA REINE VASTHI : de la répudiation chez les Chinois,	378
4. RECHERCHES D'ASSUÉRUS, pour se choisir une nouvelle épouse. Conformité des usages Chinois,	410
5. ARRIVÉE D'ESTHER A LA COUR D'ASSUÉRUS : divers traits qui la concernent, comparés avec ce que nous apprend l'Histoire des Chinois,	424

6. <sup>e</sup> MARIAGE ET COURONNEMENT D'ESTHER, fêtes en Chine à l'élevation d'une nouvelle Impératrice, & ma- riages chez les Chinois,	page 461
7. CONDUITE D'ESTHER après son mariage avec Assuérus ; comparaison avec les mœurs & usages de Chine,	486
8. <sup>e</sup> CONJURATION CONTRE ASSUÉRUS découverte par Esther. Divers traits de ce récit, comparés avec les mœurs & usages des Chinois,	496
EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. AMIOT, Missionnaire, écrite de Péking, le 29 Novembre 1786,	517
EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. AMIOT, écrite de Péking, le 25 Janvier 1787,	523
EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. AMIOT, écrite de Péking, le 19 Novembre 1787,	536

Fin de la Table.



# M É M O I R E S

C O N C E R N A N T

L E S C H I N O I S.

---

*INTRODUCTION à la connoissance des peuples qui ont été ou qui  
sont actuellement tributaires de la Chine.*

APRÈS que le grand *Yu* eut achevé l'immortel ouvrage de l'écoulement des eaux, & qu'il eut réparé, en quelque sorte, les terribles ravages que le déluge, arrivé sous le règne d'*Yao* (1),

(1) *Yao*, un des plus grands Empereurs qu'ait eu la Chine, vivoit du tems d'Abraham. Il est dit dans l'Histoire, qu'à l'âge de treize ans il fut jugé digne d'avoir place au Conseil. Son frere aîné, *Ty-tchi*, n'ayant pas les qualités nécessaires pour bien gouverner l'Empire, les Grands & le Peuple le déposèrent unanimement, & mirent à sa place le jeune *Yao*, qui n'étoit alors âgé que de seize

ans. Cette époque est de l'an 2357 avant l'Ere Chrétienne. Soixante & un ans après, c'est-à-dire, l'an 2296 avant Jesus-Christ, arriva ce fameux déluge, qui faillit à faire périr toute la Chine. Les eaux, disent les Historiens, couvroient la surface de la terre, & sembloient vouloir s'élever jusqu'au-dessus des monts les plus élevés. Celles du *Hoang-ho*, du *Hoai-ho* & du *Kiang* s'étoient jointes, &

*Tome XIV.*

A

avoit faits sur la terre, il divisa l'Empire en neuf parties à-peu-près egales, qui eurent chacune environ trois mille *lys* (1) de longueur. Tout ce qui étoit au-delà de trois mille *lys*, n'étoit pas censé de l'Empire; & les peuples qui en étoient les habitans, n'étoient pas regardés comme sujets de l'Empereur. On n'exigeoit pas même qu'ils apportassent de tribut. La Chine n'étoit alors composée que de neuf provinces, qui avoient chacune un gouverneur particulier & les autres officiers nécessaires pour maintenir le bon ordre & faire observer les loix. Depuis *Yu*, qui commença à régner l'an 2207 avant Jésus-Christ, jusqu'à la Dynastie des *Tcheou*, dont le fondateur monta sur le trône onze cens vingt-deux ans avant l'ère chrétienne, il s'étoit formé peu-à-peu jusqu'à mille huit cens royaumes, dont les petits souverains étoient feudataires de l'Empire, & venoient de tems en tems rendre hommage à l'Empereur, & recevoir de lui les ordres & les instructions qu'il vouloit bien leur donner (2).

ne faisoient plus qu'une vaste mer. L'Empereur, de l'avis de tous ses Grands, envoya *Kouen*, pere du grand *Yu*, pour faire travailler à l'écoulement des eaux. Quelque habile que fût *Kouen*, il échoua dans son entreprise, parce qu'il ne prenoit conseil que de lui-même, & qu'il maltraitoit fort le peuple. Il travailla neuf années consécutives, & fut obligé de revenir à la Cour, où, au lieu de récompenses, dont on l'auroit comblé s'il avoit réussi, il ne reçut que des railleries & des châtimens. Son fils fut plus sage & plus heureux que lui. Il coupa la montagne *Loung-men*, creusa des

lits pour plusieurs rivières, & mérita par sa sagesse, sa bonne conduite & son habileté dans l'exécution de cette grande entreprise, de devenir lui-même le maître de l'Empire, après le successeur d'*Yao*.

(1) Voyez Tome VII de ce Recueil, pages 63, 86, 94, 319 & 320, différentes remarques de M. Amiot sur cette mesure itinéraire de la Chine.

(2) Les Souverains feudataires de l'Empire se rendoient tous à la capitale à un tems marqué. Ils y demeuroient jusqu'à ce qu'il plût à l'Empereur de les congédier. Le tems de leur séjour étoit

Sur la fin de la Dynastie des *Tcheou*, lorsque *Ouei-lie-ouang* tenoit les rênes de l'Empire, vers l'an 425 avant Jesus-Christ, tous ces petits Rois voulurent s'eriger en souverains absolus & indépendans. Sous le moindre prétexte ils ne se rendoient point aux assemblées générales comme auparavant. Ils ne paroissoient plus à la Cour, que lorsqu'ils le jugeoient à propos pour leurs intérêts particuliers. Chacun pensoit de son côté à agrandir ses Etats aux dépens de ses voisins. Les brigues se formèrent, la guerre s'alluma, & il n'y eut plus que troubles & que confusion. C'est ainsi que les beaux jours de l'Empire s'eclipserent; & qu'au gouvernement paternel, qui avoit eu lieu jusqu'alors, succéda une espece de despotisme, auquel les Chinois n'ont jamais pu se soustraire, quelque grands, quelque vertueux qu'aient été les Princes qui les ont gouvernés.

Les Dynasties qui vinrent après les *Tcheou*, subjuguèrent peu-à-peu la plupart de ces petits Princes, ceux sur-tout dont les états étoient enclavés dans ce qu'on appelle l'ancienne Chine; & ce qui avoit le titre de royaume, n'eut plus que celui

distribué de façon qu'il n'y avoit aucun moment de vuide. Ce n'étoient qu'exercices publics, que festins de cérémonie, que concerts de musique, que danses & que comédies. Mais sous l'apparence de divertissement, on leur donnoit les instructions les plus salutaires & les plus efficaces. On y chantoit, on y représentoit les différens usages de chaque Royaume, pour peu qu'ils s'écartassent du commun, ou en bien, ou en mal. On y faisoit valoir ceux qui étoient bons, & on y ridiculisoit ceux qui s'écartoient de la saine doctrine. Il arrivoit de-là que les

Princes qui s'étoient écartés de leur devoir y revenoient promptement, ou par vanité, pour n'être pas censurés devant une assemblée aussi respectable, ou par intérêt, pour ne pas courir le risque d'être privés de leurs Etats, s'ils n'avoient pas des motifs plus nobles. Il arrivoit encore qu'ils corrigeoient à leur retour tous les abus qui pouvoient s'être glissés dans leurs Royaumes, ou à leur insu, ou parce que leurs Ministres les leur avoient déguisés sous l'apparence du bien. Heureux âge! heureux les peuples qui vivoient dans de si beaux jours!

de province de l'Empire : mais les pays un peu éloignés restèrent dans l'indépendance, & à peine voulut-on en savoir les noms. Le *Royaume du milieu*, comme on appelle ici la Chine, étoit d'une assez vaste étendue pour pouvoir épuiser toutes les attentions d'un seul Souverain. Contens de travailler à la félicité des peuples qui leur étoient naturellement soumis, les plus grands Empereurs ne penserent point à de nouvelles conquêtes. Ils ne chercherent point à se faire dans les pays lointains, des sujets qu'ils n'auroient pu gouverner qu'avec beaucoup de peine, & qui n'auroient pas été long-tems sans secouer le joug. Ils mirent sous leurs soins à se maintenir sur le trône, & à l'assurer à leurs descendans.

Cependant les gens de lettres & les savans, craignant avec raison que les noms de tant de royaumes qui faisoient partie de l'Empire ou qui lui avoient été soumis en différens tems, ne vinssent enfin à se perdre dans un éternel oubli, firent de tems en tems quelques ouvrages pour en conserver la mémoire. De tous ceux qui se sont exercés à ce genre de travail, nul n'est allé si loin, & n'a si bien réussi qu'un Bonze nommé *Ki-Tien*. Cet auteur, homme véritablement savant dans l'histoire & dans les antiquités Chinoises, voulant faire l'éloge du fondateur des *Ming*, qui avoit été Bonze comme lui, composa un livre dont le but étoit de présenter la Chine sous les différens degrés de puissance qu'elle avoit eus depuis les tems les plus reculés, jusqu'à celui où il vivoit, & de prouver qu'elle réunissoit enfin sous sa domination, quoique sous des noms différens, tous les états & royaumes qui avoient jamais reconnu pour maîtres les Empereurs Chinois. Ce livre, composé par un homme de cette profession, fit plus de bruit qu'il n'en auroit fait peut-être, s'il fût sorti du cabinet de quelque Mandarin ou de quelque Lettré. On le livra au tribunal des premiers Docteurs de l'Empire,

## A LA CONNOISS. DES PEUPLES CHINOIS. 5

nommés *Han-lin-yuen* (1), pour y être examiné. Là, tout fut discuté avec l'attention la plus scrupuleuse : tout y fut même critiqué. Mais après les recherches les plus exactes, & la critique la plus sévère de la part de ce corps de Lettrés, il fut conclu que tout ce que *Ki-Tien* avançoit dans son ouvrage, s'accordoit parfaitement avec ce qu'on lisoit dans les anciens livres & dans l'histoire authentique de la nation.

Vers l'an 1644 les Tartares orientaux, autrement dits *Mantchoux*, ayant conquis la Chine avec une facilité qu'on auroit de la peine à croire, si cela ne s'étoit passé, pour ainsi dire, de nos jours, la terreur de leur nom se repandit bientôt au loin. Les peuples voisins, craignant peut-être qu'il ne prît envie à cette nation belliqueuse, de s'affujettir leur pays par la voie des armes, vinrent d'eux-mêmes se soumettre paisiblement, & apporter des hommages qu'on ne leur demandoit pas. La liste de ceux qui se déclaroient ainsi les vassaux de la Dynastie des *Tai-Tsing*, croissant tous les jours, l'Empereur voulut les connoître autrement que par leurs noms, & transmettre à la postérité, des connoissances qui ne pouvoient qu'augmenter la gloire de son regne. Pour cela il désigna deux chambres dont l'unique occupation devoit rouler sur tout ce qui concernoit ces royaumes étrangers. La première étoit dans le tribunal des affaires étrangères, & s'appelloit *Houng-lou-sée*, c'est-à-dire *Chambre qui indique les cérémonies & les usages*; & la seconde étoit dans le tribunal des Rites, & s'appelloit *Sée-y-koan*, comme qui diroit, *Chambre où l'on traduit les livres étrangers*. La première eut sous son département les royaumes de *Tchao-sien*, de *Lieou-kieou*, & de *Ngan-nan*, & l'on assigna à la

(1) Nous avons parlé de ce Tribunal, Tome 1<sup>er</sup> de ce Recueil, pag. 17 & suiv. Voyez la Table des Matières, *Han-lin*.

seconde les autres trente & quelques royaumes qui restoient. Comme le nombre de ces royaumes étoit considérable, on augmenta considérablement aussi le nombre des Mandarins qui devoient traiter les affaires qui les concernoient. La chambre *Sé-y-koan* fut divisée en deux grands départemens, celui d'Orient & celui d'Occident; & chacun de ces départemens en quatre autres, sous lesquels il y avoit séparément des royaumes affectés.

Après que tous ces réglemens eurent été faits, l'Empereur fit choix parmi les jeunes gens des Bannieres, de quelques-uns de ceux en qui l'on avoit remarqué plus d'ouverture d'esprit, & une plus grande facilité pour apprendre les langues; & il les envoya dans ces différens royaumes pour y étudier, & s'y exercer sur-tout à parler & à écrire comme ceux du pays. Il nomma des Mandarins pour les y accompagner, & pour veiller sur leur conduite & sur leurs études. Il leur recommanda en particulier de se mettre au fait, non-seulement des coutumes & des mœurs des peuples chez qui on les envoyoit, mais encore de la nature de leur terrain, de leurs climats, de leur éloignement par rapport à la Chine, en un mot de tout ce qu'ils croyoient devoir intéresser.

Ce premier envoi réussit assez bien. Après plusieurs années de séjour & d'étude, les écoliers de ces langues étrangères furent rappelés dans leur patrie, où on les crut en état de pouvoir faire dans la suite la fonction de traducteurs & d'interprètes, & de former de nouveaux élèves pour la même fin. Ils apportèrent à leur retour, outre les connoissances qu'on avoit droit d'attendre de leur part, un petit vocabulaire des mots les plus essentiels de chacune des langues qu'ils avoient apprises. Ces écrits furent déposés au tribunal des Rites, & l'Empereur ordonna à un nommé *Kiang-fan*, docteur du tribunal appelé *Han-lin-yuen*



& président de la chambre *Sée-y-koan*, de rédiger le tout, & d'en faire un ouvrage qui pût servir de monument à la gloire de son regne, & d'instruction à la postérité. *Kian-fan* exécuta sa commission, & tout fut achevé à la neuvième lune de la trente-quatrième année de *Kang-hi*, c'est-à-dire vers la fin de l'année 1696.

Cet ouvrage m'étant tombé entre les mains, & ayant été assez heureux pour me procurer une copie authentique, ou plutôt un des originaux de tous les manuscrits déposés au tribunal des Rites, qui en sont comme l'accompagnement, j'ai cru que c'étoit une espèce de petit-trésor dont je pourrois enrichir notre Europe. Les savans jugeront de sa valeur.

*Des departemens attribués à la chambre du tribunal des Rites,  
dite Sée-y-koan.*

J'AI dit plus haut que tous les royaumes étrangers attribués à la chambre *Sée-y-koan*, avoient été divisés d'Orient en Occident, en deux grands departemens généraux. Ces deux grands departemens étoient sous-divisés en huit departemens particuliers dont voici les noms, & ensemble la liste des monumens que l'on conserve de chacun des principaux royaumes qui leur sont affectés.

Le premier departement est celui des *Hoei-hoei* ou *Mahométans*. On conserve deux volumes écrits en leur langue. Le premier de ces volumes renferme quelques-unes de leurs lettres ou placets, & contient dix-sept feuillets. Le second est un vocabulaire des termes de leur langue, qui ont paru les plus essentiels. Il y a en tout neuf cens quatorze mots. Chacun de ces mots a d'une part le son Chinois qui lui répond, & de l'autre le caractère qui en exprime le sens.

Le second département est celui des royaumes connus sous le nom général de *Si-yu*, ou de *Si-fan*. On conserve deux volumes écrits en leur langue, l'un desquels, composé de vingt feuillets, contient quelques-unes de leurs lettres ou placets, & l'autre est un vocabulaire de leurs mots les plus essentiels, au nombre de mille quatre-vingt-dix-sept, avec les sons Chinois qui leur répondent, & les caractères qui les expriment.

Le troisième département est celui de *Suen-lo*. On conserve deux volumes écrits en langue du pays, l'un desquels, composé de douze feuillets, contient quelques-unes de leurs lettres ou placets, & l'autre est un vocabulaire des mots les plus essentiels, au nombre de sept cents soixante-trois, avec les caractères Chinois qui les expriment, & les sons qui leur répondent.

Le quatrième département est de *Kao-tchang* & autres. On conserve deux volumes écrits en leur langue, dont l'un, composé de quinze feuillets, contient quelques-unes de leurs lettres ou placets, & l'autre est un vocabulaire des mots les plus essentiels, au nombre de neuf cents quatorze. Chacun de ces mots a d'une part le son Chinois qui lui répond, & de l'autre, le caractère qui en exprime le sens ; le tout comme dans les autres départemens.

Le cinquième département est celui de *Pe-y*, &c. On conserve un volume de leurs lettres ou placets en langue de ce département, contenant quinze feuillets. On a aussi un vocabulaire des mots les plus essentiels, au nombre de neuf cents un, avec les caractères Chinois qui les expriment, & les sons qui leur répondent.

Le sixième département est celui de *Mien-tien*, &c. On a un volume de vingt feuillets, contenant des placets en langue de ce département, & un vocabulaire de leurs mots les plus essentiels, au nombre de mille sept, avec les sons  
Chinois

Chinois qui leur répondent, & les caractères qui les expriment.

Le septieme département est celui de *Si-tien*, &c. dont on conserve un volume de placets, composé de quinze feuillets, & un vocabulaire qui contient les mots les plus essentiels, au nombre de six cens dix, avec les sons Chinois qui leur répondent, & les caractères qui les expriment.

Le huitieme département est celui de *Pa-pe*, &c. On conserve un volume de ses lettres ou placets, composé de dix feuillets, & un vocabulaire des mots les plus essentiels, au nombre de huit cens quarante-cinq, avec les sons Chinois qui leur répondent, & les caractères qui les expriment.

J'ai traduit, d'après les Chinois, tous ces placets & vocabulaires. Les placets n'ont rien de bien essentiel, rien même qui puisse piquer la curiosité; mais comme ils font partie des manuscrits de ces langues étrangères, j'ai cru qu'on les verroit avec quelque plaisir. On les trouvera à la suite de cette introduction.

*Du département des Hoei-hoei, ou Mahométans.*

LE département des *Hoei-hoei* est chargé de tout ce qui concerne les royaumes de *Tou-lou-fan*, de *Tien-fang*, de *Sa-ma-Eulh-han*, de *Tchan-Tcheng*, de *Ge-pen*, de *Tchen-la*, de *Koa-oua* & de *Mqn-la-kia* (1). On a rangé tous ces royaumes sous le département des *Hoei-hoei*, parce que les peuples qui les

(1) Ce que les Chinois appellent *Tou-lou-fan* ou *Tou-eulh-fan*, est le pays de Tourfan ou Turfan; ce qu'ils appellent *Sa-ma-eulh-han*, est Samarcande; ce qu'ils appellent *Ge-pen*, est le Japon. L'im-

possibilité où ils sont, par la nature de leur langue, d'écrire certaines syllabes, fait qu'ils estropient la plupart des mots étrangers.

habitent sont tous de même religion, dit l'auteur que j'ai sous les yeux. Je crois qu'il se trompe, tout au moins pour ce qui regarde le Japon; car il n'est pas vraisemblable que le Mahométisme y ait pénétré; ou s'il y a pénétré, il ne doit pas y être assez étendu pour être regardé comme la religion dominante du pays. L'article de la religion étant celui de tous qui est le plus indifférent aux Chinois, est celui de tous aussi dont ils s'informent le moins, quand ils vont dans les pays étrangers. Quelques traits de ressemblance dans le culte, dans l'habit & l'extérieur des Prêtres, ou simplement dans les Temples, suffiront pour les déterminer. C'est à-peu-près la même chose, diront-ils; & ils ne pousseront pas plus loin leurs recherches. Il paroît néanmoins qu'ils sont assez au fait de ce qui regarde les Mahométans. Les *Hoei-hoei*, disent-ils, doivent leur origine à un nommé *Mo-han* qui est leur fondateur (1). Ce *Mo-han* étoit du royaume de *Mo-te-na* (2). Dès sa naissance il fut rempli des dons du ciel, & beaucoup plus éclairé que ne le sont les hommes ordinaires : ce qui est cause que dans tous les royaumes voisins, on lui donne le titre honorifique de *Pie-ngan-hean-Eulh*, comme nous dirions *Envoyé du Ciel*.

La religion des *Hoei-hoei*, est d'honorer le Ciel; mais ils n'ont ni images, ni statues pour représenter l'objet de leur culte. Ils ont des livres; & dans une de leurs villes, il y a une bibliothèque qui renferme elle seule trois mille six cents volumes. Cette bibliothèque est une grande salle divisée en trente appartemens qui communiquent tous les uns avec les

(1) *Mo-han* est le nom qu'ils donnent à Mahomet.

(2) *Mo-te-na* est la célèbre Mé-

dine, ville de l'Arabie heureuse, que Mahomet rendit le siège de l'Empire des Musulmans.

## A LA CONNOISS. DES PEUPLES CHINOIS. 11

autres. Leurs lettres, à en juger par le coup-d'œil, ont quelque ressemblance avec nos anciens caractères courans.

Le premier Mahométan qui soit venu à la Chine, est un nommé *Sa-ha-pa-sa-ngan-ty-kan-see-ke* (1). Il prêcha sa religion & la fit connoître dans nos climats au commencement de la Dynastie des *Soui* (2).

(1) Le nom que les Chinois donnent au premier Mahométan qui soit venu dans leur pays, est probablement défiguré. Il y a toute apparence que le grand nombre de syllabes ou de caractères qu'ils ont employés pour le désigner, doit être partagé pour entrer dans la composition, non d'un seul mot, mais de plusieurs. Je crois, par exemple, que par *Sa-ha-pa* ils ont voulu dire *Sahabah*, qui signifie contemporains, compagnons. *Sahabak*, dit d'Herbelot, est le pluriel de *Sahab*; il signifie proprement les compagnons de Mahomet. Sur cela il me semble qu'on pourroit expliquer le texte chinois de la manière suivante: *Sangan-ti & Kan-see-ke*, compagnons de Mahomet, sont les premiers qui soient venus en Chine prêcher leur religion & la faire connoître, &c.

(2) Le texte chinois dit: *Soui-kai-hoang-tchoung*, *Koue-jin-sa-ha-pa-sa-ngan-ty-kan-see-ke*, *Ché-tchouen-ki-kiao*, *Jou-tchoung-koue*. Ce passage est cité dans le livre intitulé *See-y-koan*, *Koan-kao*, page 4, ligne 4, &c. Ce qui, rendu à la lettre, diroit: *Soui*, sous les *Soui*; *Kai-hoang-tchoung*, au milieu de *Kai-hoang*; *koue-jin*, un homme ou des hommes de ce Royaume;

*sa-ha-pa-sa-ngan-ty-kan-see-ke*, *ché*, pour la première fois, (ou plus à la lettre) au commencement; *tchouen*, pour prêcher; *ki*, leur; *kiao*, religion; *jou*, entrèrent; *tchoung-koue*, dans la Chine.

A s'en tenir précisément aux termes du texte chinois, on concluroit que les Mahométans sont venus à la Chine en 590 de l'Ere Chrétienne, cette année se trouvant exactement le milieu du règne de *Kai-hoang*. En 581 commença le règne de *Kai-hoang*, lequel finit en 600 inclusivement; par conséquent, le milieu fut en 590 de Jésus-Christ, sous *Ouen-ty*, premier Empereur de la petite Dynastie des *Soui*. Mais comme l'Historien n'assigne cette époque que comme un à-peu-près, nous pouvons la rapprocher ou la reculer de quelques années. Je la rapprocherai de cinq ou six ans pour la rendre plus vraisemblable, & je prendrai l'an 596, pour l'à-peu-près du milieu de *Kai-hoang*; car si c'étoit plus tard, ce ne seroit plus vers le milieu, mais à la fin de *Kai-hoang*. Si cette époque est vraie, comme on ne peut raisonnablement en douter, il s'ensuit que les Historiens qui fixent l'année de la naissance de Mahomet

Les Mahométans ont des villes, des palais, des jardins, des auberges, des lieux où les Marchands s'assemblent, &

à 600, à 620, à 593, à 580, à 577 & même à 572 & 571, se trompent, comme il est aisé de le démontrer.

Il est certain, premièrement, que Mahomet ne pensa à s'eriger en fondateur d'une nouvelle Religion, qu'après son mariage avec Chadighe. Il se déclara Prophète & Inspiré, disent les Historiens, pour cacher à sa femme la véritable cause des convulsions auxquelles il étoit sujet. En second lieu, les Historiens disent encore que Mahomet se maria à l'âge de vingt-cinq ans. Or, s'il étoit né, je ne dis pas en 620, 600, 593, 580, 577, 572, mais en 571, qui est la plus reculée des années mentionnées ci-dessus, son mariage avec Chadighe auroit été fait en 596, c'est-à-dire, la seizième année de *Kai-hoang*, que je suppose celle qui désigne à-peu-près le milieu du regne que les Chinois assignent pour l'époque de la Religion mahométane, prêchée pour la première fois dans leur pays. Il n'est pas vraisemblable que, l'année même de son mariage, Mahomet ait eu assez de compagnons ou de disciples pour pouvoir en envoyer dans les pays lointains. D'ailleurs, on croit communément qu'il n'a commencé à dogmatiser qu'à l'âge de quarante ans; d'où je conclus qu'il faut reculer le tems de la naissance du faux Prophète, celui de sa fuite

ou de l'hégire, & celui de sa mort. En suivant le sentiment de Freher & des autres qui font naître Mahomet en 560, on peut expliquer facilement comment il a pu arriver qu'en 594, 595 ou 596, il y ait eu des Prédicateurs ou Missionnaires mahométans en Chine. Voici comment on peut arranger le tout.

Mahomet est né en 560; il s'est marié à l'âge de vingt-cinq ans, c'est-à-dire, en 585; il s'est déclaré Prophète quelques années après son mariage. Je suppose que c'est cinq ans après, afin de lui donner le tems de se faire des partisans & des Disciples; ce seroit donc en 590, n'étant âgé pour lors que de trente ans. Quatorze ans après qu'il se fut déclaré Prophète, il s'éleva contre lui une sédition qui le contraignit à prendre la fuite; & c'est à cette époque qu'on fait commencer l'hégire. Suivant ce que je viens de dire, ce seroit l'an 604 de l'Ere Chrétienne, la dernière année du regne de *Ouen-ti*, premier Empereur de la Dynastie des *Soui*, la quatrième après la dernière de *Kai-hoang*, & la quarante-quatrième de l'âge de Mahomet; & si ce faux Prophète a vécu soixante-deux ans, comme on le trouve dans la plupart des Historiens, l'année de sa mort seroit précisément celle qu'on estime communément pour l'époque de l'hégire,

des marchés pour les denrées. Le climat de leur pays est à-peu-près comme celui de notre *Kiang-nan* (1). Ils cultivent l'astronomie, la médecine & les arts. Leur religion leur défend de manger de la chair de porc. Chaque année ils ont un mois de jeûne. Ils se lavent souvent pendant ce tems-là, & ils sont plus retirés & plus recueillis qu'à l'ordinaire. Chaque jour ils se tournent du côté de l'occident, pour adorer le Ciel. Ils n'ont qu'une religion; & dans quelque pays du monde qu'ils se trouvent, ils n'en changent pas, quoi qu'il puisse arriver. Leur terrain produit des pierres précieuses, & en particulier

c'est-à-dire, l'an 622. Il me paroît qu'en suivant ce système, on peut satisfaire à tout. Quelques compagnons de Mahomet auront pu venir en Chine environ l'an 594, c'est-à-dire, vers le milieu du regne de *Kai-hoang*. Les premiers Mahométans, qui n'étoient pas des hommes fort habiles, auront pu aisément confondre l'année de la fuite de leur Prophète, avec celle de sa mort, qu'ils auront appelée du nom d'*hégire*, pour signifier sa fuite de ce monde; & ceux qui sont venus après eux auront suivi un sentiment déjà accrédité, sans trop examiner sur quoi il étoit fondé. On me pardonnera la longueur de cette remarque, en faveur de l'importance de l'objet. Eclaircir un point d'histoire qui peut servir à fixer une époque qui a cours chez tant de peuples, me paroît mériter quelque attention. Du reste, ce que j'ai dit des Mahométans & de leur arrivée en Chine, est tiré de deux Ouvrages revêtus de toute l'authen-

ticité qui a lieu dans le pays. On trouvera, en particulier, le passage *Soui-kai-hoang-tchoung*, &c. dans le livre intitulé *Sec-y-koan*, *Koan-kao*, premier volume, article *Hoei-hoei*, page 4, ligne 5. On le trouvera encore dans le livre intitulé : *Tai-tsing-y-toung-tché*, tome 108, article *Yé-eulh-kin*, page 1.

(1) C'est le plus grand éloge que les Chinois puissent faire d'un pays, que de le comparer à leur *Kiang-nan*. Je doute cependant que leur comparaison soit juste. Le climat de cette partie de l'Arabie heureuse, où se trouve Médine, doit être plus chaud & plus sec que le *Kiang-nan*, lequel, en général, est fort humide. Médine n'est qu'à 25 degrés de latitude; & la partie la plus méridionale de la Province de *Kiang-nan*, n'est pas au-dessous de 29 degrés. Je crois que la comparaison ne tombe que sur la fertilité des deux pays.

celle qu'on appelle *Yu-che* (1), des rubis, des *Mao-king* (œil de chat), des émeraudes & autres semblables. On trouve aussi chez eux du corail & des cornes de cette espèce de bouc ou de chevre sauvage, dont on fait un si grand usage dans la médecine (2). Ils ont des lions, des rhinocéros, des chameaux & des chevaux de la plus grosse espèce. Ils font du velours, de la flanelle, du drap, & des toiles fort estimées (3). On peut aller dans leur pays par *Sou-tcheou* (4).

En 1426, sous le règne de *Hiuen-té*, autrement dit *Hiuen-tsoung*, de la Dynastie des *Ming*, le Roi des Mahométans dont on vient de parler, envoya ici des Ambassadeurs qui se joignirent en chemin à ceux de *Tien-fang*. (On verra ci-dessous ce que c'est que ce *Tien-fang*).

(1) Je ne fais dans quelle classe il faut ranger l'espèce de pierre que les Chinois appellent *yu-che*. Elle est plus dure & plus blanche que l'agathe. Je parle de la plus estimée des *yu-che*; car il y en a de toutes les couleurs & de tous les degrés. On peut la lever par bloc, comme le marbre & le porphyre. Elle est sonore, & le son qu'elle rend est beaucoup plus doux & plus gracieux que celui du métal. Elle est transparente, & on peut lui donner le plus beau poli, &c. (Voyez les notices sur cette pierre, tome VI de ce Recueil p. 257; & tome XIII, p. 389.

(2) Ce que j'ai traduit *espèce de bouc ou de chevre sauvage*, est appelé en Chinois *ling-yang*. Ses cornes sont blanches & transparentes; elles sont de forme spirale, & se terminent en pointe

très-fine. On lui attribue une qualité *anti-vénimeuse*, & on la donne en raclure contre les fièvres malignes, & toutes maladies qui proviennent d'un excès de chaleur, ou d'une trop grande fermentation dans le sang. La dose n'est jamais plus forte qu'un dixième d'une once.

(3) Les Chinois estiment surtout les draps fabriqués chez les Mahométans; mais ils n'en font plus si grand cas, depuis qu'ils connoissent notre écarlate & nos autres beaux draps d'Europe. En général, toute étoffe de laine leur plaît beaucoup, par la raison qu'il s'en fabrique fort peu en Chine.

(4) *Sou-tcheou* est une ville du *Chan-fi*, à 4 degrés une minute 30 secondes à l'ouest de Péking, par la latitude de 39 degrés 25 minutes 12 secondes.



*Du Royaume des Tou-lou-fan.*

LE Royaume des *Tou-lou-fan* est à l'Ouest de la Chine. Il est compris quelquefois sous le nom général de *Si-yu*. Les peuples qui habitent ce pays étoient appelés *Tou-eulh-fan* (1) sous la Dynastie précédente; mais la troisième année de *Choun-ichi*, en 1647, l'Empereur changea leur nom; & au lieu de *Tou-eulh-fan*, il voulut qu'on les appellât *Tou-lou-fan*, ce qui approche plus de leur véritable nom, qui est *Toursan*. Ce changement se fit à l'occasion de l'ambassade que le Sultan *Ablunmouhan* envoya à Péking : ambassade dont l'Empereur fut flatté, comme on peut en juger par le manifeste qu'il fit alors publier.

« Le Sultan qui regne aujourd'hui sur les *Toursan*, dit-il, » descend en droite ligne de *Tchahatai*, un des fils de (2) » *Tsinkishan*, fondateur de la Dynastie des *Yuen* ou Mongoux. » Ses prédécesseurs, depuis plus de deux cens quatre-vingts » ans, n'avoient point envoyé d'Ambassade solennelle pour » rendre hommage à la Chine, & lui apporter le tribut. Le » Sultan *Ablunmouhan* ayant appris que j'étois sur le trône de » l'Empire Chinois, m'envoie des Ambassadeurs pour me » rendre ses hommages, & me prier, de sa part, de vouloir » bien le recevoir au nombre de mes vassaux. Une telle con- » duite mérite quelque attention de ma part. Je lui envoie, » pour le récompenser de sa bonne volonté, quantité de choses

(1) Le nom de *Tou-eulh-fan*; ils disent *Tou-eulh*. *Fan* veut dire que les Chinois donnent à ces peuples, veut dire *étrangers nommés Turcs*. Comme ils n'ont point la lettre *R*, au lieu de dire *Turc* *étranger*.

(2) *Tsinkishan* est le fameux *Gengiskhan* ou *Gengiskan*.

» qui lui prouveront combien je suis satisfait de lui. Je lui ai  
 » enjoint de m'envoyer les anciens Sceaux dont il étoit  
 » dépositaire, & qu'il avoit reçus des Empereurs Chinois. Je  
 » lui en donnerai de nouveaux, marqués au coin de ma Dy-  
 » nastie (1) ». Dix ans après, c'est-à-dire en 1657, le Roi de  
*Tourfan* envoya des Ambassadeurs pour apporter le tribut,  
 ce qui veut dire en bon François, qu'il envoya des gens pour  
 faire le commerce, & pour recevoir des présens de la part  
 de l'Empereur. Cependant Sa Majesté Impériale s'applaudit  
 beaucoup de ce nouvel envoi.

« Quoique les *Tourfan*, dit-il, soient des peuples fort  
 » éloignés de nous, leur Roi, sans faire attention à la longueur  
 » du chemin, ni aux fatigues inséparables d'une telle route,  
 » m'envoie, au travers de mille périls, des Ambassadeurs pour  
 » m'apporter le tribut. Il est de ma dignité de le récom-  
 » penser libéralement. C'est pourquoi je lui fais un don de  
 » trois cens huit pieces de soie du premier ordre, & de sept  
 » cens vingt-trois pieces d'un ordre inférieur.

» Pour satisfaire à son empressement, je crois devoir lui per-  
 » mettre de m'envoyer le tribut de cinq ans en cinq ans; mais  
 » voici ce qu'il faut qu'on observe. Les envoyés ne passeront  
 » jamais le nombre de cent. Ils n'auront point de femmes avec  
 » eux. Il n'y aura que trente des leurs qui viendront à Péking, les  
 » autres resteront sur les frontières, ou dans la province de *Kan-*  
*sou* : ils attendront là leurs compagnons pour s'en retourner  
 » tous ensemble dans leur pays. Ceux qui viendront à Péking

(1) Les Empereurs de la Chine donnent des sceaux d'or, d'argent ou de cuivre, suivant la qualité des personnes, ou la dignité dont elles sont revêtues. L'Empereur, l'Impératrice, les Reines, les *Ré-*  
*gulos*, les Chefs des Hordes de Tartares soumis à l'Empire, ont chacun le leur propre, ainsi que les différens Tribunaux.

» n'acheteront

» n'acheteront point par eux-mêmes les marchandises dont ils  
 » pourroient avoir besoin ; ils se serviront , pour faire leurs em-  
 » plettes , des gens du Tribunal aux soins duquel ils auront été  
 » confiés : sans cette précaution , il seroit à craindre qu'ils ne  
 » fussent trompés. Pour ce qui est du tribut , je ne demande que  
 » quatre chevaux de main , & dix chevaux d'équipage. En  
 » général ils ne doivent pas trop se charger , quand ils viendront  
 » à Péking. Il pourroit en arriver bien des inconvéniens , &c. ».

On voit , parce que je viens de rapporter du Manifeste de l'Empereur , quel est le système général de la Cour Chinoise : système qui a eu lieu de tems immémorial , & qui influe sur toute la conduite qu'on tient ici à l'égard des étrangers , quels qu'ils puissent être. Les Chinois supposent toujours qu'on ne doit venir dans leur pays que pour s'instruire , ou apporter le tribut à leur Empereur. Ainsi ils parleront toujours , & se conduiront en conséquence , quoi qu'on puisse leur dire au contraire. Est-ce orgueil de leur part , ou raffinement de politique ? La chose est plus problématique qu'elle ne paroît au premier coup-d'œil.

*Des différens noms dont on a appelé jusqu'ici le Royaume de Tourfan.*

ENVIRON deux mille deux cens ans avant Jesus-Christ , du tems du grand Yu , fondateur de la Dynastie Hia , on connoissoit le pays où est aujourd'hui Tourfan , sous le nom de Young-tcheou. Sous la Dynastie des Tcheou , dont le fondateur monta sur le trône onze cens vingt-deux ans avant Jesus-Christ , le même pays de Tourfan s'appelloit Koa-tcheou.

Environ neuf cens vingt ans après cette époque , la Dynastie des Han étant sur le trône , on appelloit Toun-hoang-

*kun*, & *Min-ngan-hien*, ce que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de *Tourfan*.

La Dynastie des *Tsin*, qui monta sur le trône deux cens soixante-cinq ans après Jesus-Christ, donna à *Tourfan* le nom de *Tsin-tchang-kun*. Ce nom de *Tsin-tchang-kun* fut changé par les *Ouei* postérieurs, en celui de *Tchang-lo-kun*.

Les *Soui*, qui commencerent à régner cinq cens quatre-vingt-dix ans après Jesus-Christ, l'appellerent, sous les *Han*, du nom de *Toun-hoang-kun*. On le connoissoit aussi sous le nom de *Tchang-lo-hien*.

Les *Tang*, qui commencerent à régner l'an de l'ere chrétienne 618, l'appellerent, comme sous les *Tcheou*, du nom de *Koa-tcheou*, &, comme sous les *Tsin*, de celui de *Tsin-tchang-hien*. En 746, sous le regne de *Tay-tsoung*, de la même Dynastie des *Tang*, des étrangers nommés en Chinois *Tou-eulh-fan*, s'emparerent de *Tsin-tchang-hien*, & de tout le pays des environs. Ils y fixerent leur séjour, & se gouvernerent selon leurs loix particulieres, sans aucune dépendance de la Chine, pendant plus de cent ans. Voilà la véritable époque de l'établissement des Turcs dans ces contrées.

L'an de Jesus-Christ 847, sous le regne de *Suen-tsoung*, les *Tou-lou-fan*, dit le livre que j'ai sous les yeux, vinrent apporter le tribut, & se soumettre volontairement à l'Empire. Mais leur soumission prétendue ne fut pas de longue durée. Ils secouerent bientôt le joug, & ne reparurent en Chine qu'en 1352, qui étoit la dix-neuvieme année du regne de *Chun-ty*, de la Dynastie des *Yuen* ou Mongoux. Leur bonne intelligence dura quelques années; mais après la révolution générale qui se fit au changement de Dynastie, ils interrompirent tout commerce avec la Chine; & les Chinois, trop occupés dans l'intérieur de leur propre Empire, ne se mirent

point en peine de les faire rentrer dans le devoir par la voie des armes. Ils les laisserent tranquilles , & attendirent qu'ils vinssent d'eux-mêmes apporter le tribut, ce qui n'arriva qu'à la cinquieme année du regne de *Hiuen-to*, cinquieme Empereur de la Dynastie des *Ming*, c'est-à-dire en 1431.

Il y a toute apparence qu'ils ne vinrent alors, que pour se mettre au fait de l'état où étoit actuellement l'Empire, puisque peu d'années après, ils leverent l'étendard de la révolte. Non contents de se soustraire simplement à l'obéissance qu'ils devoient aux Empereurs Chinois, comme à leurs Maîtres, ils leur firent ouvertement la guerre. Ils s'emparerent de *Hami* (1), & d'une partie de la province de *Chen-si*. Ils auroient poussé plus loin leurs conquêtes, si, sous le regne de *Tcheng-hoa*, on n'eût fait tous les efforts possibles pour réprimer leur audace, & empêcher qu'ils ne vinssent désormais faire des excursions sur les terres de l'Empire. Comme c'étoit-là le seul objet qu'on s'étoit proposé, on les laissa vivre à leur gré. Ils persisterent dans leur indépendance pendant près de deux cens ans, etant presque toujours en guerre avec leurs voisins du côté de l'occident, ou s'entre-détruisant par leurs armes mutuelles. Ils étoient si fort divisés entre eux, qu'à la onzieme année de *Kia-tsing*, en 1533, on comptoit jusqu'à soixante-quinze petits Etats indépendans l'un de l'autre, dont chacun des Chefs se donnoit le titre de Roi.

En 1415, qui étoit la douzieme année de *Young-lo*, de la Dynastie des *Ming*, l'Empereur avoit déjà fait quelques tentatives pour faire rentrer les *Tou-lou-fan* dans leur devoir par

(1) *Hami*, petit pays de la Tartarie occidentale, dont la capitale *Hami* est par la latitude de 42 degrés 53 minutes 26 secondes. Elle

est plus occidentale que Péking de 22 degrés 23 minutes 20 secondes.

la voie de la douceur. Il envoya, à cet effet, un grand Mandarin pour traiter avec eux; mais il paroît que cet Officier ne gagna pas grand'chose sur l'esprit indocile de cette Nation. Il ne reste d'autre monument de sa commission, que quelques notions générales qu'il communiqua à Sa Majesté, & dont voici le précis.

« *Tou-lou-fân* est à l'ouest de *Ho-tcheou* (1), dont il est éloigné  
 » d'environ cent lys. Il est de figure quarrée : chacun de ses  
 » côtés peut avoir un ou deux lys de longueur. Cette ville  
 » est située sur une plaine entre des montagnes. Le climat en  
 » est tempéré; & quoiqu'il y pleuve fort rarement, le terrain  
 » ne laisse pas que d'être fertile. Il produit en particulier du  
 » bled, du chanvre, des légumes & des fruits de bien des  
 » especes. Il y a d'assez bons pâturages, & on y nourrit  
 » quantité de chevaux, de moutons, & d'autres bestiaux. Les  
 » habitans paroissent tout différens des autres Tartares. Ils  
 » n'habitent pas sous des tentes, comme la plupart de leurs  
 » voisins; ils bâtissent des maisons où ils demeurent avec leurs  
 » familles. Leur principale ville, qui s'appelle aujourd'hui *Tou-*  
 » *lou-fan*, est probablement la même que le *Ngan-lo-tcheng* de  
 » nos anciens. A vingt lys de distance, du côté de l'ouest,  
 » on trouve une petite ville dans laquelle il peut y avoir une  
 » centaine de familles : on l'appelle aujourd'hui *Yen-eulh-tcheng*.

(1) Il y a plusieurs villes à la Chine qui portent le nom de *Ho-tcheou*. Celle dont il s'agit ici, est écrite par un caractère particulier. C'est le *ho* de feu (*ignis*); c'est comme si on disoit en François, la ville de feu. C'étoit la capitale d'un petit Etat, dont le Souverain, de concert avec le Roi de *Lieou-tchen* & celui de *Tourfan*,

envoya autrefois des Ambassadeurs à la Chine. Il est dit dans l'*Y-toung-tché*, qu'après *Tcheng-hoa* (dont le regne finit en 1487), le Roi de *Tourfan* s'empara des Etats de *Ho-tcheou*, & de ceux de *Lieou-tchen*, & qu'il prit le titre de *Sou-tan*, c'est-à-dire de *Sou-dan*, ou de Roi.

» Il est très-vraisemblable que c'est la même qu'on appelloit  
 » autrefois *Kiao-ho-hien* ; quelques-uns même prétendent que  
 » la capitale de l'ancien royaume *Tche-chi*, n'étoit pas fort  
 » éloignée delà.

» Au Nord-ouest de *Yen-eulh-icheng*, à cent *lys* de distance,  
 » il y a une haute montagne qu'on appelle *Ling-chan*. Ceux  
 » du pays disent que c'est-là le lieu où les cent mille *Lo-han*  
 » se sont rendus immortels, par la pratique des vertus sublimes  
 » qui leur ont fait donner le titre de *Lo-han*, ou de *Saints*  
 » *Religieux*. Avant d'arriver à cette montagne, on trouve un  
 » terre au bas duquel il y a un temple qui est desservi par un  
 » grand nombre de Religieux. Ce lieu est fort agréable à voir ;  
 » il y a des sources d'eau vive & une forêt fort épaisse. De-là au  
 » pied de la montagne, il y a environ deux cens *lys* de chemin.  
 » Quand on y est arrivé, on trouve une gorge qui regarde le midi.  
 » Sur un des côtés de cette gorge, il y a une petite habitation,  
 » d'où l'on indique le chemin qu'il faut prendre pour arriver à une  
 » chapelle qui est sur la cime de la montagne. Cette chapelle  
 » est bâtie en pierres. Il y a cinq images ou statues de *Fo*.  
 » Elle est sur le bord d'un lac, du milieu duquel s'élève un pic  
 » d'une espèce de pierre de couleur entre le violet & le noir.  
 » Lorsque d'un peu loin on regarde l'ombre de ce pic qui se  
 » peint dans l'eau, on croit voir un grand amas de cheveux :  
 » c'est apparemment ce qui a donné lieu aux gens du pays  
 » de dire que c'est dans ce lieu que les *Lo-han* se rasoient  
 » la tête. A la distance de six ou sept *lys* de cet endroit,  
 » entre le midi & l'orient, il y a une colline qui s'élève comme  
 » par etages. Elle est remplie d'une espèce de pierres qui ont  
 » la forme de cailloux, & dont la couleur approche de l'agate ;  
 » mais il s'en faut bien qu'elles en aient la dureté ; car elles  
 » tombent en poussière dès qu'on veut les prendre à la main.

» Parmi ces pierres si aisément friables, il y en a d'une autre  
 » espece, qui ont la figure d'ossements humains. Elles sont trans-  
 » parentes comme le *Yu*, dont elles ont la dureté & toutes  
 » les autres vertus. Ceux du pays disent que ce sont les ossements  
 » des cent mille *Lo-han*. Au pied de cette même colline, du  
 » côté de l'Orient, il sort de terre comme des rejettons de  
 » cette même espece de pierre, lesquels ont la figure de mains  
 » & de pieds d'hommes. Les gens du pays disent que c'est là  
 » que *Fo* lui-même est devenu immortel.

» En général toute cette montagne peut passer pour une  
 » merveille. Elle a environ vingt lys (deux lieues de tour).  
 » Il n'y croît ni plantes ni arbres, il n'y a ni oiseaux ni qua-  
 » drupèdes ; mais les cailloux de toutes sortes de couleurs  
 » dont elle est remplie, la rendent la chose du monde la plus  
 » belle à voir ».

Si tout ce qui est dit de ce lieu merveilleux, & en particulier des ossements humains pétrifiés, est dans l'exacte vérité, je croirois volontiers que c'est encore là un des monumens du déluge universel. Quel dommage qu'un endroit tel que celui-là, ne soit pas de facile accès à nos curieux d'Europe, & que ce soient des Turcs qui en aient la possession !

Avant de finir l'article de *Tourfan*, disons un mot de sa position par rapport à la Chine. Suivant le Dictionnaire géographique, dit en Chinois *Y-toung-iché*, *Tourfan* est à l'ouest de *Hami* (1), dont il est éloigné de mille deux cents lys, c'est-à-dire de cent vingt lieues, de vingt au degré. Sa

(1) *Hami* est la capitale d'un petit Etat, dont le Souverain est nommé par l'Empereur de la Chine. On lui donne le titre de *Ouang*

ou de *Régulo*, comme il a plu aux Européens d'appeler ces sortes de Princes. Voyez sa position ci-devant, page 19, note.



distance de *Ngan-fi-tchen* (1) est de mille cinq cens lys, de *Kia-yu-koan* (2) de deux mille six cens, & de Péking à *Tourfan* on compte six mille deux cens lys, ou six cens vingt lieues.

Ceux de *Tourfan* sont en très-mauvais renom parmi les autres Mahométans; apparemment parce qu'ils sont de croyance différente sur quelques articles de l'Alcoran, ou peut-être parce qu'ils allient le Mahométisme avec l'idolâtrie, comme il paroît qu'on pourroit le conclure de ce qu'ils disent des cent mille *Lo-han* (3), & par les images ou statues qui sont dans la

(1) *Ngan-fi-tchen* est le nom d'une petite place forte, qu'on avoit bâtie pour empêcher les excursions des Tartares. Elle étoit près de la rivière de *Polonkir*, non loin de *Cha-tcheou*. Elle a changé plusieurs fois de nom. Latitude 40 degrés 50 minutes, longitude 20 degrés 15 minutes à l'ouest de Péking.

(2) *Kia-yu-koan*, petite place forte, à l'extrémité occidentale du *Chen-fi*, au-delà de *Sou-tcheou*. Latitude 39 degrés 50 minutes, longitude 17 degrés 47 minutes à l'occident de Péking.

(3) Les Chinois ne reconnoissent que dix-huit *Lo-han*, ou immortels par excellence; mais ils honorent de ce titre tous les Bonzes ou Religieux qui, par leur vie retirée & par la pratique des vertus cénobitiques, se sont rendus dignes de l'immortalité.

Les *Lo-han* par excellence sont probablement originaires des Indes. Leurs noms ne sont pas chinois. Je vais les écrire ici, en

avertissant que tous les monosyllabes que j'ai joints par un petit tiret, ne composent qu'un seul mot. Je désigne chaque *Lo-han* par quelqu'un des chiffres 1, 2, 3, &c. sans prétendre pour cela assigner aucun rang à ces prétendus immortels. 1. *Tou-lo-pa-lo to-tou*. 2. *Kia-no-kia-pa-tcha*. 3. *Kia-no-pa-ly-to-tou*. 4. *Sou-pin-to*. 5. *No-tchen-lo*. 6. *Pa-to-lo*. 7. *Kia-ly-kia*. 8. *Tou-fou-to-lo*. 9. *Hien-po-kia*. 10. *Pan-to-kia*. 11. *Lo-kou-lo*. 12. *Na-kia-pan-na-lo*. 13. *Su-kié-to*. 14. *Fa-na-po-sée*. 15. *Nga-tché-to*. 16. *Tchou-tcha-pan-to*. 17. *Tsing-yeou*. 18. *Ping-yeou-lou*. Outre ces dix-huit *Lo-han*, les Chinois en honorent encore cinq cens autres dans un Temple nommé *Tsing-tsé-see*, (comme qui diroit Temple de la Propreté ou de la Pureté) qu'ils leur ont erigé à *Hang-tcheou*, capitale du *Tché-kiang*. Le chef de ces cinq cens *Lo-han* est encore un étranger venu de l'occident. Son nom est *Tsiao-tchen-jou*, &c.

chapelle qui est sur la montagne dont on a parlé plus haut.

Quoiqu'en Europe on soit, généralement parlant, beaucoup plus au fait de ce qui regarde les Mahométans que ne peuvent l'être les Chinois, j'ai cru néanmoins ne devoir rien supprimer de ce qu'en dit le livre que j'ai sous les yeux.

### *Du Royaume de Tien-fang.*

LE Royaume de *Tien-fang* est connu sous différens noms. Quelquefois on l'appelle *Tien-tang*, plus souvent encore *Si-yu*; mais ce nom de *Si-yu* est indéterminé, puisqu'on le donne à la plupart des peuples qui sont au-delà du Tibet. Nos anciens livres parlent de *Tien-fang* sous le nom de *Kun-tchoung*; les gens du pays & les étrangers l'appellent *Mo-kia* (1).

Vers le milieu du regne de *Hiuen-té*, de la Dynastie des *Ming* (2), le Roi de *Tien-fang* envoya un Ambassadeur nommé

(1) *Mo-kia* ou *Mo-ka* ou *Me-ka*, suivant les différentes prononciations chinoises, n'est autre que la Mecque, ville de l'Arabie heureuse, que Mahomet rendit le siège de l'empire des Musulmans.

(2) *Hiuen-té*, de la Dynastie des *Ming*, est le même que *Hiuen-tsoung*. Il monta sur le trône l'an de l'Ere Chrétienne 1426. Il ne régna que dix ans; par conséquent le milieu de son regne fut l'an 1431. Quoiqu'il y eût déjà près de soixante ans que la Dynastie des *Ming* eût éteint celle des *Yuen*, ou des *Mongoux*, qui l'avoit précédée, l'Empereur *Hiuen-té* n'étoit pas tout-à-fait tranquille. Il favoit que quelques-uns des descendans

de *Chun-ty*, dernier Empereur des *Yuen*, avoient disparu. On lui fit entendre qu'ils avoient passé la mer, & qu'ils avoient emporté avec eux les sceaux de l'Empire, dont ils étoient possesseurs. Sur cette nouvelle, bien ou mal fondée, il envoya un eunuque nommé *Tcheng-ho*, pour s'informer si, dans quelque Cour d'Europe, on n'auroit pas donné retraite aux malheureux restes d'une famille qui avoit joué un si fameux rôle dans le monde. L'eunuque parcourut différens pays qu'il veut bien appeler du nom de *Si-yang*, qui est celui que les Chinois donnent à notre Europe, & fit une relation de son voyage, laquelle, à son

*Cha-hien*

*Cha-hien*, pour apporter le tribut. Le Calendrier qui est en usage chez ce peuple, est le même que celui des autres *Hoei-hoei* ou Mahométans. Il differe du nôtre de trois jours.

retour, il présenta à l'Empereur. C'est dans cette relation qu'il parle de la Mecque. Voici ce qu'il en dit de plus particulier.

« La Mecque est un Royaume grand & bien policé. Il n'y a jamais ni pluie, ni grêle, ni neige; mais une rosée abondante y rend la terre fertile. Un nommé *Ma-ha-ma-tché* leur a donné la Religion qu'ils professent. Ce personnage est en grande vénération parmi eux. Son tombeau, disent-ils, est toujours éclairé par un rayon de lumière. Il y a à la Mecque un Temple magnifique, dans lequel il y a cinq Chapelles. Une de ces Chapelles est destinée uniquement pour ceux qui font des discours sur la Religion. On voit, dans une autre, le tombeau du fameux *Sé-ma-y*, qu'on révere dans le pays comme un Saint.

« Les Habitans de la Mecque passent pour être fort sages. Ils sont toujours contens, quoi qu'il puisse leur arriver : c'est apparemment ce qui a fait donner à la Mecque le nom de *Lo-koul*, qui signifie Royaume de la Joie. Ceux de *Hou-lou-mo-sée* y vont par eau dans l'espace de quarante heures, & ceux du Royaume de *Kou-ly* y arrivent après trois mois de marche par le sud-ouest ».

Cette courte relation de l'Eunuque a besoin de quelque explication. *Hou-lou-mo-sée* n'est autre, à ce que je pense, que la ville d'*Ormus* ou *Hormus*, située dans l'isle du même nom, à l'entrée du golfe Persique, par la latitude de 27 degrés. L'impossibilité où sont les Chinois d'écrire certaines lettres dont le son n'entre pas dans leur langue, fait qu'ils défigurent la plupart des noms étrangers.

*Kou-ly* est un assez grand Royaume dans la mer occidentale, dit le Dictionnaire Géographique, *Y-toung-tche*. Voici la description qu'il en fait.

« *Kou-ly* est un assez grand Royaume, placé au milieu de la mer qui est au sud-ouest de la Chine. Il est à trois journées de *Ko-tché*, & à dix de la fameuse montagne *Si-lan-chan*. Ce *Ko-tché* est probablement le Royaume que les anciens connoissoient sous le nom de *Pan-pan*; & la montagne *Si-lan-chan* est la même chose, qu'on connoît aussi sous le nom de *Tsoui-lan-yu*. On voit sur cette montagne les vestiges du pied d'un homme, qu'on dit être *Fo*. Les gens du pays assurent que c'est là que *Fo* monta au ciel. Au pied de la montagne est un Monastere de Bonzes, dans lequel on voit le véritable corps

Le climat de *Tien-fang* est assez tempéré : le peuple y vit à l'aise, & paroît toujours content. Les hommes & les femmes treffent leurs cheveux. Ils aiment beaucoup le lait de jument; & ils en mettent dans presque tous leurs mets. Il n'y a chez eux ni impôts ni châtimens. On n'y trouve aucun voleur. Lorsque la lune est dans son croissant, leurs Chefs, à la tête du peuple, poussent de grands cris; & ces cris sont censés des hommages qu'ils rendent au Ciel.

Dans la ville de *Moka* il y a un temple de figure quarrée, dont chacun des côtés est de quatre-vingt-dix *kien* (1). Les

» de *Fo*, dans l'attitude d'un  
 » homme qui est couché sur le  
 » côté. Cette montagne est des  
 » plus hautes qu'on puisse voir;  
 » son sommet va se cacher dans  
 » les nues. Le vestige du pied  
 » d'homme qu'on y voit, est, sui-  
 » vant quelques relations, en-  
 » foncé de deux pieds dans la  
 » pierre vive, & a plus de huit  
 » pieds de longueur. Il est tou-  
 » jours plein d'une eau salubre,  
 » dont on se lave les yeux pour  
 » les guérir, ou les préserver de  
 » toute incommodité. Quelques-  
 » uns disent que ce vestige est  
 » celui du pied de *Pan-kou*, le  
 » premier des hommes.

» Le Royaume de *Kou-ly* n'avoit  
 » jamais payé tribut à la Chine;  
 » mais la troisieme année de  
 » *Young-lo* (c'est-à-dire en 1406),  
 » *Ma-na-pi-kia-la-man*, Roi de  
 » *Kou-ly*, envoya des Ambassa-  
 » deurs pour rendre hommage en  
 » son nom. La quatorzieme année  
 » du même *Young-lo* (c'est-à-dire  
 » en 1420), les Ambassadeurs des

» Rois de *Kou-ly*, de *Koua-oua*,  
 » de *Tchan-tchen*, &c. vinrent de  
 » compagnie apporter le tribut.

» La huitieme année de *Huen-  
 » id* (en 1433), le Roi *Py-ly-ma*,  
 » qui étoit alors sur le trône de  
 » *Kou-ly*, envoya des Ambassa-  
 » deurs, de concert avec le Roi  
 » de *Sou-men-ta-la*. On retint ces  
 » Ambassadeurs jusqu'à la pre-  
 » miere année de *Tcheng-toung*,  
 » c'est-à-dire jusqu'en 1436; ce  
 » qui est cause peut-être que ceux  
 » de *Kou-ly* ne sont plus revenus  
 » pour apporter le tribut, &c. ».

Je conclus de tout ce que je viens de rapporter, que le Royaume de *Kou-ly* n'est autre que celui que nous appellons *Calicut* ou *Calicut*; que *Ko-tché* pourroit bien être *Cochin*; que la montagne *Si-lan-chan* ou *Tsoui-lan-yu* n'est autre que le *Pic d'Adam*; & que le Royaume de *Sou-men-ta-la* est probablement l'*isle de Sumatra*.

(1) Un *kien* ordinaire est de dix pieds en quarré; il y en a qui ont plus d'étendue; mais il

colonnes en sont de porphyre, les poutres d'un bois odoriférant que nous connoissons sous le nom de *Tching-hiang-mou* (*bois d'aigle*), & le pavé d'un très-beau marbre jaune. Il est bâti de pierres de toutes les couleurs, & est divisé en plusieurs rangs ou étages à-peu-près comme les tours que nous elevons en l'honneur de *Fo*. Ce n'est guere qu'au lever & au coucher du soleil qu'on s'assemble pour traiter des affaires, ou pour faire le commerce. Pendant la journée chacun se tient renfermé chez soi. On trouve à la Mecque, de l'or, des pierres précieuses, du corail, des chevaux, & autres choses semblables. Ceux du pays viennent à la Chine par *Kia-yu-koa*. Depuis la cinquieme année de *Hiuen-té*, cinquieme Empereur de la Dynastie des *Ming*, jusqu'au regne de *Ouan-ly*, quatrieme Empereur de la même Dynastie, c'est-à-dire pendant l'espace d'environ cent ans, ils ne manquerent presque jamais d'apporter le tribut.

### *Du Royaume de Sa-ma-Eulh-han (Samarcande.)*

*Sa-ma-Eulh-han* est un Royaume que nous connoissons du tems des *Han* (1) sous le nom de *Tan-pin-ty*. Il est à l'ouest de *Ha-lié* (2) & à l'ouest de *Kia-yu-koan*. Sa distance de

n'y en a point qui en ait moins. Ainsi, le Temple de la Mecque, suivant la relation chinoise, a pour le moins neuf cens pieds de face; ce qui fait un bâtiment immense.

(1) La Dynastie des *Han* a commencé deux cens six ans avant Jesus-Christ, & a fini la vingt-cinquieme année de l'Ere Chrétienne.

(2) *Ha-lié*, selon le *Siu-ouen-*

*sién-toung-kao*, est à plus de onze mille lys à l'ouest de *Sou-tcheou*, & à deux mille quatre cens lys de *Samarcande*. Il est sur une plaine, entre quatre montagnes. Le Chef de ce pays a le titre de *Sou-lou-tan* (*Sultan*). Ce mot signifie *Roi*. *Ha-lié* a sous sa dépendance les villes de *Ngan-tou-hoai* & *Pa-la-mo*. Les habitans de tout ce pays s'habillent de blanc. Ils ne font point

*Ha-lié* est de trois mille *lys*. Il est éloigné de neuf mille neuf cents *lys* de *Kia-yu-koan*; & si de *Sa-ma-Eulh-han* on vient jusqu'à *Tchang-ngan* du *Chensi*, il faut faire environ douze mille deux cents *lys* de chemin. Ce Royaume peut avoir mille *lys* dans sa plus grande longueur, qui est d'orient en occident. Son terrain est assez uni, & produit toutes sortes de choses, à-peu-près comme notre Chine. On y trouve des arbres & des plantes de toutes les especes, & en particulier du *tsé* (arbre précieux par la beauté de son bois), du *hoai* (espece d'acacia), du vernis, de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, des pierres précieuses, du corail, de l'ambre, du crystal, du verre, du sel, &c. Il y a de très-beaux chevaux, des chameaux à une seule bosse, des moutons à grosses queues, des *juan-ni* (1), des bœufs, des chiens de la grosse espece, des paons, &c. On y fabrique de très-belles étoffes, & en particulier des toiles d'une finesse extrême.

Les habitans de ce Royaume sont spirituels & industrieux. Ils excellent dans tous les arts, mais en particulier dans l'art de bâtir & dans celui d'appréter les mets. Les femmes excellent dans l'art de broder. Leur coëffure n'est autre chose qu'une piece de toile blanche dont elles entourent leur tête.

Suivant le rapport de l'Historien des *Han*, le commerce est très-florissant à Samarcande. On y voit des marchands de

usage de notre cycle ni de notre calendrier; ils comptent les jours de sept en sept, parmi lesquels ils ont pour bon celui qui commence, & ils l'appellent *Nga-ti-na*. C'est le jour où ils s'assemblent dans un même lieu pour rendre hommage au Ciel. La septieme année de *Young-lo* (en 1410), de

la Dynastie de *Ming*, ceux de *Ha-lié* vinrent apporter le tribut. Ils en firent de même la seconde année de *Tcheng-toung* (en 1438): leur tribut consistoit en chevaux & en pierre de *yu*.

(1) Le Dictionnaire Chinois dit que le *juan-ni* est semblable au lion.

tous les pays, & des marchandises de toutes les especes. Les monnoies d'or & d'argent y ont cours. Le même Historien dit que le Roi de *Tan-pin* avoit le titre de *Tchao-ou*; que son palais avoit quatre lys de tour; qu'il portoit une couronne d'or de la figure d'un poisson; & que son trône avoit la figure d'un cheval. Il ajoute que le lieu où ce Prince faisoit sa résidence s'appelloit *Sieou-sien-tcheng*; que là il y avoit une montagne qu'il appelle *Tfoung-ling-chan*, sur laquelle étoit un petit Temple dédié à *Chun-tien-chen*, c'est-à-dire, à l'*Esprit qui rend le Ciel favorable*. Cet Esprit est représenté par une statue d'une figure très-belle à voir. Les murailles & le lambris de la Chapelle sont couverts de plaques d'or, & le sol est pavé de plaques d'argent. Tout le Temple est fait de pierres. Ceux de Samarcande ne suivent pas nos usages. Ils ont des jours de jeûne déterminés, & ils offrent des sacrifices. Ils ne se servent point de bâtonnets quand ils mangent. Ils ne boivent jamais de vin. Leur religion est la Mahométane. Leurs prieres & les paroles de leur Loi sont écrites en lettres d'or sur un livre; dont les feuillets de peau de mouton très-déliée & préparée avec beaucoup d'art, semblent être faits pour devoir durer toujours.

A deux cens soixante *lys* de distance, en allant au sud-ouest, on trouve la ville de *Ko-che*. Cette ville peut avoir dix *lys* de tour. La terre des environs est toujours humide, & produit d'excellens pâturages & de très-bons fruits. Au sud-est de *Ko-ché* sont des montagnes fort hautes, au milieu desquelles coule une riviere qu'on appelle *Moho*. Le lit de cette riviere paroît avoir été fait de main d'homme, & travaillé au ciseau à travers les rochers. On diroit même qu'on en a poli les bords, tant ils sont unis. Il est à croire que c'est cette même riviere qui vient baigner les murs de Samarcande, dont elle fait le tour; mais avant que d'y arriver, elle a pris le

nom de *Tié-men-ho* (comme qui diroit *riviere de la porte de fer*), parce qu'au sortir des montagnes dont nous venons de parler, il y a une gorge dont l'issue, ouverte en forme de porte, est par un roc de couleur de fer. Il y avoit là une petite forteresse qui portoit le nom de *Tié-men-koan*, qui veut dire *forteresse de la porte de fer*. On peut dire en général que le pays de Samarcande est un très-beau pays, & que la ville est une des plus belles qu'on puisse trouver dans ces pays étrangers, puisqu'elle renferme tout ce qui peut contribuer à en rendre le séjour agréable. Sa situation sur une vaste plaine, l'abondance des eaux, la beauté de ses rues, la grandeur des edifices, la multitude des étrangers qui y viennent des différens royaumes d'occident & qui y apportent des marchandises de tous les pays, la douceur du climat, le palais du Roi qui forme comme une seconde ville du côté qui regarde le Nord, tout cela réuni présente un objet des plus agréables & des plus intéressans.

J'ai déjà dit que Samarcande étoit connu du tems des *Han*, sous le nom de *Tan-pin-ty*. *Ou-ty*, sixieme Empereur de cette même Dynastie des *Han*, étant monté sur le trône l'année *Sin-tcheou*, trente-huitieme du cycle, & la cent quarantieme avant Jesus-Christ, ceux de *Tan-pin-ty* vinrent faire des excursions jusques sur les bords de l'Empire. Ils firent des dégâts, & massacrerent beaucoup de monde. L'Empereur envoya contre eux; & on les contraignit à retourner dans leur pays, après leur avoir fait porter la peine due à leur témérité.

Sous le regne de *Yuen-ty* (1), le Roi de Samarcande envoya des Ambassadeurs avec la même confiance que s'il avoit été l'allié ou le tributaire de l'Empire. Comme il s'étoit écoulé

(1) *Yuen-ty*, neuvieme Empereur de la Dynastie des *Han*, commença son regne quarante-huit ans avant Jesus-Christ.



un grand nombre d'années depuis ce qui s'étoit passé du tems de *Ou-ty*, il crut apparemment que nous avions oublié l'insulte qui nous avoit été faite, & pour laquelle il n'y avoit point encore eu de réparation solennelle. Il se trompoit : l'Empereur rejetta cette ambassade, & ne regarda les Ambassadeurs que comme des étrangers qui seroient entrés dans l'Empire de leur propre mouvement, & sans y être autorisés par les loix. Il ne les maltraita pas ; mais il leur fit défense de sortir de la ville, où il les fit garder avec soin, quoiqu'ils eussent en apparence toute sorte de liberté.

Après la mort de *Yuen-ty*, le Roi de *Tan-pin-ty* voulut profiter de l'occasion d'un nouveau regne, pour réclamer ses gens. Il envoya une ambassade à *Tcheng-ty* (1), & chargea les Ambassadeurs de lui faire toutes les satisfactions qu'il exigeroit. L'Empereur reçut bien les Ambassadeurs, leur fit des présens, leur livra tous ceux qui restoit de l'ancienne ambassade, & les renvoya comblés d'honneurs. Il avoit même le dessein de les faire accompagner par des Ambassadeurs Chinois ; mais ses Ministres lui dirent que les chemins étoient très-longs, très-pénibles & pleins de dangers ; qu'on n'avoit aucun avantage à attendre d'un royaume si éloigné ; & que d'ailleurs, il ne falloit pas compter sur les belles paroles & les magnifiques promesses de gens qui se croyoient offensés, lesquels ne manqueroient pas de se venger sur les Ambassadeurs Chinois, de l'affront qu'ils avoient reçu dans la personne des leurs qu'on avoit détenus comme prisonniers pendant tout le regne de *Yuen-ty*, &c. L'Empereur se rendit à toutes ces raisons, & l'ambassade chinoise n'eut point lieu.

Pendant l'espace de plus six cens ans, il n'est plus question.

(1) *Tcheng-ty*, successeur du à régner trente-deux ans avant  
précédent Empereur, commença Jesus-Christ.

de *Tan-pin-ty* ou de Samarcande, dans les livres Ghinois que j'ai sous les yeux. De la Dynastie des *Han*, ils passent à celle de *Tang*, qui commença à régner l'an six cens dix-huit de l'ere chrétienne; & ils disent que sous *Ou-té* & *Tchen-koan*, ceux de *Tan-pin-ty* vinrent en Chine apporter le tribut. Ils ajoutent qu'à la troisieme année de *Hien-tsing* (1), l'Empereur donna à la ville qu'on connoît aujourd'hui sous le nom de *Sama-eulh-han*, le nom de *Sieou-sien-tou-fou*, comme qui diroit la ville où le Gouverneur général du pays de *Sieou-sien* fait sa résidence. Je n'ai pu trouver ni en quel tems précisément, ni pour quelles raisons on substitua au nom de *Tan-pin-ty*, celui de *Sieou-sien-tou*; je trouve seulement qu'à la premiere année de *Cheng-loung*, connu dans l'Histoire sous le nom de *Tchoung-tsoung*, c'est-à-dire en 684, l'Empereur donna ou confirma le titre de Gouverneur général, à celui qui régnoit à *Sieou-sien-tou*. Depuis les *Tang* jusqu'au commencement de la Dynastie des *Ming*, qui monta sur le trône en 1368, on ne dit plus rien qui ait rapport à Samarcande. On y revient à l'occasion de Tamerlan, & voici comment on en parle.

Un des gendres des *Yuen*, nommé *Ty-mou-eulh* (2), régna

(1) *Ou-té* & *Tchen-koan* sont les deux premiers Empereurs de la Dynastie des *Tang*. *Ou-té*, connu dans l'Histoire sous le nom de *Tang-kao-tsou*, monta sur le trône l'an 618 de l'Ere Chrétienne. *Tchen-koan*, connu sous le nom de *Tay-tsoung*, lui succéda l'an 627. *Hien-tsing*, connu sous le nom de *Kao-tsoung*, monta sur le trône l'an 650; ainsi la troisieme année de son regne est l'an 652.

(2) *Ty-mou-eulh* n'est autre que le grand *Tamerlan*, dont le nom,

comme on fait, étoit *Timour*. Comme tous les mots chinois sont des monosyllabes, & que la lettre *R* n'entre dans aucun, on sépare toutes les syllabes qui composent les mots des langues étrangères, qui en ont plusieurs; & pour exprimer à peu près le son de la lettre *R*, on se sert du caractère chinois *eulh*: ainsi, pour écrire *Timour*, en chinois on emploie les trois caractères *Ty-mou-eulh*. Ce *Ty-mou-eulh* est appelé gendre de *Yuen* (*Yuen-fou-ma*), parce qu'il

## A LA CONNOISS. DES PEUPLES CHINOIS. 33

à Samarcande du tems de *Houng-ou*. Les principales villes qui étoient alors dans ce Royaume sont , du côté de l'Orient, *Yang-y*, *Cha-tou*, *Hai-ya*, *Sai-lan*, *Ta-ché-yu*, &c.; & du côté de l'Occident, tirant un peu vers le midi, les villes de *Ko-ché*, *Tié-ly-mi*, &c. La beauté du pays de *Ko-ché*, avoit engagé *Ty-mou-eulh* à en faire le lieu de sa résidence ordinaire. La ville de *Ko-ché* n'étoit éloignée de Samarcande que de deux cens soixante lys, c'est-à-dire de vingt-six lieues. La vingtième année de *Houng-ou* (en 1388), Timour, Roi de Samarcande, envoya des Ambassadeurs pour apporter le tribut. Le chef de l'ambassade s'appelloit *Man-la-ha-fei*, & le tribut consistoit en chameaux & en chevaux. La vingt-septième année du

avoit épousé une des filles de *Chun-ty*, neuvième & dernier Empereur de la Dynastie des *Yuen*, autrement dit des *Mongoux*, dont le fondateur est le fameux *Tsin-kis-han*, connu en Europe sous le nom de *Gengiskan* ou *Gentchiskan*. L'année où *Tamerlan* monta sur le trône, n'est point désignée dans les livres chinois; mais on pourra la connoître à-peu-près par ce que je vais dire. Suivant l'*Histoire de la vie de Tamerlan*, ce Prince mourut le 1 Avril de l'an 1415, à l'âge de soixante-onze ans. L'année 1415 répond à la douzième année du règne de *Young-lo*, troisième Empereur de la Dynastie des *Ming*; par conséquent l'année 1344, qui est la seconde du règne de l'Empereur *Chun-ty*, son beau-père, doit être celle de sa naissance. Il est à croire qu'un Empereur de la Chine n'auroit pas donné sa fille à un simple particulier. Ainsi,

*Tome XIV.*

dans le tems que *Tamerlan* épousa la fille de *Chun-ty*, il étoit déjà Roi de Samarcande, ou tout au moins Chef de quelque horde de Tartares, avec le titre de *Bec* ou de *Scha*, ou tel autre qui désigne une puissance comme souveraine. La Dynastie des *Yuen* fut entièrement éteinte en 1368, la vingt-quatrième de l'âge de *Tamerlan*. Il est surprenant qu'un Prince aussi guerrier que *Tamerlan*, gendre du dernier Empereur de cette infortunée Dynastie, & peut-être du même sang, n'ait pas fait tous ses efforts, ou du moins quelque tentative, pour la soutenir contre les Chinois, qui n'étoient pas d'accord entre eux, & qui auroient infailliblement succombé, si quelque Puissance étrangère étoit venue au secours des *Mongoux*. Il est vrai que *Tamerlan* étoit encore bien jeune alors.

E

même Empereur (*Houng-ou*), c'est-à-dire en 1395, Timour envoya encore deux cens chevaux en tribut, avec une ambassade dont le chef s'appelloit *Tié-ly-pi-ché*. Cet Ambassadeur étoit chargé, de la part de son maître, d'une lettre pour Sa Majesté Chinoise, dont voici le contenu.

« Grand Prince, c'est par un effet de la protection spéciale  
 » dont le Ciel vous honore, que vous avez porté votre Empire  
 » jusqu'au-delà des quatre mers. L'univers entier retentit du  
 » bruit de vos vertus. Votre humanité fait l'admiration de tout  
 » le monde; & comme il n'est personne qui ne se ressente  
 » de vos bienfaits, il n'est personne aussi qui ne soit pénétré  
 » pour vous d'une tendre & respectueuse reconnoissance. Tous  
 » les Royaumes sont attentifs à votre manière de gouverner,  
 » qu'ils veulent prendre désormais pour modèle, parce qu'ils  
 » sont persuadés que le Ciel ne vous a placé si haut, qu'afin  
 » de leur servir comme de flambeau pour les éclairer.

« Moi, *Ty-mou-eulh*, placé loin de vous à la distance de  
 » plus de dix mille *lys*, j'ai été ébloui, comme les autres,  
 » du brillant éclat de vos vertus auxquelles l'antiquité la plus  
 » reculée n'a rien qu'on puisse comparer. J'ai été frappé de  
 » la grandeur de votre puissance, dont l'étendue, presque  
 » sans bornes, la rend supérieure à celle de tous les Souverains  
 » qui ont existé avant vous, & dont l'administration, faite avec  
 » une sagesse & une modération sans exemple, la fait chérir  
 » indistinctement de tous ceux sur qui elle s'exerce. Aussi les  
 » vieillards & les jeunes gens vous prennent à l'envi, pour  
 » le sujet de leurs éloges; les bons & les méchants vous louent  
 » comme de concert; tous sont persuadés que si vous avez  
 » des châtimens pour punir les vices, vous avez des récom-  
 » penses pour honorer les vertus.

« Sous votre glorieux regne l'Empire de la Chine est ouvert

## A LA CONNOISS. DES PEUPLES CHINOIS. 33

» à toutes les nations ; toutes les nations s'y rendent ; & y  
 » font leur commerce avec autant d'assurance & de liberté  
 » que dans leurs Royaumes respectifs. Loin de se plaindre  
 » qu'elles y éprouvent des vexations , elles se louent toutes  
 » de la protection que vous leur accordez , des avantages que  
 » vous leur procurez ; & comblent de mille eloges un gou-  
 » vernement qui les enchante , & pour lequel elles conservent  
 » la plus tendre affection.

» Pour moi qui ai reçu & la lettre dont vous m'avez honoré  
 » & les présens dont vous m'avez comblé , & qui vois l'em-  
 » preffement réciproque de vos sujets & des miens pour  
 » communiquer entre eux comme s'ils étoient sujets d'un même  
 » Souverain , de quels sentimens ne dois-je pas être pénétré ?  
 » Votre cœur est pour moi comme ce vase précieux qui ,  
 » recevant les rayons du soleil , devient le représentatif de toutes  
 » choses (1). Je vois dans votre conduite tout ce que je  
 » dois faire.

» Pleins de vénération pour votre Majesté , ne pouvant  
 » reconnoître par nous-mêmes tous les bienfaits dont vous nous  
 » avez comblés , moi & tous les sujets de mes petits Etats ,  
 » nous prions le Ciel de conserver vos jours , d'en augmenter  
 » le nombre , & de rendre votre bonheur aussi étendu & aussi  
 » durable que le ciel & la terre ».

Cette lettre , ajoute l'auteur Chinois qui la rapporte , est  
 la plus claire & la mieux faite qui nous soit venue des pays  
 étrangers (2).

(1) Les Chinois appellent le  
 vase dont Tamerlan parle ici , *schap-  
 che-peï* , qui veut dire , *vase dans le-  
 quel on cherche les affaires*. Les gens  
 du pays , dit l'Auteur que j'ai sous  
 les yeux , assurent que parmi les  
 les trésors de leur Royaume , il

se trouve un vase d'une pierre  
 précieuse transparente , dans la-  
 quelle on voit tout ce qu'on veut  
 savoir , lorsqu'on l'expose aux  
 rayons du soleil.

(2) Quoique les eloges que  
 renferme cette Lettre paroissent

La vingt-huitième année de *Houng-ou* (c'est-à-dire en 1396), l'Empereur envoya une ambassade au *Si-yu*. *Fou-ngan* & *Kouo-ki* en étoient les chefs. Ils passèrent par Samarcande, & s'y arrêterent (1).

La cinquième année de *Young-lo* (c'est-à-dire en 1407) le Roi de Samarcande, qui s'appelloit alors *Ha-ty* (2), députa

outrés, ils ne pouvoient avoir pour objet un Prince qui en fût plus digne que celui qui régnoit alors en Chine. C'étoit un sage, un héros, un personnage accompli dans tous les genres de mérite. Que sa morale est belle ! que sa politique est douce & profonde ! que son gouvernement est sensé ! Tous les Législateurs de l'ancienne Grece ne sont que des enfans en comparaison de ce grand homme. Que n'ai-je le loisir de traduire dans quelqu'une de nos langues, le Livre chinois où l'on rapporte les actions, les maximes & les discours familiers de *Houng-ou* ! On verroit que je n'exagère point en disant qu'il a été un des plus grands hommes qui aient existé. Il falloit que *Tamerlan* le connût bien, pour lui avoir écrit comme il a fait.

(1) Le texte n'est pas bien clair. Il peut être traduit, comme je l'ai fait, par ces mots, *s'y arrêterent* ; & peut être traduit aussi par ces autres, *où ils furent détenus*. Il est très-probable que ce dernier sens est le véritable ; car, à quelle fin les Ambassadeurs Chinois se feroient-ils arrêter dans une ville où ils n'étoient pas envoyés directement ?

(2) C'est *Khalil*, fils de *Miran-schah*, troisième fils de *Tamerlan*. Les Chinois écrivent comme ils peuvent les noms étrangers ; pourvu qu'avec leurs caractères ils désignent à-peu-près les sons qu'ils entendent, cela leur suffit. Jusqu'ici il n'y avoit rien eu d'opposé à ce que nous lisons de *Tamerlan* dans les livres faits en Europe ; mais *Khalil*, déjà sur le trône de Samarcande la cinquième année de *Young-lo*, c'est-à-dire en 1407, est un point qui détruit entièrement l'époque de la mort de *Tamerlan*, que l'Auteur de sa vie place à l'année 1415. On peut s'en fier aux Chinois sur cet article. Ils n'ont eu aucun intérêt à dire les choses autrement qu'elles n'étoient. Il est sûr que *Khalil* succéda à *Tamerlan*. Il est sûr que les Ambassadeurs de la Chine furent arrêtés à Samarcande, depuis la vingt-huitième année de *Houng-ou*, jusqu'à la cinquième année de *Young-lo*, c'est-à-dire, depuis 1396 jusqu'en 1407. Il est sûr que c'est dans l'intervalle de ces dix années que mourut *Tamerlan*, puisque l'Empereur de la Chine envoya des présens pour être offerts sur le tombeau de ce Prince : il est évident, par conséquent, que ceux

un des Grands de son Royaume, dont le nom étoit *Hou-yeou-ta*, pour apporter le tribut & nous ramener *Fou-ngan* & *Kouo-ki*. L'Empereur le reçut très-bien, lui fit des présens, & le renvoya avec honneur. Il lui fit expédier une lettre pour son maître, qu'on lui dit être le petit-fils de Timour auquel il avoit succédé; & pour donner des preuves de sa considération pour le gendre des *Yuen* (c'est-à-dire pour Tamerlan), il envoya un sceau, de l'argent & des soieries, pour être offerts sur le tombeau de ce grand Prince.

Quelques années après, un nommé *Ou-lou-po* vint de Samarcande offrir pour tribut, des chevaux. L'Empereur les reçut, fit honneur à *Ou-lou-po*, & députa *Fou-ngan* pour le reconduire à Samarcande. On dit que cet *Ou-lou-po* étoit un personnage déguisé, & que c'étoit *Ha-ly* lui-même. *Fou-ngan* revint la première année de *Houng-hi*, c'est-à-dire en 1425.

La dix-neuvième année de *Tcheng-hoa* (en 1478), *Ahema*, Roi de Samarcande (1), envoya pour tribut deux lions. L'Am-

qui placent la mort de *Tamerlan* en 1415, se trompent. Suivant d'Herbelot, ce Prince mourut l'an 807 de l'hégire. Si l'hégire, comme je l'ai conclu dans ma remarque sur Mahomet, page 12 & suiv. a commencé l'an 594, l'année 807 de l'hégire fera l'an 1401 de l'Ere Chrétienne. De cette manière, les Chinois seront d'accord avec ce que disent les Auteurs orientaux cités par d'Herbelot; & si *Tamerlan* a voulu faire la guerre à la Chine, ce n'a pu être que dans l'intervalle du tems qui se trouve depuis 1396 jusqu'en 1401. Je trouverai peut-être dans la suite quelque éclaircissement sur cet ar-

ticle de la guerre de *Tamerlan* avec la Chine.

(1) *Ahema* est, selon les apparences, *Ahmed*, petit-fils de *Khalil*. Les Chinois ont écrit *Nga-he-ma*, 1°. parce qu'ils n'ont point d'A; 2°. ils ont écrit *he* pour faire sentir l'h aspirée; 3°. ils ont écrit *ma* ou *me* ou *mo*, car le caractère qu'ils ont employé peut se prononcer de toutes ces façons. Ainsi, *Nga-he-ma*, c'est *Ahmed*. Du reste, il ne faut pas entendre le mot de tribut, à la rigueur européenne; c'est une manière de parler chinoise qui signifie offrir quelque chose à l'Empereur (*tsin-koung*.)

bassadeur qui les amena vouloit exiger que l'Empereur députât quelques Grands pour les aller recevoir à quelque distance de la ville, & pour lui servir à lui-même d'introducteurs auprès de Sa Majesté. *Tcheou-houng-mo*, qui étoit alors président du tribunal des rites, s'opposa à ce qu'on acquiescât à la demande de l'Ambassadeur, comme étant contraire aux usages de la Chine; on s'en tint à son avis, & on se contenta d'envoyer un eunuque.

La nourriture de chacun des deux lions étoit de deux moutons par jour, & de deux grands vases d'une liqueur faite avec du lait & du vinaigre. L'Empereur ordonna que ceux qui avoient eu soin des lions pendant le voyage, resteroient à Péking pour leur continuer les mêmes services. Le tribunal *Kouang-lou-fé* fut chargé des dépenses.

La vingt-troisième année de *Tcheng-hoa* (en 1482), *Tcheng-hiuen*, trésorier général de la Province de Canton, donna avis à la Cour, qu'il étoit arrivé à Canton des Ambassadeurs qui se disoient de Samarcande. Il disoit dans sa lettre, que ces Ambassadeurs étoient venus de compagnie avec ceux de *Mang-la-kia*; qu'ils avoient apporté dans un vaisseau frété à *Ma-la-kia* (Malaca), des lions pour être offerts à l'Empereur. Il ajoutoit que ces Ambassadeurs souhaitoient fort de se rendre par mer jusqu'au port le plus près de la Cour. L'Empereur fit répondre qu'il ne vouloit point que les lions fussent amenés par mer, pour ne pas donner aux nations voisines un juste sujet de se moquer des Chinois (1).

La troisième année de *Houng-tché* (en 1490), ceux de Sa-

(1) Je ne vois pas comment amener des lions par mer, peut être un sujet de raillerie. Peut-être étoit-ce un prétexte pour refuser

l'ambassade; car il n'est pas dit que l'Empereur l'accepta. Je rapporte les faits tels que je les trouve.



marcande vinrent à la Chine par la mer qui est au midi de l'Empire. Ils apportèrent en tribut des lions. *Ny-yo*, qui étoit alors président du tribunal des rites, consulté sur ce qu'il y avoit à faire, répondit qu'il ne falloit pas recevoir ce tribut, parce que ce n'étoit pas l'usage que les Royaumes qui sont à l'occident, envoyaient par la mer du Sud, & qu'il falloit qu'ils envoyaient leur tribut par *Kia-yu-koan* du *Chen-si*.

Vers le milieu du regne de *Kia-tsing* (1), le Royaume de Samarcande fut agité par des guerres intestines qui hâterent sa ruine. Cinquante-deux personnes y prirent le titre de Roi. Un de ces prétendus Rois envoya payer le tribut.

### *Du Royaume de Tchan-tcheng.*

LE Royaume de *Tchan-tcheng* est désigné dans les livres Chinois sous différens noms. Il est très-ancien, puisqu'il date du tems des *Tcheou*, dont le fondateur monta sur le trône de la Chine l'an 1122 avant Jésus-Christ, & dont la race ne fut éteinte que deux cens quarante-huit ans avant l'ère chrétienne. Sous cette Dynastie, *Tchan-tcheng* portoit le nom de *Yue-chang-ry*. Sous la Dynastie suivante, c'est-à-dire sous celle des *Tsin*, on l'appella *Lin-y*; & sous les *Han*, on lui donna le nom de *Siang-lin*. Il étoit alors de la dépendance de *Ge-nan-kun*. Ce Royaume a la mer à l'Est, le *Yun-nan* à l'Ouest, *Tchen-la* au Midi, *Ngan-nan* ou le Tonquin au Nord, & Canton au Nord-est. Sur la fin de la Dynastie des *Han*, un nommé *Ku-lien* (2) prit le titre de Roi de *Lin-y*, après en avoir massacré

(1) Le regne de *Kia-tsing* a commencé en 1522, & a fini en 1566; par conséquent le milieu du regne est en 1544.

(2) La Dynastie des *Han* fut

entièrement éteinte la 264<sup>e</sup> année de l'ère Chrétienne, sous *Heou-ry*, qui en fut le dernier Empereur.

Il est dit dans le *Y-soung-tché*,

le légitime Souverain; & se rendit indépendant de la Chine.

Sous la Dynastie des *Tang*, *Hien-tsoung* étant alors sur le trône, c'est-à-dire vers l'an 807 après Jésus-Christ, ceux de *Lin-y* vinrent faire des excursions jusques sur les terres de l'Empire, du côté de *Houng-ngai*. *Tchang-tan*, qui étoit alors gouverneur de *Ngan-nan* ou du Tonquin, prit les armes, les repoussa & les mena battant jusqu'à *Lin-y* qu'il leur enleva. Les vaincus se fixèrent dans un lieu qu'ils appellerent *Tchan-tcheng*, où ils établirent la Capitale de leur petit Royaume. C'est depuis ce tems seulement qu'ils sont connus sous le nom de *Tchan-tcheng*.

Sous les *Soung*, vers le milieu du regne de *Tchoung-hi* (1),

que les descendants de *Ku-lien* régnèrent plusieurs générations à *Lyn-y*, jusqu'à la onzième année de *Tcheng-ty*, troisième Empereur de la Dynastie des *Tsin*, ou *Kin* orientaux. Cette année est la seconde de *Kien-kang*, & répond à l'année 337 de l'Ere Chrétienne. *Fan-y* fut le dernier Roi de la race de *Ku-lien*, dont il descendoit par les femmes. Il avoit un esclave originaire de *Si-kuen-hien* du *Genan*, qu'il employoit à garder les troupeaux. Le nom de cet esclave étoit *Fan-ouen*. Un jour qu'il étoit dans une vallée entre deux montagnes, & qu'il s'amusoit à pêcher dans un ruisseau d'une eau fort claire, il prit un poisson de l'espece de ceux qu'on appelle *foung-yu*. Il fut fort surpris quand il vit ce poisson changer tout-à-coup de nature, & devenir fer entre ses mains. Il en augura quelque chose d'extraordinaire, qu'il crut devoir lui arriver. Avec ce

poisson, devenu fer, il fit un couteau, se prosterna à deux genoux, & dans cette posture, les yeux fixés vers le soleil, il dit : « Avec » ce couteau, d'une matiere extraordinaire, je puis faire des » choses extraordinaires. Je vais » tenter de couper ce caillou; si » j'en viens à bout, je suis fait » pour régner ». A l'instant il dirige le couteau sur le caillou, & le coupe avec autant de facilité que s'il avoit été du bois le plus tendre. Après la mort de *Fan-y*, il se mit à la tête de quelques esclaves, grossit peu-à-peu sa troupe, avec laquelle il envahit d'abord quelques lieues de pays; & se trouvant ensuite avec une armée de quarante à cinquante mille hommes, il se fit déclarer Roi de *Tchan-tcheng*.

(1) Le milieu du regne de *Tchoung-hi* répond à la vingtième année du *Hiao-tsoung*, c'est-à-dire à l'année 1183 de l'Ere Chrétienne.

le

## A LA CONNOISS. DES PEUPLES CHINOIS. 41

le Roi de *Tchan-tcheng* s'empara des Etats de *Tchen-la*. Vers le milieu du regne de *Tsing-yuen* (1), ceux du *Tchen-la* secouerent le joug de l'usurpateur, firent un grand carnage de ceux de *Tchan-tcheng*, dont à leur tour ils usurperent le Royaume.

La seconde année de *Houng-ou* (en 1369), l'Empereur envoya les Mandarins *Ou-young*, *Yen-tsoung-lou*, *Yang-tsai* & autres, pour donner de nouvelles patentes & de nouveaux sceaux aux Rois de *Tchan-tcheng*, de *Koua-oua*, du Japon, &c. La même année le Roi de *Tchan-tcheng* députa quelques Grands de son Royaume, auxquels il donna le titre d'Ambassadeurs. Ces Ambassadeurs avoient pour chef un nommé *Tou-tan-ma-tou*. Ils se plainquirent fort des vexations & des mauvais traitemens qu'ils recevoient de ceux de *Ngan-nan*. L'Empereur eut égard à leurs plaintes, & envoya un Mandarin pour défendre de sa part au Roi du Tonquin, d'en mal user avec ceux de *Tchan-tcheng*, & pour lui ordonner de cesser tout acte d'hostilité, & de mettre bas les armes. Le Tonquinois obéit; & le Roi de *Tchan-tcheng*, qui s'appelloit *Nga-ta-nga-tché*, pénétré de reconnaissance, envoya tout de suite *Hou-tou-man*, & quelques autres, pour faire ses remerciemens à l'Empereur, & pour apporter en même tems le tribut, qui consistoit en tigres & en éléphans. L'Empereur reçut avec plaisir ces animaux; & pour donner des marques de sa satisfaction au Roi qui les lui envoyoit, Sa Majesté députa les nommés *Koan-keou*, *Kan-heng* avec *Lou-koung-sien*, second président de la chambre dite *Sée-y-koan*, pour accompagner *Hou-tou-man* & les autres, & pour porter à *Nga-ta-nga-tché* un sceau particulier, quelques pieces de brocard, & le calendrier de l'Empire.

(1) Le milieu du regne de *Tsing-yuen* répond à la troisieme année de *Ning-tsoung*, c'est-à-dire à l'année 1197 de l'Ere Chrétienne.

La quatrième année de *Houng-ou* (en 1371), le Roi de *Tchan-tcheng* envoya *Ta-pan*, *Tchao-pou-noung*, &c. pour apporter le tribut. Il étoit chargé d'une lettre écrite sur une lame d'argent, dans laquelle le Roi faisoit des plaintes contre ceux de *Ngan-nan* qui ne cessoient d'inquiéter ses sujets par des actes d'hostilité, dont il lui étoit difficile d'empêcher les effets, si Sa Majesté Impériale n'avoit la bonté de donner ses ordres, & de le prendre sous sa protection d'une manière plus spéciale qu'elle n'avoit encore fait. En conséquence il la supplioit de lui fournir des armes, telles que celles qui étoient d'usage dans l'Empire, & de lui donner quelques musiciens Chinois. « Quand » les Tonquinois, ajoutoit-il, verront ces armes & ces musiciens, pénétrés de respect & de terreur, ils n'oseront plus nous » insulter, parce qu'ils verront en cela des preuves non équivoques de la bienveillance dont Sa Majesté nous honore, &c. ».

L'Empereur, après s'être fait expliquer le contenu de cette lettre, ordonna au tribunal des affaires étrangères de répondre au Roi de *Tchan-tcheng* qu'il ne jugeoit pas qu'il fût convenable de lui accorder ce qu'il demandoit. On ne pouvoit pas lui fournir des armes, parce qu'il étoit très-probable qu'il s'en serviroit contre les Tonquinois, lesquels étoient ses tributaires aussi bien que ceux de *Tchan-tcheng*, & que Sa Majesté ne devoit pas armer ses sujets les uns contre les autres. On ne pouvoit pas lui donner des musiciens Chinois, parce que la musique Chinoise avoit des règles, des modes & des usages qui ne convenoient qu'à la majesté de l'Empire. Du reste, si le Roi de *Tchan-tcheng* vouloit absolument s'instruire sur ce qui concernoit la musique, on lui permettoit d'envoyer quelques-uns de ses sujets, pour qu'ils pussent l'apprendre sur les lieux.

La vingt-troisième année de *Houng-ou* (en 1391), il y eut une révolte à *Tchan-tcheng*. *Ko-cheng*, un des Grands de ce

Royaume, tua *Nga-ta-nga-tché*, & se fit reconnoître Roi à la place du légitime Souverain, qui, s'étant rendu odieux à tous ses sujets, n'eut personne qui voulût alors venger sa mort, & lui donner un successeur de sa race. L'année d'après, *Ko-cheng* envoya de ses gens pour apporter le tribut; mais l'Empereur ne voulut point du tribut d'un usurpateur, & fit repartir ces envoyés, sans avoir voulu les entendre.

La quatrième année de *Yong-lo* (en 1406), les Tonquinois se révolterent. *Tchan-pa-ty-lai*, qui étoit alors Roi de *Tchan-tcheng*, se joignit à eux, & ils vinrent ensemble faire des dégâts sur les terres de l'Empire. L'Empereur, qui ignoroit la perfidie de *Tchan-pa-ty-lai*, lui avoit fait donner ses ordres pour qu'il eût à combattre incessamment les Tonquinois, & quand il les auroit vaincus, qu'il amenât ou fit conduire à Péking, ou le Roi du Tonquin lui-même, ou son pere, ou son fils, ou quelqu'un des Grands de son Royaume. *Tchen-hia*, Général Chinois, qui se trouvoit alors aux environs du Tonquin, à la tête de quelques troupes, écrivit à l'Empereur que *Tchan-pa-ty-lai* s'étoit emparé de tous les lieux qui appartenoient à la Chine du côté de *Hoa-tcheou*; qu'il avoit exigé des contributions en or & en argent, dont il avoit secouru le Roi du Tonquin; qu'en reconnaissance de ce bienfait, le Roi du Tonquin lui avoit donné sa propre fille en mariage; qu'en suite de ce mariage les Tonquinois & ceux de *Tchan-tcheng*, ne se regardant plus que comme des alliés, avoient joint leurs troupes, à la tête desquelles étoient le neveu du Roi du Tonquin & *Tchan-pa-ty-lai* lui-même, & qu'ils avoient subjugué tout le pays de *Cheng-hoa-fou*, de *Ly-tcheou-hien*, & autres villes voisines. Il supplioit Sa Majesté de lui envoyer des troupes, pour qu'il pût s'opposer aux rebelles, les combattre, & les punir de leur insolence. L'Empereur ne jugea pas

à propos d'employer la force. Il se contenta d'envoyer quelques Grands, avec plein-pouvoir de tout pacifier à l'amiable : ce qui arriva. Les rebelles restituerent ce qu'ils avoient pris aux Chinois, demanderent pardon de leur faute, & envoyèrent des Ambassadeurs pour apporter le tribut.

On peut aller au Royaume de *Tchan-tcheng*, ou par Canton, ou par le *Fou-kien*. Si on y va par le *Fou-kien*, il faut s'embarquer à *Ou-hou-men*, qui est un port près de *Tchang-lo-hien*. On va droit au Sud-ouest; & après dix jours de navigation, si le vent est favorable, on arrive à *Tchan-tcheng*. A cent lys de distance de cette ville, il y a un détroit, au commencement duquel on a élevé une tour qui sert de signal aux gens de mer. C'est près de cette tour que doivent s'arrêter tous les vaisseaux. Il n'y a pas d'autre endroit pour l'ancrage.

Les gens de ces contrées sont à demi-sauvages. Ils aiment fort la guerre dont ils s'occupent presque uniquement. Leur religion est celle des Bonzes Indiens. Leur nourriture ordinaire est de riz, de chair de buffles, de bœufs, de moutons, & de chevres sauvages. Ils logent dans des maisons faites de branches d'arbres qu'ils entrelacent en forme de palissades, & qu'il ne leur est pas permis d'élever au-dessus de trois pieds de hauteur. Les Grands, & ceux qui sont constitués en dignité, ont des maisons faites de briques qu'ils cimentent avec de la chaux. L'habillement du peuple est de simple toile, dont la couleur est d'un bleu tirant sur le noir. Il y a peine de mort pour quiconque porteroit un habit de couleur jaune. Leurs cheveux, qu'ils ne tressent ni ne peignent, & qu'ils laissent flotter sur leurs épaules tels que la nature les leur a donnés, leur servent de coëffure. Tous vont nus-pieds. L'habillement des femmes est comme celui des hommes, excepté que celles-là paroissent ne pas négliger entièrement leurs cheveux, qu'elles portent pour l'ordinaire ou

en queue ou en cadenette. Le Roi se fait remarquer par-dessus tous ses sujets, par la manière singulière dont il est vêtu. Il porte sur sa tête un bonnet d'or fin, travaillé en filigrane, au-dessus duquel sont trois petites montagnes de même métal. Pour tout le reste il ressemble parfaitement à *Kin-kang*, un de ces esprits de la guerre qu'on voit représentés dans nos *Miao*. Dans ses marches, qui se font toujours, ou à cheval, ou sur un bœuf, ou sur un éléphant, il est précédé d'un grand nombre de trompettes & de tambours, & accompagné de quantité d'officiers & de soldats armés. Dans l'enceinte de son palais il y a un petit temple tout couvert d'or, dont il est lui-même le prêtre, & dans lequel il sacrifie en certains jours déterminés. Les bœufs qui sont destinés pour les sacrifices, ne doivent jamais avoir porté le joug, ni avoir servi à quelque autre usage que ce puisse être. Ils sont nourris dans des lieux particuliers, dont le pâturage n'est que pour eux. Lorsqu'on immole quelqu'un de ces animaux pour être offert, un des sacrificateurs chante les paroles suivantes, jusqu'à ce qu'il ne le voie plus palpiter : *Ngo-lo-ho-ki-pa* ; ce qui veut dire en notre langue, *prends bien vite une nouvelle vie*.

Des monnoies particulières d'or & d'argent ont cours parmi eux. Ils n'ont point comme nous des  *caches*  de cuivre. Ils ignorent la plupart de nos arts, mais en particulier celui de la médecine. Lorsque quelqu'un d'entre eux est malade, il trouve lui-même les remèdes qui lui conviennent, dans quelques plantes qu'il connoît & qu'il mange toutes crues. Quoiqu'ils aient des signes ou des lettres pour exprimer leurs idées & les communiquer, ils n'ont pas encore l'usage du papier : ils écrivent sur des peaux d'animaux, ou sur des écorces d'arbres.

Ils ne perdent pas leur tems à faire cuire ou apprêter la chair des animaux dont ils se nourrissent. Ils la mangent toute crue,

& attendent, pour la trouver bien bonne, qu'elle soit arrivée au degré de corruption qui la rend puante, & qui la couvre d'une infinité de vers. Ils ne font pas grand usage du thé, parce qu'ils n'ont pas chez eux l'arbre qui le porte. Leur boisson est faite avec la liqueur qui se trouve dans le fruit du cocotier. Quand ils s'invitent pour quelque partie de plaisir, ils s'assemblent autour d'un grand vase qu'ils ont soin de remplir de cette liqueur. Ils ont chacun un chalumeau qu'ils plongent dedans, & au moyen duquel ils ne boivent ni plus ni moins que ce qu'ils veulent, sans courir le risque de s'incommoder, en se rendant, comme il n'arrive que trop souvent chez des peuples plus policés, à des invitations trop pressantes. A mesure que la liqueur diminue dans le vase, ils la remplacent avec de l'eau jusqu'à ce qu'elle n'ait plus rien de son premier goût.

Une fois chaque année le Roi fait une chasse de cérémonie sur les confins de ses Etats. Malheur aux étrangers qui se trouvent alors à la portée des chasseurs. Ils sont pris comme des bêtes fauves, & mis à mort sans rémission. On leur ouvre le ventre, & on leur arrache le fiel. Dans le premier repas que le Roi prend après cette chasse, on lui présente un de ces fiels qu'il ouvre lui-même, & dont il verse une partie dans un vase rempli de la liqueur qui lui sert de boisson ordinaire. Il boit de ce mélange autant qu'il le juge à propos, & en fait boire à tous ceux de sa suite. Il prend du même fiel tout ce qui en est resté, & s'en frotte toutes les parties du corps : il se regarde alors comme invulnérable. Les autres fiels sont réservés pour lui être présentés dans ses repas ordinaires ; car c'est un mets dont il est très-friand, & dont il ne sauroit se passer.

Ceux de *Tchan-tcheng* ont une manière de diviser le tems toute différente de la nôtre. Ils partagent le jour en cinquante parties égales qu'ils appellent quarts-d'heures, & la nuit en cin-



quante autres parties egales qu'ils appellent aussi quarts-d'heures. Ils ne savent ce que c'est qu'intercaler, & leurs années sont routes composées d'un même nombre de lunaisons. Le solstice d'hiver est fixé au quinzième de la onzième lune. Le quinzième de la douzième lune, pour se disposer au nouvel an, ils offrent au Ciel un sacrifice général au nom de la nation. Voici comment cela se pratique. En dehors des murailles de la ville, à une distance suffisante, ils elevent une tour de bois, dans laquelle le Roi, les Princes, les Grands, les Magistrats, le peuple même, enferment des habits, des meubles, des parfums, des herbes médicinales, & telles autres choses combustibles qu'ils jugent à propos, chacun selon sa dévotion, pourvu qu'elle soit honnête, & de quelque prix. Lorsqu'il y en a quantité suffisante, & que le tems fixé est arrivé, ils y mettent le feu en cérémonie, & attendent que le tout soit consumé & réduit en cendres. Ils croient faire en cela une chose très-agréable au Ciel.

Le premier jour de l'an, le Roi, accompagné de toute sa Cour, se transporte dans les lieux où les Magistrats s'assemblent pour rendre la justice ou pour traiter les affaires. Ils les parcourent en cérémonie l'un après l'autre, en les parfumant avec des bâtons d'odeur qu'il allume lui-même, & qu'il tient à la main. Après chaque evolution, c'est-à-dire après qu'il a fait le tour d'une chambre, il rejette avec dédain les bâtons d'odeur dont il vient de se servir pour la parfumer, comme s'ils étoient chargés de toutes les iniquités qui ont été commises dans le lieu qui vient d'être purifié par cette cérémonie.

Pendant le cours de la quatrième lune, les gens de mer font leurs réjouissances particulières, qui consistent en festins, comédies, & autres divertissemens semblables.

Cette nation a ses loix propres, qui ne sont ni trop sévères, ni en grand nombre. Chez elle, les fautes ordinaires sont punies

par le rotin , dont ils appliquent sur le dos du délinquant, cinquante, soixante & même jusqu'à cent coups, suivant qu'elles sont plus ou moins considérables. La cangue & les chaînes de fer portées par les coupables pendant un tems limité , expient tous les crimes qui ne sont pas jugés dignes de mort. Pour ceux qui méritent la mort , on attache le coupable à un arbre , on lui perce le gosier avec une lance faite d'un bois très-dur , & tout de suite on lui coupe la tête. Il y a un supplice particulier pour ceux qui ont assassiné ou tué quelqu'un de quelque maniere que ce puisse être , pourvu que ce ne soit pas innocemment & sans en avoir l'intention. On l'appelle le supplice de l'éléphant , parce que le criminel est livré à un éléphant pour être mis à mort. Voici comment cela se pratique. Le malheureux qui est condamné à perdre ainsi la vie , est conduit devant quelqu'un de ces animaux dressés à cette sorte de manège. Un des officiers de justice fait une petite harangue à l'animal , comme s'il vouloit lui fournir des motifs pour l'exciter à bien faire son devoir , en lui faisant connoître l'atrocité du crime , & finit en lui disant , *nous te livrons ce scélérat , c'est à toi de le punir comme il le mérite.* Alors l'éléphant saisit le coupable avec sa trompe , l'élève en l'air , & le ramène avec force contre terre ; le foule aux pieds , & recommence jusqu'à ce que le pauvre misérable soit sans mouvement & tout moulu.

L'adultère n'y est pas puni fort rigoureusement. On se contente d'exiger un bœuf ou une vache de ceux qui ont été pris en flagrant délit. Pour les crimes douteux il y a une espece d'épreuve , au moyen de laquelle on croit distinguer le coupable d'avec l'innocent. Il y a dans le pays une grande riviere où il se trouve des *ngao-yu*, monstres qui remontent de la mer , & qui dévorent les hommes. Lorsqu'on est en doute si quelqu'un a commis ou non le crime dont il est soupçonné ou accusé , on l'oblige

l'oblige à se mettre sur le dos d'un bœuf, & à passer ainsi la rivière. S'il est coupable, il est, à coup sûr, dévoré par un *ngao-yu*. S'il est innocent, il passe sain & sauf, & revient par le même chemin, pour être conduit en triomphe chez lui.

Il y a encore dans ce Royaume un usage qui mérite qu'on y fasse attention. Le Roi y est absolu comme dans les autres Etats; mais lorsqu'il est parvenu à la trentième année de son regne, ses sujets l'obligent à faire une retraite qui dure une année entière. Bongré malgré, il faut qu'il se retire sur une montagne, où on ne lui laisse d'autre occupation que celle de réfléchir sur lui-même, & sur la manière dont il a gouverné. Chaque jour il fait à voix haute sa prière au ciel, & cette prière est conçue en ces termes : « O ciel ! si j'ai été un mauvais » Roi, ou si je dois le devenir, fais-moi mourir en me frappant » de quelque maladie extraordinaire ; ou si tu l'aimes mieux, » envoie des tigres pour me dévorer ». Si après une année révolue, aucun tigre ne l'a dévoré, & qu'il ne soit pas mort de maladie, il revient à la Cour, où il est reçu en triomphe, reprend les rênes du gouvernement, & ses sujets pénétrés pour lui des sentimens de la plus profonde vénération, lui déferent le magnifique titre de *Fang-ly-ma-ha-la-tcha*, ce qui veut dire en notre langue, *très-saint personnage, l'ami particulier du ciel, & son favori par excellence*. Pendant tout le tems que le Roi est absent, toutes les affaires se font en son nom, & se traitent à l'ordinaire, comme s'il étoit présent. Les Ministres sont absolus pendant cette espèce d'interregne.

Il passe pour constant dans le pays, qu'il y a une sorte de mauvais esprit qu'ils appellent *cadavre vivant venu des pays étrangers*. Il porte des ailes, & vole pendant la nuit. Il a des yeux sans prunelles, & ressemble à une femme par le reste

de son corps. Sa tête est *amovible*, & a seule la vertu de *compénétrabilité*, c'est-à-dire qu'elle peut pénétrer à travers les corps les plus durs; aussi est-ce par sa tête seule que cet esprit se rend redoutable. Sa nourriture ordinaire est le sang des petits enfans. Il voltige pendant la nuit autour des maisons où il y en a, & quand il croit être sûr que tout le monde est endormi, il détache sa tête de son corps, qu'il tâche de laisser dans quelque lieu à l'abri de toute surprise; & cette tête sans corps, se glissant dans les appartemens, y va sucer le sang de tous les enfans qui s'y trouvent. Il n'y a qu'un moyen de prévenir ce malheur, c'est la vigilance; car tant qu'il y a quelqu'un d'éveillé, ce monstre ne sauroit nuire. Il est fort timide, & meurt à l'instant, si on peut le saisir avant que de son haleine empoisonnée, il ait suffoqué le petit enfant dont il veut faire sa proie. Lorsque le *Che-teou-man* est entré quelque part, le chef de la famille est obligé, sous peine de la vie, d'en avertir le Magistrat, qui se contente alors de lui infliger quelque peine, pour le punir de sa négligence & de son peu d'attention à prévenir le malheur qui lui est arrivé. Le mauvais esprit dont je viens de parler, peut s'appeler indifféremment *Che-teou-màn*, & *Che-tche-yu*; ce qui signifie à-peu-près la même chose.

Le Royaume de *Tchan-tcheng* produit de l'or, de l'argent, de l'étain, du fer, des lions, des éléphants, des rhinoceros, des tortues, des parfums de toutes les espèces, des pierres précieuses, & en particulier de celles qu'on nomme pierre de *pou-sa* (1), une espèce d'huile nommée *meng-ho-yeou*, (comme qui diroit *huile d'un feu irrésistible*, parce qu'une fois

(1) C'est une espèce d'agate. Les Chinois l'appellent pierre de *Pou-sa*, parce que c'est de cette espèce de pierre qu'ils se servent communément pour orner leurs idoles, celles sur-tout qu'ils représentent sous la figure d'une femme.

enflammée, elle brûle jusqu'à une entière consommation, même dans l'eau), du *tsiang-ouei-choui* (1), de l'avèq, du poivre, des joncs, du bois à faire des ouvrages, des rotins blancs, des arbres de toutes les espèces, & particulièrement le *ki-pei*, & le *tsié-lan-hiang* (2), de la soie, de la laine, de l'ivoire, &c. Il y croît aussi des bambous noirs, qui montent jusqu'à la hauteur de dix-huit pieds, & dont les nœuds sont à la distance d'environ trois pouces seulement les uns des autres, ce qui rend ce bois extraordinairement fort. L'ébénier & le *tsiang-hiang* y sont fort communs; mais les habitans n'en font aucun cas, & ne s'en servent que pour brûler, comme étant le moins précieux qu'ils aient chez eux. Ils ont outre cela des paons, des chevaux d'une très-petite espèce, une sorte de fruit qu'ils appellent *po-lo-mi*, lequel a à-peu-près la figure & l'odeur du coing, mais un goût tout différent.

Parmi les singularités de ce Royaume, on peut compter deux montagnes célèbres, dont l'une s'appelle *la Montagne d'Or* (*Kin-chan*), & l'autre *la Montagne sans Inquiétude* (*Pou-lao-chan*). La première est ainsi appelée, parce qu'elle est pleine de paillettes d'or, qui brillent au loin, à-peu-près comme font les vers luisans pendant les nuits du grand été; & la seconde porte le nom de *Montagne sans Inquiétude*, parce que c'est-là qu'on

(1) Je ne trouve aucune expression françoise pour désigner le *Tsiang-ouei-choui*. Je lis dans l'*Y-toung-tché* que c'est un parfum d'une odeur très-agréable, & si tenace, qu'il suffit d'en laisser tomber quelques gouttes sur ses habits, pour les avoir parfumés pendant une année entière.

(2) Le *ki-pei* est un arbre qui produit de petits filamens dont

les gens du pays se servent pour faire de la toile. Le *tsié-lan-hiang* est l'arbre le plus précieux qu'on connoisse. Son bois est très-dur, & a une odeur à laquelle rien n'est comparable. Le meilleur & le seul véritable est celui qui croît sur une montagne que le Roi fait garder: il y a peine de mort pour quiconque iroit furtivement dans cet endroit.

transporte tous ceux qui sont atteints de quelque maladie mortelle. Ils y rendent bientôt les derniers soupirs, & sont délivrés pour toujours des inquiétudes dont la vie de l'homme est parsemée.

Suivant l'*Y-toung-tché*, le Royaume de *Tchan-tcheng* est au sud-ouest de la Chine, prise dans sa totalité; mais à parler plus exactement, il a la mer à l'est, le *Yun-nan* à l'ouest, *Hoang-tcheou* au nord, & le Royaume de *Tchen-la*, dont nous parlerons dans la suite, au midi. Sa longueur d'orient en occident est de sept cens *lys*, & du nord au sud de trois mille *lys*. (Dix *lys*, comme je l'ai déjà remarqué plusieurs fois, équivalent à une lieue commune de vingt au degré). Ce pays, comme l'on voit, est d'une assez vaste étendue pour mériter le nom de Royaume.

Outre ses Etats particuliers, le Roi de *Tchan-tcheng* a encore sous sa domination le Royaume de *Ping-toung-loung*. Il est parlé de ce *Ping-toung-loung* dans un livre fait sous la Dynastie des *Ming*; & il y est dit que le peuple qui l'habite est un peuple sauvage, qui n'a ni loix, ni mœurs, ni cérémonies: cependant, ajoute-t-il, il a un chef, auquel on donne le titre de Roi. Il n'est distingué du reste de ses sujets que par son équipage; qui est pour l'ordinaire un éléphant, & par une garde qui est toujours de cent hommes. Son logement est une cabane faite avec des branches d'arbres. Les plus distingués d'entre ses sujets sont logés à-peu-près de même; mais le commun se retire dans des tanières ou dans des cavernes. Tous se nourrissent de poissons & de fruits. Ils ne savent ce que c'est que de cultiver la terre. Leurs mariages se font sans aucune cérémonie: un homme & une femme se plaisent-ils mutuellement, ils s'épousent; cessent-ils de se trouver au gré l'un de l'autre, ils se quittent avec la même facilité, & chacun de son côté va chercher fortune ailleurs. Leurs enterremens se font en secret, & d'une manière mysté-

rieuse. Le lieu où l'on a déposé un mort est toujours ignoré, excepté de ceux qui lui ont rendu les derniers devoirs. Ils sont fort exacts à porter des marques extérieures de deuil, & s'en font même un point capital & un honneur. Ils connoissent & honorent *Fo*.

Le climat de ce pays est à-peu-près comme celui de *Tchan-icheng*, & la terre y produit les mêmes choses. La fameuse montagne de *Koun-lun-chan* est censée de ce Royaume. Cette montagne est très-haute, & s'avance dans la mer au détriment des marins qui sont peu sur leurs gardes : car ils y font naufrage à coup sûr, pour peu qu'ils s'écartent du droit chemin; aussi regardent-ils comme un avertissement essentiel à tout pilote qui fait voile vers l'occident, celui qui est renfermé dans le proverbe suivant : *Au-dessous, défie-toi de Koun-lun, & au-dessus, des sept Tcheou* (1). *Si tu négliges la boussole un seul moment, c'en est fait du vaisseau, c'en est fait des hommes.* (*Chang-pa-tsi-tcheou-hia-pa-koun-lun. Tchen-mi-touo-che, jin-tchouen-mo-tsun*).

(1) Les sept *Tcheou* sont des rochers contre lesquels les vaisseaux vont souvent se briser.

Je trouve encore dans l'*Y-toung-tche*, que dans le Royaume de *Tchan-icheng* il n'y a ni neige, ni frimas, & qu'il y regne un été perpétuel; que les armes qui y sont le plus en usage, sont l'arc, la fleche, le bouclier, la lance & le sabre; que le Roi & les Grands se font porter quelquefois en Pa-

lanquin; que la manière de préparer la peau de mouton, sur laquelle ils écrivent, est de la battre jusqu'à ce qu'elle ait pris assez de consistance, de flexibilité & de dureté pour pouvoir y appliquer le burin; qu'alors ils y impriment leurs lettres avec de la simple eau de chaux. Ils écrivent de la même manière sur les planchettes de bambou. Leurs lettres ressemblent à des vers qui se replient, &c.

*Du Royaume de Ge-pen (du Japon) (1).*

LE *Ge-pen*, ainsi appelé parce qu'il est situé, par rapport à la Chine, dans l'endroit d'où le soleil semble sortir pour éclairer le reste de l'univers, est un Royaume fort ancien. Il est placé dans la mer orientale, & contient une vaste étendue de pays. Il est borné au sud-ouest par la mer, & au nord-est par de très-hautes montagnes. Le Gouvernement est partagé entre deux personnes, dont l'une a le titre de *Ouang*, qui signifie *Roi*, & l'autre celui de *Tchou*, qui signifie *Seigneur, Maître*. Le premier est appelé *Tien-icheng-ouang*, comme qui diroit *Roi Substitut du Ciel*; & le second est désigné sous le nom de *Koan-pe-tchou*, c'est-à-dire, de Maître général qui gouverne toutes les affaires. La ville où le Roi fait sa résidence, s'appelle *Sie-ma-tai*. Elle est bâtie au pied d'une colline, & est environnée de bonnes murailles. Elle est divisée en quatre parties, qui sont comme quatre petites villes, qui ont chacune une enceinte particulière d'environ trois ou quatre *lys*. Les Japonnois sont persuadés qu'il n'y a pas sous le ciel de séjour plus agréable : c'est pourquoi ils l'appellent par préférence du nom de *Ku-koai-lo-yuen*, ce qui signifie à la lettre, *jardin qui réunit toutes les délices*. Les eaux y sont très-bonnes & en abondance. La rivière qui coule le long de ses murs, est large de plus de deux cens pieds. Le Palais du

(1) Le nom de *Japon*, qui est formé des deux caractères chinois *gé pen*, qu'on peut expliquer en françois par *lieu propre du jour* (ou du soleil), est assez moderne. Le plus ancien nom que les Chinois aient donné à ces îles, est celui de *Yang-kou*, qui signifie *magasin du soleil*. Ils les ont appelées ensuite du nom de *Nou-kou*, comme qui diroit *Royaume des esclaves*; & enfin du nom de *Ge-pen*, à l'occasion de la signification mal sonnante de ce terme *esclave (nou)*, comme je le dirai en son lieu.



Roi se fait remarquer par la maniere singuliere dont il est construit. C'est un vaste edifice, d'une hauteur extraordinaire; il a neuf etages, & presente de tous côtés un extérieur brillant de l'or le plus fin. Le rez-de-chaussée est divisé en un grand nombre de petits appartemens, qui n'ont d'autre usage que celui de servir de lieu de repos au Roi, lorsqu'il veut prendre son sommeil. On en compte jusqu'à cent, séparés les uns des autres, & qui sont tous également disposés & meublés en chambres à coucher. Le Roi choisit chaque fois, & à l'insu de tout le monde, celui dans lequel il veut passer la nuit. On dit qu'il a cru cette précaution nécessaire pour se mettre à couvert des trahisons domestiques.

Outre le *Ouang* & le *Tchou*, il y a encore au Japon des Princes, des Grands & des Magistrats, dont les dignités & les charges se transmettent de pere en fils, & sont même héréditaires à la volonté des possesseurs. Il n'y a qu'une sorte de tribut: c'est le tiers du revenu d'un chacun. L'Auteur que j'ai sous les yeux, ne dit pas si l'on doit donner au Prince le tiers du revenu quelconque, ou seulement celui qui est le produit des fonds de terre de tout son Royaume. Quoi qu'il en soit, les Japonnois, selon lui, sont exempts de tout autre impôt; & le Souverain lui-même, lorsqu'il fait travailler à quelque ouvrage, de quelque nature qu'il soit, est obligé de payer ceux qu'il emploie, sur le même pied & aux mêmes conditions que le font les simples particuliers.

Le Royaume du Japon, ou ce qu'on appelle en général le Japon, est partagé en trois isles principales; ces trois isles sont partagées elles-mêmes en cinq *Ki*; & ces cinq *Ki* sont divisés en sept *Tao*. Le *Ki* est un espace de terrain qui contient mille *lys* en quarré; & le *Tao* est une espece de Généralité qui a sous sa dépendance un certain nombre de villes. Suivant l'*Y-toung*-

*tché*, dans les sept *Tao* du Japon, il y a en tout cent quinze villes, qu'il compare aux *Tcheoux*, qui sont à la Chine les villes du second ordre, & sept cens quatre-vingt-sept *Kiun*, ou villes du dernier ordre. Les plus petites villes contiennent à-peu-près mille familles, & les plus grandes peuvent en contenir environ vingt mille. Le nombre des Royaumes compris sous le nom général de Japon, n'a pas toujours été le même. Pendant quelque tems, il y en a eu plus d'une centaine, dont le plus grand étoit celui de *Ku-sié-han* (1).

Les noms de ceux qui sont à l'orient & au midi sont, *See-makoue*, *Ki-pé-tché-koue*, *Y-sié-koue*, *Kun-tché-koue*, *Mi-nou-koue*, *Hao-kou-tou-koue*, *Pou-hou-koue*, *Kie-nou-koue*, *Touï-sou-koue*, *Sou-nou-koue*, *Hou-y-koue*, *Hoan-nou-koue*, *Kouei-koue*, *Ouei-ou-koue*, *Koiui-nou-koue*, *Sié-makoue*, *Koung-tchen-koue*, *Pa-ly-koue*, *Tché-ouei-koué*, &c.

La première époque de l'arrivée des Japonnois à la Chine ne remonte qu'à la seconde année de *Tchoung-yuen*, cinquante-huit ans après Jésus-Christ; sous *Koang-ou-ty*, seizième Empereur

(1) Je n'ai pu deviner quelle est la partie du Japon qui portoit autrefois le nom de *Ku-sié-han-koué*. Voici ce qu'on lit dans un livre chinois fait du tems des *Ouei*. De *Ku-sié-han*, après avoir fait sur mer le trajet de mille lys (cent lieues), on trouve le Royaume de *Touï-hai*, comme qui diroit, Royaume qui fait face à la mer. En avançant encore vers le midi, l'espace de mille lys, on arrive au Royaume de *Han-hai* (*Han-hai* signifie *mare arenosum*). A mille lys de distance encore, on trouve le Royaume de *Mo-lou-koue*, (*mo*, finis; *lou*, fornax, *prunarium*). Au sud-est,

après cinq cens lys de chemin par terre, on arrive au Royaume de *Yn-tou-koue*. En tirant toujours vers le sud-est, il y a le Royaume de *Nou-koue*. De *Nou-koue*, en allant droit à l'est, on parvient à *Pou-mi-koue*, après avoir fait cent lys de chemin. De *Pou-mi-koue* on parvient à *Teou-ma-koue*, après vingt jours de navigation, en allant toujours vers le midi. (*Teou-ma*, voleurs de chevaux.) Après dix jours de navigation, toujours vers le sud, on arrive au Royaume de *Sié-ma-tai*. Si on veut y aller par terre, il faut marcher pendant l'espace d'environ un mois, &c.

de

de la Dynastie des *Han*, & le premier de ceux qui furent appelés *Han* postérieurs, ou *Han* orientaux, parce qu'il transporta la Cour de *Si-ngan-fou* à *Ho-nan-fou*. Cette même année, dit l'Histoire, les Japonois vinrent, pour la première fois, rendre hommage à l'Empereur. Ils dirent que leur pays étoit partagé alors en trente & quelques Royaumes, dont le principal étoit celui de *Ouo*, qui avoit pour capitale *Sie-ma-tai*, nommée autrement *Sie-ma-ouei*.

La première année de *Young-tchou*, la cent septième après Jésus-Christ, sous *Ngan-ty*, sixième Empereur des mêmes *Han* postérieurs, le Roi du Japon, que les Chinois appellent *Chouaicheng*, envoya pour tribut à la Chine quelques bêtes extraordinaires.

Pendant les regnes de *Huen-ty* & de *Lyng-ty*, c'est-à-dire, depuis l'an 147 jusqu'à l'année 194 de l'ère Chrétienne, il n'y eut que troubles, guerres civiles, & massacres dans le Royaume de *Ouo*.

Sur la fin des *Han*, la Chine fut divisée en trois parties, qui eurent chacune un Souverain particulier. Celui de *Ouei*, celui de *Tsi*, & celui de *Tcheou* : c'est ce qu'on appelle dans l'Histoire Chinoise les trois Royaumes. Pendant que les Chinois étoient occupés à se faire la guerre les uns aux autres, & à se détruire mutuellement, les Japonois attaquèrent la Corée. La Reine de *Ouo* (1), nommée *Pi-mi-hou*, envoya à la Chine un des

(1) Le Royaume de *Ouo*, comme je l'ai dit plus haut, étoit le plus considérable de tous ceux qui composent ce qu'on appelle aujourd'hui le Japon. La Reine *Pi-mi-hou* est la même qui est appelée par Kœmpfer *Singukogu*, ou *Dsinguuk-wogun*. C'est cette même Princesse

qui, après la mort de son mari, alla achever la conquête de la Corée. Il est dit dans l'Histoire des *Ouei* : *Du tems des Han, après avoir éteint le Royaume de Tchao-fien (la Corée), les Japonois envoyèrent à la Chine, & l'on apprit alors, &c.* Dans le style Chinois,

Grands de sa Cour, chargé de riches présens pour *Ming-ty*, Roi de *Ouei*. Ce Prince, charmé que le Japon le reconnût pour Souverain de la Chine, reçut très-bien son Ambassadeur, & lui fit en particulier des présens considérables en or & en argent. Cet Ambassadeur arriva à la Chine la seconde année de *King-tchou*, laquelle répond à la quinzième de *Heou-ty*, dernier Empereur des *Han*, & à la deux cent trente-huitième de l'ère Chrétienne.

La communication & la bonne intelligence entre le Japon & la Chine durèrent jusqu'au tems de la Dynastie des *Soui*. Sous *Ouen-ty*, la vingtième année de *Kai-hoang*, le Roi du Japon écrivit une lettre qui commençoit par ces termes : *Le Fils du Ciel de l'endroit où le Soleil se leve, au Fils du Ciel de l'endroit où le Soleil se couche, &c.* Ces expressions révolterent tout le monde; l'Empereur lui-même en fut indigné; car les Empereurs Chinois se regardent, à l'exclusion de tous les autres Princes de la terre, comme les uniques légitimes *Fils du Ciel*. En conséquence, Sa Majesté ordonna au Tribunal des affaires étrangères, de renvoyer la lettre, & défendit de lui en montrer jamais de pareilles (1).

*eteindre un Royaume, c'est le conquérir. Je fais cette remarque à l'occasion de ce que dit le P. Charlevoix à l'article Singukogu, tome II, page 19 de son Histoire du Japon. « Cette Princesse resta seule » sur le trône à l'âge de trente » ans..... Elle fit la guerre aux » Coréens..... Mon Auteur ne » dit point si elle y fit des conquêtes, &c. ».*

(1) Il est dit dans le *Tou-che-toung-tien* : « le *Ouang* (le Roi) » qui régnoit alors au Japon avoit

» pour nom principal *Ngo-mei* ;  
 » & pour petit nom *Mou-touo-ly-fee-pi-kou*. Il désignoit son regne par ces mots, *Ngo-pe-ki-mi*, comme qui diroit *Regne du fils du Ciel*. On reçut ici sa lettre pour l'Empereur la vingtième année de *Kai-hoang* ». Si cette époque est vraie, comme il n'y a pas lieu d'en douter, je ne comprends pas comment les Chinois ont pu ignorer que c'étoit une femme qui régnoit pour lors au Japon. Kœmpfer, & le P. de

## A LA CONNOISS. DES PEUPLES CHINOIS. 59

La cinquieme année de *Tchen-koan* (la six cent trente-unieme de l'ere Chrétienne), *Tay-tsoung*, second Empereur de la Dynastie des *Tang*, envoya des Députés au Japon, avec ordre de s'informer exactement de l'etat où se trouvoit alors ce Royaume. Il les chargea en même tems d'assurer le Roi de sa bienveillance, & de lui offrir toutes sortes de bons offices de sa part.

Le Chef de cette Députation étoit un nommé *Kao-jen*, ci-devant Mandarin à *Sin-tcheou*. Il n'arriva à son terme qu'après quelques mois de navigation; ce qui fut cause peut-être que le Roi du Japon entra en défiance sur l'objet de sa commission, & qu'il ne lui rendit aucun des hommages dus à sa qualité d'envoyé de Sa Majesté Impériale. *Kao-jen* insulté, dissimula le mieux qu'il lui fut possible, & ne dit rien des offres obligeantes qu'il étoit chargé de faire de la part de son Maître; mais à son retour, ayant rendu compte à l'Empereur du mauvais accueil qu'on lui avoit fait, Sa Majesté en fut outrée, & en conséquence elle ordonna qu'on rayât le Japon du nombre des Royaumes tributaires, & défendit toute communication avec les Japonois.

La vingtieme année de *Kao-tsoung*, troisieme Empereur de la même Dynastie des *Tang*, c'est-à-dire, l'an de Jésus-Christ 671, on donna, pour la premiere fois, le nom de *Ge-pen* (Japon) au pays qu'on appelloit auparavant *Ouo-koue*, ou le Royaume de *Ouo*.

Charlevoix après lui, dans la liste chronologique des Empereurs du Japon, marquent le regne de *Suiko* ou *Siko*, veuve de *Fintats*, depuis l'an de Jésus-Christ 593 jusqu'en 629. Or, suivant l'époque rapportée par les Chinois, cette lettre

a été reçue la vingtieme année de *Kai-hoang*, c'est-à-dire, l'an de Jésus-Christ 600, qui répondroit à la huitieme année du regne de la Princesse *Suiko*. Le Lecteur judicieux pourra voir lui-même de quel côté se trouve l'erreur.

La seconde année de *Tchan-ngan* (la sept cent troisième de l'Ere Chrétienne), le Roi du Japon voulant rentrer dans ses droits de tributaire de la Chine, envoya des Ambassadeurs pour rendre hommage en son nom, & pour offrir des curiosités de son pays à l'Impératrice *Ou-heou*, qui étoit alors sur le trône de la Chine, dont elle avoit fait descendre son propre fils (1).

Sous *Hiuen-tsoung*, sixième Empereur de la Dynastie des *Tang*, la première année de *Kai-yuen*, c'est-à-dire, l'an de Jésus-Christ 713, les Japonais envoyèrent une Ambassade, dont l'objet principal étoit de se faire instruire en détail de tout ce qui concernoit l'ancienne Doctrine Chinoise. Ils avoient joint aux Ambassadeurs, des Lettrés de leur Royaume, très-habiles déjà dans la connoissance des caractères : car depuis plusieurs siècles on les étudioit au Japon, & on les avoit adoptés pour l'écriture du pays. L'Empereur n'oublia rien pour les satisfaire sur cet article. Il assigna aux Lettrés Japonais un appartement dans le lieu même où s'assembloient ceux des Magistrats qui président aux affaires étrangères, & nomma *Tchao-yuen-mo*, qui étoit Président du Collège Impérial, & quelques autres Docteurs des plus habiles qui fussent alors dans la capitale, pour aller chaque jour leur donner des leçons sur les *King* ou Livres sacrés. Depuis ce tems, les Japonais vécurent dans une union intime avec les Chinois; & ceux-ci les regarderent, pendant bien des

(1) L'Impératrice *Ou-heou* envahit l'autorité après avoir déposé son fils, qu'elle répudia pour l'empêcher de remonter jamais sur le trône; mais malgré ses précautions, elle n'eut pas d'autre successeur. Cette ambitieuse Princesse mourut après un règne de dix ans. Le jour de sa mort peut être fixé au 14 Février de l'an 706 de l'Ere Chrétienne. Son fils *Tchoung-tsoung* régna après elle jusqu'en 711. Il est constant par le monument de pierre trouvé dans le *Chen-fi*, que *Ou-heou* fut très-contraire à la propagation du Christianisme en Chine.

siècles, comme des vassaux fidèles, auxquels ils devoient toute leur protection.

La première année de *Young-fi*, c'est-à-dire, la neuvième après que *Tay-tsoung*, second Empereur de la Dynastie des *Soung*, fut monté sur le trône, & la neuf cent quatre-vingt-fixième de l'ère Chrétienne, un Cénobite Japonais, nommé *Tcheou-jan*, vint se présenter à la Cour à la tête de cinq de ses Disciples, Japonais comme lui, & de la même profession que lui. On ne fait ni comment, ni par où ils étoient venus, ni qui les avoit envoyés. Quoi qu'il en soit, l'Empereur voulut les voir, les combla de caresses, leur fit donner un habit complet sur le modèle de ceux dont ils étoient vêtus, leur permit de demeurer à la Chine, & leur assigna le temple *Tay-ping-hing-koue-see* (1), pour y vivre à leur manière, autant de tems qu'ils le jugeroient à propos. Apparemment que ce séjour ne fut pas du goût & à la bienveillance de ces Cénobites étrangers, puisqu'ils demandèrent bientôt à le quitter, pour aller vivre dans le Monastère de *Ou-tai-chan*, un des plus fameux qui fût alors dans l'Empire (2).

(1) *Tay-ping-hing-koue-see* signifie Temple où l'on travaille pour la tranquillité des Royaumes, &c.

(2) *Ou-tai-chan* est une montagne du *Chan-fi*, ainsi appelée à cause des cinq rochers qui semblent s'élever jusqu'aux nues, & qui forment comme autant de tables ou d'autels; car le dessus de ces cinq rochers est plein & uni. Toute cette montagne est couverte d'hermitages, où vont se retirer certains sectateurs de *Fo*, pour y passer leurs jours dans la contemplation. Le Monastère appelé *Ou-tai-chan-see* est situé sur

le penchant de la montagne. C'est un des plus beaux & des plus anciens qui soient dans la Chine. On y conserve, dit-on, des reliques considérables de l'idole *Fo*, qui furent apportées des Indes il y a près de deux mille ans. La ville, qu'on appelle *Ou-tai-hien*, est au nord-est de la montagne, à cent vingt lys de distance. Elle est par la latitude de 38 degrés 45 minutes 36 secondes, & 3 degrés 4 minutes 30 secondes plus occidentale que Péking. On lit dans l'*Y-toung-tché* que le rocher qui forme la principale table ou autel,

On trouve dans l'Histoire des *Soung*, que les Japonais avoient alors dans leur Royaume des Livres Chinois de toutes les sortes, & que le Cénobite *Tcheou-jan* apporta avec lui deux ouvrages sur la piété filiale, dont le premier, transmis à la postérité par *Tfeng-see*, Disciple de Confucius, ne contenoit qu'un article, & le second, qui étoit complet, avoit été composé par un des fils du second Empereur de la Dynastie des *Tang*. L'Historien ajoute que ces deux Livres Chinois, enveloppés dans une pièce de brocard d'or à fond rouge, furent offerts à l'Empereur, & que Sa Majesté fit un très-grand cas d'un pareil présent (1).

La dix-huitième année de *Tché-yuen* (2), l'Empereur, choqué que les Japonais n'eussent fait aucun cas ni de ses ordres ni de ses menaces, envoya *Fan-ouen-hou*, à la tête de cent mille hommes, pour aller dompter ces orgueilleux insulaires; mais quand les vaisseaux qui les portoient furent arrivés près de la montagne *Ou-loung-chan*, il s'éleva une furieuse tempête, qui

a trente-neuf lys de hauteur perpendiculaire. Trente-neuf lys font près de quatre lieues, de vingt au degré. *Ou tai-chan* signifie à la lettre montagne des cinq autels.

(1) L'article de l'ouvrage sur la piété filiale donnée par *Tfeng-see*, avoit probablement été égaré, comme bien d'autres ouvrages des Disciples de Confucius. Pour ce qui est du livre de *Yue-ouang*, je ne trouve rien de particulier sur ce qui le regarde. Son auteur est *Tchen*, un des fils de *Tay-tsoung*, second Empereur de la Dynastie des *Tang*, lequel régna depuis 627 jusqu'en 650 de l'Ere Chrétienne.

(2) La dix-huitième année de *Tché-yuen* est la vingt-deuxième

du règne du fameux *Kobilai*, la onzième depuis qu'il eut donné un nom à son règne sur les Chinois, & la seconde seulement depuis l'extinction totale de la Dynastie des *Soung*, par la mort de *Ty-ping*, le dernier des Empereurs de cette race. Ce n'est qu'à cette époque que commence la Dynastie des *Yuen* ou *Mongoux*; & *Kobilai*, connu dans les annales chinoises sous le nom de *Ché-tsou*, ne date comme seul & légitime Empereur de la Chine, que depuis la mort de *Ty-ping*, le dernier de ceux de la famille des *Soung*, qui porta encore le titre d'Empereur, c'est-à-dire, depuis l'an de Jésus-Christ 1280, la dix-septième de *Tché-yuen*.



fit périr dans les flots presque toute cette armée. Après un si funeste accident, l'Empereur de la Chine crut devoir abandonner tous ses projets sur le Japon ; & les Japonois de leur côté se tinrent tranquilles chez eux tout le tems que dura la Dynastie des *Yuen* ou des *Mongoux*.

Cet événement tragique est raconté ici bien succinctement. On ne sera peut-être pas fâché que je supplée à ce laconisme, en rapportant tout ce qui s'est passé à cette occasion entre le Japon & la Chine sous le regne de *Kobilai*. L'Histoire particulière des *Yuen*, que les Tartares-Mantchoux ont fait écrire en leur langue depuis qu'ils sont sur le trône de la Chine, me fournira ce que j'en vais dire. On ne sauroit puiser dans une meilleure source, puisque, de l'aveu de tout le monde, cette Histoire a été composée avec tout le soin, la fidélité & l'exactitude possibles, & qu'elle est aujourd'hui une Histoire authentique dans l'Empire. Voilà ce que j'y trouve.

A la huitième lune de la septième année de *Tché-yuen* (de l'ère Chrétienne l'an 1270), *Che-tsou* fit choix d'un des Grands de l'Empire, nommé *Tchao-leang-pi*, pour l'envoyer au Japon, à la tête de trois mille hommes de troupes réglées, avec ordre de faire tout ce qui dépendroit de lui pour engager celui qui y régnoit à se reconnoître tributaire des Mongoux, qui étoient alors les maîtres de presque toute la Chine. *Tchao-leang-pi*, en acceptant la commission, représenta qu'il ne convenoit pas qu'il fût si bien accompagné, & demanda pour tout cortège vingt-quatre personnes, dont il voulut que les noms fussent inscrits, avec le sien, dans ses lettres de créance. L'Empereur adhéra à son avis, & le fit partir sur un vaisseau, sans autre suite que celle qu'il avoit lui-même demandée.

Dès que ce vaisseau parut devant l'île de *Tchin-chin*, les troupes Japonaises se mirent en devoir de lui en disputer

l'entrée. *Tchao-leang-pi* saute seul sur le rivage, & sans craindre la fureur dont ceux qui le gardoient sembloient être animés : *J'apporte*, dit-il, *une Lettre de mon Maître pour votre Roi, & c'est par ses ordres que je suis venu.* Celui qui commandoit là en chef le fit entrer dans une méchante cabane, qu'il fit environner sur le champ par ses soldats, & l'y laissa, sans lumière & sans aucun secours, pendant toute la nuit, faisant, par intervalle, pousser de grands cris pour tâcher de l'intimider.

A la pointe du jour, le premier Magistrat du Tribunal Suprême de cette île, se rendit sur les lieux, accompagné de tous ses Officiers. Il fit poster des soldats sur les quatre côtés de la montagne, & ordonna qu'on lui amenât *Tchao-leang-pi*. Il fut obéi, & *Tchao-leang-pi* parut. Le Magistrat lui fit quantité d'interrogations, peu différentes de celles qu'on fait à des criminels. Il insista en particulier sur les motifs qui avoient pu l'engager à venir dans son île. *Tchao-leang-pi*, indigné qu'on eût si peu d'égards pour la dignité dont il étoit revêtu, répondit simplement, qu'en venant au Japon il n'avoit fait qu'exécuter les ordres du grand Prince qui l'y envoyoit; & que s'il avoit quelque chose de plus à dire, c'étoit à son Roi & non pas à lui qu'il le diroit. Ensuite prenant occasion de lui remontrer son devoir sur ce qui regardoit le respect dû aux Souverains & à leurs Envoyés, il le fit avec cette décence & cette fermeté qu'on admire dans les plus grands hommes. Le Magistrat en eut de la confusion; & prenant un ton modeste, il le pria de lui remettre ses Lettres de créance, & la Lettre dont il étoit porteur pour son Roi. Je vous l'ai déjà dit, répondit *Tchao-leang-pi*, ce n'est qu'en présence de votre Roi que je m'acquitterai de ma commission, & ce n'est qu'entre ses mains que je remettrai les Lettres dont je suis chargé. Le Magistrat ne repliqua rien, & se retira.

Quelques jours s'étant écoulés sans que *Tchao-leang-pi* changeât

changeât de résolution, le même Magistrat revint, & fit les mêmes instances qu'auparavant, mais avec aussi peu de succès.

« Depuis les tems les plus reculés, dit-il à *Tchao-leang-pi*, il est inoui qu'aucun Ambassadeur soit venu dans notre île par l'Orient; aujourd'hui vous y voici, & vous assurez que vous êtes l'Envoyé d'un grand Prince, du grand Empereur. Comment pouvons-nous vous en croire sur votre parole? Constatez votre commission, & tout est fini ».

« Jusqu'à présent, répondit *Tchao-leang-pi*, on n'a rien exigé de pareil des Ambassadeurs de notre grand Empire. Sous les *Soui*, lorsque *Ouen-ty* (1) envoya *Pei-tsing*, les Officiers des lieux où il arriva ne lui firent pas les difficultés que vous me faites aujourd'hui : ils le reçurent avec respect, & le conduisirent avec honneur jusques dans la capitale de votre Royaume; votre Roi lui-même vint le recevoir hors des portes de la ville, où il fit les cérémonies en présence de toute sa Cour. Les Ambassadeurs de *Tai-tsoung* & de *Kao-tsoung*, de la Dynastie des *Tang* (2), ne furent-ils pas conduits à la Cour? Pourquoi tenir à mon égard une conduite si différente, & vous obstiner à vouloir que je remette entre vos mains, ce que je ne dois remettre qu'entre celles de votre Roi » ?

Le Magistrat ne lui repliqua rien; mais il fit venir des soldats pour tâcher de l'intimider, & de lui faire donner, par force, ce qu'il voyoit bien qu'il ne donneroit jamais de plein gré. Ce fut

(1) *Ouen-ty*, premier Empereur des *Soui*, régna depuis l'an 590 jusqu'à l'an 605 de l'Ere Chrétienne.

(2) *Tai-tsoung* est le second Empereur de la Dynastie des *Tang*. Il régna depuis l'an de Jésus-Christ 627 jusqu'à l'an 650; & *Kao-tsoung*, son successeur, depuis l'an

650 jusqu'à l'an 684. L'Histoire que j'ai sous les yeux ne dit pas en quelle année de leur regne ces Empereurs envoyèrent des Ambassadeurs au Japon. Voyez ci-dessus page 59, où il est parlé des ambassades faites sous ces deux regnes.

en vain; *Tchao-leang-pi* persista dans son refus. Cependant, pour lui donner quelque espece de satisfaction, il ecrivit de sa propre main le précis de ce que contenoient les Lettres dont il etoit chargé. Quelque tems après, les Japonois revinrent à la charge, & demanderent ces mêmes Lettres en original, ajoutant qu'une armée de cent mille hommes venoit d'arriver pour les recevoir. *Tchao-leang-pi* répondit avec intrépidité, que cette armée etoit composée d'assez de monde pour lui enlever sa tête; mais que très-certainement il n'y en avoit pas assez pour lui arracher, de son vivant, le dépôt qui lui avoit été confié par son Souverain.

Les Japonois, frappés de cette grandeur d'ame, n'osèrent pas pousser les choses plus loin; ils se contenterent de transporter l'intrépide Ambassadeur à l'isle de *Toui-ma-tao* (1); &, pour pallier, en quelque façon, l'irrégularité de leur conduite, ils députerent à la Chine douze de leurs gens, pour s'informer si *Tchao-leang-pi* etoit véritablement Envoyé de l'Empereur, &c.

Au commencement de la neuvieme année de *Tché-yuen* (1272), *Yang-tao*, Mandarin qu'on avoit donné pour second à *Tchao-leang-pi* lorsqu'on l'avoit envoyé au Japon, arriva à Péking, accompagné de vingt-six Japonois, ou, pour mieux dire, à la suite de vingt-six Japonois qui venoient en ambassade. L'Empereur ordonna qu'on les expédiât le plus promptement qu'il se pourroit, & qu'on les renvoyât tout de suite dans leur pays. Un des Ministres lui dit à cette occasion, que *Tchao-leang-pi* avoit écrit que « les Troupes Chinoises qui etoient à *Tchin-tcheou*, » donnoient de l'ombrage aux Japonois, & qu'il etoit d'avis » qu'il falloit les transporter ailleurs. Pour moi, ajouta le

(1) *Toui-ma-tao* est une isle entre la Corée & le Japon, laquelle est appelée dans nos Cartes *Tsussima*. Apparemment que ce nom est Japonois.

« Ministre , je ne suis pas du même sentiment ; je crois , au contraire , qu'il faut laisser nos Troupes à *Tchin-tcheou* ; & qu'on peut donner le change aux Japonois , en leur disant qu'elles sont destinées pour aller contre ceux du Royaume de *Tan-lao* , qui refusent de se soumettre ». L'Empereur y consentit.

L'année suivante , dixieme de *Tché-yuén* (1273) , *Tchao-leang-pi* arriva lui-même , & présenta à l'Empereur des mémoires fort détaillés sur ce qui concernoit le Japon. L'Empereur en fut si satisfait , qu'il ordonna au Tribunal qui a soin de rédiger les annales de l'Empire , de prendre pour modele l'ouvrage de *Tchao-leang-pi* , dans la maniere d'écrire son Histoire (de lui Empereur) & celle de ses ancêtres. « Ayez soin , leur dit-il , de ramasser tout ce qui pourra parvenir à votre connoissance , & de le conserver dans vos archives ». Il y a grande apparence que *Kobilai* n'a pas été obéi , puisque l'Histoire de sa Dynastie , composée en Chinois , ne parle que fort succinctement des conquêtes que *Tchinkisham* (Gentchiscan) & les Mongoux , ses successeurs , ont faites du côté de l'Occident. *Tchao-leang-pi* donnoit une description exacte du Japon ; il faisoit connoître le Roi , la Cour , la plupart des Grands , les Ministres , les principaux Magistrats , & tous les Officiers qui avoient alors quelque réputation. Il donnoit une idée de leurs loix , de leurs coutumes , de leur puissance , de la forme de leur Gouvernement , & de tout ce qui s'observoit parmi eux. Il nommoit leurs principales villes , assignoit le nombre de ceux qui les habitoient , fixoit leurs situations respectives , parloit de leur commerce & de leurs arts ; en un mot , il ne se trouve rien dans leur pays sur quoi il ne donnât quelque détail. Si l'Historien Chinois des Mongoux l'avoit imité , nous aurions de quoi suppléer à ce que les Historiens Européens nous laissent à desirer sur la plupart des pays & des habitans d'une grande partie de l'Asie.

La seizième année de *Tché-yuen* (1279), *Che-tsou* se trouvant maître de toute la Chine, par la réduction de toutes les places qui avoient tenu jusqu'alors pour les *Soung*, pensa sérieusement à tourner ses armes du côté du Japon. Il assemble son Conseil, & lui proposa son dessein. Il dit : « La famille des » *Soung* est éteinte ; tout le monde me regarde à présent comme » le seul Empereur de la Chine ; la plupart des Royaumes tributaires m'ont déjà reconnu comme tel, & ont envoyé leurs » Ambassadeurs pour me rendre hommage. Les Japonais n'ont » encore fait aucune démarche : à en juger par leur conduite, » on diroit qu'ils veulent me braver. Il est tems de leur faire » connoître quelle est la puissance des Mongoux. Je suis résolu » de ne plus différer à les châtier. Qu'on donne des ordres à mes » sujets du *Kiang-nan*, du *Fou-kien*, du *Ho-nan* & du *Chan-tong*, pour la construction de six cents vaisseaux ; & quand tout » sera prêt, qu'on m'avertisse ».

Un des Grands de sa présence prit la liberté de lui représenter que l'expédition contre les Japonais n'étoit d'aucune utilité pour l'Empire, & qu'au contraire, elle pouvoit avoir des suites très-funestes. « Le Japon, lui dit-il, est un petit Royaume » au-delà de la mer ; le chemin qu'il faut faire pour y parvenir » est plein de périls. Ou nous echouerons dans notre entreprise, » ou nous réussirons : si nous réussissons, on saura que nous avons » dompté les petites îles du Japon. Quelle grande gloire peut-il » en revenir aux Mongoux, à cette vaillante nation qui a conquis le vaste Empire de la Chine ? Si, au contraire, nous venions malheureusement à echouer, quel déshonneur & quel opprobre pour nous ! Laissons les Japonais vivre tranquillement dans leurs îles ; c'est le parti le plus sage que nous puissions prendre ».

A ces mots, l'Empereur ne put retenir sa colère. « Je ne

» favois pas, dit-il à *Ouang-pan*, qui venoit de lui parler avec  
 » cette noble liberté; je ne favois pas qu'il y eût des traîtres à  
 » ma Cour : jusqu'à présent je n'y avois reconnu que des hommes  
 » dévoués à mon service, que des sujets fidèles. Retire-toi,  
 » cœur double..... Si j'avois un cœur double, si j'étois un  
 » traître, répondit *Ouang-pan* avec fermeté, je ne vous aurois  
 » pas parlé comme je viens de le faire. Si je n'étois pas sincère-  
 » ment attaché à votre service, je n'aurois pas quitté celui des  
 » *Soung* pour venir me rendre à vous. Eh ! quel intérêt pour-  
 » rois-je avoir à ne vous être pas fidèle ? J'ai déjà atteint la  
 » quatre-vingtième année de mon âge; je n'ai aucun fils qui  
 » puisse me succéder; quelle folie seroit-ce à moi de vouloir vous  
 » tromper en vous parlant autrement que je ne pense ! Non,  
 » Seigneur, je n'ai plus d'autre ambition que celle de procurer  
 » la gloire de l'Empire & de votre regne, ou tout au moins d'en  
 » empêcher le déshonneur ».

*Ché-ïfou* fit ses réflexions, & le lendemain il envoya un de  
 ses favoris chez *Ouang-pan*, pour le tranquilliser, & pour lui  
 faire, de sa part, des especes d'excuses sur les paroles dures qu'il  
 lui avoit dites la veille; mais il ne renonça pas pour cela à son  
 projet sur le Japon. Il tenta d'abord la voie de la négociation,  
 & envoya un nommé *Tou-fi-tsoung*, à la tête de quelques autres,  
 pour faire entendre raison aux Japonois. Ceux-ci n'en tinrent  
 compte, & massacrèrent même les Envoyés. L'Empereur en  
 reçut la nouvelle la seconde lune de l'année suivante, dix-  
 septième de *Tché-yuen* (1280). Il prit son dernier parti, nomma  
 des Généraux, assigna soixante-dix mille hommes de troupes  
 réglées, & vouloit les faire partir sans délai, si son Conseil ne  
 s'y étoit opposé. Tous ceux qui le composoient lui représen-  
 terent qu'une telle expédition exigeoit de grands préparatifs, &  
 qu'il falloit du tems pour les faire. L'Empereur se rendit à leurs

raisons, & ordonna qu'on ne négligeât rien pour faire réussir l'entreprise.

A la huitieme lune de la même année, le Roi de Corée, qui s'appelloit alors *Ouang-tsoun*, vint lui-même à la Cour, & représenta à l'Empereur qu'une armée de soixante-dix mille hommes ne suffisoit pas pour conquérir le Japon. Sa Majesté en ajouta encore trente mille, ce qui faisoit une armée de cent mille hommes, à la tête desquels il mit *Fan-ouen-hou*, un des Généraux Chinois qui avoit alors le plus de réputation. Cette formidable armée partit à la dixieme lune, pour se rendre à la presque-isle de Corée, où *Ouang-tsoun*, qui en étoit Roi, devoit joindre ses forces à celles de l'Empereur. Il fut arrêté qu'il fourniroit pour sa part neuf cens vaisseaux de guerre, cent mille boisseaux de grains, dix mille hommes de troupes réglées, & quinze mille hommes, tant pour le service que pour la manœuvre des vaisseaux. Les Chinois, de leur côté, devoient fournir les casques, les cuirasses, les boucliers & les armes, tant pour leurs propres troupes que pour celles des Coréens. L'Empereur donna au Roi de Corée le titre de Lieutenant-Général, & lui confia la moitié du sceau, qu'on a coutume de donner à ceux qui sont revêtus de cette dignité.

La dix-huitieme année de *Tché-yuen*, de l'ere chrétienne 1281, le Courier que le Général Chinois avoit dépêché à l'Empereur, arriva à la Cour à la troisieme lune. Il apporta pour nouvelles que l'armée, après être partie de Corée, s'étoit d'abord rendue à l'isle de *Kiu-echi*, que de-là elle étoit allée à celle de *Toui-ma*, où l'on avoit appris par ceux du pays, que les Japonois, après avoir été long-tems sur leurs gardes, & avoir entre-tenu grand nombre de troupes aux environs de la ville de *Tay-tsai-fou*, jusqu'à soixante lys de distance, les avoient enfin retirées, dans la persuasion que les Chinois ne pensoient point



encore à les attaquer. Sur ces indices, ajouta le Courier, nos Généraux ne tarderont point à profiter de la sécurité des Japonois, pour faire leur descente, & les combattre lorsqu'ils s'y attendront le moins.

L'Empereur fit repartir le Courier avec une Lettre dans laquelle il recommandoit à ses Généraux de faire observer une exacte discipline, & de regarder la guerre dont il les avoit chargés, comme une des plus importantes qu'ils eussent encore faite.

Vers la fin de la huitième lune, vint la triste nouvelle du naufrage que fit l'armée aux approches du Japon. « Toutes les » troupes, dit l'Historien, qui étoient sous le commandement » des Généraux *Fang-ouen-hou*, *Si-tou*, *Houng-sa-tseou*, *Ey-ting*, *Tsin-fan-tcheng* & autres, furent accueillies d'une furieuse tempête qui les submergea dans les flots. Sur dix personnes, à peine put-il s'en sauver une ou deux. En conséquence, l'Empereur donna un Edit par lequel il enjoignoit à tous les Mandarins qui se trouveroient sur les lieux par où devoient passer les infortunés restes de ces troupes, de leur fournir des vivres & tout ce qui leur seroit nécessaire le long de la route ».

La vingtième année de *Tché-yuen*, de l'ère chrétienne l'an 1283, *Che-tsou* réveilla ses anciennes idées sur le Japon. Il ordonna qu'on fit tous les préparatifs nécessaires pour terminer heureusement la guerre qu'il méditoit. Il nomma *Atahai* pour être à la tête de l'expédition. Il détermina que la Corée fourniroit pour sa part deux cens mille mesures de riz, dix mille hommes de bonnes troupes pour combattre sur terre, & cinq cens soldats de marine, pour servir de modele aux autres dans les combats sur mer. Il fit choisir parmi ses meilleures troupes, vingt mille hommes pour combattre sur terre,

& deux mille Mongoux des plus expérimentés à se battre sur mer.

A la troisieme lune de la même année, l'Empereur envoya un des Grands de sa Cour à *Yang-tcheou-fou* du *Kiang-nan*, avec ordre de juger les prisonniers, & de pardonner à tous ceux qui avoient été pris au nord du *Kiang* (1), pour s'en servir contre les Japonois. Sa Majesté ordonna de plus qu'on distribuerait des habits & des cuirasses aux troupes Coréennes; & que *Ouang-tsoun*, leur Roi, auroit le même titre que *Atahai*, & commanderait avec la même autorité que le Général Mongou ou Chinois, quel qu'il fût.

Lorsque tout étoit en mouvement pour les préparatifs de cette guerre, & que l'Empereur paroissoit le plus empressé à en venir à l'exécution, un Mandarin Chinois, nommé *Tsou-yu* (2), prit la liberté de lui faire les représentations suivantes.

« Dans la Province du *Kiang-nan*, lui dit-il, tout est rempli  
 » de voleurs & de mécontents. On en prend, & on les châtie;  
 » mais bientôt ils sont remplacés par d'autres. Leur nombre  
 » grossit chaque jour, & le mal va toujours en empirant. La  
 » raison de cela est que, sous le prétexte de la construction &  
 » de l'armement du grand nombre de vaisseaux qu'on doit en-  
 » voyer contre le Japon, on vexe le peuple, on le contraint à  
 » des travaux auxquels il n'est pas accoutumé, & on le frustrer  
 » du plus légitime salaire. Si on le pousse à bout, il en viendra  
 » à une révolte ouverte. Eh ! Seigneur, quelle si grande

(1) Le *Kiang* est le fleuve le plus grand qu'il y ait à la Chine. Il va se jeter dans la mer orientale. On navigue sur ce fleuve avec plus de difficultés & de périls, que sur la mer même.

(2) *Tsou-yu* étoit Mandarin du titre de *Soung-tcheng-koan*, dans le Tribunal appelé *Tou-tcha-yuen*. Ce Tribunal est comme une Prévôté générale de l'Empire, & *Tsou-yu* en étoit un des principaux Officiers.

» nécessité

» nécessité de brusquer ainsi l'expédition contre les Japonois ?  
 » Vous pensez à vous soumettre de nouveaux peuples, & vous  
 » ne craignez pas d'exposer ceux qui vous sont soumis à secouer  
 » le joug de l'obéissance. Différez pour quelque tems une entre-  
 » prise pour laquelle vous ne sauriez prendre de trop justes  
 » mesures. Il faut un grand nombre de matelots : qu'on en enrôle ;  
 » mais que personne ne soit pris contre son gré. Les plus habiles  
 » viendront assez se présenter d'eux-mêmes, sans qu'il soit besoin  
 » de les y forcer, s'ils trouvent un avantage réel à vous servir ; &  
 » leur exemple entraînant la foule des moins expérimentés, on  
 » n'aura d'autre embarras que celui du choix. Il faut des denrées,  
 » des munitions & des provisions de toutes les especes : qu'on se  
 » les procure ; mais que ce ne soit pas par la voie des rapines &  
 » de l'oppression ; qu'on ne s'obstine pas à exiger que les habitans  
 » de tels ou tels lieux fournissent telles ou telles choses, si elles  
 » ne sont ni les productions de leur sol, ni le fruit de l'industrie  
 » de leurs artisans. On aura tout en abondance & en très-bon  
 » état, si on paie chaque chose ce qu'elle vaut, si on laisse la  
 » liberté de la vente, si les achats se font de bonne-foi.

» Que Votre Majesté donne des ordres efficaces pour le sou-  
 » lagement du pauvre peuple ; bientôt les mécontentemens ces-  
 » seront, le nombre des voleurs diminuera, tous ces petits partis,  
 » qui menacent d'une révolte prochaine, disparaîtront ; & après  
 » deux ou trois ans de préparatifs, faits avec toute l'attention,  
 » les soins & l'exactitude que demande une entreprise de la  
 » nature de celle que vous méditez, vous pourrez en venir à  
 » l'exécution, & vous flatter de réussir suivant que vous paroîs-  
 » sez le désirer ».

L'Empereur, ajoute l'Historien, ne fit aucun cas de ces remontrances. Cependant la guerre du Japon n'eut point lieu. Quoique l'Histoire n'en dise pas positivement la raison, on peut

la conclure de l'état où se trouvoient alors la Chine & la Corée. Dans la plupart des Provinces de l'Empire il se formoit coup-sur-coup des révoltes qui pouvoient avoir des suites très-fâcheuses, pour peu qu'on différât à les apaiser. Il y avoit en Corée une conjuration dont l'objet étoit de détrôner le Roi. Ainsi, *Che-tsou* & *Ouang-tsoun* employèrent plus utilement leurs forces à réprimer les factieux de leurs propres Etats, qu'ils ne l'auroient fait en les employant contre un Royaume étranger, dont la conquête, quand même elle auroit eu lieu, n'auroit pu que leur être funeste à bien des égards (1).

(1) Ce qui s'est passé par rapport au Japon, sous le regne de *Kobilai*, que les Chinois appellent plus communément *Ché-tsou*, est rapporté d'une manière un peu différente par le P. Gaubil, dans son *Histoire de la Dynastie des Mongoux*, page 194. Je ne fais où ce Père a pris les particularités qu'il en raconte : elles ne se trouvent point dans l'*Histoire des Yuen*, que j'ai actuellement sous les yeux ; elles ne se trouvent pas non plus dans ce qu'en dit le Dictionnaire *Y-toung-tché*, ni dans les Mémoires rédigés par les Tribunaux *Ses-y-koan* & *Houng-lou-sée*. Il peut se faire que quelque Auteur Chinois, qui n'est pas venu à ma connoissance, ait débité le fait tel que le P. Gaubil le rapporte. Je dois dire cependant que le P. Gaubil a confondu l'expédition de cent mille hommes qui firent naufrage, à la tête de laquelle étoit *Fang-ouen-hou*, avec le projet d'une autre expédition, à la tête de laquelle devoit être *Atahai*, & qui n'eut

pas lieu pour les raisons que j'ai dites.

2°. Le P. Gaubil place la flotte à la vue de *Ping-hou* (c'est l'île de *Firando*), lorsqu'il s'éleva cette furieuse tempête qui la submergea ; & c'est à la vue de *Ou-loung-chan*, dit l'Historien Chinois. Il peut se faire que *Ou-loung-chan* soit le nom que les Chinois donnent à quelque montagne de l'île de *Ping-hou* ou *Firando*. 3°. Le P. Gaubil fait faire soixante-dix mille Chinois ou Coréens prisonniers par les Japonais, & fait tuer trente mille Mongoux. L'Historien que je consulte actuellement, dit simplement que la tempête submergea presque tout, & qu'à peine de dix personnes il s'en sauva une ou deux. Ce sont ses expressions. Je profite de l'occasion pour dire que, de l'aveu même du P. Gaubil, l'*Histoire de Genchiskan* & de toute la Dynastie des Mongoux, ses successeurs, imprimée en France sous son nom, n'étoit qu'un ouvrage croqué, auquel il travailloit encore de tems en tems pour le

Quoi qu'il en soit, la Chine & le Japon n'eurent plus rien à démêler ensemble pendant tout le tems que dura encore la Dynastie des Mongoux, c'est-à-dire, pendant l'espace de plus de soixante ans. Mais sous le regne de la Dynastie suivante, les Japonois ne furent plus simplement sur la défensive; ils attaquèrent à leur tour, & profiterent de l'affoiblissement de l'Empire, dont les guerres civiles, qui l'avoient agité pendant bien des années, avoient presque entièrement épuisé les forces.

Sous *Tay-tsong*, premier Empereur des *Ming*, la seconde année de *Hoang-ou*, c'est-à-dire, en 1369, les Japonois infestèrent les côtes de la Chine, firent des descentes dans le *Chan-tong*, s'emparèrent de la plupart des villes & villages les plus près de la mer, & se répandirent jusqu'à *Hoai-ngan*, ville considérable de la Province du *Kiang-nan*. Ils firent de grands dégâts & un butin immense, & se retirèrent quand la saison des vents fut arrivée. Ils revinrent l'année suivante en beaucoup plus grand nombre, & firent encore plus de ravages qu'ils n'en avoient fait la première fois.

L'Empereur, qui avoit cru d'abord, ou qui avoit fait semblant de croire que ceux qui avoient fait des descentes dans la plupart des Provinces de l'Empire, pour les piller en voleurs plutôt que pour les conquérir en guerriers, n'étoient que des pirates, Japonois à la vérité, mais dévoués par leur propre nation, vit bien qu'il ne lui étoit plus possible de dissimuler. Il fit écrire au Roi du Japon (c'étoit *Leang-hoi* qui étoit alors sur le trône), pour se plaindre de son procédé envers la Chine, &

rendre digne du titre qu'il porte. J'ai entre les mains un exemplaire de l'imprimé, dont presque toutes les marges, chargées de corrections & de changemens écrits de la propre main de l'Auteur;

sont une preuve évidente que lorsqu'il composa son ouvrage, il n'avoit pas, sur la langue qu'il interprétoit, les lumières qu'il a acquises depuis.

pour lui ordonner de veiller, un peu mieux qu'il ne faisoit, sur la conduite de ses sujets. *Tchao-tché*, un des principaux Officiers de la ville de *Tchao-tcheou-fou*, de la Province de Canton, fut député pour être le porteur de cette Lettre.

Les Japonois n'avoient pas oublié que le voyage que *Tchao-leang-pi* avoit fait chez eux sous la Dynastie précédente, avoit failli de leur être funeste, par les connoissances qu'il avoit données à son retour, de l'état où se trouvoit leur Royaume. Ils supposèrent que celui-ci venoit avec les mêmes desseins; & en conséquence, ils conclurent à le faire mourir. Cependant, pour garder quelque forme de justice, ils le conduisirent devant leur Roi, l'accusèrent en sa présence d'avoir fabriqué de fausses lettres de créance, & de se donner témérairement pour Envoyé de l'Empereur de la Chine. « C'est un espion, dit le Roi; qu'on » le traite comme tel..... Prenez garde, Seigneur, à ce que » vous allez faire, repartit *Tchao-tché* avec fermeté; ne vous » déshonorez point par une précipitation indigne du rang que » vous occupez, & ne vous exposez pas à perdre votre Royaume » en provoquant la juste colère du grand Prince qui m'a envoyé. » Il n'oubliera certainement rien pour venger l'affront que vous » lui aurez fait en ma personne. Si je suis un imposteur, je mérite » la mort; mais si je ne suis point tel, vous devez me traiter » avec tous les égards qui sont dus au caractère dont je suis » revêtu. Prenez vos mesures pour savoir la vérité ».

Ces paroles firent impression sur l'esprit du Roi. Il traita *Tchao-tché* en Ambassadeur, lui fit de magnifiques promesses, & le renvoya avec des réponses aux Lettres qu'il avoit apportées; il voulut même qu'un Bonze de sa Cour l'accompagnât pour rendre hommage à l'Empereur, & lui porter son tribut. Mais tout cela n'étoit que feinte de sa part, puisque, peu de tems après, ses troupes firent une descente dans le *Kiang-nan*, en

ravagerent les côtes, & s'emparèrent de *Ouen-tcheou*, qu'ils n'abandonnerent qu'après en avoir emporté un très-riche butin.

En 1372, la cinquième année de *Houng-ou*, l'Empereur sachant que les Bonzes sont en grande vénération au Japon, en envoya deux, pour porter des Lettres de sa part à *Leang-hoai* qui étoit encore sur le trône. *Leang-hoai* les reçut très-bien, & leur donna des réponses pour l'Empereur. Mais son procédé n'étoit rien moins que sincère. Dans le même tems qu'il se répandoit en belles paroles, & qu'il protestoit hautement qu'il n'oublieroit rien pour vivre en bonne intelligence avec l'Empire, il faisoit dévaster la plupart de nos Provinces maritimes. Ses troupes s'emparèrent de *Hai-yuen*, *Kan-pou*, *Ouen-tcheou*, & autres villes considérables, tant du *Tché-kiang* que du *Fou-kien* & de *Lai-tcheou-fou*, *Teng-tcheou-fou*, & quelques autres de la Province du *Chan-tong*.

Voyant que la voie de la négociation étoit inutile, l'Empereur prit enfin le parti de faire armer des vaisseaux pour donner la chasse aux pirates, & de tenir des troupes le long des côtes du *Tché-kiang* & du *Fou-kien* pour s'opposer à leurs descentes, supposé qu'ils voulussent encore en faire. Cet expédient réussit d'abord pour garantir ces deux Provinces; mais comme celle de *Chan-tong* n'étoit pas si bien gardée, les pirates y vinrent, & ravagerent *Kiao-tcheou* & tous ses environs. La septième année de *Houng-ou* (1374), le Roi du Japon envoya des Ambassadeurs, à la tête desquels étoit un Bonze de sa Cour, pour rendre hommage en son nom, & apporter le tribut. Mais comme ils n'apporterent que quelques effets de nulle valeur, & qu'ils n'étoient munis d'aucune Lettre de la part de celui dont ils se disoient les Envoyés, l'Empereur les renvoya comme des aventuriers. Peu de tems après, vint une autre espèce d'ambassade, dont le chef étoit encore un Bonze. C'étoit un simple

Gouverneur de Province qui l'envoyoit, sous prétexte d'apporter le tribut. Ce prétendu tribut consistoit en chevaux, auxquels on avoit ajouté du thé, de la toile, des couteaux & des éventails. L'Empereur, indigné qu'un particulier eût pris la liberté de lui faire des présens sous le titre de tribut, renvoya avec mépris & le Bonze & les effets dont il étoit chargé; & fit écrire au Roi du Japon, pour qu'il eût à empêcher ses sujets de s'émanciper ainsi, d'une manière qui étoit injurieuse à tous les Souverains. Le Roi reçut la Lettre, fit toutes les satisfactions qu'on avoit droit d'attendre, & envoya des Ambassadeurs pour apporter le tribut. Ces Ambassadeurs, à la tête desquels étoit un nommé *Kou-iing-young*, Bonze de grande réputation parmi les Japonais, étoient chargés d'une Lettre pour l'Empereur. Cette Lettre ne fut pas trouvée assez respectueuse. On en fit faire des reproches au Roi du Japon.

En 1379, la douzième année de *Houng-ou*, des Bonzes Japonais furent envoyés par leur Roi pour apporter le tribut. Mais comme ils n'avoient ni Lettres de créance ni Lettres particulières pour l'Empereur, Sa Majesté ne voulut pas qu'ils vinssent jusqu'à la Cour; elle ordonna qu'on les distribuât dans différens Monastères du *Chen-si*, pour y vivre d'une manière conforme à leur état. L'année d'après, le Roi du Japon envoya une autre ambassade pour apporter le tribut, qui consistoit en chevaux. Ceux qui avoient le titre d'Ambassadeurs étoient de simples Bonzes, dont le supérieur étoit *Jou-yao*. L'Empereur renvoya les chevaux, & retint les Bonzes, auxquels il assigna pour demeure, différens Monastères du *Chan-sy* & du *See-tchouen*. Le Roi du Japon ayant appris la détention de ses gens, renvoya des Ambassadeurs pour supplier très-humblement Sa Majesté Impériale de vouloir bien leur rendre la liberté, & pour apporter en même tems le tribut. L'Empereur



reçut le tribut, & renvoya les Bonzes chargés de magnifiques présens.

En 1382, la quinzième année de *Houng-ou*, le Bonze *Koui-ting-young*, qui, quatre ans auparavant, étoit venu avec le titre d'Ambassadeur en chef pour apporter le tribut, revint avec le même titre, &, en apparence, pour le même sujet; mais on s'apperçut bientôt qu'il avoit d'autres vues. Il profita du séjour qu'il fit à la Cour pour y nouer des intrigues, & pour tâcher de corrompre la fidélité d'un des Ministres d'Etat nommé *Hou-ouei-young*. L'affaire ne put être si secrète qu'il n'en transpirât quelque chose au dehors. Elle parvint jusqu'à l'Empereur. Sa Majesté auroit pu faire mourir cet Ambassadeur, sans manquer à la dignité dont il étoit revêtu; mais elle se contenta de le renvoyer sans lui faire aucun mal.

L'année d'après, une armée de Japonois se montra tout-à-coup sur les terres de l'Empire, & ravagea tous les environs de *Kin-siang* & de *Ping-yan-fou*.

La dix-septième année de *Houng-ou*, de l'ère chrétienne 1384, le Bonze *Jou-yao* vint pour la seconde fois en qualité d'Ambassadeur. Il apporta le tribut, fit des excuses sur le passé, & pria Sa Majesté Impériale de vouloir bien croire que le Roi son maître n'entroit pour rien dans tout ce qui s'étoit fait sur les côtes de la Chine, & que ceux qui les avoient si souvent ravagées n'étoient que des pirates, qui en feroient autant sur celles du Japon, si l'on n'avoit un soin extrême de les tenir toujours à l'abri de leurs insultes. L'Empereur parut satisfait; traita le Bonze avec honneur, & lui laissa une liberté dont le perfide abusa indignement en tâchant d'inspirer au Ministre *Hou-ouei-young* des sentimens de trahison & de révolte. Sa Majesté, qui, par un excès de clémence, avoit pardonné à *Koui-ting-young*, crut devoir faire un exemple sur celui qui

n'avoit pas eu honte de l'imiter, & le condamna à perdre la vie | par le supplice dont on a coutume de punir ceux qui commettent de pareils crimes. Pour ce qui est du Ministre auquel ce traître avoit confié ses desseins, comme il n'y eut aucune preuve qu'il y eût adhéré, l'Empereur se contenta de l'exiler dans le *Yun-nan*, après lui avoir ôté tous ses emplois.

Cependant on pensa sérieusement à prendre des mesures efficaces, sinon pour réprimer l'insolence des Japonois en les allant châtier chez eux, du moins pour les empêcher de venir si souvent troubler la tranquillité dont jouissoit l'Empire sous le regne d'un Prince qui avoit pour guides dans toute sa conduite, la justice, la douceur, la modération, la prudence, & toutes ces vertus qui, en le rendant l'amour & les délices de ses sujets, le rendoient digne de commander à l'univers. Un des Comtes de l'Empire, nommé *Teng-ho*, fut choisi pour présider à la construction de cinquante-neuf forteresses, qui devoient être placées de distance en distance depuis *Teng-tcheou-fou* du *Chan-tong* jusqu'aux bords de la mer du *Fou-kien*; & quand tout fut achevé, l'Empereur créa des Officiers & des soldats gardes-côtes, qui furent distribués dans ces différens postes, & qui devoient servir alternativement un espace de tems déterminé. Toutes ces troupes étoient composées de ceux du pays même où se faisoit le service, de telle sorte que sur quatre hommes il y en avoit un qui étoit garde-côte, officier ou soldat, suivant le rang qu'il occupoit parmi les citoyens.

Toutes ces précautions n'empêcherent pas les Japonois de faire encore quelques tentatives. Ils vinrent en 1393, c'est-à-dire la vingt-sixième année de *Houng-ou*; mais ils furent repoussés avec perte, par les troupes que les Généraux *Lieou-té* & *Chang-hao* menerent contre eux à la seconde lune de l'année suivante.

suivante. Ce n'étoit pas assez que de les avoir repoussés, il falloit les mettre hors d'état de pouvoir si-tôt recommencer leurs pirateries & leurs brigandages. C'est pour cela que l'Empereur, après avoir mis sur pied une armée, à la tête de laquelle étoient *Yang-ouen*, *Hin-hoei-tsou* & *Ou-kié*, la distribua sur plusieurs vaisseaux, qui eurent ordre de croiser continuellement le long des côtes, & de combattre les Japonois partout où ils les trouveroient. Quoiqu'il ne soit point parlé des succès de cette expédition, il est à croire qu'elle intimida tout au moins les pirates, qui, depuis n'osèrent plus tenter de descentes, comme ils avoient fait auparavant. Il paroît même que les affaires se raccommodèrent peu-à-peu entre la Chine & le Japon, comme on peut le conclure de ce qui se passa sous le regne de *Young-lo*, environ douze ans après cette époque. Mais avant que d'en venir à de nouveaux événemens, je ne dois pas en oublier un qui auroit dû avoir sa place plus haut, & qui est assez important pour mériter que j'en fasse mention. Le voici tel qu'il est rapporté dans les Mémoires Chinois que je rédige.

« Au commencement du regne de *Houng-ou* (vers l'an de  
 » Jésus-Christ 1368), l'Empereur envoya une armée de trente  
 » mille hommes, distribuée sur plusieurs vaisseaux, pour aller  
 » chercher, dans les Royaumes de l'occident, les malheureux  
 » restes de la Dynastie des Mongoux, qui s'y étoient, disoit-on,  
 » réfugiés, & qui avoient emporté avec eux les sceaux de  
 » l'Empire. Vers le même tems, les Japonois envoyèrent une  
 » ambassade solennelle, tant pour reconnoître le fondateur  
 » de la nouvelle Dynastie comme Souverain de la Chine, que  
 » pour lui rendre hommage, & lui payer le tribut. La mul-  
 » titude des gens de guerre Japonois & Chinois qui se trou-  
 » verent dans la même ville, donna occasion à quelques

» désordres. On en accusa les Japonois, & on prétendit les  
» avoir convaincus. En conséquence, on en prit une vingtaine  
» des plus coupables, & on les envoya à la Cour, afin que  
» l'Empereur décidât lui-même de leur sort. Sa Majesté les  
» renvoya à leurs propres gens, pour être châtiés suivant la  
» coutume de leur pays : ce qui fut exécuté. Les Japonois  
» lièrent les prétendus coupables, & les jetterent tous vivans  
» dans des chaudières d'eau bouillante. La nation entière, &  
» en particulier les gens de mer, crurent que cette exécution  
» ne s'étoit ainsi faite que par ordre de l'Empereur de la Chine.  
» Ils crurent voir de l'injustice dans un procédé où toute la  
» faute, qu'ils envisageoient comme commune à ceux des deux  
» nations, n'avoit été rejetée que d'un côté ; & ils prirent en  
» conséquence la cruelle résolution de faire aux Chinois tout  
» le mal qu'ils pourroient, croyant par-là venger la mort de  
» leurs compagnons, & réparer, en quelque sorte, l'affront  
» qu'ils prétendoient avoir reçu ».

La seconde année de *Young-lo*, en 1404, l'Empereur envoya au Japon un nommé *Tchao-kin-jen*, pour porter, de sa part, des présens au Roi. Ces présens consistoient en or, en argent, en pieces de soie, en livres, en peintures, & en quelques autres choses précieuses, auxquelles il fit ajouter un bonnet & des habits. Outre cela, il fit expédier cent passeports, scellés du sceau impérial, au moyen desquels ceux qui en seroient munis pourroient venir librement à la Chine, sans être sujets à être visités dans les douanes. Sa Majesté permit au Roi du Japon d'envoyer son tribut de dix en dix ans, aux conditions que le nombre des envoyés ne passeroit pas deux cens, que les vaisseaux qui les apporteroient ne seroient point armés, qu'ils n'apporteroient, en fait de marchandises, que ce qui seroit destiné pour l'Empereur, & qu'on fixeroit un

tems au-delà duquel ils ne feroient plus admis. Le Roi du Japon reçut fort bien l'Envoyé; mais il refusa les présens, par respect pour Sa Majesté Impériale, dit l'Historien Chinois. L'Empereur lui en envoya d'autres, qu'il trouva le secret de lui faire accepter; & il les accompagna de magnifiques Lettres, par lesquelles il le constitua Roi du Japon, & d'un sceau propre de la dignité dont il lui donnoit l'investiture. Ce fut un censeur de l'Empire, nommé *Yu-ché-ki*, qui fut chargé de cette honorable commission, dont le Roi du Japon fut très-flatté. La bonne intelligence entre les deux Couronnes parut alors si bien cimentée, que l'Empereur crut devoir eriger un monument qui en instruisît la postérité. Il fit elever, sur une des montagnes du Japon, qu'on appelloit alors *Tchen-chan*, une grande pierre, sur laquelle il fit graver ces mots: *Cheou-ngan-tchen-koue-chan*; c'est-à-dire, *Montagne qui assure un repos eternel au Royaume (du Japon)*; & ordonna qu'on n'appelleroit désormais cette montagne, que du nom qu'il venoit de lui donner.

Cette paix, qui sembloit devoir être eternelle, ne dura que quelques années; elle fut interrompue par la mort du Roi du Japon. Celui de ses fils qui lui succéda, en héritant de son trône, n'héritait pas de ses belles qualités, non plus que de sa *soumission & de sa bonne volonté pour l'Empire*. C'étoit un orgueilleux, dit l'Historien Chinois, qui envoyoit sans cesse des troupes pour infester les terres de l'Empire.

En effet, la neuvieme année de *Young-lo* (en 1411), les Japonois ravagerent *Pan-che*, & ne retournerent chez eux qu'après avoir fait un butin immense.

La quinzieme année du même Empereur, ils recommencerent leurs brigandages du côté de *Soung-men*, de *Kin-siang*, de *Ping-yan* & de quelques autres villes maritimes, dont ils pillerent les richesses, & enleverent quantité d'habitans.

L'Empereur, justement irrité contre ces perfides insulaires ; vouloit mettre sur pied une nombreuse armée pour les aller châtier dans leur propre pays ; mais son Conseil lui persuada de tenter auparavant la voie de la négociation. En conséquence, Sa Majesté fit choix d'un nommé *Lu-yuen*, Mandarin dans le Tribunal des Rites, homme prudent, habile & expérimenté dans les affaires, pour l'envoyer au Japon, avec plein pouvoir de traiter avec le Roi, ou de paix ou de guerre, suivant qu'il le jugeroit convenable pour la dignité ou les avantages de l'Empire. *Lu-yuen* prouva, par la maniere dont il s'acquitta de sa commission, qu'il étoit digne de la confiance de son Maître, & de la haute réputation dont il jouissoit. Les Japonois reconnurent leur faute, rentrèrent dans leur devoir, & envoyèrent une ambassade solemnelle pour faire des excuses sur le passé, & pour restituer les hommes & les effets qu'ils avoient emportés de la Chine lors de leurs dernieres excursions.

Il y a toute apparence que ces insulaires ne se conduisirent ainsi que parce qu'ils craignirent d'être pris au dépourvu, & d'être attaqués par toutes les forces des Chinois, s'ils leur refusoient la satisfaction qu'ils demandoient ; ou peut-être parce qu'ils voulurent leur donner le change, pour avoir le tems de se mettre en défense, & de les attaquer eux-mêmes avec les mêmes succès qu'ils avoient eus ci-devant. En effet, deux ans après cette époque, ils furent en état de paroître avec vingt vaisseaux armés en guerre, sur lesquels il y avoit dix mille hommes de troupes réglées, avec lesquels ils firent une descente dans cette Province orientale de la Chine qu'on appelle le *Leao-toung*. Le Lieutenant-Général de cette Province, nommé *Lieou-joung*, ramassa promptement toutes les troupes qui étoient sous sa dépendance, se mit à leur tête, fondit sur les Japonois, les tailla en pieces, & contraignit ceux qui avoient échappé au

## A LA CONNOISS. DES PEUPLES CHINOIS. 8;

fer à se rembarquer avec précipitation, pour aller porter dans leur pays la triste nouvelle du malheureux succès qu'avoit eu leur entreprise : car plus de la moitié avoit péri. Depuis cette expédition, les Japonois ont respecté les côtes du *Leao-ioung*, sur lesquelles ils n'ont plus osé faire de descentes. L'Empereur, pour récompenser la valeur de *Lieou-joung*, & lui donner des preuves de l'estime particuliere qu'il avoit conçue de lui, l'eleva à la dignité de Comte de l'Empire, sous le titre de *Heou*.

La premiere année de *Hiuen-té*, autrement dit *Hiuen-issoung*, cinquieme Empereur de la Dynastie des *Ming*, c'est-à-dire, l'an 1426 de l'ere Chrétienne, le Roi du Japon envoya des gens pour apporter le tribut ; mais comme ce n'etoit pas dans le tems qui avoit été déterminé sous *Young-lo*, l'Empereur ne voulut pas permettre qu'ils vinssent à la Cour, & ordonna qu'ils fussent renvoyés avec leurs présens & leur tribut. Ils revinrent six ans après, & ils furent admis sans difficulté, parce que le tems où ils arriverent étoit conforme au règlement qui avoit été fait.

La huitieme année du même *Hiuen-té*, le Roi du Japon *Yuen-tao-y* mourut. L'Empereur en ayant été informé, députa l'Eunuque *Lei-ichun*, le Mandarin *Pan-tsee*, & quelques autres Officiers de sa Cour, pour aller faire en son nom les cérémonies funebres sur le tombeau de *Yuen-tao-y*. Deux ans après, le Roi du Japon, successeur de *Yuen-tao-y*, envoya une Ambassade solennelle, tant pour apporter le tribut, que pour rendre de très-humbles actions de grâces à Sa Majesté Impériale, pour les honneurs dont elle avoit daigné combler son prédécesseur.

Nous avons dit ci-devant, sous la seconde année de *Young-lo*, que l'Empereur avoit fait expédier aux Japonois cent passe-

ports, au moyen desquels ceux qui en étoient pourvus pouvoient venir à la Chine, sans être sujets à être visités dans les douanes. Une faveur de cette espèce, au lieu d'exciter leur reconnaissance, ne servit, au contraire, qu'à leur fournir des occasions pour pouvoir se procurer par des voies illicites, de quoi satisfaire leur cupidité. Munis de quelqu'un de ces passe-ports, ils venoient en grand nombre, &, toutes les fois que bon leur sembloit, remplissoient nos Provinces maritimes de toutes sortes de marchandises prohibées, faisoient entrer dans l'Empire des soldats étrangers, des espions, des armes pour ceux de nos gens qu'ils vouloient exciter à la révolte, & se conduisoient en tout d'une manière très-insolente. La Cour ouvrit enfin les yeux, & ordonna qu'ils eussent à se retirer chez eux, avec défense de revenir, sinon pour apporter le tribut, dans le tems qui avoit été réglé, & aux conditions prescrites. On fit en même tems de grands préparatifs de guerre pour se mettre en défense, supposé qu'ils voulussent en venir à une rupture ouverte; ce qu'ils ne firent pas. Ils rentrèrent pour quelque tems dans le devoir, furent soumis en apparence, & en imposèrent si fort par toutes leurs démarches, qu'on cessa de se défier, & qu'on leur donna la liberté de venir trafiquer comme auparavant : funeste liberté dont ils abusèrent, peu d'années après, de la manière la plus cruelle.

La quatrième année de *Tcheng-toung* (en 1439), ces barbares insulaires firent une descente sur les terres de l'Empire, s'emparèrent de *Tao-hao*, entrèrent dans *Tao-tou*, y mirent le feu, pillèrent tout ce qu'ils purent, massacrèrent une infinité de monde, & commirent des désordres dont on ne sauroit exprimer toute la noirceur. L'Empereur en ayant été informé, envoya un grand nombre de troupes pour leur donner la chasse,



fit construire quantité de vaisseaux, & borda les côtes d'une infinité de petites forteresses qu'il remplit de soldats : ce qui intimida si fort ces barbares, qu'ils furent bien des années sans oser se montrer. Ce ne fut qu'au commencement du regne de *Tcheng-hoa* (en 1466), que, s'imaginant peut-être qu'on avoit perdu la mémoire de leur perfidie, ils vinrent à *Ning-po*, sous prétexte d'apporter le tribut. Les Mandarins de cette ville en avertirent la Cour; mais l'Empereur ne voulut pas de leur tribut, & ordonna qu'ils fussent renvoyés.

La cinquieme année de *Tcheng-té* (en 1512), les Japonois se présenterent de nouveau pour apporter le tribut, & pour avoir la permission de se rendre au *Miao* de Confucius, pour y faire les cérémonies. L'Empereur, sans leur permettre de venir à la Cour, leur fit répondre que le cérémonial déterminé dans le *Y-tchou*, défendoit les cérémonies qu'ils vouloient faire, & qu'ainfi on ne pouvoit pas leur accorder ce qu'ils demandoient. Sa Majesté fut informée en même tems, que celui qui étoit à la tête de cette Ambassade Japonoise, étoit Chinois d'origine, & fils de la femme d'un nommé *Tchou-teng*. On fit des perquisitions exactes pour constater le fait : *Tchou-teng* lui-même en donna des preuves sans réplique, & l'Ambassadeur l'avoua sans peine. Il portoit le nom de son pere putatif, qui étoit *Tchou*, auquel il avoit ajouté les deux caracteres *chou* & *tsing*, & s'appelloit *Tchou-chou-tsing*. Sur ces connoissances, l'Empereur fit dire à *Tchou-chou-tsing* que, puisqu'il étoit Chinois, il devoit, en quelque partie du monde qu'il se trouvât, servir sa patrie préféablement à tout autre pays, quand l'occasion de le faire se présentoit; que les circonstances & la position où il se trouvoit lui en fournissoient une des plus favorables; qu'en qualité d'Ambassadeur nommé par le Roi du Japon, il auroit, à son retour, la permission de voir & de parler à ce

Prince, & qu'il lui enjoignoit, comme à son ancien sujet, de faire usage de toute son adresse & de tous ses talens pour l'engager à rentrer tout de bon dans son devoir, en restituant tout ce que les Japonois avoient enlevé aux Chinois lors de leurs excursions, &c.

La premiere année de *Kia-tsing* (en 1522), *Yuen-y-tché*, Roi du Japon, s'étant abandonné à toutes sortes d'excès, ses sujets se révolterent. Les Gouverneurs des différentes Provinces secouerent le joug de l'obéissance, & travaillerent à se rendre indépendans chacun dans son district. Deux d'entre eux envoyèrent des Ambassadeurs pour payer le tribut à la Chine. Les Ambassadeurs du premier avoient à leur tête un Bonze ou Religieux, nommé *Tsoungh-ché*; & le chef de l'Ambassade du second, étoit un autre Bonze, qu'on appelloit *Joui-tsouo*, lequel étoit accompagné du même *Tchou-chou-tsing* dont nous avons parlé plus haut. Les uns & les autres vinrent débarquer à *Ning-po*. Lorsque des Ambassadeurs de plusieurs Royaumes se trouvoient en même tems dans une même ville, l'usage étoit que ceux qui étoient arrivés les premiers avoient la préférence sur les autres, comme étant plus anciens. Suivant ce cérémonial, *Tsoungh-ché* & ses compagnons devoient avoir les honneurs; mais *Tchou-chou-tsing*, au moyen de quelque somme d'argent qu'il fit couler dans les mains de quelques Officiers Chinois, & en particulier dans celles d'un Eunuque qui avoit là quelque emploi, vint à bout de renverser l'ordre, & de faire rendre à *Joui-tsouo* ce qui n'étoit dû qu'à son concurrent. Celui-ci eut beau se plaindre & réclamer l'ancien usage, il ne fut point écouté. Voyant bien qu'il n'avoit point de justice à attendre, il résolut de se procurer par la force, ce qu'il ne pouvoit pas obtenir par les voies ordinaires. Pour cela, il fit armer tous ceux de sa suite, & leur ordonna d'ecarter, l'épée à la main, tous ceux qui

qui feroient assez hardis pour vouloir lui disputer la préférence. Ses gens lui obéirent; & à la première occasion, ils fondirent comme des aigles sur *Joui-tsouo-tchou-tsing* & toute leur suite, & jouirent, pour cette fois, de la prérogative qu'on leur avoit enlevée avec si peu d'équité. L'Eunuque, protecteur de *Tchou-chou-tsing*, ayant appris l'aventure, ne voulut pas en avoir le démenti. Il conseilla à son protégé de tenir bon, & de repousser la force par la force; il lui fournit même des soldats Chinois, pour les employer au besoin. Peu de jours après, les deux Ambassadeurs s'étant rencontrés, aucun ne voulant céder, on en vint aux mains, & il y eut un combat sanglant entre Japonois & Japonois. Les principaux Officiers de *Ning-po* vinrent avec des gens armés, pour appaiser le tumulte & se saisir de ceux qui l'avoient excité. Les Japonois se réunirent entre eux, & tournerent leurs armes contre les seuls Chinois, en tuèrent un grand nombre, dans lequel il y eut le *Tsong-tou*, ou Gouverneur-Général, & le Vice-Roi. Ils se répandirent ensuite dans la ville, où ils pillèrent, massacrèrent, & se livrèrent à tous les excès qu'on a coutume de commettre dans les villes prises d'assaut. Cependant les Chinois, revenus de leur surprise & de leur première frayeur, se jetterent sur les Japonois, se saisirent de tous ceux qui n'avoient pas pu regagner leurs vaisseaux, & en particulier des deux Ambassadeurs & de *Tchou-chou-tsing*, & instruisirent la Cour de tout ce qui s'étoit passé. L'Empereur ordonna qu'on fît mourir *Tchou-chou-tsing* par le supplice dont on a accoutumé de punir à la Chine les sujets rebelles, & de renvoyer *Tsounghé* & *Joui-tsouo* dans leur propre pays, pour y être châtiés suivant leurs loix. Sur cela, un des Censeurs de l'Empire représenta à Sa Majesté que les Japonois n'étoient devenus si insolens que parce qu'on les avoit trop ménagés, qu'ils étoient indignes des égards qu'on avoit

eus pour eux, & qu'il falloit désormais n'avoir plus de commerce avec une nation dont la perfidie & la cruauté avoient été confirmées par tant de funestes exemples. L'Empereur approuva la représentation, & ordonna que tous les Japonois qui étoient dans l'Empire eussent à se retirer, pour ne plus y revenir, sous quelque prétexte que ce fût. Cet ordre fut exécuté à la rigueur, malgré les justes plaintes de ceux qui, ayant des fonds entre les mains des Chinois, demandoient qu'on les remboursât. La mauvaise foi des débiteurs, & la cupidité des Mandarins qui présiderent à l'exécution, furent cause qu'on ne voulut se prêter à aucun accommodement. Ainsi tous les Japonois, tant ceux qui faisoient trafiquer leur argent dans la masse du commerce Chinois, que ceux qui, par les établissemens qu'ils avoient pris à la Chine, la regardoient comme leur patrie, & y avoient fait des acquisitions en maisons, en terres ou en revenus, furent obligés d'en sortir, n'emportant avec eux qu'une honteuse pauvreté au-dehors, & un desir insatiable de vengeance au fond de leur cœur. De retour dans leur pays natal, ils firent tous leurs efforts pour inspirer à leurs compatriotes la haine implacable dont ils étoient animés eux-mêmes. Ils avoient encore des amis dans les lieux d'où on les avoit chassés; ils tâcherent de les corrompre. Ils connoissoient la Chine par le long séjour qu'ils y avoient fait; ils s'offrirent à être les guides de quiconque voudroit aller la piller. Le butin immense qu'ils promettoient à ceux qui en voudroient tenter l'entreprise, joint à la facilité qu'ils faisoient envisager dans l'exécution, déterminèrent la plupart des gens de mei à en courir les risques. Les armateurs se présentèrent en foule, & ne réussirent que trop bien dans leurs tentatives. On n'entendit bientôt plus parler que de descentes de Japonois sur les terres de l'Empire, que de vaisseaux Chinois pris, que

de villes pillées & saccagées, que de Provinces ravagées. Toute la partie orientale du *Tché-kiang* fut réduite dans un état pitoyable par les troupes de *Ouang-tchou-foung*, de *Hiu-pi-tsi*, de *Mao-ouen-foung*, & de quelques autres pirates qui s'étoient rendus comme les Souverains de la mer. Les Officiers de l'Empire n'étoient pas d'accord entre eux; ils tâchoient de se supplanter mutuellement par des accusations réciproques, & les affaires tournoient toujours mal.

*Tchou-tché*, Général des troupes du *Fou-kien* & du *Tché-kiang*, fut le seul qui se distingua contre les Japonois. C'étoit un homme sage, attaché à son devoir, & qui entendoit très-bien la guerre. Pour peu qu'il eût été secondé, il eût pu rétablir la gloire de l'Empire en détruisant ses ennemis; mais il avoit trop de mérite pour n'avoir pas des jaloux.

La vingt-cinquième année de *Kia-tsing* (en 1577), ce brave Général fit un écrit, dans lequel il prouvoit que si on n'exterminoit pas entièrement les Japonois qui venoient ravager la Chine, c'est que parmi les Chinois il y avoit des traîtres qui favorisoient & aidoint les pirates au préjudice de leur patrie. Il envoya cet écrit à l'Empereur, & supplia Sa Majesté de vouloir bien y faire quelque attention, afin que si ce qu'il disoit étoit vrai, on nommât des Commissaires, qui fussent des hommes intègres, pour venir sur les lieux faire des informations exactes, & remédier à un mal qui n'auroit bientôt plus de remède si on le laissoit empirer. Le zèle de cet excellent Officier fut cause de sa perte. Ses envieux, munis du témoignage de quelques Officiers subalternes qui servoient sous lui, & qui n'étoient pas trop satisfaits de son exactitude à exiger tout ce qui étoit du service, le firent passer pour un imposteur, & pour un homme qui, pour pallier son peu de talent pour la guerre, rejettoit sur des traîtres

imaginaires, ce qui n'étoit que l'effet de son incapacité. L'Empereur se laissa surprendre, & priva *Tchou-tché* de tous ses emplois. *Ko-kiao* & *Lou-tang*, Officiers Généraux sous *Tchou-tché*, aussi zélés que lui pour le bien de l'Empire, & qui plus d'une fois s'étoient distingués contre les ennemis de l'Etat, furent enveloppés dans la même disgrâce. Non-seulement ils perdirent leur grade; mais encore ils furent traités en vrais criminels, pour n'avoir pas averti la Cour de la prétendue incapacité de leur Général.

Après le départ de ces trois grands hommes, les Japonois n'ayant plus à combattre que contre des hommes sans expérience & sans talent pour la guerre, s'emparèrent en très-peu de tems de presque tout le *Fou-kien* & d'une partie du *Tché-kiang*. Les tristes nouvelles qu'on annonçoit coup-sur-coup à l'Empereur, le déterminèrent à envoyer un Censeur de l'Empire, pour examiner en détail les affaires des Provinces maritimes, & lui en rendre ensuite un compte exact & sincere, afin de pouvoir prendre des mesures efficaces pour les rétablir. Sa Majesté nomma en même tems *Yu-ta-fien* Général de toutes les troupes du *Tché-kiang* & du *Fou-kien*, & lui donna *Tang-ko-koan* pour second. Mais les affaires étoient en si mauvais état, que ces deux Officiers, arrivés à leurs postes, se virent enlever dix villes considérables du *Tché-kiang*; ce qui les intimida si fort, qu'ils n'osèrent même se défendre, ni se mettre en possession de leurs emplois. Ils retournerent précipitamment à la Cour, pour pouvoir par eux-mêmes & verbalement informer l'Empereur de tout ce qui se passoit, & tâcher de lui faire envisager les expéditions des Japonois, non plus comme des pirateries & des rapines de quelques forbans, mais comme une guerre sérieuse qu'on devoit traiter dans les formes, & pour laquelle il n'y avoit rien à négliger.

Sa Majesté entra dans les vues de ses Généraux, ordonna à *Tchang-king*, premier Président du Tribunal de la Guerre, d'aller lui-même à la tête de toutes les troupes qu'il voudroit bien se choisir, pour combattre les Japonois, conjointement avec *Yu-ta-sien* & les autres qui avoient été nommés ci-devant, & qui étoient déjà sur les lieux. On se souvint alors de *Lou-tang*, le second des Lieutenans-Généraux qui avoient été cassés en même tems que *Tchou-tehé*, & on le fit partir aussi, mais en qualité de simple Officier subalterne.

A l'arrivée de tant de braves guerriers, les affaires commencerent à changer de face. Dans toutes les occasions les Japonois avoient du dessous, & ils furent chassés de la plupart des villes & des postes qu'ils occupoient. Des succès si éclatans réveillèrent la jalousie des Grands qui n'étoient pas employés. L'un d'entre eux, nommé *Tchao-ouen-hoa*, Président du Tribunal des ouvrages publics, en vint jusqu'à accuser *Tchang-king* & *Ly-tien-tchoung* d'en imposer à l'Empereur par de fausses relations; ajoutant que s'il étoit vrai que les Japonois eussent été battus aussi souvent qu'on l'avoit annoncé, & qu'ils eussent été contraints d'abandonner la plupart des places qu'ils occupoient, ils seroient absolument hors d'état de résister aux armes Chinoises dans les autres lieux qu'ils occupoient encore: d'où il concluoit que les succès dont on avoit fait si grand bruit à la Cour, étoient controuvés par ceux qui avoient intérêt à se faire valoir; ou que s'ils étoient vrais, ceux-là même qui les avoient eus, méritoient d'être punis, pour ne vouloir pas achever ce qu'ils avoient si bien commencé, & finir une guerre qui étoit si coûteuse & si humiliante pour l'Empire. Cette accusation vague eut un effet qui passa même les espérances de celui qui l'avoit formée; car l'Empereur, sans se donner le tems de l'approfondir, condamna à mort

*Tchang-king* & *Ly-tien-tchoung*, & nomma *Yang-y* pour successeur au premier, & *Hou-issoung-fien* pour tenir la place du second. Ces deux nouveaux Officiers n'eurent pas de peine à réussir ; toutes les voies leur avoient déjà été applanies par ceux auxquels ils succédoient, & ils n'eurent qu'à suivre la route frayée, pour arriver au terme des plus brillans succès. *Hou-issoung-fien*, en combattant contre les Japonois, fut assez heureux que de prendre vivant celui qui étoit à leur tête : ce qui les intimida si fort, qu'ils prirent la fuite, & abandonnerent peu de tems après la plupart des villes & des postes dont ils étoient en possession de ce côté-là ; mais du côté de *Ouen-tcheou*, de *Tay-tcheou*, de *Hoai-ngan* & de *Yang-tcheou*, tout y étoit encore à la merci des insulaires. L'Empereur envoya de nouveaux renforts, à la tête desquels il mit *Tan-lun* & *Tsi-ki-koan*, pour achever d'exterminer ces barbares, ou pour les contraindre à se retirer. De maniere ou d'autre, la Chine fut délivrée peu à peu d'un fléau dont elle avoit tant souffert depuis un si grand nombre d'années. Les Japonois furent agités chez eux par des guerres civiles : ils en firent une très-cruelle à la Corée, dont ils se rendirent presque entièrement les maîtres, & il ne leur étoit plus possible de pénétrer dans l'Empire, dont les côtes maritimes étoient presque entièrement bordées de forteresses, & toujours exactement gardées.

« La quatorzieme année de *Quang-ly* (en 1587), un Japonois nommé *Ping-sieou-ki*, homme très-habile dans l'art de faire la guerre, vint à bout de subjuguier tous les petits Souverains qui se partageoient l'Empire du Japon, & de les soumettre tous au seul maître qu'il servoit lui-même, & dont il prit la place peu de tems après ». Cette époque mérite d'être remarquée ; elle peut donner quelque jour à l'Histoire du Japon pour fixer le regne du fameux *Taikofama*, qui est



le même que ce *Ping-sieou-ki* dont voici l'histoire abrégée, telle que je la trouve dans des Mémoires rédigés sous les *Ming*.

« Quoique les Japonois eussent un Souverain qui portoit le  
 » titre de Roi, il s'étoit élevé dans la plupart des villes qui sont  
 » sous la domination, d'autres petits Souverains, qui n'en étoient  
 » pas moins absolus pour ne porter que le titre de *Koan-pe-*  
 » *tchou*. Un Seigneur, nommé *Sin-tchang*, qui commandoit  
 » à *Chan-tcheng-tcheou* ( c'est *Jamafii* ), & qui en étoit le  
 » *Koan-pe-tchou*, fit rencontre, en revenant de la chasse, d'un  
 » homme dont la physionomie lui plut extrêmement. Il s'ap-  
 » pelloit *Ping-sieou-ki*, & étoit l'esclave d'un simple particulier  
 » de *Sa-mo-tcheou* ( c'est *Satzuma* ). *Sin-tchang* voulut l'avoir à  
 » son service, le demanda à son maître, & l'obtint. Il lui donna  
 » pour premier emploi celui de visiter ses haras, & de faire  
 » en sorte qu'ils fussent bien entretenus. *Ping-sieou-ki* remplit  
 » si bien sa tâche, que son nouveau maître, charmé d'avoir  
 » à son service un homme qui s'acquittoit de ses devoirs avec  
 » tant d'exactitude, l'éleva peu à peu à des charges plus  
 » honorables, & lui donna enfin toute sa confiance. Il ne fut  
 » pas long-tems sans s'apercevoir que son esclave étoit un de  
 » ces hommes extraordinaires qui peuvent tout entreprendre,  
 » & réussir dans tout ce qu'ils ont entrepris. Il voulut en faire un  
 » guerrier, pour s'en servir dans l'occasion contre les Seigneurs  
 » voisins qui lui donnoient de l'ombrage, ou qu'il vouloit  
 » obliger à le reconnoître pour leur Souverain. *Ping-sieou-ki*,  
 » à la tête des troupes, ne se distingua pas moins qu'il l'avoit  
 » fait à la tête des affaires; car dans une seule campagne il  
 » s'assura de plus de vingt villes, qu'il mit sous la domination  
 » de son maître, lequel, en reconnaissance d'un service si  
 » important, lui donna le gouvernement de *Niéking*.

» *Sin-chang* avoit parmi ses vassaux un nommé *Ngo-ki-tché*,  
 » lequel s'étant mis à la tête d'un parti considérable, lui fit une  
 » guerre ouverte au dehors, & fomenta l'esprit de révolte  
 » au dedans. *Ping-sieou-ki* eut ordre de lever des troupes,  
 » & d'aller contre le rebelle. Il exécuta sa commission avec  
 » le même bonheur & les mêmes succès qui l'avoient suivi  
 » dans toutes ses autres entreprises. Il extermina *Ngo-ki-tché*  
 » & tout son parti ; & voloit au secours de son maître contre  
 » les conjurés du dedans, lorsqu'il apprit que tout avoit changé  
 » de face à *Chan-tcheng*, & que son Souverain avoit été tué  
 » par *Ming-tché*, un des chefs de la conjuration. A cette triste  
 » nouvelle, *Ping-sieou-ki* augmente sa petite armée de tous  
 » ceux qui voulurent bien se joindre à lui le long de la route ;  
 » & quand il se vit en état de pouvoir, sans trop de témérité,  
 » risquer le tout pour le tout, il va droit à *Chan-tcheng*, s'en  
 » rend maître après avoir battu l'armée qu'on lui opposa ;  
 » fait périr *Ming-tché* & les principaux de ceux qui lui étoient  
 » attachés, & règle toutes les affaires en vrai conquérant,  
 » non pas toutefois en son nom, mais sous celui d'un des fils  
 » de son ancien Seigneur. Ces deux expéditions, qu'il avoit  
 » coup sur coup terminées si heureusement, lui acquirent une  
 » si grande réputation, que les peuples s'accoutumerent peu  
 » à peu à le regarder comme leur *Koan-pe-tchou*, & qu'ils  
 » le reconnurent enfin pour tel lorsqu'il jugea à propos lui-  
 » même d'en prendre le titre ».

Tels sont les fondemens sur lesquels le célèbre *Taikofama*  
 eleva ce haut degré de puissance qui lui soumit presque tout  
 le Japon. Je trouve dans l'*Y-toung-tché*, que dès que *Ping-*  
*sieou-ki* fut sur le trône, il n'exigea pas que ses propres sujets  
 le proclamassent Empereur. Il étoit sûr de leurs suffrages ; mais  
 il voulut que tous les étrangers qui se trouvoient pour lors dans  
 ses

ses Etats, le reconnoissent comme tel. On y nomme en particulier ceux de Luçon (les Espagnols des Philippines), ceux de *Lieou-kieou*, ceux de *Siuen-lo* (les Siamois), & les *Fo-lang-ki*. Je crois que par les *Fo-lang-ki*, on veut désigner les Européens en général; car c'est du nom de *Frangui* qu'on les appelle dans presque toute l'Asie: mais comme les Chinois ne sauroient écrire ni prononcer en leur langue les deux syllabes qui composent le mot *Frangui*, ils leur substituent les trois caractères *Fo-lang-ki*, dont les sons réunis & prononcés rapidement, frappent l'oreille à-peu-près de la même façon.

La vingtième année de *Ouang-ly* (en 1593) est célèbre par l'expédition que firent les Japonois dans la Corée. Leurs troupes, à la tête desquelles étoit le Général *Tsing-tcheng*, firent d'abord leur descente dans l'isle de *Toui-ma-tao*, que les Japonois appellent *Tsuffima*; ils y massacrèrent tous ceux qui n'eurent pas le tems de se sauver, & passèrent ensuite en Corée, dont ils prirent presque toutes les villes.

*Ly-foung*, Roi des Coréens, ne se croyant pas en sûreté dans la Capitale de ses Etats, l'abandonna pour aller s'enfermer à *Y-tcheou*. De-là il écrivit à l'Empereur pour lui demander un prompt secours. Sa Majesté Impériale, après avoir pris l'avis de son Conseil, fit mettre promptement une armée sur pied, & l'envoya pour tâcher de *délivrer son fidèle vassal, de l'oppression de ses ennemis*. Elle nomma pour Général de cette armée, *Soung-ying-tchang*, qui étoit Président du Tribunal de la guerre, & lui donna pour second *Ly-jou-foung*. Il y eut plusieurs batailles entre les Japonois & les Chinois; mais les avantages étant à-peu-près égaux de part & d'autre, les Japonois restèrent maîtres de la plus grande partie du royaume de Corée, jusqu'à la mort de *Ping-fieou-ki*, après laquelle ils se retirèrent d'eux-mêmes, pour aller contribuer de leur part aux troubles dont

leur patrie étoit agitée. Après leur départ, les Coréens mirent toute leur attention à réparer leurs pertes ; les mers devinrent libres , & les Chinois fortifièrent plus que jamais les côtes de leur Empire , pour les préserver de ces irruptions subites des pirates qui les avoient désolées si long-tems.

Les Japonois viennent à la Chine par la mer du sud. En faisant voile vers le midi , ils arrivent sur les côtes du *Kiang-nan*, du *Fou-kien*, du *Chang-tong*, ou du *Tché-kiang*. Du tems des *Ming*, ils faisoient pour l'ordinaire leurs descentes du côté de *Ouen-tcheou* ou de *Ning-po*. Ils y arrivoient après quatre ou cinq jours de navigation seulement , si le vent souffloit du côté du nord-est. Ils venoient très-rarement par la mer orientale , à cause de la longueur du trajet qu'il leur eût fallu faire.

*Pour parcourir les côtes du Japon dans toute leur longueur d'est à ouest, il faut employer quatre à cinq mois ; mais il ne faut que trois mois pour les parcourir dans leur largeur nord & sud. C'est ainsi que s'exprime un livre fait du tems des Ming. La mer, continue-t-il, environne ce royaume, lequel a la Corée au nord-ouest, & Lieou-kieou au midi. L'isle de Toui-ma-tao n'en est éloignée que d'une ou deux journées de navigation ordinaire ; & c'est toujours par-là que passent les vaisseaux Japonois quand ils vont en Corée ; comme ils passent par Sa-mo-tcheou, où ils arrivent dans l'espace de sept jours, si le vent est favorable, lorsqu'ils veulent aller à Lieou-kiéou. Ceux qui viennent du Japon pour apporter le tribut, s'embarquent à Po-to, vont à Ou-tao, & entrent de-là dans la mer de la Chine.*

*Ou-tao* est la petite isle qui est marquée sur la carte du nom de *Goto*. Il est dit dans l'*Y-toung-tché*, que du tems des *Ming*, lorsque les Japonois venoient infester les côtes de la Chine , ils se déterminoient à venir faire leurs descentes

suivant les vents de la saison. Par un vent de nord-est, ils venoient de *Sa-mo-tcheou* ou de *Ou-tao* par les isles de *Liou-kieou*, où ils s'arrêtoient pour attendre que le vent se fixât au nord; & quand le vent étoit constant, ils alloient à Canton. Si le vent se tournoit à l'est, ils alloient à l'isle de *Pong-hou* & au *Fou-kien*. Là ils divisoient leurs troupes, & en envoyoient à *Tchuen-cheou*, à *Tchang-lo*, &c. Par un vent de nord-est, ils alloient encore à *Ou-cha-men*, où ils divisoient leurs troupes, dont ils envoyoient une partie à *Kieou-chan*, à *Hai-tcha-men*, à *Ouen-tcheou*, & autres lieux voisins, & une autre partie à *Tcheou-tchan*; d'où, prenant leur route vers le midi, ils se rendoient à *Ting-hai*, à *Hiang-chan*, à *Foung-hoa*, à *Tchang-kouo* & à *Tay-tcheou*. Si le vent d'est étoit constant, ils alloient à *Ly-fi-yu*, à *Pi-hia*, ou à *Tchen-tfien*, & de-là ils se répandoient dans les lieux qu'ils trouvoient le moins bien gardés. Par le vent d'est ils alloient aussi à *Yang-chan*, à *Lin-koan*, à *Tsin-tang*, à *Tfien-tsun*, à *Nan-yuen*, & à *Tay-tsang*. Après avoir passé *Nan-chan*, ils entroient dans le *Kiang*, & alloient à *Koa-tcheou*, à *Y-tchen*, à *Tchang-tcheou* & à *Tchen-kiang*. Par le même vent d'est, lorsqu'ils se trouvoient en pleine mer, ils faisoient voile vers *Hoai-ngan*, *Yang-tcheou*, *Teng-tcheou*, *Lay-tcheou*, &c. Lorsqu'ils étoient à *Ou-tao*, si le vent souffloit du côté du midi, ils alloient en Corée. Avant le *Tfié-ki* nommé *Tsing-ming*, c'est-à-dire avant le mois d'avril, le vent est toujours inconstant. Vers le milieu d'avril, le vent se tourne au nord-est, & s'y fixe jusques vers la fin de juin. Depuis la fin de juin jusqu'au commencement d'octobre, le vent soufflant constamment du côté du midi, les Japonois n'osoient tenir la mer, non plus que depuis octobre jusqu'en décembre, parce que le vent est presque toujours au nord-ouest. En général, du tems des *Ming*, on se préparoit à combattre contre les Japonois depuis

la troisieme jusqu'à la cinquieme lune inclusivement, c'est-à-dire depuis le mois d'avril jusqu'à la fin de juin; & l'on se tenoit seulement sur ses gardes pendant la neuvieme & dixieme lunes, c'est-à-dire pendant les mois d'octobre & de novembre.

La plupart des Japonois qui venoient faire des descentes sur les terres de l'Empire, estoient de *Sa-mo-tcheou* (Satzyma), de *Fei-heou* (Figo), de *Tchang-men* (Nagatio), ou bien de *Ta-yu* (Ofumi), de *Tchou-tfien* (Tfikudsen), de *Tchou-heou* (Tfirongo), de *Po-touo*, de *Ge-fiang* (Fiugo), de *Nid-mo*, de *Kin-tcheou*, de *Ki-tcheou*, auxquels se joignoient ceux de *Foung-tfien* (Budsen), de *Foung-heou* (Bungo) (1), & de *Ly-tsuen*. Parmi les Rois qui partageoient entre eux l'Empire du Japon, le plus considerable étoit celui qu'on appelloit *Chan-tcheng-kiun* (le Roi de la ville qui est sur la montagne); c'est le Roi de Jamafi ou de Miaco : mais peu à peu les autres Princes secouerent le joug, & se rendirent indépendans les uns des autres. Ceux de *Chan-keou*, de *Foung-heou*, & de *Tchou-yun* se firent entre eux des guerres cruelles. Le Roi de *Foung-heou* (de Bungo) vainquit plusieurs fois celui de *Tchou-yun* (Idsumi) & de *Chan-keou*, & se rendit maître de leurs Etats, aussi bien que de *Fei-tfien* (Finoura), & de quelques autres isles au nombre de six. Depuis ce tems, ajoute mon auteur, les Japonois n'ont point eu de Gouvernement fixe.

(1) Ce nom, qui est entre parentheses, & les précédens, sont les noms Japonois correspondans aux mots Chinois. Je les ai tirés de la carte qui est insérée dans Koempfer. On voit par-là comment les mêmes caracteres sont prononcés différemment.

*Du Royaume de Koua-oua.*

LE Royaume de *Koua-oua* est connu sous différens noms. On l'appelloit anciennement *Tché-po-koue*, ou le Royaume de *Tché-po*, *Pou-kia-loung*, & *Hia-siang*. Les *Yuen* ou les Mongoux sont les premiers qui lui aient donné le nom de *Koua-oua*, qui signifie *son de courge*, parce que le son de voix des peuples de ce Royaume approche beaucoup de celui que rend une courge sèche, quand on la frappe, ou qu'on la fait rouler par terre.

Ce royaume est situé au milieu de la mer du sud-ouest, & les vaisseaux qui viennent du grand occident à la Chine, le côtoient pendant quelque tems. A en croire le *Siu-ouen-hien-toung-kao*, *Koua-oua* a à l'orient le Royaume connu anciennement sous le nom de *Niu-jin-koue*, qui signifie *Royaume des femmes*; à l'occident le *San-fo-tchi*, au midi l'ancien Royaume de *Ta-che-koue*, & au nord celui de *Tchan-tcheng*. On va à *Koua-oua* par le *Fou-kien*. On s'embarque à *Tsuen-tcheou-fou*, on dirige sa route vers le sud, on passe par *Tchan-tcheng*; & après environ un mois de navigation, on arrive.

*Koua-oua* est divisé en Royaume oriental & en Royaume occidental; & il y a deux Rois qui ont sous eux des *Sou-ki-tan*, des *Ta-pan*, des *Ta-ouang*, des *Ty-hou*, &c. lesquels sont dans ce pays, ce que sont ailleurs les Princes & les Grands. On distingue trois sortes de personnes qui habitent ce Royaume : 1°. les étrangers de l'occident, & ceux-là sont très-propres dans leurs personnes, dans leurs habits, & dans leurs maisons, & passent pour être habiles dans tous les arts; 2°. les Chinois qui s'y sont fixés du tems des *Tang*, & qui ont embrassé la religion mahométane, & ceux-ci sont appelés les *Tang*. Ils font le commerce & naviguent le long des côtes;

3°. enfin les naturels du pays qui ne ressemblent en rien aux deux autres que je viens de nommer. Les premiers logent dans des maisons propres & commodes, ils se nourrissent bien, se font porter dans des chaises fort douces, savent jouer de la flûte traversière, & ont des Spectacles publics semblables à nos Comédies. C'est ainsi qu'il en est parlé dans un livre fait du tems des *Soung*. Le même livre dit encore, que vers la cinquième lune ils prennent leurs divertissemens sur des barques; qu'à la dixième lune leurs jeux se font sur les montagnes; & qu'en tout tems ils aiment à monter à cheval : ce qu'ils font avec une adresse merveilleuse.

Il est dit dans un livre fait du tems des *Ming*, que ces étrangers savent si bien tirer parti du terrain, qu'ils le rendent fertile en toutes sortes de productions; qu'il n'y a ni voleurs, ni malfaiteurs chez eux, & que si quelqu'un laisse tomber quelque chose, personne ne la ramasse pour se l'approprier. Le *Tay-ping-tché-po*, c'est-à-dire, *tranquille comme le Royaume ou le pays de Tchê-po*, à la lettre *le tranquille Tchê-po*, est une expression devenue proverbe; & c'est une preuve qu'on n'avance rien ici que de vrai (1).

(1) Je suis tenté de croire que ceux dont on parle ici font une colonie des anciens Chrétiens de Saint-Thomas. Une de mes preuves, & la seule que je rapporterai, est une lettre qui fut écrite la septième année de *Hiuen-té*, cinquième Empereur de la Dynastie des *Ming*, lorsque ceux du pays envoyèrent payer le tribut. Cette lettre, dit l'*Y-toung-tché*, étoit datée de l'an 1376; & je ne vois pas, ajoute-t-il, quelle époque on a en vue ici. Ce Royaume a été fondé la

première année de *Yuen-kang* (neuvième du règne de *Hiuen-ty*). Il me semble que le calcul de l'*Y-toung-tché* n'est point juste; car, depuis *Yuen-kang-yuen-nien*, comme il s'exprime, c'est-à-dire, depuis la première année de *Yuen-kang*, qui est la neuvième du règne de *Siao-hiuen-ty*, huitième Empereur de la Dynastie des *Han* occidentaux, jusqu'à la septième année de *Hiuen-té*, cinquième Empereur de la Dynastie des *Ming*, il y a exactement mille quatre cents quatre-vingt-dix



## A LA CONNOISS. DES PEUPLES CHINOIS. 103

Les seconds, c'est-à-dire les *Tang*, ou les Chinois qui s'établirent dans ces lieux pendant le regne de la Dynastie des *Tang*, laquelle a commencé l'an 618 de l'ère chrétienne, & a fini l'an 924; ces Chinois, dis-je, y ont des villes en propre, sous la dépendance néanmoins des Rois du pays; & ces villes sont très-bien entendues. Elles sont bâties de briques, & ont toutes les commodités qui sont ordinaires aux villes Chinoises. Elles sont au nombre de quatre. La première s'appelle *Tou-pan*. Elle peut contenir environ mille familles. Elle paie tribut aux deux Rois, oriental & occidental. Les habitans sont tous des Chinois originaires du *Fou-kien*, ou de la Province de Canton. La seconde s'appelle *See-toun* ou *See-tsoun*; elle est à l'est de la première, environ à une demi-journée de distance. Elle est habitée par des Chinois de toutes les Provinces indifféremment; mais c'est un homme de Canton qui est à leur tête. Il y a à-peu-près mille familles. C'est-là que vont les vaisseaux étrangers pour faire leurs cargaisons des marchandises de la Chine. On y trouve de l'or, de l'argent, & toutes sortes de choses précieuses. En allant du côté du midi, après avoir marché environ une demi-journée, on arrive à un endroit qu'on appelle *Tan-choui-hiang*. Là on prend un petit bateau; & après avoir vogué l'espace d'une vingtaine de lys, on arrive à la troisième ville que les gens du lieu nomment *Sou-lou-ma-y*, dans laquelle il peut y avoir mille familles dont la moitié est de Chinois, & l'autre moitié de naturels du pays. A côté de cette ville il y a une langue de terre qui forme une presqu'île,

sept ans; ce qui ne sauroit convenir à la date de la lettre, qui est de 1376. Car, en remontant par les cycles, je trouve que la septième année de *Hien-té* répond à l'an de l'ère chrétienne 1432,

& que la première année de *Yuen-kang* est la soixante-cinquième année avant l'ère chrétienne. Je reviendrai tout-à-l'heure à l'examen de cette date.

laquelle est couverte d'arbres, & où il y a une quantité prodigieuse de singes à longues queues. De cette presqu'île, ou de *Sou-lou-ma-y*, en avançant encore l'espace de quatre-vingt lys, par eau, on arrive à *Tchang-kou*, la dernière des villes où il y ait des Chinois domiciliés.

De *Tchang-kou* pour aller à la Capitale du Royaume, il n'y a que le chemin de terre. On tire vers le sud-ouest ; & après avoir marché une demi-journée, on arrive dans l'endroit où le Roi tient sa Cour. Ce lieu n'a de remarquable que le palais du Roi lui-même. Les maisons y sont hautes d'environ quarante pieds. Le sol en est de planches, sur lesquelles on met des rotins qui sont joints les uns aux autres avec assez d'art.

Le Roi porte sur sa tête un bonnet fait de feuilles d'or, & sur sa poitrine une grande piece de brocard enrichie de toutes sortes de pierreries. Il a autour de ses reins une piece de soie brochée d'or, à laquelle est attachée une courte épée d'une trempe très-fine. Il va nuds pieds. Lorsqu'il veut sortir, il monte sur un éléphant ou sur un bœuf.

Les hommes portent leurs cheveux pendans, & les femmes les nouent sur leur tête. Les uns & les autres n'ont pour tout habillement qu'une piece de toile, ou de toute autre etoffe, dont ils s'enveloppent le corps. Quelques-uns cependant portent une espee de corset.

Leurs punitions sont différentes des nôtres, & il semble qu'ils ne fassent aucune distinction entre les différens crimes. On ne fait ce que c'est que la bastonnade ; mais dès que quelqu'un est en faute, on l'attache à un pieu, & on lui coupe la tête : c'est le seul châtiment dont les Magistrats punissent les coupables.

La monnoie qui est en usage pour le commerce en détail & pour les dépenses journalieres, ne differe pas de nos caches. Nos caches mêmes, sur-tout les anciennes, y ont un très-grand cours.

## A LA CONNOISS. DES PEUPLES CHINOIS. 105

cours: Elles sont portées chez eux par les commerçans de nos Provinces maritimes.

Leurs mesures sont le double des nôtres, de sorte que deux de leurs boisseaux, par exemple, deux de leurs pieds, contiennent autant, mesurent autant que quatre de nos boisseaux, que quatre de nos pieds. Ils sont très-mal propres sur leurs personnes & dans leur maniere de manger. Ils se nourrissent de serpens & de toutes sortes d'insectes. Ils n'ont point de lits pour se coucher; mais quand ils veulent prendre leur repos, ils le font sur le plancher tout nud, ou en y étendant une simple natted. Ils sont fort superstitieux sur le compte des esprits, & ils paroissent n'avoir d'autre religion que le culte qu'ils leur rendent. Ils ont la tête faite comme celle des singes, & sont d'une couleur approchante du noir.

Les cérémonies de leurs mariages sont assez singulieres. Ce n'est point la femme qui est conduite dans la maison du mari; c'est le mari qui est conduit par ses parens dans la maison de celle qu'il doit épouser. Là il est cinq jours de suite à écouter les instructions du pere & de la mere, ou des plus proches parens de sa future epouse. Les cinq jours expirés, le mariage est censé fait; & l'on conduit les nouveaux epoux au son des instrumens, avec un nombreux cortège de gens armés, jusques dans la maison du mari. Pendant cette marche, la nouvelle epousée n'est revêtue d'aucune sorte d'habit; mais elle a le corps tout couvert de plaques d'or, d'argent, & de toutes sortes de bijouteries du pays.

Une autre cérémonie assez singuliere, est celle qui se pratique à l'égard de leurs enfans, dès qu'ils ont atteint l'âge d'un an. Ils assembloient tous leurs parens & tous leurs amis; & en leur présence, ils remettent entre les mains de l'enfant, une epée ou un coutelas, en lui disant, *Pou-la-téou*, c'est-à-dire, *tiens, voilà pour défendre tes jours*. Depuis ce moment, l'enfant ne

quitte plus les armes; ce qui est cause que dans la moindre dispute qu'ils ont entre eux, ils en viennent presque toujours à se couper la gorge. Si le meurtrier est pris, il est puni de mort; mais si pendant les trois premiers jours après son meurtre, il vient à bout de se soustraire aux recherches de ceux qui le poursuivent, il peut reparoître hardiment le quatrième jour; il n'a plus rien à craindre, parce que la loi l'a absous. L'usage fréquent qu'ils font des armes, les rend intrépides à la guerre : ils sont tous soldats, & presque tous bons soldats.

Le seul respect qu'ils rendent aux morts, est l'exécution de ce qu'ils ont ordonné eux-mêmes en mourant par rapport à leurs funérailles, lesquelles n'aboutissent qu'à l'eau, au feu, ou à la voirie. Ainsi, dès que quelqu'un est mort, on précipite son cadavre dans la mer ou dans la rivière, ou on le brûle, ou on le jette dans quelque champ pour être la pâture des chiens & des oiseaux de proie.

Ce peuple ne se sert ni de pinceau ni de papier pour écrire; mais seulement d'un poinçon de fer ou de bois, ou d'os ou de toute autre manière, au moyen duquel il grave sur des feuilles de *Kiao-ichang* (l'arbre *Kiao-ichang* est apparemment une espèce de palmier), les lettres dont il a besoin pour manifester ses idées. Ces lettres sont les mêmes que celles qui sont en usage dans le Royaume de *So-ly-koue*. On ne distingue dans ce pays ni hiver, ni printemps, ni automne. Il y règne un été continu. On y fait deux récoltes de riz par an; & les arbres y sont presque toujours chargés de fruits. On y trouve de l'or, de l'argent, des cornes de rhinocéros qu'on appelle *Ty-mi* en langue du pays, de l'ivoire qu'on appelle *Kia-lo*, de l'écaille, des parfums de toutes les sortes, des diamans, du *Pin-lang* (c'est ce qu'on connoît dans l'Inde sous le nom d'Arêque), du bois de *Sou-mou* pour teindre en rouge, du poivre, du *Pi-seng-isi*. Le *Pi-seng-*

*tsié* est une plante rampante qui donne ses fleurs à-peu-près dans le tems que nous comptons pour notre printems , & ses fruits dans le tems de notre été; les fleurs sont blanches, & le fruit est noir. Je ne trouve point quel est l'usage de cette plante. Il y a outre cela des *Hao-ting*, espece d'oiseaux dont le plumage est jaune en dehors & rouge en dedans, & qui sont plus gros que nos oies ordinaires, auxquelles ils ressemblent d'ailleurs: des *Ho-ki*, autre espece d'oiseaux qu'on peut ranger dans la classe des grues; ils sont un peu plus gros que les grues, ils ont une crête rouge sur la tête, & le plumage ressemble à la laine des moutons; cet oiseau singulier mange du charbon: des *Tao-koa-niao* qui sont une espece de perruches dont le plumage est de toutes les couleurs: des *Tsai-kieou*, espece de tourterelles différentes des nôtres, en ce que leur plumage est de toutes les couleurs: des perroquets & autres oiseaux semblables. On y trouve aussi des loups blancs.

Ceux de *Koua-oua* vinrent pour la premiere fois rendre hommage à la Chine vers le milieu du regne de *Yuen-kia* sous *Ouen-ty*, troisieme Empereur de la petite Dynastie des *Soung*, c'est-à-dire vers l'an de Jésus-Christ 439. Ils continuèrent à venir payer le tribut jusques vers le milieu du regne de *Tchun-hoa*, qui répond à-peu-près à l'an 994 de l'ere Chrétienne, sous *Tay-soung*, deuxième Empereur de la Dynastie des *Soung*. Le Roi qui envoya, s'appelloit *Mou-lou-tcha*. Depuis ce tems jusqu'en 1110, ils ne parurent point; & quand ils vinrent, ils n'apportèrent aucune raison pour se justifier d'une si longue absence. Apparemment qu'ils n'eurent pas lieu d'être satisfaits de la réception qu'on leur fit, puisqu'ils ne revinrent plus, & que le premier Empereur des *Yuen* ou Mongoux envoya contre eux une armée vers l'an 1287. « Dans le Royaume de *Koa-oua*, dit l'*Y-toung-tché*, il y a une riviere appelée *Pak-té-hien* qui coule depuis

» *Tou-ma-pan-ouang-fou* jusqu'à *Pou-pan* où est son embouchure. C'est par-là que les troupes des Mongoux voulurent entrer dans le pays; mais comme ce poste est très-important, & qu'il étoit bien gardé, les Mongoux échouèrent dans leur entreprise, & furent contraints de revenir sur leurs pas, après avoir perdu beaucoup de monde dans plusieurs combats qu'ils livrèrent ».

La troisième année de *Houng-hou*, en 1370, le Roi de *Koa-oua*, nommé *Si-li-pa-ta-la*, envoya une grande Ambassade, dont le chef s'appelloit *Pa-ti-tchan-pi*, avec une lettre écrite sur une feuille d'or, & des présens de quantité de choses précieuses qui se trouvent dans son Royaume. A la suite des Ambassadeurs étoient trois cens esclaves noirs. L'objet de l'Ambassade étoit de féliciter le fondateur de la nouvelle Dynastie, de lui rendre hommage, & de lui demander des *Patentes de Roi*, scellées du sceau de la Dynastie des *Ming*, en place de celles qu'ils avoient, & qui étoient marquées du sceau de la Dynastie des *Yuen* qui venoit d'être éteinte. L'Empereur accorda tout ce qu'on lui demandoit.

Quelques années après, Sa Majesté Impériale envoya des députés à *Koa-oua*: on n'en dit pas la raison. Quoi qu'il en soit, les envoyés Chinois furent à peine arrivés à *San-fo-tchi-koue*, que par ordre du Roi de *Koa-oua*, ils furent tous massacrés. En conséquence d'une action si perfide, l'Empereur fit rayer ceux de *Koa-oua* du nombre des Tributaires, & fit défense à ses sujets d'avoir désormais aucune communication avec eux; mais soit qu'on eût oublié leur insulte, ou qu'ils se fussent justifiés d'avoir contribué au massacre des Chinois, vers le milieu du regne de *Houng-qu*, c'est-à-dire vers l'an 1383, les deux Rois de *Koa-oua* (oriental & occidental) envoyèrent ensemble payer le tribut, & leur tribut fut accepté.

La troisieme année de *Young-lo*, en 1405, le Roi oriental envoya seul son tribut, & fit demander pour lui des patentes & un sceau particulier : ce qui lui fut accordé. Mais cela n'empêcha pas que, deux ans après, le Roi occidental son concurrent, n'envahît toute l'autorité, & ne le détruisît avec tous ceux qui lui étoient attachés. Dans le tumulte qu'il y eut à cette occasion, les Chinois qui se trouverent alors sur les lieux, furent fort maltraités : cent soixante-dix furent ~~tués~~ morts sur la place ; ce qui fit craindre au Roi de *Tou-ma-pan* (c'est le titre que prit le Roi occidental) que l'Empereur ne voulût venger le sang de ses sujets. Pour éviter les châtimens dont il se croyoit menacé, il prit le parti de s'humilier & de demander grace. Il envoya une Ambassade solennelle, à la tête de laquelle il mit un nommé *Ya-lié*, homme souple, rusé, & très-propre à faire reussir la commission dont il le chargeoit. *Ya-lié* arrivé à la cour, l'Empereur lui donna une audience publique, dans laquelle, après avoir parlé de la conduite du Roi de *Tou-ma-pan* dans les termes les plus forts, il conclut qu'il lui accordoit une grace dont il étoit indigne, à condition qu'il enverroit incessamment soixante mille onces d'or. *Ya-lié* fit ses remerciemens, & se retira.

Quelques années après, ceux de *Koa-oua* vinrent apporter le tribut, & avec le tribut, dix mille onces d'or seulement, au lieu des soixante mille onces auxquelles ils avoient été taxés. Sur cela le Tribunal des rites fit ses représentations à Sa Majesté, & insista fort pour qu'on exigeât la somme entiere ; mais l'Empereur plein de bonté pour tous ses vassaux, répondit « qu'il » n'en vouloit point à l'or de ses tributaires ; qu'il n'exigeoit » d'eux que le respect & l'obéissance ; & que s'il avoit con- » damné ceux de *Koa-oua* à payer soixante mille onces d'or, » il ne l'avoit fait que pour leur faire sentir toute l'énormité

» de leur faute, & pour le bon exemple des Royaumes etran-  
 » gers ; mais que, puisqu'ils se reconnoissoient coupables, &  
 » qu'en apportant dix mille onces d'or, ils avoient donné des  
 » preuves qu'ils étoient repentans, il vouloit lui-même leur  
 » donner des preuves de son bon cœur & de sa libéralité, en  
 » leur faisant, en pur don, la remise des cinquante mille onces  
 » d'or qui restoit à payer ; qu'il vouloit de plus qu'on leur don-  
 » nât en toiles, en soieries, & en différentes marchandises de la  
 » Chine, beaucoup plus qu'ils n'en auroient pu acheter avec les  
 » dix mille onces d'or qu'ils avoient apportées». L'ordre de l'Em-  
 pereur fut exécuté : les Ambassadeurs furent accablés de bonnes  
 paroles & de présens, tant pour leur Roi, que pour eux-mêmes,  
 & on ne souffrit pas qu'ils fissent la moindre dépense le long  
 du chemin lorsqu'ils s'en retournerent.

La seizième année du même *Young-lo*, (en 1420) le Roi  
 de *Koa-oua* envoya pour son tribut un *Yng-ou* blanc, espece  
 de perroquet, ou gros oiseau auquel on apprend à parler.

La septième année de *Huen-té* (en 1432), les Ambassa-  
 deurs de *Koa-oua* vinrent apporter le tribut. La lettre dont  
 ils étoient chargés étoit datée de l'an 1376 (1).

(1) J'ai promis ci-dessus (page 103, note) que je reviendrois à cette lettre ; je tiens ma parole. L'*Y-toung-tché* dit que le Royaume de *Koa-oua* a été fondé la première année de *Yuen-kang*. Si cela est, la lettre ne date point depuis la fondation ; car la première année de *Yuen-kang* est la soixante-cinquième avant Jésus-Christ. Cette lettre fut écrite la septième année de *Huen-té*, laquelle répond à l'an 1432. A. 1432 ajoutez 65,

pour aller jusqu'à la neuvième année de *Siac-huen-ty*, qui est la première de *Yuen-kang*, vous aurez 1497 pour le nombre d'années qui se sont écoulées depuis la première année de *Yuen-kang* jusqu'à la septième année de *Huen-té*. Donc, ou le Royaume de *Koa-oua* n'a pas été fondé la première année de *Yuen-kang* ; ou, s'il a été fondé cette même année, la date de la lettre, qui est de 1376, n'est pas celle de la fondation. On peut dire



## A LA CONNOISS. DES PEUPLES CHINOIS. 111.

La huitieme année de *Tchen-toung* (en 1443), l'Empereur ordonna que ceux de *Ko-aoua* ne viendroient apporter le tribut, que de trois ans en trois ans ; ce qu'ils exécuterent ponctuellement jusqu'au regne de *Houng-tché*. Mais depuis les dernieres années de *Houng-tché*, jusqu'à la fin des *Ming*, c'est-à-dire depuis environ l'an 1500 jusqu'en 1644, on n'entendit presque plus parler d'eux.

### *Du Royaume de Tchen-la.*

Le Royaume de *Tchen-la*, qu'on appelle aussi *Tchan-la*, étoit originairement tributaire de *Fou-nan* ; mais peu à peu ces deux Royaumes furent réunis sous un même Roi, qui fut celui de *Tchen-la*. Sa position par rapport à la Chine, est au sud-ouest. Il a la mer à l'est, *Pou-kan* à l'ouest, *Kia-lo-fi* au midi, & *Tchan-tcheng* au nord. Il fut divisé pendant quelque tems en deux Royaumes, dont l'un s'appelloit le *Tchen-la* d'eau, & l'autre le *Tchen-la* de terre. Le *Tchen-la* d'eau étoit la partie du midi le plus près de la mer, & le *Tchen-la* de terre étoit la partie du nord dans laquelle il y a quantité de montagnes. Mais après que *Fou-nan* eut été réuni à *Tchen-la*, la dénomination de *Tchen-la* d'eau & *Tchen-la* de terre n'eut plus lieu ; ce qui arriva vers le milieu de *Ta-yé*, sous la sixieme année de *Yang-ty*, second Empereur de la petite Dynastie des *Soui*, c'est-à-dire vers l'an 606 de l'ere Chrétienne.

Pour aller de la Chine à *Tchen-la*, il faut passer par *Suen-lo*.

que l'*Y-toung-tché* ne prétend pas donner une époque précise de la fondation du Royaume de *Koa-oua* ; car il se tromperoit dans son calcul,

de 121 ans, c'est-à-dire de deux cycles Chinois, plus un an : ce qui n'est pas probable.

De *Supn-to* (Siam) en allant droit au midi, on arrive après dix jours à *Fan-yu*. Mon Auteur ne dit pas ce que c'est que ce *Fan-yu*. Je suppose que c'est un port de *Tchen-la*, si c'est par mer qu'on y va depuis *Suen-to*. Quoi qu'il en soit, ce pays est très-vaste, puisqu'il a plus de sept mille lys d'étendue, & qu'il compte plus de soixante Provinces. Les villes en sont grandes & fortes. La Capitale sur-tout est recommandable par sa grandeur (elle a plus de soixante-dix lys de tour); & par les richesses qu'elle renferme; on compte plus de trente temples dédiés à *Fo*, revêtus de pur or, tant en dehors qu'en dedans; quantité de tours élevées en l'honneur du même *Fo*, & également revêtues d'or, & enfin des ponts que l'on prendroit pour être d'or massif (1). Le Roi a plusieurs Palais, dans chacun desquels il y a une tour d'or, huit statues de *Fo* d'or aussi, & deux lions du même métal.

Les hommes & les femmes nourrissent également leurs cheveux. Ils portent des habits longs, sans boutons ni aucune sorte d'attache; seulement ils entourent leur corps du côté des reins, avec une pièce d'étoffe ou une simple toile. Cet habillement est très-beau à voir. Il est varié, quant à la couleur & aux richesses dont il est chargé, suivant la qualité & le rang de celui qui le porte. Les hommes portent un bonnet garni de fleurs d'or, un collier de perles, des bracelets d'or ornés de pierreries, de celles sur-tout qu'ils appellent *œil de chat*, & des anneaux d'or à chacun des deux pieds, sur lesquels brillent

(1) Les tours & les ponts dont on parle ici, sont des signaux de convention, pour signifier que le temple dont ils sont l'accompagnement, est dédié à *Fo*. Les tours ont, pour l'ordinaire, neuf pièces d'étages, à la distance de

cinq ou six pieds chacun, & qui vont toujours en diminuant de grosseur. Les ponts sont pour passer un fossé large seulement de trois ou quatre pieds, qu'on creuse au-devant ou autour du temple.

aussi les saphirs & les émeraudes ; mais leurs souliers ne sont que de peau toute simple. Il n'y a chez eux que les personnes du rang le plus bas , qui n'aient pas dans leurs ménages des vases & des ustensiles d'or. Ce métal précieux étant si commun dans ce pays , il n'est pas surprenant qu'on l'ait appelé par distinction le riche *Tchen-la*.

Leurs divertissemens publics se font à la cinquième & sixième lunes. Les hommes & les femmes ne savent ce que c'est que le travail. Tous les ouvrages se font chez eux par ceux de *Suen-lo* qui vont s'y établir , & qui s'y enrichissent en peu de tems.

La cérémonie de leurs mariages se fait toujours le soir. On allume un flambeau, qui doit être assez gros pour pouvoir durer huit jours de suite. Ce n'est qu'après la huitaine, que le mariage est censé fait , & que les nouveaux mariés peuvent habiter ensemble ; mais le mariage une fois consommé, les deux époux ne font pas grand cas de la fidélité conjugale. Le mari jouit sans scrupule, de la première femme qui ne s'y refuse pas, tandis que la femme, de son côté, se livre aussi sans scrupule au premier venu. Les loix les plus ordinaires de la pudeur ne sont point observées chez ce peuple. Dès qu'une fille a passé l'âge de dix ans , son père & sa mère la font déflorer par quelque Bonze du pays, auquel ils donnent une somme d'argent proportionnée à leurs facultés. Ils regardent l'action infâme de ce Bonze , comme un honneur qu'il leur fait & une grace qu'il leur accorde ; parce qu'une fille qui n'a pas ainsi perdu sa virginité, ne trouveroit personne qui voulût l'épouser.

Ils ne font pas beaucoup de cérémonie pour leurs morts. Ils les jettent dans le premier champ, & attendent que les oiseaux de proie ou les chiens les aient dévorés. Si un cadavre ainsi exposé est dévoré promptement , n'importe par quelle sorte

de bêtes, on le regarde comme ayant été la dépouille d'un Saint. Si au contraire les animaux le laissent quelque tems sans y toucher, il est regardé comme le cadavre d'un malheureux. J'oubliois de dire qu'avant de l'exposer ainsi, ses plus proches parens lui coupent une poignée de cheveux qu'on conserve ensuite dans la famille pour servir de preuve qu'il a existé. Quand on porte le cadavre au lieu où il doit être exposé, toute la parenté l'accompagne au son des instrumens de musique.

Ils ne se servent ni de pinceau, ni d'encre, ni de papier pour écrire; mais ils préparent des peaux de bêtes, sur lesquelles, avec un poinçon de fer trempé dans de l'eau de chaux, ou simplement avec un crayon fait avec de l'alun, ils gravent leurs caractères d'une manière ineffaçable.

Les châtimens dont ils punissent les coupables, pour les crimes ordinaires, sont des amendes plus ou moins considérables, suivant la qualité du délit & les facultés du criminel. Ce sont toujours des onces ou des livres d'or à payer. Pour les grands crimes ils coupent le nez, les oreilles, les pieds ou les mains. Aux voleurs, par exemple, on leur coupe les mains ou les pieds, & aux infracteurs de certains réglemens un peu essentiels, on coupe le nez ou les oreilles; mais quand le coupable mérite la mort, on l'écrase entre de grosses pierres, ou on l'enterre tout vivant.

La droite est parmi eux la place d'honneur, de même que le côté qui regarde l'orient. Il y a cinq ordres de Grands. Ceux du premier ordre s'appellent les *Kou-lo-iché*, ceux du second les *Kao-siang-pin*, ceux du troisieme les *Po-ho-to-ling*, ceux du quatrieme les *Ché-mo-ling*, & ceux du cinquieme les *Jan-rouo-lo*.

Lorsque ces Grands, ainsi que les Officiers ordinaires, sont appelés pour être admis en présence du Roi, avant que d'entrer

ils se mettent à deux genoux sur la première marche de l'escalier qui conduit à la salle, se courbent trois fois jusqu'à toucher la terre du front, se relèvent & vont jusqu'à la porte de la salle, où ils attendent qu'on leur dise d'entrer. Lorsqu'ils en ont reçu l'ordre, ils entrent, se rangent des deux côtés, se mettent à genoux, croisent les bras de manière que la main droite appuie sur l'épaule gauche, & la main gauche sur l'épaule droite, & restent dans cette posture gênante, pendant tout le temps que dure l'audience. L'audience finie, ils frappent la terre du front, & se retirent dans le même ordre qu'ils ont observé en entrant.

Le Roi assemble une fois chaque année les Etats-Généraux de son Royaume, & c'est alors qu'il se montre dans toute sa pompe. Dans la cour qui est immédiatement devant la salle du trône, sont rangés de côté & d'autre, des rhinocéros, des éléphants blancs, des paons & des singes. La salle du trône (suivant la description qui en a été faite dans l'histoire des *Souï*, ou, pour mieux dire, dans des mémoires où l'on a ramassé tout ce qui s'est passé pendant le peu de temps qu'a duré leur Dynastie); la salle du trône, dis-je, est comme incrustée en or. Le trône lui-même est composé tout à la fois d'or, de pierreries, & du bois le plus précieux, lequel répand en tout temps une odeur exquise. Il y entre sept sortes de pierres précieuses, & cinq espèces de bois odoriférans. A chaque côté du trône, un peu en avant, sont des cassolettes d'or, dans lesquelles deux hommes qui sont là debout, jettent continuellement des parfums. La couronne du Roi est d'or, travaillée en filigrane, & enrichie de pierreries. Son collier est fait de grosses perles; elles sont séparées de distance en distance par des cordons de perles de moindre grosseur, qui descendent jusques sur la poitrine & sur les épaules; ses fouliers sont de simple peau de bêtes, & pour pendans d'oreilles il porte deux petites clochettes d'or.

Il y a dans le Royaume de *Tchen-la*, des gens qui cultivent l'astronomie, & qui sont assez habiles pour prédire les éclipses du soleil & de la lune. Ils font commencer leur année à la lune qui répond à la dixieme lune Chinoise (1), & ils n'intercallent jamais que la neuvieme lune. Ils partagent la nuit en quatre tems, à chacun desquels ils donnent un nom particulier. Ils appellent leurs Docteurs du nom de *Pan-ki*, & leurs Religieux de celui de *Tchou-kou*.

Ce pays, dit un livre fait du tems des *Ming*, est assez fertile pour n'avoir pas besoin d'être cultivé. Il produit de lui-même une plante qui suffiroit seule pour nourrir les habitans. Cette plante vient dans l'eau; & à mesure que l'eau croît, la plante s'élève de façon qu'elle surnage toujours. Elle est très-abondante, & le fruit qu'elle produit, est une espece de grain fort bon au goût & très-nourrissant. Pour ce qui est du riz & des autres grains qu'on sème, on en recueille plusieurs fois par an; l'or, le cuivre, l'ivoire, les pierreries, les bois odoriférans & les parfums de toutes les especes y sont en abondance. Ils n'avoient auparavant ni mûriers, ni vers à soie; mais ceux de *Suen-lo* leur porterent les uns & les autres, & etablirent dans leurs villes des manufactures pour travailler la soie. On y fait aujourd'hui de très-belles etoffes. Parmi les arbres & les plantes qui y croissent, il y a de remarquable le *Kin-yen-hiang*, le *Teou-neou*, le *Tchen-hiang*, le *Sou-hiang*, le *Sou-mou*, le *Ou-mou*, le *Ché-hiang-mou*, le *Po-tien-lo-chou*, le *Ko-pi-to-chou*, le *Koun-yé-chou*, le *Ngan-lo-chou*, &c.

Le *Kin-yien-hang* est ainsi appelé, parce qu'il produit un parfum dont la couleur est d'un jaune doré, quand il est pur

(1) La dixieme lune Chinoise n'est pas loin de l'équinoxe. Il est probable par conséquent que ces peuples commencent leur année à l'équinoxe.

& ramassé à son vrai point de maturité : quand l'arbre est ou malade, ou trop jeune, ou trop vieux, le parfum qui en découle est d'un brun foncé. Il faut attendre qu'il soit sec pour le bien connoître : alors on ouvre chaque morceau ; s'il est blanc endedans il est bon & deviendra de jour en jour meilleur , jusqu'à ce qu'il ait pris sa couleur jaune. L'odeur de cette espece de gomme aromatique, domine sur toutes les autres : les gens du pays en font grand cas. Ils mêlent un peu de *Kin-yen-hiang* avec plusieurs autres drogues odoriférantes , & s'en frottent tout le corps.

Le *Teou-neou* est une espece d'arbre qui paroît être dans la classe de pins , puisqu'il ressemble au *Cha-mou* des Chinois : le parfum se trouve dans l'écorce même de l'arbre. Il prend différens noms, suivant les différentes circonstances où il a été cueilli. Si c'est en hiver , par exemple , on l'appelle *He-teou-neou*, c'est-à-dire *Teou-neou* noir. Si c'est d'un arbre déjà vieux , on l'appelle *Pe-teou-neou* , ou *Teou-neou* blanc. On enferme ce parfum dans un vase qu'on a soin de bien boucher ; & après qu'on l'en a retiré pour s'en servir , on met le vase en pieces , ou on le pile jusqu'à ce qu'il soit réduit en poussiere. Ces fragmens & cette poussiere répandent encore assez d'odeur pour être employés en guise de parfum ; on les appelle *Teou-neou-piao* , comme qui diroit le *Teou-neou* amalgamé.

Le *Tchen-hiang* est un arbre dont le bois est dur, compacte , & si pesant qu'il va toujours au fond de l'eau ; il rend une odeur très-suave. Le *Sou-hiang* est un arbre dont le bois est de couleur jaune & très-odoriférant. Le *Kiang-hiang* est encore un arbre odoriférant dont le bois est de couleur rouge , ainsi que celui de *Sou-mou*. L'un & l'autre servent pour la teinture. Le *Ou-mou* n'est autre chose que l'ebénier. Le *Ché-hiang-mou* est un arbre dont le bois répand une odeur tout à fait semblable à celle du

musc, d'où lui vient le nom d'*arbre de musc* ou de *bois de musc* ; *Ché-yang-mou*.

Le *Po-tien-lo-chou* ressemble au jujubier. Il en a les feuilles & les fleurs. Je ne trouve rien sur les fruits qu'il porte.

Le *Ko-pi-to-chou* est un arbre qui ressemble à l'ormeau, quant au coup-d'œil ; mais quand on l'examine de près, on trouve que ses feuilles sont plus grandes & plus épaisses. Ses fleurs sont semblables à celles du *Lin-tsin*, & ses fruits sont comme des espèces de prunes.

Le *Koun-yé-chou* a les feuilles semblables à celles de l'abricotier. Ses fleurs sont comme celles du coignassier, & ses fruits comme ceux du *Tchou*. (Le *Tchou* est cette espèce d'arbre dont l'écorce sert à faire le papier ).

Le *Ngan-lo-chou* est une espèce de jujubier ; il en a les feuilles & les fleurs ; mais son fruit ressemble à la prune.

Ce pays est fertile sur-tout en noix muscades, en poivre & en cire.

Il est parlé dans l'histoire des *Soui*, de quelques poissons singuliers qu'on trouve dans les mers de *Tchen-la*, parmi lesquels il y a le *Kien-toung-yu* & le *Fou-hou-yu*. Le *Kien-toung-yu* a quatre jambes ; il n'a point d'écailles, & sa peau est à-peu-près comme celle de l'éléphant. Il peut jetter de l'eau jusqu'à la hauteur de soixante pieds. Le *Fou-hou-yu* a huit jambes, & sa bouche se termine en bec de perroquet.

Les *Tsou-yu-niao* y sont en très-grande quantité. Ce *Tsou-yu-niao* est un oiseau dont le plumage est le plus beau qu'on puisse voir. Il réunit le brillant & la finesse des couleurs, à la délicatesse à la variété & à l'arrangement de tout ce qui le compose. Les Chinois l'achètent fort cher, & en font des fleurs artificielles qui sont très-estimées. Cet oiseau voltige sans cesse sur la surface des eaux. Il est à-peu-près de la grosseur



## A LA CONNOISS. DES PEUPLES CHINOIS. 119

d'un moineau ordinaire , ou d'une petite hirondelle. C'est peut-être l'alcyon.

La religion de *Fo* est la seule qui ait cours dans le pays. J'ai déjà dit que les religieux s'appelloient *Tchou-kou* , & les Docteurs *Pan-ki*. Outre les *Tchou-kou* il y a une autre sorte de Bonzes qu'on nomme *Pa-see*. Les uns & les autres suivent à-peu-près les mêmes usages ; ils peuvent manger de la viande & du poisson ; mais seulement après les avoir offerts à *Fo*. Les uns & les autres s'abstiennent de boire du vin , & de toute liqueur enivrante. Pour ce qui est des *Pan-ki* , ou des Docteurs , ils sont en assez grand nombre , & fort estimés , parce que personne ne peut parvenir aux emplois , qu'il n'ait obtenu auparavant le grade de *Pan-ki*. On reconnoît un *Pan-ki* au Cordon blanc qu'il porte pendu à son cou. Ce cordon sert à deux fins ; à faire reconnoître celui qui le porte pour ce qu'il est , & à rappeler sans cesse dans l'esprit de ceux qui distribuent les charges & les emplois , que ce Docteur n'est point encore placé. Car comme les places , quelles qu'elles soient , ne sont données qu'à des *Pan-ki* , dès qu'un *Pan-ki* est placé , il ôte son cordon blanc , pour y substituer celui qui est le distinctif de la dignité , de la charge ou de l'emploi dont il vient d'être décoré.

Ceux de *Tchen-la* vinrent pour la première fois payer le tribut à la Chine sous *Yang-ti* , second Empereur de la Dynastie des *Soui* , c'est-à-dire vers l'an 605 ou 606 de l'ère Chrétienne. Le Roi qui les envoya , s'appelloit *Cha-ty*. Outre ce nom , il prenoit encore celui de *Tché-touo-see-na*. Il réunissoit sous sa domination le Royaume de *Fou-nan* & celui de *Tchen-la*.

Sur la fin du regne de *Tchoung-tseung* , quatrième Empereur de la Dynastie des *Tang* , vers l'an de Jésus-Christ 705 , il y eut des troubles dans le Royaume de *Tchen-la* , & l'autorité fut partagée entre deux personnes qui prirent l'une & l'autre le

titre de Roi. Le premier s'appelloit le Roi de *Tchen-la* d'eau, & le deuxieme le Roi de *Tchen-la* de terre. Les deux Rois envoyerent payer le tribut. Depuis le commencement de cette Dynastie, jusqu'au regne de *Tchoung-tsoung*, c'est-à-dire depuis l'an de Jésus-Christ 618 jusqu'en 699, on avoit déjà reçu quatre fois leur tribut. Depuis *Tchoung-tsoung*, il n'est plus fait mention d'eux jusqu'à la Dynastie des *Soung*. Ils vinrent apporter le tribut la troisieme année du regne de *Hoei-tsoung* ( en 1103 ). Ils revinrent une autre fois sous le regne du même Empereur, & ce Prince envoya des Patentes & un Sceau au Roi de *Tchen-la*.

La troisieme année du regne de *Ning-tsoung*, il y eut une guerre cruelle entre ceux de *Tchan-tcheng* & ceux de *Tchen-la*. Ces derniers resterent victorieux & s'emparerent du Royaume de *Tchan-tcheng*. L'Empereur consentit que ces deux Royaumes fussent sous la domination du Roi de *Tchen-la*, à condition qu'il prendroit le titre du Roi de *Tchan-tcheng*, & que tous les petits Royaumes dépendans de *Tchen-la*, tels que *Chen-pan*, *Tchen-ly*, *Teng-lieou*, *Mei-pou-kan*, &c. qu'on donnoit ci-devant en apanage aux principaux Seigneurs, seroient supprimés, & ne seroient plus regardés que comme des provinces du Royaume de *Tchan-tcheng*.

La sixieme année de *Houng-ou* ( en 1373 ), le Roi de *Tchen-la*, qui s'appelloit alors *Hou-eulh-na*, envoya pour payer le tribut, un Ambassadeur dont le nom étoit *Nai-y-ki-kao-lang*.

Pendant tout le regne de *Houng-ou*, jusqu'à celui de *Young-lo* inclusivement, ceux de *Tchen-la* vinrent exactement apporter le tribut. La dernière fois qu'ils vinrent sous *Young-lo*, ils se plainquirent à Sa Majesté, de ceux de *Tchan-tcheng*, qui infestoient, disoient-ils, tout leur pays, & qui le dévastoient  
fans

fans raison , & souvent même fans prétexte. Ils ajouterent que , si la Chine n'interposoit son autorité , les choses iroient toujours de mal en pis. L'Empereur fut touché de leurs plaintes ; & afin de remédier aux maux qu'ils lui avoient exposés , il envoya pour leur servir d'escorte , un Eunuque de sa présence , avec ordre à lui de se transporter dans les deux Cours de *Tchen-la* & de *Tchan-tcheng* , & de tâcher de porter les deux Rois à vivre en paix , en leur faisant entendre qu'étant l'un & l'autre vassaux du même Prince , ils devoient vivre entre eux comme n'ayant que les mêmes devoirs à remplir , & le même Maître à servir. On ne dit point si l'Eunuque réussit dans sa négociation. On dit seulement que depuis ce tems jusqu'au regne de *King-ty* , on n'entendit plus parler de tribut envoyé par le Roi de *Tchen-la*. C'est peut-être parce que pendant près de quarante ans qui s'écoulerent depuis le tems où ils vinrent sous *Young-lo* , jusqu'à celui où ils reparurent sous *King-ty* , ceux de *Tchen-la* furent toujours en guerre contre leurs voisins. Après *King-ty* , ajoute le livre que j'ai sous les yeux , *ils ne sont plus venus* ; ce qui fait une absence de plus de deux cens ans.

#### *Du Royaume de Man-la-kia.*

Le Royaume de *Man-la-kia* est au milieu de la mer. Il a au midi le Royaume de *Tchan-tcheng* & la mer. Il est borné à l'est par la mer , & à l'ouest par de hautes montagnes. On l'appelloit anciennement *Yue-chang-ty* , & quelquefois *Ou-siu* , à cause des cinq montagnes qu'on apperçoit d'assez loin avant que d'y arriver. Sous les *Tsin* , on lui donna le nom de *Lin-y-hien*. Ceux de *Man-la-kia* ne se déclarerent tributaires de la Chine qu'en 1405 , troisième année du regne de *Young-lo*. S'ils sont venus avant ce tems-là , ce ne peut être que très-

anciennement. Celui de leurs Rois qui envoya en 1405, s'appelloit *Si-li-jou-eulh-sou-la*. La lettre qu'il écrivit à l'Empereur étoit écrite sur une feuille d'or. Il demandoit à Sa Majesté la permission d'envoyer de tems en tems son tribut, de porter le nom de tributaire de la Chine, & en conséquence, il supplioit qu'on lui donnât des Patentes de Roi, & le Sceau propre de cette dignité, comme aux autres vassaux de l'Empire. L'Empereur traita bien les Ambassadeurs qui avoient apporté cette lettre, & les renvoya en leur faisant espérer qu'il accorderoit dans la suite les graces qu'ils étoient venus solliciter. En effet, quatre ans après, c'est-à-dire l'an 1409, septieme du regne de *Young-lo*, Sa Majesté dépêcha un Eunuque de sa présence pour porter au Roi de *Man-la-kia*, un Sceau & des Patentes, avec une ample permission d'envoyer son tribut toutes les fois qu'il le jugeroit à propos. Le Tribunal des Rites lui fit présent de plusieurs piéces de brocard, de quantité de soieries, & d'autres marchandises de la Chine.

La neuvieme année de *Young-lo*, en 1411, le Roi de *Man-la-kia*, qui s'appelloit alors *Pei-ly-mi-sou-la*, vint en personne rendre hommage à Sa Majesté, & apporter son tribut. Il étoit accompagné de sa femme, de ses enfans, & sa suite étoit de cinq cens quarante hommes armés. L'Empereur lui donna son audience publique dans une des Cours du Palais qui répondoit alors à la porte dite de *Foung-tien-men*. Après l'audience il y eut le grand festin en usage dans ces sortes d'occasions, avec la musique & les autres cérémonies, telles que les pratiquoient les anciens Empereurs de la Chine, à l'égard des petits Rois & leurs vassaux. Le festin fini, Sa Majesté fit présent au Roi son tributaire d'un grand nombre de billets de monnoie, dont il pouvoit faire usage pour son commerce avec les Chinois, d'une somme considérable d'or & d'argent, de plusieurs piéces

de soie , d'un cheval richement enharnaché , d'une ceinture garnie de pierres de *Yu* (le *Yu* est une espece d'agate), d'un dais, & de tout l'attirail digne de la pompe d'un Roi. La Reine sa femme, ses enfans & toute sa suite, ne furent pas oubliés. L'Empereur leur fit donner à tous des soies , des habits & de l'argent , en proportion du rang qu'ils occupoient ; & quand il fut question du retour , Sa Majesté ordonna qu'ils fussent défrayés & accompagnés par des Mandarins Chinois, jusques sur les frontieres de leurs Royaumes.

La douzieme année de *Young-lo*, en 1414., la Reine, mere du Roi de *Man-la-kia*, vint elle-même apporter le tribut , de la part de son fils. L'Empereur lui fit toutes sortes d'honneurs, & la renvoya chargée de présens.

*Man-la-kia* , comme je l'ai dit plus haut , a porté différens noms en différens tems. C'est un pays si stérile , qu'il ne mérite pas de porter le nom de Royaume. On n'y sème rien , parce que rien n'y viendrait. Il sort de la terre une espece de sel qui dessèche ou brûle tout. Les habitans n'auroient pas de quoi subsister sans le secours de ceux de *Suen-lo* , qui leur apportent , ou chez qui ils vont chercher tout ce qui est nécessaire à la vie. Jusqu'au tems où ils se soumirent à la Chine , ils ont été tributaires du Roi de *Suen-lo* , auquel ils donnoient pour tribut cinq mille onces d'or chaque année. Le tribut qu'ils payoient à la Chine , consistoit en jeunes esclaves, en dents d'éléphant , en cornes de rhinocéros , en écailles , en crêtes de ces especes de cicognes qu'on appelle *Haa-ting* , en ours noirs , en perroquets , en cerfs blancs , en singes noirs. Ils apportoit aussi de la mine d'or , des rubis & d'autres pierres précieuses enchâssées dans de l'or , plusieurs sortes de toiles , comme du *Sa-ha-la-pe-pi-pou* , du *Sa-tou-fi-pou* , des toiles d'Europe & des toiles peintes des Indes , des plantes

médicinales, & en particulier celle qu'on appelle *Pien-nao*, & cette autre qu'on appelle *Tché-tsee*, dont les fleurs en particulier ne sont pas moins utiles pour la teinture que pour la médecine, de l'essence de roses, du bois d'aigle, du parfum d'or, du parfum d'argent (l'un & l'autre ainsi appelés de la couleur jaune-doré, & blanc-argenté), du bois qui les produit, du bois d'ébène, de la canelle, des clous de girofle, du *Sou-mou*, du *Ta-foung*, & enfin du sel & de l'étain des pays étrangers.

Les gens de ce pays sont simples & bons; leur religion est la mahométane; leurs habitations sont comme celles de *Suen-lo*; leurs mariages & leurs enterremens se font comme à *Koua-oua*. Quand ils ont à délibérer sur quelque chose, soit dans les assemblées publiques, soit dans les particulières, ils s'accroupissent en rond l'un à côté de l'autre, & restent dans cette posture pendant tout le tems que durent leurs délibérations. Ils paroissent ignorer l'art de la navigation; car ils n'ont aucune sorte d'embarcations, si l'on en excepte quelques petits bateaux faits avec des troncs d'arbres creux, dont ils se servent pour la pêche, qui est presque la seule occupation qu'ils aient. Quand ils pêchent, ils ont à se précautionner contre les *Kouei-loung*, qui les attaquent lorsqu'ils y pensent le moins, & qui les dévoreraient s'ils ne se sauvent par une prompte fuite, ou s'ils n'ont de bonnes armes pour se défendre. Le *Kouei-loung* a quatre jambes; son corps est couvert d'écailles fort dures; il a les dents fort longues qui lui sortent de la bouche; il peut avoir quatre pieds de long; il est très-vorace, & se jette indifféremment sur les hommes & sur les animaux qu'il rencontre. Sa morsure est venimeuse, & quiconque a été mordu en meurt à coup sûr.

« Il passe pour constant parmi ceux du pays, qu'il y a dans leurs montagnes une espèce de tigres qui sont plus petits,

» mais plus à redouter que les tigres ordinaires. Ils sont noirs  
 » quand ils sont dans leur état naturel , mais ils peuvent changer  
 » de figure quand bon leur semble. Ils prennent même la figure  
 » d'homme , dont ils imitent parfaitement l'attitude & toute la  
 » contenance. Ils s'attroupent alors , & vont dans les lieux où  
 » se tiennent les marchés , & ne manquent guere de dévorer  
 » quelqu'un. Il arrive souvent qu'ils sont reconnus , avant qu'ils  
 » aient pu faire leur coup. Dans ce cas ils n'ont plus de force ,  
 » & n'ont pas même le courage de se défendre ; ils sont mis  
 » en pieces sans qu'il puisse en échapper un seul ».

Ce pays , comme je l'ai déjà dit , ne produit presque rien , parce qu'il n'y a presque point de bonne terre. Tout y est sel , sable , ou montagnes. D'une de ces montagnes on voit couler parmi les rochers plusieurs filets d'eau , qui , se ramassant dans la plaine , forment une petite riviere qui est , à plusieurs egards , la plus grande richesse de ces lieux. C'est dans cette riviere que se trouve cet excellent etain qu'on vend à la Chine & dans les pays étrangers , sous le nom de *Teoutsî*. La maniere dont ils tirent cet etain est très-simple. Ils prennent dans le fond de la riviere le sable mêlé de terre , que les eaux ont entraîné en coulant parmi les rochers. Ils le lavent , le sechent , & le font brûler. L'etain fond , & se forme de lui-même en petits lingots , qu'on purifie ensuite par une refonte dans laquelle il acheve de se dépouiller de toutes les particules de terre ou de sable avec lesquelles il pourroit être encore amalgamé. La montagne où cette riviere prend sa source , est très-elevée , & domine sur tout le pays ; c'est pourquoi on lui a donné le nom de *Tchen-koue-chan*.

L'habillement du Roi de *Man-la-kia* consiste dans une simple piece d'étoffe dont il s'enveloppe une partie du corps. Sa coëffure est une toile blanche dont il s'enveloppe la tête , & pour

chaussure il porte des bottes de cuir. Quand il sort , il se fait porter par plusieurs hommes dans une espece de chaise sur laquelle il peut s'étendre tout de son long. Ceux de ses sujets qui sont élevés en dignité, s'habillent & se font porter à-peu près comme lui. Tous menent une vie fort frugale & fort simple. Ils ont la peau du corps noire. S'il y a des blancs parmi eux , ce ne sont que des mulâtres provenus des hommes des pays étrangers qui ont épousé des femmes du pays.

*REMARQUE.* En parlant des différens Royaumes compris sous ce premier département dit des *Hoei-hoei*, j'ai suivi l'ordre qui est déterminé par la chambre *See-y-koan*. Cet ordre n'est pas le meilleur; mais il ne m'auroit pas été aisé de lui en substituer un autre. Je me serois exposé à des répétitions, à des omissions, & à quantité d'autres inconvéniens que j'ai évités en suivant pas à pas mes modeles.





*DÉPARTEMENT DES LIEUX APPELÉS SI-FAN.*

ON donnoit anciennement le nom de *Si-fan* à toute cette vaste etendue de pays qui est au sud-ouest de la Chine, & celui de *Si-fan-jin* à tous les peuples, sans distinction, qui en étoient les habitans. Tout le pays situé à l'occident portoit le nom de *Tou-fan*. Après des *Tcheou* & les *Han* (1), *Tou-fan* fut le nom distinctif d'un Royaume particulier, dont le fondateur s'appelloit *Hou-ty-pou-tsoui-yé*, ou autrement *Ko-ty-po-tsoui-yé*. Il est dit dans l'*Y-toung-tché*, que ce Prince étoit d'un pays de l'Occident, & qu'il faisoit son séjour au-delà de *Si-tché-choui*, d'où il donnoit des loix à toutes ces vastes régions vers lesquelles le soleil se couche.

Je ne trouve nulle part ce que c'est que ce *Ko-ty-po-tsoui-yé*, ni en quel tems il a vécu. J'aurai occasion d'en parler encore vers la fin de cet article.

*Depuis les Tcheou jusqu'aux Soui, ceux du Si-fan ne vinrent point à la Chine, & on n'y entendit point parler d'eux*, dit un texte Chinois : ce qui paroît supposer qu'ils y étoient venus sous les *Tcheou*.

La huitième année de *Tchen-koan* (en 634), sous *Tay-tsoung*, second Empereur de la Dynastie des *Tang*, le Roi des *Si-fan*, qu'on appelloit *Loung-tsan-tché*, est le premier qui ait envoyé des Ambassadeurs à la Chine pour payer le tribut en qualité de vassal de l'Empire, dont il voulut bien se donner le titre.

La quinzième année du même Empereur (en 641), Sa

(1) On veut parler apparemment, dans cet endroit, des deux petites Dynasties qui ont précédé les *Soung*.

Majesté donna une Princesse de son sang pour être la légitime épouse du Roi des *Si-fan*. Cette Princesse s'appelloit *Ouen-tcheng*. Le Roi des *Si-fan* fit de jour en jour de nouvelles conquêtes, détruisit *Tou-kou-houn*, *Kin-tchen*, *Yang-toung*, *Tang-siang*, &c. & se rendit maître de plus de dix mille lys de pays. La prospérité des *Si-fan* dura environ trois cens ans; mais leur puissance s'affoiblit beaucoup sur la fin des *Tang*. Au commencement de la Dynastie des *Soung*, c'est-à-dire vers l'an de Jésus-Christ 977, ils vinrent apporter leur tribut; & il fut déterminé qu'on ne les appelleroit dans la suite que du nom de *Tou-fan*. Depuis ce tems, ils sont venus constamment rendre leurs hommages dans les tems qu'on leur avoit prescrits pour cela.

Sous le regne du premier Empereur de la Dynastie des *Yuen*, on fit un grand nombre de départemens, sous lesquels on rangéa les différentes petites hordes qui composoient alors la nation des *Si-fan*. On bâtit des villes & des forteresses, on créa des Tribunaux & des Magistrats, on nomma des Lieutenans-Généraux & des Gouverneurs, & tout prit une forme nouvelle. D'un côté, on assigna *Ho-tcheou* pour ville principale; & de l'autre, au-delà des limites du *See-tchouen*, on bâtit une nouvelle ville, pour être le séjour des Magistrats & des Officiers qui devoient avoir soin de tout ce qui concernoit les affaires des lieux voisins, comme *Tiao-men*, *Yu-toung*, *Ly-ya*, *Tchang-ho*, *Si-ning*, &c. Outre cela, Sa Majesté Impériale, *Hou-pi-lai* (où *Kobilai*) voulut faire un petit Royaume, qui fût l'apanage des Religieux de l'ouest, qui étoient dispersés çà & là chez les *Tou-fan*. Le chef de ces Religieux s'appelloit le *Pa-see-Pa*. L'Empereur fit bâtir des villes & des villages, dont il donna la souveraineté au *Pa-see-Pa*, qu'il décora d'un nouveau titre; & au lieu de *Pa-see-Pa*, il voulut qu'on l'appellât le *Ta-pao-fa-ouang*;

*fa-ouang* ; ce qui, rendu en François, signifie *le Roi très-précieux, qui a le pouvoir de punir & de récompenser.*

Je m'arrête ici un moment, pour remarquer que la Souveraineté des *Lama*, & leur établissement en ordre hiérarchique, dans la forme qui est observée aujourd'hui parmi eux, ne datent que du regne de *Ché-fou*, autrement dit *Hou-pi-lai*, ou *Kobilai*, petit-fils de *Tchingkishan* ou *Gentchiskan*, & premier Empereur de la Dynastie des *Yuen*, dont le regne, comme Empereur de la Chine, n'a été que de quinze ans, ayant commencé l'an 1280, & ayant fini l'an 1295. Cette époque, comme l'on voit, n'est pas bien ancienne. Il est très-probable néanmoins que les *Lama*, qui étoient établis depuis long-tems dans la Tartarie, & qui appelloient déjà leur supérieur du nom de *Pa-fee-pa*, nom qui a trop de ressemblance avec celui de *papa*, pour n'avoir pas la même origine ; il est très-probable, dis-je, que les *Lama* ne firent qu'ajouter à l'ancienne forme de leur Gouvernement domestique, la pompe extérieure, les titres & tout l'appareil des honneurs dont ils furent comblés par les Princes Tartares, & après eux par les Empereurs Chinois, comme on pourra le conclure de ce que je vais dire.

Outre le *Ta-pao-fan-ouang*, on nomma un *Sée-koung*, c'est-à-dire, un Comte des Temples (*Sée* signifie *Cour, Temple* ; & *Koung* est un titre qui répond à-peu-près à celui de Marquis ou de Comte) : ce Comte des Temples eut inspection sur tout ce qui avoit rapport aux cérémonies qui s'observent dans les Temples, &c. On nomma encore un *Sée-tou* pour les affaires temporelles & civiles, & un *Koue-koung* pour les affaires de la guerre. On donna aux uns & aux autres, des sceaux de pierre de *Yu* ou d'or, conformément à leurs dignités.

La fixieme année de *Houng-ou* (en 1373), l'Empereur nomma *Nié-ty-ché-nan-kia-pa-tsan-pou* pour tenir la place de *Fo*, & veiller à la sûreté de l'Empire. Il lui fit présent d'un sceau fait de pierre précieuse; fit bâtir à *Ou-sée-tsang* deux Temples, dont l'un fut appelé *To-tché-hoei-see*, & l'autre *Kan-tché-hoei-see*; augmenta de quatre villes, le nombre des villes qui étoient déjà sous la domination des *Lama*; & en donna la souveraineté au *Koue-koung*, dont le nom étoit *Nan-ke-see-tan-pa*.

Vers le milieu du regne de *Young-lo*, c'est-à-dire vers l'an 1414, l'Empereur donna de nouveaux titres aux principaux d'entre les *Lama*. Il y en eut huit qui eurent le nom de *Ouang* ou de *Roi*. Le premier, ainsi qu'il a été dit plus haut, s'appelloit *Ta-pao-fa-ouang*, comme qui diroit *Roi très-précieux, qui a le droit de punir & de récompenser*. Le second fut appelé *Ta-tcheng-fa-ouang*, c'est-à-dire, *Roi qui a le suprême commandement*. Le troisieme eut le titre de *Ta-tsee-fa-ouang*, ou de *Grand Roi des Miséricordes*. Le quatrieme fut nommé *Tchan-kiao-ouang*, ou *Roi qui manifeste la doctrine*. Le cinquieme eut le nom de *Tchan-hoa-ouang*, ou de *Roi qui enseigne la doctrine de vive voix*. Le titre du sixieme fut celui de *Fou-kiao-ouang*, ou de *Roi aide & soutien de la doctrine*. Le septieme fut appelé *Tsan-chan-ouang*, ou *Roi qui préconise le bien*; & le huitieme eut le titre de *Roi protecteur & gardien de la doctrine, Hou-kiao-ouang*.

Sa Majesté fit livrer à chacun de ces nouveaux Rois des patentes qui constatoient leur dignité, & un sceau particulier pour être apposé à tout ce qui émaneroit de leurs juridictions respectives. Voyez ci-après sous le titre supplément.

Sous *Huën-te*, cinquieme Empereur de la Dynastie des *Ming*, on décora l'ordre des *Lama*, de nouvelles dignités & de

nouveaux titres , dont on augmenta encore le nombre sous *Tcheng-hoa*, neuvieme Empereur de la même Dynastie des *Ming*. Au-dessus des huit Rois dont on a parlé plus haut, on mit le *Ta-lai-Lama* & le *Pan-ichan-Lama*. *Ta-lai-Lama* signifie le *Lama qui voit clairement tout ce qui se passe*, & *Pan-ichan-Lama* veut dire le *Lama qui préside aux méditations du Ta-lai-Lama*. Cette explication du mot *Talai* ou *Dalai* est donnée par les Chinois, telle que je viens de la rapporter.

La septieme année de *Tchoung-té*, laquelle répond à la quinzieme de *Tfoung-tcheng*, & à l'an 1643, les *Lama* voyant que c'en étoit fait de la Dynastie des *Ming*, envoyèrent des Ambassadeurs à l'Empereur des Tartares orientaux, pour le féliciter de son heureux avènement au trône de l'Empire Chinois, se déclarer leurs vassaux, & demander en conséquence les mêmes honneurs & la même protection dont ils avoient joui ci-devant. On leur accorda tout ce qu'ils demanderent, & on les combla de nouveaux honneurs.

La neuvieme année de *Chun-tché* (en 1652), le Grand *Lama* envoya, avec beaucoup d'appareil, une Ambassade à Péking, tant pour payer le tribut, que pour rendre en son nom un hommage solennel au grand Prince qui réunissoit sous une domination, la plus glorieuse qui fût jamais, les deux Empires de la Tartarie & de la Chine. L'Empereur fut infiniment flatté de la conduite que le *Fo* vivant tenoit à son égard; & pour lui en témoigner sa reconnaissance, outre les riches présens qu'il lui envoya, outre les honneurs dont il combla ceux qui étoient venus de sa part, il ajouta les titres les plus honorables à ceux dont ce chef de la Religion des Tartares occidentaux jouissoit déjà. Il l'appella *Si-tien-ta-chan-tse-tsai-fa-fa*, c'est-à-dire, *Fo qui est tout-puissant par lui-même sur la grande montagne qui est sous le ciel occidental*. Il l'appella encore *Ling-tien-hia-che-kiao*,

*pou*, *toung-oua-tché-la-ta-la*, *ta-lai-la-ma*, ce qui signifie, *suprême Lama*, *Chef universel de la Religion*, qui voit clairement toutes choses, & qui est comme les tuiles rouges qui servent à couvrir les miséricordes & le pouvoir de la parole. Sa Majesté lui fit présent d'un magnifique sceau d'or, à la marque de la nouvelle Dynastie des Mantchoux. Depuis ce tems-là, le commerce entre la Chine & le Thibet a toujours été très-intime, à l'exception de quelques petites brouilleries qu'il y eut vers le milieu du règne de *Kang-hi*. J'aurai peut-être occasion d'en parler dans la suite.

Le Royaume qui est proprement l'apanage des *Lama*, s'appelle *Tou-pe-te* (Thibet) : on l'appelle aussi le Royaume de *Tangout*, le Royaume du *Ta-lai-Lama*, ou le Royaume du *Pan-tchan-Lama*. Outre celui qui gouverne les affaires temporelles de ce Royaume, & qu'on appelle aujourd'hui du nom de *Ty-pa*, il y a encore un Prince Mongou, auquel on donne le titre de *Han* ou de *Souverain*. Le fondateur des *Lama*, ou, pour me servir des expressions chinoises, *le premier qui professa la Religion des bonnets jaunes*, est un nommé *Tsfoung-ka-pa-tché*. Il faisoit son séjour à *La-fa*, & de-là il gouvernoit les *Lama* ses inférieurs, & donnoit ses ordres à tous ceux de sa Religion. Voilà le premier des *Lama* que l'Histoire Chinoise reconnoît pour Pontife souverain de la Religion de *Fo* : ce qui me confirme dans l'idée où je suis, que la hiérarchie Lamaïque n'a commencé que du tems des *Yuen*, entre 1280 & 1300. On en va voir la preuve dans la succession des Grands *Lama*.

Le second qui ait eu le titre de Grand *Lama*, s'appelloit *Kentoun-kia-mou-tsouo*. C'est lui qui se déchargea du soin des affaires temporelles, & qui régla que ce seroit désormais le *Ty-pa* qui les gouverneroit.

Le troisieme Grand *Lama*, est un nommé *Suo-no-mou-kia-mou-*

*tsouo*. Il a été le premier qui ait porté le titre de *Ta-lai-Lama*.

Le quatrième s'appelloit *Yun-tan-kia-mou-tsouo*.

Le cinquième a été *Nga-tou-lo-pou-tsang-kia-mou-tsouo*. Il y eut de grands troubles sous son pontificat. Le *Tsang-pa-han*, c'est-à-dire un des Princes Tartares qui s'appelloit le Roi de *Tsang-pa*, ou le Roi *Tsang-pa*, se mit en tête de détruire tous les *Lama* & leur religion avec. Le *Ty-pa* eut recours à *Kou-ché-han* qui étoit alors Roi des Eleuths. *Kou-ché-han* prit les *Lama* sous sa protection, leva des troupes, alla contre le *Tsang-pa-han*, le vainquit, & le dépouilla de ses Etats qu'il vendit ensuite au fils aîné de ce Prince, à condition qu'il n'entreprendroit jamais rien contre les *Lama*. Ce nouveau Roi s'appelloit *Ta-yen*. Il ne fut pas long-tems sur le Trône, & eut pour successeur *La-tsang*, petit-fils de *Kou-ché-han*. Je ne trouve point si *La-tsang* étoit fils de *Ta-yen*, ou de quelqu'un de ses frères, ni la raison pourquoi *Ta-yen* régna si peu de tems. Quoi qu'il en soit, la tranquillité fut rendue au Thibet, du moins pour quelques années.

La trente-deuxième année de *Kang-hi* (en 1694), l'Empereur voulant gratifier le *Ty-pa*, lui envoya des Patentes par lesquelles il le constituoit Roi du Thibet. Il lui fit présent en même tems d'un magnifique sceau d'or, convenable à la dignité dont il le décoroit. Sa Majesté combloit ainsi d'honneurs & de bienfaits un fourbe qui ne tarda pas à donner des preuves de son ingratitude & de son mauvais cœur, comme on s'en convaincra par ce qui suit.

Le Grand *Lama* ayant cessé de vivre, le *Ty-pa* ne donna avis de sa mort qu'au seul *Kaldan*, Roi des Eleuths. Il la cacha avec grand soin à tous ceux qui auroient pu en instruire l'Empereur; & après bien des intrigues entre lui & le Roi des Eleuths, il fut déterminé qu'ils publieroient la mort du Grand

tête d'un desquels il se mit lui-même. Peu s'en fallut que ce grand Prince, qui n'avoit avec lui que dix mille hommes lorsqu'il se trouva tout-à-coup vis-à-vis de l'armée ennemie, ne fût enveloppé & enlevé avec tous ceux de sa suite qui n'étoit composée que de dix mille hommes, tandis que ses ennemis étoient au nombre de plus quarante mille. Son courage, & plus encore sa prudence le tirèrent d'embarras. Il fit bonne contenance, & ne voulut jamais changer de poste quelques instances qu'on lui fit pour l'y engager. *Tsee-ouang-raptan* ne put se persuader que l'Empereur de la Chine fût avec si peu de monde. Il soupçonna quelque stratagème de sa part, & n'osa s'avancer pour attaquer, jusqu'à ce qu'il pût être mieux instruit. Ce délai fut cause de sa perte. Les autres corps d'armée qui devoient joindre celui que commandoit l'Empereur, arrivèrent enfin, & donnerent avec tant d'impétuosité & de bravoure sur l'armée ennemie, qu'ils la rompirent & la taillèrent en pieces. Après la déroute de son armée, le Roi des Eleuths, qui s'étoit sauvé, erra quelque tems de montagne en montagne & de désert & en désert; mais voyant bien qu'il lui seroit impossible de ne pas tomber tôt ou tard entre les mains de ses ennemis, il mit fin lui-même à ses jours. L'Empereur ne voulut plus qu'il y eût un Prince qui eût le titre de Roi des Eleuths. Il nomma *Kang-ki-nai* pour gouverner tout ce qui formoit autrefois ce Royaume, & lui donna le titre de *Pei-tsee* ou de Régulo du quatrième ordre.

L'histoire de cette guerre que *Kang-hi* termina si glorieusement, est un des plus beaux morceaux de l'histoire de ce Prince; mais comme elle n'est pas de mon sujet, je n'en dirai pas davantage.

La cinquième année d'*Yong-cheng* (en 1727), il y eut de grands troubles parmi les Eleuths; la plupart des chefs de hordes que



que *Kang-hi* avoit soumis à *Kang-ki-nai*, se révolterent, & firent mourir *Kang-ki-nai* lui-même. Le chef de la horde des *Tchafaks* nommé *Polonai*, ayant appris cette révolte, en donna promptement avis à l'Empereur, & le pria de lui donner quelques troupes pour l'aider à faire rentrer les rebelles dans leur devoir. En attendant les secours de la Chine, *Polonai* se mit à la tête des *Tchafaks*, livra plusieurs batailles aux rebelles, les vainquit, les défit entièrement, & alla jusqu'au *Si-tsang*, où il fit descendre du Trône celui qui l'avoit usurpé, & fit main-basse sur tous ceux qui l'avoient aidé dans sa téméraire entreprise. Quand les troupes de l'Empire furent arrivées, elles acheverent de mettre le bon ordre parmi les Tartares; & toutes les factions furent dissipées. L'Empereur voulant récompenser la fidélité, la prudence & la valeur de *Polonai*, changea son titre de *Tay-tchi* ou *Taidji*, qui signifie *Gouverneur, Seigneur, Chef*, &c. en celui de *Pei-tsee* que portent les Princes ou *Regulos* du quatrieme ordre, & il l'appella *Kou-chan-Pei-tsee*.

La neuvieme année d'*Yong-tcheng* (en 1730), l'Empereur satisfait des services de *Polonai*, le décora du titre de *Pei-le*, ou de Prince du troisieme ordre, & lui donna l'inspection générale sur toutes les forteresses du pays des *Tangouts*.

Sous l'Empereur régnant, la quatrieme année de *Kien-long* (l'an 1739), *Polonai* obtint enfin les honneurs de *Kun-ouang*, ou de Prince du second ordre, avec des Patentes & des Sceaux conformes à sa dignité, & une autorité comme Royale sur toutes les hordes dépendantes du *Si-tsang*.

Quand on parle ici d'autorité, à l'occasion des petits Princes ou chefs des hordes, il faut toujours entendre une autorité subordonnée à celle de la Cour de *Péking*, & du Grand *Lama*.

Les vastes pays de la Tartarie, qui reconnoissent le Grand *Lama* pour leur souverain Pontife, sont compris sous

quatre especes de généralités, qui ont chacune un nom particulier qui la désigne. La premiere espece est celle des *Ouei*, la seconde celle des *Tsang*, la troisieme celle des *Ka-mou*, & la quatrieme celle des *Gali*.

Les généralités dites *Ouei* sont au nord-ouest de *Ta-tien-lou*, à la distance de plus de trois mille lys. Elles portoient autrefois le nom de *Ou-see-tsang*, & de *Tsoung-tsang*, parce qu'elles se trouvoient dans le centre du pays qu'on appelloit du nom général de *Tsang*. Aujourd'hui les *Ouei* sont bornés à l'est par la horde de *Mou-lou-ou-fou*, & à l'ouest par celle *Ka-mou-pa-la-ling-tsang*. Leur étendue de l'est à l'ouest est de quinze cens trente-trois lys. Ils sont bornés au midi par *Ngao-mou-la-kang-tchoung-ling*, & au nord par *Ya-eulh-kia-tsang-pou-ho*. Leur longueur du nord au sud-est est de deux mille deux cens lys. Les généralités comprises sous le nom de *Tsang* sont bornées à l'est par le pays *Ka-mou-pa-ling*, qui est censé du nombre des *Ouei*; à l'ouest par *Ma-eulh-yo-mou-ling-nga-ly*; & leur longueur de l'est à l'ouest est de mille huit cens quatre-vingt-deux lys. Elles sont bornées au midi par *Pa-ly-tsoung-tcheng-tche-pi-mou-la-ling*, &c. & au nord par *Tché-pa-pou-lo*, *ta-lou-ko-yu-mou-issouo*, &c. & leur longueur du nord au sud est de mille trois cens lys. Les généralités qu'on appelle *Ka-mou*, sont au nord de *Lu-kiang-fou* du *Yun-nan*. Elles sont bornées à l'est par *Ya-loung-kiang*, & à l'ouest par *Nou-pou-koung-la-ling*. Leur étendue de l'est à l'ouest est de quatorze cens lys. Elles sont bornées au midi par la montagne *Ka-ko-la-kang-ly-chan*, & au nord par la riviere de *Mou-lou-ou-fou*; du nord au sud elles comprennent dix-sept cens lys de pays; du sud-est au nord-ouest, c'est-à-dire depuis la partie qui confine à *Ta-tchen-koan* du *Yun-nan*, jusqu'à *Pou-lou*, elles comprennent dix-huit cens lys; du nord-est au sud-ouest, c'est-à-dire

depuis la mer , ou la montagne *Nga-ko-touo-mou-la-chan* , jusqu'à la montagne *Sai-lo-ma-kang-ly-chan* , leur etendue est de mille cinq cens lys.

Les généralités qu'on appelle *Ali* , ( ou *Nga-ly* , comme disent les Chinois , parce qu'ils n'ont point de caractère pour désigner l'a pur ) sont bornées à l'est par la montagne *Ma-eulh-yo-mou-ling* , & à l'ouest par *Pa-ty-ho-mou-pou-ling* ; ce qui fait une etendue de deux mille cent lys. Au midi , elles sont bornées par *Tsa-mou-sa-la-ling* , & au nord par *Ou-pa-la-ling*. Leur longueur nord & sud est de treize cens lys.

Les villes principales qui sont sous la dépendance des *Ouei* , ou , pour mieux dire , qui sont comprises sous la généralité des *Ouei* , sont au nombre de trente , dont la métropole est *La-sa*. Cette ville est à l'ouest , un peu au nord de *Ta-tsien-lou* , du *See-tchouen* , à la distance de trois mille quatre cens quatre-vingt lys. Elle n'est point fortifiée , & n'est pas même entourée de murailles ( 1 ).

( 1 ) La position de *La-sa* , telle qu'on la donne ici , est un peu différente de celle qu'on lui donne dans la carte du Thibet , qu'on trouve dans le P. Duhalde. Suivant cette carte , *La-sa* seroit par les 29 degrés & à-peu-près 15 minutes de latitude ; & *Ta-tsien-lou* , situé à l'extrémité occidentale du *See-tchouen* , est par la latitude de 30 degrés & environ dix minutes ; d'où il suit que *La-sa* est plus méridionale d'environ un degré que *Ta-tsien-lou* : ce qui ne s'accorde pas avec ce que disent les Chinois , qui placent *La-sa* un peu au nord de *Ta-tsien-lou*. Quoiqu'en général les Chinois ne soient pas

bons Géographes , ils ne se trompent guère pour les lieux qu'ils fréquentent habituellement , quand il ne s'agit que d'assigner les rumbes de vent & les distances itinéraires. C'est de quoi précisément il s'agit ici. Je pense qu'on peut s'en tenir à ce qu'ils disent , & croire que dans la carte du Thibet , qui est dans le P. Duhalde , on a placé *La-sa* un degré plus sud qu'elle n'est. Cette faute , si c'en est une , ne se trouve point dans la carte qu'on a insérée dans la traduction de l'Histoire des Tatars d'Abulgasi-Bayadurk-han , &c. imprimée à Leyde en 1726. Cette carte est intitulée *Carte nouvelle de l'Asie*

Ce qu'il a de plus remarquable est le Temple, aux environs duquel le *Ta-lai Lama* fait sa résidence. Ce Temple a été élevé par les soins & la libéralité de la Princesse *Ouen-tcheng* (1), fille du second Empereur de la Dynastie des *Tang*. C'est ainsi que l'affurent les gens du pays. Il est bâti sur une montagne, & domine sur tous les autres edifices qui forment ce qu'on appelle la ville de *La-fa*, dans laquelle, outre le grand nombre de *Lama* qui y font leur séjour, il peut y avoir environ cinq mille familles. Les maisons, tant celles du peuple que celles des Magistrats & des Officiers, sont sur le penchant de la montagne; & au pied de la montagne, il y a de petits fossés & des murailles fort basses, dans la forme & le goût de celles qu'on met autour des villes. C'est pour cela qu'on donne le nom de ville à cet amas de maisons qui couvrent une partie de cette montagne. Les maisons sont assez bien bâties, & ont jusqu'à deux & trois etages. Toutes les affaires des Hordes soumises au Grand *Lama*, se traitent à *La-fa*.

A trente-huit *lys* de distance de *La-fa*, il y a une autre ville qu'on appelle *Té-tsing-tcheng*.

Entre le midi & l'orient, par rapport à *La-fa*, on trouve les villes suivantes.

*Septentrionale, dressée sur des observations authentiques & toutes nouvelles, &c. La-fa y est placée par la latitude de 31 degrés. J'ai tout lieu de croire que c'est sa véritable position.*

(1) J'ai dit que la quinzième année de *Tcheng-koan* (en 641), l'Empereur donna une de ses filles en mariage au Roi de *Si-fan*. C'est cette même Princesse, nommée *Ouen-tcheng*, qui fit bâtir le Temp'e

qui est aujourd'hui à *La-fa*. C'est la tradition & la croyance commune du pays. On croit aussi que c'est sous la Dynastie des *Tang* que le Christianisme a été prêché à la Chine pour la première fois. Si cela est, il pourroit fort bien être aussi que la Princesse *Ouen-tcheng* eût été Chrétienne, & que le Temple eût été bâti en l'honneur du vrai Dieu.

A LA CONNOISS. DES PEUPLES CHINOIS. 141

1°. *Nai-pou-toung-tcheng*, à deux cens vingt *lys* de distance (de *La-fa*).

2°. *Sang-ly-tcheng*, à deux cens cinquante & un *lys* (de *La-fa*).

3°. *Tchoui-kia-pou-lang-tcheng*, à deux cens soixante *lys* (de *La-fa*).

4°. *Yé-eulh-kou-tcheng*, à trois cens dix *lys* (de *La-fa*).

5°. *Ta-ko-tcha-tcheng*, à trois cens trente-sept *lys* (de *La-fa*).

6°. *Tsé-kou-tcheng*, à trois cens quarante *lys* (de *La-fa*).

7°. *Man-iso-na-tcheng*, à quatre cens quarante *lys* (de *La-fa*).

8°. *La-pa-foui-tcheng*, à quatre cens quarante *lys* (de *La-fa*).

9°. *Tcha-mou-ta-tcheng*, à cinq cens quarante-quatre *lys* (de *La-fa*).

10°. *Ta-la-ma-tsoung-tcheng*, à cinq cens soixante *lys* (de *La-fa*).

11°. *Kou-lou-na-mou-ki-ya-tcheng*, à six cens vingt *lys* (de *La-fa*).

12°. *Chouo-ka-tcheng*, à six cens quarante *lys* (de *La-fa*).

13°. *Tchou-mou-tsoung-tcheng*, à sept cens cinquante *lys* (de *La-fa*).

14°. *Toung-chun-tcheng*, à sept cens soixante-dix *lys* (de *La-fa*).

15°. *Tsé-pou-la-kang-tcheng*, à huit cens soixante-dix *lys* (de *La-fa*).

16°. *Na-tcheng*, à neuf cens soixante *lys* (de *La-fa*).

17°. *Ki-ni-tcheng*, à neuf cens quatre-vingt *lys* (de *La-fa*).

Les villes qui sont situées entre le midi & l'occident, par rapport à *La-fa*, sont :

1°. *Ka-nieou-tcheng*, à la distance seulement de trente *lys*.

2°. *Tchou-chou-eulh-tcheng*, à la distance de cent quinze *lys*.

3°. *Je-ka-eulh-koung-ka-eulh-tcheng*, à la distance de cent quarante *lys*. C'est la ville la plus considérable qu'il y ait : le nombre des habitans est au-dessus de vingt mille familles.

4°. *Yo-ki-ya-lai-tsa-tcheng*, à la distance de trois cens trente *lys*.

5°. *Touo-tsoung-tcheng*, à la distance de quatre cens vingt *lys*.

6°. *Seng-ko-tsoung-tcheng*, à la distance de quatre cens trente *lys*.

7°. A vingt-cinq *lys* de *La-sa*, du côté de l'ouest, on trouve la ville que les Chinois appellent *Tong-ko-eulh-tcheng* : (c'est *Tonkor*).

Entre l'orient & le nord, par rapport à *La-sa*, il y a les villes suivantes.

1°. *Ty-pa-ta-ko-tsa-tcheng*, à quatre-vingt-douze *lys* de distance.

2°. *Lun-tchou-pou-tcheng*, à la distance de cent vingt *lys*.

3°. *Peng-touo-tcheng*, à la distance de cent soixante-dix *lys*.

4°. *Mo-lou-koung-ka-tcheng*, à la distance de cent cinquante *lys*.

Ces trente villes, qui forment la Généralité dite des *Ouei*, ont chacune des Magistrats particuliers, dont les grades sont plus ou moins élevés, selon le nombre des habitans & la grandeur des lieux. Le nom général de ces Magistrats est *Tsoung-pou-mou*. Ils sont uniquement chargés de gouverner le peuple & de maintenir le bon ordre.

Les habitans de ces villes ont soin de l'entretien de la milice. Ils lèvent eux-mêmes les troupes de la manière suivante. De cinq en cinq familles, on tire un homme de guerre ; de l'assemblage de ces hommes de guerre, on forme

le corps des Officiers , celui de la cavalerie & celui des fantassins , suivant le rang qu'ils occupent parmi les citoyens. Les Officiers sont de simples *Ting-pou-mou* , qui sont chacun à la tête de cinquante hommes , dont vingt-cinq sont des cavaliers , & les vingt-cinq autres des fantassins. Si la ville est considérable , & les habitans en grand nombre , on tire jusqu'à dix , quinze & même davantage de ces *Ting-pou-mou* , lesquels sont obligés de marcher à la tête de leur compagnie , toutes les fois qu'ils en sont requis pour les besoins de l'Etat. Tous ces guerriers , comme je l'ai dit plus haut , sont entretenus aux dépens des villes d'où ils ont été tirés ; ils ne paient que de leurs personnes ; les armes , les habits , la nourriture , tant pour eux que pour leurs chevaux , leur étant fournis par leurs concitoyens. La guerre finie , chacun s'en retourne chez soi , & y vit en simple particulier , comme il faisoit ci-devant.

Sur les frontieres des *Ouei* , du côté du nord-est , près de ces Tartares qui sont voisins de la mer & qui habitent au pied des montagnes , il y a deux villes dont l'une s'appelle *Ha-sa-ou-sou* , & l'autre *Mou-lou-ou-sou*. Dans la premiere , il y a un *Lama* du titre de *Kan-pou* , & dans la seconde un Officier Mongou du titre de *Tsai-fang*. L'emploi du *Lama* & de l'Officier Mongou est de faire passer les nouvelles aux Cours de Péking & du Thibet.

Les *Tsang* sont la seconde espece de Généralité. *Gé-ka-tsé-icheng* en étoit autrefois la capitale ; & c'est-là que le *Tsang-pa-han* tenoit sa Cour. Cette ville est au sud-ouest de *La-sa* , à la distance de cinq cens trente-trois *lys*.

Le *Pan-ichan Lama* , qui est le premier en dignité après le Grand *Lama* , y fait sa résidence. Le nombre des habitans est à-peu-près de vingt-trois à vingt-quatre mille familles , & la

garnison, ou, pour mieux dire, la milice ordinaire, est de cinq à six mille hommes.

A l'orient de *Gé-ka-tsé-tcheng*, sont :

1°. *Lin-pen-tcheng*, à la distance de cent quatre-vingt-onze *lys*.

2°. *Na-ka-la-tsé-tcheng*, à la distance de deux cens cinquante *lys*.

3°. *Pai-ty-tcheng*, à la distance de trois cens trente-deux *lys*.

Au sud-est de *Gé-ka-tsé-tcheng*, sont :

1°. *Pai-na-mou-tcheng*, à la distance de soixante-dix *lys*.

2°. *Ki-yang-tsé-tcheng*, à la distance de cent vingt *lys*. Cette ville est aujourd'hui très-considérable ; le nombre des habitans va à plus de trente mille familles, & la garnison est à-peu-près de huit mille hommes.

3°. *Ou-yu-ko-ling-ka-tcheng*, à la distance de trois cens soixante-dix *lys*.

Au sud-ouest de *Gé-ka-tsé-tcheng*, sont :

1°. *Ting-ki-yu-tcheng*, à la distance de quatre cens dix *lys*.

2°. *Ts-hi-ka-eulh-tcheng*, à la distance de cinq cens quarante *lys*.

3°. *Pa-ly-tsoung-tcheng*, à la distance de six cens quarante *lys*.

4°. *Pen-sou-ko-ling-tcheng*, à la distance de sept cens quarante *lys*.

5°. *Nga-ly-tsoung-tcheng*, à la distance de sept cens soixante *lys*.

6°. *Ny-ya-la-mou-tsoung-tcheng*, à la distance de sept cens quatre-vingt *lys*.

Au nord-ouest de *Gé-ka-tsé-tcheng*, sont :

1°. *Chan-na-mou-lin-tching*, à la distance de cent dix *lys*.

2°. *Tchang-la-tsé-tcheng*, à la distance de huit cens dix *lys*.

3°.



3°. *Tchang-nga-pou-ling-tcheng*, à la distance de neuf cens sept *lys*. Ce qui fait en tout dix-sept villes, dont les principales sont *Gé-ka-tsé* & *Ki-yang-tsé*. Les coutumes & le gouvernement des *Tsang*, ne different point des coutumes & du gouvernement des *Ouei*. La Généralité des *Ka-mou* comprenoit autrefois treize villes, dont la capitale étoit *Pa-tang-tcheng*. Aujourd'hui elle n'en comprend plus que dix, comme on le verra dans un moment.

1°. *Pa-tan-tcheng* est au sud-est de *La-sa*, à deux mille cinq cens *lys* de distance.

2°. *Kiè-ta-mou-tcheng*, au sud-est de *Pa-tang*, à la distance de cinq cens quatre-vingts *lys*.

3°. *Tsi-yé-tcheng*, qui s'appelloit anciennement *Tchoung-tien-fang-nga-tchoung-tsoung-tcheng*, au sud-ouest de *Pa-tang*, à la distance de six cens *lys*.

4°. *Tsa-tsouo-li-kang-tcheng*, au nord-ouest de *Pa-tang*, à la distance de trois cens cinquante *lys*.

5°. *Pao-tcheng*, au nord-ouest de *Pa-tang*, à la distance de six cens *lys*.

6°. *Sou-eulh-mang-tcheng*, au nord-ouest de *Pa-tang*, à la distance de huit cens *lys*.

7°. *Lo-loung-tsoung-tcheng*, au nord-ouest de *Pa-tang*, à la distance de huit cens cinquante *lys*.

8°. *Kie-toung-tcheng*, au nord-ouest de *Pa-tang*, à la distance de neuf cens cinquante *lys*.

9°. *Chou-pan-touo-tcheng*, au nord-est de *Pa-tang*, à la distance de mille cent cinquante-cinq *lys*.

10°. *Ta-eulh-tsoung-tcheng*.  
11°. *Sou-ko-tsoung-tcheng*.  
Ces deux villes sont à la distance de douze cens vingt *lys* de *Pa-tang*, vers le nord-ouest.

12°. *Koun-tchouo-ko-tfoung-tcheng*, au nord de *Pa-tang*, à la distance de deux cens quatre-vingts *lys*.

13°. *Ly-tang-tcheng*, au nord-est de *Pa-tang*, à la distance de trois cens *lys*.

La cinquantième année de *Kang-hi* (en 1711), l'Empereur ordonna que les villes de *Pa-tang* & de *Ly-tang* feroient désormais du district de la province du *See-tchouen*, & sous les ordres du *Tfong-tou* ou Gouverneur général de ladite Province; & que la ville de *Tchoung-ten-fang-nga-tchoung-tfoung-tcheng* feroit du district de *Yun-nan*, & sous les ordres du *Tfoung-tou* de cette province. En conséquence on mit une garnison Chinoise dans chacune de ces trois villes.

La quatrième espèce de Généralité est celle des *Nga-li* ou *Ali*; les villes qui en dépendent, sont:

1°. *Ta-ko-la-tcheng*, au sud-ouest de *La-fa*, à la distance de deux mille cinq cens *lys*. Près de *Ta-ko-la*, sont deux autres petites villes qui en dépendent, dont l'une s'appelle *Ka-eulh-touq-mou*, & l'autre *Ge-ty-eulh*.

2°. *Kou-ko-tcha-ché-lou-mou-pou-tfé-tcheng*, au sud-ouest de *La-fa*, à la distance de deux mille quatre cens quatre-vingt-dix *lys*. Cette ville a sous sa dépendance trois autres petites villes dont les noms sont *Tchoung-loung-tfé*, *Pou-loung-tchou*, & *Mou-eulh-ty*.

3°. *La-ta-ko-tcheng*, au sud-ouest de *La-fa*, à trois mille sept cens cinquante *lys* de distance. Elle a trois petites villes sous sa dépendance, qui sont *Tcha-ché-kang*, *Ting-mou-kang*, & *Ka-ché*.

4°. *Pi-ti-tcheng*, au sud-ouest de *La-fa*, à la distance de trois mille huit cens *lys*.

5°. *Lou-touo-ko-tcheng*, au nord-ouest de *La-fa*, à la distance de deux mille neuf cens trente *lys*.

Le gouvernement des *Nga-ly* est un peu différent de celui des autres Généralités. Il n'y a dans chaque ville qu'un seul Magistrat, dont l'autorité s'étend également sur le Militaire & sur le Civil. Chaque famille fournit un homme de guerre.

Outre ces Généralités, il y a encore plusieurs hordes, lesquelles, quoique indépendantes à certains égards, sont censées néanmoins sous la domination des *Si-fan*.

Ces hordes sont, 1°. la horde de *Ka-ko-pou*, au sud-est de *La-sa*, à la distance de huit cens quarante *lys*, au de-là des frontieres des *Ouei* & des *Kamou*. *Ka-ko-pou* est au voisinage du Royaume de *Lo-ko-pou* & du pays de *Koung-pou-lo*. Il peut y avoir environ trois mille familles qui paient tribut au *Ta-lai-Lama*. Ce tribut est de deux chevaux par an.

2°. La horde de *Sa-ko-pou-lo*, au sud-ouest de *Gé-ka-tsé*, à la distance de huit cens trois *lys*.

3°. La horde de *Tchou-chou-té*, à l'ouest de *Sa-ko-pou-lo*, à la distance de quatre cens vingt *lys*.

4°. La horde *Tché-pa*, à l'ouest de *Gé-ka-tsé*, à la distance de quatre cens vingt *lys*. Ces quatre hordes ont chacune un *Lama* & un Gouverneur particulier.

5°. La horde de *Lo*, au sud-ouest de *Gé-ka-tsé*, à la distance de onze cens *lys*.

6°. La horde de *Ka-eulh-tao-yng*, au sud-ouest de *La-sa*, à la distance de deux mille cinq cens *lys*.

Il y a encore plusieurs autres hordes, comme *La-to*, *Chou-pa*, *Lun-pa*, *Ko-eulh-ki*, *Sai-eulh*, *Tsa-na-eulh*, *Ka-lou*, *Oua-chou*, &c. qui sont au nord-ouest des *Ka-mou*, & qui sont gouvernées, partie par le *Ta-lai-Lama*, & partie par le *Taidji* de *Si-hai*.

Les hordes de *Ta-ko-la*, de *Kou-ko*, de *Tché-pa*, &c. sont obligées de fournir chacune cent hommes de guerre. A la tête de chaque centaine d'hommes, il y a un Officier

Mongou du pays de *Turfan*. Toutes ces troupes font leur séjour ordinaire à *Ka-eulh-tao-yng*, d'où on les tire quand on en a besoin.

J'aurois peut-être mieux fait de supprimer tout le détail qu'on vient de lire. Je me serois épargné beaucoup de peine, & j'aurois épargné bien de l'ennui à mes Lecteurs, qui seront fort surpris de ne trouver presque aucune ressemblance entre ces noms estropiés par les Chinois, & les noms Mongoux, estropiés de même par les Européens dans les cartes qu'ils nous ont données du Thibet. Ceux qui sont curieux de Géographie, & qui voudront se donner la peine de confronter ce que je viens de dire avec ce qui se trouve sur les cartes, auront la bonté de faire attention que les Chinois disloquent tous les mots, qu'ils écrivent *Eulh* toutes les fois qu'il y a une *r* à exprimer, que le mot *Tcheng*, qu'ils ajoutent après certains mots, signifie *ville*, comme nous disons, par exemple, la ville de Lyon, de Paris, &c. Ainsi *Ta-ko-la-tcheng* signifie la ville de *Tacola*; *Lo-fi-ca-eulh-tcheng* signifie la ville de *Losicar*, &c. *Ka-eulh-tao-yng* signifie le camp de *Kartao*. (*Yng* signifie *camp*, & *Yng-fang*, caserne).

#### *Des mœurs & des usages de ces Tartares.*

QUOIQUE la plupart de ces Tartares aient des villes & des maisons, comme on vient de le voir par l'énumération abrégée qui en a été faite, ils ne se plaisent pas trop à y demeurer : ils aiment beaucoup mieux faire leur séjour sous des tentes, en pleine campagne.

Leurs habits sont faits de poils de bêtes qu'ils ont l'art de travailler. Le lait & la farine sont leur nourriture la plus ordinaire. Ils se peignent le visage d'une couleur jaune, & aiment

la propriété sur leurs personnes. Ils n'ont point l'art de l'éloquence ; mais *ils sont fort dévots à Fo , en l'honneur duquel ils aiment à élever des Tours.*

Je prie le Lecteur de remarquer ces dernières paroles. Elles sont tirées d'un livre fait du tems des *Tsang*, dont la Dynastie, comme je l'ai peut-être déjà dit plus d'une fois, a commencé en 618 de l'ère chrétienne, & a fini en 924. Ceux qui croient que les Nestoriens ont pénétré dans la Tartarie, & y ont apporté le Christianisme, que l'ignorance & la superstition des *Lama* & des Tartares ont tellement défiguré qu'on n'y connoît plus rien aujourd'hui, pourront comparer certains usages qui s'observoient alors dans l'Eglise grecque, avec ceux qui sont en vigueur chez les peuples qui sont de la religion des *Lama*, dont je donnerai un détail à la fin de cet article, si j'obtiens ce qu'on m'a promis : si on me manque de parole, je suis quitte de la mienne.

Quoique ces Tartares occupent un grand espace de terrain, leur pays est tellement coupé par les montagnes & les rivières, qu'il est très-difficile d'aller chez eux. On ne vient à bout de les contenir dans les bornes de leur devoir, & de les empêcher de venir piller les frontières de la Chine, que par le moyen des *Lama*. C'est pour cette raison qu'on fait tant de cas de ces prêtres de *Fo*, & que l'Empereur en entretient plus de dix mille dans la seule ville de Péking.

Le *Talai-Lama* & le *Pan-ichan-Lama* envoient chaque année payer le tribut à l'Empereur. Ce que leurs Ambassadeurs apportent, consiste en statues de *Fo* faites d'or ou de cuivre doré, en corail, en ambre jaune, en pièces de draps de différentes especes, en feutre, en bâtons d'odeur, en especes de chapelets que les *Lama* & ceux de leur secte portent pendus à leur cou, & sur lesquels ils récitent des

prieres en l'honneur de *Fo* ; en couteaux , ciseaux , & autres petites choses semblables : en échange desquelles ils emportent de la Chine , du thé , de la soie , & d'autres choses précieuses , dont l'Empereur les gratifie. Lorsqu'il y a quelques différends dans le pays , que l'autorité seule du Grand *Lama* ne sauroit terminer , on a recours à l'Empereur , & Sa Majesté envoie d'ici des Grands , auxquels il donne plein pouvoir de régler les affaires.

Dans chaque ville un peu considérable , il y a pour le civil , un Magistrat qui a le titre de *Tsoun-pou-mou* ; & pour le militaire , un Commandant ou un Officier-Général , que les Chinois appellent *Ting-pou-mou*. Outre ces deux chefs , il y a six Magistrats inférieurs , pour les affaires qui regardent le civil , & ces Magistrats s'appellent *Ka-loung* ; six Officiers subalternes , pour tout ce qui a rapport à la milice , & ces Officiers sont nommés *Tay-po-umou* ; deux Magistrats du titre de *Sie-eul-pou-mou* , pour ce qui regarde le criminel , & deux autres du titre de *Tchang-tsoub-té-pa* , pour tout ce qui concerne les finances , les douanes , les ouvrages publics , &c. Il y a en général beaucoup de *Lama* , & peu de citoyens en comparaison du grand nombre de ces prêtres de *Fo* ; ce qui fait que dans les villes il y a pour l'ordinaire beaucoup plus de femmes que d'hommes. Parmi ceux qui habitent la campagne , les uns demeurent dans les plaines , & s'occupent à cultiver la terre ; les autres font leur séjour sur le penchant des montagnes du côté du midi , & nourrissent des troupeaux.

Les hommes s'habillent de drap , de la couleur qu'ils veulent , excepté de jaune & de rouge , le jaune étant le distinctif des *Lama* du premier ordre , & le rouge le distinctif des *Lama* de l'ordre inférieur , & des Magistrats de tous les grades. Entre les Grands & les personnes ordinaires , outre la différence

de l'habit, il y a encore celle de la coëffure : celle des Grands est blanche , & celle des autres est de couleur. La plupart portent des pendans à l'oreille droite seulement ; tous nourrissent leurs cheveux , & les nouent pour qu'ils ne descendent que sur leurs épaules.

Les femmes font deux tresses de leurs cheveux , qu'elles ramènent de chaque côté en devant. En hiver elles portent un bonnet de velours jaune , & en été elles ont un ample chapeau fait d'un bois fort léger , qu'elles couvrent d'une peau rouge , sur laquelle elles attachent des perles & des pierreries : celles qui sont d'un âge déjà avancé , ne portent ni perles , ni pierreries. Toutes ont des habits qui sont fort courts , & dont les manches sont étroites. Elles portent un petit tablier qui n'est proprement qu'une pièce de toile , qu'elles mettent sur leur habit extérieur pour les préserver de la saleté. Elles l'attachent à la ceinture , & ne lui laissent que la longueur qu'il faut pour descendre jusques un peu plus bas que les genoux. Là , les femmes se fardent , comme par-tout ailleurs ; mais elles emploient pour cet usage des matériaux tout différens. C'est du lait tout simple , dans lequel elles font délayer du sucre.

Il n'y a point chez ces peuples , de ces hommes qui font une profession spéciale de guérir les maladies & de conserver la santé. La médecine & les médecins leur sont également inconnus. Ils n'ont pour tous leurs maux qu'une sorte de remède , dont , disent-ils , ils se trouvent assez bien pour pouvoir se passer de tous les autres. Sont-ils dévorés par les ardeurs d'une fièvre brûlante , ont-ils des maux de tête , des points ou des douleurs de côté , des fluxions ou telles autres infirmités ; ils prennent de la crème de lait , s'en frottent par tout le corps , & s'exposent ensuite aux ardeurs du soleil. Ils recommencent chaque jour la même opération , jusqu'à ce qu'ils soient entière-

ment guéris , ou que leur guérison soit tout-à-fait désespérée.

Quand ils s'invitent à quelque festin , outre la farine & le lait qui sont , comme je l'ai dit plus haut , leur nourriture ordinaire , ils mangent de la chair de bœuf ou de mouton , qu'ils ne se donnent pas la peine de faire cuire , & boivent d'une liqueur faite avec du froment & d'autres grains fermentés.

Leurs divertissemens consistent en chants & en danses. Ils se mettent par bandes de cinq ou six hommes & femmes pêle - mêle ; se prennent par la main , & tournent ensemble , en faisant de tems en tems quelques sauts.

Les femmes sont chargées seules du soin d'acheter & de vendre les petites choses de l'usage ordinaire. Il y a pour le commerce , des monnoies d'argent de différentes grandeurs. Dans certains cantons , plusieurs freres prennent une seule femme qui leur sert d'épouse commune. Leur justice est très-sévère , & les châtimens dont ils punissent les coupables sont proportionnés à la griéveté des fautes. Lorsque quelqu'un est mort , on fait des prieres autour de son corps ; & les prieres finies , ils exposent le cadavre en plein champ sans se donner la peine de l'enterrer. Tous ces Tartares sont portés à la rapine ; mais la crainte des châtimens les empêche de suivre leur inclination. Ils sont très-dévots envers *Fo* , & pleins de vénération pour les *Lama* , ses Ministres. Parmi les *Lama* , ceux qui portent le bonnet jaune sont les plus élevés en dignité ; ceux de l'étage inférieur ne portent qu'un bonnet rouge.

### *Des Montagnes du Thibet.*

LA plus considérable de toutes les montagnes du Thibet , est sans contredit *Kan-ty-see-chan*. Je suis ici l'orthographe Chinoise ,



Chinoise , comme j'ai fait dans tout le reste. *Kan-ty-see-chan* est la même montagne qui est appelée *Kantel* par les uns , *Ken-ty* par les autres , & *Ken-toui-see* dans la carte du Thibet, qu'on trouve dans l'ouvrage du P. Duhalde. Elle est au nord-est de *Ta-ko-la* , du département des *Nga-li* , à la distance de trois cens dix lys. Elle s'étend jusqu'à *Si-ning-fou* du *Chen-fi* , ce qui fait une longueur de cinq mille cinq cens quatre-vingt-dix lys , c'est-à-dire près de cinq cens soixante lieues. Sa circonférence , dans les endroits isolés , est de cent quarante lys ou de quatorze lieues ; & sa hauteur , en la prenant depuis le pied jusqu'à l'extrémité du pic , est de cinq mille cinq cens pieds Chinois. C'est la plus haute de toutes les montagnes qu'on connoisse. Elle domine sur toutes celles du Thibet , & les surpasse en hauteur d'environ mille pieds. Son sommet est toujours couvert de neige , & il en coule sans cesse une centaine de ruisseaux qui vont se perdre dans la terre lorsqu'ils sont arrivés au pied de la montagne. On a observé que depuis les frontieres de la Chine , du côté du *sud-ouest* , on va toujours en montant , pour arriver au pied de la montagne *Kan-ry-see*.

Cette montagne se partage en plusieurs branches , & ces branches en plusieurs rameaux. Les principales branches sont , du côté du nord-ouest , *Seng-ko-ka-pa-pou-chan* , & *Kang-ly-mou-sun*. Elles terminent la partie nord du département des *Nga-ly* , & s'étendent jusqu'au Royaume de *Ka-tchi-koue* , ce qui fait une longueur de plus de deux mille cinq cens lys. Du côté du nord-est , sont *Tcha-pou-lié-fié-eulh-ko-chan* , *Nien-sien-tang-la-chan* , *Sa-mou-san-kang-tsa-chan* , *No-mo-houn-ou-pa-che-chan* , *Pa-yen-ha-la-chan* , & autres. Ces montagnes bornent les *Ouei* qu'elles entourent jusqu'à *Si-hai* , & forment une chaîne de la longueur de six mille lys ; elles s'étendent ensuite du côté de *Si-ning* , & autres lieux du *Chen-fi*.

La branche qui s'étend du côté du sud-ouest, forme les montagnes *Men-na-ko-ni-eulh-chan*, *Sa-mou-tai-kang-chan*, & autres, qui entourent les *Nga-ly*, du côté du midi, l'espace de deux mille lys, jusqu'au Royaume de *Ngo-no-té-ko-koue*.

Enfin la dernière branche, c'est-à-dire celle qui s'étend du côté du sud-est, forme les montagnes *Ta-mou-ichou-ko-ka-pa-pou-kang-chan*, *Ka-eulh-cha-mi-chan*, *Nou-king-kan-tfang-chan*, & autres, qui entourent les *Tfang* & une partie des *Ouei*, jusqu'à *Ka-ta-mou-chan*, c'est-à-dire l'espace de plus de sept mille lys, & vont ensuite jusqu'à *Yun-nan*, & au *See-ichouën*.

Telle est la division principale des montagnes du Thibet, dont les noms n'ont pas beaucoup de rapport avec ceux qu'on trouve dans les cartes qu'on en a données en Europe, mais que le Lecteur Géographe reconnoîtra cependant, s'il veut se donner la peine de les comparer avec la position qui est indiquée. Le mot *Chan*, qui termine tous ces noms, signifie montagne. On peut le supprimer, & dire par exemple *Ka-ta-mou*, ou simplement *Ka-tam* (car les Chinois n'ayant point d'*m*, l'expriment ordinairement par *mou*), au lieu de *Ka-ta-mou-chan*; *Karchami*, au lieu de *Ka-eulh-cha-mi-chan*; *Tacla*, au lieu de *Ta-ko-la-chan*, & ainsi des autres.

La cinquante-fixième année de *Kang-hi* (1717), l'Empereur voulant se procurer des connoissances sur le Thibet, plus exactes que celles qu'on avoit eues jusqu'alors, envoya de Péking des Géographes de sa nation, à la tête desquels il mit un nommé *Cheng-ichou*, Mandarin dans le Tribunal des Affaires étrangères, pour leur procurer sur la route tous les secours dont ils pourroient avoir besoin; & nomma deux *Lama* pour leur assurer la tranquillité, & la liberté de faire leurs opérations dans des pays où l'on est plein de respect pour ces Prêtres de *Fo*. Ces Géographes eurent ordre de mesurer la hauteur des

montagnes, & de déterminer la véritable position du Thibet, des côtes du *Si-hai*, & de tout ce qu'on appelle le *Si-tsang*. Ils s'acquitterent de leur commission; & en remettant au Tribunal qui est chargé du dépôt des cartes, celles qu'ils avoient dressées des lieux que je viens de nommer, ils en donnerent par écrit une explication fort ample, dont on trouve un abrégé, corrigé depuis sur les observations des *Lama*, dans le nouvel *Y-toung-tché*.

J'y lis actuellement une phrase qui est trop singulière pour ne pas la rapporter telle qu'elle est. « Ces lieux, y est-il dit, » sont le dos la terre, & les montagnes qu'on y voit sont les » artères auxquelles tiennent toutes les autres montagnes ».

On lit dans le *Choui-king*, « qu'au sud-ouest de *Nga-neou-ta-* » *chan* il y a un ruisseau qui porte le nom de *Yao-nou*; qu'à » quelque distance de là, en tournant un peu vers l'est, il y a le » ruisseau appelé *Sa-han*; & plus à l'est encore, un autre » ruisseau qu'on appelle *Heng-kia*. Ces trois ruisseaux, continue » le même livre, sortent de la même montagne, & vont se jeter » dans la rivière *Heng-choui* ».

Pour savoir ce que c'est que cette rivière *Heng-choui*, il faut consulter le *Kang-tay-fou-nan-tchouen*. L'Auteur de ce livre dit que « du côté de l'occident il coule une grande rivière, qui » sort de la montagne *Koun-lun-chan*. De cette montagne, » ajoute-t-il, il coule cinq ruisseaux qui, se réunissant, forment » la grande rivière de *Tché-hou-ly*, laquelle coule du nord-ouest » de la montagne vers le sud-est, & va se perdre dans la mer. » Or, ce *Tché-hou-ly* n'est autre que *Heng-choui*. Les *Nga-ly* » sont les Tartares les plus occidentaux : ils confinent du » côté du midi, au Royaume qu'on appelloit anciennement » *Tien-tchou-koue*. Du côté de l'ouest de la montagne des » *Nga-ly*, il sort trois ruisseaux, dont le premier s'appelle

» *Lang-tchou*, le second *La-tchou*, & le troisième *Ma-tchou*.  
 » Ces trois ruisseaux vont se réunir pour former le *Kang-ka-*  
 » *kiang* (le Gange), & se jettent dans la mer Australe. Peut-être  
 » que cette montagne est la même que *Nga-neou-ta-chan* ».

» En comparant ce que les Chinois disent de *Koun-lun-chan*,  
 » avec ce que nous savons de *Nga-neou*, dit un livre de la Re-  
 » ligion de *Fo*, il paroît que c'est une même montagne, à  
 » laquelle nous avons donné un nom & les Chinois un autre.  
 » Cependant, comme cela n'est pas entièrement sûr, quand  
 » nous aurons occasion de parler de la montagne que les Chinois  
 » appellent *Koun-lun-chan*, nous lui donnerons aussi le nom de  
 » *Koun-lun-chan*; de même que nous l'appellerons simplement  
 » *Nga-neou*, lorsque ce que nous en rapporterons lui aura été  
 » attribué sous cette dénomination, &c. ».

Je reviens à la division générale des montagnes du Thibet. J'ai dit que *Kan-ty-fee-chan* se partageoit en plusieurs branches. Celle qui s'étend vers le nord-ouest, prend le nom de *Seng-ko-ka-pa-pou-chan*, & se partage ensuite en plusieurs rameaux, qui ont chacun leur nom particulier. Quoiqu'on n'apperçoive pas toujours la chaîne qui lie toutes ces montagnes les unes aux autres, on ne sauroit douter qu'elles ne soient réellement liées par des veines internes, cachées dans le centre de la terre.

Je prie le Lecteur Géographe de ne pas prendre au pied de la lettre les rums de vent tels que je les assignerai d'après les Chinois. Une montagne qui s'avancera vers l'ouest, par exemple, sera dite s'avancer vers le nord-ouest, pour peu qu'elle tourne vers le nord, ne fût-ce que de quelques lieues, & ainsi des autres.

*De la montagne Seng-ko-ka-pa-pou-chan.*

Cette montagne est au nord-est de la ville de *Kou-ke-tcha-ché-lou-mou-pou-tsé-tcheng*, à la distance de trois cens soixante *lys*. Elle confine au nord de la montagne *Kan-ti-fee*. Les gens du pays lui ont donné le nom de *Seng-ko-ka-pa-pou*, qui signifie *montagne du Lion*, parce qu'ils croient la voir représentant la figure de cet animal. La rivière de *La-tchou* prend sa source au midi de cette montagne.

*De la montagne Tchê-ta-pou-ly-chan.*

Elle est au nord-est de *Kou-ke-tcha-lou-mou-pou-tsé-tcheng*, à la distance de deux cens quarante *lys*. Elle forme une même chaîne avec la montagne du Lion. Les *Ngali* lui donnent le nom de *montagne de la grande Neige*.

*Lang-tsien-ka-pa-pou-chan.*

Cette montagne est au nord-est de *Ta-ko-la-tcheng*, à la distance de deux cens cinquante *lys*. Elle est un des rameaux de *Kan-ti-fee*. Les gens du pays croient la voir sous la figure d'un éléphant : c'est pourquoi ils lui ont donné le nom de *Lang-tsien-ka-pa-pou*, qui signifie *montagne de l'Eléphant*. C'est de là que la rivière de *Lang-tchou* tire sa source.

*Men-na-ko-ny-eulh-chan.*

Elle forme une même chaîne avec la montagne de l'Eléphant. Elle est à l'ouest du lac *Ma-pin-ouei-ta-lai*, & au nord-est de *Ta-ko-la*, dont elle n'est éloignée que de deux cens cinquante *lys*.

*Mou-pou-kia-ka-pa-pou-chan.*

Elle est à l'ouest de *Ta-ko-la*, à la distance de cent quarante *lys*. Elle est contiguë à la précédente; & porte le nom de *montagne du Paon*, parce qu'en la voyant, les gens du pays croient voir la figure de cet oiseau. C'est à la partie méridionale de cette montagne que la rivière *Ma-tchou* prend sa source; d'où elle coule par l'ouest au midi, pour aller se jeter dans la rivière de *Lang-tchou*, déjà réunie à la rivière de *La-tchou*, c'est-à-dire dans le Gange.

*Sa-mou-tai-kang-chan.*

Elle est au sud-ouest de *Pi-ti-tcheng*, à la distance de deux cens vingt *lys*. Cette montagne est une des veines de *Men-na-ko-ni-eulh-chan*. Elle s'étend, depuis le nord-est jusqu'au sud-ouest, l'espace de plus de deux mille *lys*, & sert de limite, de ce côté-là, au département des *Nga-ly*, dans lequel il se trouve encore quelques autres montagnes.

*Ta-mou-tchou-ke-ka-pa-pou-chan.*

Elle est au sud-ouest de *Tchouo-chou-té-pou-lo*, dont elle est éloignée de trois cens quarante *lys*. Elle est contiguë, du côté du sud-est, à la montagne *Men-na-ko-ni-eulh-chan*. Les gens du pays l'appellent la *montagne du Cheval*, parce qu'il leur semble qu'elle a la figure de cet animal. La rivière *Ya-lou-tsang-pou* prend sa source à l'est de la montagne, & les *Tsang* sont bornés par le nord-est de la même montagne.

*Kou-pen-kang-tsien-chan.*

Elle est au sud-ouest de *Tchouo-chou-té-pou-lo*, dont elle est

## A LA CONNOISS. DES PEUPLES CHINOIS. 159

éloignée de deux cens cinquante *lys*. Elle est contiguë à la montagne du Cheval. Elle est très-haute ; & comme elle a plusieurs pointes inégales qui sont presque toujours couvertes de neige , elle présente un objet des plus agréables à voir.

### *Pa-eulh-tchoung-kang-tsien-chan.*

Elle est au sud-ouest de *Tchouo-chou-té-pou-lo* , à la distance de deux cens trente *lys* : c'est une veine de la montagne *Kou-pen-kang-tsien* , au nord-ouest de laquelle elle est contiguë. Elle a un pic fort élevé.

### *Fan-mou-sou-mou-kang-kou-mou-chan.*

Elle est au sud de *Tchouo-chou-té-pou-lo* , à la distance de deux cens vingt *lys*. Elle a deux pics peu éloignés l'un de l'autre , & à-peu-près d'égale hauteur.

### *Tcha-pou-lié-kia-eulh-pou-la-ko-na-chan.*

Elle est au nord-est de *Kan-ry-fee* , à laquelle elle ressemble , à cela près qu'elle est plus petite.

### *Chang-kou-ya-la-ko-ma-la-ko-chang.*

Elle est au nord-ouest de *Tchouo-chou-té-pou-lo* , à la distance de deux cens quatre-vingts *lys*. Elle est contiguë à la précédente montagne. Elle a au sud-est , *Cha-kia-eulh-ni-kia-eulh-chan* , au sud-est de laquelle encore il y a *Loung-kia-eulh-loung-ma-eulh-chan*. Elles forment une même chaîne avec *Kan-ti-fee-chan*.

*Kié-mou-la-chou-eulh-mou-chan.*

Elle est au nord-ouest de *Sa-ka*, à la distance de cent quatre-vingt-dix *lys*.

*Sié-eulh-tchoung-chan.*

Elle est au nord-ouest de *Sa-ka*, à la distance de cent dix *lys*. Elle a un pic très-elevé, qu'on voit encore à la distance de plus de cent *lys*, comme s'il étoit dans les nues.

*Kio-ou-eulh-tchoung-chan.*

Elle est au nord-ouest de *Sa-ka*, dont elle est éloignée de trente-huit *lys*. Elle est très-haute & très-escarpée.

*Tsao-fouo-ko-po-chan.*

Elle est au nord-ouest de *Chang-na-mou-lin-tcheng*, dont elle est éloignée de quatre-vingt-dix *lys*.

*Lang-pou-chan.*

Elle borne les *Tsang* du côté du nord, & elle sert comme de digue au côté septentrional du lac *Lang-pou-tché*.

*Ta-eulh-kou-chan.*

Elle est au nord des *Tsang*, & à l'est de *Lang-pou-chan*. Elle a plus de cent *lys* de hauteur. Sur son sommet sept pointes s'élèvent à différentes hauteurs.

*Kang-ka-eulh-cha-mi-chan.*

Elle est au sud-est de la ville de *Tsoug-tcheng*, du département des *Nga-li*, à la distance de soixante-dix *lys*. Elle est fort élevée,



elevée, & toujours couverte de neige. Elle est d'une espece de pierre qui est blanche : la terre qui s'y trouve est blanche aussi.

*Tsé-lin-ki-na-cha.*

Elle est au sud-ouest de la ville de *Lo-fi-kar*, ou, comme dit mon Auteur, de *Lo-fi-ka-eulh-tcheng*, à la distance de cent quatre-vingt-dix *lys*. Sur son sommet il y a cinq pointes qui s'elevent fort haut.

*Chou-eulh-mou-tfang-la-chan.*

Elle est au sud-est de *Sa-ka*, à la distance de deux cens cinquante *lys*. C'est une veine des montagnes *Kang-ka-eulh-cha-mi-chan*, &c. Elle entoure le fleuve *Ya-loung tfang-pou-kiang* du côté du midi. Elle est très-elevée. La riviere *Pong-tchou-tfang-pou* prend sa source dans cette montagne.

*Tchou-mou-ou-ma-chan.*

Elle est au nord-ouest de *Lo-fi-kar*, à la distance de cent quatre-vingt *lys*.

*Nou-kin-kang-tfang-chan.*

Elle est au midi de *Na-ka-eulh-tsé-tcheng*, dont elle est éloignée de deux cens *lys*. Elle est très-haute, & toujours couverte de neige. Elle vient de la montagne de *Ta-mou-tchou-ko-ka-pa-pou-chan*.

*Tchou-ou-ly-chan.*

Elle est à l'ouest de la ville *Gé-ka-eulh-koung-kä-eulh-tcheng*, à la distance de trente *lys* seulement.

*Koung-la-kang-ly-chan.*

Elle est au sud-est de la ville *Ou-yu-ko-ling-ka-icheng*, à la distance de quatre-vingt-dix *lys*. Elle est auprès du lac *Ya-lou-mou-ko-iché*. Elle est contiguë à la partie nord-ouest de la montagne *Nou-kin-kang-ifsang-chan*. Elle est très-haute, & toujours couverte de neige.

*Tsa-ly-chan.*

Elle est au sud-ouest de la ville de *Toung-choun-icheng*, dont elle est éloignée de quatre-vingt-dix *lys*. Elle borne les *Ouei* au midi. Son sommet est très-uni; & il y a plus de cent lacs, tant grands que petits.

*Ta-ko-pou-fi-ly-kang-ifsien-chan.*

Elle est au sud-ouest de la ville de *Na-icheng*, à la distance de cent quatre-vingts *lys*. Elle est contiguë à la partie nord-ouest de la montagne *Tsa-ly-chan*.

*Lou-mou-ifsien-ka-eulh-oua-ka-eulh-pou-chan.*

Elle est au sud-est de la ville de *Ki-ni-icheng*, à la distance de cent trente *lys*. Elle borne les *Ouei* au sud-est. C'est par-là qu'on va chez les *Ka-mou*.

*Tou-loung-kang-ly-chan.*

Elle est au nord-ouest de *Toung-ko-eulh-icheng*, à la distance de cinquante *lys*.

*Nien-ifsien-kang-la-chan.*

Elle est au nord-ouest de *Peng-touo-icheng*, dont elle est

LA CONNOISS. DES PEUPLES CHINOIS. 165

éloignée de cent trente *lys*. Elle touche au bord oriental du lac de *Teng-ka-ly-tché*. Elle est très-haute, & toujours couverte de neige.

*Sa-mou-san-kang-tcha-chan.*

Elle est au nord-est de *Peng-touo-tcheng*, à la distance de cent quatre-vingt *lys*.

*Koung-ko-pa-ka-ma-chan.*

Elle est au bord méridional de la source de la riviere de *Ha-la-ou-sou*.

*Ny-kou-ly-chan.*

Elle est au sud-ouest de la précédente. Elle borne les *Ouei* du côté de l'est, & les *Ka-mou* du côté de l'ouest.

*Tou-ho-ky-chan.*

Elle est au sud-ouest de *Tsé-pou-la-kang-tcheng*, à la distance de deux cens quarante *lys*. Elle regarde le sud-est de la montagne *Ny-kou-ly*, environne la riviere *Ya-lou-tsang-pou* jusqu'à ses bords orientaux, & s'étend ensuite du côté de l'est. Elle est très-escarpée, & paroît plutôt un amas de gros quartiers de rochers entassés confusément les uns sur les autres, qu'une véritable montagne. Il n'y a ni chemin ni sentier, & il est impossible d'y grimper. La riviere de *Ya-loung-tsang* se précipite à travers tous les rochers; on n'en voit pas les eaux, mais on en entend le bruit.

*Pou-ka-chan.*

Elle est sur les bords septentrionaux de la riviere *Ha-la-ou-sou*. Elle tire son nom de la figure sous laquelle on la voit, qui est

celle d'un taureau. *Pou-ka*, en langue du pays, signifie *taureau* ou *bœuf sauvage*. Elle est très-haute.

*Pa-sa-toung-la-mou-chan.*

Elle est au nord de *La-sa*, à la distance de huit cens *lys*. C'est de-là que le *Kin-cha-kiang* tire sa source. Cette montagne est très-haute, & a la figure d'une *vache qui nourrit son veau* : c'est la signification du nom *Pa-sa-toung-la-mou* qu'on lui a donné. La rivière *Mou-lou-ou-fou* coule de la partie orientale de cette montagne jusqu'au *Yun-nan*, où elle prend le nom de *Kin-cha-kiang*, comme qui diroit *rivière du sable d'or*. La rivière *Ya-eulh-kia-tsang-pou* coule de la partie occidentale de cette même montagne.

On lit dans l'*Y-tong-tché* des *Ming* : la source du *Kin-cha-kiang* est dans une montagne qui est sur les frontières des *Tou-fan*. Cette montagne s'appelle *Ly-che* (*ly* signifie *bœuf* dont la peau est marquée de différentes couleurs, & *che* signifie *pièce*. Ainsi *Ly-che-chan* signifie *montagne du Bœuf marqué*.) La rivière qui coule de cette montagne est appelée *Ly-choui*, comme qui diroit *eaux de la montagne du Bœuf*.

*No-mo-houn-ou-pa-she-cham.*

Elle est au nord-est de *La-sa*, à la distance de huit cens quatre-vingt-dix *lys*. Elle touche le côté de l'est de la montagne *Pou-ka-chan*. Au sud-ouest de *No-mo-houn-ou-pa* est la source de la rivière *Nou-kiang*. Cette montagne & la précédente ne forment qu'une même chaîne, & la rivière *Nou-kiang* coule par le sud-est, ainsi que la rivière *Kin-cha-kiang*, jusqu'au *Yun-nan*.

*Ko-eulh-ki-tsa-ka-na-chan.*

Elle est au nord-est de *No-mo-ho-an-ou-pa-che*, à la distance d'environ trois cens *lys*. Elle sert de borne à l'est des *Ouei*, & au nord-ouest des *Ka-mou*. Elle est très-haute, & c'est d'elle que la rivière *Lan-tsang-kiang* tire sa source. *Lan-tsang-kiang*, dit le *Yun-nan-tché* (c'est une espece de Dictionnaire historique & géographique de la province de *Yun-nan*), prend sa source dans la montagne *Lou-che-chan* (c'est-à-dire dans la montagne du Cerf). Cette montagne est la même que *Ko-eulh-ki-tsa-ka-na*.

*Sa-yn-kou-pou-houn-chan.*

Elle est au nord de *Tsa-ka-na-chan*.

*Toung-pou-loun-tchan.*

Elle est au nord de la précédente.

*Sou-ko-pou-sou-ko-mou-chan.*

Elle est à l'est de la source de *Lan-tsang-kiang*, & au midi de *Kin-cha-kiang*. Elle est composée de sept montagnes, de chacune desquelles il sort une rivière.

*Koao-tchang-lou-kou-ka-eulh-ya-chan.*

Elle est au midi de la précédente, au sud-est des *Ouei*, & au nord des *Ka-mou*.

*Lo-sié-eulh-ou-lan-ta-pou-sou-chan.*

Elle est au nord-ouest de *Pa-fa-toung-ta-mou-chan*, à la distance de quatre cens *lys*. Elle est très-haute. Les rochers

dont elle est formée, sont rouges. Elle produit du sel qui est rouge, & qui ne diffère du sel ordinaire que par sa couleur. La rivière *Ka-tchi-ou-lan-mou-lun* prend sa source dans cette montagne.

*Si-kin-ou-lan-touo-lo-hai-chan.*

Elle est à l'est de *Lo-sie-eulh-ou-lan-ta-pou-fou-chan*. Elle s'étend de l'est à l'ouest, en passant par le nord, jusqu'au *Si-hai*; ce qui forme une très-longue chaîne, qu'on appelle du nom général de *Pa-yen-ha-la-chan*. De l'est au nord elle environne *Mou-lou-ou-fou*, du côté du midi elle borne les *Pou-lo*, & depuis cette montagne jusqu'à *Tchou-ou-ly*, ce sont les *Ouei*.

*Toung-la-kang-ly-chan.*

Elle est au midi de *Chou-pan-touo-tcheng*, à la distance de quatre-vingt-dix-sept *lys*.

*Mou-toung-chan.*

Elle au nord-est de la ville de *Chou-pan-touo*, dont elle est éloignée de cent *lys*.

*Pi-la-ko-la-tan-fou-ko-chan.*

Elle est au sud-ouest de *So-ko-tsoung-tcheng*, à la distance de quatre-vingt-dix *lys*.

*La-kang-mou-ko-ma-chan.*

Elle est au sud-est de *So-ko-tsoung-tcheng*, à la distance de cent quarante *lys*.

*Na-ko-so-té-chan.*

Elle est au sud-ouest de *Sa-ko-tsoung-tcheng*, à la distance de cent soixante-cinq *lys*.

*So-ko-chan.*

Elle est au nord-est de *So-ko-tsoung-tcheng*, à la distance de dix-neuf *lys*.

*Tsin-pou-ma-eulh-tcha-pou-ma-fou-mou-chan.*

Elle est au nord-est de la ville de *So-ko-tsoung*, à la distance de quatre-vingt-dix *lys*.

*Tsa-na-ko-chan.*

Elle est au nord de *So-ko-tsoung*, dont elle est éloignée de cent quarante *lys*.

*Pou-mou-ly-chan.*

Elle est à l'est de *Lo-loung-tsoung-tcheng*, à la distance de soixante *lys*.

*Ma-mou-kia-mou-kang-ly-chan.*

Elle est au sud-ouest de la ville de *Lo-loung-tsoung*, à la distance de cinquante *lys*.

*Kia-ma-loung-ly-chan.*

Elle est au nord-ouest de *Po-tsoung-cheng*, à la distance de cent cinquante *lys*.

*Ta-ya-ly-chan.*

Elle est au nord-ouest de la ville de *Po-tsoung*, à la distance de deux cens *lys*.

*Sai-la-ma-kang-ly-chan.*

Elle est au sud-ouest de *Po-tsoung*, à la distance de cent vingt *lys*.

*Ni-mou-pou-tchoun-mou-pou-ly-kang-ly-chan.*

Elle est au sud-est de *Po-ïfoung-tcheng*, à soixante-dix *lys* de distance.

*Tcha-la-kang-ly-chan.*

Elle est au sud de *Sang-nga-tchoung-ïfoung-tcheng*, à la distance de quatre-vingt-trois *lys*.

*Ka-eulh-pou-kang-ly-chan.*

Elle est au sud-est de *Sang-nga-tchoung-ïfoung*, à la distance de deux cens trente *lys*.

*Koung-la-kang-ly-chan.*

Elle est au sud-ouest de *Sang-nga-tchoung-ïfoung*, à la distance de deux cens trente-cinq *lys*.

*Ta mou-young-loung-chan.*

Elle est au sud-est de *Tsa-ïfouo-ly-kang-tcheng*, à la distance de soixante *lys*.

*Touo-eulh-ki-yu-eulh-tchou-mou-chan.*

Elle est au nord-est de la ville de *Tsa-ïfouo-ly-kang*, à la distance de cent soixante-cinq *lys*. Je crois que les Mantchoux appellent cette montagne *Torgui-gurtchoumou*, d'où les Chinois ont fait *Touo-eulh-ki-yu-eulh-tchou-mou*.

*Tchouo-mo-chan.*

Elle est au nord-ouest de *Tchoung-tchouo-ko-ïfoung-tcheng*, dont elle est éloignée de quarante-cinq *lys*.

*Pa-*



*Pa-té-ma-kouo-tchou-chan.*

Elle est à l'est de *Kié-ta-mou*, & au nord-est de *Ka-ly-tsoung-tcheng*, à la distance de trente *lys*.

*Pa-eulh-tan-kouei-tchou-chan.*

Elle est au sud-est de *Kié-ta-mou*, à la distance de cent soixante *lys*.

*La-mou-ly-kang-ly-chan.*

Elle est au sud-ouest de *Ly-tang-tcheng*, à la distance de cent quatre-vingts *lys*.

*Ka-mou-pou-nai-chan.*

Elle est au sud-ouest de *Ly-tang-tcheng*, à la distance de cent soixante *lys*.

*Ko-la-kiang-ka-eulh-nai-chan.*

Elle au nord-est de *Ly-tang-tcheng*, à la distance de quatre-vingt-quinze *lys*.

*Nga-mou-ni-kan-sa-mou-chan.*

Elle est au nord-ouest de *Sou-eulh-mang-tcheng*, à la distance de trente *lys*. Les *Ka-mou* s'étendent depuis la montagne de *Toung-la-kang-ly* jusqu'à celle-ci.

*Des montagnes appelées Ling par les Chinois.*

LES Chinois emploient le caractère *chan*, pour désigner les montagnes en général; & celui de *ling* pour désigner les montagnes qui servent comme de signaux aux voyageurs, pour aller d'un lieu connu à un autre.

*Hao-tsin-ling.*

Elle est sur les bords méridionaux de la rivière *Mou-lou-ou-sou*, qu'elle côtoie en remontant du côté de sa source. Elle s'étend jusqu'à *Si-ning-fou* & autres lieux du *Chen-fi*. C'est en suivant cette montagne, qu'on va de la Chine aux *Tsang* & aux *Ouei*. Près de ce *Ling*, il y en a un autre qui porte le nom de *Kou-kou-sai-eulh-ling*, qui se joint le long des rives de *Mou-lou-ou-sou* aux *Pan-mou-pou-la-ting*, *Tché-lin-ling* & *Toung-pou-loun-ling*. Ce dernier s'avance vers le sud.

*Y-ko-no-mo-houn-ou-pa-fi-ling.*

Elle est au midi de *Toung-pou-loun-ling*. Elle s'étend vers le nord-est jusqu'à *Si-ning-fou* du *Chen-fi*; ce qui fait une longueur de deux mille quatre cens *lys*. Elle a à son midi la montagne *Pa-han-no-mo-houn-ou-pa-fi-ling*.

*Pai-tou-ling.*

Elle est au midi de la rivière *Mou-lou-ou-sou*. Elle touche, par sa partie occidentale, à *Ka-eulh-ichan-kou-icha-ling*. Celle-ci est près de la source de *Mou-lou-ou-sou*. Au midi de *Pai-tou* sont les montagnes *Nga-pou-la-kang-sou-mou-ling* & *Pou-mou-tsa-fi-li-ling*. Après avoir passé la rivière *Ha-la-ou-sou*, en allant au sud-ouest, il y a la montagne *Si-lo-tou-ling*.

*Yang-ka-la-ling.*

Elle est au nord-ouest de la ville de *Peng-touo-tcheng*, à la distance de cinquante-cinq *lys*. Elle a au nord, à la distance de cent quarante *lys*, la montagne *Ya-la-eulh-king-ling*; & au

A LA CONNOISS. DES PEUPLES CHINOIS. 171  
sud-ouest, à la distance de vingt-sept *lys*, la montagne *Tcha-ko-la-ling*, qui s'étend jusqu'à la ville de *Loun-pou-tsoung-tcheng*.

*La-tchoung-la-tsien-ling.*

Elle est au sud-ouest de la ville de *Toungor* (*Toung-ko-eulh-tcheng*), à la distance de vingt-deux *lys*, sur les bords de *Ka-eulh-tchao-mou-lun-kiang*.

*Ka-mou-pa-la-ling.*

Elle est au sud-ouest de *Tchou-chou-eulh-tcheng*, à la distance de trente-cinq *lys*. Tous les *ling* dont on vient de parler, bordent les *Ouei* à l'ouest & les *Tsang* à l'est.

*Kouei-leng-ling.*

Cette montagne est au sud-ouest de *La-sa*, à la distance de deux cens dix *lys*.

*Ko-ka-la-ling.*

Elle est au sud-est de *Te-tsin-tcheng*, à la distance de quatre-vingt-huit *lys*.

*Kang-ka-la-ling.*

Elle est au nord-est de *Mou-lou-koung-ka-tcheng*, à la distance de cent vingt *lys*.

*Po-eulh-ken-ling.*

Elle est au nord-est d'un Temple de *Fo*, appelé *La-ly* ou *La-ly-miao*, à cent vingt *lys* de distance. Au sud-ouest du même *Miao*, à la distance de cent soixante-douze *lys*, il y a *Ping-ta-la-ling*; & à l'est du *Miao*, à la distance de soixante-douze

*lys*, il y a la montagne *Nou-pou-koung-la-ling*. Tous ces *ling* ou montagnes, depuis *Kouei-leng-ling*, bornent les *Ouei* à l'est & les *Ka-mou* à l'ouest.

*Pa-la-ling.*

Elle est au nord-est de *Ta-ko-tsa-tcheng*, à la distance de quatre-vingt-quinze *lys*.

*Tchou-la-ling.*

Elle est au nord de *Tcha-mou-ta-tcheng*, à la distance de cent fix *lys*.

*Ché-mou-loung-la-ling.*

Elle est à l'est de *Tchou-mou-tsoung-tcheng*, à la distance de cent quatre-vingts *lys*. Au sud-ouest de *Toung-choun-tcheng*, à la distance de soixante *lys*, il y a la montagne *Ming-pi-la-ling*; au sud-ouest de *Man-tsouo-na-tcheng*, il y a *Ma-mou-la-kang-tchoung-ling*, à la distance de cent cinquante *lys*; & à la distance de soixante *lys*, au sud de *Touo-tsoung-tcheng*, il y a la montagne *Tchou-mou-la-ling*. Tous ces *ling* bordent les *Ouei* au midi, jusqu'à *Hao-tsin-ling*. Tout ce pays du côté du midi, est habité par les *Ouei*.

*Loung-tsien-ling.*

Elle est au nord-ouest de la ville de *Losikar*, ou, comme disent les Chinois, de *Lo-si-ka-eulh-tcheng*, à la distance de deux cens soixante-fix *lys*.

*Pang-la-ling.*

Elle est à l'ouest de *Tchang-nga-pou-lin-tcheng*, à la distance de cent soixante *lys*.

*Lang-la-ling.*

Elle est au nord-ouest de *Pen-sou-ko-lin-tcheng*, à la distance de soixante *lys*.

*Tcha-la-ko-lang-ouan-ling.*

Elle est au nord des *Tsang*, qu'elle borde jusques près du lac Salé, que les Chinois appellent *Yen-iché*, ce qui signifie *etang du sel*.

*Tché-ma-la-ling.*

Elle est au sud-ouest de *Pa-li-tsoung-tcheng*, à vingt *lys* de distance. Au sud-ouest de *Tsi-loung-tcheng*, à la distance de cent quarante *lys*, il y a la montagne *Pou-la-ma-sou-mou-ling*. Au sud-ouest de *Nga-ly-tsoung-tcheng*, à la distance de vingt *lys*, il y a *Cha-pan-ling*; & au sud-ouest de *Tchouo-chou-te-pou-lo*, à la distance de deux cens vingt *lys*, il y a *Ngan-tsa-ling*. Ces quatre *ling* bordent les *Tsang* du côté du midi.

*Ma-eulh-yo-mou-ling.*

Elle est à l'ouest de *Tchouo-chou-te-pou-lo*, dont elle est éloignée de deux cens quatre-vingt-neuf *lys*. C'est la branche de *Kan-ti-see-chan* qui s'étend vers le midi. Sa partie méridionale borne le *Tsang* à l'ouest, & la partie nord borne les *Nga-ly* à l'est. Les *Tsang* s'étendent depuis cette montagne jusqu'à *Loung-tsien-ling*.

*Nou-pou-koung-ta-ling.*

Elle est au sud-ouest de *Ta-eulh-tsoung-tcheng*, à la distance de trois cens *lys*. Elle sépare les *Ka-mou* des *Ouei*.

*Cha-lou-la-ling.*

Elle est à l'est de *So-ko-tfoung-tcheng*, à la distance de soixante *lys*.

*Ka-ke-kang-ly-ling.*

Elle est au nord-est de *Sang-kä-tchoung-tfoung-tcheng*, à la distance de trois cens *lys*.

*Kiang-kou-la-ling.*

Elle est au sud de *Chou-pan-touo-tcheng*, à cent cinquante *lys* de distance. De-là jusqu'à *Nou-pou-koung-la-ling*, ce sont les *Ka-mou*.

*Lang-la-ling.*

On a déjà parlé d'un *Lang-la-ling*; on ne doit pas le confondre avec celui-ci : le caractère Chinois *lang* du premier signifie *loup*, & le caractère *lang* du *ling* dont il s'agit à présent, signifie toute autre chose.

Cette montagne est la branche de *Kan-ty-fee-chan* qui s'étend vers le nord. Elle est au nord-est de *Ta-ko-la-tcheng*, à la distance d'environ trois cens quarante *lys*. Au midi de la même ville de *Ta-ko-la*, à la distance de cent quarante *lys*, il y a la montagne *Kia-la-ling*.

*Tcha-tcha-ling.*

Elle est au nord-est de *Lou-ko-to-tcheng*, à la distance de quatre cens cinquante *lys*. Non loin de ce *ling*, il y en a un autre, qu'on appelle *Ko-culh-yé-ling*.

Au nord-ouest de *Lou-ko-to-tcheng*, à la distance de trois cens *lys*, on trouve *La-pou-tsi-ling*; au sud-est de *La-ko-ta-*

*scheng*, à la distance de trois cens quatre-vingt *lys*, il y a la montagne *Nou-pou-la-ling*. Tous ces *ling* bornent les *Nga-ly* du côté du nord. On les appelle du nom général de *Hiué-ling*, comme qui diroit *montagnes de neige*.

*Pa-ty-ho-mou-pou-ling.*

Elle est au sud-ouest de *La-ko-ta-tcheng*, à la distance de trois cens *lys*. Elle borne les *Nga-ly* du côté de l'ouest.

*Tsa-mou-sa-la-ling.*

Elle est au sud-ouest de *Tcha-ché-lou-mou-pou-tsé-tcheng*, à la distance d'environ sept cens *lys*. Toutes les montagnes, depuis *Lang-la-ling* jusques à *Tsa-mou-sa-la-ling*, sont dans le terrain des *Nga-ly*.

On a parlé de ces *ling*, parce que c'est par leur moyen que tous les Tartares du *Si-Tsang* peuvent communiquer entre eux; c'est leur chemin ordinaire: chemin très-mauvais, puisqu'il n'est uni nulle part, & qu'il faut toujours monter ou descendre. Outre les dangers que l'on court à travers tant de précipices, il y en a d'une autre espece, qui ne sont pas moins à redouter. Sur les hauteurs, il croît une plante qui ressemble à-peu-près à l'oignon; si par malheur les voyageurs ou les bêtes même viennent à mettre le pied dessus, ils tombent sur le champ, & risquent de se casser le cou. On appelle cette plante *Ta-culh-reou-tsao*. Dans les lieux bas, il regne un air pestilentiel & des vapeurs nuisibles, qui infectent les passans mêmes, s'ils ne font diligence pour s'en tirer promptement.

*Tsa-ka-ly-ma-ni-tou-yai.*

Cette montagne ne porte pas le nom de *ling*, mais elle est

appelée *yai*, parce que les voyageurs la côtoient pendant quelque tems. Elle est au nord-ouest de *Li-tang-tcheng*, à la distance de quarante *lys*. Sur son sommet il y a un Temple dans lequel est une représentation de *Fo*. On pourroit donner à cette montagne le nom de *montagne Noire*, parce que tous les rochers dont elle est composée sont de cette couleur.

### DES RIVIERES DU THIBET.

LES Chinois distinguent plusieurs sortes de rivières, qu'ils désignent par des noms généraux sous lesquels ils rangent chaque espèce. Les rivières de la première espèce sont les *Kiang*, celles de la seconde sont les *Ho*, & celles de la dernière sont les *Choui*. C'est à-peu-près comme si l'on disoit les fleuves, les rivières & les ruisseaux.

#### *Des Rivières qui ont le nom de Kiang.*

##### *Kang-ka-kiang.*

LA source primitive du *Kang-ka-kiang* ou du Gange, est, comme on l'a dit plus haut, dans la montagne *Kan-ty-see-chan*, d'où se forment les lacs *Ma-ping-mou-ta-lai-tché* & *Lang-ka-tché*. Les eaux qui sortent de ces deux lacs, forment une rivière qui coule vers l'ouest, sous le nom de *Lang-tchou-ho*. Après avoir coulé vers l'ouest l'espace d'environ deux cens *lys*, la rivière de *Lang-tchou* fait un coude du côté du nord, reprend son cours du côté de l'ouest, où elle coule près de la ville de *Kou-ko-tcha-che-lou-mou-pou-tsé-tcheng*, descend au midi, & de-là va à l'ouest, jusqu'aux frontières des *Nga-ly*, dans le pays de *Tou-san-gna-sou-mou-touo*, où elle se joint à la rivière de *La-tchou*, ce qui fait un cours de quinze cens *lys*. La  
rivière



riviere de *La-tchou* prend sa source dans la montagne *Seng-ko-ka-pa-pou-chan*, à la distance de trois cens soixante *lys* de la ville de *Kou-ko-tcha-che-lou-mou-pou-tsé*, du côté du nord-est. Elle coule vers l'ouest l'espace d'environ mille six cens *lys*, fait un coude vers le midi d'environ trois cens cinquante *lys*, après lesquels elle se joint à la riviere de *Lang-tchou*. Ces deux rivières, dont les eaux sont confondues, coulent vers le midi l'espace d'environ deux cens *lys*, passent à l'ouest de *Pi-ti-tcheng*, à près de deux cens *lys* de distance, tournent vers l'est, où elles coulent l'espace d'environ mille *lys*, jusqu'au nord de *Na-ko-la-mou-tou*, & reçoivent les eaux de *Ma-tchou-ho*, dont la source est à cent quarante *lys* au nord-ouest de *Ta-ko-la-tcheng*. Elle sort de la partie méridionale de la montagne *Ma-pou-hia-ka-pa-pou*, & après un cours d'environ quatre cens *lys*, elle se jette dans *Lang-tchou-ho*. Ces trois rivières, *Lang-tchou*, *La-tchou* & *Ma-tchou*, après avoir reçu les eaux de quantité de ruisseaux qui coulent des différentes montagnes dont on a parlé, se réunissent pour former ce qu'on appelle le *Kang-ka-kiang* ou le Gange. De-là le Gange prend son cours vers le sud-est, passe à *Ma-nou-pa-tcha-mou-lang-pou-lo*, entre dans le Royaume de *Ngo-no-te-koue*, d'où, dit-on, il va se jeter dans la mer du sud. Nous n'en savons pas davantage, ajoutent les Géographes de l'Empereur.

*Ya-lou-tsang-pou-kiang.*

Cette riviere prend sa source à l'ouest des *Tsang*, au nord-ouest de *Tchouo-chou-te-pou-lo*, à la distance d'environ trois cens quarante *lys* de la montagne *Ta-mou-chou-ko-ka-pa-chan*. Elle reçoit plusieurs ruisseaux, avec lesquels elle coule l'espace d'environ deux mille cinq cens *lys*, après quoi elle passe au

nord de *Ka-mou-pa-la-ling*, entre dans les terres des *Ouei*, va au nord-est de *Ge-ka-eulh-koung-ka-eulh-tcheng*, où elle se jette dans la riviere de *Ka-eulh-tchao-mou-loun-kiang*. Ces deux rivieres coulent dans un même lit, l'espace de mille deux cens *lys* vers le sud-est, passent au midi des *Quei*, dans le Royaume de *Lo-ha-pou-tchan*, tournent ensuite vers le sud-ouest, entrent dans le Royaume de *Ngo-no-te*, d'où elles vont se jeter dans la mer du sud.

*Ka-eulh-tchao-mou-loun-kiang.*

Cette riviere est dans le district de *La-sa*, au nord-est de *Peng-touo-tcheng*. Elle prend sa source dans la montagne *Tcha-li-ko-tou*, & s'appelle alors *Ta-mou-ho*. Elle se joint à plusieurs ruisseaux, & coule au sud-ouest l'espace d'environ cent quarante *lys*, après lesquels elle coule vers le sud-est l'espace de cent *lys*, range la ville de *Peng-touo*, & se joint à la riviere *Mi-ti-ko-tsang-pou*. Celle-ci prend sa source du lac *Mi-ti-ko*, qui est au nord-est de *Mo-lou-koung-ka-tcheng*, à la distance de deux cens soixante-dix *lys*. Depuis ce lac jusqu'au midi de la ville *Peng-touo-tcheng*, où elle se joint à la riviere *Ta-mou-ho*, son cours est d'environ trois cens vingt *lys*. Ces deux rivieres, depuis leur confluent, prennent le nom de *Ka-eulh-tchao-mou-loun-kiang*. *Ka-eulh-tchao-mou-loun* coule droit au midi l'espace d'environ trente *lys*; tourne ensuite du côté de l'est, où elle coule l'espace de cent quarante *lys*; après lesquels elle prend son cours par le sud-ouest, range les villes *Ty-pa-ta-ko-tsa-tcheng*, *Té-tsién-tcheng*, jusqu'au midi de *La-sa*, passe à *Toung-ko-eulh-tcheng*, à *Gé-ka-nieou-tcheng*, à *Tchou-fou-la-tcheng*, à *Gé-ka-eulh-koung-ka-eulh-tcheng*, &c. & se réunit à *Ya-lou-tsang-pou-kiang*, dans lequel elle perd son nom.

*Lou-kiang.*

Cette riviere est au nord-est de la ville de *Lo-loung-tsoung*, à la distance de soixante *lys*. Son nom Mongou est *Ha-la-ou-sou*; on l'appelle aussi *Ngao-eulh-y-tchou*. Elle prend sa source à deux cens quatre-vingts *lys* au nord de *La-fa*, d'un lac appelé *Pou-ka*, dont la largeur est d'environ quatre cens cinquante *lys*. Depuis sa source, elle coule vers le nord-ouest l'espace d'environ cent *lys*, entre dans le lac *Nga-eulh-ki-ken*, dont la grandeur est d'environ cent trente *lys*; sort de ce lac, coule vers le sud-est l'espace de cent cinquante *lys*, entre dans un autre lac, qu'on appelle *Ha-la-tché*, dont la grandeur est à-peu-près de cent vingt *lys*; au sortir de ce lac, elle coule quelque tems vers le midi, & prend le nom de *Ha-la-ou-sou*; elle remonte vers le nord-est, vient passer à cent *lys* de distance de la ville de *So-ko-tsoung*, après un cours de quatre cens cinquante *lys*; sort ensuite du terrain des *Ouei*, & entre chez les *Ka-mou*, où elle perd son nom pour prendre celui de *Ngao-eulh-y-tchou*. Sous le nom de *Ngao-eulh-y-tchou* ou *Ngao-y-eulh-tchou* (car le livre que j'ai sous les yeux l'écrit tantôt d'une façon & tantôt de l'autre), elle coule vers le sud-est pendant l'espace d'environ deux cens *lys*, passe au nord-est de *Lo-loung-tsoung-tcheng*; & après un cours de trois cens *lys*, elle coule droit au midi, pendant l'espace de huit cens *lys*, après lesquels elle entre dans les terres de *Mi-la-loung*, les arrose près de deux cens *lys*, & se rend à *Nou-y*. C'est-là qu'elle prend le nom de *Nou-kiang*. De *Nou-y* jusqu'au *Yun-nan*, son cours est d'environ trois cens *lys*. Arrivée au *Yun-nan*, près de *Ly-kiang-fou*, elle perd son nom pour prendre celui de *Lou-kiang*, passe sur les fron-

tières des peuples sauvages qui sont au midi de cette Province, va dans le *Mien-tien*, d'où elle se jette dans la mer du sud.

Dans l'explication des anciennes cartes Chinoises, dit l'*Y-toung-tché*, il est dit qu'à l'ouest du *Si-fan*, & au midi de *Ta-lieou-cha*, il y a un lac qu'on appelle *Ge-kia-hou*, & que l'eau qui coule de ce lac vers le midi, forme la rivière de *Lou-kiang*. Par l'inspection des cartes d'aujourd'hui, continue l'*Y-toung-tché*, on juge que *Ge-kia-hou* est le même que *Ha-la-tché*, ou, comme l'appellent les Mongoux, *Ha-la-ou-fou*: (c'est *Kara-ou-fou*). La source de cette rivière est plus grande que celle de la rivière de *Lan-tsang*. Ses eaux sont noires, & c'est pour cela qu'on lui a donné le nom de *Kara-ou-fou* (rivière Noire). Sa véritable source est dans le département des *Ouei*, & vient du lac *Pou-ka*, dont les eaux sont noires & profondes. C'est apparemment cette rivière que le grand *Yu* appella du nom de *Hé-choui*, qui veut dire *eaux noires*. Quelques Auteurs prétendent que la rivière que le grand *Yu* appella *Hé-choui*, est le *Lan-tsang-kiang* d'aujourd'hui; mais il est plus probable que c'est le *Ha-la-ou-fou* des Mongoux, qui est le vrai *Hé-choui*, &c.

#### *Loung-tchoan-kiang.*

*Loung-tchoan-kiang*, ou la rivière du Dragon, est la même que le *Po-tsang-pou* des Tartares; elle coule au midi de *Po-tsoung-tcheng*, à deux *lys* de distance. Elle a deux sources : la première est dans la montagne *Tchoun-touo-ling*, à trois cens *lys* au nord-est de la ville de *Po-tsoung*. La rivière qui sort de cette montagne, reçoit les eaux de six ruisseaux, coule vers le sud-ouest, & porte le nom de *Ya-loung-ho*. La seconde

vient de la montagne *La-ling*, à cinq cens *lys* au nord-ouest de la ville de *Po-tsoung*, reçoit les eaux d'une dizaine de ruisseaux, & prend le nom de *Ngo-tchou-ho*, coule vers le sud-est jusques près de la ville de *Po-tsoung*, où elle se joint à *Ya-loung-ho*. Depuis leur confluent, ces deux rivières n'en font plus qu'une, qui porte le nom de *Po-tsang-pou-ho*, & qui prend son cours vers le sud-ouest, tourne ensuite vers *Ka-pa-pou-lo*; de-là elle va passer à *Men-pou-pou-lo*, du district de *Lo-ko-pou-tcha*, entre dans le *Yun-nan*, va jusqu'à *Teng-yue-tcheou*, où elle prend le nom de *Loung-tchoan-kiang*; de *Teng-yue-tcheou* elle se rend à *Hou-kiu-koan*, d'où elle continue son cours jusqu'au Royaume de *Mien*.

*Lan-tsang-kiang.*

Cette rivière a deux sources : la première vient de la montagne *Ko-eulh-ki-tsa-ka-na-chan*, à mille *lys* au nord-ouest de la ville de *Tsa-tsouo-ly-kang*. Au sortir de cette montagne, elle s'appelle *Tsa-tchou-ho*. La seconde source vient de la montagne *Pa-la-ko-la-tan-sou-ko*, & porte le nom de *Ngao-mou-tchou-ho*. Les rivières *Tsa-tchou* & *Ngao-mou-tchou* prennent d'abord leur cours vers le sud-est; elles dérivent ensuite vers le sud, passent au nord-est de la ville de *Tsa-ko-ly-kang*, à trois cens *lys* de distance, près du *Miao*, ou Temple appelé *Tcha-mou-touo*; là elles se joignent, & prennent le nom de *La-tchou*. La rivière de *La-tchou* coule droit au midi, l'espace d'environ neuf cens *lys*, après lesquels elle entre dans la partie occidentale du *Yun-nan*, & va à *Ly-kiang-fou*, où elle perd son nom pour prendre celui de *Lan-tsang-kiang*. De *Ly-kiang-fou* elle va à *Young-tchang-fou*, à *Choun-ning-fou*, à *Mang-hao-fou*, &c. passe sur les terres des Royaumes d'*Ava* & de *Lao-tchoa*, se rend au *Tonking*, d'où elle se jette dans la mer du Sud.

*Kin-cha-kiang.*

Cette riviere est connue sous plusieurs noms. On l'appelloit anciennement *Ly-choui*, comme qui diroit *riviere brillante*, & *Chen-tchoan*, ce qui signifie la *riviere par excellence*. Aujourd'hui on la désigne quelquefois sous le nom de *Nieou-ho*, qui signifie *riviere du Bœuf*. Les etrangers la connoissent sous les noms de *Mou-lou-ou-sou*, de *Pou-lai-tchou*, & de *Pa-tchou*. Elle prend sa source dans la montagne *Pa-sa-toung-la-mou*, c'est-à-dire, dans la montagne du Bœuf; car *Pa-sa-toung-la-mou*, en langue du pays, signifie *qui ressemble à un bœuf*. Cette source sort du pied même de la montagne, dans le département des *Ouei*, au nord-ouest de *La-sa*, dont elle est éloignée de huit cens *lys*. Depuis sa source, elle coule vers le nord-est l'espace d'environ neuf cens *lys*, & porte le nom de *Mou-lou-ou-sou*. Elle passe au nord de la montagne *Na-mou-tang-loung*, & dirige son cours vers le sud-est pendant l'espace de huit cens *lys*; après lesquels elle entre chez les *Ka-mou*, où elle prend le nom de *Pou-lai-tchou*; de-là elle coule au midi, en prenant un peu vers l'ouest, pendant l'espace de huit cens *lys*, jusqu'à la distance de soixante *lys* à l'ouest de la ville de *Pa-tang*. C'est-là qu'elle prend le nom de *Pa-tang-tchou*. Elle descend vers le sud-est, où elle coule l'espace d'environ six cens *lys* jusqu'aux frontieres du *Yun-nan*, dans le district de *Ly-kiang-fou*, où elle prend le nom de *Kin-cha-kiang*. Elle passe au nord de la montagne *Hiut-chan* qui est au-dessus de *Ly-kiang-fou*, coule pendant quelque tems vers le sud, passe dans le district de *Young-pé-fou*, remonte vers le nord-est du côté de *Ou-ting-fou*, & entre sur les frontieres du *See-tchouen*, où elle se joint à la riviere *Ta-tchoung-ho*, va passer à l'ouest de

*Toung-tchoan-fou*, au midi de *Ma-hou-fou*, & se joint au *Tchoan-kiang-ho*, près de *Siu-tcheou-fou*.

Le cours de cette riviere, en la prenant depuis sa source jusqu'à l'endroit où elle touche la Chine, est de plus de quatre mille *lys*. Elle reçoit, en chemin faisant, les eaux d'un grand nombre de rivieres, & d'un plus grand nombre de ruisseaux. Elle est très-rapide, & presque par-tout très-profonde. Elle exhale des vapeurs qui rendent ses bords mal-sains. Elle abonde en paillettes d'or; c'est ce qui lui a fait donner le nom de *riviere au sable d'or* (*Kin-cha-kiang*).

Il est dit dans l'Histoire des *Tang*, que le Général *Y-meou-hiun* remporta une célèbre victoire sur les *Tou-fan*, près de la riviere de *Chen-tchoan*; & que pour empêcher les vaincus de retourner dans leur pays, il fit rompre le pont de fer (*Tié-kiao*); ce qui fut cause que plus de dix mille hommes périrent dans les eaux.

On trouve dans un livre des *Si-yu*, que dans le pays de *Touo-mi-mou*, du district de *Si-tfang*, les *Tou-fan*, appelés *Nan-mo*, ont une riviere qui porte le nom de *Ly-nieou*, dans laquelle il se trouve beaucoup d'or.

Il est dit dans un ancien livre de géographie, qu'après avoir passé la riviere de *Si-yu-té-ho*, à deux cens dix *lys* de distance, en allant à l'ouest, on arrive sur les frontieres du Royaume *To-mi-koue*; que là on passe la riviere *Ly-nieou*, sur un pont qui s'appelle *Teng-kiao*, comme qui diroit *pont de jones*; & qu'au-delà de ce pont, est le lieu où se tient la foire des différentes marchandises dont les Tartares font usage.

Dans un autre livre, fait du tems des *Ming*, il est dit que l'ancien nom de *Kin-cha-kiang* est *Ly-choui*; que sa source est dans le pays des *Tou-fan*, au pied de la montagne *Ly-che-chan*, qui signifie *montagne dont les pierres représentent la figure d'un*

*bœuf marqué* : c'est pourquoi, ajoute-t-il, il ne faut point écrire *Ly-choui* par le *ly*, qui signifie brillant, comme on le trouve dans bien des Auteurs; mais par le *ly* qui signifie *marqueté* ou *bœuf marqué* (*bos diversicolor, bos cum maculis ad instar tigridis*).

*Ya-loung-kiang.*

Cette rivière coule à l'est de *Ly-tang-tcheng*, à la distance de deux cens quarante *lys*. Sa source est dans la montagne *Pa-yen-ha-la-chan*, au nord-ouest de *Ly-tang*, dont elle est éloignée de huit cens *lys*. Au sortir de sa source, elle coule l'espace de cinq cens *lys* vers le sud-est, jusqu'auprès de la montagne *Ma-mou-pa-yen-ha-la-chan*, où elle se joint à une autre rivière qui sort de cette montagne, & que les gens du pays appellent *Ma-mou-tsi-eulh-ha-na-ho*. Elle coule l'espace de cent *lys* vers l'est, jusqu'auprès de la montagne *Mien-ni-mang-fit-chan*, d'où il sort une rivière qui s'appelle *Sié-tchou-ho*. Au voisinage de cette montagne, du côté de l'ouest, il y en a une autre, qu'on appelle *Tchai-sai-kang-ling*, de laquelle il sort une rivière qui est appelée *Ngao-y-tchou-eulh-kou-ho*. Ces deux rivières se joignent aux deux autres, & n'en font plus qu'une, qui porte le nom de *Ny-ya-ko-tchou-ho*. Elle coule l'espace de trois cens *lys* vers le sud, jusqu'à *Ta-sien-lou* du *See-tchouen*, à l'ouest de *Tchan-toui-ngan-fou-see*, où elle perd son nom pour prendre celui de *Ya-loung-kiang*. Elle coule jusqu'à *Yen-king-ouei* du *See-tchouen* l'espace de trois cens *lys*, & c'est-là qu'elle prend le nom de *Ta-tchoung-ho*. Elle prend son cours du côté de l'est pendant l'espace d'environ cent cinquante *lys*, après lesquels elle fait un coude vers le sud d'environ deux cens *lys*, ensuite elle se joint au *Kin-cha-kiang*. Cette rivière sert aujourd'hui de limites : tout ce qui est à l'est de ladite rivière est censé



## A LA CONNOISS. DES PEUPLES CHINOIS. 185

censé du district de *Ta-tfien-lou*, & tout le pays qui en est à l'ouest est censé du district des *Si-fan*.

Il est dit dans l'histoire, à l'occasion des cinq *Ty*, qu'on suppose être ici *Fou-hi*, *Chin-noung*, *Hoang-ty*, *Yao* & *Chun*, que *Hoang-ty* exila son fils *Tchang-y* dans les lieux qui sont arrosés par la rivière *Jo-choui*. Or *Jo-choui* est la même rivière que *Ya-loung-kiang*.

### DES RIVIERES QUI PORTENT LE NOM DE HO

#### *Mong-ko-tcha-sou-nga-eulh-tan-ho.*

ELLE tire sa source de la montagne *Kan-ty-fee-chan*, ou, pour mieux dire, elle est formée par la fonte des neiges de *Kan-ty-fee*. Les eaux des neiges fondues se ramassent au pied de la montagne, & coulent du côté du midi environ l'espace de vingt *lys*, après lesquels elles prennent leur cours vers le sud-ouest pendant l'espace de quarante *lys*, & se perdent dans le lac *Lang-ka-tché*.

#### *Kouo-young-ho.*

Elle est au sud-est de *Tchouo-chou-te-pou-lo*, & est formée par quatre rivières. La première s'appelle *Loung-lié-ho*; elle prend sa source au pied de la montagne *Ngan-tfé-ling*, du côté du nord; la seconde s'appelle *Kai-tchou-ho*, & tire sa source de la montagne *Kai-tchou-kang-tfien-chan*; la troisième s'appelle *Tchou-ko-ho*, & tire sa source de la montagne *Sai-tan-chan*; la quatrième s'appelle *La-tchou-ho*, & vient de la montagne *La-lou-kang-tfien-chan*. Ce *La-tchou* est tout différent de cet autre *La-tchou* dont il est parlé plus haut à l'occasion du Gange. Les caractères chinois qui désignent les deux *La-tchou-ho* ne sont pas les mêmes. Ces quatre petites rivières ont leur cours

vers le nord-est; elles coulent, chacune dans son lit particulier, l'espace d'environ deux ou trois cens *lys*, après lesquels elles ne font plus qu'une seule riviere, qui coule vers le nord-est l'espace de soixante *lys*, après lesquels elle se jette dans *Ya-lou-tsang pou-kiang*.

*Oung-tchou-ho.*

Elle coule à deux cens *lys* de distance au sud-ouest de *Sa-ka*. Elle est, comme la précédente, formée par quatre autres petites rivières. La première vient de la fontaine *Tcha-mou-toung-ta-la*; la seconde de la fontaine *Tou-ko-ma-eulh-ta-la*; la troisième vient de la montagne *Na-mou-ka-chan*, & la quatrième de la fontaine *Ta-ko-la-ta-la*. Ces quatre petites rivières coulent dans leurs lits particuliers pendant l'espace de cent & quelques *lys*, en allant toujours vers le nord, après lesquels elles se réunissent, & prennent le nom de *Oung-tchou-ho*. Après un cours de dix *lys* vers le nord, la riviere *Oung-tchou-ho* se jette dans *Ya-lou-tsang-pou-kiang*.

*Ché-eulh-ty-ho.*

Elle coule à cent *lys* environ au sud-ouest de la ville de *Sa-ka*, Elle est formée par trois ruisseaux qui viennent de trois montagnes différentes : le premier vient de la montagne *Cha-pan-ling*, le second de la montagne *Chou-la-ling*, & le troisième de la montagne *Kang-la-oua-tsien-chan*. Ces trois ruisseaux coulent séparément vers le nord environ cent *lys* depuis leurs sources, après lesquels ils se réunissent, & prennent le nom de *Ché-eulh-ty-ho*. Cette riviere coule l'espace d'environ quatre-vingt-dix *lys*, & se jette dans *Ya-lou-tsang-pou-kiang*.

*Sa-pou-tchou-ho.*

Elle est à quatre-vingt *lys* au nord-ouest de *Ge-ka-tsa-tcheng*. Elle est formée par les eaux qui sortent d'abord des montagnes qui sont au midi de *Ge-ka-tsa*. Ces eaux se réunissent presque au sortir de leur source, coulent vers le nord l'espace d'environ cent *lys*, & forment une rivière qui prend le nom de *Ka-tchou-ho*. Cette rivière coule encore une centaine de *lys* vers le nord, après lesquels elle reçoit deux autres ruisseaux, dont l'un vient du sud-ouest, & s'appelle *Kié-ho*, & l'autre vient du sud-est, & s'appelle *Tang-tchou-ho*. Elle prend alors le nom de *Sa-pou-tchou-ho*, coule l'espace d'environ cent vingt *lys*, & se jette dans *Ya-lou-tsang-pou-kiang*.

*Nien-tchou-ho.*

Elle est à dix *lys* au nord de la ville de *Ge-ka-tsa*. Elle est formée par les eaux qui viennent des montagnes *Tchou-mou-la-mou-chan* & *Choun-la-ling*, qui sont au sud de *Ge-ka-tsa*. Ces eaux coulent séparément environ deux cens *lys* vers le nord-ouest, après lesquels elles se réunissent, & font la rivière *Tchang-lou-ho*, dont le cours, jusqu'à l'est du *Miao* dédié à *Niang-niang*, n'est que de quatre-vingt *lys*. Là elle reçoit les eaux de huit petites rivières ou ruisseaux, prend son cours du côté du nord-est, passe à une centaine de *lys* à l'ouest des villes *Kiang-tsé-tcheng* & *Pé-man-tcheng*, reçoit les eaux de deux autres rivières qui viennent du sud-ouest, & prend le nom de *Nien-tchou-ho*. Elle tourne à l'est, passe au nord de *Ge-ka-tsa*, & après un cours de quarante *lys*, elle se jette dans *Ya-lou-tsang-pou-kiang*.

*Loung-tfien-ho.*

Elle coule au nord de la ville de *Lin-pen-tcheng*, à deux *lys* de distance. Elle tire sa source de la montagne *Tchou-mou-ha-la-chan*, qui est à l'est de *Lin-pen*. Au sortir de sa source elle coule vers l'ouest l'espace d'environ cent *lys*, reçoit les eaux de plusieurs ruisseaux qui viennent de la montagne *Nou-kin-kang-tfang-chan*, qui est au sud-ouest de *Lin-pen-tcheng*, & va se jeter dans *Ya-lou-tfang-pou-kiang*.

*Kiang-kia-sou-mou-la-ho.*

Elle est à l'ouest de *Tchouo-chou-te-pou-lo*. Elle est formée par les eaux de quatre ruisseaux qui sortent des montagnes *Chakou-ya-la-ma-la-chan*, *Tcha-ko-kia-la-chan* & *Nié-ly-lyng*. Ces quatre ruisseaux ont leurs cours de l'ouest à l'est, se réunissent à cent *lys* de leurs sources, & font une rivière qui prend son cours vers le sud. Après avoir coulé l'espace d'environ cinquante *lys*, elle reçoit les eaux d'une petite rivière qui vient du côté de l'ouest, & qu'on appelle *Tcha-eulh-ho*, prend son cours vers l'est, & après avoir coulé pendant soixante *lys*, elle se jette dans *Ya-lou-tfang-pou-kiang*.

*Na-ou-ko-tfang-pou-ho.*

Elle est au sud-ouest de *Tchouo-chou-te-pou-lo*, à trente *lys* de distance. Elle prend sa source du lac *Sang-ly-tché*, qui est au nord-est de *Tchouo-chou-te-pou-lo*. Elle coule d'abord vers l'ouest l'espace de deux cens cinquante & quelques *lys*. Elle reçoit les eaux qui viennent des montagnes *Chang-ly-ka-pa-ling*,

## A LA CONNOISS. DES PEUPLES CHINOIS. 189

*Mou-ko-loung-chan*, *La-tchou-ko-chan*, *Tsou-loun-chan* & *Yang-pa-mou*, coule vers le sud l'espace d'environ quatre-vingt *lys*, après lesquels elle reçoit les eaux qui viennent des montagnes *Ya-la-ling* & *Ta-ko-loung-chan*; & après avoir coulé encore l'espace de soixante *lys*, elle se jette dans *Ya-lou-tfang-pou-kiang*.

### *Sa-tchou-tfang-pou-ho.*

Elle est au sud-ouest de *Sa-ka*, à la distance de cent & quelques *lys*. Elle tire sa source des montagnes *Yo-lo-kang*, *Tsien-chan*, &c. dont il sort six ruisseaux qui prennent leurs cours vers le sud, & se réunissent à la distance de cent *lys* de leurs sources, pour former la rivière *Kia-pa-lan-ho*. Cette rivière, après un cours de cinquante *lys* vers le sud, reçoit les eaux de trois ruisseaux qui viennent des trois montagnes *La-tchou-ko-chan*, *Tsou-lang-chan* & *Yang-pa-mou-chan* qu'elle a au nord-ouest, & celles encore de plusieurs autres ruisseaux qui viennent des montagnes qu'elle a à l'ouest, en tirant un peu vers le sud. Elle coule pendant quelque tems vers le sud-est, fait un coude vers le sud-ouest, reçoit les eaux qui viennent des montagnes *Tcha-sa-koung-ka-eulh-ta-la-chan* qu'elle a au nord-est, *Nié-mou-chan* & *Yang-kou-chan* qu'elle a à l'ouest, en tirant un peu vers le sud, & prend le nom de *Sa-tchou-tfang-pou-ho*. Elle coule encore l'espace de soixante-dix *lys* vers le sud-ouest, & se jette dans *Ya-lou-tfang-pou-kiang*.

### *Man-tchou-tfang-pou-ho.*

Elle est au sud-ouest de *Sa-ka*. Elle est formée par les eaux de plusieurs ruisseaux, dont deux viennent des montagnes *Ko-eulh-tchoung* & *Pié-loung-chan* qu'elle a au nord. Ces deux

ruisseaux, après un cours de deux cens *lys* vers le sud, se joignent à trois autres qui viennent de la montagne *Kang-tchoung-tcha-ta-ko-chan* qui est à l'est, & à plusieurs autres qui viennent de la montagne *La-ko-tsang-tchouo-ly* qui est à l'ouest. Toutes ces eaux réunies prennent le nom de *Man-tchou-ho*, & font la rivière qui coule sous ce nom vers le sud-est, l'espace de quarante *lys*, après lesquels elle se jette dans *Ya-lou-tsang-pou-kiang*.

*Sa-eulh-ko-tsang-pou-ho.*

Elle est au sud-est de *Sa-ka*. Elle est formée par les eaux qui sortent du lac *La-pou-tché*. Elle prend son cours vers le sud-ouest; & après avoir parcouru l'espace d'environ quatre cens *lys*, elle reçoit du côté de l'est une petite rivière qui vient de la montagne *La-pou-kang-tchoung*, & du côté de l'ouest huit ruisseaux qui viennent des montagnes voisines. Toutes ces eaux réunies font une assez grande rivière qui prend le nom de *Tsa-ta-ko-ho*. Elle coule vers le sud l'espace de trente *lys*, après lesquels elle reçoit la rivière *Sa-tchou-ho*, qui vient de l'est, & celle de *Lou-ho*, qui vient de l'ouest. Elle coule au sud-ouest l'espace de trente *lys*, fait un coude de cent vingt *lys*, & se jette dans *Ya-lou-tsang-pou-kiang*.

*Ngao-y-tchou-tsang-pou-ho.*

Elle tire sa source du lac *Tcha-mou-tchou-ko-tché*, qui est à cent quatre-vingt *lys* au nord-ouest de *Tchang-nga-pou-lin-tcheng*. Au sortir du lac, elle prend son cours vers le sud, & après une centaine de *lys*, elle entre dans le lac *Loung-kang-pou-tché*, dans lequel entrent aussi trois autres ruisseaux qui viennent de l'ouest. De toutes ces eaux réunies se forme une

riviere qui prend le nom de *Ta-ko-tchou-ho*. Elle coule vers l'est l'espace de cent quatre-vingt *lys*, après lesquels elle arrive au nord du pont qu'on appelle *Mou-ko-pou-tcha-ko-sa-mou-ma-kiao*. Là elle se joint aux eaux qui viennent du côté du nord, & prend le nom de *Ngao-y-tchou-tfang-pou-ho*. Elle coule vers le sud-est l'espace de soixante & quelques *lys*, & se jette dans *Ya-lou-tfang-pou-kiang*.

*Chang-ho.*

Elle prend sa source dans les montagnes *Kiang-tcha-la* & *Tfao-so-ko-pou*, qui sont au nord-ouest de la ville de *Chang-namou-lin*. Des deux montagnes que je viens de nommer, sortent deux ruisseaux qui prennent leur cours vers le sud-est. Après avoir coulé l'espace de deux cens quarante *lys*, ils se joignent aux différens ruisseaux qui viennent des montagnes qui sont au nord-est, & font une riviere qui, après un cours d'environ cinquante *lys*, se jette dans *Ya-lou-tfang-pou-kiang*.

*Yang-pa-kien-ho.*

Elle est à l'ouest de *Tong-ko-eulh-tcheng*. Sa source vient de cinq ruisseaux qui coulent de différentes montagnes vers le sud-est. Après un cours de cent quatre-vingt *lys*, ces ruisseaux se joignent à la riviere *Ma-mou-tchou-ho*, qui vient de la montagne *Tfin-yun-chan*, qui est à l'est, & à la riviere *Tchou-pou-ho*, qui vient de la montagne *Touo-mou-pa-chan*, qui est à l'ouest. Toutes ces eaux réunies prennent le nom de *Yang-pa-kien-ho*, coulent vers l'est, & après un cours de quatre *lys* seulement, ils se jettent dans la riviere *Ka-eulh-tchao-mouloun-kiang*.

*Pa-pou-loung-ho.*

Elle est au nord-ouest de *Peng-iouo-tcheng*. Elle est formée par trois ruisseaux qui viennent de la montagne *Sa-mou-tan-chan*, & qui coulent vers le sud-est. Ces trois ruisseaux se joignent à une dizaine d'autres, & prennent, après leur jonction, le nom de *Pa-pou-loung-ho*. Cette rivière va se jeter dans *Mi-ty-ko-tsang-pou-ho*.

*Nien-ichou-ho.*

Elle passe à l'est de la ville de *Koung-pou-tsé-pou-la-kang*. Plusieurs rivières & ruisseaux concourent à la former & à la grossir : 1°. la rivière *Ma-mou-ichou*; elle sort de la montagne *Cha-yu-ko-kang-la-chan*, qui est au nord-ouest, & coule pendant l'espace de deux cents quarante *lys* vers l'est : 2°. la rivière *Pa-la-loung-ichou*; elle vient de la montagne *Pa-la-ling*, qui est au midi : 3°. la rivière *Pou-lai-ichou*; elle vient de la montagne *Ha-tsi-ichou-kou-chan*, qui est au nord : 4°. la rivière *Ou-ichou*, qui vient de la montagne *Ou-chan*. Ces quatre rivières se réunissent en une seule, laquelle coule vers l'est l'espace de soixante *lys*, jusqu'au midi de la ville *Koung-pou-tcha-mou-ta-tcheng* (qu'on appelle aussi tout simplement *Tcha-mou*). Là elle reçoit la rivière *Kia-nang-ho*, qui vient du côté du nord; elle coule vers le sud-est environ trois cents *lys*, arrive au midi de *Koung-pou-chouo-ko-tcheng*, reçoit la rivière *Pa-ichou-ho* qui vient du lac *Pa-tsoung-tsou-tché* qui est au nord-est, & continue son cours pour recevoir les eaux qui sortent de la montagne *Tcha-pou-chan* qu'elle a au nord-est. C'est alors qu'elle prend le nom de *Nien-ichou-ho*. Elle prend son cours vers le sud, tourne ensuite à l'est de la ville *Tcha-pou-la-kang*, & après  
avoir



avoir parcouru l'espace de deux cens *lys* de chemin, elle se jette dans *Ya-lou-tfang-pou-kiang*.

*Kang-pou-tfang-pou-ho.*

Elle passe au nord-est de la ville de *Tcha-mou*. Sa source est dans la montagne *Tchouo-la-ling*, qui est à l'est de *Tcha-mou*, à cent seize *lys* de distance. De cette montagne il sort un ruisseau qui porte le nom de *Tchou-ko-ho*. Depuis sa source, il coule vers le nord jusqu'à trente *lys* de distance, & entre dans le lac *Tcha-mou-na-yo-mou-tsouo-tché*. De ce lac sort une riviere qui prend son cours vers le sud-est, & qui, après avoir parcouru l'espace de deux cens cinquante *lys*, reçoit les eaux de *Tchang-lou-ho*, qui vient de la montagne *Tchangnga-eulh-soung-chan*, du côté du nord, & d'une autre riviere appelée *Sang-tchouo-ho*, qui est formée par les eaux qui coulent des montagnes *Sang-tfien*, *Sang-tchoung* & autres, auxquelles se joignent quatre autres ruisseaux qui viennent des montagnes *Nou-pou-koung-la*, *Cha-eulh-koung-la*, &c. qui sont à l'est. Toutes ces eaux réunies prennent le nom de *Kang-pou-tfang-pou*, ou de riviere de *Kang-pou*, laquelle coule d'abord vers le sud, tourne ensuite au sud-est, & après un cours de cent quarante *lys*, passe à l'ouest de la montagne *Ty-ya-eulh-chan*, entre dans les terres de *Kang-pou-pou-lo*, va à l'est de *Pié-pi-tan-ta-la*, entre sur les frontieres des *Ka-mou*, où elle reçoit une riviere qui vient du nord, passe à l'est de la montagne *Sai-mou-loung-la-ling*, sort des terres de *Kang-pou-pou-lo*, entre dans le Royaume de *Lo-ka-pou-tchan-koue*, & vient par le sud-est se jeter dans *Ya-lou-tfang-pou-kiang*.

*Pong-tchou-tsang-pou-ho.*

A l'ouest de *Sa-ka-tcheng* il y a une montagne qu'on appelle *Chou-eulh-mou-tsang-la-chan*. A l'est de la même ville, sont les deux montagnes *Si-eulh-tchoung-ma-chan* & *Koa-tcha-ling*. De ces trois montagnes sortent trois ruisseaux, qui réunissant leurs eaux, forment une rivière qui coule vers le sud-est l'espace de deux cents cinquante *lys*; après lesquels elle reçoit les eaux de quatre ruisseaux. Elle prend son cours vers l'est, droit pendant cent quarante *lys*, passe au midi de la ville de *Lo-fi-ka-eulh-tcheng*, & coule de-là vers le nord-est pendant soixante *lys*, tourne au nord de la montagne *Kang-loung-tien-chan*, revient couler vers le sud pendant l'espace de deux cents *lys*, sort des frontières des *Tsang*, passe à *Tchou-la-la-y-pou-lo*, & entre dans les frontières du Royaume de *Ngo-no-té-ko-koue*.

*Lo-tchou-tsang-pou-ho.*

Elle passe à l'ouest de *Lo-fi-ka-eulh-tcheng*. Sa source est à deux cents trente *lys* au nord-ouest de *Losikar*. Des montagnes *Tchouo-tchou-kang-tien-chan* & *Tchou-eulh-pou-chang-kang-ly-chan* sortent deux ruisseaux qui, après cinquante *lys* de cours, se réunissent, & forment la rivière qu'on appelle *Lo-tchou*; elle coule l'espace de quarante *lys* vers le sud, & se jette dans *Pong-tchou-tsang-pou-ho*.

*Nieou-tsang-pou-ho.*

La source est à cent trente *lys* à l'ouest de *Pa-ly-tsoung-tcheng*. Des montagnes *Tchou-la-ling*, *Ne-ché-eulh-chan* &

*Nga-pa-la-chan* sortent trois ruisseaux, qui, après un cours d'environ soixante-dix *lys*, se réunissent & font une rivière qu'on appelle *Nicou-ho*. Elle coule pendant trente *lys* vers le sud-ouest, après lesquels elle reçoit les eaux de trois ruisseaux qui viennent des montagnes *Ting-la-miao-tse-ling-pou-chan* & *Tchou-mou-la-ma-chan*. Ces trois ruisseaux, au sortir de leurs sources, coulent vers l'est environ quatre-vingt-dix *lys*, après lesquels ils se réunissent. Ils coulent l'espace de soixante *lys*, & se jettent dans *Nicou-tsang-pou-ho*. Cette rivière, après avoir coulé encore l'espace de soixante-dix *lys*, se jette dans *Pong-ichou-sang-pou-ho*.

*Lo-tsang-pou-ho.*

Elle est au nord-est de *Lo-fi-ka-eulh-icheng*. Elle est formée par quelques ruisseaux qui viennent des montagnes, lesquels, après s'être réunis, font une petite rivière, qui prend le nom de *Lo-ichou-ho*. Elle coule vers le sud-est pendant cent quatre-vingt *lys*, & vient passer au nord-est de *Lo-fi-ka-eulh*. Deux ruisseaux qui sortent de la montagne *La-eulh-ka-eulh-pou-chan*, qui est à l'ouest, après un cours de quatre-vingts *lys* vers le sud-est, se réunissent & font une petite rivière qui prend le nom de *Kia-ichou-ho*. Cette rivière coule vers le sud-est l'espace de cent trente *lys*, passe au nord de *Lo-fi-ka-eulh-icheng*, où elle se jette dans *Lo-ichou-ho*, & prend le nom de *Lo-tsang-pou-ho*. Elle coule encore l'espace de dix *lys*, après lesquels elle se perd dans *Pong-ichou-tsang-pou-ho*.

*Tchang-ichou-ho.*

Elle passe à l'ouest de *Ting-ki-ya-icheng*. Elle est formée par la réunion de plusieurs ruisseaux. Au nord-est de

*Ting-ki-yarcheng*, à la distance d'environ cent dix *lys*, sont les montagnes *Lin-fo-la-ling*, *Loung-kang-tsien-chan* & *Sou-kou-kang-tsien-chan*, de chacune desquelles il sort un ruisseau. Ces trois ruisseaux coulent séparément vers le sud-est l'espace de soixante-dix à quatre-vingt *lys*, après lesquels ils se réunissent, & font une petite rivière qui prend son cours vers le sud. Après avoir coulé pendant l'espace de quatre-vingt-dix *lys*, elle reçoit les eaux de deux autres ruisseaux qui viennent du nord-est. Ces deux ruisseaux, après leur réunion, ont pris le nom de *Ki-tchou-ho*. Ils ont coulé sous ce nom l'espace d'environ trois cents vingt *lys*, après lesquels ils se sont réunis à la rivière formée par les trois ruisseaux dont j'ai parlé d'abord. Toutes ces eaux réunies prennent le nom de *Tchang-tchou-ho*, qui, après un cours de vingt *lys*, se jette dans *Pong-tchou-tsang-pou-ho*.

*Pa-ly-tsang-pou-ho.*

Elle passe au sud-ouest de *Pa-ly-tsoung-tcheng*. Sa source vient du lac *Ka-eulh-tsouo-tché*, qui est à cent vingt *lys* au nord-est de *Pa-ly-tsoung*. Elle coule au sud-ouest l'espace de quarante *lys*, entre dans le lac *Sa-mou-tchou-tché*, en sort par le sud-ouest, va passer à quelque distance de *Pa-ly-tsoung*, où elle reçoit quatre ruisseaux qui viennent du nord-est, & prend le nom de *Pa-ly-tsoung-ho*. Après un cours de quatre-vingts *lys* vers l'ouest, elle se perd dans la rivière *Pong-tchou-tsang-pou-ho*.

*Ya-eulh-kia-tsang-pou-ho.*

Elle est à sept cents *lys* au nord de *La-sa*. Sa source vient de la montagne *Pa-sa-toung-la-mou-chan*. Elle coule vers

l'ouest, passe au nord des *Ouei*, & entre dans le Royaume *Ka-tchi-koue*.

*Pou-loun-ho.*

Elle est formée par plusieurs ruisseaux ; le premier vient de la montagne *Noung-ka-pa-ka-ma-chan*, & s'appelle *Ha-la-ho* ; le second vient de la montagne *Yu-ka-chan*, & s'appelle *Yu-ko-ho*. Ces deux montagnes sont à cent cinquante lys à l'est du lac *Kala-tché* ; & les deux ruisseaux qui en sortent, prennent leur cours vers le nord-ouest, & se joignent à quelque distance de leurs sources. Après avoir coulé sous le nom de *Pou-loun-ho*, qu'ils ont pris après leur jonction, pendant l'espace d'environ cent lys, ils se joignent aux différens ruisseaux qui sortent du lac *Chouo-mou-tché*, prennent leur cours vers le nord-est, & après avoir couru l'espace d'environ cent lys, ils se jettent dans *Ha-la-ou-fou*.

*Pou-ko-cha-ko-ho.*

Sa source vient de la montagne *Ka-eulh-ichang-pou-ling*, qui est à sept cens lys au nord de *La-fa*. Les eaux qui sortent de cette montagne, forment d'abord une petite riviere qui coule vers le sud l'espace de trois cens lys, après lesquels elle se joint à une autre petite riviere qui s'appelle *Cha-ko-ho*, & qui vient de la montagne *Tou-hoei-chan*, qui est à l'ouest. Depuis sa jonction, elle coule vers le sud-est l'espace de deux cens quarante lys, reçoit les rivières *Kou-lan-ho*, qui vient de l'ouest, & *Pou-ko-ho*, qui vient du nord, continue son cours vers le sud-est pendant l'espace de cent lys, après lesquels elle se jette dans *Ha-la-ou-fou*.

*So-ko-tchan-tan-koun-ho.*

Elle prend sa source de la montagne *Y-ko-no-mo-houn-ou-pa-che-ling*. De cette montagne coulent d'abord six ruisseaux, qui, après avoir serpenté pendant quelque tems, se réunissent, & forment une petite rivière qui coule vers le sud-est pendant l'espace de deux cens *lys*, après lesquels elle reçoit les eaux de quatre ruisseaux, qui viennent des montagnes *Pa-han-no-mo-houn-ou-pa-ché-ling*, *Pou-ka-chan* & *Tcha-han-foung*, qu'elle a au sud-ouest, prend son cours par le milieu des montagnes, entre chez les *Ka-mou*; & après avoir couru l'espace d'environ deux cens *lys*, elle va se perdre dans *Ha-la-ou-fou*.

*Nga-ko-ta-mou-ho.*

Sa source vient des deux lacs *Temen* & *Ta-la*, qui sont au nord de la montagne *Y-ko-no-mo-houn-ou-pa-che-ling*. Les eaux qui sortent de ces lacs, après avoir coulé vers le nord-est l'espace de cent *lys*, se joignent aux eaux du ruisseau *Y-ko-nga-ko-ta-mou*, qui vient de l'est, & à celles du ruisseau *Pa-han-nga-ko-ta-mou*, qui vient de l'ouest. Toutes ces eaux réunies, après un cours de trois cens *lys* vers le nord-ouest se jettent dans *Mou-lou-ou-fou*.

*Tou-hou-eulh-ho.*

Elle est au-dessus de l'endroit où le *Kin-cha-kiang* prend son cours du côté du midi. Sa source vient de la montagne *Ngo-eulh-ki-ken-ling*, qui est à vingt *lys* de distance de la gorge qu'on appelle le passage *Y-ko-kou-kou-fai-eulh-tou-keou*,

du côté de l'ouest. Elle coule d'abord l'espace de quatre-vingts *lys* vers le nord, sous le nom de *Ou-nié-ha*. Elle se joint aux ruisseaux *Koung-tchou-ho* & *Ho-tsing-ho*, qui viennent du sud-ouest, coule encore vers le nord l'espace d'environ cent vingt *lys*, arrive à *Sa-eulh-loung-sa-ta*, & se jette dans *Mou-lou-ou-sou*.

*Tfi-tfi-eulh-ha-na-kou-kou-ou-sou-ha*

Sa source est à trois cens *lys* au sud-est du passage *Y-ka-kou-kou-sai-eulh-tou-kéou*. Elle vient des montagnes *Sou-ko-pou*, *Sou-ko-mou*, *Tsa-ka-tang*, *Nou-ko-ou*, *Tfi-mou-ka* & *Ta-touo-tsa*. Les eaux qui en découlent forment sept rivières & deux lacs, qui se joignent après un cours d'environ cent *lys* vers le nord-est, & prennent le nom de *Tfi-tfi-eulh-ha-na-kou-kou-ou-sou*. Cette rivière est très-large & très-profonde; on ne sauroit la traverser, même en barque. Elle n'a qu'un cours de trente *lys*, après lesquels elle se jette dans *Mou-lou-ou-sou*.

*Té-mo-tou-kou-kou-ou-sou-ho*.

Elle passe à l'est de la précédente, à cinquante *lys* de distance. Elle est formée par deux ruisseaux qui sortent de la montagne *Ta-ko-mou-ka-mou-tsa-ka-chan*, & qui se réunissent après soixante *lys* de cours vers le nord-ouest. Ils prennent alors le nom de rivière, & après un cours de soixante-dix *lys*, se jettent dans *Mou-lou-ou-sou*.

*Ka-tfi-ou-lan-mou-loun-ho*.

Elle tire sa source de la montagne *Lo-ko-eulh-ou-lan-ta-pou-sou-chan*, laquelle est à quatre cens *lys* au nord-ouest de la

montagne *Pa-sa-toung-la-mou-chan*. Elle coule vers le sud-est l'espace d'environ cinq cens *lys*, après quoi elle se jette dans *Mou-lou-ou-sou*.

*To-ko-to-nai-ou-lan-mou-loun-ho.*

Elle tire sa source de la montagne *Si-kin-ou-lan-touo-lo-hai-chan*, qui est à trois cens *lys* au nord-est de la montagne *Lo-ko-eulh-chan*. Elle coule vers l'est pendant l'espace de quatre cens cinquante *lys*, & va se perdre dans *Mou-lou-ou-sou*.

*Na-mou-tsi-tou-ou-lan-mou-loun-ho.*

Elle tire sa source de la montagne *Pa-yen-ha-la-te-eulh-pen-chan*, qui est à trois cens *lys* au nord-est de *Si-kin-ou-lan-touo-lo-hai-chan*. Elle coule vers le sud-est l'espace de six cens *lys*, & va se perdre dans *Mou-lou-ou-sou*. Les trois rivières dont on vient de parler en dernier lieu, c'est-à-dire *Ka-tsi*, *To-kotonai* & *Na-mou-tsi-tou* coulent près des bords septentrionaux du *Kin-cha-kiang* quand il est encore près de sa source. Leurs eaux sont très-profondes, & on ne peut les passer que difficilement.

*Tou-ha-eulh-tou-ha-la-ou-sou-ho.*

Elle est à l'est de *Kin-cha-kiang*, lorsque ce fleuve prend son cours vers le sud. Plusieurs ruisseaux ou petites rivières concourent à la former. Sa source vient de la montagne *Kou-eulh-pan-tou-eulh-ha-tou-chan*, d'où elle coule vers l'ouest l'espace de cent cinquante *lys*, après lesquels elle reçoit les eaux de *Ko-sou-tsi-lao-ho* & de *Mao-chan-ho*, qui viennent du sud, celles de *Ka-pou-lo-ho* & de *Mo-ho-eulh-ha-la-ou-sou-ho*, qui viennent



viennent du nord. Elle coule encore l'espace de vingt *lys*, & va se perdre dans *Mou-lou-ou-fou*.

*Tsa-tchou-ho.*

Elle est au nord-est de la ville *Lo-loung-tfoung-tcheng*, à cent soixante *lys* de distance. Elle prend sa source dans les deux lacs *Tchou-tchoung* & *Tchou-tfien*, qui sont au nord-est. Les eaux qui sortent de ces deux lacs se réunissent, & forment une rivière qui coule vers le sud-est pendant l'espace d'environ cinq cens *lys*, après lesquels elle se jette dans *Lan-tfang-kiang*.

*Touo-ko-tchou-ho.*

Elle est à l'est de la ville *Kié-ta-mou-tcheng*, à quatre-vingts *lys* de distance. Sa source vient du lac *Cha-lou-tchou-no-eulh-tché*, qui est à deux cens *lys* de *Kié-ta-mou*. Des eaux de ce lac se forme une rivière qui prend son cours vers le sud-est. Après avoir couru l'espace de trois cens *lys*, elle arrive à *Mi-li-la-kang*, entre dans les limites du *Yun-nan*, où elle perd son nom pour prendre celui de *Ou-leang-ho*. Elle coule encore l'espace de deux cens *lys*, & se jette dans le *Kin-cha-kiang*.

*Ly-tchou-ho.*

Elle passe au nord de *Ly-tang-tcheng*, à la distance de trois *lys*. Sa source vient des montagnes *Ly-mou-chan* & *Cha-lou-tsi-chan*, qui sont à cent cinquante *lys* au nord-ouest de *Ly-tang*. De ces deux montagnes coulent deux ruisseaux qui, se réunissant, forment la rivière *Ly-tchou*, qui prend son cours vers le sud-est jusqu'auprès de *Ly-tang*. Là elle reçoit les eaux

de deux ruisseaux, ou petites rivières, qui viennent du nord-est, coule l'espace de trois cens *lys* vers le sud-ouest, & va dans les limites du *Yun-nan* se jeter dans *Ou-leang-ho*.

*Toun-tchou-ho.*

Sa source est dans la montagne *Kang-ly-la-ma-eulh-chan*, qui est au sud-ouest de la ville de *Ly-tang*, à la distance de cent quatre-vingts *lys*. Après avoir coulé l'espace de cent soixante *lys*, elle reçoit la petite rivière *Ma-tchou-ho*, qui vient de la montagne *Tcha-mou-ha-ta-chan*, qui est au nord-est de *Ly-tang*; & après avoir coulé l'espace de cent & quelques *lys*, elle se jette dans le *Kin-cha-kiang*.

*Chouo-tchou-ho.*

Elle passe à la distance de cent cinquante *lys* au sud-ouest de *Ly-tang*. Sa source est dans la montagne *Ka-pou-nai-kang-ly-chan*, qui est à l'est de *Kang-ly-la-ma-eulh-chan*. Elle coule trois cens *lys* au sud-ouest, & se joint au *Toun-tchou-ho*.

*Ngao-y-tchou-ho.*

Elle est à l'ouest de la ville de *Tcha-tsouo-ly-kang*. Sa source est dans la montagne *Na-tan-ling*, qui est à trois cens *lys* au nord de la même ville. Elle coule vers le sud pendant l'espace de quatre cens *lys*, arrive au lac *Kia-la-mou-tché*, & va se jeter dans *Lou-kiang*.

**REMARQUE.** En finissant l'article qui concerne les rivières, je ne dois pas oublier d'avertir que la plupart des noms sous

lesquels on les a désignées, sont quelquefois en deux langues. Par exemple, le mot *tsangpou* est Tartare, & signifie *riviere*; le mot *ho* est Chinois, & signifie aussi *riviere*: ainsi, quand il est dit *Pa-ly-tsang-pou-ho*, on peut supprimer les mots *tsang-pou* & *ho*, & dire simplement *Pali*, ou la riviere de *Pali*, & ainsi des autres. Pour exprimer *tak*, *tik*, *tok*, &c. les Chinois diront *ta-ka*, *ty-ke*, *to-ko*, &c.; pour exprimer *Tap*, dans *Tapsou* par exemple, ils diront *Ta-pou-sou*; pour dire *Nomhoun*, ils diront *No-mo-houn*; pour désigner la lettre *a*, ils diront *nga* ou *ka*, ou *kia*, &c. Le mot *ho* exprime également ruisseau & riviere. Avec un peu d'attention, on se tirera de tous les mots Chinois.

#### D E S . L A C S .

LES lacs dont je vais parler sont appelés en Chinois du nom de *tché*, qui signifie proprement *étang* ou *amas d'eau*. Je ne fais pourquoi on ne leur a pas donné le nom de *hou*, qui est le mot propre pour désigner un lac. Quoi qu'il en soit des raisons qu'on peut avoir eues, comme ce sont des lacs & non des étangs, je leur donnerai en François le nom qu'ils méritent.

#### Du lac *Ma-pin-mou-ta-lai-tché*.

Il est à deux cens *lys* au nord-est de la ville de *Ta-ko-la*, du département des *Nga-ly*, & à soixante-cinq *lys* au sud-est de la montagne *Kan-ty-see*. Il est formé par les eaux qui coulent du pied de la montagne *Lang-tsien-ka-pa-pou-chan*. Ce lac passe pour être la source principale du Gange, & c'est pour cette raison qu'on l'a honoré du titre de *Ta-lai-tché*. Il peut avoir cent quatre-vingts *lys* de tour. Ses eaux sont

propres, douces & salutaires, quoique d'une couleur tirant sur le verd. Elles prennent différentes couleurs, suivant la différente élévation du soleil sur l'horison; mais vers le milieu du jour, elles brillent de toutes les couleurs ensemble, & réfléchissent une lumière semblable à celle des éclairs. Ce lac est fermé des quatre côtés par des montagnes qui en font comme les portes; ce qui a donné lieu au dicton des gens du pays : *Pour en avoir de l'eau, il faut entrer par le milieu des portes; c'est-à-dire que, pour puiser dans la source même du Gange, il faut franchir quelqu'une de ces montagnes.*

*Lang-ka-tché.*

Il est à cent soixante-dix *lys* au nord de la ville de *Ta-ko-la*; & à trente-quatre *lys* au sud-ouest de *Kan-ty-see*. Sa largeur la plus grande est d'environ trois cens *lys*. C'est un des premiers bassins du lac *Ma-pin-mou-ta-lai-tché*, dont les eaux, après avoir coulé quelque temps vers l'est, s'amassent & forment le *Lang-ka-tché*. De celui-ci se forme la rivière qui coule vers l'ouest sous le nom de *Lang-tchou-ho*. L'eau de ce lac est très-saine; elle est de couleur tirant sur le noir.

*Ya-mou-lou-ko-yu-mou-tsou-tché.*

Il est à l'est de la ville de *Na-ka-la-tsé*. Sa plus grande largeur est de quatre cens soixante *lys*. Il environne trois montagnes, dont la première s'appelle *Mi-na-pa*, la seconde *Ya-po-tou*, & la troisième *Sang-ly*. De ces montagnes coulent quantité de ruisseaux, dont les eaux rassemblées forment ce lac. Il produit une grande quantité de poissons, dont les habitants du pays se nourrissent. L'eau de ce lac n'a point de

couleur fixe ; on la voit tantôt blanche , tantôt verte , & tantôt noirâtre : quelquefois même elle est très-brillante , & fait voir toutes les couleurs à la fois.

*Kia-mou-tsou-ki-mou-tsou-tché.*

Autrefois , au lieu d'un seul lac tel qu'on le voit aujourd'hui , il y en avoit deux , dont l'un s'appelloit *Kia-mou-tsou* , & l'autre *Ki-mou-tsou*. Ces deux lacs s'étant réunis en un seul , on a voulu perpétuer la mémoire de son origine , en lui donnant le nom qu'il porte , lequel n'est autre chose que les deux noms réunis. Sa largeur n'est que de soixante *lys*. Il est très-poissonneux.

*La-mou-tsou-si-mou-tsou-tché.*

Il est à cent vingt *lys* au nord-est de *Tsoun-icheng* , du département des *Nga-ly*. Sa plus grande étendue est nord & sud ; elle est d'environ deux cens vingt *lys*. Il reçoit un ruisseau qui vient du côté du nord , & il en reçoit quatre qui viennent du côté du sud.

*Ta-lou-ko-yu-mou-tsou-tché.*

Il est à cinq cens cinquante *lys* au nord-est de *Tche-pa-pou-lo* ; du district des *Tsang*. Sa plus grande étendue est d'environ deux cens quatre-vingts *lys*. Du côté de l'est , il reçoit les eaux d'une rivière qu'on appelle *Na-hoan* , laquelle , après un cours de cinq cens *lys* , vient se perdre dans ce lac. Du côté du midi , il reçoit dix autres petites rivières qui viennent des montagnes.

*Tcha-pou-yié-sa-ka-yen-tché.*

Il est à cent vingt *lys* de distance au nord du précédent. Sa plus grande étendue est de cent cinquante *lys*. Il produit du sel blanc : les habitans du pays des environs n'en mangent pas d'autre. Auprès de ce lac, du côté du nord, il y en a un autre, qu'on appelle *Lang-pou-tché*, dont l'étendue est de deux cens vingt *lys*.

*Tcha-mou-tsouo-lei-no-ko-tché.*

Il est à quatre cens dix *lys* au nord-ouest de *Tchouo-chou-té-pou-lo*. Il n'a que dix *lys* dans sa plus grande largeur. On trouve dans le fond de ce lac, du borax (*pong-cha*) en grande quantité. Il est excellent pour faciliter la fusion des métaux.

*Koung-nou-mou-tsa-ka & autres.*

Au nord-ouest de *La-sa*, à la distance d'environ sept cens *lys*, il se trouve plusieurs lacs salés, qui ne sont pas bien éloignés les uns des autres. Ils sont au nombre de onze : le premier est *Koung-nou-mou-tsa-ka*, le second *Ly-ya-eulh-tsa-ka*, le troisième *Lu-pou-tsa-ka*, le quatrième *Ya-ken-tsa-ka*, le cinquième *Na-mou-ngao-yo-eulh-tsa-ka*, le sixième *Kou-koung-tsa-ka*, le septième *Pi-lao-tsa-ka*, le huitième *Kia-mou-tsouo-mou-tsa-ka*, le neuvième *Ma-ly-tsa-ka*. Ces neuf lacs sont près des bords de la rivière *Ya-eulh-kia-tsang-pou-ho*. Les plus grands peuvent avoir cent quatre-vingt-dix à deux cens *lys* de largeur, & les plus petits environ cinquante ou soixante. Ils produisent tous du sel, qui fait un objet de commerce parmi

les gens du pays. Ce sel est blanc , à l'exception de celui qu'on tire des deux lacs *Kou-koung-tsa-ka* & *Na-mou-ngao-yo-eulh-tsa-ka* , qui est d'un rouge tirant sur le noir. Il y a encore quelques autres lacs dont on n'a pas marqué les noms , parce que le sel qu'on en tire n'est pas , à beaucoup près , aussi bon que celui qu'on tire des autres qu'on vient de nommer , ni en aussi grande quantité.

*Teng-ka-ly-tché.*

Il est à deux cens vingt *lys* au nord-ouest de *La-fa*. C'est apparemment le plus grand lac qu'il y ait dans le pays , puisqu'on lui donne plus de mille *lys* de tour , sur un diamètre d'environ six cens *lys*. Sa plus grande largeur est d'orient en occident. *Les Mongoux appellent le Ciel du moi de Teng-ka-ly. Ils appellent de même ce lac , comme s'ils disoient le lac du ciel. Apparemment que ses eaux ont une couleur à peu près semblable à celle du ciel.* Du côté de l'est , il reçoit les eaux de trois rivières , qu'on appelle toutes trois d'un même nom , qui est *Ta-ha-ha-sou-tai-ho* ; & du côté de l'ouest , il reçoit les rivières *Lo-fa-ho* & *Ta-eulh-kou-tsang-pou-ho*.

*REMARQUE.* Il est dit dans l'*Y-toung-tché* , que le département des *Ouei* est ce qu'on appelloit autrefois le Royaume de *Tou-fan*. Il est dit dans le *Tou-che-toung-tien* que le Royaume de *Tou-fan* est au sud-ouest de *Tou-kou-houn*. Dans un livre fait du tems des *Tang* , il est dit que les *Tou-fan* sont ces peuples qui ont soumis tous les *Kiang*. Ces *Kiang* sont des peuples de l'occident , dont il y avoit cent cinquante especes : ils ne demeuroient pas dans un même pays ; mais ils étoient divisés , & avoient des Chefs particuliers pour les gouverner. Un des

descendans du fameux *Hou-ty-po-tsoui-yé* les subjuga tous , & fonda le grand Empire des *Tou-fan*. On explique ces deux mots *Tou-fan* par ces autres , *crachant un même jargon* , parce que les *Kiang* ne commencerent à parler une même langue qu'après leur réunion sous un même Souverain. On appelloit aussi ce pays le *Royaume du Tfan-pou* , c'est-à-dire , du grand , du vaillant Souverain ; car *Tfan* , en langage du pays , signifie *fort* , *robuste* , *qui surpasse les autres* , & *Pou* veut dire *homme qu'on n'oseroit provoquer* , *qu'on n'attaque jamais impunément* , &c. Les Rois de ce pays prenoient le titre de *Tfan-pou-han* , comme le plus glorieux de tous ceux qu'ils auroient pu adopter. De Péking jusqu'au Royaume du *Tfan-pou* , on comptoit huit mille *lys* de chemin. De la montagne *Chang-chan* jusqu'au même Royaume , il n'y a que cinq cens *lys*. Le Roi de *Tfan-pou* a aujourd'hui le titre de *Kiun-ouang* , ou de *Régulo* du second ordre.

Tout ce que je viens de dire dans cette Remarque est tiré de l'*Y-toung-tché*. Avant de la finir , j'ajouterai l'explication d'un monument qui subsiste encore dans son entier : c'est une grande pierre , sur laquelle est gravé le traité d'alliance qui fut fait entre l'Empire de la Chine & celui des *Tou-fan*. On en conclut que *La-sa* étoit le lieu où le Roi des *Tou-fan* tenoit sa Cour. Cette pierre se trouve encore aujourd'hui au côté droit de la grande porte du *Miao* , ou Temple , qu'on appelle *Y-ko-tchao*. Ce *Miao* est au milieu de *La-sa*. J'en parlerai dans l'article des *Miao*. *Y-ko* , en langue du pays , signifie *grand* , & *Tchao* signifie *Miao* ou *Temple* ; ainsi *Y-ko-tchao* est la même chose que si l'on disoit le *grand Temple*.

*Explication*



*Explication du monument de pierre qui est élevé au côté droit de la grande porte du Miao Y-ko-tchao, qui est au milieu de La-fa.*

« LA première année de *Tchang-tsing* (1), l'Empereur des *Tang* & celui des *Tou-fan* ont juré l'observation exacte de tout ce qui est gravé sur cette pierre.

« Le grand Empereur *Ouen-ou-hiao-te-hoang-Ty* (2) & le grand Empereur *Ta-fan-cheng-chen-Tsan-pou* (3), se regardant comme oncle & neveu, & voulant l'un & l'autre que les affaires des deux Empires pussent désormais être traitées sans aucun obstacle, d'une manière conforme à leur gouvernement & à leurs usages respectifs, après de mûres réflexions & des délibérations réitérées, ont fait écrire ce qui suit. Ils en ont juré l'observation exacte pour eux & pour leurs descendans, en présence des Esprits & des Saints ; & afin que la postérité pût être instruite de l'accord qui a été fait entre eux, & s'y conformer, ils ont ordonné que les articles en fussent gravés sur cette pierre.

« *Ouen-ou-hiao-te-hoang-Ty* & *Chen-chen-Tsan-pou*, ces deux grands Empereurs, dont la prévoyance s'étend jusques dans

(1) *Tchang-tsing* est le nom que *Mou-tsoung*, douzième Empereur de la Dynastie des *Tang*, donna aux années de son regne. Le monument dont il s'agit fut élevé la première année du regne de cet Empereur, laquelle répond à la huit cents vingt-uneime de l'ère Chrétienne.

(2) L'Empereur de la Chine prend les titres de *Ouen, ou, hiao, te, hoang-Ty*. En voici l'explication :

*Empereur suprême, sous lequel fleurissent les lettres, les armes, la doctrine & la vertu.*

(3) Le titre que prend l'Empereur des *Fan* est *Ta-fan-cheng-chen-Tsan-pou*. En voici l'explication : *Le grand Empereur des Fan, le saint, l'angélique, (chen signifie esprit, ou, pour mieux dire, son esprit) l'invincible. J'ai expliqué plus au long ce qu'ils appellent Tsan-pou.*

» l'avenir le plus reculé, & dont la profonde sagesse fait prendre  
 » les moyens les plus efficaces pour parer à tous les inconvé-  
 » niens, ayant résolu de procurer une paix éternelle à  
 » l'univers, sans aucun egard pour des intérêts particuliers,  
 » puisqu'ils n'en auront plus que de communs tant au dehors  
 » qu'au dedans; voulant sur-tout que leurs sujets respectifs  
 » pussent jouir de tous les avantages qui font le bonheur des  
 » peuples; après de mûres réflexions, des délibérations réité-  
 » rées, d'un commun consentement, & avec une pleine &  
 » entière liberté, ont fait entre eux le traité dont voici les  
 » articles.

» A compter dès aujourd'hui, les *Han* & les *Fan* (c'est-à-  
 » dire, les *Chinois* & les *Tou-fan*) auront des limites fixes  
 » pour servir de bornes entre les deux Empires. Tout ce qui  
 » est à l'est de *Tchao-min* (1) appartiendra au grand Empire  
 » des *Tang*, & tout ce qui est à l'ouest du même *Tchao-min*  
 » sera sous la domination du grand Royaume des *Fan*. Con-  
 » tens de ce partage, les deux Empires ne chercheront point  
 » à empiéter l'un sur l'autre, ni à augmenter leurs possessions  
 » par la voie des armes, sous quelque prétexte que ce puisse  
 » être.

» Les Souverains de l'un & de l'autre Empire, n'ajouteront  
 » point foi à ce qu'on pourroit leur rapporter de contraire à  
 » ce qui a été statué; mais s'il arrive quelque altercation,  
 » quelque démêlé ou quelque bataille entre leurs sujets res-

(1) *Tchao-min* ou *Tao-min*. C'est le nom général des lieux qui sont sous la dépendance de *Koung-tchang-fou* d'aujourd'hui. *Tao* est la ville qu'on appelle aujourd'hui *Tao-tcheou-oui*; & *Min* est ce qu'on

appelle aujourd'hui *Min-tcheou-oui*. Les Couriers *Tou-fan* pouvoient s'avancer jusqu'à *Tsien-choui-hien*, où apparemment il y avoit des Officiers *Tou-fan*, &c.

« pectifs qui demeurent sur les frontieres , celui des deux  
 « Empereurs qui se croira lésé, n'entreprendra pas de se venger  
 « ni de se faire justice par lui-même ; il en avertira ou en fera  
 « avertir l'Empereur son allié, en lui envoyant ceux de ses  
 « sujets qu'il regarde comme coupables : s'ils sont Chinois, ils  
 « seront conduits à la Chine, s'ils sont *Fan*, ils seront conduits  
 « dans leur propre pays. On s'informera sans prévention de la  
 « vérité du fait ; & s'ils sont trouvés coupables , on les punira  
 « chacun suivant les loix de son pays. C'est en particulier de  
 « l'exacte observation de cet article , que dépend la bonne intel-  
 « ligence entre les deux Empires.

« Quoique les deux Empereurs soient entre eux comme  
 « oncle & neveu, il sera difficile néanmoins qu'ils puissent  
 « jouir de la présence l'un de l'autre. Pour suppléer à ce qu'ils  
 « ne pourront pas se dire de vive voix, ils s'ecriront mutuel-  
 « lement des lettres avec cette confiance que des parens ou  
 « des personnes d'une même famille ont entre eux. Ils s'exhor-  
 « teront mutuellement par leurs bons conseils, ils se prêteront  
 « tous les secours qui dépendront d'eux, & n'oublieront rien  
 « pour entretenir une correspondance intime entre les deux  
 « Cours.

« Quand de la Chine on enverra des Couriers à la Cour  
 « des *Tou-fan*, arrivés à *Tchao-min*, les Couriers Chinois  
 « remettront leurs dépêches entre les mains des Officiers *Tou-*  
 « *fan*, lesquels seront chargés de les faire parvenir à leur  
 « destination ; de même lorsque les Couriers *Tou-fan*, chargés  
 « des dépêches de leur Maître, seront arrivés au même lieu,  
 « les Officiers Chinois, à qui ces dépêches seront remises,  
 « se chargeront, de leur côté, de les faire parvenir à la Cour  
 « de leur Maître : ou bien, dès que les Couriers *Tou-fan* seront  
 « arrivés sur les frontieres de la Chine, les Officiers Chinois

» se chargeront du reste ; & dès que les Couriers Chinois seront  
 » arrivés à *Tsing-choui-hien*, ils se déchargeront de leurs pa-  
 » quets, & les remettront aux Officiers *Tou-fan*.

» Loin de se provoquer ou de s'insulter par des paroles mé-  
 » prisantes, les peuples des deux Empires doivent dépouiller  
 » tout sentiment de défiance, ils doivent se prévenir mutuel-  
 » lement par leurs bons offices, ils doivent parler toujours en  
 » bien les uns des autres, & éviter toute occasion de disputes  
 » & de querelles : de cette sorte, les voyageurs continueront  
 » tranquillement leur route, sans craindre d'être arrêtés au  
 » milieu de leur course ; les habitans des villes & des villages  
 » jouiront des doux fruits d'une paix constante ; ceux des  
 » campagnes ne seront pas dans l'appréhension que des partis  
 » ennemis viennent ravager leurs terres, lorsqu'elles seront  
 » sur le point de récompenser leurs travaux ; les Chinois seront  
 » joyeux, les *Tou-fan* seront tranquilles : & nos descendans,  
 » pleins de reconnoissance pour un Gouvernement qui doit  
 » leur procurer le bonheur dont ils jouiront, le compareront  
 » à la brillante clarté du soleil & de la lune, & le regarderont  
 » comme étant digne de tous leurs éloges.

» Chacun doit regarder tout ce qui est enoncé ci-dessus ;  
 » comme si en particulier il en avoit juré lui-même l'exacte  
 » observation. Après avoir pris à témoin le ciel, la terre & les  
 » esprits (1), les grands Officiers députés par l'Empereur de

(1) *Après avoir pris à témoin le ciel, la terre & les esprits.* Dans le texte Chinois il y a seulement les trois *Pao*, c'est-à-dire, les trois choses qui n'ont point de prix ; par ces trois choses qui n'ont point de prix, ou qui sont d'un prix inestimable, les Chinois entendent le

soleil, la lune & les étoiles, les esprits, les saints ou les personnages vertueux qui se sont distingués quand ils vivoient, & enfin tout ce qu'il y a entre le ciel & la terre. Reste à savoir si les *Tou-fan* & les Chinois d'alors ont eu cette idée des trois *Pao*.

» la Chine, & les grands Officiers députés par l'Empereur des  
 » *Tou-fan* ont égorgé une victime, se sont prosternés la face  
 » contre terre, & ont juré, au nom de leurs Maîtres & des  
 » deux Empires, qu'ils se conformeroient rigoureusement à  
 » tout ce qui est contenu dans ce traité. S'il arrive que quel-  
 » qu'un vienne à en violer les articles, que les Puissances qu'on  
 » vient d'attester lui fassent subir la peine qu'il mérite.

» Les Députés des deux Empires ont élevé eux-mêmes ce  
 » monument; les paroles qu'il renferme sont à la portée de  
 » tout le monde; elles sont claires & sans ambiguïté: que  
 » tout le monde ait à s'y conformer. Pleine d'une juste ad-  
 » miration pour la vertu des deux grands Empereurs, puisse  
 » la postérité les combler des eloges dont ils sont dignes (1) »

*Des lieux où l'on traverse les rivières.*

POUR aller de la Chine au *Si-Tsang*, on part de *Si-ning*, on se rend sur les frontières des *Pou-lo* du *Si-hai* (2), on passe la montagne *Pa-yen-ha-la-ling*, & on entre dans le département des *Quei* (3) par le nord-est. Pour faire ce trajet, on

(1) Dans un Livre fait du tems des *Tang*, on lit les paroles suivantes. La neuvième lune de la première année de *Tchang-tsing* (c'est-à-dire, l'an 821 de l'ère Chrétienne), le Roi de *Tou-fan* envoya des Députés à la Chine, pour prier l'Empereur de faire avec lui un traité d'alliance. L'Empereur y consentit. En conséquence, il nomma *Lieou-yuen-ting*, qui étoit un des premiers Mandarins du Tribunal *Ta-ly-sée*, & en même tems un des Censeurs de l'Empire, & lui donna pour adjoint *Lieou-che-lao*, qui étoit

aussi un des Censeurs de l'Empire, & en même tems Conseiller au Tribunal de la Guerre. Ces deux Officiers partirent avec *Lun-no-lo*, Envoyé du Roi des *Tou-fan*, pour faire graver sur la pierre le traité d'alliance entre la Chine & les *Tou-fan*.

(2) *Pou-lo* sont deux mots Chinois, qui signifient peuples qui n'ont point de demeure fixe, qui campent sous des tentes, tantôt dans un lieu & tantôt dans un autre, suivant les saisons & les circonstances.

(3) *Si-hai* signifie mer occidentale. Les peuples qui habitent au voi-

trouve bien des rivières qui arrêteroient tout court les voyageurs, s'ils n'étoient au fait des lieux où on peut les passer. Il y en a cinq qu'on peut passer à gué, & quatre qu'on ne peut passer qu'en bateau. Voici les noms & la position de tous ces passages.

1°. *Ha-la-ou-ichou-eulh-tou* pour traverser la rivière *Nga-ko-ta-mou-ho* dans les endroits qui sont près de sa source (1).

finage de cette mer ont eu différens noms. Les Tartares leur donnent le nom de *Hou-hou-no-eulh*, (c'est-à-dire, *Houhounor*, ou *Ko-konor*, comme écrivent nos Européens). Suivant la Géographie Chinoise, le pays qui est appelé *Si-hai* a plus de deux mille *lys* d'étendue. Il est borné à l'est par les lieux dépendans du *Chen-fi*, à l'ouest par le *Si-Tsang*, au midi par le *Se-ichouen*, & au nord par *Sou-icheou*, *Ngan-fi-tchen*, &c. Pour aller de Péking au *Si-hai*, il faut faire plus de cinq mille *lys* de chemin.

Du tems des *Han*, on l'appelloit le pays des *Kiang* (*Kiang-Ty* : j'ai expliqué plus haut ce que c'est que *Kiang*) ; sous les *Kin*, on l'appelloit le pays de *Tou-kou-houn* (*Tou-kou-houn-Ty*) ; sous les *Souï*, on l'appelloit *Si-hai-ho yuen-kun*, c'est-à-dire, la mer occidentale, maîtresse des sources qui forment les rivières. Après les *Souï*, les *Tou-kou-houn* s'étant de nouveau rendus maîtres de ce pays, on l'appella de nouveau le pays des *Tou-kou-houn*. Sous les *Tang*, les *Tou-fan* détruisirent les *Tou-kou-houn*, & s'emparèrent de

leur pays auquel on donna alors le nom de *Tou-fan*. La troisième année de *Loung-chou*, la quatorzième depuis que *Kao-tsoung*, second Empereur de la Dynastie des *Tang*, fut monté sur le trône, c'est-à-dire, l'an 664 de l'ère Chrétienne, la Chine fut maîtresse de tout le pays des *Tou-fan*, & on continua de l'appeller *Tou-fan* jusqu'au tems des *Ming*, qu'on lui donna le nom de *Si-fan-Ty* ; mais la quatrième année de *Tcheng-ü* (en 1509), une horde de Tartares Mongoux s'en étant emparée, les Chinois changèrent son nom de *Si-fan* en celui de *Hai-keou*, comme qui diroit *mer d'où viennent les voleurs*. Aujourd'hui on l'appelle *Tsing-hai*, c'est-à-dire, *mer pure*, ou bien *mer nettoyée*.

(1) Je crois qu'au lieu de *Ha-la-ou-ichou-eulh-tou*, on peut dire *Kara ouchour*. Le dernier mot Chinois *tou* signifie *lieu où l'on passe la rivière*. Au lieu de *Nga-ko-ta-mou*, on peut dire *Akdamou* ; au lieu de *Hou-eulh-ha-tou*, on peut dire *Houlhatou*, & ainsi des autres. Je ne saurois dire d'où les Chinois ont formé ces mots.

2°. *Hou-eulh-ha-tou*, où l'on traverse la riviere *Mou-lou-ou-sou* dans les endroits qui sont près de sa source. Ces deux rivières *Mou-lou-ou-sou* & *Nga-ko-ta-mou*, se passent à pied ou à cheval, suivant qu'on approche plus ou moins de leurs sources. Les lieux désignés sont en tout tems les plus sûrs.

3°. *Pai-tou-tou*. Il est au nord-est de *Hou-eulh-ha-tou*, apparemment pour passer la riviere *Mou-lou-ou-sou* une seconde fois.

4°. *Touo-lun-ngao-lo-mou-tou*, à l'endroit où *Mou-lou-ou-sou* change son cours de l'ouest vers le sud. C'est-là que cette riviere se partage en sept branches; c'est pourquoi on appelle ce lieu du nom de *Touo-lun-ngao-lo-mou-tou*. Quoique l'eau, ainsi partagée, semble présenter plusieurs gués, il faut être cependant sur ses gardes, sur-tout après les pluies & les fontes de neiges.

5°. *Pa-mou-pou-lo-tou*. Il est à l'est du précédent, apparemment pour passer encore la riviere *Mou-lou-ou-sou*. Ces cinq gués peuvent se passer en tout tems ou à pied ou à cheval. Il n'en est pas de même des lieux dont je vais parler, & qui sont au nombre de quatre, comme je l'ai dit plus haut.

Le premier s'appelle *Y-ko-kou-kou-sai-eulh-tou*. Il est au midi de *Pa-mou-pou-lo-tou*, à la distance d'environ cent *lys*. En hiver & au printems, on peut le passer à cheval; mais en été & en automne, on le passe sur des bateaux de peaux, qu'on trouve là toujours prêts. (Apparemment que ces bateaux de peaux ne sont autre chose que des outres).

Le second s'appelle *Pa-han-kou-kou-sai-eulh-tou*; le troisieme, *Pay-ta-tou*; & le quatrieme, *Ta-eulh-han-kou-pou-tou*. Ils sont sur les frontieres des *Pou-lo* du *Si-hai*. Ces quatre passages sont en remontant le *Kin-cha-kiang*. L'eau en est très-profonde.

Les passages qui se trouvent dans le département des *Tsang*, sont au nombre de trois : le premier est à quarante *lys* au nord-est de la ville de *Gé-ka-tsé*, & s'appelle *Ta-ko-tchou-ka-tou*; le second est au sud-ouest de la ville de *La-tsé*, & porte le nom de cette même ville; le troisième est à quatre-vingts *lys* au sud-est de la ville de *Sa-ka*, & s'appelle *Kia-kia-tchou-ka*. Ces trois passages se font sur des bateaux de peaux, qu'on tient toujours prêts sur les lieux.

Les passages pour aller chez les *Ka-mou*, sont, 1°. *Pi-eulh-ma-tchou-sou-mou-tou*. On traverse le *Ya-loung-kiang* à deux cens sept *lys* au sud-ouest de *Ta-tsien-lou*. C'est le chemin ordinaire des étrangers de l'ouest, qui viennent pour acheter des feuilles de thé sur les frontières de la Chine.

2°. *Ta-yen-tsong-koueulh-tou*. Il est sur le *Kin-cha-kiang*, à trois cens quatre-vingts *lys* au nord de la ville de *Koun-tchouo-ko*. Les *Ka-mou* prennent ce chemin quand ils vont au *Si-hai*.

3°. *Tsé-tchou-sou-tou*, pour traverser le *Kin-cha-kiang*. Il est à soixante-dix *lys* au sud-ouest de *Pa-tang*. C'est par-là que les étrangers viennent à *Ta-tsien-lou*.

4°. *Mo-pou-tchouo-ko-tou*, pour traverser le *Kin-cha-kiang*, à soixante *lys* au nord-ouest de *Ly-kiang-fou* du *Yun-nan*. Les *Ka-mou* prennent ce chemin quand ils entrent dans la Chine. Il n'y a aucun de ces passages qui puisse se faire à gué; ils se font tous sur des bateaux de peaux.

#### *Des ponts qui sont chez les Si-fan.*

LES ponts qui sont chez les *Si-fan* sont de trois sortes : 1°. de pierre, 2°. de bois, 3°. de chaînes de fer. Les ponts de pierre sont faits là comme on les fait ailleurs; il en est de



de même des ponts de bois. Pour ce qui est des ponts faits avec des chaînes de fer, voici comme on m'en a expliqué la construction. Sur chacun des bords de la rivière, on fixe, d'une manière solide, autant de crampons de fer qu'on veut tendre de chaînes sur la surface de l'eau; on accroche chaque chaîné à son crampon, & quand le nombre des chaînes est complet, on les couvre d'épaisses planches, ou de simples troncs d'arbres non encore façonnés qu'on place en travers, & qu'on attache l'un contre l'autre de manière qu'ils ne puissent pas se séparer. On met sur tout cela un pouce ou deux de terre ou de fable, & le pont se trouve ainsi fait.

*Des ponts qui sont dans le département des Tfang.*

1°. *Toung-ko-eulh*. C'est un pont de bois pour passer le lac *Ya-mou-lou-ko-tché*. Il est à quarante *lys* au sud-est de la ville de *Na-ka-la-tsé*.

2°. *La-sa-tchou-ka*. Il est fait avec des chaînes de fer pour passer le *Ya-lou-tfang-pou*, à vingt *lys* au nord-ouest de la ville de *Lin-pen*.

3°. *Tcha-ka-eulh-tcha-ché-tsai*. Il est fait avec des chaînes de fer pour passer le *Ya-lou-tfang-pou*, à soixante *lys* à l'est de la ville de *Pen-sou-ko-lin*.

4°. *Sou-mou-kia*. Pont de pierre pour passer le *Nien-tchou-ho*, à quatre *lys* au sud-est de la ville de *Gé-ka-tsé*. La longueur de ce pont est de plus de sept cents pieds : il a dix-neuf arches.

5°. *Sang-ka-eulh-tcha-ko-sa-mou*. Pont fait avec des chaînes de fer pour passer le *Ngao-y-tchou-ho*, à cent *lys* au nord-ouest de la ville de *Pen-sou-ko-lin*. Non loin de ce pont il y en a

un autre de la même construction, qu'on appelle *Mou-ko-pou-tcha-ko-sa-mou*.

*Des ponts qui sont dans le département des Ka-mou.*

1°. *Souo-ko-sa-mou*, pont de bois pour passer le *Ha-la-ou-sou*, à soixante-dix lys de *Souo-ko-tfoung-tcheng*.

2°. *Tcha-mou-ya-sa-mou-pa*, pour passer le *Ha-la-ou-sou*, à quatre-vingts lys au nord-est de la ville de *Lo-loung-tfoung*.

3°. *Tcha-tché-ta-ko-tcha-mou*, pour passer le *Lang-tfang-kiang*, en remontant vers sa source, à cent vingt lys au nord-est de la ville de *Tsa-tfouo-ly-kang*.

*Des ponts qui sont dans le département des Ouei.*

1°. *Peng-touo-kiao*, pour passer le *Ta-mou-ho*, à l'ouest de la ville de *Peng-touo*. Il est fait avec des chaînes de fer.

2°. *Kou-kou*, pont de pierre au nord-ouest de *La-sa*.

3°. *Lou-y*, pont de chaînes de fer pour passer le *Ya-lou-tfang-pou*, à trente lys au midi de la ville de *Ta-ko-pou-ki-mi*.

4°. *Ngao-na*, pont de chaînes de fer pour passer le *Ka-eulh-tcha-mou-lien-kiang*, à vingt lys au nord de la ville de *Mo-eulh-koung-ka*.

5°. *Tché-sa-mou*, pont de bois sur la rivière *Yang-pa-kien-ho*, à sept lys au sud-ouest de la ville de *Toung-ko-eulh*.

6°. *Tchouou-ly*, pont fait avec des chaînes de fer, pour passer le *Ya-lou-tfang-pou*, à quatorze lys au sud-ouest de la ville de *Tchou-chou-eulh-tcheng*.

Quand les distances ne sont pas marquées, je crois que les ponts dont on parle alors, sont ou aux environs, ou dans les villes même.

J'aurois dû parler des ponts du département des *Ouei* avant ceux des *Tfang*.

*DES MIAO, ou Temples qui sont dans le pays des Si-fan.*

*Des Miao qui sont dans le département des Ouei.*

1°. *Pou-ta-la-miao*. Il est à quatre lys au nord-ouest de *La-sa*, sur la petite montagne *Ma-eulh-pou-ly*. Il a trois cens soixante-sept pieds quatre pouces de hauteur (apparemment depuis le rez-de-chaussée jusqu'au faite du toit). Le couronnement, ou, pour mieux dire, la partie la plus élevée, en est dorée en entier. Les bâtimens qui en font l'accompagnement sont partagés en plus de dix mille chambres ou cellules, pour loger autant de Lamas. Les statues de *Fo*, & les tours élevées en son honneur, y sont sans nombre. Toutes ces statues & ces petites tours sont faites d'or, d'argent & de cuivre, suivant les facultés de ceux qui en ont fait présent.

La tradition du pays est que ce Temple est précisément dans le lieu où étoit le Palais du Roi des *Tou-fan* du tems de *Tay-tsoung*, second Empereur de la Dynastie de *Tang*, dont le regne commença l'an 627, & finit la six cens quarante-neuvième année de l'ère Chrétienne. Cinq générations après *Tsan-pou*, Roi des *Tou-fan*, le *Ta-lai-la-ma* & le *Ty-pa* changerent ce Palais en *Miao*, & le rebâtirent pour lui donner la forme qu'il a aujourd'hui. C'est-là où demeure le *Ta-lai-la-ma*. Ce *Miao* est le plus riche, le plus grand & le premier de tous les *Miao* qui sont dans le département des *Ouei*, suivant l'*Y-roung-tché*.

2°. *Y-ko-tchao-miao*. Il est au milieu de *La-sa* même. La tradition du pays est qu'il a été bâti par les ordres de la Prin-

cesse *Ouen-tcheng*. (J'ai déjà dit que cette Princesse, fille ou niece de *Tai-tfoung*, second Empereur de la Dynastie des *Tang*, fut donnée en mariage au Roi des *Si-fan*, l'an de Jésus-Christ 641, qui répond à la quinzième année du règne de *Tai-tfoung*). Les statues de *Fo* qui furent faites dans ce tems-là, subsistent encore aujourd'hui en entier. *Dans le langage du pays*, dit l'*Y-toung-tché*, *Yko signifie Grand, Principal*, & *Tchao signifie Miao, Temple*.

3°. *Pa-han-tchao-miao*. Il est au nord de *La-fa*. (Je ne trouve point s'il est hors ou dans la ville). La tradition du pays est que *Tfan-pou*, Roi des *Tou-fan*, avoit épousé une Princesse étrangère, & que celle-ci fit bâtir ce Temple. *En langue du pays*, dit l'*Y-toung-tché*, *Pa-han signifie petit, moindre*, & *Tchao signifie Miao, Temple*. Apparemment que cette Princesse étrangère étoit d'une Religion différente de celle du pays, & que le Roi son époux lui permit d'élever ce Temple pour satisfaire sa dévotion. Si, comme la Princesse *Ouen-tcheng*, cette Princesse étrangère avoit fait représenter, par des statues ou des images, l'objet de son culte, il y en auroit peut-être encore quelques restes par où nous pourrions conclure de quelle Religion elle étoit. Toutes mes recherches sur cet article ont été inutiles. On n'a pas même conservé le nom de cette Princesse.

4°. *Ka-culh-tan-miao*, c'est-à-dire, le *Miao* ou le Temple du *Kaldan*, Roi des *Eleuths*. Il est à quatre-vingts *lys* au sud-est de *La-fa*. La tradition du pays est que ce Temple fut élevé par les soins de *Tsaung-ka-pa*, Fondateur des *Lamas* qui portent le bonnet jaune, ou, pour me servir des expressions chinoises, le *Patriarche* & le *Chef de la Religion des bonnets jaunes*. La fondation de ce Temple remonte à environ trois cents ans. Le Roi des *Eleuths* l'embellit beaucoup dans la suite.

On y voit le tombeau de *Tfoung-ka-pa*, qu'on y révere comme un Saint, & on y conserve son lit, qui est encore tout entier, dit l'*Y-toung-tché*. Il y a environ deux mille Lamas qui sont au service de ce *Miao*.

5°. *Pou-lei-pen-miao*. Il est à seize *lys* au nord-ouest de *La-sa*. La tradition du pays est qu'un des disciples de *Tfoung-ka-pa* en est le Fondateur. Il y a aujourd'hui plus de cinq cens Lamas pour le desservir.

6°. *Ché-la-miao*. Il est à huit *lys* au nord de *La-sa*. Suivant la tradition, c'est encore un des disciples de *Tfoung-ka-pa* qui en est le Fondateur. Il y a plus de trois mille Lamas pour le desservir. Il a sous sa dépendance trois autres *Miao*, dont l'un est à douze *lys* au nord de *La-sa*, & s'appelle *Pa-loung-ka-oua-miao*; l'autre est à cinq *lys* au nord-ouest de *La-sa*, & s'appelle *Tcha-ko-pau-ly-miao*, & le troisième, qu'on appelle *Ka-toung-miao*, est à dix-huit *lys* au nord-ouest de *La-sa*. Chacun de ces trois *Miao* a ses Lamas affectés pour y faire le service.

7°. *La-ly-miao*. Il est sur les frontières du département des *Ouei*, du côté de l'est, entre les *Ouei* & les *Ka-mou*, à deux cens vingt-huit *lys* au nord-est de la ville de *Tcha-mou-ta-tcheng*. C'est le passage le plus fréquenté & le plus commode pour les voyageurs.

Outre les *Miao* dont on vient de parler, & qui sont les principaux du département des *Ouei*, il y en a encore environ une trentaine, qui sont dispersés dans les différentes villes de ce même département, dont les plus considérables contiennent environ huit cens Lamas, & les moindres deux à trois cens.

*Des Miao qui sont dans le département des Tfang.*

Le plus considérable de tous les *Miao* qui sont dans le département des *Tfang*, est celui qu'on appelle *Lasché-lou-mou-pou-miao*. Il est à deux *lys* à l'ouest de la ville de *Gé-ka-îsé-schéng*, sur le penchant de la montagne *Tou-pou-chun*, du côté du midi. La tradition du pays est que *Ken-toun-ichouo-pa*, le principal & le plus renommé des disciples de *Tsoung-ka-pa*, en est le Fondateur. C'est le lieu où réside le *Pan-tchan-La-ma*. Celui qui est honoré aujourd'hui de ce titre est le quinzième successeur de *Ken-toun-ichouo-pa*. Depuis la cinquante-deuxième année de *Kang-hi*, c'est-à-dire, depuis l'an 1713, c'est l'Empereur de la Chine qui donne l'investiture de cette dignité. Ce n'est, à le bien dire, qu'une pure déférence que les Lamas témoignent à Sa Majesté Tartaro-Chinoise; car ils nomment *Pan-tchan-Lama* celui qu'ils jugent à propos d'élire, & en font part à l'Empereur, qui confirme l'élection, donne des patentes, un sceau & des titres magnifiques au nouvel élu, le déclare son fidèle vassal, & en conséquence lui promet sa protection en tout & par tout.

Il y a dans ce *Miao* plus de trois mille chambres ou cellules, & plus de deux mille cinq cents Lamas de résidence ordinaire. Les statues de *Fo*, faites d'or, d'argent & de cuivre, y sont sans nombre. De ce *Miao* principal dépendent cinquante & un autres *Miao*, qui sont comme ses annexes, & dans lesquels il peut y avoir en tout environ quatre mille Lamas. Outre cela, il a sous sa dépendance seize villages, & onze *pou-lo* ou petites hordes de Tartares qui demeurent sous des tentes.

Il y a encore dans le département des *Tfang* dix-neuf *Miao* qui ont quelque célébrité, & dans chacun desquels il peut y avoir deux à trois cents Lamas.

*Des Miao qui sont dans le département des Ka-mou.*

1°. *Tchoun-hoa-fée*, c'est-à-dire, *Temple des changemens en bien.*

2°. *Tsoung-hoa-fee*, c'est-à-dire, *Temple des changemens sublimes.* Ces deux *Miao* sont près l'un de l'autre, à cent lys au sud-est de la ville de *Lo-loung-tsoung-tcheng*.

3°. *Tché-kié-fee*, c'est-à-dire, *Temple qui rejette tout ce qui est défendu.*

4°. *King-sieou-fee*, c'est-à-dire, *Temple des purifications.* Ces deux *Miao* sont au voisinage l'un de l'autre, à cinquante lys au midi de la ville *Lo-loung-tsoung-tcheng*.

5°. *Tsing-king-fee*, c'est-à-dire, *Temple qui n'a pas la moindre tache*, ou bien, *Temple qui n'admet pas la moindre tache.* Il est à soixante lys à l'ouest de la ville de *Lo-loung-tsoung-tcheng*.

Les cinq Temples dont on vient de parler ont été embellis par les libéralités de l'Empereur *Kang-hi*, qui leur donna lui-même les noms qu'ils portent, la quarante-deuxième année de son regne, c'est-à-dire, l'an 1703.

6°. *Tcha-mou-touo-miao*. Il est à trois cens quatre-vingts lys au nord de la ville de *Tsa-tsouo-ly-kang-tcheng*. Il a sous sa dépendance treize autres *Miao*, qui sont comme ses annexes.

7°. *Tcha-ya-tcha-tché-tchoui* (*Tsoung-miao*). Il est à deux cens vingt lys au nord-est de la ville de *Tsa-tsouo-ly-kang*. Il a sous sa dépendance trente-six *Miao* de Lamas à bonnets jaunes, & dix-huit *Miao* de Lamas à bonnets rouges.

8°. *Fou-see-tan-tcha-mou-tchan-lin-Miao*. Il est dans la ville même de *Ly-tang-tcheng*, & a sous sa dépendance dix-sept autres *Miao*.

9°. *Ea-kang-ring-miao*. Il est à trois cens cinquante lys au

sud de la ville de *Lytang*. Il a six autres *Miao* sous sa dépendance.

Outre les *Miao* dont on vient de parler, il y en a encore vingt-un autres qui sont dispersés dans les différens endroits du département des *Ka-mou*, & qui ont quelque célébrité. Le plus grand nombre est moderne.

*Des Miao qui sont dans le département des Nga-ly.*

1°. *Touo-lin-miao*. Il est à cinquante *lys* au nord de la ville de *Kou-ko-tcha-ché-lou-mou-pou-tsé-tcheng*.

2°. *Ka-tcha-eulh-miao*. Il est à quatre-vingt-dix *lys* au sud-est de la ville de *Takola*.

3°. *Pa-eulh-tan-tché-ko-ché-miao*. Il est à quarante *lys* à l'est de la ville de *La-ta-ko-tcheng*.

4°. *Pi-tou-ko-miao*. Il est à soixante *lys* au sud-ouest de *La-ta-ko-tcheng*.

5°. *Mi-la-miao*. Il est à cent dix *lys* à l'ouest de la ville de *Pi-ti-tcheng*.

*Des productions du pays des Si-fan en général.*

Il y a dans le département des *Ka-mou*, de l'or, de l'argent, du cuivre & du plomb. L'or se tire en particulier du *Kincha-kiang*.

Dans les autres départemens, on trouve du *Ché-tsing* (c'est une espece de pierre qui sert pour teindre en violet), & du borax : le meilleur est celui qu'on tire du lac *Ma-pin-mou-ta-lai-tché* ; on le trouve en assez grande quantité sur ses bords ; il y en a d'un rouge foncé & de noir. On trouve du sel blanc, rouge & noir ; du feutre & des etoffes de laine de toutes les especes ;



especes ; des bœufs d'une espece particuliere, en ce qu'ils ont sous le poitrail, des poils de la longueur à-peu-près d'un pied, qui sont très-fins & très-forts en même tems ; on s'en fert à la Chine pour faire des flocons qu'on attache aux bonnets d'été pour servir de *houpe pendante*, si je puis parler ainsi ; on trouve des chevaux, des moutons à larges queues, des *ché-ly-soun* (c'est une espece de loup cervier, dont la peau est très-belle, & très-propre à faire des fourrures : quelques-uns l'appellent *chelafun*) ; du bled noir, du froment, des pois & de presque toutes les sortes de légumes.

*SUPPLÉMENT pour ce qui concerne le département des Si-fan.*

*Che-tsou*, premier Empereur de la Dynastie des *Yuen*, dont le regne commença l'an 1279 ou 1280, à compter depuis l'extinction totale des *Soung*, & finit l'an 1294 de l'ere Chrétienne ; *Che-tsou*, dis-je, fit bâtir des villes qu'ils erigea en *Kiun* & en *Hien*, & dont il donna la Souveraineté au *Pa-see-pa* des *Tou-fan*.

La sixieme année de *Houng-ou* (en 1733), l'Empereur fit elire un Roi.

On créa, peu de tems après, quatre dignités portant titre de *Ouang* ou de Prince. La premiere, *Koan-ting-koue-che*, c'est-à-dire, *Maître du Royaume qui verse l'eau sur le sommet de la tête* ; la seconde, *Tsan-chan-ouang*, c'est-à-dire, *qui preconise le bien* ; la troisieme, *Tchan-hoa-ouang*, c'est-à-dire, *qui connoît & enseigne la vérité, la droiture, &c.* & la quatrieme, *Jou-lai-ta-pao-fa-ouang*, c'est-à-dire, *qui vient comme le précieux Roi*, ou bien, *qui représente le précieux Roi, &c.* On leur donna à chacun un sceau particulier, & des patentes ou des

lettres de création; & on leur permit de venir ou d'envoyer chaque année, ou seulement de deux en deux ans, pour payer le tribut.

On divisa leur pays en deux départemens généraux, qui eurent l'un & l'autre le nom de *Tou-tché-hoei-ché-see*, comme qui diroit *Chambre générale qui indique, sans exception, tout ce qu'il faut faire*, parce qu'on les soumit à des Tribunaux qui sont ainsi appelés, & dont l'un fut placé à *Touo-kan*, & l'autre à *Ou-see-tfang*.

Il me paroît que les *Tou-tché-hoei-ché-see* ont une juridiction à-peu-près semblable à celle de nos Intendans, & que les simples *Tché-hoei-che* sont comme les Subdélégués. On mit un *Tché-hoei-che*, ou une subdélégation, à *Loung-ta*. On érigea trois autres Tribunaux du titre de *Hiuen-oueï-ché*, c'est-à-dire, *qui préconise, qui fait valoir les miséricordes, qui tâche d'exciter la commisération, &c.*; l'un fut placé à *Touo-kan*, l'autre à *Toung-pou-han-hou*, & le troisième à *Toun-ning-yuen*.

On érigea aussi six Tribunaux du titre de *Tchao-tao-che-see* (c'est-à-dire, *qui cherche, qui appelle, qui fait signe de venir, qui s'informe, qui est attentif à saisir les occasions de rappeler, &c.*). On plaça le premier à *Touo-kan-see*, le second à *Touo-kan-loung-ta*, le troisième à *Touo-kan-tan*, le quatrième à *Touo-kan-tfang-tang*, le cinquième à *Touo-kan-tchouen*, & le sixième à *Mo-eulh-kan*.

On créa quatre dignités du titre de *Ouan-hou-fou* (c'est-à-dire, *Chef de dix mille familles*). Le premier fut mis à *Cha-eulh-ko*, le second à *Nai-tchou*, le troisième à *Lo-see-touan*, & le quatrième à *Pié-see-ma*.

On créa dix-sept autres dignités ou chambres du titre de *Tsien-hou-fou*, &c. (c'est-à-dire, *qui gouverne mille familles*). Ceux qui furent nommés pour Chefs de ces mille familles, furent

placés, le premier à *Touo-kán-see*, le second à *La-tsoung*, le troisieme à *Po-ly-kia*, le quatrieme à *Tchang-ho-fi-la*, le cinquieme à *Touo-pa-tsan-soun*, le fixieme à *Kia-pa*, le septieme à *Tchao-gé*, le huitieme à *Na-tchou*, le neuvieme à *Lun-ta*, le dixieme à *Kouo-yeou*, le onzieme à *Cha-ly-ko-ha-see*, le douzieme à *Po-see-kia-see-toung*, le treizieme à *Sa-ly-tou-eulh-kan*, le quatorzieme à *Tsan-pou-lang*, le quinzieme à *La-tsou-ya-la*, le seizieme à *Y-ly-pa*, le dix-septieme à *Kouo-tsé-lou-soun*.

On fit outre cela des réglemens, suivant lesquels les trois Princes *Tchan-hoa-ouang*, *Tsan-kiao-ouang* & *Fou-kiao-ouang*, pouvoient envoyer leur tribut par le *See-tchouen* ou par le *Chen-sy*. Le nombre des hommes qui pouvoient entrer à la Chine chaque fois que ces Princes envoyoiient le tribut, étoit ou de cent, ou seulement de cinquante, à leur volonté.

Le *Ta-pao-fa-ouang* & le *Ta-tcheng-fa-ouang* envoyoiient chacun dix Lamas pour chaque Ambassade.

Tous les autres Princes ou Chefs de horde qui vouloient envoyer, devoient se pourvoir, dans le *Miao* ou Temple dit *Tsee-nguen-see*, de deux Lamas pour être à la tête de chacune de leurs Ambassades. Ils pouvoient entrer dans la Chine par *Ly-tcheou* ou par *Tien-tsuen* du *See-tchouen*, ou bien par *Tao-tcheou* du *Chen-fi*.

De *Tchang-ho*, *Si-yu* & *Toung-ning-yuen*, on envoyoit chaque année une Ambassade, & chacune n'étoit composée que de cinquante ou tout au plus de soixante personnes. Elles entroient à la Chine par *Ya-tcheou* du *See-tchouen*.

De *Touo-kan-see* & de *Toung-pou-han-hou*, on envoyoit aussi une fois chaque année. Les Envoyés entroient en Chine par *Ya-tcheou*.

Ceux de *Ouei-mao*, de *Soung-pan*, du *Kin-tchouen*, de

*Tja-kou*, de *Ta-see-man*, & d'autres peuples d'au-delà des frontieres du *See-tchouen*, pouvoient envoyer une fois de trois ans en trois ans. Du *Miao* de *Tao-min* on envoyoit une fois chaque année. Des différentes hordes voisines on envoyoit une fois de deux en deux ans. On ne permettoit pas que ces Ambassades fussent composées de plus de cent personnes, & de moins de dix ; mais qu'il y en eût cent ou seulement dix, il n'y en avoit jamais que dix qui venoient à la Cour, les autres estoient obligés d'attendre sur les frontieres que leurs compagnons fussent de retour, pour se rendre ensuite tous ensemble dans les lieux d'où ils avoient été envoyés.

La quatrieme année de *Houng-ou* (en 1371), on établit à *Tao-tcheou-ottei* un Tribunal qui eut le nom du *Kun-min-tché-hoei-ché-see*, & auquel on attribua une juridiction très-etendue, tant pour ce qui avoit rapport au militaire, que pour les autres affaires qui concernoient le gouvernement des peuples qui sont sur les frontieres.

La onzieme année de *Houng-ou* (en 1378), on établit à *Min-tcheou-ouei* un autre Tribunal général du titre de *Tou-tché-hoei-che-see*. Outre cela, on en établit un particulier du titre de *Tcha-ma-see*, pour présider aux échanges qui se faisoient sur les frontieres, du thé des Chinois contre les chevaux des Tartares.

Des frontieres de *Si-ning*, on présentoit trois mille cinq cens chevaux. Le *Tcha-ma-see* les examinoit & les partageoit en trois classes, en bons, en médiocres, & en communs. Pour chaque cheval de la premiere classe, on donnoit cent vingt livres de thé ; on en donnoit soixante-dix pour chaque cheval médiocre, & cinquante seulement pour chaque cheval commun ou de la derniere classe. Les cinq Chefs de horde, décorés du titre de *Ouang*, pouvoient envoyer faire des échanges de leurs

marchandises contre celles des Chinois. Tous les Chefs des Lamas eurent la même permission.

La neuvieme année de *Young-lo* (en 1411), on établit un autre *Tcha-ma-fee* à *Tchao-tcheou-ouei*. Le Chef de la horde de *Ho-pa-tsang* s'engagea à présenter chaque année trois mille cinquante chevaux : les Commissaires députés par les Tribunaux *Tou-tché-hoei-che-fee* & *Tcha-ma-fee* de *Ho-tcheou-ouei*, en pouvoient choisir tel nombre qu'ils jugeoient à propos pour servir de tribut.

Ceux de *Pili*, de *Eulh-tcheou*, de *Tsi-tchan* & autres, dont le nombre étoit de vingt-neuf Chefs de horde, s'offrirent à présenter chaque année sept mille sept cens cinq chevaux, parmi lesquels on prendroit pour le tribut ceux qu'on jugeroit à propos.

La dix-neuvieme année de *Tcheng-hoa* (en 1483), un Chef de horde nommé *Man-soung*, leva l'étendard de la révolte, entra à main armée dans les terres de l'Empire, & y fit des ravages qui eussent eu des suites très-funestes, si le Vice-Roi *Ma-ouen-cheng* ne fût accouru promptement à la tête de toutes les troupes qui se trouvoient alors dans la Province qu'il commandoit. Ce brave Officier combattit les Barbares avec un plein succès, & les poursuivit même jusques sur les frontieres de leur pays, d'où ils n'osèrent sortir de long-temps. (Ils étoient venus par le *Chen-fi*.)

La neuvieme année de *Kia-tsing* (en 1530), ceux du *Si-fan* se révolterent, & vinrent faire du dégât sur les frontieres du *Chen-fi*. L'Empereur donna ordre à *Tcheng-sing*, Lieutenant-Général de cette Province, d'aller à la tête de ses troupes pour faire rentrer les Barbares dans leur devoir. *Tcheng-tsing* obéit, c'est-à-dire, qu'il alla contre les révoltés; mais il fut battu, & sa petite armée fut taillée en pieces. Depuis cette

époque les frontières du *Chen-fi* ne furent jamais tranquilles. Les Barbares venoient lorsqu'on s'y attendoit le moins, pilloient & massacroient, & se retiroient ensuite chargés de butin, lorsqu'on se mettoit en devoir de les aller combattre. L'Empereur pensa sérieusement à les exterminer. Il mit l'affaire en délibération, & ordonna à tous ceux qui composoient son Conseil de dire librement leur avis. *Ouang-kioung* dit que la voie des armes étoit la seule qu'on pût employer pour mettre en sûreté les frontières & même l'Empire, & qu'ainsi il jugeoit qu'il falloit mettre sur pied une puissante armée, & l'envoyer pour combattre les Barbares par-tout où on pourroit les rencontrer. *Ly-tcheng-ki* ne fut pas du même avis; il représenta que l'expérience du passé étoit un indice certain du peu de succès qu'on avoit lieu d'attendre, si l'on s'en tenoit à la voie des armes; qu'on pourroit bien vaincre ces peuples, mais qu'on ne sauroit les exterminer; & qu'à moins qu'on n'eût toujours les armes à la main, on ne pourroit jamais se flatter de les contenir dans le devoir. Cela étant, ajouta-t-il, il me paroît que l'unique moyen d'assurer la tranquillité de nos frontières, seroit d'envoyer un homme integre, prudent, & qui eût de l'expérience, afin que par ses paroles, & plus encore par sa conduite, il fit entendre à ces peuples que leur plus grand intérêt dépendoit de leur bonne intelligence avec la Chine, & que l'intention de l'Empereur étoit de leur faire tout le bien qui dépendroit de lui. *Ouang-kioung* repliqua que cet expédient ne lui paroissoit bon, qu'autant qu'on auroit déjà dompté ces Barbares par la voie des armes; qu'avant toutes choses, il falloit les combattre, afin de les convaincre qu'on ne les craignoit pas, & qu'ensuite on leur rendroit la paix, & on les traiteroit avec autant de bonté & de douceur qu'on en avoit pour les propres sujets de l'Empire. On s'en tint au sentiment de *Ouang-kioung*.

L'Empereur lui ordonna de se rendre sur les frontieres , avec un plein pouvoir de faire tout ce qu'il jugeroit à propos , & de la manière dont il le jugeroit à propos. Il lui donna deux bons Généraux pour commander les troupes : le premier s'appelloit *Pong-kien* , & le second *Lieou-ouen*. L'un & l'autre entendoient fort bien les affaires de la guerre. On mit promptement une armée sur pied , & on lui assigna *Kou-yuen* du *Chen-fi* pour le lieu du rendez-vous général. Quand tout fut en état , & que les troupes qui s'étoient rendues à *Kou-yuen* , eurent reçu leurs derniers ordres , les deux Généraux *Pong-kien* & *Lieou-ouen* se mirent à leur tête , & marcherent ensemble jusqu'à *Tao-min*. Là ils partagerent leur armée , & allerent par différens côtés porter la terreur des armes chinoises chez toutes les hordes des Tartares rebelles. Ils combattirent tous ceux qui se mirent en devoir de leur résister , & firent grace à tous ceux qui se soumirent volontairement. Soixante Chefs de horde vinrent se présenter d'eux-mêmes , & demander la paix. On la leur accorda , & on les laissa tranquilles. Seize Chefs de horde , plus opiniâtres que les autres , voulurent combattre. Ils furent vaincus , & on ne leur rendit la paix qu'après avoir fait mourir publiquement trois cens soixante-dix , tant officiers que soldats , qu'on choisit parmi eux. Après cet acte de justice , *Ouang-kioung* intima à tous ces Tartares , les réglemens auxquels ils devoient se conformer ; & par sa bonne conduite , il vint à bout de rendre les frontieres aussi tranquilles qu'elles l'avoient jamais été dans les plus beaux jours de l'Empire.

*Mœurs générales des peuples du Si-fan.*

A prendre ces peuples dans leur totalité, on peut dire qu'ils sont simples & naturellement bons. Ils habitent un pays dont le terrain est froid & stérile ; ce qui n'empêche pas qu'ils ne lui donnent la préférence sur tous les autres pays du monde.

Il n'est peut-être aucun peuple dans l'univers, qui soit plus jaloux de sa liberté, & qui vive dans une plus grande indépendance. Tous ceux du *Si-fan* sont si étroitement unis entre eux, qu'il semble qu'ils n'aient qu'un cœur & une même volonté. Quand il s'agit de quelque affaire un peu importante, les petits comme les grands, ceux qui n'ont aucun emploi comme ceux qui sont élevés aux plus hautes dignités, tous sont consultés, & tous ont droit de donner leur avis. S'il paroît au plus grand nombre, que l'affaire proposée puisse tourner à l'avantage de la nation, on l'entreprend ; si, au contraire, le plus grand nombre juge qu'on ne doit pas l'entreprendre, on ne l'entreprend pas. C'est par cette unanimité de sentimens que cette nation vient à bout de se conserver. Quoiqu'il y ait dans ce pays des maisons, & même un assez grand nombre de villes, on y préfère le séjour de la campagne, sous de simples tentes, à celui des plus commodes appartemens, entre des murs & sous des toits. Les tentes sont faites de drap, de feutre, ou de simple toile : on les appelle en général du nom de *Fou-lou*.

Une fois chaque année il y a dans chaque horde une assemblée générale, dans laquelle tous les particuliers se jurent entre eux une fidélité inviolable. Ils se promettent mutuellement de se secourir de toutes leurs forces, quand il s'agira



s'agira de défendre les droits de la nation sous les auspices de leur Souverain, qu'ils appellent du nom de *Tsan-pou*.

De trois en trois ans toutes les hordes s'assemblent pour se mettre de nouveau sous la protection du *Tsan-pou*, en lui prêtant le serment de fidélité. S'il y a eu quelque méfintelligence entre les hordes particulieres, les mécontents exposent leurs griefs à toute la nation, & la nation en corps rend la justice à qui elle est due. C'est encore dans ces sortes d'assemblées, que cinq ou six personnes se dévouent pour la vie & pour la mort au service du *Tsan-pou*. Ils jurent, en présence de toute la nation, qu'ils n'auront plus désormais qu'une même vie avec lui; de sorte que lorsque le *Tsan-pou* vient à mourir, les cinq ou six braves qui se sont ainsi dévoués, après l'avoir servi de tout leur pouvoir pendant tout le tems qu'il a vécu, se donnent la mort à eux-mêmes pour l'aller servir encore au-delà du tombeau.

Ces peuples ne savent ni lire ni écrire; & lorsqu'ils font quelque convention entre eux, ils coupent un morceau de bois, ils y attachent des cordelettes auxquelles ils font le nombre de nœuds dont ils conviennent; & ce simple mémoire est aussi sûr & aussi inviolable que le contrat le plus solennel.

Leurs châtimens sont très-rigoureux: pour les fautes les plus ordinaires ils coupent le nez ou ils arrachent les yeux. Leurs instrumens de musique se réduisent à la conque marine & au tambour. Ils ne divisent pas l'année en quatre saisons: ainsi ils ne diront point le *printems*; l'*été*, l'*automne* ou l'*hiver*; mais ils diront, le *tems* où le *bled* commençoit à pousser, le *tems* de la *maturité des fruits*, le *tems* du *froid*, le *tems* du *chaud*. Le *tems* où on coupe les bleds est celui où ils commencent l'année;

& c'est alors qu'ils font les cérémonies & toutes les réjouissances qu'on fait ailleurs au nouvel an.

On distingue les Princes, les Grands & toutes les personnes en place, aux ornemens extérieurs qu'ils portent sur leur poitrine. Les pierres précieuses sont le distinctif des Princes, les Grands portent des plaques d'or; les Officiers du premier ordre portent des plaques d'argent doré, & les Officiers ordinaires ne portent que des plaques de cuivre. La plus grande partie de leur nourriture consiste en laitage. Leurs habits sont faits d'une espèce de drap qui se fabrique dans le pays même. Ils se peignent le visage avec de la couleur jaune. Les femmes portent les cheveux treffés en cadenette, & les embellissent avec des pierreries, des pieces de métal, & autres choses dont elles peuvent s'aviser. Les hommes sont courageux, forts & robustes; ils entendent très-bien les travaux de la campagne, & le métier de la guerre; ils sont pleins de mépris pour ceux qui sont lâches ou foibles; ils ne mettent aucune différence entre les uns & les autres, parce qu'ils sont persuadés que la foiblesse du corps vient de la lâcheté de l'ame. Lorsque quelqu'un d'entre eux a été vaincu, ou n'a pas voulu se battre, ou a fui devant l'ennemi, il est déshonoré pour le reste de sa vie, & ce déshonneur réjaillit sur toute sa famille; mais aussi, lorsque quelqu'un s'est distingué par quelque belle action, il est noble par-là même, & cette noblesse passe à ses descendans. La maniere dont ils dégradent celui qu'ils regardent comme coupable de quelque action de lâcheté, est tout-à-fait singulière: ils attachent à son bonnet une queue de renard, & le promènent ainsi jusqu'à ce qu'il ait passé en revue devant toute la horde; ils le renvoient ensuite dans sa tente, où il est accompagné avec des huées

qui lui sont beaucoup plus sensibles que les châtimens les plus rigoureux.

Ils sont très-reconnoissans des bienfaits ou des services qu'ils ont reçus, & leur reconnoissance dure autant que leur vie. Ils font grand cas de ceux qui entendent le commerce, ou qui font profession de quelque art. Cependant leur commerce n'est pas bien étendu, puisqu'il ne consiste que dans des échanges de quelques étoffes contre des bœufs, des moutons ou des chevaux, ou de ces derniers contre les denrées qui sont la production de leurs terres particulières. Tous leurs arts se réduisent à savoir faire des flèches, des cuirasses, des casques, des habits, & autres petites choses de l'usage ordinaire.

Ils n'ont point de Médecins, & ils ne savent ce que c'est que de prendre des remèdes. Lorsque quelqu'un est malade, ils appellent auprès de lui une espèce d'enchanteur qui lui tient lieu de Prêtre. Cet enchanteur fait un très-grand feu auprès du malade, & après quelques tours de passe-passe, faits au bruit d'un tambour, le jongleur, le malade & tous les assistans sont persuadés que si le mal n'est pas incurable, il passera infailliblement avec ce seul remède. Ces bonnes gens croient que la maladie n'est autre chose qu'un malin esprit qui s'attache aux hommes pour les tourmenter. L'enchanteur, au moyen de ses évolutions, oblige l'esprit à quitter la place, & le malade est guéri.

J'ai déjà dit que le laitage faisoit une partie de leur nourriture. Ils mangent aussi de la viande & des fruits; mais ils mangent la viande presque entièrement crue, quand elle est fraîche, ou qu'elle est séchée au soleil; ils ne connoissent aucun de nos assaisonnemens.

On trouve dans leur pays de l'or, de l'argent, du cuivre, de l'étain, du fer, du corail, des toiles faites avec différentes especes de chanvre, de deux ou trois especes de drap, du feutre, du froment, du bled noir, des pois rouges & autres légumes, d'excellens chevaux, des moutons à larges queues, des chameaux à une seule bosse, des bœufs d'une espece particuliere en ce qu'ils ont des poils très-fins & très-longs, qui sont d'un excellent usage pour faire des houpes de bonnets & autres ouvrages semblables; des cornes de rhinocéros, du sel noir, des casques, des cuirasses, des sabres & des épées. Quand ils envoient pour payer le tribut, ils offrent en particulier des statues de *Fo* faites de cuivre, & de petites tours consacrées à la même idole, & faites de même métal. Le reste du tribut est composé de la plupart des choses que je viens de nommer.

*Koun-lun-chan* est la plus haute montagne qu'il y ait dans leur pays; & le *Hoang-ho*, ou le fleuve jaune, la principale de leurs rivières. Les sources du *Hoang-ho* sont au nombre de plus de cent; elles sortent de la terre en bouillonnant, à différentes distances l'une de l'autre, & sont renfermées dans l'espace d'environ soixante-dix à quatre-vingts *lys*. Elles coulent d'abord vers le nord-est, & se ramassent dans un même endroit, où elles forment un lac. L'eau qui sort de ce lac forme une rivière qui prend son cours vers l'est. Elle s'appelle *Tché-pin-ho*. Elle se joint aux eaux de *Hou-lan*, & à quelques autres rivières, & prend le nom de *Hoang-ho*, sous lequel elle coule d'abord vers le nord-est, entre dans le *Chen-fi* du côté de *Lang-tcheou*, & revient au midi, où elle entre dans les frontieres du *Chen-fi*, &c. Il y a deux *Miao* dignes de remarque dans le pays de ces *Si-fan*: l'un est du côté du

*Chen-fi*, & l'autre au-delà des frontieres du *See-tchouen*. Le premier a été bâti en l'honneur de *Soung-tcheng*, qui, étant Général des troupes de la Province du *Chen-fi*, vint à bout de dompter tous les peuples des environs, & en même tems de s'attirer de leur part la vénération la plus profonde. Le *Miao* qui est au-delà des frontieres du *See-tchouen*, a été élevé en l'honneur d'un Gouverneur Chinois, dont le nom est *Ting*. Ce sage Magistrat, qui à la dignité de Gouverneur joignoit celle de Censeur de l'Empire, fit, tant par sa propre conduite & par celle qu'il inspira à l'Empereur par des représentations faites à propos, que non-seulement les frontieres du *See-tchouen* furent tranquilles pendant tout le tems de son administration; mais encore qu'il devint l'arbitre de tous les différends que les *Si-fan* voisins pouvoient avoir entre eux. Ces étrangers l'ayant regardé de son vivant comme leur protecteur & leur pere, lui erigerent, après sa mort, un Temple dans lequel ils lui rendirent tous les honneurs qu'on rend aux esprits bienfaisans. Sa mémoire est encore aujourd'hui en vénération parmi ces peuples, qui de tous côtés se rendent dans son Temple pour brûler des odeurs, faire leurs prosternations, & toutes les autres cérémonies qu'ils ont coutume de faire en l'honneur de leurs divinités tutélaires.

Je me suis trop étendu sans doute sur le département des *Si-fan* : j'ai cru que je ne devois rien oublier de tout ce qui peut contribuer à faire connoître un pays & des peuples dont plusieurs étoient peut-être encore ignorés. Si, parmi le grand nombre de choses que j'ai ramassées, il s'en trouvoit seulement une ou deux qui pussent être de quelque

utilité, je me croirois abondamment dédommagé de toutes mes] peines. Quoique j'ai parlé assez au long des *Lamas*, je compte en parler encore ; mais ce sera dans un autre ouvrage.



---

# RECUEIL DE SUPPLIQUES, LETTRES DE CRÉANCE,

*ET AUTRES PIÈCES, adressées à l'Empereur de Chine,  
envoyées du pays des Hoei-hoei, des Si-fan, &c.*

Traduites en François, avec des Remarques, par M. AMYOT,  
Missionnaire à Pe-king.

---

## AVERTISSEMENT.

*LES Lettres, Suppliques & autres Pièces qui composent ce Recueil, paroîtront peut-être ne valoir guere la peine d'être traduites. Elles n'ont rien de bien intéressant, ni de propre à satisfaire la curiosité; ce sont toujours à-peu-près les mêmes choses, & dites de la même maniere. Cependant, comme elles sont écrites en caractères étrangers, & en Langues pour lesquelles il n'y a point d'interprète en Europe, il est vraisemblable qu'il se trouvera plus d'un curieux qui sera bien aise d'en savoir en général le contenu. Ceux qui se donneront la peine de les lire, y verront que ce*

*qui est appelé tribut, n'est proprement qu'un échange de quelques marchandises pour d'autres effets plus précieux. Il est de la politique de la Chine de contenir dans le devoir ceux qui se disent ses Tributaires, en les comblant de bienfaits ; il est de son intérêt de ne leur accorder ces bienfaits qu'à titre de récompenses ; il est de sa grandeur de ne leur donner ces récompenses qu'à des tems réglés, & avec tout l'appareil propre à imposer : en lisant ces Pieces, on se convaincra par soi-même de ce que j'avance ici.*

*Il n'est rien dans ce monde qui ne puisse avoir son utilité. Il pourroit arriver tel cas où un modele de Supplique seroit d'un grand secours. Celles qui composent ce Recueil ont été présentées du tems des Empereurs Chinois de la Dynastie qui a précédé celle qui est aujourd'hui sur le Trône.*





---

# S U P P L I Q U E S

## ET LETTRES DE CRÉANCE

ENVOYÉES DU PAYS DES *HOEI-HOEI*,

Adressées à l'Empereur de Chine.

---

### P R E M I E R E S U P P L I Q U E.

**M**AITRE de l'univers, Empereur suprême, à qui tout le monde se fait gloire d'obéir, & qui, du faite de votre grandeur, daignez vous abaisser jusqu'aux moindres des hommes; moi, *Mo-li-ko*, petit Souverain du Royaume de *Mi-see-eulh*, j'ose prendre la liberté de m'élever jusqu'à vous.

Voulant marcher sur les traces de mes ancêtres, j'ai fait choix d'un des Grands de ma Cour, nommé *Kou-ly*, pour l'envoyer à Votre Majesté, dans l'unique intention de m'acquitter de mon devoir, en lui offrant trois chevaux de *Alou-kou* (1). J'espère que, suivant l'ancienne coutume, Votre Majesté daignera les accepter. C'est une faveur dont je serai très-reconnoissant.

(1) Je ne fais si *Aloukou* est le nom d'un pays particulier, ou seulement un nom qu'on donne à une certaine espèce de chevaux, Les Chinois que j'ai consultés; m'ont dit qu'ils croyoient qu'*Alou-kou* étoit un nom de pays.

## S E C O N D E S U P P L I Q U E.

Moi, *Ahema*, le plus humble de vos esclaves, envoyé du Royaume de *Tou-lou-fan* (*Turfan*), je me prosterne devant la porte d'or de l'auguste Palais de Votre Majesté, & après avoir frappé la terre de mon front, j'ose prendre la liberté de lui offrir dix pieces de *sou fou* (le *so-fou* est une espece de toile très-fine & très-large), vingt paires de lunettes, & cinq chevaux tartares. J'espere que Votre Majesté voudra bien accepter le tout. Je la supplie d'avoir la bonté de me faire donner quelques pieces de brocard à fleurs d'or, des feuilles de thé & autres choses. J'ose me flatter que Votre Majesté daignera m'accorder ce que je prends la liberté de lui demander.

## T R O I S I E M E S U P P L I Q U E.

Votre esclave *Mou-han-mo*, du Royaume de *Ha-mi*, envoie un de ses sujets nommé *Ha-san*, pour aller se prosterner devant la porte d'or de l'auguste Palais de Votre Majesté, frapper la terre du front, & lui présenter en mon nom deux cens livres de pierre de *yu*, & trois cens petits couteaux. J'espere que Votre Majesté daignera recevoir ce petit tribut. Je la supplie d'avoir la bonté de me faire donner quelques pieces de brocard à fleurs d'or, quelques pieces de toile de Corée, des remedes de nature chaude, des feuilles de thé & autres choses. J'ose me flatter que si ce que je prends la liberté de demander est connu de Votre Majesté, elle aura la bonté de donner ses ordres conformes à mes desirs.

QUATRIÈME SUPPLIQUE.

*Ha-fei-tsée*, votre esclave du Royaume de *Sa-ma-eulh-han* (Samarcande), se prosterne devant la porte d'or de l'auguste Palais de Votre Majesté; & après avoir frappé la terre du front, lui offre respectueusement des chevaux tartares, des chevaux de l'Occident, des diamans, &c. Je me flatte que Votre Majesté me fera la grace d'accepter le tout, & qu'elle voudra bien me faire donner quelques piéces de brocard à fleurs d'or, du papier doré, & autres choses semblables.

CINQUIÈME SUPPLIQUE.

*Alaoting*, envoyé du Royaume de *Tien-fang*, offre pour tribut à Votre Majesté dix piéces de *se-fou*, cinquante livres de pierre de *yu* (la pierre de *yu* est une pierre sonore qui ressemble à l'agate), & vingt paires de lunettes. Je supplie Votre Majesté de vouloir bien accepter mon hommage, & d'avoir la bonté de me faire donner quelques piéces de brocard de différentes couleurs & tissus d'or, du papier doré & des feuilles de thé. J'espère que Votre Majesté ne rejettera pas ma demande.

SIXIÈME SUPPLIQUE.

*Té-eulh-yue-che*, Envoyé du Royaume de *Sa-ma-eulh-han*, offre pour tribut à Votre Majesté deux chevaux de *Aloukou*, & deux chevaux de l'Occident. Je prie Votre Majesté de vouloir bien les accepter, & de me faire donner des feuilles

de thé, quelques pieces de satin, & quelques pieces de *kuen* (le *kuen* ressemble au *cha*; mais il est plus fin & plus ferré). J'ose me flatter qu'elle daignera m'accorder ce que je prends la liberté de lui demander.

#### S E P T I E M E S U P P L I Q U E .

*Ali*, Envoyé de *Sa-ma-eulh-han*, se présente devant Votre Majesté pour lui offrir le tribut de deux chameaux & de cinquante livres de pierre de *yu*. Je la supplie de vouloir bien recevoir le tout, & d'avoir la bonté de me faire donner quelques pieces de soie de différentes couleurs, & quelques remedes de nature chaude. (Quand ces étrangers demandent des remedes de nature chaude, ils entendent en particulier le *jen-cheng*.) J'ose espérer que j'obtiendrai ce que je demande.

#### H U I T I E M E S U P P L I Q U E .

*Ha-fei-tsee*, Envoyé de *Sa-ma-eulh-han*, offre pour tribut à Votre Majesté six chevaux de l'Occident & cent petits couteaux. Je la supplie de vouloir bien accepter le tout, & de me faire donner des feuilles de thé, & quelques pieces de satin tissu d'or. J'espere que Votre Majesté daignera m'accorder ce que je prends la liberté de lui demander.

#### N E U V I E M E S U P P L I Q U E .

*Chan-si-ting*, Envoyé du Royaume de *Tou-lou-fan*, ose se présenter devant Votre Majesté pour lui offrir en tribut deux chevaux du pays de l'Occident, & un chameau. Je supplie très-humblement Votre Majesté de me faire la grace de les

## ET LETTRES DE CRÉANCE. 249

recevoir, & d'avoir la bonté de me faire donner quelques pieces de satin broché d'or, & quelques pieces de porcelaine, comme tasses, plats, assiettes, &c. J'espere que vous ne désapprouverez pas la liberté que je prends, & que vous donnerez vos ordres conformément à ma demande.

### D I X I E M E S U P P L I Q U E.

*Ha-san*, Envoyé du Royaume de *Ha-mi*, se présente devant Votre Majesté pour lui offrir en tribut deux chevaux tartares, & deux cens petits couteaux. Je supplie très-humblement Votre Majesté d'avoir la bonté de les accepter, & de vouloir bien me faire donner quelques pieces de satin, & quelques pieces de cette espece de roile qu'on appelle *hin-pou*. J'espere que Votre Majesté donnera ses ordres conformément à la grace que je demande.

### O N Z I E M E S U P P L I Q U E.

*Ha-tché*, Envoyé du Royaume de *Ha-mi*, se prosterne devant le grand Empereur, & lui offre en tribut deux diamans & deux chevaux de *Aloukou*. Je supplie très-humblement Votre Majesté de me faire la grace d'accepter le tout, & d'avoir la bonté de me faire donner quelques pieces de satin broché d'or, & du papier doré. Je me flatte que Votre Majesté daignera donner ses ordres conformément à mes desirs.

### D O U Z I E M E S U P P L I Q U E.

*Cha-tchou-ting*, Envoyé du Royaume de *Tien-fang*, ose se présenter devant le grand Empereur, pour lui offrir en tribut

cent cinquante livres de pierre de *yu*, & dix chevaux du pays d'Occident. Je supplie Votre Majesté de me faire donner des pieces de fatin de différentes couleurs, des feuilles de thé, & quelques pieces de porcelaine. J'espere que vous aurez egard à ma priere, & que vous donnerez vos ordres conformément à mes desirs.

### TREIZIEME SUPPLIQUE.

*Ho-tche-han-toung*, du pays de *Ty-mi-ché*, offre avec le plus profond respect cette Supplique au grand Empereur.

Votre esclave est un de ces hommes qui font profession de mener une vie plus austere & plus parfaite que les autres. Il y a plus de quarante ans que je n'ai fait usage de feu ni de fumée pour les apprêts de ma nourriture. Quelques fruits crus sont les uniques mets que j'ai goûtés pendant ce tems-là. Maintenant, j'ose prier Votre Majesté d'avoir pitié de moi, & de me donner des Patentes, au moyen desquelles je puisse parcourir le pays. Je prierai pour la longue vie de Votre Majesté : puisse-t-elle parvenir jusqu'au nombre de plusieurs millions d'années !

### QUATORZIEME SUPPLIQUE.

*Man-la-ha-san*, Envoyé de la ville de *Ha-mi*, ose se présenter devant Votre Majesté pour la supplier de vouloir bien l'ecouter favorablement. Ci-devant vous aviez décoré votre esclave, du titre de *Tou-tou-kien-che*, maintenant vous daignez l'élever à la dignité de *Tou-tou*. Suivant l'usage, je devrois avoir de nouvelles Patentes qui constataient mon nouvel emploi. J'espere que Votre Majesté aura la bonté de me les faire expédier ; je la supplie de ne pas me refuser cette grace.

## QUINZIÈME SUPPLIQUE.

O Empereur suprême, vous êtes brillant comme le soleil & la lune, votre entendement est aussi étendu que le ciel & la terre, & il n'est aucun lieu dans l'univers que votre sagesse ne puisse régler. Moi, *Mai-mo*, votre esclave du pays *Pei-se-lé*, dépendant du Royaume de *Fa-eulh-sa-li-ka*, je me prosterne devant Votre Majesté pour lui offrir deux léopards. Je la supplie de vouloir bien les accepter, & de me faire donner quelque récompense.

## SEIZIÈME SUPPLIQUE.

*Chan-si-ting*, Envoyé du Royaume de *Tou-lou-fan*, prend la liberté d'offrir à Votre Majesté deux chevaux du pays d'Occident, & un chameau. Je la supplie très-humblement de me faire la grace de les accepter, & de me faire donner quelques pieces de satin broché d'or, & quelques vases de porcelaine. J'espère qu'elle voudra bien donner ses ordres conformément à ce que je souhaite.

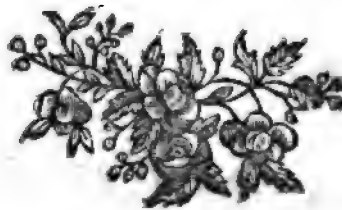
## DIX-SEPTIÈME SUPPLIQUE.

*Sa-tchou-ting*, votre esclave, Envoyé du Royaume de *Sa-ma-eulh-han*, se présente devant l'Empereur suprême. Je suis venu pour me prosterner devant la porte d'or de votre auguste Palais, & après avoir frappé la terre du front, vous offrir en tribut cinquante livres de pierre de *yu*, & cinq cens petits couteaux. Je supplie très-humblement Votre Majesté d'avoir la bonté de ne pas dédaigner mon hommage, & de vouloir bien me faire donner quelques pieces de satin broché

d'or , quelques pieces de porcelaine & autres choses. J'espere que Votre Majesté voudra bien donner ses ordres conformes à la priere que je lui fais.

*REMARQUE.* J'ai expliqué les précédentes Suppliques , non sur l'original, mais sur la traduction. La neuvieme & la seizieme sont présentées par le même homme, & contiennent à peu près les mêmes choses.

Quoique ces Suppliques ne contiennent rien qui mérite attention, elles peuvent servir néanmoins à donner quelqu'idée du Gouvernement Chinois par rapport aux etrangers, qui n'apportent à la Chine que pour avoir quelque chose de plus précieux que ce qu'ils apportent.





---

# SUPPLIQUES ET LETTRES

DU PAYS DES SI-FAN.

---

## PREMIERE SUPPLIQUE.

**KIE-TOUN-TSANG-POU**, décoré du titre de *Tou-tché-hoei-sien-ché* (1) dans la Chambre (ou le Tribunal) *Tsa-tao-tchang-koan-see* (2), supplie très-humblement Votre Majesté de vouloir bien lui accorder des Lettres-Patentes qui l'autorisent à remplir les devoirs de sa charge avec la dignité & tous les secours qu'elle exige, sans que personne puisse mettre obstacle à ses bons desseins. Les lieux qui sont sous mon commandement sont très-dangereux & très-difficiles à garder, étant sans cesse infestés par des troupes de voleurs, qui ne nous laissent pas jouir d'un moment de tranquillité. Je n'ai rien tant à cœur que de les exterminer ; mais n'ayant point de *Patentes* qui m'autorisent à le faire, les soldats que j'ai sous mes ordres refusent de marcher contre eux, & je n'oserois lever de nouvelles troupes. Je prie donc Votre Majesté d'avoir pitié de moi, de m'accorder des Lettres-Patentes, & de m'ordonner de faire main-basse sur tous ces brigands. Ce sera un grand avantage pour tous les habitans de ces contrées.

(1) Le titre de cette dignité, traduit en François, diroit : *Qui fait & qui indique tout ce qu'il faut faire, &c.*

(2) Les lettres chinoises qui désignent ce Tribunal, signifient *Chambre qui a l'inspection générale sur tous les chemins.*

## SECONDE SUPPLIQUE.

*Ha-ly-ma-pa*, Prince du titre de *Jou-lai-ta-pao-fa-ouang* (1), envoie pour payer le tribut à Votre Majesté, *Tschen-pa-ngo-fi-eulh*, du titre de *Tchan-ché* (2), & ses compagnons avec leur suite; ce qui fait en tout le nombre de cent personnes.

Ils auront l'honneur de présenter à Votre Majesté cent pieces de *pou-lou* (3) rouge, & cinquante pieces de *pou-lou* violet, cinquante pieces de *pou-lou* jaune, cinquante pieces de *tié-ly-ma* rouge, cinquante pieces de *tié-ly-ma* blanc. J'espère que Votre Majesté voudra bien les traiter favorablement, & qu'elle leur fera donner le *Kia-cha* (4), le *Koan-mao* de cérémonie, & toutes les autres choses qui sont de coutume.

## TROISIEME SUPPLIQUE.

*So-nan-hio*, décoré du titre de *Tche-kin-mong-kou-ouei-tou-sché-hoei-ché* (c'est-à-dire, de Maître qui sait & qui indique tout ce qu'il faut faire dans cette horde de Mongoux qui demeure au

(1) *Jou-lai* est un des noms de *Fo*. *Ta-pao-fa-ouang*, signifie Roi très-précieux, qui a le droit de punir & de récompenser.

(2) Les mots *Tchan-ché* signifient Maître qui enseigne à méditer; Maître dans la vie spirituelle.

(3) Le *Pou-lou* est une espece de drap fort estimé à la Chine, où on tâche de le contrefaire; mais il y a de la différence entre celui qui se fait à la Chine & celui qui vient du Thibet, comme il y en a entre les plus beaux draps d'Espagne & les draps les

plus communs de France. Cela vient plutôt de la différence des laines, que de la maniere de les travailler.

(4) Le *Kia-cha* est une piece de soie que les Lamas portent en echarpe. Ils la mettent sur-tout quand ils officient, ou qu'ils sont en habit de cérémonie.

Le *Koan-mao* est un bonnet de cérémonie, à l'usage des Lamas qui sont revêtus de quelque dignité. Ce *Koan-mao* a quelque ressemblance avec la mitre que portent les Evêques.

pays de Tché-kin'), prend la liberté de s'adresser à Votre Majesté, pour la supplier de vouloir bien le prendre sous sa puissante protection, & de lui accorder la grace qu'il demande avec la soumission la plus respectueuse.

Je suis fils de *Tsien-tsan-lié*, & son successeur dans les dignités dont il étoit revêtu, parce que je suis né de sa légitime épouse. Mais malgré tous mes droits, qui sont incontestables, je ne puis me flatter d'être obéi de mes vassaux, si, par des ordres émanés de votre autorité suprême, ils ne sont forcés de me reconnoître. J'espère que Votre Majesté aura pitié de moi, & qu'elle aura la bonté de me faire expédier des *Patentes* de la même forme & teneur que celles dont mon pere fut honoré. Ce sera un grand bienfait pour tous ces cantons.

#### QUATRIÈME SUPPLIQUE.

*Koun-ko-kien-tsan-pa-tsang-pou*, Prince du titre de *Tsan-chan-ouang* (c'est-à-dire, *Prince qui préconise le bien*), envoie, pour porter le tribut à Votre Majesté, trois Lamas du premier ordre. Le premier s'appelle *Yé-ché-tsang*, disciple de *Ni-manou*, *Koan-ting-tsee-ty-y-chan-la-koue-che*; le second s'appelle *Tchouo-fiao-tsang-pou*, il est disciple de *La-oua-tsang-koan-ting-tsing-sieou-kié-ting-ta-koue-ché*; & le nom du troisieme est *Souo-nan-ling-tchan*, il est disciple de *Ling-tchan-tsang*, *Koan-ting-houng-tsee-koang-chan-ta-koue-ché* (1). Je prie Votre Majesté de

(1) Les titres qu'on donne à ces Lamas sont si singuliers, que je crois qu'on en verra volontiers l'exakte explication. Les Savans pourront en tirer leurs conséquences.

Le titre de *Nimanou* est *Koan-*

*ting-tsee-ty-y-chan-ta-koue-che*. Le premier caractère, qui est *koan*, signifie verser de l'eau sur quelque chose, qui infundit aquam; le second, *ting*, signifie capitis vertex; le troisieme, *tsee*, signifie amour, miséricorde, bénignité, &c. & le qua-

les bien recevoir, & de les traiter suivant la coutume. Ce sera un grand avantage.

### CINQUIEME SUPPLIQUE.

*Ngr-ta-eash, See-tchouen-tien-tsuen, lou-fan-tchao-tao-see-tou-koan*, c'est-à-dire, *Atar* (ou *Atal*), un des Membres du Tribunal qui a soin de maintenir l'ordre parmi les six peuples étrangers qui bordent les frontieres du *See-tchouen* (1), représente

trieme, *ly*, signifie *auxiliari*, *vennerari*, *protegere*, &c. On lit aussi ce caractère *ly* en simple *y*, & il a la même signification. *Y* signifie *alarum*, c'est le cinquieme caractère, & si le quatrieme & le cinquieme caracteres sont joints l'un à l'autre, *y-y*, ils signifient *sine sollicitudine*. Le sixieme caractère, *chan*, signifie *bonum*, *pulchrum*, *excellens*, *felix*, &c. Le titre *Ta-koue-ché*, est comme nous dirions en François, *Grand Maître du Royaume*, *Magnus Magister Regni*. Le titre de *La'oua-tsang* est *Koan-ting*. J'ai déjà expliqué ces deux caracteres : *tsing* signifie *nitidum*, *purum*, *castum*, &c. *seou* signifie *componere*, *studere*, *revocare*, &c. *kié* signifie *præcipere*, *prohibere*, *abstinere se*, &c. *ting* signifie *immutum*, *firmum*, *firmare*, *stabilire*, &c.

Le titre de *Ling-tchan-tsang*, le troisieme des Lamas qui ont député, est *Koan-ting*. Je l'ai déjà expliqué : *houng* signifie *magnum*, *facere magnum*, *ampliare*, *extendere*, &c. *tsée*, *amor*, *miserisordia*; *koang*, *magnum*, *amplum*, *latum*, *extendere*, *ampliare*, &c. *chan*, *bo-*

*num*, *pulchrum*, *excellens*, &c. *Ta-choue-che*, *Magnus Magister Regni*.

Le premier titre peut être traduit ainsi en François : *Té-ché-tsang*, Disciple de *Nimanou*, lequel *Nimanou* est *Grand Maître du Royaume*, & du nombre de ceux qui versent sur les têtes l'eau misericordieuse qui aide à obtenir une brillante félicité, &c. Ce titre ne semble-t-il pas désigner un Ministre de Baptême ? Le Lecteur en jugera ; & en joignant l'explication de chacun des caracteres chinois qui composent les autres titres, il pourra les rendre lui-même en François.

(1) On donne ici à presque tous les Princes Mongoux & Tartares des différentes hordes qui sont tributaires de la Chine, des titres de *Regulo*, Comte, Président, ou même simple Conseiller de quelque Tribunal ; & ces Princes s'en tiennent honorés. Ce n'est pour eux qu'un pur titre ; mais un titre qui leur concilie le respect de leurs voisins, qui craindroient, en les offensant, de

très-humblement à Votre Majesté, que n'ayant jamais manqué d'envoyer le tribut au tems prescrit, il a tout lieu d'espérer qu'elle voudra bien jeter des regards favorables sur lui. Nous manquons dans notre pays de la plupart des bons remèdes. J'ose prier Votre Majesté d'avoir la bonté d'ordonner au Tribunal des Rites, qu'il ait à nous en pourvoir. Nous avons besoin sur-tout de *jin-cheng*, du *ichouen-kioung*, du *pan-hia*, du *tsong-chou*, du *kan-tsao* & du *tschen-pi* (2). Ce seroit un grand avantage pour nous, si nous recevions tout cela au retour des Envoyés qui paieront en notre nom le tribut de cette année. Nous ne cesserons de faire des vœux pour la longue vie de Votre Majesté : puissiez-vous vivre dix mille & dix mille ans!

SIXIEME SUPPLIQUE.

*Fou-kiao-ouang* (le Prince, aide & soutien de la Doctrine), envoie *Sang-eulh-kie-ling-tchan* (un des Maîtres spirituels qui propage le bien), *Koang-chan-che*, pour représenter de sa part à Votre Majesté, qu'ayant bâti, à ses propres frais, un Temple à *Touo-kan*, dans le pays de *Ou-see-fung*, il souhaiteroit fort que, pour concilier à ce Temple un plus grand respect, Votre Majesté voulût bien lui donner elle-même un nom, accompagné d'une inscription pour mettre sur le frontispice. Je m'en tiendrai à ce que le Tribunal des Rites décidera par vos ordres; & quand mon Envoyé sera de retour, j'assemblerai tous ceux qui doivent desservir ledit Temple, & après leur avoir fait donner

s'attirer la colere de la Chine, espece de citron; le *kan-tsao* est qui ne manqueroit pas de les re- le réglisse; les autres sont des garder dès-lors comme les en- racines, précieuses même à la nemis. Chine.

(2) Le *tschen-pi* est l'écorce d'une

du *thé* en abondance, je les inviterai à multiplier leurs prières pour la longue vie de Votre Majesté. J'espère qu'elle ne me refusera pas la grace que je lui demande.

*REMARQUE.* Quand je dis, en interprétant les différentes Suppliques, *un tel représente à Votre Majesté, &c.* c'est ce tel qui parle lui-même à la troisième personne. Comme s'il disoit, par exemple, *moi, Prince, aide & soutien de la Religion, j'envoie un tel, &c.* Je traduit très-souvent les mots de *Hoang-chang* par ceux de Votre Majesté, pour ne pas dire Empereur suprême, qui est l'explication de *Hoang-chang*. Il faudroit répéter ces mots trop souvent.

#### S E P T I E M E   S U P P L I Q U E .

*Sang-eulh-kié-kien-tsan*, du titre de *Koang-chan-tchan-che* (c'est-à-dire, de *Maître spirituel qui propage le bien*), dans le Temple *Ta-tsoung-kiao-see* (c'est-à-dire, où l'on enseigne ce qu'il y a de plus grand & de plus relevé dans la Religion), à *Min-tcheou-ouei*, ville dépendante de la Province du *Chen-fi*, prend la liberté de s'adresser à Votre Majesté pour lui faire les représentations suivantes.

Quand nous avons apporté le tribut, Votre Majesté nous a donné en récompense, des pièces de soie & quantité de belles choses, que nous voulons échanger pour d'autres qui nous seront d'une plus grande utilité; telles que sont des feuilles d'or pour être employées en dorure, des meubles de bois, des meubles d'autel, des instrumens de musique, de la porcelaine, des selles de cheval, des remèdes, des herbes médicinales, & autres choses semblables qui peuvent nous être d'un grand usage. J'espère que Votre Majesté aura pitié de nous, & qu'elle

voudra bien ordonner au Tribunal des Rites de nous donner un passe-port, au moyen duquel nous puissions faire tranquillement notre route, sans craindre d'être inquiétés le long du chemin, par ceux qui sont chargés de visiter les marchandises pour en percevoir les droits. Ce sera un surcroît d'obligation que nous aurons à Votre Majesté (1).

*I N T I M A T I O N (2).*

Le Lieutenant-Général de *Tchang-ho-si-yu*, *Toung-ning-yuen* & autres lieux, Commissaire député par l'Empereur pour les affaires du *See-ichouen* & des lieux qui en dépendent, fait savoir aux Princes & à tous les Chefs grands & petits du pays de *Si-fan*, que Sa Majesté Impériale ayant toujours aimé & protégé tous les peuples qui environnent la Chine des quatre côtés, exige pour preuve de leur reconnoissance, que chacun des Princes ou Chefs qui les gouvernent, envoie de trois en trois ans, cent cinquante hommes pour apporter le tribut. Il faut que celui qui sera à la tête de ces cent cinquante hommes, soit au fait de nos usages & de nos cérémonies. Sa Majesté ne demande pour tribut qu'un cheval par homme, c'est-à-dire, cent cinquante chevaux. Qu'on obéisse avec respect à ses ordres. Ceux qui ne s'y conformeront point, seront punis suivant les loix de l'Empire.

(1) La plupart des peuples Tributaires qui reçoivent des soieries, ou des effets curieux de la Chine, les échangent, avant leur départ, contre d'autres de moindre valeur, mais d'une plus grande utilité pour eux.

(2) Je me sers du terme d'*intimation*; je ne fais trop s'il convient. On peut lui substituer celui de *déclaration*, de *jussion*, d'*ordre*, ou tel autre qu'on voudra.

## S U P P L I Q U E.

*Ling-tfang-tsan-chang-ouang* (c'est-à-dire, le Prince qui préconise le bien au pays de *Ling-tfang*), ayant reçu les présens & gratifications dont Votre Majesté a bien voulu l'honorer, envoie le *Lama Touan-tchou-yé-ché*, à la tête de cent cinquante hommes, pour lui en rendre de très-humbles actions de grâces, & en même tems pour porter le tribut dont je suis en reste. J'envoie, outre cela, le *Lama Ni-ma-ngo-sié-eulh*, à la tête de cent cinquante hommes aussi, pour porter le tribut de cette année courante; ils seront en tout trois cens hommes. Je prie Votre Majesté de les bien traiter, & de leur donner de bonnes gratifications. Je la supplie encore d'avoir la bonté d'augmenter le grade des deux *Lamas Touan-tchou-yé-ché* & *Ni-ma-ngo-sié-eulh*, en les elevant à celui de *Tchan-ché* (c'est-à-dire, de Maître spirituel). Ce sera un grand avantage pour nous.

## C O N G R A T U L A T I O N.

*Ta-tfang-fou-kiao-ouang*, *Nan-ko-tcha-ché* (c'est-à-dire; *Nan-ko-tcha-ché*, Prince, aide & soutien de la Religion dans le *Ta-fang*), prend la liberté de s'adresser à Votre Majesté pour lui faire part des sentimens de joie dont il est pénétré à l'occasion des fêtes qui vont se célébrer le dixieme jour de la huitieme lune de la trentieme année du regne de *Kia-tsing* (1); jour

(1) *Kia-tsing* est le nom que *Ché-tsoung*, douzieme Empereur de la Dynastie des *Ming*, donna aux années de son regne. La trentieme année de *Kia-tsing* répond à l'an de Jésus-Christ 1551. Les fêtes dont il est ici question, se célèbrent dès que l'Empereur a atteint la cinquantieme année de son âge. On les célèbre de nouveau, & avec encore plus d'éclat, à la soixantieme, soixantedixieme, quatre-vingtieme, &c. Par la date de ce compliment, heureux,



heureux, qui nous rappelle celui de l'auguste naissance de notre grand Empereur ! En signe de vos vertus sublimes & de votre bon gouvernement, les quatre saisons suivent leur cours ordinaire, sans souffrir la moindre altération, ni le plus petit dérangement : les sujets naturels de votre grand Empire coulent leurs jours dans l'abondance & dans la joie, & tous les peuples vos voisins & vos vassaux jouissent d'une paix profonde. Moi & les miens, quoique éloignés des lieux que vous habitez, n'en jouissons pas moins du bonheur d'être du nombre de vos sujets. C'est pourquoi je n'ai pas craint de vous exposer en notre langue une partie des sentimens dont nous sommes tous pénétrés. J'envoie *Tsang-pou*, un de mes principaux Officiers, pour être témoin de la joie universelle de ce grand jour, & pour vous présenter en mon nom cette foible marque de mon respect & de mon zele.

S U P P L I Q U E.

*Chen-si-ouen-hien, Tsien-hou-souo, Ngo-ly-tsou-teou-tchen, Cha-kia-sing-ki* (c'est-à-dire, *Cha-kia-sing-ki, Chef de l'Assemblée de mille familles du pays Ngo-ly-tsou, qui est du district de Ouen-hien, de la Province du Chen-si*), prend la liberté de s'adresser à Votre Majesté pour lui demander ses ordres.

Auparavant, quand dans notre pays on envoyoit porter des tributs, dès que ceux qui en étoient chargés étoient arrivés à *Ouen-hien*, les Mandarins du lieu les recevoient avec respect, faisoient un catalogue exact de toutes les choses qui devoient

qui est de la trentième année de *Kia-tsing*, ou de l'année 1551 de l'ère Chrétienne, on peut conclure que toutes les Suppliques qui précédent, ont été présentées aux Empereurs de la Dynastie des *Ming*, qui ont régné avant *Ché-tsoung*.

être présentées, & les faisoient porter eux-mêmes jusqu'à la Cour. Ce n'est plus la même chose aujourd'hui : les Mandarins de *Ouen-hien* ont refusé de se charger des effets qui composent le tribut que nous voulons offrir à Votre Majesté. Je vous supplie, grand Prince, d'avoir pitié de nous, & de vouloir bien donner vos ordres efficaces, afin que nous soyons traités de la même manière qu'on avoit coutume de le faire ci-devant. Ce fera un grand avantage pour nous, & une obligation que nous vous aurons.

## S U P P L I Q U E.

*Yuen-tan*, & les autres Envoyés du *Ta-tcheng-fa-ouang* (du Roi qui a le suprême commandement), pour apporter le tribut, osent prendre la liberté de s'adresser à Votre Majesté, pour lui représenter qu'on n'a pas gardé à notre égard l'usage établi. Votre Majesté a eu la bonté de recevoir le tribut que nous avons apporté; elle nous a donné en récompense dix pieces de soie pour notre Maître, & deux pieces de soie pour chacun de nous qui sommes ses Ambassadeurs. Autrefois, outre les pieces de soie, on nous donnoit encore des *ichao-koan* (ce sont des monnoies de papier, qui avoient cours dans tout l'Empire, & au moyen desquelles les voyageurs étoient dispensés de porter de l'argent); pourquoi nous en prive-t-on aujourd'hui? Je supplie Votre Majesté d'avoir pitié de nous, & d'avoir la bonté d'ordonner au Tribunal des Rites qu'il ait à nous faire traiter comme on le faisoit ci-devant, & de nous faire donner les *ichao-koan* comme auparavant.

## S U P P L I Q U E.

*Pan-tchouo-eulh*, Lama du Temple *Koang-té-see* (de la vertu très-étendue), qui est dans le pays de *Ou-see-tfang*, & les autres qui sont attachés au service du même Temple, prennent la liberté de s'adresser à Votre Majesté pour lui témoigner leur recomoissance pour les bienfaits dont elle les a déjà comblés, & pour la prier de vouloir bien leur en accorder de nouveaux. C'est par les libéralités du très-grand Empereur, que le Temple que nous desservons fut autrefois bâti. Comme depuis il s'est écoulé un grand nombre d'années, il commence à dépérir & à tomber en ruine. Nous voulons le rebâtir à nos frais sur l'ancien modele. Nous avons acheté ici des couleurs, des meubles d'autel & autres choses qui peuvent servir à sa décoration. Nous supplions Votre Majesté de vouloir bien nous faire donner un passe-port, afin que nous ne soyons pas inquiétés le long du chemin, & que nous puissions sortir par le *Toung-koan*, sans craindre d'être arrêtés. Ce sera un très-grand avantage pour nous. (Le *Toung-koan* est un passage dans le *Chen-si*. Il y a des soldats & des gardes pour faire payer les droits).

## S U P P L I Q U E.

*Tsong-pou*, Chef du *Hien-ouei-che-see*, du pays de *Toung-pou-han-hou*, représente très-humblement à Votre Majesté, que lorsqu'il vint autrefois pour apporter le tribut, elle eut la bonté de le recevoir, & de lui accorder la grace qu'il demandoit; à savoir, qu'il lui fût permis de prendre un nouveau nom & de nouveaux titres. Ceux du *Si-fan* ne veulent pas me reconnoître

pour tel que je suis; ils disent que je n'ai point changé de nom, & que je ne suis pas plus élevé que je l'étois auparavant. En conséquence, ils n'ont pas pour moi la déférence qui m'est due; & les brigands qui infestent nos cantons ne font aucun cas ni de mes ordres ni de mes menaces. En apportant le tribut de cette année, j'ai changé mon nom, & je me suis donné les titres qui sont à la tête de cette Supplique. Je prie Votre Majesté de vouloir bien accepter l'arbre de corail que je prends la liberté de lui offrir, & de me permettre de changer mon nom & mes titres. Quand je serai autorisé par vos ordres suprêmes, je serai plus respecté & plus craint, & tout en ira mieux. Outre l'arbre de corail, j'offre encore à Votre Majesté vingt cuirasses & vingt casques. Je souhaite que ce petit tribut puisse vous être agréable.

## S U P P L I Q U E.

*Tchang-ho-fi, Touo-kan-see, sang-jin, Tcha-pa-kien-tsan-tseou*, (c'est-à-dire, *Tcha-pa-kien-tsan*, Religieux dans le Temple de *Touo-kan*, du district de *Tchang-ho-fi*), prend la liberté de s'adresser à Votre Majesté, pour la supplier de vouloir bien l'écouter favorablement.

*So-nan-toan-tchou*, mon Maître (1), est mort de maladie le dix-septième jour de la quatrième lune de la neuvième année de *Tcheng-hoa* (c'est-à-dire, en 1473). Il étoit décoré du titre de *Ta-koue-ché* (c'est-à-dire, de *Grand Maître de l'Empire*). De

(1) Les Lamas, Bonzes, *Tao-ché* & autres qui vivent en communauté, n'appellent leurs Chefs que du nom de *Maître*, & ils se donnent à eux-mêmes celui de

*Disciple*. Un tel est mon Maître; diront un Lama, un *Tao-ché* & un Bonze; je suis son disciple... je suis disciple d'un tel, &c.

son vivant, il n'a cessé de s'occuper de la priere, & d'exhorter les hommes à faire le bien, & à garder les usages.

Lorsque *Tchouo-ki-touo-eulh-iché*, qui étoit à la tête de ce même Temple, & qui, comme mon Maître, étoit décoré du titre de *Grand Maître de l'Empire*, mourut à la troisième lune de la première année de *Tien-chan* (c'est-à-dire, en 1457), l'Empereur détermina lui-même les rites qu'on devoit suivre, & les espèces d'offrandes & de sacrifices qu'on devoit faire pour lui. Je prie Votre Majesté d'accorder à *So-nan-toan-chou*, mon Maître, les mêmes honneurs que votre prédécesseur accorda à *Tchouo-ki-touo-eulh-iché*, & d'ordonner au Tribunal des Rites de déterminer les cérémonies, & à l'Académie des premiers Docteurs de l'Empire, de composer un éloge funebre pour célébrer ses vertus. Ce sera un grand avantage pour le Temple que je dessers.

#### R E M E R C I E M E N T.

*Toan-tchou-tcha*, Prince du titre de *Tchan-kiao-ouang* (c'est-à-dire, de *Zélateur de la Religion*, dans le pays de *Ou-see-tsang*), fait avec respect ses très-humbles remerciemens à Votre Majesté. Comblé des bienfaits dont vous aviez bien voulu m'honorer, j'avois envoyé le Lama *Yuen-tan-lo-tchou* & ses compagnons, pour porter le tribut en mon nom. Votre Majesté les honora de ses bontés, les chargea de riches présens pour moi, & m'envoya des Patentes, par lesquelles elle me constituoit *Ouang* (c'est-à-dire, *Roi* ou *Prince*). Mes Ambassadeurs arriverent ici à la première lune de la troisième année de *Kia-tsing* (en 1524); ils me remirent fidèlement tout ce dont ils étoient chargés pour moi, & me firent un détail exact de toutes les bontés que vous aviez eues pour eux. Tourné vers le palais de Votre

Majesté, je me prosternai, & je lui fis mes remerciemens de la même maniere que j'aurois fait si j'avois été sur les lieux; j'offris mes foibles prieres pour la conservation de la sainte vie de Votre Majesté. Aujourd'hui j'envoie le Lama *Yuen-tan-lo-tchou* pour aller faire, en mon nom, les très-humbles remerciemens que je voudrois faire en personne.

## S U P P L I Q U E.

*Ouang-chou-kien-tsan*, Chef de la horde de *Chen-fan*, qui est dans le district de *Ouen-hien*, présente cette Supplique à Votre Majesté. Parmi les peuples qui sont aux environs de *Ouen-hien*, il y en a grand nombre qui n'observent pas les loix etablies. Dans les terres qui sont de ma dépendance, il y a cinq ou six Chefs qui ont le titre de *Tsien-hou* (c'est-à-dire, *Chef de mille familles*). Je prie Votre Majesté d'avoir la bonté de choisir un d'entre eux, & de lui donner les titres & l'autorité suffisante pour se faire obéir. Il travaillera à faire rentrer toutes choses dans l'ordre, & les étrangers, ainsi que les Chinois qui habitent sur les frontieres, seront tranquilles, & vivront en paix. J'espère que Votre Majesté aura compassion de nous, & qu'elle fera intimer ses ordres aux Tribunaux de *Ouen-hien* & de *Kié-tcheou*, dépendans de la Province du *Chen-fi*.

## S U P P L I Q U E.

*Chen-fi Min-tcheou-ouei Young-ngan-see seng-jin Cha-kia-ngo-sié-eulh* (c'est-à-dire, *Cha-kia-ngo-sié-eulh Religieux au service du Temple de l'éternelle tranquillité, qui est à Min-tcheou-ouei, dépendant de la Province du Chen-fi*), supplie très-humblement Votre Majesté de vouloir bien l'écouter favorablement.

Dans mon Temple de l'éternelle tranquillité, il y a plus de mille Religieux qui sont sans cesse occupés de la priere ; chaque jour ils prient en particulier pour la conservation de la vie de Votre Majesté. Le livre de prieres qui nous avoit été donné autrefois , à force de passer par leurs mains , est aujourd'hui tout usé , & hors d'état de pouvoir servir. J'ai fait choix d'un personnage respectable par sa vertu , & qui est en même tems un des plus distingués d'entre les Lamas , puisqu'il est décoré du titre de *Tou-kang* (c'est à dire , *Général* ou *Supérieur*) , pour l'envoyer auprès de Votre Majesté : il se nomme *Yé-ché*. Je vous supplie très-humblement d'avoir la bonté de lui faire donner un exemplaire des *Tsang-king*. (C'est ainsi qu'on appelle le livre des prieres qui se font chez les Lamas.) J'espère que vous aurez pitié de nous , & que vous ne refuserez pas la grace que nous vous demandons. Vous ferez en cela notre plus grand avantage.

## R E M E R C I E M E N T.

*Cha-kia-ling-tchan*, Maître spirituel dans le Temple de l'éternelle tranquillité, qui est à *Min-tcheou*, dans le district de la Province du *Chen-si*, envoie un de ses disciples nommé *Ouang-chou-kien-chan*, pour aller à la Cour, rendre en son nom à Votre Majesté de très-humbles actions de graces pour les bienfaits dont elle l'a comblé.

Moi, votre sujet, à la troisième lune de l'année courante, je me rendis à la Cour pour vous offrir le tribut. Votre Majesté, qui ne fait acception de personne, me reçut avec toutes les marques de bonté qu'elle auroit pu donner au plus cher de ses sujets ; elle daigna accepter toutes les petites choses qui composoient mon tribut, & par une générosité digne de son cœur,

elle me combla de ses dons. Quoique jusqu'à présent je n'aie cessé d'exprimer, comme je l'ai pu, les sentimens de ma juste reconnoissance, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir, après être arrivé chez moi, de vous réitérer mes sinceres remerciemens. C'est pour cela seulement que j'envoie le Lama *Ouang-chou-kien-tsan*, avec ordre de se prosterner aux pieds de Votre Majesté, & de lui témoigner, en frappant la terre du front, combien je suis reconnoissant de ses bienfaits.

## S U P P L I Q U E.

*Si-fan-toung-pou-han*, *hiuen-ouei-che-fee*, *hiuen-ouei-che*; *Tcha-che-ling-tchan* (c'est-à-dire, *Tcha-che-ling-tchan* *Président du titre de Hiuen-ouei-che*, dans le Tribunal erigé sous le nom de *Hiuen-ouei-che-fee*, à *Toung-pou-han-hou*, du pays des *Si-fan*), supplie très-humblement Votre Majesté d'avoir la bonté de donner ses ordres pour la fixation des limites & des districts. La premiere année de *Tien-chun* (en 1457), l'Empereur donna un Edit, qui fut publié dans tous les pays frontieres, par lequel il étoit défendu à tous les Chefs de horde, & à tout autre de quelqu'état & qualité qu'il fût, d'empiéter sur les terres de ses voisins, sous peine d'être châtié sévèrement. Aujourd'hui, un nommé *Sang-eulh-kié*, qui commande à *Tay-ping-tsoun*, a adjugé au fisc un espace de terrain qui étoit de ma dépendance, & me prive par-là des revenus & des droits qui me revenoient, comme étant Seigneur principal du pays. Je prie Votre Majesté d'avoir la bonté d'ordonner au *Hou-pou* (c'est le Tribunal où se rapportent toutes les affaires qui concernent le domaine & tous les droits impériaux), de faire examiner l'affaire; & après avoir reconnu mon droit, & annullé tout ce que *Sang-eulh-kié* a fait à mon préjudice,



préjudice, de faire rendre les terres à qui elles appartiennent, afin qu'elles ne demeurent pas en friche. Ce sera un grand avantage pour moi.

*REMARQUE.* Les vingt pieces qu'on vient de lire n'ont point été traduites sur l'original, mais seulement sur l'explication chinoise qui en a été faite. Je n'ai même traduit littéralement que ce qui m'a paru pouvoir être de quelque utilité, comme les différentes Lettres des Lamas, & autres choses semblables. Je me suis contenté, pour le reste, de donner le vrai sens.



---

# S U P P L I Q U E S

## ET LETTRES DE CRÉANCE

*Envoyées par ceux de Siuen-lo (les Siamois).*

---

### P R E M I È R E S U P P L I Q U E .

**NA-KANG**, Roi de *Siuen-lo*, représente avec beaucoup de respect, qu'à la neuvième année de *Houng-ou* (l'an 1376), le grand Empereur de la Chine eut la bonté d'accorder à un de mes prédécesseurs un sceau d'argent, qui le faisoit reconnoître, & qui lui étoit propre en tant que Roi de Siam. Ses successeurs se servirent du même sceau jusqu'à la quatrième année de *Loung-king* (l'an 1570), que le feu ayant pris dans l'endroit où on le conservoit, il fut fondu. Aujourd'hui, j'écris à Votre Majesté sur une feuille d'or, pour lui donner avis du tribut que j'envoie en *sou-mou* & autres choses (1). *Ou-koun* ira avec les Ambassadeurs, & leur servira d'interprète. Il y aura une barque destinée pour les Ambassadeurs & ceux de leur suite, une barque pour conduire, une barque armée pour assurer la route, & une barque à huit rameurs, pour porter le bois de *sou-mou* & les autres choses qui composent le tribut qu'on doit offrir en mon nom à Votre Majesté. Je la supplie de vouloir bien donner

(1) Le *Sou-mou*, tel qu'il est écrit dans la Traduction chinoise, désigne une plante médicinale. Je crois qu'on s'est trompé, & qu'on a voulu écrire le *Sou-mou* qui signifie bois de Bréfil, ou une espèce de bois de Bréfil; car les Chinois se servent du *Sou-mou* pour la teinture.

ses ordres au *Tfoung-tou* de Canton, pour qu'il ait à faire conduire les Ambassadeurs à la Cour. J'espère que Votre Majesté voudra bien m'accorder aussi un sceau d'argent, auquel on puisse me reconnoître comme Roi de *Siuen-lo*.

Le tribut que j'envoie consiste en deux mille livres de bois de *fou-mou*, deux cens livres de dents d'éléphant, deux cens livres de poivre, & deux cens livres de *teng-hoang* (1) pour Votre Majesté. Outre cela, j'offre pour l'Impératrice mille livres de bois de *fou-mou*, cent livres de dents d'éléphant, cent livres de poivre, & cent livres de *teng-hoang*.

S E C O N D E S U P P L I Q U E.

*Na-kang*, Roi de *Siuen-lo*, remercie très-humblement Sa Majesté de la bonté qu'elle a eue de lui accorder un sceau d'argent, au moyen duquel on pût le reconnoître comme Roi de Siam. J'écris cette Lettre sur une feuille d'or, pour donner avis à Votre Majesté que j'envoie l'interprète *Ou-koum* avec des Ambassadeurs, pour porter le tribut de *fou-mou* & autres choses. Il y aura une barque pour diriger la route, une barque pour les Ambassadeurs & ceux de leur suite, une barque armée en guerre pour affurer la route, & une barque à huit rameurs, pour porter le *fou-mou* & les autres choses du tribut.

Je supplie très-humblement Votre Majesté de vouloir bien donner ses ordres au *Tfoung-tou* de Canton, pour qu'il ait à faire conduire le tout à la Cour. Mes Ambassadeurs, prosternés aux pieds du grand Empereur, le remercieront en mon nom du Bienfait dont il a daigné m'honorer, en m'accordant le sceau

(1) Le *Teng-huang* est ce que nous appellons gomme-gutte. Les Chinois s'en servent pour la tein-  
ture, & pour leur peinture à l'eau : je ne crois pas qu'ils en fassent d'autre usage.

d'argent que j'avois pris la liberté de lui demander, & que j'ai reçu.

Le tribut de cette année consiste en quatre mille livres de *sou-mou*, quatre cens livres de *mou-hiang* (c'est un bois odoriférant, très-estimé à la Chine), dix diamans, quatre *mao-king* (le *mao-king* ou *ail de chat*, est appelé *topase* dans nos dictionnaires), tout cela pour Votre Majesté. J'y ai ajouté pour l'Impératrice deux mille livres de *sou-mou*, deux cens livres de *mou-hiang*, cinq diamans & deux topases.

### T R O I S I E M E S U P P L I Q U E .

*Na-kang*, Roi de *Siuen-lo*, supplie très-humblement Sa Majesté d'avoir la bonté de lui donner quelques pieces de satin, & quelques pieces de *kuen* (c'est une espece de *cha* plus ferré que le *cha* ordinaire).

J'écris sur une feuille d'or, pour donner avis à Votre Majesté que j'envoie des Ambassadeurs avec l'interprète *Ou-koun*, pour porter le tribut. Il y aura une barque pour diriger la route, une barque pour les Ambassadeurs & ceux de leur suite, une barque armée en guerre, pour assurer la route, & une barque à huit rameurs, pour porter le *sou-mou*, & les autres choses que j'envoie en tribut. Je supplie Votre Majesté de vouloir bien donner ses ordres au *Tfoung-tou* de Canton, pour qu'il ait à faire conduire à la Cour les Ambassadeurs & tout ce dont ils sont chargés, afin qu'ils puissent, prosternés à vos pieds, offrir le tribut en mon nom.

Je prends la liberté de demander au grand Empereur vingt pieces de satin rouge, vingt pieces de satin verd, vingt pieces de *kuen* rouge, & vingt pieces de *kuen* noir, pour mon Royaume de *Siuen-lo*.

Le tribut que j'envoie cette année, consiste en deux mille livres de *fou-mou*, deux cens livres de *tchen-hiang* (le *tchen-hiang* est un bois odoriférant, de couleur jaune, il est très-pesant, & ne se soutient pas sur l'eau), deux cens livres de *ou-yo* (c'est le nom d'une plante médicinale), & deux cens livres d'ecaille, pour Votre Majesté. J'ajoute, pour être offert à l'Impératrice, mille livres de *fou-mou*, cent livres de *tchen-hiang*, cent livres de *ou-yo*, & cent livres d'ecaille.

#### QUATRIEME SUPPLIQUE.

*Na-kang*, Roi de *Siuen-lo*, remercie très-humblement le grand Empereur, de la bonté qu'il a eue de lui envoyer vingt pieces de satin rouge, vingt pieces de satin verd, vingt pieces de *kuen* rouge, & vingt pieces de *kuen* noir. J'écris aujourd'hui à Votre Majesté sur une feuille d'or, pour lui annoncer que j'envoie des Ambassadeurs avec l'interprète *Ou-koun*, pour porter mon tribut de *fou-mou*, &c. Je la supplie très-humblement de vouloir bien donner ses ordres au *Tsfoung-tou* de Canton, pour qu'il ait à les faire conduire à la Cour. Il y aura une barque pour diriger la route, une barque pour les Ambassadeurs & ceux de leur suite, une barque pour assurer la route, & une barque à huit rameurs, pour porter le *fou-mou* & le reste. Prostrés aux pieds de Votre Majesté, mes Ambassadeurs la remercieront en mon nom, des soies qu'elle a bien voulu m'envoyer, & qui sont parvenues jusqu'à Siam en très-bon état. Le tribut que j'envoie cette année, consiste en quatre mille livres de *fou-mou*, quatre cens livres de *kiang-hiang* (c'est un bois odoriférant, de couleur noire), huit perroquets nommés *yag-pu* (c'est une espèce de perroquets blancs), quatre pieces de *kien-joung* (c'est une espèce de velours); tout

cela pour Votre Majesté. J'ai ajouté pour l'Impératrice , deux mille livres de *sou-mou* , deux cens livres de *kiang-ha* , quatre *yng-ou* , & deux pieces de *kien-joung*.

## CINQUIÈME SUPPLIQUE.

*Na-kang*, Roi de *Siuen-lo* , supplie très-humblement le grand Empereur , d'avoir la bonté de lui donner quelques pieces de beau *cha* , & quelques pieces de *lo* (le *lo* est une etoffe de soie d'un tissu plus fin que celui du *cha*).

J'ecris à Votre Majesté sur une feuille d'or , pour lui annoncer que j'envoie des Ambassadeurs avec l'interprète *Ou-koun* , pour porter mon tribut de *sou-mou* , &c. Il y aura une barque pour diriger la route , une barque pour les Ambassadeurs & ceux de leur suite , une barque pour assurer la route , & une barque à huit rameurs , pour porter le *sou-mou* & le reste. Je supplie très-humblement Votre Majesté de vouloir bien donner ses ordres au *Tsounng-tou* de Canton , pour qu'il ait à faire conduire à la Cour mes Ambassadeurs & le tribut dont ils sont chargés. Je la prie aussi d'avoir la bonté de faire présent au Royaume de *Siuen-lo* de vingt pieces de *cha* rouge , de vingt pieces de *cha* verd , de vingt pieces de *lo* rouge , & de vingt pieces de *lo* noir. Le tribut que j'envoie consiste en deux mille livres de *sou-mou* , deux cens livres de *chou-hiang* (c'est un bois d'une très-agréable odeur) , deux cens livres de *ma-tsien* (c'est une plante dont les feuilles ressemblent à celles du thé , & qu'on prend en infusion , comme on prend le thé) , & deux cens livres de *ya-pien* (le *ya-pien* est une plante médicinale) ; tout cela pour l'Empereur. J'ai ajouté pour l'Impératrice mille livres de *sou-mou* , cent livres de *chou-hiang* , cent livres de *ma-tsien* , & cent livres de *ya-pien*.

SIXIEME SUPPLIQUE.

*Na-kang*, Roi de *Siuen-lo*, remercie très-humblement le grand Empereur, de la bonté qu'il a eue de donner au Royaume de *Siuen-lo* vingt pieces de *cha* rouge, vingt pieces de *cha* verd, vingt pieces de *lo* rouge, & vingt pieces de *lo* noir. Aujourd'hui, j'écris à Votre Majesté sur une feuille d'or, pour lui annoncer que j'envoie des Ambassadeurs pour porter mon tribut de *sou-mou*, &c. Il y aura une barque pour diriger la route, une barque pour les Ambassadeurs, l'interprète *Ou-koung* & ceux de la suite, une barque armée en guerre pour assurer la route, & une barque à huit rameurs, pour porter le tribut. Je prie Votre Majesté d'avoir la bonté de donner ses ordres au *Tsoungrou* de Canton, pour qu'il fasse conduire à la Cour mes Ambassadeurs & le tribut qu'ils doivent présenter en mon nom. Prostrés aux pieds de Votre Majesté, ils la remercieront en même tems du bienfait qu'elle m'accorda la dernière fois, en m'envoyant les soieries que j'avois pris la liberté de lui demander.

Le tribut que j'envoie consiste en quatre mille livres de *sou-mou*, quatre cens livres de *ngan-si-hiang* (des odeurs de *ngan-si*), huit *yng-ko* (ce sont de gros perroquets verts), quatre cens livres de bois d'ébène : tout cela pour Votre Majesté. J'ajoute pour l'Impératrice deux mille livres de *sou-mou*, deux cens livres de *ngan-si-hiang*, quatre perroquets, & deux cens livres de bois d'ébène.



---

# S U P P L I Q U E S

## ET LETTRES DE CRÉANCE

*Envoyées par ceux que le Tribunal a rangés sous le district de  
Kao-tchang.*

---

### P R E M I E R E S U P P L I Q U E .

*P***A-PA-KO**, & les autres Envoyés en Ambassade par ceux du pays de *Ha-mi*, viennent pour se prosterner devant l'Empereur, & lui présenter leur très-humble Supplique. Nous, vos esclaves, sommes d'un pays où le froid & les vents dominant ; nous n'avons pas de quoi offrir à Votre Majesté, comme nous souhaiterions pouvoir le faire. Dépourvus des choses précieuses, nous lui offrons avec respect quatre chevaux de *Aloukou*, & trente cornes de cette espèce de chevre que l'on appelle *ling-yang*. Nous espérons qu'après avoir accepté notre tribut, vous aurez la bonté de nous permettre de retourner promptement dans notre pays, & de nous faire expédier tout ce qui est nécessaire pour cela. Nous vous supplions encore d'avoir compassion de nous, & de nous faire donner quelque récompense : c'est pourquoi nous avons fait cette Supplique.

### S E C O N D E S U P P L I Q U E .

*P***a-pa-ko**, Chef de l'Ambassade envoyée par ceux de *Ha-mi*, présente sa très-humble Supplique à Votre Majesté. Votre  
esclave



## SUPPLIQUES ET LETTRES DE CRÉANCE. 273

esclave & ses compagnons sont venus pour apporter le tribut; leur affaire est à présent terminée; ils supplient Votre Majesté de vouloir bien leur permettre de s'en retourner, & d'avoir la bonté de leur faire donner de ces pieces de brocard qui servent à faire les habits de cérémonie, des toiles rouges, des toiles noires & autres choses semblables. C'est pourquoi nous vous faisons cette Supplique.

### TROISIEME SUPPLIQUE.

*Sa-ha-la*, Roi de *Ho-tcheou*, prend la liberté de s'adresser à Votre Majesté, pour lui faire savoir ce qui suit. Depuis quelques années le trouble est dans notre pays, & les chemins ne sont pas libres. C'est pourquoi j'ai différé d'envoyer mon tribut. J'apprends aujourd'hui que la tranquillité commence, & que, par un effet du bon gouvernement de Votre Majesté & du bonheur qui l'accompagne, les chemins sont libres. Je profite des circonstances pour m'acquitter de mon devoir. J'envoie le nommé *Han-ouan* pour porter mon petit tribut à Votre Majesté. Il aura l'honneur de lui offrir en mon nom six chevaux, & une piece de pierre de *yu* du poids de cinq livres. N'ayant fait cette Lettre que pour vous faire savoir que c'est moi qui l'envoie, je la lui remets au moment qu'il part.

### QUATRIEME SUPPLIQUE.

*Han-ouan*, envoyé par le Roi de *Ho-tcheou*, pour offrir de sa part le tribut à Votre Majesté, lui représente très-humblement que les affaires pour lesquelles il est venu étant finies, il souhaite qu'on lui expédie les Lettres pour son retour. Il supplie Votre Majesté d'avoir la bonté de lui faire donner quelques

pieces de brocard d'or, quelques pieces de fatin noir sans fleurs & uni, quelques pieces de porcelaine & autres choses semblables. C'est pour cela qu'il prend la liberté de lui offrir cette Supplique.

## C I N Q U I E M E S U P P L I Q U E.

Moi, *Fa-hou-eulh-ling*, Ambassadeur envoyé pour apporter le tribut de *Ha-mi*, après m'être prosterné humblement devant Votre Majesté & avoir frappé avec respect la terre du front, représente que nous, vos esclaves, ayant reçu tous les bienfaits dont Votre Majesté a bien voulu nous combler, demandons qu'il nous soit permis de retourner dans les lieux d'où nous sommes venus. Nous espérons que Votre Majesté voudra bien nous faire donner des etoffes pour faire des habits de cérémonie, dont les manches, la partie qui couvre la poitrine, ainsi que la partie qui couvre le dos, soient en broderie d'or. Nous souhaiterions, outre cela, quelques pieces de soie ordinaire, quelques vases de porcelaine & autres choses semblables. C'est pour obtenir cette grace que nous prenons la liberté de vous offrir cette Supplique.

## S I X I E M E S U P P L I Q U E.

Nous, vos sujets, *Ho-tche-y-su-ma-ye* & ses compagnons, Ambassadeurs du pays de *Tou-lou-fan*, présentons avec respect cette très-humble Supplique à Votre Majesté.

Nous voudrions pouvoir reconnoître tous les bienfaits dont Votre Majesté n'a cessé de nous combler; mais notre pays ne produit rien qui soit digne de vous être offert. Nous osons cependant vous offrir quatre chevaux, des courroies, quelques

diamans, plusieurs paires de lunettes & autres petites choses semblables, que nous espérons que vous voudrez bien accepter pour notre tribut, & comme une foible marque de notre reconnaissance. Ce n'est que pour obtenir cette grace que nous faisons cette Supplique.

#### SEPTIEME SUPPLIQUE.

*Ho-tche-y-see-ma-yn* & ses compagnons, Ambassadeurs de *Tou-lou-fan*, qui sont venus pour apporter le tribut, présentent à Votre Majesté cette très-humble Supplique.

Nous, vos esclaves, n'avons pas peu souffert en venant jusqu'ici, par la longueur & la difficulté des chemins. Il y a long-tems que nous sommes arrivés; nous souhaiterions qu'on nous expédiât nos Lettres de congé. Nous prions Votre Majesté d'avoir compassion de nous, & de nous regarder d'un œil favorable. C'est pour cela uniquement que nous vous présentons cette Supplique.

#### HUITIEME SUPPLIQUE.

Le *Sou-tan* (Soudan) *Ahema* envoie *Ma-ha-ma* & ses compagnons, pour se prosterner en son nom devant la fortune sublime du grand Empereur, & pour lui représenter ce qui suit. Je suis un de vos sujets des pays éloignés; les chemins pour aller jusqu'à vous sont longs & difficiles; je ne puis, pour cette raison, envoyer pour tribut à Votre Majesté que quatre chevaux du pays d'Occident, & quatre livres de pierre de *yu*. Je prie Votre Majesté de faire en sorte que mes gens s'en retournent promptement. C'est pourquoi j'ai fait cette Supplique.

## NEUVIEME SUPPLIQUE.

*Ha-iche-ma-ha-ma* & ses Compagnons, envoyés en Ambassade par le *Sou-tan Ahema*, offrent avec respect cette Supplique à Votre Majesté, pour la prier de vouloir bien considérer qu'étant venu à la Cour pour apporter le tribut, ils fouhaiteroient qu'on leur donnât quelques récompenses. C'est pourquoi ils prient Votre Majesté de vouloir bien leur faire donner des aiguieres d'argent, des tasses d'or, des pieces de porcelaine & autres choses semblables. Nous espérons que vous ne dédaignerez pas de nous accorder la grace que nous osons demander.

## DIXIEME SUPPLIQUE.

*Pa-ya*, Soudan du pays de *Joung*, s'abaisse devant la fortune sublime de Votre Majesté, & frappe la terre du front. J'ai fait attention que je ne manquois pas ci-devant d'envoyer des Ambassadeurs pour porter mon tribut. Je n'ai cessé de le faire pendant quelques années que par nécessité, à cause de la difficulté & des périls d'une longue route. Aujourd'hui, que les chemins sont plus sûrs & plus tranquilles, je me remets au train de mes anciens usages, & j'envoie quelques-uns de mes principaux sujets pour porter mon tribut, qui consiste en quatre chevaux du pays d'Occident & en quatre chevaux ordinaires. J'espère que Votre Majesté ne dédaignera pas de les accepter. C'est pourquoi je lui fais cette Supplique.

## ONZIÈME SUPPLIQUE.

Le Soudan *Ahema* se prosterne devant la fortune sublime du suprême Empereur, & après avoir frappé la terre du front, il lui présente cette très-humble Supplique.

Moi, votre esclave, j'envoie continuellement de mes sujets dans votre Empire. Ce qu'ils en racontent à leur retour remplit tout le monde d'admiration. Les vieillards vous comblent d'éloges, les jeunes gens voudroient aller s'instruire chez vous. J'espère que le Ciel suprême continuera de favoriser Votre Majesté. Pour cette fois, j'envoie *Ho-tche-fa-hou-eulh-ting*, *Ty-eulh-pi-che* & leurs compagnons pour porter le tribut, qui consiste seulement en quatre chevaux de *Aloukou*. J'espère que Votre Majesté ne dédaignera pas cet hommage, tout foible qu'il est.

## DOUZIÈME SUPPLIQUE.

*Ho-tche-fa-hou-eulh-ting*, *Ty-eulh-pi-che* & les autres envoyés du Soudan *Ahema* pour apporter le tribut, supplient très-humblement Votre Majesté de vouloir bien leur faire expédier la permission de retourner dans leur pays. Outre cela, nous vous supplions d'avoir la bonté de nous faire donner en récompense quelques pieces de soie avec des dragons en broderie, quelques pieces de porcelaine & autres choses semblables. Nous osons nous flatter que Votre Majesté voudra bien nous accorder ce que nous prenons la liberté de lui demander.

## T R E I Z I E M E   S U P P L I Q U E .

*Pa-pa-ko* & ses compagnons, Ambassadeurs du Roi de *Ha-mi*, se prosternent avec respect devant la fortune sublime du grand Empereur, & après avoir frappé la terre du front, ils lui offrent cette Supplique.

Nous, vos esclaves, avons fait un chemin long & pénible pour venir jusqu'ici. Nous avons fait tous nos efforts pour surmonter toutes les difficultés qui se sont présentées. Nous n'apportons pour tribut que deux chevaux de *Aloukou*, & trente cornes de bouquetins. Nous osons nous flatter que Votre Majesté voudra bien les recevoir.

## Q U A T O R Z I E M E   S U P P L I Q U E .

Les Envoyés de *Che-la-ma-mou-che*, Gouverneur-Général d'*Ily-pa-ly*, se prosternent devant la fortune sublime du grand Empereur, & après avoir frappé la terre du front, ils lui présentent leur très-humble Supplique.

Nous avons fait une longue & pénible route pour venir jusqu'ici. Notre pays ne produisant rien de bon qui mérite d'être présenté, nous nous contentons d'offrir pour tribut à Votre Majesté, trois chevaux ordinaires & deux chevaux du pays d'Occident. Nous vous supplions de vouloir bien les accepter.

## Q U I N Z I E M E   S U P P L I Q U E .

*Ly-pe-yen-ta*, décoré du titre de *Tou-tou-kien-che* (comme qui diroit, de Gouverneur-Général) & ses compagnons, envoyés en Ambassade par le Roi de *Ha-mi*, se prosternent devant

la fortune sublime de Votre Majesté, & après avoir frappé la terre du front, ils lui présentent cette très-humble Supplique.

Nous sommes depuis long-tems en usage d'offrir un tribut à Votre Majesté; celui que nous osons lui offrir aujourd'hui consiste en quelques diamans, en safran, & en deux chevaux ordinaires. Nous espérons que Votre Majesté voudra bien accepter le tout. C'est pour cela que nous vous faisons cette Supplique.

*REMARQUE.* J'ai déjà dit, ce me semble, que je ne traduis qu'en gros le sens de ces Suppliques; je le répète. Il n'y a rien d'intéressant dans tout cela. On peut seulement se former une idée de la maniere dont les étrangers peuvent venir à la Chine. La plupart de ces prétendus tributs ne sont que des échanges qui se font au profit des étrangers.



---

# LETTRES OU SUPPLIQUES

DE CEUX DE PÉ-Y.

---

## PREMIERE SUPPLIQUE.

**T**AO-MEN-KIE, Gouverneur de *Tcheng-kang-tcheou*, du district de la Province du *Yun-nan*, présente sa très-humble Supplique à l'Empereur suprême, qui tient la place du Ciel.

Tous les lieux que le Ciel couvre sont sous la domination de Votre Majesté. Ci-devant elle avoit établi des Tribunaux dans notre pays. Elle eut la bonté de me donner un sceau d'argent, avec toute l'autorité requise pour gouverner les peuples de cette contrée. C'est à moi que fut confié le soin de ramasser de quoi composer le tribut, & de l'envoyer ensuite à Votre Majesté. J'ai préparé pour cette année, deux éléphants blancs à dents qui se croisent, quatre pieces de brocard d'or du pays, & deux paquets de queues de paons. Il y a, outre cela, dix lingots d'or. Je confie le tout au Chef du pays de *Pé-y*, qui s'appelle *Pou-soung*. *Pou-soung* & ses compagnons auront l'honneur de présenter ce foible tribut à Votre Majesté. Je vous prie d'avoir pitié d'eux & de moi, votre esclave, & d'accepter le tout. Nous espérons que vous ne dédaignerez pas de nous accorder cette grace.

SECONDE



SECONDE SUPPLIQUE.

*Han-lie-fa*, Chef du Tribunal dit *Hiuen-ouei-see*, qui a inspection sur le peuple & sur la milice de *Mou-pang*, ville soumise à la juridiction de la Province de *Yun-nan*, présente sa très-humble Supplique à Votre Majesté.

Tout ce que le ciel couvre est sous la domination de Votre Majesté. Le pays qui est sous le gouvernement de votre esclave, est à l'extrémité de votre Empire. Par le devoir de ma charge, je dois veiller à ce que ceux qui sont sous mon obéissance aient soin de préparer le tribut qu'ils ont coutume de vous offrir. Je me suis toujours acquitté de mes obligations avec toute l'exactitude dont j'ai été capable; cependant, malgré mon attention & toute ma bonne volonté, je n'ai pu encore, depuis trois ans que je suis en charge, m'acquitter de celle de vous envoyer le tribut. Ceux de *Mong-mi* s'étoient révoltés; il m'a fallu, pour les faire rentrer dans le devoir, envoyer des troupes contre eux, & y aller moi-même. J'espère que Votre Majesté voudra bien m'excuser, & croire que si j'ai manqué à mon devoir, ce n'est pas faute de bonne volonté; j'y ai été contraint par les fâcheuses circonstances où je me suis trouvé.

TROISIEME SUPPLIQUE.

*Hai-tché*, envoyé par le Chef du Tribunal *Hiuen-ouei-see*, qui a inspection sur le peuple & la milice de la ville de *Mou-pang* qui est sous la juridiction de la Province du *Yun-nan*, présente sa très-humble Supplique à Votre Majesté, pour lui faire savoir ce qui suit:

Moi, votre esclave, j'étois chargé de venir offrir pour

tribut à Votre Majesté quatre éléphants. Ce qu'on leur a donné pour nourriture le long de la route, n'étoit pas suffisant. Ces animaux, devenus d'abord très-maigres, ont été malades ensuite. Deux d'entre eux ont succombé; les deux autres sont ceux que j'ai offerts à Votre Majesté. Moi, votre esclave, je suis sur le point de m'en retourner; mais j'ai tout lieu de craindre qu'arrivé dans mon pays, mon Maître ne me châtie sévèrement, pour avoir laissé mourir deux éléphants. C'est pourquoi je supplie très-humblement Votre Majesté d'avoir compassion de moi, & d'avoir la bonté de me donner ou de me faire donner une décharge du malheur qui est arrivé. Ce sera un très-grand avantage pour moi. J'ose espérer cette faveur de Votre Majesté.

#### Q U A T R I È M E S U P P L I Q U E .

*Sie-lieou-fa*, votre petit esclave de *Mong-yang-kin-cha*, présente sa très-humble Supplique au grand Empereur, pour lui exposer ce qui suit.

Mes ancêtres ont tous été comblés des bienfaits de Votre Majesté; jusqu'à moi, ils ont été honorés du glorieux titre de Grands Mandarins de l'Empire dans quelque'un des Tribunaux. Je supplie Votre Majesté d'avoir pour moi la même bonté qu'on a eue pour eux, & de m'accorder des Lettres-Patentes & un sceau qui constatent la dignité dont je suis revêtu. Nous sommes sur les frontières des Etats de Votre Majesté; nous devons faire pour son service tout ce qui dépend de nous. Une de nos principales obligations est d'empêcher que les brigands n'aillent infester les terres de l'Empire, & causer du dommage aux sujets Votre Majesté. Un nommé *See-tie* de *Lu-ichouen* ne nous a pas donné peu de peine dans ces derniers

tems. Il s'écarte sans cesse de son devoir, & vient souvent nous attaquer sur nos possessions. Nous l'avons repoussé & contraint de se retirer. Les embarras que tout cela nous a causés, nous ont empêchés d'envoyer le tribut; car il auroit peut-être été enlevé par ce brigand. Nous supplions très-instamment le grand Empereur de nous donner quelques secours de troupes, pour achever de mettre à la raison le brigand *See-tie*. Il sera pénétré de crainte, dès qu'il saura que Votre Majesté veut le châtier.

## C I N Q U I È M E S U P P L I Q U E.

*Tao-kai-tché*, Chef du territoire de *Tchen-kang-tcheou*, présente sa très-humble Supplique au grand Empereur, pour lui faire savoir, qu'ayant été envoyé par le Gouverneur de la ville de *Tchen-kang-tcheou* pour apporter le tribut, il s'étoit mis en chemin; arrivé à *Tchoung-tsing-fou* du *See-tchouen*, le nommé *Ly-ying*, Patron de la barque qui me conduisoit, m'a volé tout ce que j'avois, qui consistoit en trois cens taëls. A présent, que mon affaire est terminée à la Cour, je voudrois m'en retourner; mais je n'ai point d'argent pour subvenir aux frais d'une longue route: c'est pourquoi je supplie Votre Majesté d'ordonner aux Tribunaux qui traitent les affaires du pays où l'on m'a volé, qu'ils aient à faire des perquisitions sur ce vol, & à me faire rendre mon argent. J'espère que Votre Majesté aura compassion de moi.

## S I X I È M E S U P P L I Q U E.

*See-ta-see*, Chef & Gouverneur de la ville de *Mon-yang* & de tout son ressort, Mandarin du titre de Pacificateur,

présente sa très-humble Supplique au grand Empereur, pour lui faire savoir que l'Officier-Général du *Yun-nan*, du titre de *Kien-koue-koung*, m'a envoyé l'interprète *Ouang-tcheng* pour m'intimer les ordres de Votre Majesté, par lesquels elle me constitue successeur de mon pere dans la charge dont il étoit décoré, de Chef-Général de *Mang-yang* & de tout le ressort. Moi, votre esclave, j'ai reçu vos ordres avec respect, & vos bienfaits avec reconnoissance. Le peuple de mon district a donné les plus vives marques de sa joie, & de la reconnoissance dont il est pénétré. De concert avec *Tchao-kang*, un des Chefs de notre pays, j'ai préparé quelques rhinocéros & autres choses, pour être offerts en tribut à Votre Majesté. Nous espérons que vous voudrez bien nous faire la grace d'accepter le tout.

## S E P T I E M E S U P P L I Q U E.

*King-tou-fa*, Mandarin du titre de *Tou-koan*, & Gouverneur de *Ouan-tien-tcheou*; présente sa très-humble Supplique au grand Empereur, pour lui faire savoir ce qui suit.

Le pays de votre esclave est éloigné de plus de dix mille lys des lieux que vous habitez. *Tay-tsou-kao-hoang-ry* eut autrefois compassion de mes ancêtres; il leur donna des titres & toute l'autorité nécessaire pour gouverner les peuples & se faire respecter. Ils avoient le titre héréditaire de *Tche-tcheou* (Le *Tche-tcheou* est le Gouverneur ou le Magistrat principal d'une ville du second ordre.) Jusqu'à présent aucun de ma race n'a manqué à ses obligations envers Votre Majesté. J'ai préparé deux éléphants de couleur tirant sur le noir, & j'envoie *Tchao-kang-pa-kin* pour les conduire, & les offrir pour tribut à Votre

Majesté. Je la supplie de ne pas dédaigner ce foible hommage. Ce sera un grand avantage pour moi.

H U I T I E M E S U P P L I Q U E.

*Foung-ki-fa*, Mandarin du titre de *Tou-koan*, & Gouverneur de *Ta-heou-tcheou*, présente sa très-humble Supplique à Votre Majesté, pour lui faire savoir ce qui suit :

Tout ce qui est sous le ciel, est gouverné par le grand Empereur. Votre Majesté m'a fait la grace de confier, à moi son esclave, le Gouvernement de *Heou-tcheou* & de tout son district. Par une surabondance de faveur, elle a rendu ma charge héréditaire. Comment pouvoir remercier dignement d'un si grand bienfait ? J'envoie *Foung-houng*, qui est un des Chefs de ce pays-ci, pour offrir lui-même le tribut à Votre Majesté, & lui faire en mon nom de très-humbles remerciemens. Je vous prie de le regarder d'un œil favorable, & d'avoir la bonté de lui donner un Officier pour le protéger le long de la route lorsqu'il s'en reviendra.

N E U V I E M E S U P P L I Q U E.

*See-lo*, Garde-des-Sceaux du *Tou-koan* de *Mong-yang*, fait savoir aux grands Mandarins & Officiers-Généraux du *Yunnan*, que, sans avoir egard à la protection dont l'Empereur m'honore, comme étant son esclave, *See-lieou* vient continuellement infester mes terres. Nous, *See-lô*, *Tao-mong* & autres vos esclaves, vous instruisons de cela; vous, grands Mandarins, afin que vous ayez pitié de nous. Nous vous prions de nous faire restituer *Man-mo*, & quelques autres lieux qui nous ont été enlevés, afin que nous puissions en toute liberté porter notre tribut à l'Empereur.

## D I X I E M E S U P P L I Q U E .

*Tchao-lieou*, Chef-Général de *Pao-tsing*, qui est sous la juridiction de la Province du *Yun-nan*, offre sa très-humble Supplique à l'Empereur, pour lui faire savoir ce qui suit :

Moi, votre esclave, j'avois préparé cette année mon tribut, comme à l'ordinaire : je n'avois pas prévu que depuis le premier de la cinquième lune jusqu'à la septième, il pleuvrait sans discontinuer. Ces pluies continuelles ont fait un si grand dégât, que toute la récolte a été perdue. C'est ce qui m'a mis dans la nécessité de ne pas envoyer ce que j'avois préparé. Je prie Votre Majesté de me pardonner. Dans la crainte où je suis qu'elle ne me punisse, j'envoie mon frère *Tchao-kang* pour porter quelque chose du pays, au lieu du tribut ordinaire, dont je prie Votre Majesté de vouloir bien m'exempter pour cette année. Ce fera un grand avantage pour moi.

## O N Z I E M E S U P P L I Q U E .

*Han-oua-fa*, Mandarin du titre de *Hiuen-ouei de Mou-pang*, présente sa très-humble Supplique au grand Empereur, pour lui faire savoir ce qui suit :

Dans le pays de la juridiction de votre esclave, sont les descendants de *See-kan-fa*. Ces rebelles deviennent de jour en jour plus insolens; ils désobéissent ouvertement aux ordres qui leur sont intimés sous l'autorité de Votre Majesté; ils en sont venus jusqu'à lever des troupes composées de cavalerie & d'infanterie, avec lesquelles ils se livrent à toutes sortes d'excès. Ils tuent & massacrent tous ceux qu'ils rencontrent. Le pauvre peuple est dans une désolation extrême; un grand nombre a

abandonné le pays pour s'aller établir ailleurs : mais les révoltés en ayant été instruits, ont barré le chemin à ces pauvres fuyards, & les ont entièrement dépouillés. J'espère que Votre Majesté aura pitié de nous, & qu'elle aura la bonté de nous envoyer des troupes pour intimider ces brigands, leur donner la chasse, & les exterminer, s'ils ne veulent rentrer dans leur devoir.

*D O U Z I E M E S U P P L I Q U E.*

*Tao-koung*, Mandarin de *Tou-koan-tche-te-heouei*, *Ta-heou-tcheou*, présente sa très-humble Supplique au grand Empereur.

Depuis mes ancêtres jusqu'à moi, il y a toujours eu dans notre pays des Tribunaux en règle. Nous n'avons jamais manqué d'envoyer le tribut, comme il étoit de notre devoir de le faire. Je devois l'envoyer cette année, mais la sécheresse extrême qui a régné dans nos quartiers, pendant plusieurs années, a réduit tout le monde à une misère extrême. C'est ce qui fait que je n'ai rien exigé pour pouvoir composer mon tribut d'une manière qui fût digne de vous. Je me contente d'envoyer en mon nom deux éléphants de couleur tirant sur le noir, huit chevaux, huit paquets de queue de paon, de l'eau de *kou-la*, & autres petites choses. J'ose me flatter que Votre Majesté ne dédaignera pas mon hommage, tout mince qu'il est; & que par un effet de son cœur compatissant, elle voudra bien me pardonner les fautes que j'ai pu faire par le passé.

*T R E I Z I E M E S U P P L I Q U E.*

*Han-lie*, Chef du pays de *Mong-mi*, sous le titre de *Tou-koan*, & Mandarin du Tribunal *Ngan-fou-see*, présente sa très-

humble Supplique au grand Empereur, pour lui faire savoir ce qui suit :

Votre Majesté a honoré mes ancêtres, ainsi que moi, d'une dignité dans le Tribunal *Ngan-fou-see*, qu'elle a erigé en notre faveur. Jusqu'à présent, nous n'avons jamais manqué à remplir nos obligations, celle en particulier d'envoyer le tribut de chaque année. Aujourd'hui, *See-ichen*, Mandarin en Chef de *Ly-ichouen*, n'observe pas les réglemens qui ont été si sagement établis par Votre Majesté ; il met le trouble parmi le peuple, & exerce à son égard toutes sortes de vexations. Je supplie Votre Majesté d'envoyer des troupes pour le mettre à la raison, & le faire rentrer dans son devoir. Ce sera un grand avantage pour moi & pour tout le pays.

#### Q U A T O R Z I E M E S U P P L I Q U E .

*Tao-han-men*, Officier du titre de *Tchang-koan* dans le Tribunal *Tchang-koan-see*, du pays de *Mang-yang*, ose présenter sa très-humble Supplique au grand Empereur, pour lui faire savoir ce qui suit :

Quoique le pays que j'habite soit très-éloigné du lieu de votre auguste Cour, je n'ai jamais manqué d'envoyer chaque année mon tribut. Le nommé *Ly-icheng*, que Votre Majesté avoit eu la bonté de nommer pour être mon interprète, est d'un âge trop avancé ; il n'est plus guère en état de faire les fonctions de sa charge, sur-tout lorsqu'il s'agit d'aller & de venir. Il a un fils nommé *Ly-king*, qui est déjà instruit, & qui peut s'instruire encore mieux ; je crois qu'il peut succéder à son père. Je prie Votre Majesté d'avoir compassion de lui, & de le nommer à l'emploi qu'avoit son père, afin que je puisse l'employer quand il s'agira d'envoyer mon tribut, ou de le porter moi-même. Il  
aura



aura l'honneur de se prosterner aux pieds de Votre Majesté, pour la remercier du bienfait qu'elle lui aura accordé. Ce sera un grand avantage pour moi.

QUINZIEME SUPPLIQUE.

*See-ta-hien*, Officier du titre de *Tchang-koan* dans le Tribunal *Tchang-koan-see* du pays de *Mong-leng*, présente sa très-humble Supplique au grand Empereur, pour lui faire savoir ce qui suit :

Tous les pays de l'univers sont soumis aux ordres de Votre Majesté. Dans le pays qui est sous la direction de votre esclave, il y a une mine d'argent qui excite la cupidité de vos voisins & de ceux des pays étrangers. Les uns & les autres viennent s'établir sur mes terres, & font creuser dans la mine pour en retirer de l'argent ; ce qui est cause d'une infinité de disputes qui surviennent sans cesse entre mes gens & les étrangers ; il se commet des vols, des batailles & toutes sortes de crimes. C'est pourquoi je prie Votre Majesté d'avoir pitié de moi, & de donner ses ordres, pour qu'on ne vienne plus sur mes terres sans y être appelé, ou sans ma participation. Ce sera un grand avantage pour moi & pour tout le pays.



---

## ECRITS DIVERS,

*Concernant ceux qui sont sous la juridiction de Mien-tien.*

**MIEN-TIEN** est un pays qui a à l'est les pays qui sont sous le Gouvernement de *Mou-pang*, & du Tribunal erigé dans cette ville sous le titre de *Mou-pang-hiuen-ouei-che-see*, ce qui veut dire *Tribunal pacificateur ou protecteur du pays de Mou-pang*; à l'ouest, il a le pays de *Kia-ly* ou *Nga-li*; au midi, la mer du Sud; & au nord, tout ce qui est du district ou du ressort du Tribunal qui gouverne *Loung-tchouen*, sous le titre de *Loung-tchouen-hiuen-ouei-see*.

*Mien-tien* est arrosé par les eaux du fleuve *Kin-cha-kiang*, qui est là très-profond & très-large : sa largeur est de plus de huit *lys* : il garantit tout ce pays des invasions des étrangers. Depuis l'endroit de *Mou-pang* où est le Tribunal *Hiuen-ouei-see*, jusqu'au *Yun-nan*, on compte trente-huit *icheng* (le *icheng* est un lieu où les voyageurs prennent leurs repas, ou leur repos. Je crois que c'est une demi-journée de chemin). Depuis le lieu où le *Pou-tcheng-see*, ou Trésorier-Général de la Province du *Yun-nan*, fait sa résidence, jusqu'à Péking, on compte dix mille six cents quarante-cinq *lys* de chemin ordinaire.

### O R D R E D E L' E M P E R E U R.

*Pou-la-lang*, Chef du Tribunal *Hiuen-ouei-che-see*, avec autorité sur le peuple & sur les gens de guerre du pays de *Mien-tien*, & de quelques autres lieux de la juridiction du

*Yun-nan*, fait honorer le Ciel, puisqu'il est soumis à ses ordres, & qu'il garde avec respect tous les usages établis, sans en enfreindre aucun. Il m'a envoyé un des principaux de son pays, pour m'apporter en tribut des éléphants, de l'or, de l'argent & quelques autres choses. J'ai reçu avec plaisir cette marque de sa soumission & de son respect; & pour lui en témoigner ma satisfaction, je lui envoie, par le retour de ses gens, de quoi le convaincre que je fais récompenser la fidélité & l'obéissance. Qu'il continue à garder & à faire garder le bon ordre dans les lieux qui sont sous sa dépendance; cela étant, tout sera tranquille. Ce n'est que pour cela que je lui donne ces ordres.

Ceux de *Lao-tchoua* n'avoient pas reconnu la Chine jusqu'au tems de la Dynastie présente (des *Ming*). La troisième année de *Young-lo* (en 1405), leur Chef envoya pour la première fois payer le tribut, & l'Empereur érigea sur les frontières un Tribunal sous le titre de *Lao-tchoua-hiuen-ouei-che-see*, c'est-à-dire, *Tribunal pacificateur ou protecteur des peuples de Lao-tchoua*. Il n'y a point d'étrangers dans le pays; tous ceux qui l'habitent sont originaires du lieu même. Ils se nourrissent & s'habillent comme à *Mou-pang*. Ils sont d'un naturel féroce; ils se font avec une aiguille, des marques par tout le corps: ces marques sont des fleurs que rien ne sauroit effacer. Ils ont des Chefs de trois ordres différens: ceux du premier ordre s'appellent *Tchao-mou-loung*; & c'est toujours un *Tchao-mou-loung* qui est à la tête du Tribunal *Hiuen-ouei-che-see*. On lui donne le titre de *Lao-tchoua-hiuen-ouei-che-see-koan*. Le lieu de sa résidence est un bâtiment spacieux & élevé: il se tient dans l'appartement d'en haut, d'où il ne descend pour qui que ce puisse être. Ses Ministres, les Magistrats, & tous ceux qui ont des affaires à traiter en sa présence, ont au bas de l'appartement leurs places

assignées chacun suivant son rang. Là, ils reçoivent les ordres qui leur sont intimés. Les étrangers ne sont pas traités plus favorablement : on leur donne des interprètes, qui leur assignent le lieu où ils doivent se placer pour avoir leurs audiences. Quand une fois ils sont placés, il ne leur est plus permis d'avancer ou de reculer d'un pouce : il faut qu'ils soient comme immobiles dans le même endroit, pendant tout le tems que dure la cérémonie.

*Mien-tien* portoit anciennement le nom de *Si-nan-y*, ou, pour mieux dire, on appelloit ceux de ce pays du nom de *Si-nan-y*, qui signifie *étrangers* (ou *Barbares*) du sud-ouest. Ces Barbares du sud-ouest avoient cinq villes principales, dont la première s'appelloit *Kiang-teou*, la seconde *Tay-koung*, la troisième *Ma-lai*, la quatrième *Ngan-tcheng-koue*, & la cinquième *Pou-kan-mien-ouang*. Les *Yuen* porterent la guerre dans ce pays, sur-tout pendant le regne de *Chun-ty*, le dernier Empereur de cette Dynastie, lequel, après l'avoir subjugué, érigea à *Pou-kan-mien-ouang* un Tribunal sous le titre de *Hiuen-ouei-che-see*, dont le ressort s'étendoit jusqu'à *Pang-ya* & toutes ses dépendances. La vingt-neuvième année de *Houng-ou* (en 1396), ceux de *Mien-tien* se soumirent enfin de leur plein gré, & l'Empereur érigea dans leur pays un Tribunal sous le titre de *Mien-tien-kun-min-hiuen-ouei-che-see*, c'est-à-dire, de *Pacificateur* ou *Protecteur général du pays de Mien-tien*, avec autorité sur le militaire & sur le civil.

Le pays de *Mien-tien* est fort vaste & très-peuplé; il y a des villes & des bourgs; les maisons sont couvertes de chaume, ou de paille; les voyageurs vont à cheval, ou sur des éléphants; on y passe les rivières sur des bateaux, ou sur de simples

radeaux. Tout ce qui vient de la part du Roi est écrit sur des feuilles d'or, ou sur des feuilles d'aréquier, ou sur des feuilles de l'arbre *pei*, suivant la qualité ou l'importance des affaires : celles qui sont essentielles & du premier ordre, sont toutes écrites sur des feuilles d'or, ou sur des feuilles de papier : il nous en vient très-peu de celles qui sont écrites sur des feuilles d'aréquier, ou sur des feuilles de l'arbre *pei*. (Le caractère chinois *pei* signifie *précieux* : je n'ai pas pu deviner quelle espèce d'arbre c'est que le *pei-chou*. *Pei-chou* signifie *arbre précieux*).

Le lieu où est le Tribunal erigé sous le nom de *Ta-tien-kun-min-hiuen-ouei-che-see* du pays de *Pa-pe*, a à l'est tout ce qui est du ressort de *Hiuen-ouei-che-see* de *Lao-ichoua* ; à l'ouest, tout le district de *Mou-pang* ; au midi, le pays de *Po-lo-man* ; & au nord, la ville de *Mong-ken-fou*. Depuis *Pa-pe*, en allant vers le nord, jusqu'au lieu où le Trésorier-Général de la Province (apparemment du *Yun-nan*) fait sa résidence, il y a trente-huit *icheng*. (Le mot *icheng* est equivoque ; il signifie le lieu où les voyageurs prennent leur repos : ainsi il peut signifier une journée, ou une demi-journée. Cependant, comme les Chinois ont un terme consacré pour désigner une journée, & ce terme est *ichan*, un *icheng* ne sera qu'une demi-journée.) Depuis le lieu où réside le Trésorier-Général de la Province jusqu'à Péking, on compte dix mille six cents quarante-cinq *lys*.

On dit que le *Hiuen-ouei-che-see*, ou Gouverneur-Général de *Pa-pe*, a huit cents femmes, qui ont chacune un endroit particulier pour apanage. (Les Chinois donnent à chacun de ces endroits le nom de village ou de hameau.) Ces femmes

font leur résidence ordinaire dans le lieu particulier qui leur est assigné, & elles le gouvernent en souveraines. C'est, ajoute-t-on, ce qui a fait donner à ce pays le nom de *Pa-pe-tsi*, qui signifie *huit cens épouses*; & par abréviation, on ne l'appelle que le pays des huit cens, *Pa-pe*.

Les *Yuen* voulurent soumettre les peuples de *Pa-pe*; mais ne pouvant pénétrer jusqu'à eux, à cause que les chemins sont très-mauvais, ils revinrent sur leurs pas : ils se contenterent d'envoyer des Députés, pour leur persuader de faire d'eux-mêmes ce à quoi on vouloit d'abord les forcer. (Il ne paroît pas que cette négociation ait eu son effet). Quoi qu'il en soit, la première année de l'Empire des *Yuen* (en 1280), on avoit erigé un Tribunal qui devoit gouverner ceux de *Pa-pe*, & auquel on avoit donné le nom de *Pape-Hiuen-ouei-che-fee*.

Sous la Dynastie présente (des *Ming*), la vingt-quatrième année de *Houng-ou*, le Gouverneur-Général du pays de *Pé-y* vint apporter le tribut; & l'Empereur érigea alors un Tribunal sous le nom de *Pa-pe-ta-tien-kun-min-hiuen-ouei-che-fee*. Ces peuples ne sont point mêlés avec les Chinois; ils sont paresseux & indolens; ils se piquent les sourcils avec des aiguilles; ils se nourrissent & s'habillent comme ceux de *Mou-pang*; ils honorent *Fo* de la même manière que ceux de *Mien-tien*; pour se saluer, ils se prennent les mains, & les mettent les unes dans les autres.

Le nom de l'endroit où réside le Tribunal erigé sous le titre de *Mong-yang-Hiuen-ouei-che-fee*, est *Hiang-pe-tcheng*. Sous les *Yuen*, la vingt-sixième année de *Tché-yuen* (c'est-à-dire, en 1289), on érigea un Tribunal avec le titre de *Mong-yuen-lou-kun-min-tsoung-koan-fou*, comme qui dirait, *ville du premier ordre; où fait sa résidence le Gouverneur-Général qui a*

*inspection sur les chemins éloignés, sur le peuple, & les gens de guerre de Mong-yang.* (La ville de *Mong*, autrement dite *Mong-yang*, est apparemment la Capitale de ce pays).

La quinziesme année de *Houng-ou*, premier Empereur de la Dynastie des *Ming*, c'est-à-dire, en 1382, on érigea en ville du premier ordre, la ville de *Yun-yuen*, & on l'appella *Yun-yuen-fou*. La onzieme année du même *Houng-ou* (en 1384), on érigea un Tribunal sous le nom de *Mong-yang-kun-min-hiuen-ouei-che-fee*, c'est-à-dire, *Tribunal général qui a inspection sur le civil & le militaire de Mong-yang, dont il est le protecteur*. Le peuple de ce pays est composé de gens de différentes nations. Ils sont tous, ou presque tous, d'un naturel cruel & féroce; ce qui fait qu'à la moindre dispute qu'ils ont entre eux, ils en viennent ordinairement à se couper la gorge. Le terrain est fort humide, les nuits y sont froides, & les jours fort chauds. On s'y fait des maisons avec des bambous, sur lesquels les appartemens où ils logent sont comme juchés. Ils se plaisent à habiter le long des rivières, parce qu'ils se baignent très-souvent.

## S U P P L I Q U E.

Le Chef du Tribunal erigé sous le titre de *Mien-tien-kun-min-hiuen-ouei-che-fee*, présente sa Supplique au grand Empereur, pour lui représenter ce qui suit:

Le pays de *Mien-tien*, sur lequel regne votre esclave, est très-éloigné de celui où Votre Majesté tient sa Cour. La langue que nous parlons est très-différente du Chinois, & nous manquons d'interprète pour nous faire entendre. C'est pourquoi je prie Votre Majesté d'avoir compassion de moi, & de donner ses ordres au Gouverneur de la Province du *Yun-nan*,

pour qu'il facilite la communication que nous voulons avoir avec les Chinois, & qu'il nous donne des interprètes à qui nous puissions nous faire entendre, & dont nous puissions être entendus.

### S U P P L I Q U E .

*Pou-la-lang*, Chef du Tribunal erigé sous le titre de *Mien-tien-hiuen-ouei-che-see*, présente sa très-humble Supplique au grand Empereur, pour lui exposer ce qui suit :

Sous le regne de *Houng-ou* (premier Empereur de la Dynastie des *Ming*), Sa Majesté donna un sceau particulier pour l'usage de notre Tribunal. Comme il y a bien des années qu'il sert, il est usé, & ne marque presque plus; ce qui fait qu'on peut très-aisément le contrefaire. Votre esclave a préparé quelques choses du pays, pour être offertes en tribut à Votre Majesté. Je les confierai à un des principaux de ces contrées, nommé *See-ouan*, qui les portera jusqu'à la Cour. J'espère que Votre Majesté aura compassion de lui & de nous, & qu'elle voudra bien nous donner un nouveau sceau, pour que nous puissions l'apposer à tous les ordres qui emaneront de notre Tribunal. On saura alors que les ordres qu'on intime, viennent véritablement de nous. C'est pour cette raison que nous vous faisons cette Supplique.

### O R D R E D E L' E M P E R E U R .

*Pou-la-lang*, Chef général du Tribunal erigé sous le titre de *Mien-tien-kun-min-hiuen-ouei-che-see*, fait honorer le Ciel, puisqu'il est soumis à ses ordres, & qu'il garde les usages établis; sans en enfreindre aucun. Il m'a envoyé pour tribut  
des



des éléphants & des chevaux. Cet hommage qu'il m'a rendu m'a été très-agréable. Pour lui témoigner ma satisfaction, j'ai bien traité ses Envoyés pendant tout le tems qu'ils ont été à ma Cour; je les ai comblés de présens, & je les renvoie maintenant avec honneur, pour porter à leur Maître mes ordres, & les présens dont je le gratifie. Que *Pou-la-lang* continue d'être soumis à la Chine, & la tranquillité régnera dans ses Etats; parce que, tant qu'il sera sous ma protection, personne n'osera l'inquiéter.

## O R D R E D E L' E M P E R E U R.

*See-jen-fa*, Chef général du Tribunal erigé sous le nom de *Yun-nan-ping-mien-kun-mim-hiuen-ouei-che-fee*, pour marque de son respect & de son attention à remplir ses devoirs, m'a envoyé un des principaux de son pays, nommé *Tao-lou-monge*, & quelques autres, qui m'ont offert en tribut des éléphants, des chevaux, & quelques autres choses. C'est pour témoigner ma satisfaction à *See-jen-fa*, que j'envoie d'ici un des Mandarins de l'intérieur de mon Palais, nommé *Yun-hien*, porter des présens pour lui & pour sa légitime épouse. Qu'il continue à remplir ses obligations. C'est la seule reconnoissance que j'exige de mes bienfaits.

## S U P P L I Q U E.

*Pou-la-long*, Chef général du Tribunal erigé sous le titre de *Mien-tien-hiuen-ouei-che-fee*, présente sa très-humble Supplique au grand Empereur, pour lui faire savoir ce qui suit:

Actuellement, il y a des troubles à *Mou-yang*, & je le fais savoir à Votre Majesté. Auparavant, quand il y avoit des

troubles quelque part, l'Empereur envoyoit des troupes, à la tête desquelles étoit un Général expérimenté, pour châtier les rebelles ou les mettre à la raison; par ce moyen, la tranquillité étoit bientôt rétablie dans le pays de son esclave. J'espère que Votre Majesté aura pitié de moi & de mon peuple.

#### O R D R E D E L' E M P E R E U R.

*Tao-kai-han*, Mandarin du titre de *Yun-nan*, *ouei-yuen-tcheou-tche-tcheou* (c'est-à-dire, *Tao-kai-han*, *Gouverneur de la ville du second ordre*, nommée *Ouei-yuen-tcheou*, de la *Province du Yun-nan*), pour marque de son respect & de son attention à remplir ses devoirs, m'a envoyé quelques-uns des principaux de son pays, dont le Chef, nommé *Tao-pan-ming*, m'a offert de sa part, pour son tribut, des éléphants, des chevaux, & autres choses du pays, que j'ai reçus avec beaucoup de plaisir. C'est pour lui témoigner m'a satisfaction, que j'envoie aujourd'hui *Yun-hien*, un des Mandarins de l'intérieur de mon Palais, & quelques autres, pour lui porter mes ordres, & les présens que je destine à lui & à sa légitime épouse. Qu'il continue à remplir ses obligations, & à se conformer à la volonté du Ciel en obéissant à mes ordres; qu'il ne manque pas sur-tout d'envoyer son tribut suivant l'usage. De cette sorte, tout sera tranquille dans les pays de sa dépendance. C'est pour cela que je lui fais cet ordre.

#### S U P P L I Q U E.

*Pou-la-long*, Chef général du Tribunal erigé sous le titre de *Mien tien-hiuen-ouei-che-see*, présente sa très-humble Supplique au grand Empereur, pour lui faire savoir ce qui suit :

Par un bienfait signalé du grand Empereur, on a erigé dans le pays qui est sous la domination de votre esclave, un Tribunal sous le titre de *Hiuen-ouei-che-fee*. A présent, il n'y a point de Mandarin qui puisse prendre soin des affaires qui sont du ressort de ce Tribunal. Je crains que ce défaut de Magistrat ne tourne au détriment du peuple ; c'est pourquoi je prie Votre Majesté de vouloir bien donner ses ordres au Vice-Roi, pour qu'il ait à nous pourvoir d'un Mandarin qui puisse remplir dignement sa charge dans le Tribunal *Hiuen-ouei-che-fee*.

## S U P P L I Q U E.

Le Tribunal erigé sous le titre de *Hiuen-ouei-che-fee*, présente sa très-humble Supplique à l'Empereur, à l'occasion du tribut.

Nous, vos esclaves, Mandarins dans le Tribunal *Hiuen-ouei-che-fee*, envoyons les nommés *Ta-kia-sou* & *Sa-ouan-ouen*, avec de l'or, de l'argent, des perles, des pierres précieuses de l'espece de celles qu'on appelle *œil de chat*, de l'huile de *sou-ho* (Je ne fais ce que c'est que cette huile : le caractère *sou* désigne une herbe médicinale; le caractère *ho* est le *ho* d'union), & autres choses, pour être offertes à Votre Majesté, après avoir frappé la terre du front, prosternés aux pieds de Votre Majesté. Nous espérons que vous daignerez nous regarder d'un œil favorable, & que vous recevrez le tout.

## S U P P L I Q U E.

*Tao-ho-hon*, Chef général du Tribunal erigé sous le titre de *Mien-tien-hiuen-ouei-che-fee*, & le *Hiuen-ouei Pou-la-long*, envoient de concert les nommés *Tao-mong*, *Ta-kia-sou*, &

leurs compagnons, pour porter à Votre Majesté la Lettre de vos deux esclaves, & lui faire savoir ce qui suit :

Tout ce qui est au-dessus du Ciel, tout ce qui est sur la terre, tout est à la disposition du grand Empereur. Maintenant, le *Hiuen-ouei Pou-la-long*, & le *Hiuen-ouei Tao-ho-han*, vos deux esclaves, offrent à Votre Majesté des éléphants, des chevaux, & autres choses de leur pays. Ils vous supplient de vouloir bien les accepter. Ce sera un grand avantage pour eux.

#### S U P P L I Q U E.

*Mou-pang*, *Pao-king*, *Mong-mi*, *Loung-kang*, *Tao-mong*, *Sao-yng-han*, *Soung-fa*, présentent leur très-humble Supplique au grand Empereur, pour lui faire savoir ce qui suit :

*Ngang-han-loung* & *See-ping-fa* avoient quelques pierres précieuses qu'ils tenoient de leurs ancêtres : ils nous envoient nous, vos deux esclaves, pour les offrir en tribut à Votre Majesté. Ce sera pour nous un grand avantage, si vous daignez les accepter.

(Le commencement de cette Supplique est inintelligible. Je crois qu'au lieu des deux caractères *Tao-mo g*, on doit substituer ces deux autres *Teou-mou*, qui signifient *Chefs d'un endroit*. Alors ce commencement pourroit s'expliquer ainsi : *Sao-yng-han* & *Soung-fa*, Chefs des pays de *Mou-pang*, *Pao-king*, *Mong-mi* & *Loung-kang*, présentent, &c.)

#### S U P P L I Q U E.

*Pou-la-long*, Chef du Tribunal *Hiuen-ouei-che-see* du pays de *Mien-tien*, présente sa très-humble Supplique à l'Empereur, pour lui faire savoir ce qui suit :

Tout ce qui est sous le ciel, est sous la domination du grand Empereur. Mon pere & mes ancêtres ont eu des emplois qu'ils ont tâché de remplir de leur mieux. L'Empereur leur avoit accordé des lettres-patentes , & un sceau d'or pour être apposé à tout ce qui devoit emaner du Tribunal particulier qui avoit été erigé à cet effet (c'est-à-dire, une espece de Chancellerie). L'usage de mes ancêtres étoit d'offrir en tribut au grand Empereur des ouvrages faits d'or ou d'argent, & des choses du pays. C'est un grand avantage pour moi de pouvoir les imiter.

## S U P P L I Q U E.

*Pou-la-long*, Chef du Tribunal *Hiuen-ouei-che-fee* de *Mien-tien*, présente sa très-humble Supplique au grand Empereur, pour lui faire savoir ce qui suit :

Tout ce qui est sous le ciel, appartient au grand Empereur. Notre pays de *Mien-tien* est un des plus reculés de ceux qui sont sous votre domination. Par un bienfait de Votre Majesté, j'ai à ma disposition les sceaux & les patentes du Tribunal qui a été erigé chez nous pour le bon gouvernement du peuple. C'est une faveur dont je suis très-reconnoissant.



---

# SUPPLIQUES OU LETTRES

## DE CEUX DU PAYS DE *PA-PE*.

---

### *P R E M I E R E   S U P P L I Q U E .*

*TCHAO-LAN-NA*, Mandarin du titre de *Hiuen-ouei-che* dans le Tribunal *Pa-pe-la-tien-kun-min-hiuen-ouei-che-see*, présente sa très-humble Supplique, écrite en caractères étrangers (c'est-à-dire, de son pays), au grand Empereur, pour lui faire savoir ce qui suit :

Nous, vos esclaves, avons appris que Votre Majesté venoit de monter sur le Trône : notre joie a été des plus grandes. Pour tâcher de vous en donner quelques preuves, nous avons préparé quelques choses de notre pays pour vous en faire hommage. Nous vous envoyons des cornes de rhinocéros, des dents d'éléphant, & des ouvrages en or & en argent, que nos députés auront l'honneur de vous offrir en tribut, quand ils seront arrivés à la Cour. Nous espérons que Votre Majesté aura pitié de nous, & qu'après que nos Envoyés auront fait leur commission, elle voudra bien leur accorder la permission de s'en retourner.

### *S E C O N D E   S U P P L I Q U E .*

*Ta-lan-tchang*, Mandarin du titre de *Hiuen-ouei-che* dans le Tribunal *Hiuen-ouei-che-see* de *Lao-ichoua*, présente, en caractères du pays, sa très-humble Supplique au grand Empereur, pour lui faire savoir ce qui suit :

## SUPPLIQUES ET LETTRES DE CRÉANCE. 303

Moi, votre esclave, j'envoie un des principaux du pays, & quelques autres personnes, pour porter à Votre Majesté les anciens sceaux d'or & les anciennes patentes que nous avons dans notre Tribunal. Je prie Votre Majesté d'avoir compassion de son esclave, qui est d'un pays éloigné, & de vouloir bien lui donner un nouveau sceau & de nouvelles patentes, pour servir aux mêmes usages qu'auparavant. J'espère que vous aurez la bonté de me les envoyer par le retour de mes Députés. Ce fera un grand avantage pour moi & pour tout le pays.

### TROISIEME SUPPLIQUE.

*Tao-san-pao*, Mandarin de *Hiuen-ouei-che* dans le Tribunal *Kun-min-hiuen-ouei-che-fee*, erigé dans le pays de *Tché-ly* (le caractère *iché* se lit aussi *ku*), présente, en caractères de son pays, sa très-humble Supplique au grand Empereur, pour lui faire savoir ce qui suit :

Depuis le regne de *Young-lo*, nous avons un Tribunal dans notre pays; & depuis ce tems nous n'avons jamais manqué d'envoyer le tribut. Nous devons nous acquitter cette année du même devoir : c'est pourquoi j'ai député le nommé *Nai-ty* & ses compagnons, pour aller à la Cour offrir à Votre Majesté des éléphants, des chevaux, & autres choses du pays. J'espère que Votre Majesté faisant attention que nous sommes vos esclaves, d'un pays éloigné, elle voudra bien nous regarder d'un œil favorable. Je la supplie de permettre à mes gens de s'en revenir aussi-tôt après qu'ils auront fait leur commission.

### QUATRIEME SUPPLIQUE.

*Tao-lan-na*, Mandarin du titre de *Hiuen-ouei-che*, dans le Tribunal erigé sous le nom de *Yun-nan-pa-pe-ta-tien-kun-min*,

*Hiuen-ouei-che-see* (c'est-à-dire, de *Gouverneur-Général*, avec autorité sur le militaire & le civil de tout le pays de Pa-pe, qui est sous la juridiction de la Province de Yun-nan), envoie les nommés *Pan-koan-han*, *Mai-no* & *Lan-fi-ouan*, qui sont des principaux Chefs du pays, pour porter à Votre Majesté ma très-humble Supplique, écrite en caractères du pays.

Moi, votre esclave, je renvoie par ces Députés les anciens sceaux d'or & les anciennes patentes dont j'étois muni. Je prie Votre Majesté d'avoir compassion de son esclave, qui est d'un pays éloigné, & de vouloir bien lui donner un nouveau sceau d'or & de nouvelles patentes, pour qu'il puisse s'en servir aux mêmes usages qu'auparavant. J'espère que vous aurez la bonté de me les envoyer par le retour de mes Députés. Ce sera un grand avantage pour moi, votre esclave, & pour tous les pays qui sont sous ma domination.

#### C I N Q U I E M E   S U P P L I Q U E .

*Pan-koan-han*, *Nai-no* & *Lan-fi-ouan*, Envoyés par *Tao-lan-no*, Mandarin de *Hiuen-ouei-che* dans le Tribunal erigé sous le nom de *Yun-nan-pape-ta-tien-kiun-min-hiuen-ouei-che-see*, présentent leur très-humble Supplique au grand Empereur, pour lui faire savoir ce qui suit :

Nous, vos esclaves, avons apporté les anciens sceaux, les anciennes médailles d'or (1), & les anciennes patentes que

(1) Je ne fais pas ce que c'est que la médaille dont il est parlé. Je l'avois confondue, dans les autres Suppliques, avec les sceaux; en les relisant, je me suis aperçu qu'outre les sceaux, il y étoit parlé d'un *pay*. Or, *pay* signifie médaille.

Apparemment que cette médaille est un ornement à l'usage du Chef, ou peut-être des principaux du pays, pour leur concilier le respect des Chinois limitrophes & de leurs propres gens. Si dans la suite j'acquiers des lumières sur ces



## ET LETTRES DE CRÉANCE. 305

nous avons remis au Tribunal que cela concerne. Nous supplions très-humblement Votre Majesté d'avoir compassion de nous, & de vouloir bien nous faire donner de nouveaux sceaux, de nouvelles patentes, & une médaille nouvelle. Ce fera un grand avantage pour nous & pour notre pays.

### SIXIÈME SUPPLIQUE.

*Nai-pi* & ses compagnons, envoyés par le *Hiuen-ouei-che* du pays de *Ka-ty*, pour offrir le tribut, présentent leur très-humble Supplique au grand Empereur, pour lui exposer ce qui suit :

Nous, vos esclaves, lorsqu'autrefois nous sommes venus pour apporter le tribut, nous avons offert à Votre Majesté deux éléphants, & Votre Majesté nous donna en récompense, cent pieces de soie du premier ordre. Cette année, nous avons offert également deux éléphants, & on ne nous a donné que quatre-vingts pieces de soie. Les éléphants que nous avons offerts cette année ne sont pas inférieurs à ceux que nous offrîmes autrefois; ils sont également bons & d'une grandeur égale; la récompense devoit, ce me semble, être la même. C'est pourquoi nous osons supplier Votre Majesté de vouloir bien faire ajouter vingt pieces de soie aux quatre-vingts que nous avons déjà reçus. Ce sera un très-grand avantage pour nous.

### SEPTIÈME SUPPLIQUE.

*Nai-ty-nai-pou*, *Houo-teou*, *Tchao-pa* & les autres Envoyés par le *Kun-min-hiuen-ouei-che-fee* de *Pa-pe-tq-tien*, pour pay, j'en parlerai de nouveau, pour en donner l'explication. Si la chose en valoit la peine, je me donnerois quelques mouvemens

pour tâcher de m'en procurer la connoissance exacte; mais ce n'est pas ici mon objet.

apporter le tribut, présentent leur très-humble Supplique au grand Empereur, pour lui faire savoir ce qui suit :

Nous, vos esclaves, voulant nous conformer à l'ancien usage, nous sommes venus chargés d'offrir à Votre Majesté le tribut pour ceux de notre pays. Il consiste en deux éléphants à dents qui se croisent, & douze chevaux de couleur tirant sur le noir, & en dix morceaux de pierre précieuse rouge (je crois que ce sont des rubis) pesant en tout vingt onces. Nous supplions Votre Majesté d'avoir compassion de nous, & de recevoir le tout. Nous la prions encore de nous permettre de retourner promptement dans notre pays. Ce sera un grand avantage pour nous.

#### HUITIEME SUPPLIQUE.

*Pan-koan-han* & ses compagnons, envoyés par le Gouverneur-Général ayant inspection sur les soldats & sur le peuple qui sont dans le district du Tribunal *Hiuen-ouei-che-see*, du pays de *Pa-pe-la-tien*, soumis lui-même à la juridiction de la Province du *Yun-nan*, présentent leur très-humble Supplique au grand Empereur, pour lui faire savoir ce qui suit :

Nous, vos esclaves, avons apporté les anciens sceaux, les anciennes médailles & les anciennes patentes, que nous avons remis au Tribunal que cela concerne. Nous espérons de la bonté de Votre Majesté qu'elle voudra bien nous faire donner de nouveaux sceaux, de nouvelles patentes, & de nouvelles médailles, que nous puissions emporter avec nous lors de notre retour, afin que tout cela serve à nous concilier le respect & l'obéissance de ceux que nous gouvernons, & que nous puissions, comme auparavant, envoyer notre tribut sans obstacle. Ce sera un grand avantage pour nous.

## NEUVIÈME SUPPLIQUE.

L'interprète *Pou-han-tao* & ses compagnons, envoyés par le Gouverneur-Général ayant inspection sur les soldats & sur la peuple qui sont dans le district du Tribunal *Hiuen-ouei-che-see*, du pays de *Pa-pe-ta-tien*, présentent leur très-humble Supplique au grand Empereur, pour lui faire savoir ce qui suit :

Nous, vos esclaves, sommes venus pour supplier Votre Majesté de vouloir bien nous faire donner de nouvelles patentes, de nouvelles médailles, & de nouveaux sceaux marqués au coin de *Kia-tsing*. (C'est le nom du regne de *Che-tsoung*, douzième Empereur de la Dynastie des *Ming*, qui monta sur le trône l'an de l'ère Chrétienne 1522, & qui fut remplacé par *Mou-tsoung*, en 1567.) Cela nous conciliera le respect & l'obéissance de ceux que nous gouvernons. L'année prochaine nous apporterons les anciennes médailles, les anciennes patentes & les anciens sceaux. Nous osons nous flatter que Votre Majesté ne dédaignera pas de nous accorder la grace que nous lui demandons. Ce sera un très-grand avantage pour nous.

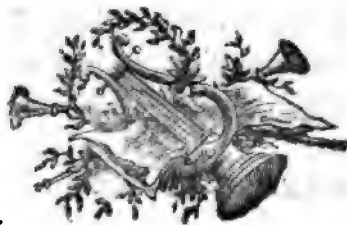
## DIXIÈME SUPPLIQUE.

*Tao-san-pao*, Gouverneur-Général ayant inspection sur les soldats & sur le peuple qui sont dans le district du Tribunal *Hiuen-ouei-che-see*, du pays de *Ku-ly*, envoie sa très-humble Supplique, à laquelle il appose son sceau, pour faire savoir au grand Empereur ce qui suit :

Moi, votre esclave, je suis un étranger d'un pays éloigné, j'avois envoyé un des principaux du pays, nommé *Tao-men-kie*, pour offrir à Votre Majesté mon tribut, qui consistoit en deux éléphants, quatre chevaux, quelques vases d'or & d'argent,

## 308 SUPPLIQUES ET LETTRES DE CRÉANCE.

& plusieurs autres choses. Mes Envoyés étant arrivés sur les terres qui sont du district de *Koui-tcheou*, ont eu à essuyer mille difficultés; on a refusé de leur fournir des hommes, des chevaux, & les autres secours dont ils avoient besoin pour fournir leur longue route; par tout où ils passoient, on exigeoit d'eux des présens; & on ne leur accordoit le passage, & ce dont ils avoient besoin, qu'à ces conditions onéreuses, auxquelles ils n'avoient pas lieu de s'attendre: ce qui est cause du retard involontaire du tribut que j'envoyois. Je supplie Votre Majesté de vouloir bien ne pas nous imputer une faute dont nous ne sommes point coupables, & d'avoir compassion de moi & de mes gens. Ce sera un grand avantage pour nous tous.



---

# PARALLELE DES MŒURS ET USAGES DES CHINOIS,

AVEC les Mœurs & Usages décrits dans le  
Livre d'Esther;

*Extrait d'un Commentaire sur ce Livre, par feu M. CIBOT,  
Missionnaire à Péking.*

---

## AVERTISSEMENT.

*M. CIBOT, à qui le Recueil des Mémoires Chinois a tant d'obligations, & qui a terminé sa vie il y a déjà plusieurs années, nous avoit fait passer, assez long-tems avant sa mort, un Commentaire sur le Livre d'Esther, où il explique le sens littéral & historique de divers passages de ce Livre, relatifs aux mœurs & aux usages, en les comparant aux mœurs & aux usages des Chinois.*

*« Plus nous lisons, dit-il, les Livres Chinois anciens  
» & modernes, plus ce qui nous avoit embarrassé autre-  
» fois dans l'étude de l'Ecriture Sainte nous paroïssoit*

» aisé à entendre. Et en effet, les Chinois touchant aux  
» premiers siècles d'après le déluge, par leurs Traditions,  
» leurs Livres & leurs mœurs, on devoit y trouver des  
» explications satisfaisantes de bien des choses que nous  
» ne voyons que sous un faux jour, & qui nous paroissent  
» tout autres qu'elles ne sont, quand nous les jugeons  
» d'après les Livres des Grecs & des Romains, ou d'après  
» nos mœurs & nos préjugés », &c.

*Son Commentaire est trop étendu pour pouvoir entrer en entier dans notre Recueil, auquel, à quelques egards, il est étranger; mais nous en détacherons les morceaux qui nous paroîtront propres à faire connoître les mœurs & les usages observés en Chine dans la plus haute antiquité, leurs rapports avec les mœurs & usages des anciens Chinois, & les traces qu'on en retrouve encore aujourd'hui chez les Chinois modernes.*



I.

## FÊTE DONNÉE PAR ASSUÉRUS,

LA TROISIÈME ANNÉE DE SON REGNE,

*Comparée aux Fêtes des Souverains de Chine.*

LE Livre d'Esther commence par la description de la fête qu'Assuérus donna la troisième année de son règne (1) : espèce de Cour Plénière, où tous les Grands de ses vastes États furent invités, & où fut admis le peuple même de sa Capitale. Ce fut probablement à la fin du deuil qu'il portoit depuis la mort du Roi son père (2); & cela est conforme aux usages observés en Chine dans tous les tems : le deuil d'un père & d'une mère y dure trois ans. Nulle différence à cet égard (dit le savant Missionnaire dont nous allons transcrire les paroles); nulle différence, selon le *Tchang-yong*, entre le peuple, les Grands & l'Empereur; tous le gardoient avec la même rigueur.

Cette coutume est consignée dans les annales, & remonte jusqu'au commencement de la Monarchie. Il est dit dans le chap. 2 du *Chou-king*, que le peuple pleura la mort de *Yao*, comme on pleure celle d'un père ou d'une mère, & porta le deuil pendant trois ans. On lit dans le chap. 3 du *Li-ki* : on sert son Prince comme son père; ils sont également chers & respectables : voilà le devoir. Voilà aussi pourquoi on porte le deuil de trois ans pour son Prince. Il est inutile d'observer que toute la Cour portant le deuil du Prince, on ne peut pas imaginer que

(1) *Tertio anno Imperii sui fecit grande convivium.* (Esther, cap. 1, vers. 5.).

(2) On croit communément que Assuérus est le même que Atarxerx Longue-main, qui succéda à son père Xerxès, environ trois cents soixante-cinq avant Jésus-Christ.

son successeur s'en dispensât; mais il est essentiel d'observer que ce tems de deuil étoit pour lui un tems de solitude & de retraite, & qu'il laissoit à ses Ministres tous les soins du Gouvernement.

Le *Chou-king* atteste que *Kao-tsong* passa ces trois années non-seulement sans se mêler des affaires (ce qui n'a plus lieu depuis bien des siècles, que pour ce qui est de représentation), mais même sans parler à ses Ministres & à ses Grands. Les Empereurs les moins scrupuleux n'ont jamais osé donner des fêtes avant le tems du deuil fini. *Tai-ting*, de la seconde Dynastie, ne s'observant pas assez sur cet article, *Y-yn*, que son pere lui avoit donné pour premier Ministre, chassa d'auprès de lui tous les Grands, & le tint enfermé dans une maison qu'il lui avoit fait bâtir près du tombeau de son pere. Ce fait, un des plus singuliers dont il soit parlé dans l'histoire des peuples, donne une grande idée de la haute antiquité, quand on lit tout ce qui y a trait dans le chapitre *Tai-kia* du *Chou-king*. !

Si l'Asie occidentale, comme il est très-croyable, suivoit ces loix antiques du deuil, les fêtes que donna Assuérus ne pouvoient avoir lieu qu'à la troisième année de son regne. Il est sûr que bien long-tems avant Assuérus, on avoit réduit les trois années de deuil à vingt-sept mois d'abord pour les Princes, & puis pour les particuliers. Cette maniere d'expliquer la loi, qui est conforme à la maniere de compter les années de la vie (car on dit ici d'un enfant qu'il a trois ans, lorsqu'il n'a réellement que vingt-cinq mois); cette maniere de compter, dis-je, mérite que les Chronologistes y fassent attention, sous peine de se tromper dans leurs calculs, si elle avoit lieu en Occident. Nous les avertissons encore que les Chinois attribuent l'année entière au Prince qui l'a commencée; son successeur ne compte celles de son regne que de la suivante.

La



La fête que donna Assuérus à la fin de son deuil, ressemble à ces festins publics que les Chinois nomment *yen-yen*, & qui, chez eux, datent de la plus haute antiquité. Les *Kings* & les Annales en distinguent plusieurs especes. Les uns étoient des repas de parenté, & n'étoient que pour la Famille Royale comme famille : car chacun y étoit placé selon son âge & son degré de parenté ; les autres étoient des festins religieux, qui se faisoient immédiatement après les grands sacrifices, & où l'on servoit la chair des victimes & tous les fruits, légumes & vins des offrandes. Ceux-ci étoient des festins de politique & de cérémonie, pour les Princes feudataires ou étrangers ; ceux-là étoient des régals d'étiquette à certains jours de l'année, comme le premier jour de l'an, le jour de la naissance du Prince, &c. Mais les grands *yen-yen*, ou repas d'état prescrits par la loi, étoient, 1°. ceux que l'on donnoit dans tout l'Empire aux vieillards & aux citoyens qui se distinguoient par leurs vertus & leurs services ; 2°. ceux que l'Empereur & tous les Princes de l'Empire donnoient dans leurs capitales, après les examens ou littéraires ou militaires ; 3°. ceux qu'on faisoit après les grandes chasses, ou à la fin de la guerre, avant de se séparer ; 4°. enfin, ceux que l'Empereur devoit aux Princes feudataires, tributaires ou étrangers, qui venoient à sa Cour. Outre ces *yen-yen*, il y en avoit encore d'extraordinaires, soit pour les grandes cérémonies aux Ancêtres, soit lorsque l'Empereur montoit sur le trône, soit à sa soixantième, soixante-dixième, &c. année, soit enfin lorsque l'Empire jouissoit d'une profonde paix, & que l'abondance régnoit par-tout.

Les Lettrés de toutes les Dynasties donnent de grands eloges à tous ces *yen-yen*, qui contribuoient puissamment, selon eux, à resserrer les liens de la société civile, à maintenir la subordination, & à inspirer aux Princes les sentimens de bienfaisance

& de paternité, qui avoient fait tant aimer les premiers Chefs de la grande Famille de l'Empire. Cependant les *yen-yen* des vieillards & des citoyens distingués par leurs vertus & par leurs services, sont ceux qu'ils louent avec plus d'effusion de cœur. C'est en faisant allusion à ces *yen-yen*, que Confucius dit aux Princes, dans le Traité de la Piété filiale, *un million de cœurs vous tiendra compte de ce que vous aurez fait pour un seul de vos sujets.*

Nous l'avouons candidement, il est impossible de n'être pas attendri en lisant ce que dit le *Li-ki*, du festin (1) des vieillards. Ils y étoient rangés selon leur âge, & l'étiquette avoit des distinctions qui augmentoient pour les plus vieux. L'Empereur, qui présidoit à cette grande fête, en habits de cérémonie, *leur découpoit lui-même les viandes, servoit différens plats, leur présentoit la coupe, & les invitoit à boire.* (*Li-ki*, chap. 22.) Ce fut sur-tout par la pompe & la solennité du repas des vieillards, que les Empereurs de la Dynastie des *Han* réussirent à consoler les peuples des pertes qu'ils avoient faites dans la grande révolution qui changea l'ancien Gouvernement. *Kang-hi* dit aux Princes ses enfans, dans son *Kia-yu* : « J'ai pris occasion de ma soixante-tième année pour donner un *yen-yen* aux vieillards, & je les ai fait servir par les Princes mes fils & mes petits-fils. Cette distinction, accordée à leur grand âge, est devenue une illustration pour toutes leurs familles. Mes Grands me voyant admettre ainsi à ma table plusieurs centaines de mes sujets, & leur donner une fête, en ont tous été ravis de joie, l'allégresse & le contentement étoient peints sur tous les visages. Combien parmi ces bons vieillards à qui cette faveur a adouci

(1) L'Empereur régnant a donné depuis peu un de ces festins. Voyez-en la description dans le tome XII de ces Mémoires, p. 511 & suiv.

» les chagrins de leur caducité ! Ils s'en retournoient comblés  
 » de joie , se faire voir à leurs familles , & ils recommençoient  
 » la fête en en racontant les circonstances. On les respecta  
 » davanrage , on les soigna avec plus de zele : & j'aurai contri-  
 » bué à augmenter la piété filiale des enfans , & à conserver la  
 » vieillesse des peres ».

Assuérus invita à la fête les plus braves d'entre les Perses, les premiers d'entre les Mèdes, les Gouverneurs des Princes, &c. Tel fut le concours dont parle le *Chi-king*, lorsqu'il dit : « Comme on voit les fleuves précipiter leur course vers la mer, & lui porter le tribut de toutes leurs eaux, ainsi les Princes de l'Empire viennent de toutes parts pour rendre hommage à l'Empereur ». Ces paroles, selon les interprètes, ont trait à la grande assemblée des Princes de l'Empire à *Lo-yang*, lorsque *Tching-ouang* l'eut bâtie, & en eut fait la capitale de l'Empire; elles développent bien, à ce qu'il nous paroît, ce que le texte sacré ne fait qu'insinuer; car ces grandes assemblées des Princes étoient toujours accompagnées de *yen-yen*.

Comme le Gouvernement féodal de la haute antiquité est peu connu au-delà des mers, nous remarquerons en passant, que, selon le *Li-ki*, « tous les Princes devoient envoyer un Député à l'Empereur, pour rendre compte de leur administration : tous les trois ans, un Ambassadeur venoit recevoir ses ordres sur la promotion des Officiers qu'il nommoit, & lui faire agréer ceux que le Prince avoit choisis; & tous les cinq ans, ils venoient eux-mêmes en personne lui rendre hommage ». Outre cela, les Princes s'assembloient extraordinairement, 1°. quand il s'agissoit de déclarer la guerre, soit à un Prince de l'Empire, soit à un Prince étranger; 2°. quand on érigeoit une nouvelle Principauté, ou quand l'Empereur changeoit sa Capitale; 3°. quand il falloit nommer un successeur à un

Prince mort sans héritier. Le *Li-ki* ajoute que quand tout l'Empire étoit en paix, les Princes & l'Empereur s'entre-visitoient en signe d'union & d'amitié.

Voici qui est plus singulier : selon le même *Li-ki*, les Princes dont les Etats étoient limitrophes, pouvoient se visiter les uns les autres une fois tous les ans ; ce qui s'appelloit *la petite entrevue* ; mais ils devoient se visiter de trois en trois ans, & c'étoit *la grande entrevue*. Ce que dit le *Li-ki* sur ces entrevues, nous paroît digne d'attention. « Lorsqu'un Prince arrive sur les frontières, le Prince » qu'il vient visiter lui envoie un Mandarin pour le recevoir : quand » il approche de la Capitale, un *Tai-fou* (c'est un des premiers » Officiers) est député pour le complimenter sur les fatigues » du voyage. Le Prince lui-même vient le recevoir en dedans de » la première porte du Palais, & le conduit dans la grande » salle d'audience ; là, il reçoit ses présens, en le saluant pour » lui marquer sa sensibilité. Il lui dit qu'il s'abaisse beaucoup de » venir ainsi le visiter..... Si le Prince qui visite, manque au » cérémonial, celui chez qui il est, ne se trouve pas au *yen-yen*, » pour lui faire sentir sa faute, &c. ».

Remarquons en passant, que les anciens Chinois se faisoient beaucoup de présens par des vues bien respectables, à en juger par les *King* & par la doctrine de l'Ecole de Confucius. Les Chinois d'aujourd'hui en font encore beaucoup, & paroissent avoir mieux compris que bien des peuples, qu'ils sont une espèce de supplément & de représentation de la communauté des biens, qui est le premier lien des cœurs. Le Prince qu'on venoit visiter faisoit, à son tour, des présens plus magnifiques encore que ceux qu'il avoit reçus. Le *Tchong-yong* en fait un devoir à l'Empereur. Outre les présens qu'on faisoit au Prince étranger, on lui donnoit un logement, on lui faisoit sa table, & on fournissoit abondamment tout ce qui étoit nécessaire pour

les gens de sa suite. *Les Anciens*, dit le Li-ki, *qui vivoient si frugalement, n'épargnoient rien pour faire honneur aux étrangers, & les traitoient avec magnificence.*

Que les Savans examinent si la grande fête que donna Assuérus ne fut pas précédée par l'hommage solennel de tous les Princes de son vaste Empire. Nous serions très-portés à le croire, sur les autres ressemblances que nous voyons entre ce qui se pratiquoit alors en Chine. Voici ce que dit le Li-ki (art. 14), sur l'hommage que les Princes rendirent à *Tchingouang*, dont nous avons parlé tout-à-l'heure, lorsqu'il les convoqua dans sa nouvelle ville de *Lo-yang*.

« *L'Empereur, la hache d'armes au côté, étoit debout, le visage*  
 » *tourné vers le midi* (dans la salle du trône, placée sur une plate-  
 » *forme élevée & ouverte au midi, à l'Orient & à l'Occident,*  
 » *vers les grands escaliers de marbre par lesquels on y montoit);*  
 » *les Princes du premier ordre étoient sur les degrés de l'est, le*  
 » *visage tourné au nord-ouest; ceux du second ordre, sur les degrés*  
 » *de l'ouest, le visage tourné au nord-est; ceux du troisième ordre,*  
 » *à la porte (de la Cour) de l'est, le visage tourné vers le nord-*  
 » *ouest; les Princes du quatrième ordre, à la porte de l'ouest, le*  
 » *visage tourné vers le nord-est; les Ministres étoient sur les degrés*  
 » *du midi, dans la rampe du milieu, le visage tourné vers le nord;*  
 » *les neuf Princes des Barbares de l'Orient, étoient hors de la*  
 » *porte orientale, le visage tourné vers le nord-est; les huit*  
 » *Princes des Barbares du midi, étoient hors de la porte méridio-*  
 » *nale, le visage tourné vers le midi; les six Princes des Barbares*  
 » *de l'Occident étoient hors de la porte occidentale, le visage*  
 » *tourné vers le nord-est; les cinq Princes des terres septentrio-*  
 » *nales étoient hors de la porte du nord, le visage tourné vers le*  
 » *midi; les Gouverneurs des neuf Theou (ou Provinces)*  
 » *étoient hors de la porte qui répond à la salle du trône, le visage*

» tourné au nord-est; les Gouverneurs des quatre Nations étrangères y étoient selon la coutume qu'ils ont de se trouver aux » grands jours ». Le *Li-ki* ne dit point en quoi consistoit la cérémonie de l'hommage; mais on fait qu'elle consistoit, comme aujourd'hui, à frapper neuf fois la terre du front.

Le but de la fête d'Assuérus (1) étoit d'étaler sa magnificence. Les Lettrés Chinois, qui parlent contre le luxe & contre le faste en citoyens & en hommes d'Etat, distinguent dans les *yen-yen* ce que l'Empereur doit à la majesté, à l'élévation & à la gloire du Trône, de ce qui n'est que vanité, faste & ostentation. Autant ils applaudissent à ce qui se pratiquoit sous les premières Dynasties, pour donner à ces fêtes cet éclat qui annonce la puissance suprême du Souverain des Princes, autant ils déclament avec force contre les profusions inconsidérées de plusieurs Empereurs des Dynasties des *Han*, des *Tsin*, des *Leang*, &c. Dans les *yen-yen*, comme celui dont parle le texte sacré, on servoit tout ce qu'on connoissoit alors de plus exquis en viandes de boucherie, venaison, gibier, poissons, légumes & fruits. Le *Tcheou-li* dit qu'il y avoit neuf services, & qu'on servoit jusqu'à cent plats différens. Mais il est remarquable que chacun y étoit servi plus ou moins magnifiquement & abondamment, selon son rang. Les plats des tables des Princes étoient d'or, les coupes de pierre de *yu*, &c. « Des convives innombrables, dit *Lieou-tchi*, étoient assis avec une symmétrie au » goût, qui ajoutoit à la beauté du coup-d'œil que formoient les » habits de cérémonie dont ils étoient revêtus. Les tables étoient » couvertes de vases précieux & de mets exquis; le vin étoit » porté dans des urnes d'or, &c. ». La musique & la danse faisoient partie de la pompe des *yen-yen*. On voit dans les

(1) *Ut ostenderet divitias gloria regni sui*, &c. Cap. 1, vers. 4.

Livres des Anciens qu'il y avoit jusqu'à quatorze cens musiciens. Le nombre des danseurs étoit proportionné. Celui des convives devoit être bien considérable, puisque outre les Princes de l'Empire, les Princes étrangers, tous les Officiers de leur suite, & tous les Grands de la Cour y étoient invités.

Les Lettrés disent des choses fort curieuses sur la manière dont l'Empereur témoignoit sa satisfaction aux Princes, leur donnoit des avis, ou même leur faisoit des reproches, par la symphonie, les chansons ou les danses qu'il choisissoit; mais comme les Livres sur la musique & sur la danse des Anciens sont perdus, ils ne s'accordent pas dans l'explication : chacun cite des autorités qui prouvent le fait, mais n'en expliquent pas le comment. Ce qu'on y voit de plus clair, c'est que les Anciens avoient l'art d'unir les instrumens, les voix & la danse, pour donner plus de force à la parole par l'harmonie des vers, la modulation du chant, l'accord des instrumens, & les mouvemens figurés & compassés de la danse.

Voici comme en parle le *Li-ki* (art. 18) : « Les objets extérieurs affectent différemment le cœur de l'homme, selon » qu'ils lui plaisent ou l'intéressent, & que les sens lui en rendent » les impressions plus ou moins vivement. Ces impressions se » manifestent au dehors par la voix & la parole, qui sont » les interprètes du cœur. Les sons de la voix sont différens, » selon la passion qui se meut. La voix d'un homme affligé est » mourante & larmoyante; celle d'un homme en colère est » rude & terrible, &c. Les paroles de la joie sont vives & » pleines de saillies; celles de l'amour sont molles, tendres, » & comme étincelantes de sentimens, &c. La poésie imite » ces variétés dans la parole, & la musique celles de la voix.... » Mais comme la parole & la voix ne peuvent rendre qu'im- » parfaitement les sentimens du cœur, la nature met dans les

» regards, dans le maintien & dans les gestes & les mouvemens  
 » des membres une action qui y supplée, la danse les imite.  
 » Si nos anciens Rois ont fait tant d'accueil à la poésie, à la  
 » musique & à la danse, ce n'étoit pas pour flatter l'imagina-  
 » tion, les oreilles & les yeux; mais pour instruire les peuples,  
 » régler leurs passions & les conduire dans les sentiers de la  
 » droite raison..... La musique dont on régaloit les Princes,  
 » étoit proportionnée à leur mérite & à leurs talens; elle étoit  
 » d'autant plus majestueuse, que leurs talens étoient plus  
 » relevés..... La danse étoit réglée sur l'état des affaires du  
 » peuple : s'il étoit mal gouverné & opprimé, il n'y avoit qu'un  
 » petit nombre de danseurs dans un grand espace; s'il étoit  
 » heureux, les chœurs des danseurs étoient très-nombreux dans  
 » un petit espace ».

On voit, dans le même article, que la danse, la musique  
 & les vers, dans les grandes cérémonies aux Ancêtres des *Tcheou*,  
 étoient une représentation de la manière dont *Ou-ouang* avoit  
 conduit sa grande entreprise de détrôner l'infame *Tcheou*, de  
 se faire couronner Empereur, & de rétablir l'ordre & la tran-  
 quillité dans l'Empire.

Comme le *Chi-king* a conservé plusieurs des chansons qu'on  
 chantoit dans les *yen-yen*, nous avons cru qu'on seroit bien  
 aise de voir la traduction de quelques-unes. Le Lecteur doit  
 se souvenir qu'elles ont été faites neuf cens ans au moins avant  
 Jésus-Christ.

I. « Le cultivateur offre des corbeilles de fruits à l'ami qui  
 » le visite dans son jardin. Princes illustres, qui êtes venus à  
 » la Cour, que pourrai-je vous offrir? Acceptez ces chars  
 » avec leurs attelages; acceptez ces robes en broderie, avec  
 » leurs ornemens..... Un verd gazon emailé de fleurs,  
 » annonce au loin l'abondance des eaux de la fontaine qui  
 » l'arrose :



» l'arrose : ainsi la pourpre & la richesse de votre train, vos  
 » étendards & votre suite, tout publie votre magnificence &  
 » votre bonté..... Quel plaisir pour moi de voir la pompe  
 » de votre entrée ! Que le bel ordre qui y régnoit étoit frap-  
 » pant ! que la musique en étoit majestueuse ! le bruit même  
 » de vos chars & l'allure de vos courriers annonçoient des  
 » héros. La pourpre brilloit sur vos personnes d'un éclat nou-  
 » veau..... Autant vous témoignez de respect au fils du  
 » Ciel, par votre empressement à venir à sa Cour, & par  
 » la richesse de vos habits de cérémonie, autant il est sensible  
 » à vos sentimens & brûle de vous témoigner les siens. Le  
 » nombre & la grosseur des branches d'un arbre font sa gran-  
 » deur, & son feuillage sa beauté : ainsi êtes-vous la force de  
 » l'Empire ; ainsi les Sages & les Guerriers qui vous envi-  
 » ronnent, en font la gloire..... La barque qui est à l'ancre  
 » dans le port, peut y être encore agitée par le mouvement  
 » des flots : pour vous, Princes illustres, l'estime du fils du  
 » Ciel ne vous fera trouver ici que des plaisirs & des hon-  
 » neurs. La joie qu'il a de vous voir est entière ; puisse la  
 » vôtre l'égalér » !

II. « Tel qu'on voit le fleuve *Lo* couler avec majesté ses  
 » vastes & profondes eaux, ainsi notre auguste Monarque, le  
 » casque en tête, vêtu d'une cotte de pourpre, s'avance à  
 » la tête de ses légions, & inspire également le respect &  
 » l'amour..... Tel qu'on voit le fleuve *Lo* remplir toute  
 » la largeur de son canal, & rouler avec majesté ses vastes  
 » & profondes eaux ; ainsi se montre aux yeux le plus grand  
 » Prince du monde. Que l'épée qui pend à son côté soit à  
 » jamais la défense de l'Empire, & la gloire de son auguste  
 » Maison..... Tel qu'on voit le fleuve *Lo* croître sans cesse,  
 » & rouler avec majesté ses vastes & profondes eaux ; ainsi,

» grand Prince, iront toujours croissant votre gloire & vos  
 » vertus. O que de succès & de prospérités le Ciel vous pré-  
 » pare ! puissent-ils se perpétuer de siècle en siècle, & faire le  
 » bonheur de nos derniers neveux » !

La première de ces chansons est l'éloge des Princes de l'Em-  
 pire, qu'on chantoit dans le *yen-yen* de la première entrevue;  
 la seconde est à la louange de l'Empereur, dans le *yen-yen* qui  
 suivoit l'exercice de la flèche. Il est inutile d'avertir que ces  
 chansons étoient faites pour la circonstance, & qu'on ne peut  
 plus sentir ce qui étoit ironique, allégorique, ou avoit trait à  
 l'état des affaires. Les Commentateurs ne débitent que des  
 conjectures, sur lesquelles on ne peut pas faire foi. Malgré  
 cela, ces chansons font connoître ces siècles reculés. Cette  
 raison nous détermine à donner la traduction de deux autres.  
 La première est pour un grand *yen-yen*, comme celui d'Assuérus.  
 Les Princes qui la faisoient chanter, apparemment par leur  
 musique, y témoignent leur sensibilité à l'Empereur. L'autre  
 est pour le *yen-yen* qu'un Prince donnoit à un autre Prince, qui  
 étoit venu le visiter.

I. « C'est dans les airs, c'est loin de la terre que le *fang-*  
 » *lou* se joue, & déploie ses ailes peintes des couleurs de l'iris.  
 » Tel est notre auguste Monarque; il ne veut de plaisir que  
 » ceux que le Ciel avoue..... Le *fang-lou* vole d'une aile  
 » légère, & fait briller la blancheur de son beau plumage;  
 » ainsi notre Prince, jusques dans ses délassemens, fait luire  
 » cette grandeur d'ame & cette sagesse d'où découle notre  
 » félicité. Tous nos Royaumes sont à l'ombre de sa puissance;  
 » tous leurs Princes doivent leurs vertus à ses exemples. Roi  
 » de son cœur, il commande à ses passions, il règne sur elles :  
 » son héroïsme est son ouvrage. La coupe en main, il boit  
 » avec nous un vin précieux. Faveur touchante ! grace flat-

» teuse! son affabilité en augmente le prix, & nous répond de  
» notre bonheur ».

II. « Le cerf pousse des cris de joie à la vue des herbes  
» odoriférantes dont il aime à se repaître; & moi je sens avec  
» transport la présence de l'hôte illustre qui honore ma table....  
» Que le *kin* & le *che* (ce sont deux instrumens de musique)  
» racontent mon alégresse par leurs doux sons. Qu'on présente  
» les soies (il étoit d'usage d'offrir des présens à son hôte); c'est  
» mon ami, c'est mon guide dans les voies de la vertu, qui  
» m'honore de sa visite.....

» Le cerf pousse des cris de joie & bondit à la vue des  
» herbes odoriférantes dont il aime à se repaître : une hôte chéri  
» honore ma table, & réfléchit sur moi l'éclat dont brillent ses  
» vertus. Rien ne lui coûte pour le bien public. Les sages eux-  
» mêmes doivent le prendre pour leur modèle. Versez, versez-  
» lui du vin; puisse-t-il être aussi agréable à son palais, que sa  
» chère présence à mes yeux!....

» Le cerf pousse des cris de joie, il bondit & tressaille à la  
» vue des herbes odoriférantes dont il aime à se repaître. Que  
» je suis heureux d'avoir un hôte si illustre à ma table! Que  
» tout retentisse des sons harmonieux du *kin* & du *che*. Chan-  
» tons, buvons, que tout exprime la douce joie que lui doivent  
» nos cœurs ».

Selon le Livre d'Esther (1), la fête d'Assuérus dura cent quatre-vingts jours. Quelque vanité qu'eût Assuérus, elle n'auroit pas tenu à l'ennui d'une fête si long-tems prolongée. Les plaisirs de cette espèce s'usent vite, & se changent en ennui. Il nous paroît que les cent quatre-vingts jours marquent en général la durée de la fête, & doivent s'entendre en ce sens,

(1) *Multo tempore, centum videlicet & octoginta diebus.* (Ibid.)

que tous les Princes, Gouverneurs des Provinces, Grands & Seigneurs se succédèrent les uns aux autres; au moins en étoit-il ainsi sous les anciens *Tcheou*. Quoique les annales n'articulent pas clairement la durée des grands *yen-yen* pour l'avènement d'un Empereur à la Couronne, on conclut assez bien de plusieurs circonstances, que les Princes qui venoient lui rendre hommage, avoient un certain tems pour se rendre à la Cour. Outre qu'il n'auroit pas été d'une bonne politique de les rassembler tous dans la Capitale, qui n'étoit pas grande, vu sur-tout la nombreuse suite qu'ils traînoient après eux, & le vuide dangereux qu'ils auroient laissé dans toutes les Provinces à la fois; il étoit à propos de ne pas mettre l'Empereur dans le cas de mortifier plusieurs Princes, par l'impossibilité où il auroit été de leur accorder une entrée & une entrevue particulières à leur arrivée. La distance des lieux & les accidens inévitables suffisoient pour qu'ils ne pussent pas être tous rendus au même tems, ou s'attendre assez les uns les autres, pour être tous rassemblés à la fois. A proportion qu'ils arrivoient, ils faisoient leur entrée, offroient leurs présens, rendoient leur hommage, étoient régalez par la Cour, & se succédoient ainsi les uns les autres : ce qui n'empêchoit pas qu'il n'y eût de grands *yen-yen*, où ils se trouvoient en grand nombre.

Nous sommes d'autant plus confirmés dans cette maniere d'expliquer le Texte sacré, que, 1<sup>o</sup>. il est d'usage ici qu'on donne des *yen-yen* distingués aux différens Princes ou Envoyés qui viennent ici rendre hommage à l'Empereur; comme cela est arrivé cette année pour les Coréens, les Eleuthes, &c. quoiqu'ils fussent tous à Péking à la fois;

2<sup>o</sup>. Les grandes fêtes, comme celle du *Ouan-cheou*, ou de la soixantieme, soixante-dixieme, quatre-vingtieme année de l'Empereur, sont censées durer un an, en ce sens, que les

Gouverneurs, Vice-Rois, &c. des Provinces, qui doivent tous venir à la Cour féliciter Sa Majesté & lui offrir leurs présens, s'y rendent en différens tems, quoique le grand nombre y soit toujours rendu pour les jours des grandes solemnités & fêtes de la Cour;

3°. Le *Ouan-cheou*, qui ne dure que vingt-huit jours à proprement parler, parce que les Tribunaux ne sont fermés, les Mandarins en habit de cérémonie, la Cour en fête, &c. que pendant ce tems-là, dure réellement un an, par l'exemption des impôts, par les différentes graces qui se succèdent, comme une promotion extraordinaire des Docteurs, des Mandarins, &c.; par l'attention des Tribunaux à dissimuler ou assoupir toutes les affaires qui annoncent le trouble, le mécontentement, le désordre; par un soin plus marqué pour adoucir au peuple le joug des Loix; par les recherches qu'on fait des vertus & des actions éclatantes des simples citoyens; par les précautions du Ministère pour prévenir, finir ou suspendre toute guerre, &c.

Combien de pareilles fêtes seroient utiles, si on entroit bien dans l'esprit de leur institution! L'Empereur accorde la grace de tous les crimes qui sont pardonnables, & diminue la peine des autres. Il faut que l'abondance, la paix & le bon ordre règnent dans tout l'Empire. Un Mandarin est censé en Chine ne savoir pas gouverner le peuple, lorsqu'il se commet de grands crimes dans son district; parce que s'il étoit équitable, bienfaisant & attentif, il les préviendrait. Mais si ces désordres arrivoient dans une année de *Ouan-cheou*, c'est une faute dont la honte rejaillit sur l'Empereur. Il est dit dans le *Chou-king*, que si l'Empereur gouvernoit ses peuples avec sagesse, & faisoit fleurir la vertu dans l'Empire, les peuples les plus barbares s'empreseroient à venir lui rendre hommage. En conséquence de cette assertion, qui est un article de la croyance politique de la

Chine, rien ne flatte tant les Empereurs que la venue des Ambassadeurs & des Princes étrangers.

Vers le tems où le festin finissoit (1), Assuérus invita à un nouveau festin qui devoit durer sept jours, tous les habitans de sa Capitale depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Observons à ce sujet que les Capitales dans l'antiquité n'étoient ni si grandes ni si peuplées qu'elles l'ont été depuis. On voit très-clairement que sous la Dynastie des *Tcheou*, dans le tems où vivoit Assuérus, la Capitale n'étoit guere composée que de la maison de l'Empereur, des Officiers de ses Domaines, des Tribunaux pour les affaires générales de l'Empire, des ouvriers qui travailloient dans les ateliers du Palais, & des Marchands qui vendoient le superflu des tributs que recevoit l'Empereur, en grains, en soie, en pelleteries, &c. Les villes en général n'ont commencé que fort tard à s'agrandir & à se multiplier. Il a fallu une révolution générale dans le Gouvernement, qui n'a eu lieu que peu-à-peu dans les derniers tems de la Dynastie des *Tcheou*, par la multitude des Principautés & des Fiefs qu'on érigea. *Tsin-chi-hoang*, qui détruisit cette grande Dynastie & donna de nouvelles loix à la Chine, fut le premier qui fit refouler la multitude dans les villes, en portant la servitude dans les campagnes. Les guerres des Princes feudataires entre eux, avoient commencé à réunir plus de monde dans les places frontieres & dans les Capitales de leurs petits Etats; mais les Colons étoient toujours dispersés dans les campagnes, & ne formoient que de petits hameaux, au milieu desquels on trouvoit, de distance en distance, des especes de bourgs, où demeuroient les Artisans & les Marchands, à

(1) *Cumque implerentur dies convivii, invitavit omnem populum qui inventus est in Susan, à maximo usque ad minimum; & jussit septem diebus convivium preparari. Cap. 1, vers. 3.*

cause des marchés qui s'y tenoient de tems en tems. Les terres qui appartenoient à l'Etat jusqu'à *Tchin-chi-hoang*, étant devenues des patrimoines & des héritages, les grands terriers vinrent dans les villes jouir en paix de leurs possessions, & commencèrent ce que nous appellons la bourgeoisie. Les Colons, qui ne pouvoient se résoudre à cultiver pour d'autres les terres dont ils avoient été les maîtres & les possesseurs, vinrent aussi s'y réfugier, & y augmentèrent le nombre des Artisans, des Marchands & des domestiques.

Suze, du tems d'Assuérus, étant une nouvelle Capitale (1), soit que ce Prince l'eût bâtie, soit qu'il n'eût fait qu'y transporter sa Cour, il nous paroît fort vraisemblable qu'elle étoit médiocrement peuplée; & quand même on en supposeroit les habitans nombreux, un *yen-yen* donné à tous, n'étonneroit pas un Chinois. Sans remonter même jusqu'au dernier Empereur de la première Dynastie, qui, au dire de *Han-fei-tsé*, de *Kouan-tsé*, &c. fit creuser un étang, qu'il remplit de vin, & charger de viandes cuites les arbres d'un bois, pour régaler le peuple de sa Capitale; sans s'arrêter à ces narrations fabuleuses, ou du moins pleines d'exagérations, comme le prétendent les critiques: ce Chinois ouvreroit les annales, & montreroit que dans le tems même où les villes étoient le plus peuplées, plusieurs Empereurs ont donné des *yen-yen* comparables à celui d'Assuérus.

La seconde année, *Yuen-fang*, soixante-dix-huit ans avant Jésus-Christ, *Tchao-ty* des *Han* ayant pris le bonnet viril, donna un *yen-yen* à deux cens mille convives, & fit distribuer à tout le peuple de la Capitale de la viande de bœuf, du vin, & une piece de toile par tête. *Ouen-ty*, plus d'un siècle auparavant, en prolongea une semblable pendant cinq jours; puis,

(1) *Quando sedit in folio regni sui, Susa civitas regni ejus exordium fuit.* Cap. 1, vers. 2.

la dix-huitième année de son règne (297 ans avant Jésus-Christ), il l'étendit à toutes les villes de l'Empire. Ces fêtes, dont on trouve tant d'exemples sous cette Dynastie & sous quelques Empereurs des deux suivantes, épuisèrent les trésors de l'Empire : aussi sont-elles assez universellement blâmées par les Lettrés. Il n'y a qu'un petit nombre de Sages qui aient su remarquer que la politique les avoit commandées, pour gagner le peuple à qui il falloit adoucir la désolation d'avoir perdu les terres qu'il cultivoit à son profit dans l'ancien Gouvernement, & dont il n'étoit plus que le cultivateur manœuvre & mercenaire. C'étoit pour tromper sa douleur que les *Han* avoient entrepris des guerres étrangères, porté tant d'arrêts foudroyans contre le luxe, rétabli les honorifiques que l'Antiquité avoit décernés à la vieillesse, & multiplié ainsi les *yen-yen* dans les villes. S'ils avoient été faits avec plus d'économie, disent ces Sages, ils auroient pu avoir un bon effet, & ôter aux mécontents la ressource toujours présente de profiter de la misère du peuple pour aigrir les impatiences de la douleur, & l'entraîner dans la révolte. « Quand le peuple jouit en paix des douceurs de la » vie, dit *Tchin-tse*, le feu de la sédition ne sauroit prendre » ni à la ville ni dans les campagnes, quelle que soit la main » qui en porte le brandon, & quand même elle l'auroit allumé » sur l'autel. Le peuple est fidèle, tandis qu'il n'est pas opprimé; » il fait, mieux qu'on ne peut le lui dire, que qui cherche » à l'engager dans la révolte, est un scélérat, qui ne promet » de lui ôter ses fers qui l'accablent, que pour en tenir le » premier chaînon. Aussi n'est-ce que son désespoir & l'excès » de sa misère qui le jettent dans la sédition, que son amour » naturel pour ses maîtres lui fait détester ».

C'est pour séduire le peuple & donner le change à sa fidélité, que tous les nouveaux Fondateurs de Dynastie ont pris à tâche  
de



de gagner les cœurs par leur popularité, par leur exactitude à faire rendre la justice, par des exemptions d'impôts, par leur frugalité & par des *yen-yen*. Cela est sensible dans les Annales, où l'on ne voit guere de ces grands *yen-yen* que dans une révolution, ou lorsque les circonstances la faisoient craindre. L'an 1368, *Tai-tsong*, Fondateur de la dernière Dynastie, ayant détrôné *Tchi-tching* de celle des *Yuen*, donna un grand *yen-yen* à tous les Mandarins de robe & d'épée des six premiers ordres, & l'annonça par une déclaration qui commence ainsi : *De simple particulier habillé de toile (pou-y), je suis monté sur le trône par le choix visible du Tien.*

Le reste de cette piece singuliere, digne d'un vrai ami des hommes, par la maniere dont *Tai-tsong* y parle de son zele pour la gloire de la nation, des pensées de sa tendresse pour le peuple, qui l'occupent jour & nuit, est un hommage solennel rendu à la probité naturelle de l'homme, & une preuve très-humiliante de la maniere dont s'en jouent les scélérats. *Tai-tsong* la finit par dire qu'il a cru devoir donner une fête à ses Officiers, pour récompenser leurs travaux passés & leur accorder quelque délassement. Il falloit ce *yen-yen* pour gagner les Mandarins de la Capitale ; & cet exorde pour adoucir au peuple la vue d'une fête à la suite de la crise sanglante d'une révolution précédée par toutes les horreurs de la famine & de la peste.

Quelques années après, ce même Empereur fit bâtir cinq grandes galeries à double étage, sur la rive du *Kiang*, pour donner un grand *yen-yen* aux Mandarins & au peuple. C'est ainsi que commence la déclaration qui l'annonçoit : *La paix & la tranquillité règnent dans les pays immenses qui environnent les quatre mers. J'ai songé à prendre quelque divertissement avec mon peuple, &c.* Il s'agissoit de donner une idée de

sa Cour aux Ambassadeurs de Tamerlan , qui lui avoit envoyé des tapis , des étoffes , des sabres , des cuirasses , des casques , & lui faisoit proposer un traité de commerce , auquel il n'avoit garde de consentir. Nous avons insisté sur tout cela , afin qu'on profite des vues que donne l'Histoire Chinoise pour interroger celle de l'ancienne Perse sur le pourquoi du festin d'Assuérus. Il ne paroît pas qu'on y ait assez songé. Quant à sa durée & au grand nombre des convives , qui a étonné quelques calculateurs , si ce que nous venons de raconter , d'après les Annales de Chine , ne les contente pas , nous les prions d'observer que , quoique la France ne puisse pas être comparée , pour l'étendue , à l'Empire de la Chine , Louis XIV a entretenu plus de trois cens mille hommes de troupes réglées pendant plusieurs années , & plus de cent vaisseaux de ligne. Qu'ils calculent combien il auroit pu donner de *yen-yen* avec les dépenses extraordinaires qu'il lui en coûta.

Le nombre des *sept jours* fixés pour la durée de ce festin , est remarquable : il est consacré en Chine par les usages & par la façon de parler de la plus haute antiquité : encore aujourd'hui , quoiqu'on ne compte pas par semaines , & que le Calendrier civil & ecclésiastique soit purement lunaire , on ne laisse pas de mettre dans le Calendrier Impérial , des caractères qui correspondent toujours aux sept jours de la semaine. Si on ne peut pas prouver , faute de monumens , que cet usage soit de la haute antiquité , on ne peut pas dire non plus quand il a commencé , au moins ne l'avons-nous trouvé nulle part , quelques recherches que nous ayons faites. Voici ce qui peut y suppléer. Il est dit dans l'*Y-king* : *Vous viendrez honorer (ou plutôt adorer) de sept jours en sept jours. Sée-ma-tien* parle d'un sacrifice au *Chang-ty* tous les sept jours. Le *Li-ki* indique un jeûne de *sept jours* avant les grands sacrifices. Selon le

*Li-ki* encore, à la mort de l'Empereur on fermoit le marché pendant sept jours ; ce n'étoit que le septieme jour qu'on le mettoit dans la bierre, &c. Les anciens Ecrivains se servent du mot *sept jours*, comme nous de celui de semaine. Le *Li-ki* dit, en parlant de Confucius, *étant tombé malade, il mourut au bout de sept jours*. Le *Mei-ki* dit, à l'occasion d'un certain breuvage, que quand on en avoit bu, on en conservoit le parfum pendant sept jours. *Han-tsée*, parlant de la pierre d'hirondelle, dit, *on jeûne sept jours, puis, &c.* On lit dans le *Hong-chou*, *il arriva dans sept jours.... sept jours auparavant, &c.* Les Annales des *Han*, dans la vie de *Loang-hong*, disent en parlant de sa femme, *elle étoit depuis sept jours dans sa maison, & Hong ne lui avoit rien dit*. Le *Kang-mou*, cité dans le *Lieou-tchi-hong-chou* dit, en parlant du Calendrier, *le septieme jour après le commencement du printemps, est le King-tchi; quatorze jours après, le Tsin-ming; vingt-un jours après, le Li-hia, &c.* On voit dans *Yen-tsée*, que le Comte *Kin* (il étoit contemporain d'Assuérus) donna un festin à sa Cour durant sept jours. (Voyez *Y-che*, liv. 72.) Le nombre de *sept jours* est encore aujourd'hui un nombre d'etiquette pour plusieurs cérémonies & rites. Nous invitons les curieux à voir ce que disent les Etymologistes Chinois sur le nombre *sept*, & sur les variantes plus que singulieres de l'ancien caractère dont on se servoit pour l'écrire. Il est impossible de ne pas reconnoître dans la maniere dont les anciens se servoient de ce nombre, que la tradition y avoit attaché des idées religieuses; aussi le *Lieou-chou* dit que *c'est un nombre d'un merveilleux qui embarrasse*. Un Chinois, en effet, doit être fort embarrassé aujourd'hui pour expliquer pourquoi il signifie un homme pur, d'une vertu solide, qui fait la vraie doctrine, &c. Si nous avons fait ces remarques, ce n'est pas pour expliquer

le Texte sacré, qui est très-clair & très-aisé à concilier avec ce que nous savons des anciens peuples de l'Asie occidentale; c'est pour faire voir que la Chine se rapproche, plus qu'on ne croit communément, des anciennes nations, dans tout ce qui touche aux traditions primordiales.

Le lieu du festin fut l'entrée des jardins & des bois (1) plantés & cultivés par le Roi lui-même. Assuérus avoit de vastes & magnifiques jardins au milieu de sa Capitale. Tels sont encore ceux de l'Empereur de la Chine à Péking. On peut juger de leur étendue par la carte de cette ville, que la Société Royale de Londres a insérée dans ses Mémoires. En comparant ce qui est dit de ceux des plus anciens Empereurs de la troisième Dynastie, avec les jardins de l'Empereur régnant aujourd'hui, nous voyons qu'ils étoient aussi vastes, & placés ainsi au cœur de la ville; ce qui forme une probabilité, ou du moins une vraisemblance pour ceux d'Assuérus. Voici ce qui aidera encore plus à s'en former une juste idée, & suppléera à ce qui nous manque sur l'Histoire des jardins qui environnoient les Palais des Princes dans l'antiquité, & sur la manière dont ces Palais étoient distribués.

1°. Réunissant tout ce qu'on trouve dans les plus anciens monumens sur le Palais de Yao, il en résulte qu'on avoit planté plusieurs allées d'arbres à la porte d'entrée qui étoit tournée au midi, & que c'étoit sous ces allées qu'on attendoit l'audience. Cette entrée donnoit sur une grande cour qui avoit deux portes latérales, une à l'Orient, & l'autre à l'Occident; au fond étoit la porte par où Yao entroit dans sa maison, derrière laquelle étoit le marché; dans le milieu de la cour, s'élevoit une plate-forme de trois pieds de haut, & toute de terre; on y montoit par trois marches de gazon, pour entrer

(1) *In vestibulo horti & nemoris.* (Ibid.)

dans la salle d'audience, qui étoit ouverte aux quatre rhumbs de vent, nord & sud, est & ouest; elle n'avoit que du chaume pour toit, &, comme dit *Hei-issé*, on ne songeoit pas à ôter l'herbe que la pluie faisoit croître dessus. Selon le *Chi-pen* & le *Lun-yu*, ce fut l'Empereur *Yu* qui bâtit le premier Palais, & donna à sa demeure un air de grandeur plus digne du Souverain. C'est tout ce qu'on en fait : il faut descendre jusqu'à la troisième Dynastie pour trouver des détails. Ce que les Historiens racontent des Palais que bâtirent *Kia*, *Tcheou* & même *Tching-tang*, se borne à des généralités qui ne présentent aucune idée développée.

20. Le *Tcheou-li*, le *Li-ki* parlent, en plusieurs endroits, du Palais des Empereurs de la troisième Dynastie. Il occupoit à-peu-près le tiers de la ville; & le tiers de ce terrain étoit un jardin du côté de l'Occident : mais comme les cinq premières cours & leurs bâtimens étoient moins larges que les six *kong* de l'Empereur & les six *mei* de l'Impératrice qui terminoient le Palais, il y avoit encore un petit jardin du côté de l'est, le long de ces cours. La première, qui se nommoit *de la porte élevée*, étoit plantée d'arbres; la seconde, dite *des salles & des palais*, étoit celle où étoient les salles des Ancêtres; la troisième, nommée *la cour des cérémonies*, étoit celle où s'arrêtoient les Princes étrangers, & où étoient les Receveurs de la Cour & plusieurs Bureaux; la quatrième, qu'on nommoit *la cour des audiences*, étoit environnée des logemens des grands Officiers, & des salles d'audience des Ministres; la cinquième enfin, s'appelloit *la cour du chemin*, parce que c'étoit la dernière pour entrer dans la demeure de l'Empereur, & celle par où il passoit pour venir à la salle du trône, qui étoit au milieu sur une plate-forme, & avoit quatre portes, comme celle du Palais de *Yao*.

3°. Si on compare le plan & la distribution du Palais d'aujourd'hui avec cette description, on verra qu'il a été bâti sur le modèle de celui des *Tcheou*, mais plus dans le grand & avec plus de magnificence. Tout y annonce véritablement la grandeur, la puissance, la richesse & la majesté d'un Empereur. Quoique les bâtimens qui environnent les cinq cours du Palais d'aujourd'hui ne soient qu'en bois, les couleurs, la dorure, le vernis & la beauté des tuiles jaunes, vertes & violettes dont ils sont couverts, répondent si bien à leur largeur & à leur élévation, que le coup-d'œil en est également majestueux & imposant. La première cour a huit cents soixante-dix pieds de large, sur mille deux cents de longueur; la seconde, deux cents cinquante sur trois cents trente-quatre; la troisième, deux cents cinquante sur neuf cents quatre-vingt-seize; la quatrième, quatre cents cinquante sur quatre cents; la cinquième, où est la salle du trône, quatre cents cinquante sur trois cents soixante. Les jardins sont à l'Occident, aujourd'hui comme du tems des *Tcheou*, & sont immenses, comme on le peut voir dans la carte de Londres dont nous avons parlé. Comme du tems des *Tcheou*, il y a un jardin à l'est, le long des premières cours.

Nous faisons cette remarque, parce qu'elle justifie nos conjectures, & qu'on ne peut pas s'imaginer en Europe comment tout touche ici à la plus haute antiquité, & se rapproche d'elle dans les choses où il semble que les révolutions des siècles auroient dû causer plus de changemens. Les Lettrés Chinois n'ont pas oublié cette réflexion, & prouvent très-bien que les murs de la ville, la muraille jaune, les fossés & les murs du Palais, l'enceinte de la demeure propre de l'Empereur, correspondent parfaitement aux agrandissemens successifs dont parle l'Histoire. Dans les premiers tems, l'Empereur avoit sa maison au milieu de la colonie, & attenante à la salle où l'on

s'assembloit pour les affaires. Cette salle n'étant pas assez vaste pour les grandes assemblées, on y fit quatre portes, & la multitude se tint autour, dans la cour. Voilà l'origine de la salle du trône. La colonie s'étant répandue dans les terres, on augmenta la maison de l'Empereur de tout le logement nécessaire pour sa famille. Ses Officiers & ses aides se logerent auprès, & on l'environna d'un fossé & d'une muraille, pour être en sûreté contre les surprises des mutins & des rebelles qui s'étoient jettés dans les bois pour se soustraire au sceptre des loix. L'Empire s'étant agrandi par les progrès de la population, & la Famille Royale s'étant accrue elle-même, on garda cette première enceinte pour elle, & pour les Tribunaux où étoient les tributs & les registres publics. Les Marchands, les ouvriers qui s'étoient attachés à la Cour, & les Officiers qui étoient de service, se rangerent tout autour de cette grande enceinte, dans les endroits que n'occupaient pas les jardins & les terres de l'Empereur, & s'y environnerent d'un mur pour leur sûreté. Cette enceinte ne suffisant plus quand la Cour fut devenue la Capitale d'un grand Empire, on bâtit de nouvelles maisons tout autour, on les aligna en rues pour la commodité publique, & on s'y environna de murailles, qu'on fit plus fortes & plus hautes à proportion que l'état des affaires exposoit à y être attaqué. Ce plan de Capitale une fois trouvé, on l'a suivi depuis. Du reste, nous ne prétendons pas en faire un reproche aux Anciens : c'étoit le besoin qui l'avoit tracé, & le besoin est le guide le plus sûr dans nos inventions.

Pour revenir maintenant à ce que le Texte sacré dit du Palais & des jardins d'Assuérus, il nous paroît que ce que nous avons dit des Palais des Chinois, doit aider à l'expliquer d'une manière également vraisemblable & satisfaisante : car il y a bien des difficultés à placer les jardins d'Assuérus derrière son Palais, comme

celui des Tuileries; au lieu qu'en disant qu'il étoit à l'occident d'une des grandes cours, comme ceux de Chine, & que les bâtimens qui servoient de vestibule, étoient ceux qui bordaient la cour de ce côté, ou la cour elle-même, tout se concilie d'autant plus aisément (comme on peut le voir sur le plan de Péking), que les deux premières cours sont hors des murailles du Palais, que la seconde est immense & a servi souvent à de grandes cérémonies, & qu'enfin c'est par cette cour qu'on va dans les jardins sans sortir du Palais.

Les jardins des Empereurs ne furent d'abord que les terres voisines de leur demeure, qu'on leur cultivoit par corvées, pour qu'ils pussent vaquer plus librement aux soins du Gouvernement. On se borna d'abord à les cultiver avec plus de soin & de propreté, pour témoigner son affection au pere de la patrie : on y portoit ce qu'on trouvoit de plus curieux en plantes, en arbres & en grains. On y ajouta ensuite les canaux & les bassins, qui pouvoient en mieux faciliter la culture. La maison de l'Empereur & le nombre de ses Officiers s'étant augmentés peu-à-peu, le peuple fut chargé de leur entretien, & on ne mit plus dans ses terres que des fruits & des légumes; mais le séjour de l'Empereur étant devenu une ville, & cette ville ayant été placée dans l'endroit dont l'abord étoit plus facile & plus commode, & le séjour plus sain, on lui porta des fruits & des légumes des endroits où ils réussissoient le mieux. La difficulté d'ailleurs d'avoir dans une ville un terrain aussi vaste que celui de ses premières terres, l'ayant obligé de se contenter d'un moindre espace, on chercha à le dédommager du sacrifice qu'il faisoit au public, en embellissant ses jardins & en y mettant tout ce qui pouvoit les agrandir, en variant les points de vue. Les Empereurs se lassant peu-à-peu des soins, des travaux & des sollicitudes du  
Gouvernement,



Gouvernement, ils s'en déchargèrent sur leurs Ministres, & occupèrent leur oisiveté du soin de chercher des plaisirs, & de les varier. Le luxe fut leur ressource : comme ils vouloient se cacher du public, ils se bornerent d'abord à embellir leurs appartemens, à se procurer des meubles précieux & d'un travail plus recherché, à orner tous les endroits qui étoient plus près d'eux. Un desir satisfait en allumoit cent autres. Leur demeure devint un Palais magnifique & immense. Il falloit que leurs jardins y correspondissent : on les orna, mais peu-à-peu, & par-là on en conserva le premier plan.

Il y a eu autrefois en Chine des jardins de vingt, trente & quarante lieues de circonférence, où l'on avoit rassemblé tout ce que l'Empire entier & les pays voisins ont de plus curieux, de plus beau & de plus singulier en arbres, arbrisseaux, plantes, fleurs, rochers, pierres, coquillages, terres, sables, ainsi qu'en poissons, oiseaux & animaux ; & ces immenses jardins, où l'on trouvoit une infinité de palais, cabinets, ponts, galeries, portiques, &c. étoient entretenus & ornés si follement, que quand les feuilles des arbres tomboient, on en substituoit d'autres de soie, avec des fleurs artificielles parfumées. Les idées d'Europe ne sauroient atteindre aux effrayans excès que l'Histoire reproche à quelques Empereurs. *Licou-sun*, après avoir copié, d'après les Anciens, ce que racontent les Historiens de ceux de *Yang-ty*, de la Dynastie des *Soui*, termine ainsi sa citation : « Ce Prince voluptueux fut égorgé peu d'années après » dans sa Capitale ; & ces jardins, qui avoient coûté tant de » dépenses ; de crimes & d'oppressions, ont été anéantis, de » manière qu'il n'en reste plus aucun vestige. On dit seulement » qu'ils étoient dans un endroit aujourd'hui désert, plein de » marais, & où l'on ne trouve que des herbes sauvages. Les » Historiens n'en ont conservé le souvenir, que pour livrer ce

*Tome XIV.* V v

» misérable Prince à l'exécration & aux mépris de tous les  
 » siècles. Hélas ! hélas ! pourquoi les hommes sont-ils ? pour-  
 » quoi ont-ils élevé des trônes ? On dit que c'est pour couler  
 » ensemble une poignée de jours , en pratiquant la vertu  
 » Quelle horrible folie de donner dans de pareils excès , pour  
 » rendre les peuples malheureux , creuser des précipices sous  
 » ses pieds , & vouer son nom aux mépris & à la haine de  
 » toutes les générations » ! (*Ta-hio-hien-y-pou*, liv. 89.)

Le luxe des jardins a été si fatal à tant d'Empereurs & de Dynasties , qu'il s'est fait craindre , & est regardé depuis bien des siècles comme un écueil qu'on ne sauroit éviter de trop loin. Voilà ce qui a mis dans les jardins des Empereurs , cette noble & naïve simplicité , qu'on ne prise pas assez au-delà des mers. On y sent le besoin pressant de favoriser , d'encourager , d'éclairer & d'étendre l'agriculture ; & on ferme les yeux , je ne dis pas seulement sur la perte de tant de terres excellentes qui ne sont occupées qu'à produire des fleurs & à donner de l'ombre , mais même sur cette multitude de cultivateurs qui sont occupés à ratifier des allées , à tondre des charmilles & à arroser de stériles boulingrins. *Ouen-ry* , de la Dynastie des *Han* , & plusieurs autres Empereurs , ont eu la sagesse de rendre à l'agriculture une partie de leurs jardins de promenade & de délassemens.

*Assuérus* avoit fait dresser de tous côtés des tentes magnifiques (1). En Chine , les grands *yen-yen* qu'on donne aux Princes étrangers & à leurs Ambassadeurs , sont toujours sous des tentes faites exprès , qu'on tend dans les jardins. Ces tentes sont belles , vastes , & plus ou moins magnifiques , selon que l'Empereur veut plus ou moins faire honneur à ceux à qui il accorde un *yen-yen*. Quand le nombre des convives est

(1) *Pendebant ex omni parte tentoria*, &c. Ibid. vers. 6.

grand, on unit plusieurs rangs de tentes, & on en forme comme une galerie immense, qui a des bas-côtés; mais on est rarement dans ce cas. La tente du *yen-yen* est environnée d'une grande enceinte de toiles peintes, proprement tendues en murailles. On y entre par des portes de toiles peintes aussi, auxquelles on arrive par une avenue proportionnée & symétrisée. Les Chinois entendent très-bien ces sortes de décorations; elles sont toutes assorties ou plus au moins de magnificence de la tente; & plus riches, plus chargées d'ornemens, selon qu'elle l'est plus ou moins elle-même. La tente est toujours tournée au midi. Quand l'Empereur préside au *yen-yen*, à la tête des Princes & des Grands de sa Cour, il est au fond de la tente, sur une estrade couverte de tapis magnifiques, & où l'on monte par trois grands escaliers. La partie de la tente qui la couvre, est plus élevée & beaucoup plus richement ornée que le reste, en dehors comme en dedans.

Nous avons cherché quelle pouvoit être l'origine des tentes dans les *yen-yen*; nous n'avons rien trouvé d'assez clair & d'assez articulé pour oser l'affirmer; mais il nous paroît qu'elles ont commencé à être en usage dans les festins que l'Empereur donnoit aux Princes & aux Grands, pendant les chasses générales, qui étoient si fréquentes sous les premières Dynasties. Comme les salles & les appartemens du Palais n'étoient pas assez vastes dans les premiers tems pour les *yan-yen* qu'on donnoit aux Princes qui venoient aux grands jours, on se servoit de tentes. Tout ce que nous trouvons de plus clair dans les *King* là-dessus, c'est ce que dit le *Tchéou-li* sur le soin que doivent avoir les Officiers de faire faire des tentes doublées de soie, & que le vent ne puisse pas pénétrer. Il est dit dans un autre endroit, quand les Princes viennent à la Cour, on aura soin de tirer les tentes des magasins, pour les tendre dans

la cour des cérémonies. Au reste , on trouve dans *Tso-tchi* , que les Princes *Tchao-kong* & *Ngei-kong* donnerent de grands repas sous des tentes à leurs Cours ; & on les voit en usage sous les *Han* , jusques-là que l'Empereur *Vou-ty* fit bâtir un Palais en tentes le long du lac *San-hou* , pour donner une fête aux Reines.

Mais pourquoi avoir conservé l'usage de se servir de tentes pour les *yen-yen* ? Parce qu'il étoit établi ; parce que les plus grandes salles du Palais ne sont pas assez vastes pour les grands *yen-yen* , dans lesquels les Chinois font également magnifiques & rigoureux observateurs de toutes les loix de l'étiquette & du cérémonial ; parce que les *yen-yen* entraînent une foule de préparatifs qui blefferoient la majesté de l'appareil impérial , causeroit de l'embarras dans les audiences , & troubleroit le profond silence qui y regne. D'ailleurs , la politique soupçonneuse de l'Asie ne laisse pas entrer la multitude dans l'intérieur du Palais , & il seroit au-dessous de l'Empereur de recevoir des convives dans une cour d'entrée. Enfin , quand l'Impératrice elle-même donne un *yen-yen* , comme nous verrons dans le moment , il faut que l'intérieur du Palais soit libre. Ces raisons étoient également dans les mœurs des Perses , & répandent quelque jour , à ce qu'il nous paroît , sur ce qui étonne le plus les nôtres dans le Texte sacré.

Voici de quoi achever de dissiper les étonnemens & les défiances. L'Empereur *Kang-ty* , de la Dynastie des *Soui* , voulant donner idée de sa magnificence & de ses richesses à des Ambassadeurs Tartares qui étoient venus apporter le tribut de leurs Maîtres , donna un *yen-yen* à cent mille Mandarins , & à tout le peuple de la Capitale. Soit pour sauver l'étiquette des tentes , soit pour s'accommoder à la circonstance , on imagina de rendre des toiles colorées d'une maison à l'autre

dans toutes les grandes rues : les tables étoient au milieu , & les façades des maisons étoient cachées par des tentures de soie. Comme il y avoit de distance en distance des chœurs de symphonie & de voix , des théâtres de baladins , des pyramides de viandes & de fruits & des fontaines de vin , ces bons Tartares , à qui on affecta de faire traverser toute la ville pour les conduire au grand *yen-yen* , disoient entre eux , que la Chine étoit *le vestibule des immortels*. Les Historiens Chinois , au contraire , parlent de ces fêtes , comme les nôtres de la bataille de Poitiers , ou du massacre de la Saint Barthélemi. Leurs Poètes sont presque tous des Juvenals en matière de luxe.

La description des tentes qu'Assuérus avoit fait préparer , ressemble à celle des tentes des *yen-yen* (1). « On avoit tendu de tous  
» côtés des tapisseries de fin lin de couleur de bleu-céleste &  
» d'hyacinthe , qui étoient soutenues par des cordons de fin lin  
» teints en écarlate , qui étoient passés dans des anneaux d'ivoire  
» & attachés à des colonnes de marbre. Des lits d'or & d'argent  
» étoient rangés en ordre sur un pavé de porphyre & de marbre  
» blanc , qui étoit embelli de plusieurs figures avec une admirable variété ». La magnificence des tentes des fêtes Chinoises , n'est pas moindre. Comme le jaune citron est la couleur Impériale , les cordons des tentes sont de cuivre doré pour l'ordinaire. Nous disons de cuivre doré , parce qu'ils ont été en fil d'or plusieurs fois pour les fêtes extraordinaires. Alors le dehors & le dedans de la tente étoient assortis à cette folle magnificence. Tout y étoit de satin ou de brocard , & les pomeaux avec leurs aigrettes répondoient à ce luxe. Nous avons infinué plus haut , que le *Lî* ou cérémonial Chinois , fait , du plus ou moins de grandeur &

(1) Cap. 1 , vers. 6. Traduction de Sacy.

de richesse des tentes des *yen-yen* ; une espèce de thermomètre auquel on mesure l'honneur que fait Sa Majesté Impériale aux convives. Or, comme Assuérus vouloit déployer toute sa magnificence, il est hors de doute qu'on surpassa tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors en ce genre. *Les hommes sont si peu conséquens* (dit Fang-tchi), *que les Princes trouvent plus de facilités pour ruiner l'Etat, que pour y procurer & y maintenir l'abondance.* Ceux qui ont voyagé dans l'Asie occidentale, savent que dans l'Inde, en Perse & en Turquie, le luxe a l'adresse d'employer d'aussi grandes sommes à orner une tente, qu'un appartement. La tente du fameux *Kou-li-kan* étoit brodée en perles ; les pomeaux qui soutenoient les aigrettes étoient garnis de diamans & de rubis ; les clous même qu'on fichoit en terre pour la tendre, étoient d'or massif, comme nous l'a assuré un témoin oculaire. Il est évident que quand on tendoit cette tente, celles des Princes, des Grands & des Ministres devoient être assez magnifiques pour pouvoir paroître à côté d'elle. On réussissoit ici à orner si follement les tentes de chasse, qui doivent être des tentes militaires, qu'il a fallu faire parler la loi pour en déterminer les dimensions & les ornemens. Nous avons insisté sur cet article, pour ceux qui, n'ayant vu l'Univers que dans leur province ou dans les brochures, n'ont pas même une idée de nos tentes de parade.

Quant aux colonnes de marbre auxquelles le livre d'Esther dit que furent attachés les cordons des tentes (1), il est difficile de croire qu'on éleva des colonnes exprès pour cela. Mais dans ce cas, dira-t-on, comment expliquer le Texte sacré ? Voici nos conjectures. Dès que les chaleurs de l'été commencent à se faire sentir, on tend dans l'intérieur du palais, de hautes tentes,

(1) *Columnis marmoreis fulciantur.* Ibid. vers. 6.

aussi vultes que les cours, pour empêcher que le soleil ne donne sur les appartemens de l'Empereur, de l'Impératrice, &c. Ces tentes sont soutenues en l'air sur leurs montans, & se baissent sur les côtés à hauteur d'homme, pour que le vent puisse circuler librement dessous, & y entretenir la fraîcheur. Cette maniere de les tendre est certainement la plus propre à obtenir ce qu'on souhaite, parce que les cordes qui sont tout autour, les appellant vers la terre, le moindre vent dans l'air s'y engouffre & les agite de maniere à donner un zéphyr fort agréable. Mais quand le vent est fort, la tente lui donnant beaucoup de prise, il l'enleveroit sûrement, si les cordes qui la tendent n'étoient attachées de maniere à pouvoir résister aux bouffées les plus violentes. L'industrie Chinoise a imaginé de les attacher à d'énormes colonnes, ou plutôt à de gros blocs de marbre dont la pesanteur résiste aux plus violentes secousses de la tente. Ceux que nous avons vus sont ronds, de marbre blanc, & haut de plus de quatre pieds sur trois environ de diametre. Ces blocs, au nombre de quatre, de huit & de dix, selon la grandeur de la cour, sont placés dans les angles & au bas des perrons. Pour y attacher plus sûrement & plus fortement les grosses cordes qui tendent la tente, ils sont surmontés d'un gros anneau qu'on a taillé & pris sur leur hauteur. Que les Savans examinent si cette maniere de tendre & de fixer des tentes, qui nous paroît assez convenable à la circonstance, pourroit convenir au Texte sacré.

La Chine fournit une autre explication qui a aussi sa vraisemblance. On appelle ici *Lan-kan*, les galeries qui sont devant les bâtimens. Ces galeries, qui sont toutes ouvertes, sont partie des bâtimens les plus ordinaires dans l'architecture Chinoise. Les deux côtés de la grande cour d'entrée du palais, dont nous avons parlé plus haut, & que nous avons dit donner sur les jardins du palais, sont formés par des bâtimens immenses

dont le *Lun-kan* va d'un bout de la cour à l'autre. Peut-être aussi est-ce des galeries de cette cour dont parle le texte sacré. Dans ce cas-là, en traduisant le mot *tentoria* par *tentures*, *tapisseries* (1), on pourroit dire qu'on avoit fermé la galerie ouverte du vestibule du jardin, avec des tapisseries qu'on avoit tendues d'une colonne à l'autre, & que ces tapisseries étoient soutenues par des cordons attachés aux colonnes. Que les Savans à qui il appartient de prononcer sur ces deux explications, voient quelle est celle qui se concilie le mieux avec le sens littéral du Texte sacré. Nous n'avons hasardé la première, qui est plus éloignée des idées de l'Europe, que pour faire voir que nos ignorances sur l'antiquité, nous ôtent une partie de ce que nous en savons, par notre opiniâtreté à vouloir la rapprocher de ce qui quadre le mieux à nos façons de penser.

Observons ici en passant, qu'il n'est parlé de soie dans le Texte sacré, que pour les habits d'Esther, & qu'on est en droit d'en conclure qu'elle n'étoit point encore bien connue en Perse, parce qu'Assuérus déployant toute sa magnificence dans cette grande fête, il n'est pas vraisemblable qu'on eût préféré le lin à la soie, si on en avoit eu. Or il est certain & démontré historiquement, que la soie a été connue & cultivée en Chine plus de mille ans avant la naissance de Jésus-Christ. Ainsi il faut en conclure que c'est de Chine qu'elle a été portée en Perse, dans l'Asie occidentale, & en Europe.

Il seroit trop hardi d'affirmer que les *lits* dressés sous ces tentes, n'étoient pas tels que ceux sur lesquels les Grecs & les Romains se couchoient dans leurs festins, & tels que les représentent nos Peintres d'après les anciens monumens. Qu'on nous permette

(1) Comme dans la Traduction de Saci, Voyez ce passage, page 341.  
cependant



cependant de proposer une explication que nous suggère ce qui se pratiquoit ici dans le tems où vivoit Assuérus. Il est constant par le *Li-ki*, par le *Tcheou-li*, par les ouvrages d'Assuérus, & par tous les anciens livres, qu'on se servoit alors dans les salles de visites & dans les festins, de grands carreaux ou coussins quarrés, sur lesquels on s'asseyoit les jambes croisées, à la maniere des Tartares. Comme d'ailleurs l'usage de s'asseoir ainsi, s'est conservé dans la Perse & dans presque toute l'Asie occidentale, il nous paroît que les lits d'Assuérus étoient des coussins ou carreaux. Ce qui nous confirme dans cette pensée, c'est qu'on s'en sert dans les *yen-yen*; que c'est l'ancienne etiquette; & qu'il est certain que c'étoit sur des tapis, sur des peaux, sur des coussins & sur-tout sur des nattes à cause de la chaleur du climat (la Cour étant dans les provinces du midi), qu'on s'asseyoit dans l'antiquité. Le cérémonial des *yen-yen* auroit été trop embarrassant & trop difficile, si on y avoit été assis & à demi couché sur des lits à la Romaine.

Le Prince, pour faire honneur aux convives les plus distingués, leur présentoit lui-même la coupe. Voici le texte du *Li-ki*: « Si le Prince vous présente la coupe, vous vous » levez avec gravité, & traversez toutes les nattes & les places » qui sont entre vous & lui, pour aller la recevoir de sa main ». Il falloit outre cela faire bien des saluts, comme nous le dirons plus bas. Or, quel embarras n'eût-ce pas été de descendre à chaque fois de dessus un lit élevé de terre, sur lequel on auroit été à demi couché? Selon cette explication, les lits d'or & d'argent ne seront que des coussins d'étoffes mêlées de fils d'or & d'argent. L'invention de ces étoffes, remonte en Chine plus de douze siècles avant Jesus-Christ: elles étoient sûrement connues dans l'Asie occidentale du tems d'Assuérus. La maniere de les faire, qu'on ne connoît pas, ne fait point une difficulté.

Les Chinois d'aujourd'hui font leur fil d'or avec du papier très-fin, couvert d'une feuille d'or comme notre papier doré. L'Europe le croit, parce qu'elle a vu des brocards de Chine, tissés avec des fils d'or & d'argent ainsi faits; mais si un Ecrivain n'avoit pour son récit que son témoignage, que de difficultés ne feroit-on pas sur la possibilité & le comment de cette espee singuliere de fil d'or? *Leang-Tchi* dit fort sechement aux critiques de son tems : « Tel Lettré qui seroit fort empêché pour expliquer le comment & la maniere dont se font les choses les plus usuelles qu'il a sous les yeux, a le courage de nier tout ce qu'il n'explique pas dans les Anciens; & peu de gens réfléchissent assez pour en rire. Ceux même qui pensent le plus sagement, ne font pas attention qu'expliquer les choses sur lesquelles nous n'avons point de détails, ce seroit les inventer ».

Il ne faut pas entendre trop littéralement la description du pavé du vestibule où se donna la fête d'Assuérus, & qui présente l'idée d'une mosaïque (1). Quelque magnifique que fût Assuérus, on peut douter qu'un aussi grand vestibule pût être pavé si richement. Car en faisant même abstraction des sommes immenses qu'il eût coûté, qu'auroit réservé Assuérus pour l'intérieur du palais, pour les plus beaux appartemens & pour la salle même du trône, si l'on eût mis une mosaïque dans un vestibule? Cette difficulté est d'autant plus embarrassante, que les Empereurs Romains les plus outrés dans leur folle magnificence, n'ont jamais été prodigues de mosaïques.

Ces considérations nous persuadent qu'on pourroit peut-être expliquer le Texte sacré avec plus de vraisemblance & de vérité,

(1) *Super parimentum smaragdino & Pario stratum lapide.* Ibid. vers. 6.

en l'entendant d'un pavé fort vanté ici par les Anciens. Il étoit fait de petites pierres de diverses formes & couleurs, qu'on distribuoit par petites pieces & compartimens ovales, ronds, quarrés, &c. qu'on environnoit d'une bordure ou cadre de briques colorées, ou de marbre blanc. Quelques Empereurs, pour qui les raffinemens du luxe avoient des charmes, firent tellement choisir, assortir, combiner & placer ces petites pierres & ces cailloux, qu'ils formoient des fleurs, des arbres & des dessins entiers. On polit, on tailla dans la suite ces cailloux colorés, on les unit de plus près. Voilà probablement la vraie origine des mosaïques. Qu'on suppose, si l'on veut, que le pavé du vestibule des jardins d'Assuérus, étoit fait avec beaucoup de soins & d'adresse, que les couleurs des pierres & des cailloux étoient plus vives & plus choisies, & qu'elles étoient combinées d'après un dessin régulier, à qui le marbre de Paros où elles étoient enchâssées, donnoit encore plus d'éclat; il y aura encore bien loin de-là jusqu'à une mosaïque, & notre explication n'en sera que plus plausible. Nous n'avons vu de pavés en petits cailloux, que dans le parc de *Yuen-ming-yuen*, qui est le Versailles d'ici. Mais quoique ce ne soit que pour ces petits sentiers que l'art de Chine ménage çà & là sur le bord des ruisseaux & sur le penchant des collines; quoique ces pavés n'aient rien de bien recherché, parce que l'Empereur traite les bagatelles en bagatelles; ils font cependant un joli effet, & on sent que ceux des cours & jardins de l'intérieur du palais, qui sont faits avec plus d'art, doivent plaire à la vue.

Au reste, quand nous avons dit plus haut, que supposé qu'on eût connu l'art de faire des mosaïques du tems d'Assuérus, on les auroit gardées pour l'intérieur du palais, c'étoit uniquement pour nous accommoder aux idées de l'Europe. Pourquoi cela? C'est que nous trouvons dans le *Li-ki* & dans les autres anciens

livres, que le pavé des chambres & des appartemens étoit alors couvert de nattes ou de tapis. Ces nattes & ces tapis étoient toujours déployés chez les Grands; les pauvres les rouloient dans un coin de la chambre, & les étendoient quand il arrivoit quelque étranger. Voilà pourquoi le *Li-ki* entre dans tant de détails sur la manière de laisser ses souliers à la porte, sur l'endroit où l'on doit les mettre, & sur la manière de les reprendre en sortant. Or comme ce double usage, qui est aboli en Chine depuis plusieurs siècles, subsiste encore en Perse; il est naturel de croire qu'il n'a fait que s'y conserver; & que dès-là qu'il avoit lieu du tems d'Assuérus, on ne songeoit guere à orner des pavés qui devoient être cachés.

*Ceux qui avoient été invités à ce festin (continue le Livre sacré) buvoient dans des vases d'or (1). On distingue en Chine deux sortes de vases à boire, la coupe & la tasse. La coupe est pour les grandes cérémonies, la tasse pour les repas ordinaires. On ne se servoit que de la coupe dans les yen-yen; & c'étoit un innocent artifice pour empêcher l'ivresse, parce qu'on servoit peu de coupes. Servir des tasses, c'étoit comme en d'autres pays, mettre la bouteille sur la table. Les premières coupes furent de corne, selon les Antiquaires. Du tems des Tcheou, elles étoient d'or, d'argent, de *yu*, qui est une pierre plus fine & plus dure que l'agate. On lit sur une ancienne coupe, quand on boit avec tempérance pour faire honneur à son hôte, le vin est utile à la santé.*

Il paroît que les coupes des Anciens étoient assez grandes, mais apparemment qu'on ne les remplissoit pas; car *Houi-nan-ssée* dit, on reçoit la coupe, & on la vuide sans que la couleur du visage en soit altérée.

(1) *Bibebant autem qui invitati erant, aureis poculis. Ibid. vers. 8.*

*Nul ne contraignoit à boire ceux qui ne le vouloient pas* (1). Nos mœurs d'aujourd'hui ne trouvent rien que de fort uni dans ces paroles; nos aïeux n'en auroient pas peut-être jugé de même. Leurs santés, leurs saluts & leurs rafades étoient de vraies corvées, comme chez plusieurs de nos voisins, qui auroient besoin d'un règlement comme celui d'Assuérus. Ce règlement a eu lieu en Chine de tout tems. Le *Li*, qui tient le sceptre partout, proscriit avec empire tout ce qui peut conduire à passer les bornes de la tempérance. « Celui qu'on invite à boire, dit » le *Li-ki*, prend la coupe avec un epanouissement qui exprime » combien il est sensible à l'honneur qu'on lui fait; à la seconde » coupe, il laisse éclater sa joie, & répond avec empressement » à l'invitation; il témoigne ouvertement sa satisfaction à la » troisième, & ne boit plus ».

Voici un autre texte sur le repas, par où se terminoit l'exercice de la fleche. « Le meilleur vin ne manque pas, mais » on n'ose presque en boire, lors même qu'on est pressé de la soif ».

*Assuérus avoit ordonné que l'un des Grands de sa Cour fût assis à chaque table, afin que chacun prit ce qui lui plairoit* (2). Ceci ressemble fort à l'ordre qui regne en Chine dans les *yen-yen*: ordre admirable, & tout-à-fait digne de la majesté de l'Empire. Le cérémonial entre à cet égard dans le plus grand détail, & détermine tout avec la plus grande précision, soit pour le tems, soit pour l'ordre, soit pour la manière. Chaque table a ses Officiers marqués pour servir, verser à boire, &c. Malgré cela, il y a toujours des Grands préposés pour veiller à tout, & empêcher jusqu'aux plus petites méprises. L'étiquette Chinoise triomphe dans ces grandes cérémonies. Dans un des *yen-yen*

(1) *Nec erat qui nolentes cogeret ad bibendum. Ibid.*

(2) *Præponens mensis singulos de principibus suis, ut sumeret unusquisque quod vellet. Ibid.*

que l'Empereur donna au dernier Ambassadeur de Portugal ; c'étoit le Comte premier Ministre qui portoit une des urnes d'or pour verser à boire. On voit, par tout ce que nous venons de dire, que le récit du festin d'Assuérus, décrit dans le Livre d'Esther, est tout-à-fait conforme aux usages Chinois.

---

## I I.

## FÊTE DONNÉE PAR LA REINE VASTHI.

Son refus de paroître à la Fête d'ASSUÉRUS.

*Comparaison avec les Mœurs Chinoises.*

VASTHI, épouse d'Assuérus, donna aussi une fête aux femmes (1). Nous ne trouvons rien dans les anciens livres Chinois sur les *yen-yen* des personnes du sexe. Cela ne doit pas surprendre, puisque l'histoire même, comme l'a observé *Lien-tchi*, ne parle que par occasion de quelques femmes, & en peu de mots. « Les Anciens, dit-il, ont affecté un profond silence sur les » personnes du sexe, pour leur ôter l'envie de faire parler d'elles. » Le *Li-ki* défendant aux hommes de divulguer au dehors ce qui » se passoit dans l'appartement des femmes, les historiens l'au- » roient su, qu'ils n'auroient pas osé en faire mention ». Mais depuis la Dynastie des *Han*, les Annales font mention de plusieurs *yen-yen*, donnés dans l'intérieur du palais, aux femmes & Princesses de la Cour, par les Impératrices. L'Impératrice, mere de l'Empereur régnant, en a donné de magnifiques pour son *ouan-cheou* (c'est-à-dire à l'occasion de sa soixantième, soixante-

(1) *Vasthi quoque regina, fecit convivium faminarum. Ibid. vers. 9.*

## FÊTE DE LA REINE VASTHI. 351

dixieme & quatre-vingtieme année), en 1751, 1761. & 1771, dans le tems que l'Empereur en donnoit un aussi à toute sa Cour à cette même occasion.

On garde le même cérémonial dans les *yen-yen* des femmes, que dans celui des hommes. Cela est d'autant plus aisé, que l'Impératrice a sa cour & ses officiers. Elle étoit encore mieux partagée en ce genre dans l'antiquité. Voici les propres paroles du *Li-ki* : « Anciennement l'Impératrice épouse de l'Empereur, avoit erigé six tribunaux, qui étoient composés de trois » *Fou-gin*, de neuf *Ping*, de vingt-sept *Chi-fou*, de quatre- » vingt-un *Yn-tsi*, pour prononcer sur ce qui regardoit les mé- » nages de tout l'Empire, & pour leur enseigner les devoirs de » l'obéissance du sexe. Ses soins entretenoient l'union dans les » ménages, & le bon ordre dans les familles. L'Empereur avoit » erigé six tribunaux, qui étoient composés de trois *Kong*, neuf » *Kin*, vingt-sept *Tai-fou* & quatre-vingt-un *Yuen-ché*, pour » prononcer sur les affaires du dehors de l'Empire, & pour » enseigner dans tout l'Empire les devoirs des hommes. Ses soins » entretenant la concorde & l'union, l'Etat étoit bien gouverné. » On disoit, l'Empereur prononce sur les devoirs des hommes, » l'Impératrice sur l'obéissance des femmes; l'Empereur regle ce » qui a de l'eclat, l'Impératrice dirige ce qui est caché; l'Em- » pereur écoute les représentations sur les affaires du dehors, » l'Impératrice sur celles du dedans; la fidélité des hommes à leurs » devoirs, & la docilité des femmes, font la bonté des mœurs » sociales, parce qu'elles entretiennent la concorde & la subor- » dination, & que la concorde assure la tranquillité de l'Etat, » la subordination la paix des familles : ce qui fait l'aliment, le » soutien & le développement des vertus ». Le texte suivant ajoute : « L'Empereur est dans l'Empire comme le soleil dans » le ciel, & l'Impératrice comme la lune. L'Empereur conduit

» les hommes par la vertu à l'accomplissement de leurs devoirs :  
 » c'est un pere ; l'Impératrice se sert des charmes de la vertu  
 » pour persuader la soumission aux femmes : c'est une mere.  
 » Ainsi l'Empereur & l'Impératrice sont le pere & la mere de  
 » tout l'Empire : voilà pourquoi, quand ils meurent, on porte le  
 » deuil comme pour un pere & une mere ».

*Cong-in-ta*, & les autres commentateurs concluent de ces deux textes singuliers, que le gouvernement de l'Empire étoit partagé entre l'Empereur & l'Impératrice ; l'un régnant sur les affaires d'état, & l'autre sur les affaires domestiques. On n'a certes pas besoin d'eux pour le comprendre ; mais ce qu'on voudroit trouver dans leurs recherches, & ce sur quoi ils ne disent rien, c'est en quoi consistoit l'autorité de l'Impératrice, quelles étoient les affaires qui ressortoient de ses tribunaux, d'après quelles regles & quelles loix on les jugeoit. Nous n'entreprendrons pas de décider si la politique des *Han* empêcha de publier les monumens & les traditions qui auroient pu donner des lumieres sur une chose si singuliere dans l'histoire des peuples ; mais il faut que ces textes soient bien authentiques, puisqu'on les a publiés juridiquement dans un tems où les Impératrices étoient si déchues de leur ancienne grandeur.

Ce fut dans l'intérieur du palais d'Assuérus (1) que Vasthi donna son festin. Cette grande conformité de la Cour de Péking avec celle d'Assuérus, nous fait craindre que des esprits défiants ne soupçonnent notre sincérité. Qu'ils nous permettent de leur observer qu'ils s'agit ici de faits publics qu'on est à même de constater par les gazettes de l'Empire, & encore mieux, par le *hoei-tien*, ou livre des loix, qui prescrit en détail tout ce qui doit s'observer dans ces *yen-yen*.

(1) *In palatio ubi Rex Assuerus manere consueverat. Ibid.*



## FÊTE DE LA REINE VASTHI. 353

Le Texte sacré (1) dit qu'Assuérus, le septième jour du festin, s'étant trop livré aux plaisirs de la table, voulut faire venir la Reine Vasthi. En Chine le pouvoir souverain est toujours environné d'une etiquette sévère. Elle ne le laisse jamais paroître que dans des dehors imposans, qui correspondent à sa dignité suprême, & qui annoncent sa sagesse comme sa puissance. S'il arrivoit quelquefois dans les *yen-yen*, que le vin y assoupît le cérémonial, la sagesse des convives avoit droit de le rappeler au Prince, dont la Majesté n'étoit pas blessée par les allusions & les bons mots qui lui ôtoient la coupe de la main. Si Assuérus avoit eu de pareils convives, combien de chagrins il se seroit épargné.

Le vin en Chine n'est qu'une espece de biere. On en fait remonter l'invention jusqu'au tems de *Yu*, qui en fut affligé, jusqu'à verser des larmes, parce qu'il prévint combien elle seroit funeste aux générations suivantes. Les Anciens disent qu'on le réserva long-tems pour les cérémonies, pour les hôtes & pour les vieillards. Il n'a été que fort tard d'un usage journalier, & alors même on s'en abstenoit les jours de jeûne & pendant le deuil. *Kang-hi* prend ses enfans à témoin qu'il ne boit de vin que dans les fêtes & dans les cérémonies; puis après leur avoir fait un précis des malheurs, des maux & des crimes dont il a été l'occasion ou la cause, il finit par dire : « Les moralistes soutiennent qu'il est l'aliment des passions & le poison des vertus; moi, je dis: il remplit les prisons de criminels, malgré tous les soins de ma vigilance; & je ne prononce point d'arrêt de mort où je ne le trouve en cause ». On voit dans un autre de ses ouvrages, qu'il avoit été frappé dans sa jeunesse, des honteux avilissens où le vin avoit jeté quelques grands

(1) *Die septimo, post nimiam potationem. Ibid. vers. 9.*

hommes, & que dès-lors il prit la résolution de *n'en boire jamais assez pour l'aimer*. C'étoit le vrai moyen d'éviter l'excès qui égara la sagesse d'Assuérus. Les paroles du Texte sacré expriment-elles une vraie ivresse ? Que les Savans prononcent.

Quoi qu'il en soit, Assuérus (1) ordonna aux sept Eunuques qui le servoient, de faire venir la Reine parée de tous ornemens royaux, afin de faire admirer ses charmes à sa nombreuse Cour; car Vasthi étoit parfaitement belle.

L'origine des Eunuques est fort ancienne en Chine, puisqu'elle remonte jusqu'à *Yao*, fondateur de la Monarchie : mais elle n'en est que plus infame. Réduire un homme à cet état, étoit le quatrième des supplices de la haute Antiquité. Il étoit le châtiement de la calomnie, de l'impudicité & de la trahison. Comme les plus célèbres critiques de Chine sont assez portés à croire que les supplices corporels n'ont eu lieu que fort tard, & que dans les premiers tems on se bornoit à obliger les coupables à porter des habits & des marques extérieures qui indiquoient à quoi ils auroient dû être condamnés en punition de leurs crimes; nous n'avons garde de contredire un sentiment qui est fondé en preuves, & qui fait tant d'honneur à la bonne Antiquité. Le *Chi-king* nous a conservé les plaintes d'un infortuné qui impute à la calomnie, l'humiliante condition d'Eunuque à laquelle il fut réduit.

« O trahison ! dit-il, ô malice ! ô noirceur infernale de la  
 » calomnie ! mille fois plus pénétrant que la pourpre qui teint  
 » la soie, le venin qu'elle a distillé sur moi, a décoloré mes  
 » fautes, & leur a imprimé les apparences des crimes. Pou-

(1) *Præcepit septem Eunuchis qui in conspectu ejus ministrabant, ut introducerent Reginam Vasthi, posito super caput diademate, ut ostenderet*

*populis & principibus pulchritudinem suam; erat enim pulchra valde. Ibid. vers. 10 & 11.*

## FÊTE DE LA REINE VASTHI. 355

» vois-je m'attendre à moins, d'une ame pétrie de fiel & de  
 » boue ? Homme de néant, atome enflé de méchanceté,  
 » tu oses exhaler ta fureur contre les étoiles les plus élevées.  
 » Ta bouche est vendue à la haine. Comment aurois-je  
 » échappé aux traits empoisonnés de ta langue ? .....  
 » L'insensé, il ose ajouter sans pâlir, les calomnies les plus  
 » affreuses aux accusations; il impute hardiment des forfaits, &  
 » brave d'un front serein le danger épouvantable d'être reconnu  
 » pour un scélérat.... Loin de lui les précautions & la réserve  
 » de la timidité. Son intrépide effronterie brusque, risque &  
 » hasarde tout, sur la foi des mensonges artificieux qu'il débite  
 » avec la confiance de la plus candide ingénuité. Où en feroit-il,  
 » si on interrogeoit sa scélératesse ?... Va, perfide, ta joie &  
 » ton triomphe ne sont que sur tes lèvres. Ton cœur est déchiré  
 » de remords. O *Tien*, auguste *Tien* ! verras-tu d'un œil  
 » indifférent son insolence & mes malheurs ?... Ce n'est point  
 » la fureur de la vengeance qui le transporte; il n'a contre moi  
 » que sa malice. Puisse-t-il en être la victime, & devenir  
 » la proie des tigres & des léopards; ou s'ils ont horreur  
 » de s'abreuver de son sang infect, qu'il expire pétrifié de  
 » froid dans les glaces du Nord, ou plutôt que la colere du  
 » *Tien* tombe sur lui & le broie !..... Les bois sont les  
 » seuls confidens de ma douleur & de mes chants. C'est dans  
 » la solitude d'un jardin, que ma sensibilité m'a arraché ces  
 » lugubres plaintes. O vous à qui elles parviendront, plaignez  
 » le triste sort de l'infortuné *Mong-tsê*, Eunuque dans le pa-  
 » lais; & apprenez par son malheur, à craindre les méchants » !  
 Il résulte de cette piece, que ce supplice infame étoit en  
 usage sous la Dynastie des *Tcheou*, & que ceux qui y étoient  
 condamnés, demeuroient dans le palais. Il est dit positivement  
 dans le *Li-ki* : *Un Prince ne peut pas être fait Eunuque.*

On n'a pas d'autres détails sur cette matière ; il résulte seulement des récits de l'histoire , que le nombre des Eunuques du palais fut peu considérable sous les *Tcheou*.

Comme l'infamie de leur supplice les obligeoit à se cacher, les Empereurs dont ils devenoient esclaves, les reléguèrent d'abord dans l'intérieur de leur parc. On les fit ensuite portiers de l'appartement des femmes. Ce ne fut que dans le milieu du huitième siècle avant Jésus-Christ, que la fameuse *Pao-sée* leur obtint des charges dans l'intérieur du Palais, & leur en procura l'intendance, en reconnaissance apparemment de ce qu'ils l'avoient aidée à supplanter l'Impératrice. L'exemple de l'Empereur entraîna les Princes de l'Empire, & on voit par le *Chi-king*, que le Prince de *Tsin* avoit des Eunuques ; plus sept de cens ans avant notre Ere.

Les Eunuques furent-ils toujours des suppliciés ? L'histoire n'en dit rien ; mais le nombre des Eunuques augmentant dans le Palais, & le crédit des Eunuques croissant avec leur nombre, ce supplice n'eut plus lieu vers le milieu de la Dynastie des *Han*. Ce fut alors l'intérêt qui fit les Eunuques : leur crédit, leur faveur, leurs richesses, leur autorité sous les anciennes Dynasties, avoient tellement fasciné les esprits, que les familles les plus honorables ne rougissoient pas de se ménager la protection d'un Eunuque, en sacrifiant un de leurs enfans. Le discrédit & l'avilissement où ils sont aujourd'hui, a fait tomber cette barbarie ; il n'y a plus que la plus extrême misère qui puisse forcer la tendresse paternelle à cette tyrannie domestique. Comme tout Eunuque est censé appartenir à l'Empereur par l'ancienne loi, qui n'a jamais été abrogée à cet égard, il n'est justiciable d'aucun Tribunal particulier. Quelques malfaiteurs se mutilent, pour échapper aux poursuites de la justice. Le Gouvernement a toujours fermé les yeux là-dessus, soit parce qu'il a cru qu'attenter ainsi sur soi-même, pouvoit equivaloir

à un supplice ; soit pour épargner le sang & ménager des Eunuques au Palais. Il en est peu cependant qui cherchent à échapper à la sévérité des loix par ce triste moyen , tandis que des pauvres y ont recours pour échapper aux angoisses & aux misères de l'indigence. Cette dernière espèce d'Eunuques , qu'on appelle *Pan-tou* (à moitié chemin) , est la plus infame & la plus méchante.

Quelques Savans ont voulu faire des difficultés sur ce que Putiphar étant Eunuque il avoit une femme , & on cherche des biais pour créer à Putiphar une charge , lui donner un titre. Ce que nous venons de raconter des Eunuques *Pan-tou*, explique tout. Nous en connoissons un qui a femme & enfans. La faveur des Eunuques ayant conduit, sous les Dynasties précédentes, les plus intrigans jusqu'aux premières charges de l'Empire , sans en excepter celle de Général , plusieurs d'entre eux ont eu l'insolence d'avoir publiquement une femme légitime , & un grand nombre de concubines. Cet abus infame & insultant avoit tellement prévalu , que quoique les Eunuques de Chine soient aussi Eunuques qu'on peut l'être , la Dynastie présente a fait une loi expresse pour leur défendre de se marier ; mais malgré la loi , plusieurs se marient en secret , ou entretiennent une femme sous le nom simulé de cousine ou de sœur. Cette année ( 1772 ) nous avons refusé le Baptême à une pauvre femme qui étoit dans ce dernier cas ; & quoiqu'elle s'opiniât à le demander depuis plus d'un an , nous n'avons pas pu obtenir d'elle qu'elle se séparât. Comme une accusation en ce genre seroit terrible sous le Gouvernement présent , le misérable à qui cette infortunée s'est attachée sous le nom de sœur , a si bien su fauver les apparences , que peu s'en est fallu que nous n'y ayons été trompés.

On dit ici communément qu'il y a à Péking dix mille

### 358 FÊTE DE LA REINE VASTHI.

Eunuques : les uns, en petit nombre, sont chez les Princes du Sang titrés, qui ont droit d'en avoir plus ou moins, selon leur rang dans l'Etat; d'autres sont occupés à garder les sépultures, les Maisons de plaisir & Palais de Sa Majesté Impériale, soit en Chine, soit en Tartarie; tout le reste demeure dans le Palais de Péking & de *Yuen-ming-yuen*, qui est le Versailles d'ici, où ils sont occupés du service domestique, sans excepter ce qu'il y a de plus vil & de plus pénible : c'est par où ils commencent; leurs autres emplois ne sortent guère de la sphère de portiers, de gardiens, de surveillans, d'économes & d'intendans des petits magasins. Les plus méritans sont chargés de veiller sur les autres, & décorés, en cette qualité, du grade de Mandarin; mais c'est ce qu'on appelle un Mandarin qui ne date de rien dans l'Empire. Il y a un certain nombre d'Eunuques qu'on appelle *Yu-kien* (*Eunuques de la présence*), qui suivent l'Empereur par-tout, & sont toujours à ses côtés. Tels sont les sept Eunuques qu'Assuérus envoya (1) vers Vasthi. Les Eunuques de cette espèce sont choisis entre tous les autres : ils sont polis, décens, sages, discrets, d'une figure agréable, & plus méritans à tous égards que leurs confrères. Nous nous faisons un devoir de convenir que plusieurs d'entre eux sont bons, honnêtes, & ont toute la probité qu'on peut attendre d'un idolâtre : probité bien supérieure à celle d'un mauvais Chrétien. N'oublions pas d'ajouter qu'il y a des Eunuques *Bonzes*, *Tao-sée*, *Lama*, pour le service des Pagodes du Palais. C'est bien avilir l'idolâtrie que de réduire ses Ministres à l'état le plus vil qu'il y ait en Chine. Mais c'est peut-être ce qu'on a cherché, vu qu'ils n'entrent point dans l'appartement des Reines, & que la même

(1) *Qui in conspectu ejus ministrabant. Ubi supra.*

tolérance qui ne poursuit point les criminels qui se sont faits Eunuques, ne poursuit point non plus ceux qui se sont Bonzes. Les politiques sont idolâtres ici; mais la politique ne l'est pas.

L'ordre que les Eunuques d'Assuérus étoient chargés de porter à Vasthi, dut lui paroître révoltant (1). Quoique nos mœurs soient fort différentes à cet égard de celles des Asiatiques, on sent que la Princesse la moins délicate regarderoit un pareil ordre comme une insulte. Une Impératrice de Chine se déshonoreroit aux yeux de tous les siècles, si elle oublioit les bienséances de son sexe & la prééminence de son rang jusqu'à s'y soumettre. Les Lettrés Chinois, au lieu d'outrager Vasthi par les epithetes insultantes que lui ont prodiguées quelques Commentateurs, l'auroient placée au nombre des femmes célèbres, qui ont illustré leur siècle par l'héroïsme de leurs vertus, & lui auroient décerné quelqu'un de ces surnoms énergiques qui assurent l'immortalité : sa disgrâce même auroit donné un nouveau prix à son inviolable fidélité aux loix austères de la pudeur.

Il seroit assez aisé de nous rapprocher de leurs idées, si nous voyons dans leur vrai jour les récits de l'Ecriture Sainte. La difficulté seule qu'eut *Amnon* pour voir sa sœur *Thamar*, explique la conduite de Vasthi, & montre que la façon de penser des Chinois date de la plus haute antiquité. Qu'on en juge par ces textes du *Li-ki*. « A sept ans on séparera les filles des » garçons, on ne leur permettra plus de s'asseoir ensemble, ni de manger à la même table..... Les garçons » doivent être dans l'appartement extérieur, les filles dans » l'appartement intérieur. L'appartement intérieur doit être » reculé, & avoir de bonnes portes, & un portier pour les

(1) *Ut introducerent Reginam Vasthi coram Rege. Ubi supra.*

» garder. Les hommes ne doivent pas y entrer , ni les femmes  
 » en sortir. .... Une fille qui a dix ans , ne sort plus de l'inté-  
 » rieur. Nattes , habits , bains , rien ne doit être commun entre  
 » freres & sœurs. .... Une fille ne va dehors , que le visage  
 » voilé : elle ne marche pas la nuit sans flambeau. .... Dans  
 » les rues , la droite est pour les hommes , la gauche pour les  
 » femmes. .... Les personnes de différent sexe ne doivent rien  
 » se remettre de la main à la main. .... Les femmes recevant ou  
 » accompagnant des étrangères , ne sortent pas de la salle ». &c.  
 Ces textes , & bien d'autres que nous pourrions copier , sont  
 d'autant plus décisifs , que presque tout cela n'a plus lieu que  
 dans les grandes maisons Chinoises , & est bien mitigé par les  
 mœurs du siècle.

Voici deux faits qui méritent encore plus d'attention. Le  
 Prince *Tchoang* , qui gouvernoit un petit Etat sur la fin de la  
 Dynastie des *Tcheou* , ayant donné un repas à ses favoris ,  
 & étant échauffé par le vin , comme *Affnérus* , se mit à parler  
 de la beauté de la voix d'une de ses concubines. Comme un  
 des convives lui demanda , au nom de tous , de leur accorder  
 la grace de l'entendre chanter ; ce Prince , dit l'Historien , y  
 consentit , & fit éteindre les bougies , pour que cette femme  
 pût venir dans la salle & y chanter sans se flétrir.

L'anecdote suivante est du regne de *Kang-hi*. Un Tartare  
 ayant fait venir une jeune concubine dans la salle où il soupoit  
 en tête-à-tête avec son ami , pour le convaincre qu'elle étoit  
 encore plus belle qu'il ne l'avoit dit , cet ami en fut persuadé ,  
 quand il l'eut vue , jusqu'à en devenir éperdument amoureux ,  
 l'enleva , & en fit sa concubine. *Kang-hi* , à qui l'affaire fut  
 portée , fit grace au coupable , en disant qu'il méritoit plus  
 d'être puni lui-même , pour avoir exposé son ami à une tentation  
 à laquelle son amitié & sa probité avoient succombé. *Kang-hi*  
 dérogeoit



dérogeoit en cela à la loi ; mais il voulut arrêter de pareilles indécences. Il savoit d'ailleurs que cette femme , outrée de ce que son epoux avoit abusé de son autorité jusqu'à l'obliger à paroître devant un etranger , avoit fait solliciter celui qui l'avoit vue à l'enlever , & ne vouloit plus retourner à son ancien maître , à quelque prix que ce fût. A en juger , en effet , d'après les mœurs de la nation , il étoit censé lui avoir fait un affront impardonnable : il n'y a que les chanteuses de profession qui osent se montrer dans un repas ; & un homme d'honneur ne les fait jamais paroître à ceux qu'il donne , ni qui que ce soit , quand il veut faire honneur.

Qu'on nous permette d'ajouter que si les loix & usages de l'ancienne Perse étoient les mêmes que dans la nouvelle , l'ordre d'Assuérus étoit indécet & ridicule. Ceux qui ont vécu dans ce Royaume le savent ; quand le grand Sophi va d'un endroit à l'autre avec ses concubines , on chasse les hommes de leurs maisons à plus d'une demi-lieue à la ronde ; & si les Eunuques en rencontrent quelqu'un dans la grande enceinte nommée *koukoun* , qu'ils forment à cheval autour d'elles , ils sont en droit de lui couper la tête sur le champ. Il y en a eu des exemples sous *Nadir-tcha*.

Les Chinois ne portent pas la rigueur si loin , mais ils prennent des précautions qui tendent au même but. Quoique l'Impératrice , ou une Reine , soit bien enfermée dans sa chaise , & environnée d'un groupe d'Eunuques à pied , il faut que tous les hommes disparaissent de tous les endroits par où elle doit passer ; on ferme toutes les portes des maisons de la ville , & on eleve une double toile en forme de mur , pour fermer les rues qui donnent sur son chemin ; dans les jardins même du Palais , il faut que tout ce qui n'est pas Eunuque , fuie & se cache dès qu'elle approche ; dans le cas d'une surprise ,

nous en avons été témoins, on se courbé le dos tourné vers l'endroit où elle passe ; & un Grand, pour mieux garder le cérémonial, ne manque pas de se couvrir la tête avec sa robe.

Tout cela peut paroître ridicule & outré, quand on l'envisage d'un certain côté ; mais quand on cherche ce que se sont proposé les Sages qui ont établi ces formalités, on voit qu'ils ont moins cherché à faire respecter l'épouse du Souverain, qu'à le forcer lui-même à respecter celles de ses sujets, en lui ôtant jusqu'à la pensée de les voir. Afin même d'y mieux réussir, ils ont fait une distinction de cette etiquette, & l'ont changée en honorifique pour les Princesses, qui y participent plus ou moins, selon leur rang à la Cour. Ici toutes les femmes en général doivent prendre des précautions proportionnées à leur rang, pour éviter d'être vues, & la politesse exige des hommes, qu'ils leur témoignent leur respect en s'y prêtant. Peut-être ces précautions sont-elles nécessaires aux uns & aux autres, pour sauver leur vertu de bien des périls.

Nous avons vu que l'ordre d'Assuérus fut porté par des Eunuques *de la présence* (1) : il y avoit aussi des Eunuques auprès des Empereurs de Chine. Des Savans prétendent que les Eunuques étant dans ces tems anciens des suppliciés, & tout supplicié ne pouvant pas paroître devant l'Empereur, ils n'étoient employés que dans l'appartement des femmes pour les services domestiques. Nous ne nous chargerons pas de discuter ce point de fait, qui a ses contradicteurs, & sur lequel on ne peut guère hasarder que des conjectures, faute de monumens, & parce qu'aussi a on donné en différens tems différens noms honorables

(1) *Præcepit septem Eunuchis qui in conspectu ejus ministrabant..... Id Regis Imperium, quod per Eunuchos mandaverat, &c. Ibid. vers. 10 & 11.*

## FÊTE DE LA REINE VASTHI. 363

aux Eunuques, qui les font confondre avec les autres Officiers du Palais. Au surplus, tout le monde convient que leur crédit augmenta beaucoup sur la fin de la Dynastie des *Tcheou*; & il seroit difficile de croire que leur faveur les eût conduit si haut sous *Tsi-chi-hoang* & sous la Dynastie des *Han*, s'ils n'avoient pas été déjà en possession d'être attachés à la personne du Prince, & sans cesse auprès de lui.

Quoi qu'il en soit, ce sont eux qui sont chargés, depuis bien des siècles, de porter les ordres des Empereurs; & c'est une suite nécessaire du besoin qu'ils se sont faits de leurs services. *Affuérus* lui-même avoit si peu réfléchi sur son ordre, qu'il n'auroit pas voulu le confier à d'autres & exposer *Vasthi* à en être vue. Les Eunuques de la présence sont chargés ici, d'un moment à l'autre, de porter les *Tchi-y*, ou ordres de l'Empereur. C'est le grand emploi de ceux à qui il donne sa confiance. Il faut qu'ils aient du talent & une grande probité pour s'en bien acquitter. Dans tout ce qui est de conséquence, il leur en coûteroit la vie s'ils changeoient, retranchoient, ou ajoutaient aux paroles de l'Empereur. Cette rigueur est juste, & l'expérience encore a appris qu'elle ne suffisoit pas. A moins que le *Tchi-y* de l'Empereur ne se borne à appeler quelqu'un, ou ne regarde que des choses de nulle conséquence, il est porté à un bureau où l'on le couche sur le registre, & l'on en donne une copie à celui qui va le signifier. Ce qui regarde les affaires d'Etat, est porté de ce bureau à celui des Ministres, qui en arrêteroient la publication, s'ils avoient le moindre soupçon. Mais tout ce qui passe par les Eunuques en ce genre, se réduit à peu de chose. « Les Eunuques (dit *Kang-hi* » aux Princes ses enfans) n'ont été introduits dans le palais, » que pour y entretenir la propreté & y faire le service. Il est » absolument essentiel de ne point les employer pour ce qui

» concerne le dehors. Je m'en suis fait une loi. Les Eunuques  
 » même *de la présence*, ne sont que des domestiques qui se  
 » tiennent à mes côtés, & dont je me sers. Il m'est arrivé  
 » souvent de causer & de rire avec eux, pour me distraire,  
 » mais je ne leur ai jamais dit un mot sur les affaires du Gou-  
 » vernement ». La pratique de donner tous les ordres par écrit,  
 a ce triple avantage, 1<sup>o</sup>. de faire toujours parler l'Empereur  
 d'une manière digne de lui; 2<sup>o</sup>. d'articuler clairement ce qu'il  
 ordonne; 3<sup>o</sup>. d'obvier aux mal-entendus de celui qui publie  
 le *Tchi-y*, & de celui à qui il est signifié.

Vasthi refusa d'obéir (1). Toute Impératrice de Chine auroit  
 été & seroit aussi désobéissante que Vasthi en pareil cas, si  
 tant est cependant qu'un Empereur de Chine pût donner un  
 pareil ordre sans le rétracter. S'il lui échappoit, les plus vieux  
 des Princes & des Ministres se prosterneroient à genoux aux  
 pieds de Sa Majesté, & en la remerciant dans les termes les  
 plus flatteurs & les plus magnifiques, de l'honneur qu'elle veut  
 faire à ses très-humbles Sujets, ils lui diroient avec force, des  
 raisons pressantes & accumulées, qui lui en ôteroient la pensée.  
 On trouveroit tant de prétextes dans les préparatifs néces-  
 saires & dans le cérémonial, pour faire naître des embarras,  
 que la chose seroit assez retardée, pour que Sa Majesté pût  
 avoir le quart-d'heure de la réflexion. Le flegme\*Chinois est  
 admirable dans ces sortes d'occasions. Il a des ressources qu'on  
 n'imagine pas. *Pan-pe*, la tasse à la main, fit à *Vou-ty* les  
 représentations les plus foudroyantes, sur les précipices que  
 l'amour du vin creusoit sous ses pieds; & elles étoient tellement  
 tournées, que ce fier Monarque devoit en être flatté : il ne lui  
 parloit que de la gloire de son règne, & des grandes choses

(1) *Renuit, & ad Regis Imperium..... venire contempsit. Ibid. vers. 12.*

qu'il avoit entreprises. Mais un Empereur résistât-il à tout, le préjugé des mœurs Chinoises est tel, qu'une Impératrice auroit autant d'horreur de se donner en spectacle à des convives, qu'une honnête femme parmi nous d'aller toute nue dans les rues; & ne balanceroit pas à préférer la mort.

Voici des faits auxquels il n'y a pas de réplique. L'Empereur *Kang-hi* les a mis dans son *Nei-tse-yen-y* (ou commentaire sur le chapitre du *Li-ki*, qui regarde l'appartement des femmes): « La fille du Roi de *Tsi*, épouse du Prince *Tchao*, étant allée à la  
 » promenade avec lui, son époux la laissa sur une plate-forme,  
 » & alla relancer quelques cerfs qu'il avoit vus. Le fleuve  
 » *Kiang*, au bord duquel étoit le parc, s'étant débordé tout  
 » à coup & inondant la campagne, le Prince *Tchao* envoya en  
 » grande hâte, une barque pour la Princesse. Les Eunuques  
 » troublés, oublièrent de porter le *tentelet* (ou tente qui de-  
 » voit la couvrir). La Princesse ne voulut pas se mettre dans  
 » la barque, au risque d'y être vue, dans le désordre d'une cir-  
 » constance où tout le monde gaignoit les bateaux pour sauver  
 » sa vie. Les Eunuques lui ayant allégué l'ordre du Prince, elle  
 » répondit froidement : *On m'a toujours dit qu'une femme*  
 » *d'honneur ne viole jamais la foi qu'elle a jurée; & que le cou-*  
 » *rage de son sexe consiste à braver la mort, & à s'y exposer*  
 » *plutôt que d'enfreindre les loix de la pudeur. Je fais bien que*  
 » *je pourrois échapper au péril en m'embarquant, & qu'en restant*  
 » *ici je vais être submergée; mais je n'oserois violer mes sermens,*  
 » *ni manquer à ma gloire pour sauver ma vie.* On alla chercher  
 » un *tentelet*; mais elle fut noyée avant qu'on eût pu l'appor-  
 » ter... La fille du Prince de *Lou* attendit de sang-froid,  
 » que le feu eût gagné son appartement, craignant, malgré les  
 » ténèbres, de courir le risque d'être vue ».

L'épouse du frère de l'Empereur régnant, auroit renouvelé

cet exemple , il y a quelques années , quand son palais fut réduit en cendres , si l'on ne fût venu à tems pour la sauver. Les flammes l'environnoient de toutes parts , tout le monde se fauvoit , & elle attendoit froidement la mort ou sa chaise. Nous croyons connoître assez le génie Chinois , pour avancer que , si ces Héroïnes avoient eu moins d'intrépidité & de constance , leurs Eunuques y auroient suppléé sur le champ , pour peu qu'elles eussent risqué d'être vues. Du moins elles-mêmes n'auroient pas voulu survivre à cette humiliation. Témoin l'épouse du célèbre Général *Lie* , qui se donna la mort parce qu'elle avoit été vue par le Prince , dans une visite qu'elle avoit rendue à l'Impératrice mere. Or , s'il en est ainsi des Princesses , que doit-ce être d'une Impératrice ? A juger de la Perse par les préjugés & les mœurs des Chinois , la désobéissance de *Vasthi* n'a rien qui doive étonner.

*Assuérus* irrité ( dit le Livre sacré ) , consulta (1) les Sages qui étoient toujours auprès de lui , selon la coutume des Rois. Ces paroles sont très-remarquables , & peignent bien la bonne antiquité. Toute la colere d'*Assuérus* , & tout son emportement n'aboutissent qu'à consulter les Sages qui sont autour de lui , & à leur déferer la désobéissance de son épouse. L'Empereur de Chine , qu'on cite pour exemple du despotisme , est environné de Loix , & précisément dans la position d'*Assuérus*. A moins qu'une affaire ne porte sa décision avec elle , il la renvoie au Tribunal dont elle ressortit , ou il nomme des Commissaires , & il se borne pour l'ordinaire à ratifier leur Sentence. Plus une affaire le touche de près , plus il doit à la Loi d'en laisser le jugement à ses Officiers. L'Europe seroit étonnée , si nous racontions en détail jusqu'où son prétendu despotisme

(1) *Interrogavit sapientes qui ex more Regio* , &c. Ibid. vers. 13.

pousse la déférence pour la Loi, & pour les Magistrats qui en sont les interprètes. Pour peu qu'il refusât de l'entendre, les Censeurs publics & les Mandarins la feroient retentir à ses oreilles par des représentations, où il n'y a pas un mot qui s'écarte du respect infini qui est dû à *l'Homme du Ciel pour gouverner les Peuples*, mais où chaque mot est un rayon de lumière, qui lui montre son devoir & l'austère vérité. Il y a quelques années qu'un Prince du sang défendit la cause de la Loi en présence de l'Empereur, avec une intrépidité plus que Lacédémonienne; & la fit triompher, quoiqu'il s'agît d'une affaire où l'Empereur avoit été personnellement offensé par des procédés également piquans & mortifians. Le prétendu despotisme Chinois plia à la face de tout l'Empire, qui applaudit à la vertueuse fidélité du Sujet, & sentit accroître son amour pour son Prince, en admirant le grand exemple qu'il donnoit du respect qui est dû à la Loi. *Les représentations*, dit Eulh-tchi, *ne font que fourbir le sceptre, & l'affermir dans la main qui le porte.*

Rien au monde ne peut donner une plus grande idée de l'Empereur, que la manière humble, soumise, timide & respectueuse dont les premiers hommes de l'Etat défendent la cause de la Loi, ou les intérêts des Peuples auprès de lui. Lors même que les Catons Chinois déploient d'une manière supérieure toutes les ressources de l'érudition, du raisonnement & de la haute éloquence, il semble qu'ils ne proposent que des doutes. Ils sont admirables sur-tout pour présenter sous un jour éblouissant, les raisons qui sont censées en avoir imposé, ou pouvoir en imposer à la sagesse éminente & à la tendre bienfaisance *du Fils du Ciel*. C'est à elles qu'ils en appellent avec respect; c'est elles qu'ils prennent pour juges, en se soumettant d'avance à ce qu'elles décident. Soit que ces pièces aillent

aux Princes par la voie ordinaire des bureaux, ou par la voie secrète & sûre du dedans, il n'en transpire dans le public que ce qu'il veut : mais s'il n'y avoit point d'égard, leur nombre croîtroit d'un jour à l'autre ; la perte des emplois & l'exil ne feroient que l'augmenter. Il y a des occasions où le Prince publie lui-même ces *Tseou* ou représentations, pour se faire honneur de sa déférence pour elles ; quelquefois même sa politique les fait faire, pour se donner un nouveau droit de sévir contre les abus. Dans certaines circonstances, il les publie pour en tarir la source, en les pulvérisant avec un laconisme lumineux, & une supériorité de génie & de politique, qui ne laisse aucune prise à la réplique. Pour l'ordinaire il y a egard, & en profite sans en faire mention, pour en avoir le mérite. Il n'a jamais à craindre que son secret soit trahi. La plus cruelle vengeance que l'Empereur pût tirer d'un Censeur ou d'un Magistrat à qui il seroit échappé de communiquer son *Tseou*, ou d'y mettre quelques phrases peu mesurées & trop hardies, seroit de le traduire dans la Gazette au Tribunal de tout l'Empire. Cent millions de voix poufferoient un cri d'indignation & d'horreur, qui seroit entendu de la postérité la plus reculée ; & tous les Mandarins de tous les Tribunaux se réuniroient pour en faire des excuses au pere commun, en lui demandant au nom de tout l'Empire, que cette insolence parricide fût punie avec éclat. « Les représentations, dit *Lieou-ichi*, ont été dans » tous les siècles, l'étoile polaire du Prince pour retrouver la » route, & le bouclier des Peuples contre les entreprises des » Ministres ».

Les Sages qu'Assuérus consulta (1), étoient au nombre de sept. Confucius dit dans son livre de la Piété filiale : *L'Empereur*

(1) *Septem duces Persarum atque Medorum qui videbant faciem Regis, & primi post eum residere soliti erant. Ibid. vers. 14.*



avoit jadis sept Censeurs auprès de sa personne, & par-là il régnoit avec gloire, lors même qu'il étoit peu éclairé & peu vertueux. Les Commentateurs sont assez embarrassés aujourd'hui, pour décider si l'emploi de Censeur étoit attaché au Ministère, ou si c'étoit un emploi particulier. Peut-être que le texte de l'Ecriture pourroit décider la question en faveur de ceux qui prétendent que cet emploi étoit du nombre des premières charges de l'Empire. Dans ce cas, ce rapport de la Chine avec l'ancienne Perse, seroit une preuve qu'il n'appartient qu'à l'Antiquité de faire connoître l'Antiquité.

La conduite d'Assuérus dans une affaire de vivacité & de colere, est encore plus décisive, pour ce que nous disions tout-à-l'heure des méprises de nos Ecrivains sur le despotisme. Il s'agit de l'épouse de ce Prince, qui lui a désobéi dans la circonstance où cela pouvoit lui être le plus sensible; il en est outré, & toute sa colere est réduite à s'en rapporter au jugement des sept Sages qui sont sans cesse à ses côtés. Ces sept Sages étoient les premiers, & principaux Seigneurs des Perses & des Medes. Ainsi donc les Perses avoient eu la politique excellente, de partager les emplois & les charges, entre les Medes & les Perses, comme ont fait les Tartares après la conquête de la Chine, qui en doublant les charges & les emplois, n'ont rien changé au Gouvernement, & se sont donné la moitié de l'autorité dans la magistrature.

La partie la plus curieuse, la plus attachante & la plus instructive des Annales de la Chine, est sans contredit celle qui a trait aux Censeurs de l'Empire. Les principes politiques sur cette matière en Chine, sont évidemment ce qui a rapproché une génération de l'autre, conservé la feu sacré de l'ancienne doctrine, sauvé les loix les unes par les autres de leur propre caducité, empêché les tyrannies des Ministres, porté le flam-

beau de la Science dans le Conseil pour juger du présent par le passé, & offert toutes les ressources que peuvent trouver les plus beaux génies qui se donnent carrière. On ne lit rien dans aucune de nos histoires profanes, qui donne une si grande idée de la grandeur d'ame, de la générosité, de l'intrépidité & de la sagesse d'un grand Prince & d'un bon sujet, que ce qu'on lit dans l'histoire de presque toutes les Dynasties Chinoises.

Les Lettrés Chinois ont mis en question, s'il est plus glorieux à un Prince de ne faire aucunes fautes dans le Gouvernement, que de les réparer après les avoir faites, sur les représentations qui les lui ont montrées; si on peut supposer un Prince assez éclairé & assez vertueux, pour pouvoir se passer de Censeurs, & si alors même il ne feroit pas de la bonne politique d'en avoir; s'il est plus difficile à un Prince d'écouter ses Censeurs, qu'à ses Censeurs de le reprendre; s'il faut moins de courage pour risquer des représentations aux risques de sa vie, que pour affronter la mort dans les combats. Que toutes nos admirations oratoires & poétiques des Alexandres, des Césars & de tous ces monstres que nous appellons conquérans, sont pitoyables & humiliantes, quand on entend raisonner les Chinois sur le vrai but du Gouvernement!

Vasthi (dit le Livre d'Esther) étoit soumise à la Sentence (1) du Conseil, que consultoit Assuérus. Il semble indigne de la majesté & de l'indépendance du trône, que l'épouse du Prince soit soumise au jugement de ses sujets; mais c'étoit moins des juges, que des protecteurs & des défenseurs qui lui avoient été ménagés par la Loi. Ils étoient nécessaires, à cause de la polygamie, pour la défendre contre les cabales & les intrigues

(1) *Cui sententia Regina Vasthi subjaceret.* Ibid. vers. 15.

## FÊTE DE LA REINE VASTHI. 371

d'un peuple de femmes, jalouses de la prééminence de son rang ; & contre l'inconstance du cœur d'un époux , livré aux caprices , aux dégoûts & aux infidélités de ses passions. Aussi les Empereurs les plus jaloux de leur souverain pouvoir , ont été les plus zélés défenseurs de la Loi , qui leur ôtoit le droit de rompre les liens qui les unissent pour jamais à l'épouse de leur jeunesse , & de lui ôter la couronne qu'ils ont mise sur son front.

La Chine laisse une entière liberté à l'Empereur , de se donner en secret à celle de ses concubines à qui il a donné son cœur , & de lui témoigner sa tendresse par tous les dons que peut imaginer sa magnificence. Elle laisse à la morale le soin de lui apprendre ce qu'il doit à sa gloire , à sa vertu , à son repos , à la tranquillité de son domestique , & ne se mêle point de ce qui se passe dans l'intérieur du Palais. Mais quand il a choisi une épouse légitime pour partager son trône & les hommages de ses sujets ; il doit à l'Etat de lui conserver son rang , sa prééminence , ses titres , ses prérogatives & ses honneurs , tandis qu'elle vit ; à moins qu'elle ne s'en rende indigne selon le jugement de la Loi : Loi moderne , encore inconnue à l'Antiquité , & qu'on ne trouve que très-indirectement énoncée dans le procès de quelques Impératrices. Tout cela porte sur l'idée qu'on a ici du mariage. Comme ce sujet est curieux & nouveau , nous croyons à propos de nous y arrêter quelques momens , ne fût-ce que pour mieux faire sentir le pourquoi des juges donnés à Vasthi : car il n'est pas douteux que tous les peuples qui ont reçu l'enseignement de la haute Antiquité , n'aient tous les mêmes idées du mariage ; & que celles qu'en avoient les Perses & les Medes , n'aient embarrassé la colère d'Assuérus.

Les Lettrés Chinois ont épuisé ce qui regarde le mariage. Les Antiquaires ont discuté son origine & son histoire , jusqu'à

la fin de l'ancien Gouvernement. Les Sages ont étudié sa fin, son institution, ses avantages, & le pourquoi des cérémonies religieuses qui en consacroient la solennité chez les Anciens. Les Moralistes ont traité à fond ce qui doit conduire les époux l'un vers l'autre, les promesses qu'ils se font, les droits qu'ils se donnent réciproquement, les devoirs qu'ils contractent, les sentimens & les soins qu'ils se doivent, les vertus auxquelles ils s'engagent, ce qui peut rendre leur union paisible, innocente, délicate, & la félicité de leur vie, ce qui enfin la trouble, l'altère, & les accable du joug auquel ils se sont soumis. Les Politiques ont examiné jusqu'où le mariage, envisagé comme un contrat social, intéresse la Société civile & l'Etat, soit dans les époux qu'il lie l'un à l'autre, soit dans les enfans & leurs familles dont il faisoit la destinée, soit dans les nouvelles liaisons qu'il mettoit dans les familles différentes, soit enfin dans ses suites & ses effets généraux par rapport à la subordination, au bon ordre, à la concorde générale, & sur-tout à la pudeur & à l'innocence des mœurs publiques. Les Légistes ont suivi, de Dynastie en Dynastie, l'Histoire des loix qui articulent ce qui en constitue la validité, qui détaillent jusqu'où l'époux doit commander, la femme obéir, & jusqu'où le sort de l'un est lié au sort de l'autre dans l'ordre civil & dans tous les événemens; quels sont les cas où la répudiation peut avoir lieu; enfin, ce qu'elles ont décerné sur les contraventions, les abus & les crimes dans tout ce qui a rapport aux époux, comme membres d'une grande famille, comme chefs de la leur, & comme citoyens & sujets. Les Physiciens ont interrogé la nature sur le tems du mariage, sur les rapports des inclinations & des caractères, sur les différences de la fécondité d'une génération à l'autre, de climat à climat, d'âge à âge, la liaison démontrée entre le caractère, le tempérament, les

vices & les vertus des pères & mères, & ceux de leurs enfans; la disproportion, le danger, le mauvais effet du lait des nourrices. Les Philosophes enfin ont moissonné dans les Historiens, les Poètes, les Orateurs, les divers ouvrages des Lettrés, tout ce qui fait connoître à cet égard le génie; les mœurs, la façon de penser de chaque siècle.

Tous les Livres Chinois représentent le mariage comme le nœud, le point d'appui & le fondement de toute société, soit naturelle, domestique, civile, religieuse ou politique. C'est par lui, selon eux, qu'a commencé la grande société du genre humain; c'est lui qui en a fait une seule & même famille.

*Lieou-ichi* commence ainsi l'article du mariage, d'après l'ancien Livre *Tou-y-chi* : « Au commencement du monde, il n'y » avoit que *Niu-oua* & son frère; ils habitoient la montagne » *Kouen-lun* (c'est-là où les *Tao-fes* mettent le Paradis terrestre). Il n'y avoit point encore d'hommes ni de peuples » sur la surface de la terre. Il convenoit qu'ils se mariaient; » mais la pudeur les arrêtoit. Le frère dit à sa sœur : puisque » le *Tien* nous a faits pour être ensemble & unis par le mariage, faisons-lui un sacrifice, & marions-nous; sans cela le » genre humain périra avec nous, & la terre restera déserte ». Il est dit dans l'*Y-king* : « Il y eut d'abord le ciel & la terre; » ensuite toutes les choses matérielles furent formées. Après » que toutes les choses matérielles furent formées, il y eut un » homme & une femme ».

*Eu-ichi* dit sur ces paroles : « L'union du mari & de la femme » est donc le commencement de toutes les unions, de toutes » les générations, de tous les rapports, de tous les liens de la » société humaine. Combien ne mérite-t-il donc pas d'être » respecté? Combien chers & sacrés ne doivent donc pas être » ses liens? Combien tous les devoirs qu'il impose ne sont-ils

» pas essentiels & inviolables? L'union du mari & de la femme  
 » doit être cimentée par la justice & par la vertu, parce  
 » qu'elle est la base du grand edifice de la société, & le point  
 » d'appui de tous les devoirs. S'y éloigner de la droite raison  
 » d'une ligne, c'est s'en éloigner de tout le reste. Si l'eau sort  
 » bourbeuse de sa source, elle le deviendra de plus en plus  
 » en s'en éloignant. L'union conjugale étant la plus intime,  
 » la plus tendre, la plus délicieuse, la plus satisfaisante, la  
 » plus sacrée, la plus complète & la plus universelle, il s'en-  
 » suit évidemment que qui est mauvais epoux ne sauroit être  
 » bon fils, ni bon pere, ni bon frere, ni bon ami, ni bon  
 » citoyen, ni bon sujet ». Selon le *Li-ki*, « c'est du mariage  
 » que découlent toutes les générations qui se succèdent sur la  
 » terre. Le mariage se contracte entre des personnes de diffé-  
 » rentes familles, pour étendre les liens du sang & ne pas les  
 » confondre ».

Voici quelle est l'idée que les *King* & les anciens Livres  
 donnent de l'union conjugale. « L'union du mari & de la  
 » femme doit être durable; c'est pourquoi ils se donnent l'un  
 » à l'autre pour toujours. (*Y-king*). La femme est née pour  
 » gouverner les affaires du dedans, le mari pour celles du  
 » dehors. Quand le mari & la femme s'acquittent chacun de  
 » ses devoirs, toute justice est remplie..... La fidélité est le  
 » grand lien de toute société, & la principale vertu de la  
 » femme. Elle entre pour toujours en société de biens & de  
 » maux avec son epoux..... Leur union est une union de  
 » force & de foiblesse, de supériorité & de soumission, d'auto-  
 » rité & de dépendance; comme celle du ciel & de la terre,  
 » du Prince & du sujet..... Le mari doit guider, la femme  
 » suivre. Si cette subordination subsiste, un tendre amour unit  
 » les peres aux enfans; cet amour enfante la justice, & la jus-

» tice à son tour donne naissance à la déférence, à l'honnêteté,  
 » à la bienfaisance, qui font régner par-tout la concorde & la  
 » paix..... Le mari & la femme sont liés au même joug : il  
 » n'y a plus entre eux aucune différence de rang, ni distinc-  
 » tion de noblesse ». (*Li-ki*, chap. 11) « La vertu, dit le  
 » proverbe, unit les époux, la sagesse consume leur union, la  
 » justice la rend éternelle ». (*Te-pei*, *Tao-tching*, *Y-yong*). Les  
 Poètes les appellent *Tong-sin* (qui n'ont qu'un même cœur). Selon  
 le petit *Kingy-ly*, le mari & la femme ne sont qu'une même  
 chair. *Fou-fou-y-ty*. Les mots de *y-ty* sont plus énergiques que  
 ceux de *une même chair* : ils signifient littéralement *une même*  
*substance*.

Les Poètes Chinois ont chanté l'union conjugale. Voici une  
 petite chanson du *Chi-king*.

« Les nues que le soleil pénètre de ses rayons, sont moins  
 » brillantes que les belles qui sont à la porte de la ville :  
 » quelque éblouissans que soient leurs charmes, mon cœur  
 » n'en est point touché. Les habits & la parure de mon épouse  
 » sont simples; mais sa tendresse suffit au bonheur de mes jours.  
 » Les fleurs fraîchement écloses, ont moins d'éclat que les  
 » belles qui sont à la porte de la ville : quelque séduisans que  
 » soient leurs charmes, je les vois sans les regarder. Les habits  
 » & la parure de mon épouse sont pauvres, mais sa douce vertu  
 » comble tous mes vœux ».

Le célèbre *Lin-tchi* commence ainsi une pièce adressée à son  
 épouse.

« Nous vivons sous le même toit, chère compagne de  
 » toute ma vie; nous serons ensevelis sous le même tombeau,  
 » & nos cendres confondues éterniseront notre union. Tu as  
 » eu la générosité de partager mon indigence, & de me  
 » l'adoucir par ton travail. Que ne dois-je pas faire pour illus-

» trer nos noms par mon savoir, & te rendre en gloire tes  
 » bons exemples & tes bienfaits ? Mon respect, ma tendresse  
 » te l'ont dit tous les jours. Je sens en époux, combien il en  
 » coûte au repos de ta vie d'être l'épouse d'un pauvre Lettré.  
 » un Colon eût procuré plus de douceur à ta jeunesse ; mais  
 » ta vertu eût moissonné moins de couronnes. L'Histoire en  
 » entretiendra les siècles à venir, & ta beauté, ton esprit, ta  
 » sagesse, &c. ».

Il y auroit bien des choses à dire sur les cérémonies religieuses qui précédoient & consacroient la solemnité du mariage chez les anciens Chinois ; mais cela nous conduiroit trop loin. Nous nous contenterons d'observer qu'il est certain par le *Li-ki*, qu'on s'y préparoit par le jeûne & la pureté, pour se rendre l'Esprit favorable. Voici quelques articles qui nous ont paru singuliers.

1°. Il est dit dans le *Kou-li* & dans plusieurs autres Livres, que les hommes ne se marioient qu'à cinquante ans dans les premiers âges, & les filles à trente ; sous les *Tcheou*, la loi déterminoit l'âge de trente ans pour les garçons, & de vingt pour les filles ; depuis les *Han*, on a commencé à se marier plutôt ; aujourd'hui on attend à peine l'âge de puberté, surtout parmi les Grands. On en allègue pour raison, que les mœurs publiques sont corrompues ; & les Moralistes soutiennent que c'est ce qui augmente la corruption des mœurs.

2°. Il est certain, selon les *King*, selon les Livres de Confucius & de toute son Ecole, qu'une veuve ne doit jamais se remarier, même pour éviter de mourir de faim. La loi ne le défend pas, & il ne paroît pas qu'elle l'ait jamais défendu ; mais elle décerne des honneurs aux veuves qui gardent la continence ; & aujourd'hui comme autrefois, une veuve de distinction ne peut pas se remarier sans honte. On lit dans le *Y-ly*, un des petits

*King* :



*iKng* : « quand la femme est morte , le mari ne peut se remarier ; quand le mari est mort , la femme ne peut s'engager à de secondes noces. On se promettoit , en s'épousant , une fidélité éternelle , dit *Tchang-tsée* : comment auroit-on pu concilier un second mariage avec cette promesse » ? Il ajoute ensuite què les veufs , dans l'antiquité , chargeoient quelque proche parente de gouverner l'intérieur de la maison. Cela , pour le remarquer en passant , prouveroit qu'il n'y avoit pas de concubines , ou que les concubines ne pouvoient pas être à la tête d'un ménage : ce qui est assez vraisemblable pour les Grands & les Princes , qui étoient ceux qui pouvoient moins se remarier avec honneur.

3°. On voit dans le *Koue-yu* , dans le *Y-ly* , ce qui est insinué dans le *Li-ki* , que ce n'étoit qu'après trois mois , qu'une bru voyoit son beau-père & sa belle-mère en cérémonie , & devenoit véritablement épouse. Il est évident que cette pratique n'étoit ni universelle , ni ordinaire , & n'avoit lieu que quand la fiancée étoit jeune. Le célèbre *Tchin-tsée* demande pourquoi attendre trois mois ? C'est , dit-il , parce qu'on ne pourroit pas connoître en quelques jours , quel étoit le caractère de la fiancée & comment elle se comporteroit ; au lieu que dans trois mois , on avoit le tems de la connoître , & on concluoit le mariage sans rien craindre , ou bien on la rendoit à sa famille.



## RÉPUDIATION DE VASTHI.

*De la Répudiation chez les Chinois.*

**A**SSUÉRUS paroissant indigné du refus de Vasthi, son Conseil servit sa colere. Mamuchan, l'un des premiers de ce Conseil, dit que la Reine avoit non-seulement offensé le Roi, mais tous ses peuples, en donnant à toutes les femmes l'exemple de désobéir à leurs maris; qu'ainsi le Roi devoit déclarer par un Edit, qu'il étoit défendu à Vasthi de paroître jamais devant lui, & que sa Couronne seroit donnée à une autre qui en seroit plus digne qu'elle. Cet avis plut au Roi, & l'Edit fut publié.

Que les défenseurs d'Assuérus examinent si ce Prince n'eût pas mieux fait d'attendre que le *yen-yen* fût fini, pour entamer une affaire qui devoit en flétrir la joie; nous nous contenterons d'observer que sa maniere de procéder n'est pas dans les mœurs Chinoises. Dès qu'il s'agit d'une affaire qui intéresse l'Empereur & où il est partie, il ne gêne jamais les Juges par les egards & les ménagemens qu'exige sa présence: c'est violenter leur probité, que de la mettre aux prises avec la crainte de se perdre. Quant à ce qui est d'un jugement entamé dans un *yen-yen*, comme l'Empereur est ici par-tout sur son trône, les Annales, & ce que nous voyons tous les jours, attestent que nos idées en cette matiere ne sont pas celles de l'Asie. *Chi-tsong*, de la petite Dynastie des *Tcheou*, examina dans un *yen-yen*, le procès d'un de ses Grands qui avoit épousé une seconde femme, la premiere étant encore vivante, & ratifia sa condamnation. Les affaires sont si continuelles dans un grand Empire comme

la Chine, qu'il est essentiel que l'Empereur les expédie par-tout où il se trouve. On choisit même exprès le tems d'un *yen-yen*, pour les affaires où l'on cherche à obtenir une sentence favorable. Les idées d'Europe, encore une fois, sont trop loin de la Chine & de l'ancienne Perse, pour y voir les choses dans leur vrai point de vue.

En Chine, l'Empereur régnant assiste à la Comédie, ayant devant lui une table chargée de papiers; & ce n'est que par intervalles & par maniere de distraction, qu'il ecoute ce qu'on dit ou ce qu'on chante. Il se promene dans ses jardins en lisant des Mémoires, des Requêtes & des Placets. On l'entretient d'affaires, & il donne des ordres pour le gouvernement du Palais pendant les repas. On ne se lasse pas d'admirer que son courage & son zele tiennent à un travail qui rebuterait ailleurs; & cela d'un bout de l'année à l'autre. Régner est ici un métier très-pénible & très-fatigant; & il ne peut pas ne pas l'être, les affaires vont à l'infini, & tout doit passer devant l'Empereur : une seule différée en recule cent; & le moindre délai peut tout perdre, parce que la multitude des affaires faisant nécessairement qu'elles arrivent lentement jusqu'au trône, pour peu que l'Empereur se négligeât, elles viendroient à lui trop tard, ou même n'y viendroient pas.

Que de choses diroient les Lettrés, sur la maniere dont Mamuchan poussa Assuérus dans le précipice sur le bord duquel il s'étoit avancé! Ils n'aiment point les donneurs de mauvais conseils; quand les Historiens en rencontrent quelqu'un, ils le flétrissent sans miséricorde, & le dévouent au mépris & à l'exécration de tous les siècles. Confucius leur en a donné l'exemple; ils l'imitent plus que ne le voudroient les familles des Ministres, des Courtisans & des gens en place. Leur pinceau est un poignard, lorsque ces derniers ont abusé de leur

élévation jusqu'à tromper la confiance de leur Maître, ou trahir les intérêts de sa gloire. Aussi un des plus grands Ministres de la Dynastie des *Song*, disoit-il à ses enfans qui l'exhortoient à se ménager, il faut que je dorme sur une pierre, pour emouffer les pinceaux de nos Historiens.

L'ordre d'Assuérus étoit, que Vasthi, la couronne sur la tête, vint se donner en spectacle à un peuple de convives, dans un moment où l'imprudence de cet ordre lui annonçoit qu'elle ne pouvoit se montrer avec dignité. Cette circonstance pouvoit l'excuser, & elle est oubliée. Malheur aux Mamuchan qui, comme dit *Tsien-chi*, « marchent devant les passions du Prince » avec un poignard teint de sang, jonchent de fleurs le penchant des précipices où elles les poussent, & leur font acheter, de toute leur vertu & de toute leur gloire, la satisfaction insensée de n'être pas contredits! *Tsin-chi-hoang* l'exigeoit en tyran : aussi mourut-il chargé de crimes & de ridicules, en buvant le breuvage impie de l'immortalité, & laissant à ses enfans un trône si ébranlé, qu'il ne leur resta pas même une chaumière, dans les campagnes où il avoit élevé ses innombrables Palais ; ni un sentier pour fuir la mort, dans tant de Royaumes qu'il avoit réunis sous son sceptre ».

L'Empereur *Ouen-ty*, de la Dynastie des *Han*, ayant demandé des avis & des conseils à tous les Sages de l'Empire, par une déclaration publique, on lui présenta une infinité de mémoires, de projets & d'observations. On en a donné le précis dans le *Kou-ouen-yuen-kien* (liv. 12). Parmi les principaux moyens qu'on y trouve pour rendre l'Empire florissant, on y fait un article du soin de l'éclairer de bons conseils, & d'enhardir aux représentations, en cherchant, honorant, écoutant & récompensant les Sages & les gens de bien qui parlent

d'après leurs recherches, & non d'après la calomnie ; sont les défenseurs des loix, & non pas de leurs idées ; ne craignent pas le travail d'une longue application, & se plient au besoin des circonstances ; bravent la misère, & affrontent la mort ; respectent le mérite de leurs égaux, & cèdent à leurs supérieurs ; ne prétendent qu'aux récompenses qu'ils ont méritées, & n'acceptent que les Charges où ils peuvent se rendre utiles.

« Leurs conseils sauvent le Prince de ses foiblesses, & couvrent ses défauts ; préviennent ses méprises, & réparent ses fautes ;  
 » font briller ses belles qualités, & donnent de l'éclat à ses vertus ;  
 » mûrissent ses projets, & font réussir ses entreprises ; éloignent  
 » de la Cour la cabale & l'intrigue, & arrêtent de loin les  
 » affronts & les déplaisirs ». Qu'on nous permette d'ajouter que, selon le *Li-ki*, les Ministres du Prince doivent lui faire honneur des projets qui réussissent, & le Ministère s'imputer le mauvais succès des affaires. Les Chinois sont les premiers Citoyens de l'univers en cette matière : comment un Prince n'écouterait-il pas des Sages qui lui cèdent la gloire de leur sagesse, & se chargent de la honte de ses méprises ? Voilà la solution du grand problème de l'ascendant & du crédit des Lettrés.

Vasthi étoit-elle en effet coupable ? Selon l'ancien *Li ou cérémonial*, dit l'Empereur *Kang-hi* (dans un de ses Ouvrages sur les devoirs des femmes, qu'il dédia à l'Impératrice sa mère), une Impératrice ne doit pas sortir de l'intérieur du Palais. S'il en étoit de même en Perse, ce qui est très-vraisemblable, la désobéissance de Vasthi ne pouvoit pas avoir toutes les mauvaises suites qu'on veut faire craindre à Assuérus. Ici, qu'on nous permette d'observer que le biais que prend Mamuchan pour aggraver la faute de cette Princesse, donne tout lieu de soupçonner que l'ordre d'Assuérus contredisoit les anciens

usages, dérogeoit même probablement à une loi ; & que ce n'étoit que pour avoir refusé de commencer une innovation qui l'abrogeoit , qu'on pouvoit la charger. Qu'on nous permette d'observer encore que Vasthi présidoit alors en souveraine à un festin de cérémonie , & que si elle avoit , sinon des tribunaux , comme l'Impératrice de Chine & une portion de l'autorité souveraine , du moins l'administration des affaires qui concernoient les personnes de son sexe , c'étoit lui faire insulte , & briser son sceptre dans sa main , que de la mander ainsi par un Eunuque.

Les premières pensées d'un Ministre Chinois en pareil cas , se seroient tournées vers les moyens de ménager un délai qui donnât à Assuérus le tems de la réflexion , soit à raison de la circonstance du festin , soit parce qu'aucun ne se seroit cru digne d'être Juge de la mère commune , soit en faisant intervenir tout à coup quelque grande affaire , soit en alléguant des formalités qu'on auroit soutenu être essentielles dans une chose de si grande conséquence , soit même en engageant les Princes du Sang à venir en corps faire excuse à Sa Majesté pour la faute de la Reine , qu'ils ne manqueroient pas de s'imputer , parce qu'ils en avoient été l'occasion , & avoient fait eux-mêmes la grande & impardonnable faute de ne pas représenter à l'Empereur , que la Reine présidoit alors à un festin solennel , & que le quitter pour venir se faire voir par la grande grace de Sa Majesté , c'étoit mortifier une partie de la nation pour faire honneur à l'autre.

Il ne nous souvient pas d'avoir rien vu dans les Histoires d'Europe qui puisse donner quelque idée des biais que prennent les Chinois en pareil cas pour contenter le Prince , sauver son honneur , & lui épargner un repentir. « Il faut plus de courage » & d'habileté , dit *Yen-tsé* , pour tenir tête aux passions du

« Prince & leur donner le change , que pour faire face à une  
 « armée, éviter ses pièges, & la faire tomber dans les siens.  
 « Tel Général qui revient de la guerre couvert de blessures  
 « & immortalisé par ses victoires, hésite , pâlit & se tait à la  
 « Cour, quand le Prince lui propose des amusemens qui  
 « ruinent l'Etat. O qu'il faut de courage & aimer son Prince  
 « pour affronter de sang-froid sa colere, & lutter contre son  
 « autorité suprême , pour tâcher de le rendre meilleur » !

L'Edit d'Assuérus, envoyé dans toutes les Provinces de son Empire, prononçoit la répudiation de Vasthi. Il n'est pas possible de dire si la répudiation date en Chine du commencement de la Monarchie. Selon le *Koue-yu* de *Tso-tchi*, *Yeou-ouang*, qui monta sur le trône l'an 771 avant Jésus-Christ, est le premier Empereur qui ait répudié une Impératrice. Les troubles que causa cette répudiation, & les malheurs qu'elle attira à *Yeou-ouang* par la révocation des Princes de l'Empire, prouvent qu'elle fut regardée comme un attentat contre le droit public. C'est la première répudiation dont il soit parlé dans l'Histoire : elle fut suivie de bien d'autres de la part des Princes tributaires de l'Empire ; & presque toutes furent accompagnées d'une infinité de crimes, de troubles & de malheurs. Les Philosophes Chinois leur attribuent les guerres civiles, qui ne finirent que par la ruine de l'ancien Gouvernement. Les répudiations devinrent fréquentes dans le nouveau, depuis la Dynastie des *Han*, c'est-à-dire, depuis le commencement du second siècle avant Jésus-Christ. On a en Europe les Annales de Chine, qu'on les ouvre sous telle Dynastie qu'on voudra, & on verra des choses horribles dès qu'on trouvera des répudiations : elles sont telles & en si grand nombre, que tout le monde les craint.

*Confucius* & *Mong-tsee* répudièrent leurs femmes : c'est la

grande tâche de leur vie. Les Lettrés de bonne-foi glissent là-dessus, comme chez nous les Auteurs Ecclésiastiques sur les fautes de certains grands personnages en matière de mœurs. Cependant il est remarquable que ces deux Philosophes ne prirent point de seconde femme, & n'eurent point de concubines. On dit de *Mong-tsé* qu'il épousa la sienne contre son gré, & la renvoya *pour sauver sa vertu*. Apparemment parce qu'elle mettoit sa vertu à de trop fortes épreuves. On ne dit pas pourquoi Confucius répudia la sienne. Cependant, pour ne pas charger mal-à-propos ces deux Chefs des Lettrés, nous devons observer d'après les critiques, que renvoyer son épouse chez ses parens, est pris ici pour une répudiation, parce que c'est une séparation, & que nos deux Philosophes menerent une vie errante, pour aller enseigner la Doctrine de l'Antiquité chez ceux qui vouloient les écouter, & pour fuir les ennemis que leur attiroit leur zèle pour elle & pour le bien public. Il est assez vraisemblable qu'ils ne chercherent qu'à procurer à leurs épouses une vie plus tranquille que la leur. Quoi qu'il en soit, leur exemple fut funeste, dès leur tems, à l'indissolubilité du mariage, & il l'a été de siècle en siècle jusqu'à nos jours.

Nous avons cherché à voir sur quoi portoit dans l'Antiquité le droit de la répudiation : nous n'avons rien trouvé ; il n'en est fait mention dans aucunes des anciennes loix qui sont parvenues jusqu'à nous. Ce silence est d'autant plus remarquable, que l'on trouve dans les *King* des traits qui indiquent & supposent la croyance de l'indissolubilité du mariage, comme ceux-ci du *Li-ki* : *c'est un lien de toute la vie ; c'est une union éternelle*, & bien d'autres semblables. Le *Kia-yu*, Livre peu authentique, & composé de ce qu'on rejetta de la grande édition des grands & petits *Kings*, le *Kia-yu*, dis-je, est le premier Livre ancien où l'on trouve les raisons de répudiation. Il en allegue sept :



1°. *la stérilité*, parce qu'elle interrompt la suite des générations dans les familles, & en cause l'extinction; 2°. *l'adultère*, parce qu'il en trouble l'ordre; 3°. *la défobéissance* au beau-pere & à la belle-mere, parce qu'elle renverse les fondemens de la société naturelle; 4°. *les faux rapports*, parce qu'ils troublent l'harmonie de la société domestique, & tendent à en rompre les liens; 5°. *le vol*, parce qu'il viole la justice, & est une infraction de la convention de la communauté des biens; 6°. *la jalousie*, parce qu'elle rend le joug du mariage insupportable, & change les conditions du contrat matrimonial; 7°. *les maladies honteuses*, parce qu'elles empêchent la cohabitation conjugale, & dégradent les générations.

Il y auroit bien des observations à faire sur ces causes de répudiation qui ont été adoptées par la Loi sous la Dynastie des *Han* : ils ne pouvoient guere ne pas accorder à leurs sujets ce qu'ils se permettoient eux-mêmes. Sur quoi *Lieou-tchi* remarque fort sagement : « Si, comme le dit *Kouan-tse*, » toute répudiation est fatale aux mœurs publiques, lors même » qu'elle n'est que tolérée, comme de son tems, combien plus » doit-elle l'être étant autorisée par la Loi » ? Il nous paroît très-remarquable que tous les Ecrivains Chinois s'accordent à rejeter la raison de la stérilité, & soutiennent que cette raison n'a jamais regardé ni pu regarder l'Impératrice; car, disent-ils, *n'avoir pas d'enfans est un malheur, & non une faute*; & l'Empereur ayant des concubines, & n'en ayant que pour prévenir cet inconvénient, cette stérilité n'a aucune mauvaise suite pour sa famille ni pour l'Etat. Que les Savans examinent si la troisieme raison n'avoit pas été introduite chez les Juifs, & si ce n'est pas elle que Jésus-Christ avoit sur-tout en vue dans ces mémorables & divines paroles : *Propter hoc relinquet*

*homo patrem suum & matrem, & adhærebit ad uxorem suam.*  
(Marc. 10, vers. 7.)

Le *Kia-yu*, qui rapporte, d'après Confucius, les sept raisons de répudiation, dit qu'il y a trois circonstances où elles ne peuvent pas avoir lieu : 1°. si, quand on a épousé sa femme, elle avoit une honnête subsistance, & un asyle qu'elle ne peut plus retrouver après sa répudiation ; 2°. si le mari étoit pauvre quand il l'a prise, & est devenu riche ; 3°. si elle a commencé à porter le deuil de trois ans à la mort du pere ou de la mere de son epoux. Ces trois circonstances, comme l'on voit, resserrent beaucoup les sept raisons de répudiation : la Loi les a adoptées ; & dans la pratique, les Tribunaux donnent une grande extension en faveur des femmes, à ces trois circonstances. Ils n'aiment pas ces sortes d'affaires. Les mœurs & les préjugés publics en ont fait une flétrissure pour les femmes répudiées & leurs familles ; & cela a produit le grand bien de les rendre très-rares chez les gens d'un certain rang, & encore plus dans la sphere mitoyenne des citoyens.

Il y a aujourd'hui deux sortes de répudiation ; la répudiation de *fait*, en renvoyant une femme à sa famille ; la répudiation *légale*, en lui donnant un véritable acte de répudiation, à la maniere des Juifs. Cette dernière est la plus flétrissante. Nous ne trouvons pas qu'elle fût en usage dans l'antiquité ; mais on n'en peut rien conclure de positif. Cependant il est remarquable qu'on trouve que plusieurs des femmes répudiées sur la fin de la Dynastie des *Tcheou*, ont été rappelées par leurs epoux ; ce qui n'a pas lieu quand on a donné l'acte de répudiation, à moins que la femme ne veuille elle-même retourner à son epoux ; au lieu que quand il n'y a pas d'acte formel, il dépend de lui de la rappeler, & il pourroit lui faire un procès, si elle se remarioit.

Voici ce que dit le *Zi-ki*, sur la répudiation des Princesses ou épouses des Princes feudataires de l'Empire. « Un Prince répudie-t-il son épouse, elle retourne dans sa famille, & est traitée en Princesse pendant tout le voyage; elle fait son entrée comme épouse d'un tel Prince; les Officiers de la Princesse annonçant son arrivée, parlent ainsi : *Tel Prince est sans talent; il ne sauroit faire avec sa femme ni les sacrifices, ni les cérémonies aux ancêtres; il nous envoie pour en avertir les Ministres d'Etat de ce Royaume.* Le Prince qui étoit présent répondoit : *C'est ma faute : je n'ai pas bien instruit la Princesse. J'obéis aux volontés du Prince.* Les Officiers de la Princesse étalent ses bijoux & ses bijoux, & les Mandarins de son père les reçoivent ». (Chap. 20.)

La répudiation est regardée ici comme un fruit malheureux de la corruption publique, & un attentat contre le droit naturel. Les Moralistes sur cette matière, comme sur bien d'autres; ne sont pas plus indulgens que la Loi, qu'ils disent avoir été forcée à déroger au droit commun, pour empêcher de plus grands maux. La politique du Gouvernement ne les a jamais troublés sur leur doctrine. Les Empereurs eux-mêmes la prêchent dans leurs instructions au peuple. Les Anciens désignent la répudiation, par les termes de *violer la justice, rompre l'union, haïr le joug, briser la chaîne éternelle, aboyer contre son chien, ôter la porte, &c.* Voici comment ils font parler dans leurs vers, des épouses répudiées : « Quand le kien a marié ses branches fleuries à celles du *pa-no*, c'est pour toujours. Hélas ! que mon sort est différent ! l'époux de ma jeunesse se sépare de moi..... Heureuses plantes, plus la rosée du ciel est abondante, plus vous serrez les nœuds qui vous unissent : & moi, l'ingrat me quitte au plus fort de l'orage ; la foudre qui gronde ne le retient pas..... La plus petite

» source fertilise les plus belles campagnes, elles s'empressent  
 » à lui ouvrir leur sein; & moi je suis rejetée avec mépris.  
 » O larmes! ô regrets accablans! ô ingrat, que tu me coûtes  
 » de soupirs!... Si le mûrier tombe sous la hache, est-ce  
 » pour être réduit en cendres dans un ignoble foyer? Perfide!  
 » à quoi me réduit l'oubli de tes sermens? Mon foible cœur  
 » n'en soutient pas la pensée..... Quand on sonne la cloche  
 » du Palais, on est sûr qu'elle sera entendue au loin; mais moi,  
 » que gagnerois-je à parler? Quand il me voyoit, il détour-  
 » noit ses regards, & s'enfuyoit..... Qui a jamais relégué  
 » le cigne dans les forêts, pour mettre le vautour sur le bord  
 » des eaux? Je suis la première pour qui on renverse toutes les  
 » loix. Comment survivre à ma disgrâce?..... Aimables  
 » Alcions, vous ne pouvez rester séparés. Vos ailes vous ra-  
 » menent de par-tout l'un vers l'autre. Qui pourroit ramener  
 » l'ingrat vers moi? Sa vertu a fait naufrage, & son cœur est  
 » partagé..... L'on ôte du chemin la pierre où l'on a  
 » bronché; il n'en a ni la force ni le courage, & la mort seule  
 » finira mes malheurs ».

Cette chanson du *Chi-king* est pleine d'allusions ingénieuses  
 aux malheurs de l'infortunée Princesse de *Chin*, répudiée par  
*Yeou-ouang*, follement epris de la mélancolique *Pao-tse*, & le  
 premier, comme nous avons dit plus haut, qui ait répudié une  
 Impératrice.

Il y a plusieurs autres pieces de cette espece dans le *Chi-king*;  
 & comme ce n'est pas une Impératrice qui parle, le Poëte y  
 déguise moins les choses. Une de ces pieces commence ainsi:

« Semblables à deux nuages qui se sont unis au haut des  
 » airs & que les plus violens orages ne sauroient séparer,  
 » nous etions liés l'un à l'autre par un eternal hymen; nous  
 » ne devons plus faire qu'un cœur; la moindre division de

» colere ou dégoût, eût été un crime : & toi, tel que celui  
» qui arrache les feuilles & laisse la racine, tu me bannis de  
» ta maison, comme si, fidelle à ma gloire & à ma vertu,  
» je n'étois plus ton épouse, & pouvois cesser de l'être. Re-  
» garde le Ciel, & juge-toi. Hélas! &c. ». Nous invitons les  
curieux à voir aussi les poésies des Modernes; si leurs vers ne  
sont ni si naïfs, ni si sublimes que ceux des Anciens, la morale  
en est aussi belle. *Ouen-ty*, de la Dynastie des *Ouei*, aimoit  
à rimer sur cette matiere, & prêtoit sa voix aux femmes de  
ses sujets qui avoient été répudiées. Voici comment il fait  
parler une d'elles.

« O douceur! ô délices de l'amour conjugal! pouvez-vous  
» être effacés du souvenir de mon époux? Les ailes de la co-  
» lombes qui la soutiennent dans les airs, sont moins uniformes  
» dans leurs balancemens, que ne l'étoient nos cœurs. Ses  
» desirs devenoient les miens, & mon ame toute entiere,  
» collée à la sienne, s'unissoit de plus en plus à elle par ses  
» complaisances & ses transports. Complaisances innocentes,  
» transports charmans, qui donnoient du courage à ma vertu,  
» & mettoient mes défauts sous mes pieds. Murs, témoins de  
» ma vie, chambre solitaire, que je ne reverrai plus, rendez  
» témoignage à la candeur de ma conduite & à la droiture  
» de mes sentimens. Aimer mon époux, travailler pour lui, &  
» attendre la joie de le revoir, étoient l'unique occupation de  
» mes loisirs, & mon soin de tous les jours. Sa tendresse a-t-elle  
» jamais affoibli ni ma soumission à ses volontés, ni mon respect  
» pour sa personne? Époux volage & infidele, quel enchante-  
» ment fatal a avili mon cœur, & m'a dérobé le tien? O Ciel!  
» toi qui revenois de par-tout vers moi, tu ne veux plus me  
» voir, tu m'éloignes, & la crainte d'un parjure ne te coûte  
» aucun remords. Le vent du mensonge a fait elever un nuage

» de pouffiere , qui m'obscurcit à tes yeux & en impose à  
» ta probité. O nuage fatal ! qui pourra te dissiper ? Je serois  
» moins affligée , dit-il , si j'étois innocente : l'excès de cet  
» outrage m'en ôte le sentiment ; la fureur qui l'a dicté en  
» montre l'injustice. O qu'il faut que l'ingrat connoisse peu  
» les sensibilités de l'amour ! Une femme vertueuse peut-elle  
» voir avec un froid dédain la perfidie d'un epoux qu'elle  
» adore ? Il lui ôte la joie de voir que ses vertus justifient  
» sa tendresse ; il se montre à elle noirci de vices ; il attente  
» à sa gloire , lui qui est son tout de toute sa vie ; &  
» elle y seroit insensible ! Va , je n'étois pas faite pour être  
» attachée à ton joug , puisque tu ne fais pas même ce que  
» tu étois pour mon cœur. Je jugeois de tes sentimens par  
» les miens , & je me trompois. Ta jeunesse n'étoit touchée  
» que de ma beauté ; tu n'a jamais vu mon ame. C'en est  
» donc fait pour toujours ! cette frêle beauté se fane , se flétrit ,  
» & diminue à chaque instant. Mes larmes & mes veilles ont  
» éteint le feu de mes yeux , la douleur a jauni mon teint  
» & grossi mes traits ; la honte de mon état me couvre d'une  
» rougeur plus effrayante encore que la pâleur livide qui suit  
» mes évanouissemens. O que la mort ne peut-elle venir aussi  
» vite que la laideur ! Elle servira du moins , cette laideur , à  
» me sauver du péril d'un second hymen. Une femme d'hon-  
» neur ne se donne qu'une fois , & l'infidélité de son epoux  
» ne doit rien prendre sur sa vertu. Le nœud de nos liens  
» me reste encore tout entier ; mais dépend-il de moi de le  
» rompre ? La vengeance est un plaisir trop vil pour que  
» ma main les rejette. Je vivrai dans la douleur , le peu de  
» jours qui me reste ; & je ne tarderai pas à succomber à  
» sa violence : mais je descendrai au tombeau avec toute ma  
» gloire , & ne craindrai pas de paroître devant ta mere ,

» qui vint me demander mon cœur pour toi. Que lui dire,  
 » ô Ciel ! que lui dire , si elle me demande.....? O tems  
 » malheureux ! ô siecle pervers ! nos Anciens respectoient le  
 » choix d'une mere jusques dans une concubine ; ils la gar-  
 » doient jusques à la mort, prix du repos de leurs jours ; &  
 » toi..... Songes au moins , ingrat, songes que ta tendre  
 » mere a trouvé dans mes respects, dans mes soins assidus &  
 » dans mon affection, la douceur & le repos de sa vieillesse :  
 » songes que ses derniers regards se tournerent vers moi. Hélas !  
 » si j'avois été plus pénétrante, j'aurois compris que ses paroles  
 » exprimoient ses craintes. Des eclipses, dit-elle, troublent  
 » quelquefois l'harmonie du soleil & de la lune ; mais ils  
 » reprennent bientôt leur cours. Oh oui, si tu étois comme les  
 » anciens Sages. Notre défunion ne seroit qu'une eclipse passa-  
 » gere ; l'amour appaîeroit la tempête que la colere a excitée :  
 » mais tu ne m'as jamais aimée ; le froid de tes adieux ajoutoit  
 » à leur injustice. O Ciel ! comment il me conduisit vers cette  
 » même porte où il étoit venu me recevoir le jour fatal que  
 » je me donnai à lui ! Que de richesses & de biens y entrèrent  
 » avec moi ! Jouis-en sans remords, si tu le peux. Les cris  
 » innocens de mon enfant qui pleure & m'appelle, suffissent pour  
 » t'accabler de confusion ; & si je ne mérite pas que le Ciel  
 » me venge, crains qu'il n'ait pitié de sa foiblesse, & le délivre  
 » de toi ».

Ce n'est qu'avec peine que nous nous sommes déterminés  
 à traduire ces bagatelles poétiques ; mais outre qu'elles mon-  
 trent quelle est la doctrine des Poètes sur la répudiation morale,  
 qui n'est sûrement pas la plus sévère, il est bon que nos Poli-  
 tiques voient les biais qu'on prend en Chine pour défendre la  
 cause des mœurs, & nos Poètes combien ils gagneroient à se  
 réconcilier avec la saine morale.

Venons maintenant au Texte sacré. Un Edit (1) promulgué en forme de Loi & à qui on en donnoit la force, par lequel il étoit défendu à Vasthi de se présenter désormais devant le Roi, étoit la répudiation la plus éclatante qu'on puisse imaginer. C'est ainsi que sont faites les répudiations des Impératrices de Chine, comme on peut le voir dans les Annales. Toute Impératrice étant annoncée à tout l'Empire, & déclarée l'épouse légitime du Prince par un acte public & solennel, en conséquence duquel elle est reconnue pour Souveraine & *mere des peuples*, & jouit de tous les droits, prérogatives, prééminences, honneurs de ce rang suprême, & du souverain pouvoir qui y est attaché; il faut donc qu'un acte aussi juridique & aussi solennel l'en dépouille, pour qu'elle en soit privée, pour qu'on puisse le déferer à un autre. Voici qui est encore plus fort, & qui est très-conforme au droit des gens. *Yiu-tsong* ayant répudié l'Impératrice *Kuo*, voulut lui faire rendre des honneurs funebres comme à une Impératrice : on lui fit des représentations fort embarrassantes. « L'Impératrice *Kuo*, disoit-on, a » été répudiée par une déclaration solennelle. Est-ce la justice » qui l'a dictée ? Ce n'est pas à nous à l'examiner ; mais à » moins qu'elle ne soit cassée & annullée par une autre aussi » légale & aussi publique, ce seroit confondre les idées des » choses, & mettre la justice en contradiction avec elle-même, » que de lui donner après la mort, des honneurs dont elle a » été déclarée indigne ».

Quant à la manière de procéder à une répudiation, elle devoit fort embarrasser le Conseil, s'il en étoit de la Perse comme de la Chine. 1°. Aucune Loi en Chine n'a jamais rien dit sur la

(1) *Egrediatur edictum à facie tuâ ..... ut nequaquam Vasthi ingrediatur ad Regem. Cap. 1, vers. 19.*



répudiation d'une Impératrice. 2°. L'Impératrice étant une Souveraine dans l'exercice de sa souveraineté, si l'on peut parler ainsi, elle n'est plus justiciable de personne; l'Impératrice de Chine avoit ses tribunaux, comme il a été dit, & une portion de l'autorité suprême. 3°. La loi de l'Etat accordant à l'Empereur des concubines titrées, obvioit dès-là à toutes les vraies & légitimes causes de répudiation, que la corruption des mœurs avoit introduites. 4°. Le bien public étant la première & la plus essentielle de toutes les loix de l'Etat, elles ne peuvent admettre dans aucun cas, une répudiation d'Impératrice, qui attenteroit sur l'honneur de l'héritier légitime de la couronne; & flétriroit en lui toute la nation: sans parler des guerres étrangères & civiles qu'elle pourroit occasionner. 5°. Il est contre la majesté du trône, qu'une Souveraine devienne l'épouse d'un particulier; & contre le droit naturel, de la répudier sans lui rendre sa liberté. Toutes ces raisons nous ont fait soupçonner qu'Assuérus pourroit bien n'avoir déferé Vasthi aux Princes & aux Grands, que parce qu'il ne se sentoît pas le droit de la juger. Que les Savans examinent si l'ancien droit public de Perse est favorable ou contraire à cette conjecture.

En Chine, l'Impératrice est censée essentiellement irrépudiable par cela seul qu'elle est Impératrice. Dans le vrai, il n'y a point eu de véritable répudiation d'Impératrice depuis plus de vingt siècles, puisqu'aucune Impératrice n'a recouvré sa liberté. Aussi quelques Empereurs n'ont pas osé faire proclamer une seconde Impératrice du vivant de la première; & d'autres l'ont rétablie, regardant comme nul leur mariage avec celle qu'ils avoient mise à sa place. Le droit des gens se tait dans le fracas des armes, mais il est encore plus désolant que les Loix soient sans force & sans autorité dans toute l'atmosphère du trône.

Le Texte sacré ne dit point ce que devint Vasthi. Ces Impé-  
*Tome XIV.*

D d d

ratrices répudiées, ou plutôt dégradées, sont mises ici dans le *Leng-kong* ou *Palais froid*, c'est-à-dire dans un appartement isolé dont on leur fait une prison. Elles y sont gardées très-étroitement, & on a plusieurs fois porté la barbarie jusqu'à murer les fenêtres de ce lugubre séjour, en ôter le pavé, les y laisser sans aucuns meubles, & ne leur donner d'habits & de nourriture qu'autant qu'il en falloit pour leur prolonger les horreurs de la mort. Presque toutes les Impératrices qui ont été dégradées, l'ont été par des cabales de femmes, d'Eunuques & de Ministres; le plus souvent pour ôter l'Empire au Prince héritier, & lui substituer le fils d'une concubine en faveur. Comme les cabales de Cour sont des tourbillons opposés à d'autres tourbillons, & que selon que le mouvement augmente dans l'un ou dans l'autre, il rétrécit & absorbe celui à qui il est opposé, l'Impératrice dégradée a eu quelquefois le dessus, a remonté sur le trône, & a lavé sa honte dans le sang de ses ennemis. Il est arrivé plus souvent, que son fils ayant pour soi le suffrage des Loix, a culbuté celui qui l'avoit supplanté, & a rétabli sa mère dans tous ses droits, même après qu'elle avoit cessé de vivre. Ce n'est qu'à force de disgrâces, de coups d'autorité & d'oppressions, que les Empereurs sont venus à bout de faire passer ou plutôt tolérer la répudiation des Impératrices. Les Tribunaux s'y sont toujours opposés avec courage; & il est très-remarquable que leurs belles & éloquentes représentations ne reconnoissent aucune des causes de répudiation que la Loi admet pour les particuliers. La plupart de ces excellentes pièces se trouvent dans le recueil *Tseou-y*, où les curieux peuvent les voir. Nous nous bornerons à ce qui nous a le plus frappés dans quelques-unes.

*Fou-tching* insiste dans sa requête sur ce que le bonheur ou les malheurs entrent dans le Palais de l'Empereur, par la porte

que leur ouvre son mariage , & se répandent ensuite sur tout l'Empire. « Si le Prince , dit-il , est fidele aux loix du mariage , » ses sujets les gardent avec respect. Si les loix du mariage » sont gardées , la paix regne dans les familles , la vertu y habite , » les plus pauvres y jouissent des douceurs de la vie ; & comme » on ne peut jouir des douceurs de la vie que par la tranquillité » de l'Etat , chacun est intéressé à la procurer , & y travaille » avec zele ». Venant ensuite aux vraies causes de la dégradation de l'Impératrice , il insiste sur la nécessité de la patience qu'il prouve avec force , & finit par dire que si une petite colere monte par degrés jusqu'aux fureurs de la haine , l'homme n'a plus rien qui le distingue des tigres & des ours.

Lorsque *Kouang-ou* , de la Dynastie des *Han* orientaux , voulut répudier l'Impératrice , son Ministre , après lui avoir allégué force raisons tirées des loix , de la morale & de la politique , lui dit sans ménagement : « Toutes les tendresses de » l'amour paternel & filial , n'égalent pas celles de l'amour » conjugal ; si ces tendresses délicieuses & enivrantes n'ont pas » de prise sur votre ame , l'environnent sans l'amollir , & glissent » dessus comme l'eau sur le marbre , hélas ! Seigneur , je n'y » pense qu'en tremblant , que peuvent espérer vos Sujets de la » bonté de votre cœur ? Mais s'ils n'en esperent rien , que ne » devez-vous pas craindre de leur part » ?

Ce que dit *Han-tchi* à *Kao-tsong* , est encore plus digne d'attention. Après avoir posé en principe , que les loix du mariage tiennent à la nature de l'homme , dérivent de ses inclinations les plus intimes , sont fondées sur la fin de l'union conjugale , & obligent le Prince comme le dernier de ses sujets ; il insiste sur l'outrage qu'il feroit à la mémoire de ses augustes parens qui lui ont choisi l'Impératrice son epouse , à tout l'Empire qui l'honore & qui l'aime comme la mere commune , &

au *Tien* qui la lui a préparée & qui est le défenseur de l'innocence opprimée. Puis il interroge l'histoire, & prouve par des détails foudroyans, 1°. que les meilleurs Princes sont devenus cruels & sanguinaires, inappliqués aux affaires, mauvais peres, mauvais parens, mauvais amis & mauvais maîtres, lorsqu'ils ont répudié leurs épouses; 2°. que le trouble, la division, le désordre, les dissensions & les scandales sont entrés dans le palais, & se sont répandus comme un torrent chez les Princes, chez les Grands, parmi le peuple, & que la décadence de plusieurs Dynasties a été la suite éloignée, mais directe, d'une répudiation d'Impératrice; 3°. qu'éviterait-il tous ces malheurs, il entrera par-là dans la liste des mauvais Princes, flétrira la gloire de ses ancêtres, & fera rougir de lui ses descendans.

Toutes ces raisons ne persuaderent pas un Prince qu'aveugloit sa passion. *Tai-tsi* lui fit de nouvelles représentations, où il lui dit sans détour & sans ménagement, que c'est outrager tout l'Empire que de lui ôter une Princesse & lui donner une *maîtresse* pour Souveraine, dégrader le trône qu'il prétend partager avec elle, & éloigner de lui tous les cœurs que lui attiroit une épouse que les peuples aimoient comme leur mere. Il finit par ces paroles : « On dira un jour que l'Empereur aveuglé par sa » passion, a mis la couronne Impériale sur la tête d'une femme » aussi vile que méprisable ». *Chao-hiu*, sous les *Song*, peu effrayé des disgraces qui commençoient à étonner le courage des autres Grands, revint à la charge plusieurs fois, & commença ainsi un de ses placets. « Les Censeurs honteusement » effrayés, gardent un lâche silence; mais je ne souffrirai jamais » que mon pere se flétrisse par une action injuste & infamante. » L'Impératrice est ma mere, j'ai droit de défendre sa cause » auprès de mon pere ».

Le célèbre *Ngneou-yang-sieou* insista en pareil cas avec une éloquence admirable, sur les cérémonies du mariage, & sur les promesses que se font les époux : « Qui s'oublie, dit-il, dans une » chose où il ne faut qu'être homme, ne l'est plus, & dès-là ne » sauroit remplir les devoirs si pénibles & si difficiles de la souveraineté ». *Soui-chan* voyant que les raisons ne touchoient pas l'Empereur, à qui il avoit eu l'intrépidité de les dire de vive voix, frappa le pavé du front en signe de douleur, jusqu'à le rougir de son sang, & se retira de la Cour. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il s'agissoit d'une Impératrice stérile que *Soui-chan* soutenoit : il prouvoit que cette raison ne suffisoit pas pour la répudier ; & que si l'Empereur la répudioit, il ne pourroit plus regarder le Ciel, ni soutenir les regards de ses sujets.

Les Tribunaux de Chine ont cette gloire particulière, de faire l'impossible pour épargner des fautes à l'Empereur ; de lui dire sans biaiser, les vérités les plus capables de le convaincre ; de ne plier sous l'autorité, qu'en conservant le droit public ; & de donner à tout l'Empire, dans tous ces cas, l'exemple du respect & de l'obéissance qu'on doit au Souverain. Que la philosophie des Lettrés est admirable & instructive, lorsqu'arrêtant ses regards sur les félicités mensongères qui environnent le trône, elle montre du doigt les amertumes, les peines & les chagrins domestiques qui en corrompent la puissance ! « Les » plaisirs les plus vifs & les plus satisfaisans, dit *Lieou-te*, sont » ceux de père, d'époux, de frère & d'ami. Ils pénètrent jusqu'au fond de l'âme, ils en remplissent toute la capacité, » ils la suivent par-tout, ils ne s'usent jamais, les maux même » de la vie en aigrirent le sentiment, & tandis que le pauvre » les réunit dans son cœur en son humble cabane, l'Empereur » les cherche en vain autour du trône, le fantôme de sa » grandeur les lui cache : fût-il assez heureux pour qu'ils se

» montraient à lui, il n'est pas assez homme pour les aimer.  
 » Parcourez les Annales, & vous verrez que la volupté  
 » s'est présentée aux Empereurs, couronnée de roses, & les a  
 » enivrés d'une folle ivresse qui les a comme exilés de leur  
 » famille par des répudiations, des dégradations, des scènes  
 » d'ignominie & des horreurs. Peu d'entre eux ont été des  
 » pères heureux, presque aucun n'a su posséder le cœur d'une  
 » épouse ».

Le motif de la publication de l'Edit qui répudioit Vasthi, étoit, dit le Texte sacré (1), pour que les femmes de tous les sujets, tant les grands que les petits, rendissent dorénavant à leurs maris le respect qu'elles leur doivent. Si les Conseillers d'Assuérus s'étoient en effet proposé par-là de tirer partie de la dégradation de Vasthi, ils agissoient en cela selon les principes du Conseil des Empereurs Chinois. Quand un Empereur ne se rend point aux représentations qu'on lui fait, & veut pousser sa pointe quoi que l'on puisse lui dire, les Ministres ne manquent jamais de profiter de la circonstance pour obtenir quelques grâces en faveur du peuple, ou pour faire réformer quelques abus, ou pour remettre en vigueur quelque loi essentielle; du moins ils veillent à ce que la déclaration impériale soit tellement tournée, qu'elle porte son correctif. Si Vasthi ne méritoit pas d'être dégradée, Assuérus se punissoit lui-même; mais dès-là qu'on en prenoit occasion de recommander aux femmes de respecter leurs époux, cette dégradation tournoit au profit de l'Empire. Le respect des femmes pour leurs époux a bien baissé chez les nations qui se piquent de galanterie. Reste à examiner qui y a plus perdu pour son bonheur, des femmes ou des maris.

(1) *Ut cunctæ uxores tam majorum quam minorum, deferant maritis suis honorem, Cap. 1, vers. 21.*

Les Chinois tiennent bon pour l'ancienne doctrine, dont nous voyons des exemples si touchans dans la Genèse. Les Chinoises n'appellent plus leur epoux Seigneur, comme Sara nommoit Abraham; mais elles n'en parlent & ne lui parlent qu'avec beaucoup de respect. Il est inoui ici qu'on ait vu une femme ne pas se lever quand son mari entre dans la chambre. On s'y prenoit de loin dans l'Antiquité, pour inspirer aux personnes du sexe un profond respect pour leurs epoux. Dès qu'elles étoient fiancées, on les conduisoit dans la salle des Ancêtres, pour leur donner des instructions particulieres sur ce point capital. Là, une vieille matrone leur enseignoit en détail jusqu'où son devoir, sa vertu, sa gloire, son bonheur & les plus chers intérêts de toute sa vie exigeoient qu'elle respectât celui à qui elle alloit se donner. Les derniers adieux de son pere, de sa mere, de ses tantes & de toute sa famille, lorsqu'elle quittoit la maison pour suivre son epoux, étoient une vive recommandation de lui obéir & de le respecter. Toutes les cérémonies & toutes les fêtes de famille, en étoient la répétition pratique, par la maniere respectueuse dont l'etiquette vouloit qu'elle abordât son epoux, le saluât, lui parlât. Cette etiquette étoit si rigoureuse jusques dans le secret de leur domestique, qu'elle ne devoit jamais lui donner aucun nom de familiarité, ni rester en déshabillé de l'appartement des femmes, quand il y venoit pendant la journée : ce qui, pour le remarquer en passant, étoit fort rare. Bien plus, à moins qu'ils ne fussent l'un & l'autre fort âgés, tout ce qui appartenoit au mari devoit avoir sa place marquée, & ses habits même être gardés dans des armoires différentes.

« Ces signes extérieurs de respect, dit le Docteur *Fang-tchi* » à sa fille, ne sont pas le respect; mais ils le conservent, ils » le réveillent, ils le représentent, & empêchent du moins les » hardiesses de la familiarité & les négligences de la froideur ;

» par où commence la désunion des époux. Ma fille, croyez-  
 » en la vieillesse d'un père qui vous aime, une femme gagne le  
 » cœur de son époux par ses attentions, ses prévenances, ses  
 » égards, ses déférences & ses soins respectueux. L'amour s'use  
 » dans le mariage, si l'estime ne l'entretient; & la vraie estime  
 » est toujours accompagnée de respect. Plus vous en té-  
 » moignerez à votre époux, plus vous le forcerez à sentir tout  
 » le prix de vos bonnes qualités, & à fermer les yeux sur vos  
 » défauts; plus vous assurerez votre crédit dans la famille, &  
 » votre autorité dans la maison; plus vous vous épargnerez de  
 » chagrins dans votre ménage, & mettrez de barrières entre  
 » votre faiblesse & vous. Votre mère, ma chère enfant, votre  
 » bonne & tendre mère, que vous n'avez pas assez vue &  
 » que je pleurerai toujours, ne s'est jamais départie, en douze  
 » années, des manières nobles & respectueuses envers moi,  
 » qui la firent admirer dans la cérémonie de notre mariage.  
 » Aussi quelque supériorité d'âge que j'eusse sur elle, sa pré-  
 » sence m'imposoit plus que celle des Vice-Rois & des grands  
 » Mandarins. La continuité de ses déférences & de ses respects  
 » me réduisoit à m'observer sans cesse, parce que pour peu  
 » que je me négligeasse dans ma façon d'agir ou dans la ma-  
 » nière de m'exprimer, ou qu'il m'échappât quelque vivacité,  
 » elle m'accabloit en s'observant avec plus de soin & en redou-  
 » blant ses égards, mais d'un air si aimable, si naturel & si  
 » soumis, que je l'en aimois davantage, & que je rougissois de  
 » moi ».

Un Ministre du fondateur des *Song* se contenta de dire à sa  
 fille : « Tout l'Empire a été témoin de la considération & de  
 » l'amitié qu'avoit pour moi le feu Empereur. Mes rivaux,  
 » ni mes fautes, ne m'ont jamais nui auprès de lui, parce que  
 » ma conduite, mes discours, mon air, le ton même de ma  
 » voix



« voix lui disoient sans cesse que j'étois pénétré d'un profond  
 « respect pour sa personne. Un mari, ma fille, est moins diffi-  
 « cile à vivre & moins délicat qu'un Empereur ».

*Assuérus agit selon l'avis de Mamuchan* (1). Nous ne nous arrêtons sur ces paroles du Texte sacré, que pour indiquer une manière de procéder en Chine dans les Déclarations qu'on pourroit ne pas connoître au-delà des mers, & qu'il faut peut-être savoir pour entendre bien des choses dans l'ancien Testament. Quelquefois c'est l'Empereur qui y parle lui-même à ses sujets; quelquefois c'est un Ministre, un Président de quelque grand Tribunal, ou un Censeur, un Gouverneur de Province qui allègue dans une Requête ce qui demande l'animadversion ou les ordres de Sa Majesté, & qui propose ce qu'il en pense. L'Empereur, dans ce dernier cas, ne fait que mettre au bas, *qu'il y consent, que cela se fasse ainsi, ou qu'on respecte cela*; & cette Requête a la force & l'autorité légale d'une Déclaration. *Tsin-tchi-hoang* ne fit qu'appointer ainsi la Requête du Ministre *Li* contre les anciens Livres. Toutes les Déclarations qui sont à la charge du peuple, ou qui ont quelque chose de dur ou d'odieux, sont toujours faites dans ce goût-là. Outre que ce n'est pas sur l'Empereur, mais sur celui qui a fait la Requête, qu'en retombe le blâme; si les mauvaises suites prouvent qu'on s'est trompé, l'Empereur en est quitte pour blâmer l'auteur de la Requête, & prendre de soi-même un arrangement contradictoire; encore quelquefois ne faut-il qu'appointer une seconde Requête opposée à la première, ou qui l'adoucit.

Ainsi, dit l'Ecrivain sacré, le Roi apprenoit à tous les peuples soumis à son Empire (2), *que les époux étoient maîtres*

(1) *Fecitque Rex juxta consilium Mamuchan. Ibid.*

(2) *Esse viros principes ac majores in domibus suis. Ibid. vers. 22.*

*& souverains dans leurs maisons.* Ce n'est pas ici le lieu de faire observer que plusieurs nations avoient perdu de vue ce grand principe du droit naturel, au point de se soumettre à leurs femmes : témoins les sages Egyptiens, qui, au rapport de quelques Ecrivains, faisoient une espece de vœu d'obéissance aux leurs. Mais nous croyons devoir revenir sur ce que nous avons dit plus haut des six Tribunaux qu'avoit l'Impératrice de Chine dans l'Antiquité, & de la portion de l'autorité souveraine qui lui étoit confiée. En raisonnant d'après la supposition qu'il y avoit quelque chose d'équivalent ou d'approchant en Perse, il est tout naturel de croire que le Conseil féminin de Vasthi fut d'avis qu'elle refusât d'aller se donner en spectacle dans la salle du festin des hommes, & que sa résolution fut l'effet d'une délibération commune de tous ses Officiers, qui dès-là n'en devenoit que plus mortifiante pour Assuérus. Dans ce cas, il seroit très-aisé d'expliquer pourquoi elle fut dégradée : afin que tout le monde fût que les maris étoient les maîtres. Les paroles du Texte que nous expliquons, indiqueroient une cassation des Tribunaux des femmes, & une abrogation de toutes les Loix qui les avoient établis, ou qui avoient rapport à la sorte d'autorité qu'ils avoient dans l'Etat. Nous ne donnons cette interprétation que pour ce qu'elle vaut ; mais sa nouveauté & sa singularité, que nous sommes les premiers à avouer, pourront donner lieu à des recherches qui aideront peut-être à trouver la véritable dans ce qui nous reste sur les anciens Perses.

Que pensent les Sages parmi les anciens Chinois sur les avantages & les désavantages de cette singulière judicature des femmes ? Le *Kou-ly*, le *Tcheou-ly* & le *Li-ki*, en parlent à-peu-près dans les mêmes termes, & n'entrent dans aucun détail sur la manière dont on l'exerçoit ; mais comme elle touche à la plus haute antiquité, nous ne serions pas étonnés

qu'on trouvât dans nos anciens monumens de quoi suppléer en partie, au silence de ceux de Chine. Cette judicature a cessé vers la fin de la troisième Dynastie. *Tchin-chi-hoang* n'avoit garde de la rétablir, parce qu'elle faisoit partie de l'ancien Gouvernement qu'il avoit anéanti. Les *Han* avoient trop de concubines lorsqu'ils furent paisibles possesseurs de l'Empire, pour songer à rétablir les Impératrices dans leurs anciens droits; il y avoit trop de jalousies & de rivalités dans leur Palais, pour qu'elles pussent jouir en paix de leur ancienne autorité. Leur politique vint au secours des Empereurs, & tâcha de donner le change aux Impératrices par les titres, les prééminences, les préséances, les honneurs & les décorations de grandeur & de majesté dont elle environna leur trône.

La superbe *Lu*, l'Agrippine de Chine, & les autres premières Impératrices de cette Dynastie, portèrent la main sur le sceptre des Empereurs, pour se dédommager de celui qu'on leur avoit ôté; & si leurs entreprises avoient été moins funestes à la tranquillité de l'Etat & à la chose publique, elles auroient peut-être réussi à se donner encore plus de pouvoir qu'on ne leur en avoit enlevé. Mais les idées de l'ancien Gouvernement s'étant effacées peu-à-peu, & l'autorité des Empereurs s'étant accrue de jour en jour, la Loi parla, & substitua des noms & des titres aux anciens Tribunaux des Impératrices. Ces noms & ces titres, dont elle fit des distinctions pour les concubines des Empereurs, pour les Princesses, les femmes de la Cour & les épouses des Mandarins, ont varié & ont été différemment distribués sous les Dynasties suivantes; mais en conservant l'ombre de l'ancienne judicature des Impératrices, ils en ont totalement anéanti la réalité.

Cependant, comme le Gouvernement Chinois revient à l'Antiquité de par-tout, & se rapproche d'elle le plus qu'il peut,

c'est par les femmes qu'il parle aux femmes sur tout ce qui n'a trait qu'au cérémonial, à la décence des mœurs & aux devoirs particuliers du sexe. La très-vertueuse & très-auguste mere de l'Empereur, fait une Ordonnance bien particularisée & très-souvent bien ferme, où elle intime ses volontés; & l'Empereur, en fils soumis, ordonne aux Tribunaux de promulguer les ordres suprêmes de Sa très-haute Majesté l'Impératrice mere, & de veiller à leur exécution. Au défaut de l'Impératrice mere, c'est l'Impératrice epouse : mais les Déclarations, Edits & Ordonnances de l'une & de l'autre, ne vont aux Tribunaux que par l'Empereur. Comme l'esprit du Gouvernement Chinois ne change pas, il semble qu'on pourroit assez bien conclure de ces petits vestiges de l'ancienne judicature, qu'elle étoit bornée à des choses particulieres aux personnes du sexe, dans l'ordre de leurs différens devoirs; mais alors l'Impératrice intimoit ses ordres par elle-même; ils étoient portés dans ses Tribunaux, & dès-là ils se répandoient dans tout l'Empire, où les Officiers étoient chargés de veiller à leur exécution. Le droit public de Chine a consacré encore sur cela le fantôme de l'ancien, en accordant aux femmes des Mandarins, les habits de cérémonie & tous les honorifiques du Mandarinat de leurs epoux.

Où nous nous trompons bien, ou la multitude des Lecteurs ne verra que du ridicule dans les conduites & arrangemens de l'ancienne & de la nouvelle politique de Chine; & il ne viendra peut-être pas en pensée à la plupart, de se demander compte de leurs idées sur cette matiere. Est-ce l'Orient, est-ce l'Occident qui a le mieux approfondi les choses, médité plus profondément les convenances, & trouvé un meilleur biais pour concilier tous les intérêts de la société? Voici de quoi aider les réflexions de ceux qui auront la curiosité d'examiner cette

question en philosophes citoyens : car ce n'est pas sur un point particulier & isolé qu'il faut se décider , mais sur l'ensemble de la conduite & de la doctrine politique de Chine.

1°. Rien de plus clairement énoncé , articulé & décidé dans tous les *Kings* , dans les Annales & dans tous les Livres anciens , que l'obéissance entière , absolue & continuelle que les femmes doivent aux hommes , & la défense expresse de se mêler d'autre chose que de gouverner leur ménage. Selon l'*Y-king* , la femme est comme la lune qui reçoit toute sa lumière du soleil , & n'éclaire la nuit que par les rayons qu'elle en reçoit. Selon le *Chou-king* , l'atmosphère de la femme est son ménage , & celle de l'homme la chose publique. Selon le *Chi-king* , ce n'est pas la poule , mais le coq qui annonce l'aurore. Les pensées de l'homme le conduisent dans les voies de la sagesse , les conseils de la femme le menent de précipice en précipice. Le *Li-ki* dit ouvertement : « Les affaires publiques demandent de la force , » les affaires domestiques de la douceur ; les premières sont du » ressort de l'homme , les secondes sont le partage du sexe..... » On ne doit rien dire aux femmes des affaires du Gouverne- » ment..... Une femme ne doit pas parler des affaires » d'Etat..... Les femmes sont nées pour obéir , les hommes » pour commander ». L'ancien Commentaire du *Kou-ly* dit , en parlant des six Tribunaux de l'Impératrice , qu'on les a établis , afin que l'obéissance des femmes paroisse avec plus d'éclat. La logique des Lettrés est admirable pour trouver de pareilles raisons.

2°. Les Loix positives ont toujours ôté toute autorité aux femmes dans tout ce qui regarde le Gouvernement. Une Loi qui remonte ici jusqu'à l'origine de la Monarchie , les prive absolument d'hériter des grands & des petits fiefs , & même d'entrer dans le partage des biens paternels. Une fille

n'a de légitime en Chine, que son trousseau. Selon le *Li-ki*, la fille dépend de son pere, la femme de son mari, & la veuve doit se laisser conduire par son fils. La disposition de la Loi est conforme à cela. Les personnes du sexe, soit qu'elles soient filles, femmes ou veuves, sont pupiles toute leur vie pour les actes civils & judiciaires : une veuve même ne peut pas faire un contrat en son nom ; il n'a de valeur qu'autant que son fils, son beau-frere, ou quelque proche parent y paroît, & est censé le contractant.

3°. La morale de Chine est claire, précise & décidée sur l'article de l'obéissance que les femmes doivent à leurs maris : elle va droit au but, & partant du grand principe que l'homme leur est supérieur en force, en lumiere, en sagesse & en conduite, elle en conclut qu'il est son chef & son guide, comme il est sa défense & son soutien ; & que dès-là elle doit lui être soumise, pour le bien même de ses intérêts. « La supériorité de » l'homme sur la femme, dit *Tang-tse*, atteste ses droits sur » elle. La nature, qui agit toute seule dans les animaux, » soumet la femelle aux mâles jusques dans les especes les » plus féroces & les plus sauvages. Toutes les générations » n'ont jamais varié sur ce point de la morale. Les femmes les » plus célèbres par leur mérite & par leur vertu, sont entrées » d'elles-mêmes dans la voie de la soumission, quoique leurs » epoux eussent en quelque sorte perdu tous leurs droits par » leurs vices & leur inconduite ». Les Moralistes ont tout pour eux en cette matiere ; & on n'a pas à leur reprocher de ne pas profiter de leurs avantages.

4°. L'administration publique ne s'est jamais ni endormie ni relâchée sur ce point capital. Si on en excepte les tems de crise & de désordre qui précéderent la ruine de l'ancien Gouvernement, & ceux des balancemens & des variations du

nouveau avant qu'il eût comme pris son affise, elle a toujours pris à tâche de repousser les femmes dans la sphere de la soumission, de la dépendance & d'une entiere obéissance à leurs maris. Pour peu que quelque événement en ait fourni l'occasion, les Empereurs & les Tribunaux ont élevé la voix, & annoncé très-eloquemment à toutes les femmes de l'Empire, que leur sexe, comme le plus foible, le plus timide, le plus imparfait, est dévoué à l'obéissance, & ne doit être occupé que des humbles soins du ménage. Dans les epitaphes, les eloges & les inscriptions que les Empereurs & les grands Magistrats accordent aux femmes qui se sont distinguées par leurs vertus, ou par des actions héroïques, leur obéissance à leurs maris est toujours la premiere louange qu'on leur donne.

5°. Toutes les sciences, tous les arts, tous les usages, tout ce qui fait les mœurs générales de la nation, tend aussi à persuader l'obéissance au sexe, à la lui faire pratiquer. La poésie même, qui lui est dévouée ici comme ailleurs, n'a jamais biaisé sur cet article. Les soupirs de la douleur, les plaintes du mécontentement, les fureurs de la jalousie, les rages de la colere, ni les délices de l'amour, ne l'ont jamais égarée jusqu'à faire murmurer les femmes contre le joug de la soumission. Les femmes chinoises en général sont fort raisonnables sur cet article; il ne leur vient jamais en pensée de murmurer contre la dépendance de toute leur vie; & il seroit aussi ridicule entre elles de raisonner sur les affaires d'Etat, qu'entre nos femmes de parler sur la Tactique.

Ce n'est qu'autant qu'on aura bien saisi l'ensemble & la liaison de tous ces articles, qu'on pourra voir quel étoit le but de l'institution des Tribunaux de l'Impératrice, & raisonner avec fondement sur la sagesse des vues ou sur la méprise de l'Antiquité. Donner le change à la vanité du sexe,

tenir son imagination en haleine , délivrer les hommes de la discussion de ses querelles , le mettre aux prises avec lui-même , annoblir les soins obscurs de toute sa vie & les lui rendre plus doux , eût été déjà beaucoup. Nous croirions presque qu'on se proposoit sur-tout de lui couvrir de fleurs le joug de sa dépendance , & de lui confier le soin d'en diminuer le poids , en se chargeant de les faire porter : car autant la doctrine universelle , les Loix , la morale , l'administration publique & les mœurs générales de Chine tendent à lui en faire une continuelle nécessité , autant elles ont attention à le lui rendre honorable , à le lui alléger , & à en faire l'instrument de son bonheur.

Les femmes en Chine ne tiennent au Gouvernement par aucun endroit , pas même par les intercessions ; mais elles sont dans l'Etat tout ce qu'y sont leur epoux ; habits de cérémonies , titres honorifiques , train , préséances , elles partagent tout avec lui selon le grade de son Mandarinat : la pompe de ses funérailles en est augmentée ; & jusques dans les ténèbres du tombeau , elles jouissent des nouvelles dignités auxquelles il est élevé. La gloire est aussi près des femmes que des hommes. L'administration publique leur tient compte de leurs vertus & de leurs belles actions ; elle s'en fait le panégyriste , & en eternise le souvenir par des monumens publics , & par les récits des Annales de l'Empire , où elles sont sur la même ligne que les grands hommes. Elles sont souveraines dans leurs ménages ; c'est leur royaume , tout y dépend d'elles , tout y est soumis au sceptre de leur autorité ; papiers , contrats , argent , tout est entre leurs mains , & c'est à elles à régler les dépenses. La morale ne les ménage pas , mais elle ne ménage pas non plus leurs epoux , & tient la balance droite , jusqu'à leur ordonner d'avoir pour elles tous les soins , toutes les attentions , tous les egards , toutes les sollicitudes , tous les empressements d'un amour tendre & cordial,



cordial, & sur-tout une patience à l'épreuve de tout. Les raisons qu'elle en allègue, sont tirées de l'union étroite du mariage, de la probité, de la justice, de l'intérêt même du bonheur des maris, & sur-tout de l'amour qu'ils doivent à une personne qui s'est donnée à eux pour toute la vie, a quitté sa famille pour les suivre, s'est chargée de tous leurs devoirs envers leurs parens, a épousé tous leurs intérêts, a accepté de partager leur sort quel qu'il soit, & dont les fautes les plus coupables doivent être pardonnées à la foiblesse de son sexe. Le bel esprit qui avoit mis en problème lequel est le plus difficile aux femmes d'obéir à leurs maris ou aux maris de les aimer, l'auroit trouvé comme décidé dans les Livres de morale Chinois, qui donnent bien plus d'étendue à l'amour qu'il prescrit aux maris, qu'à l'obéissance qu'il exige des femmes. Cela va si loin, que quelque tort qu'ait une femme, on s'avilit & on se déshonore en lui disant quelque chose d'offensant. Il seroit moins ridicule chez nous de tirer l'épée contre une femme, que de dire ici une grossièreté à la plus vile femme du peuple. *Il faut bien payer la chasteté des femmes*, disoit le bon Louis XII. Les Chinois semblent vouloir acheter leur obéissance par tout ce qu'ils font pour l'obtenir.



# RECHERCHES D'ASSUÉRUS

## POUR SE CHOISIR UNE NOUVELLE EPOUSE.

### *Conformité des Usages Chinois.*

ASSUÉRUS (1) se repentit bientôt d'avoir répudié Vasthi. Ses Ministres, ses Courtisans chercherent à le consoler. Faites venir, dirent-ils, les plus belles filles de vos Etats, & choisissez pour remplacer Vasthi celle qui vous plaira davantage.

C'est ainsi qu'en Chine, à la moindre altération de tristesse ou d'inquiétude qui paroît sur le visage de l'Empereur, tout le monde à la Cour est occupé à lui faire recouvrer sa joie : la nouvelle de son chagrin se répand avec la rapidité d'un éclair, d'abord dans l'intérieur du Palais, ensuite dans les bureaux des Ministres, dans les grands Tribunaux, chez les Princes & les Seigneurs. Ces derniers redoublent d'attention pour bien observer tout ce que prescrivent l'étiquette & le cérémonial, afin que la mauvaise humeur ne puisse avoir aucune occasion de s'irriter contre eux. Les Présidens des Tribunaux & les Ministres examinent si les affaires qu'ils ont à traiter ce jour-là, peuvent inquiéter Sa Majesté, & choisissent celles qui sont le plus au gré de ses inclinations. Dans le Palais, l'on donne des ordres de tous côtés pour que chacun soit exactement à son poste, & que

(1) *Postquam Regis indignatio deferbuerat, recordatus est Vasthi & quæ passa esset. Cap. 2, vers. 1.*

tout ce qui peut frapper les yeux de Sa Majesté soit au gré de ses desirs, & annonce un grand empressement à la servir. Quelque chose qui arrive, on n'a point de plaintes à porter; tout est arrêté, tout est suspendu, & on fait l'impossible pour trouver des choses qui puissent rassurer l'ame du Prince & epanouir son cœur. Les Officiers de la bouche ont quelques mets singuliers à faire servir; les Mandarins qui président aux ateliers, ont quelque nouvelle piece à présenter; les Maîtres des enfans de l'Empereur, trouvent quelque trait d'esprit à louer; les Intendants des jardins font annoncer la réussite de quelque plantation, ou font inviter Sa Majesté à donner ses ordres pour quelque embellissement dont ils offrent le plan. On ne sauroit croire jusqu'où vont en ce genre les soins, les attentions & les adresses de tout ce qui approche de l'Empereur. Un esprit superbe & tranchant ne verra dans tout cela que de la crainte, de la bassesse & de la servitude; la philosophie Chinoise y voit une compassion pleine de sagesse, & un vrai amour de l'Empereur & du bien public. C'est pour ne pas appesantir le joug dont le Souverain est chargé, c'est pour epargner des fautes à sa foiblesse & le sauver des miseres de l'humanité, qu'elle commande & prescrit tous ces soins.

Le sublime *Yong-lo*, qui sentoit en sage & en grand Prince combien sont profonds les précipices que creusent la mauvaise humeur autour du trône, disoit aux Princes ses enfans dans ses instructions : « Si je vous répète sans cesse que votre grand soin » de tous les instans doit être de calmer les flots de vos passions, » & d'acquérir un si grand empire sur elles, que rien hors de » vous ne soit capable de vous emouvoir & de troubler la » sérénité de votre ame; c'est que ceux qui commandent aux » hommes, ont sans cesse besoin de toute leur raison & de » toute leur vertu. Mes réflexions sur ma vie me l'ont appris :

## 412 RECHERCHES D'UNE NOUVELLE EPOUSE

» la moindre flétrissure de cœur, la plus petite inquiétude dans  
 » l'esprit, déconcertent nos attentions, offusquent nos idées,  
 » brouillent nos souvenirs, détendent nos bonnes résolutions,  
 » réveillent nos dégoûts, irritent nos aversions, & laissent l'ame  
 » flottante entre le bien & le mal, entre la vérité & le men-  
 » songe, qu'elle ne distingue plus que confusément. Le moyen  
 » alors d'être l'*homme du Tien*, soit pour tenir droite la balance  
 » de la justice, soit pour ne pas frapper à faux avec sa gloire?  
 » Mes chers enfans, croyez-en la tendresse & l'expérience d'un  
 » pere qui n'est occupé que de votre bonheur; un Prince ne  
 » peut éviter les plus grandes fautes, qu'en possédant son ame  
 » en paix. Si vos efforts ne peuvent en venir à bout, défiez-  
 » vous de votre mauvaise humeur, sachez-en connoître les  
 » crises; & tandis qu'elles durent, ne décidez rien d'important.  
 » Les bons Ministres en epargnent le péril à leur Maître; mais  
 » ils ne voient pas toujours la situation de son ame, & les mé-  
 » chans l'epient pour le faire tomber dans leurs pieges. Ma  
 » grande politique a toujours été d'attendre le retour de la  
 » sérénité de mon ame, pour faire les affaires; ou de revenir  
 » sur mes décisions, quand je m'étois trop pressé, & d'eloigner  
 » de moi sans miséricorde quiconque tâche de profiter de mes  
 » dispositions du moment, pour obtenir de moi ce que je  
 » refuserois si je n'étois pas affecté ». Les Chinois en général  
 ont l'attention de ménager la mauvaise humeur des gens. Une  
 mere dit à ses enfans même : soyez bien sages aujourd'hui,  
 votre pere est inquiet; & les enfans entendent ce langage.

Faites chercher les plus belles filles de votre Empire (1),

(1) *Quarantuz Regi..... per universas Provincias puella speciosa  
 & virgines;..... & qua oculis Regis placuerit, ipsa regnet pro Vasthi.*  
 Ibid. vers. 2 & 4.

disoit-on à Assuérus ; & celle d'entre elles qui vous plaira davantage , remplacera Vasthi. Ce n'est pas seulement pour adoucir des chagrins tels que les siens , qu'on a eu recours ici à ce fatal expédient ; on a cherché souvent ainsi à distraire l'Empereur des soins du Gouvernement , à le brouiller avec une Impératrice trop aimée , à supplanter un Ministre accrédité , ou à faire perdre la couronne au Prince héritier. *Tcheou* , le Sardanapale & le Néron de la Chine , régnoit en grand Prince , & faisoit plier tous ses vassaux devant lui par son application au Gouvernement & par la supériorité de ses armes. Le Prince de *Yeou* lui fit offrir la belle & séduisante *Lai-ki* pour appaiser sa colere & eviter le châtiment que méritoit sa désobéissance. Cette furie , dont l'ame pètrie de noirceur & de vices , animoit un corps d'une beauté éblouissante , séduisit tellement ce malheureux Prince , qu'elle lui persuada tout ce qu'elle voulut , lui fit acheter de toute sa gloire & de toutes ses vertus la joie de lui plaire , étouffa tous ses remords , & le conduisit de crime en crime dans l'injustice , le parjure , l'homicide , l'oppression , la tyrannie , & toutes les horreurs qui l'ont dévoué à l'exécration de tous les siècles. Toute la sagesse de Confucius échoua contre ce dangereux & perfide artifice. Les Princes de *Tsi* , étonnés de voir combien celui de *Lou* prenoit d'ascendant dans l'Empire , rendoit ses Etats florissans & acquéroit de puissance en suivant les conseils de son Ministre , lui envoyèrent en présent des filles d'une beauté rare , pour le séduire & le dégoûter des affaires. Confucius fit tout ce qu'il put pour engager son Maître à eviter le piège qu'on lui tendoit ; il ne fut pas écouté : ses représentations même déplurent au point qu'on lui permit de se retirer. Que la politique des étrangers ait recours à des expédiens si contraires à la probité , que des Ministres ambitieux s'en servent pour régner sans être sur le trône , cela

étonne moins ; mais si l'Histoire ne l'attestoit pas d'une manière précise , on ne croiroit jamais que des Impératrices aient mendié une si honteuse ressource contre des rivales , au risque d'en être les premières victimes.

Les envois singuliers de filles, sous le titre coloré de chanteuses, de musiciennes, de brodeuses, dont il est fait mention plusieurs fois dans l'ancienne Histoire de Chine, nous a fait soupçonner que la vieille de Salomon fut peut-être exposée à ce piège ; & que les Princes ses voisins, plus effrayés des accroissemens de sa puissance que touchés de l'éclat de sa sagesse, lui avoient ainsi envoyé des filles pour le séduire, sous prétexte de lui faire honneur & de lui témoigner leur amitié. Il est trop difficile de croire que ce Sage par excellence se fût oublié de lui-même dans le déclin de l'âge, jusqu'à rassembler à sa Cour tant d'étrangères, contre la défense de la Loi ; au lieu qu'en supposant qu'elles lui avoient été envoyées par des Princes, on sent qu'en avoir reçu d'un, c'étoit se mettre dans le cas d'en recevoir d'un autre ; & on est moins embarrassé pour expliquer comment, ayant donné dans le piège de les recevoir, il donna ensuite dans tous ceux que lui tendit la perfidie de ces idolâtres.

Les filles qu'on amenoit à Assuérus (1) devoient être remises dans le Palais des femmes, sous la conduite d'un Eunuque qui avoit soin de garder les femmes du Prince. De même en Chine, quand on offre à l'Empereur de jeunes filles des Provinces, ceux qui les conduisent à la Cour, gardent à la rigueur tout ce que l'étiquette prescrit pour l'Impératrice ; personne absolument ne les voit. Nous avons connu au Palais un Mandarin qui, ayant été obligé de loger une Musicienne que son frère

(1) *Tradant eas in domum feminarum, sub Manu Eunuchi qui est præpositus custos mulierum regiarum. Ibid. vers. 3.*

envoyoit pour être présentée à l'Empereur, n'osa pas coucher dans sa maison, & fit mettre son lit sous le porche de la porte d'entrée. C'est qu'on ne doit présenter que des vierges à l'Empereur de Chine, comme à Assuérus. Si, comme dit Joseph, tout préjugé ancien répandu chez différentes nations, tient à une origine commune, celui qui regarde la virginité pourroit bien dériver de la tradition primordiale d'une Mere Vierge. Il n'est point de peuple qui n'ait admis des vierges fécondes, pour enfanter des grands hommes. On a toujours attaché l'honneur & la prospérité du mariage à ce qu'une épouse soit vierge, même à ce qu'elle n'ait pas été mariée à un autre, quoique le mariage n'ait pas été consommé, quoique même elle n'ait été que fiancée. La philosophie, la politique ni la morale ne rendent pas raison de ce préjugé de fait & de conduite, qui date en Chine de la plus haute antiquité.

Nous avons eu la curiosité de faire des recherches sur la manière dont les Palais des Empereurs de Chine sont devenus des ferrails, & comment ils ont été remplis de tant de malheureuses victimes. Voici ce que nous avons trouvé dans les Annales & les Livres les plus authentiques.

1°. On ne peut prouver par aucun monument ancien, que les Empereurs des deux premières Dynasties aient eu des Concubines. Le *Chou-king*, qui dit que la mere de *Chun* étoit morte, & que son pere en avoit épousé une seconde qui le traitoit en marâtre, ne donne point à entendre qu'il eût de concubines, & ne parle que d'un de ses freres, fils de cette seconde femme. Le *Chou-king* dit encore que *Yao* donna sa fille à *Chun* en mariage. Quantité d'Interprètes & de Commentateurs des *Kings* ont entendu les paroles du Texte dans le sens que *Yao* donna ses deux filles à *Chun*; quoique le caractère *eulh* signifie également & deux & deuxième, & soit du

moins aussi souvent employé dans l'Histoire en ce dernier sens : témoin le nom de *Eulh-chi* que prit le successeur de *Tsin-chi-hoang*. Mais ce qui est plus décisif, c'est qu'on ne voit rien dans les Anciens qui favorise cette interprétation, & que, comme l'ont observé plusieurs habiles critiques, il n'entre pas dans l'esprit que *Yao* & *Chun* eussent fait une chose qui a été regardée par tous les siècles comme contraire au droit naturel, & proscrire en conséquence par les Loix.

*Yu* parlant de ses longs travaux pour le dessèchement des terres inondées, raconte qu'il ne fit que s'arrêter en passant dans sa famille, sans que ni son amour pour son épouse ni sa tendresse pour son fils, fussent capables de le retenir. Il ne donne pas même à soupçonner qu'il eût des concubines. Les cinq frères de *Tai-kang*, en se lamentant sur les désordres qui ont causé son malheur, semblent insinuer qu'il étoit adonné aux plaisirs des femmes; mais ils n'articulent rien de positif, & un amour excessif pour une seule femme, auroit pu le faire tomber dans la mollesse & la vie efféminée qu'ils lui reprochent. *Kie* & *Tcheou*, les deux derniers Empereurs des deux premières Dynasties, sont les premiers, à ce qu'il paroît, qui aient eu des concubines; encore est-il remarquable qu'il n'est parlé dans les Historiens, que de leurs maîtresses *Moei-hi* & *Tai-ki*, qui les corrompoient jusqu'à introduire dans le Palais, des troupeaux d'hommes & de femmes, qui leur donnoient en spectacle ce que la sale débauche a de plus lubrique. Pour le fondateur de la seconde Dynastie, à qui on fait dire dans l'aveu de ses fautes, qu'il avoit été trop adonné aux femmes, le témoignage des Ecrivains de la Dynastie des *Han* nous paroît fort suspect, parce que ses egaremens en ce genre ne peuvent avoir lieu que lorsqu'il fut monté sur le trône : or il avoit alors près de quatre-vingts ans. Outre cela, le *Chou-king*, Confucius,

*Mong-tse*



*Mong-tsé* & tous les Anciens le représentent comme un Prince, d'une vertu sans reproche.

Que le Lecteur cependant ne prenne pas le change sur cet exposé. Tout ce que nous prétendons & voulons dire, c'est que l'on ne peut pas assurer en vertu des monumens qui restent, que les Empereurs de Chine de cette haute antiquité, eussent des Concubines comme ils en ont eu depuis. Mais ces monumens sont en si petit nombre, & fournissent si peu de détails, que nous sommes les premiers à dire qu'on ne peut pas assurer non plus qu'ils n'en ont pas eu. A en juger cependant par ce qui est dit de l'innocence des mœurs d'alors, de la pureté de la morale, de l'état florissant de la religion, & ce qui frappera plus, de l'état physique de la Chine & de son Gouvernement, il est plus vraisemblable que s'il y avoit des Concubines, il y en avoit fort peu. Les progrès de la population forçoient sans cesse à des défrichemens. L'abondance des choses nécessaires empêchoit de chercher les superflues, parce que les biens étoient plus également partagés, & que personne n'étoit riche que par son travail. Il y avoit très-peu de villes; & la Cour de l'Empereur n'étoit composée que de sa maison & de ses Officiers. Ces trois choses méritent attention.

2<sup>o</sup>. Le *Chi-king* commence par une espèce d'épithalame sur le mariage de *Ouen-ouang*, fondateur de la troisième Dynastie. Tout ce qu'on y dit, suppose qu'une épouse n'avoit pas à craindre que des Concubines partageassent avec elle le cœur de son époux. Tous les Ecrivains ont remarqué que la famille des *Tcheou* dut une grande partie de sa gloire & de ses prospérités, au mérite supérieur & aux rares vertus des épouses de ses premiers Princes; & on ne trouve point que les frères de *Ouen-ouang*, de *Ou-ouang*, de *Tching-ouang*, aient eu une autre mère qu'eux. Ce fait dit beaucoup, ainsi que le trop grand

#### 418 RECHERCHES D'UNE NOUVELLE EPOUSE

amour de *Siuen-ouang* (il commença à régner l'an 817 avant Jesus-Christ) pour l'Impératrice son épouse, qui eut la générosité de préférer la gloire de son époux aux témoignages de sa tendresse, comme nous le dirons plus bas. *Yeou-ouang*, leur fils, avoit épousé de leur vivant, une Princesse du royaume de *Chin*, qui lui avoit donné un héritier, & monta sur le trône avec lui. L'an 779 avant Jesus-Christ, la troisième année de son règne, il ne vit plus dans l'univers que la belle *Pao-sée*, & ne s'occupa plus que du soin de lui plaire. Cette femme, qui paroît avoir introduit la première les Eunuques dans l'appartement des femmes & dans celui même de l'Empereur, réussit par leur moyen, à faire répudier l'Impératrice, pour la devenir elle-même & assurer l'Empire à son fils. Ce grand dessein, qu'elle avoit mûri & conduit à sa fin en se mettant comme à la tête des affaires du Gouvernement, lui fit imaginer de se substituer auprès de son époux par des Chanteuses & des Musiciennes qui étoient à sa disposition, & lui laissoient tous les loisirs dont elle avoit besoin pour faire tout plier à ses volontés.

Voilà, à ce que nous croyons, la véritable époque de l'introduction des Concubines dans le Palais, & l'origine de ces Serrails nombreux, la cause de tant de malheurs. Cette époque ayant été en effet celle de la décadence & de la diminution de l'autorité des Empereurs, & par-là même de l'augmentation & des accroissemens de celle des Princes feudataires, les premiers qui n'avoient plus qu'un vain fantôme de grandeur & une puissance précaire, cherchèrent à s'en consoler en remplissant leur Palais de femmes qu'on leur envoyoit pour leur ôter jusqu'au sentiment des usurpations qu'ils ne pouvoient plus empêcher. Les seconds, après s'être agrandis aux dépens des plus foibles, voulurent se mesurer avec l'Empereur, en se donnant des Serrails aussi nombreux que le sien. On voit,

dans le *Koue-yu* de *Tsa-tchi*, dans les ouvrages de *Mong-tsé*, de *Kouen-tsé*, de *Yen-tsé*, que plusieurs d'entre eux en vinrent jusqu'à avoir plus de cent Concubines.

Hommes d'Etat, Philosophes, Critiques, Poètes, tout le monde sentit que ce désordre, corrompant dans sa source l'innocence publique, feroit eclorre mille crimes, détendrait tous les ressorts du Gouvernement, & causeroit infailliblement la ruine de l'Etat; aussi tout le monde eleva la voix pour faire entendre aux Princes des craintes capables de les effrayer, & pour remettre le mariage en honneur. Les vers du *Chi-king*, le *Tchun-tsieou* de Confucius, & tous les monumens qui restent de ces tems malheureux, font foi que le zele public auroit sauvé les Chefs des peuples, si on pouvoit s'arrêter sur le penchant d'un tel précipice. L'Histoire raconte comme un trait singulier, que le Prince de *Tsin* ayant passé trois jours sans donner audience, à cause d'une belle Chanteuse qu'on lui avoit donnée, la renvoya tout confus de sa foiblesse, & dit à ses Ministres : *je ne suis plus étonné que les Princes qui sont livrés aux femmes, rendent les peuples malheureux & perdent leurs Etats.* La plupart en vinrent bientôt jusqu'à oublier également le soin de leur grandeur, & celui de leurs sujets. Si quelqu'un songeoit à s'en occuper pour se faire un nom dans l'Empire, de jeunes filles qu'on lui envoyoit, ou pour le désarmer ou pour lui insulter d'être mal partagé en Concubines, avoient bientôt endormi son ambition & enchaîné son courage. Mais comme tout tendoit à sa ruine, & que l'ancien Gouvernement altéré dans toutes ses parties, alloit de jour en jour en décadence, le feu de la guerre s'alluma de toutes parts, & embrasa l'Empire entier pendant près de trois siècles. Les enlèvemens & les répudiations, les incestes & les parricides, les trahisons & les parjures entrèrent dans les Palais des Princes, &

les flétrirent aux yeux de leurs sujets qui se pervertirent à leur tour à faire frémir d'horreur.

Confucius a peint en traits de sang & de feu les commencemens de ces tems malheureux, pour réveiller l'attention publique & prévenir la révolution générale qu'il voyoit inévitable. Mais *quoique son pinceau, comme dit Tcheou-tsé, soit un poignard qui fait sortir tout le pus des plaies qu'il ouvre & en fait sentir toute l'infection, il effraya tout le monde sur le péril de la chose publique, sans obtenir aucun soin pour en prévenir la ruine.* Les choses en étoient à un tel point, que le Prince de *Tsin*, qui fit la révolution, avoit épousé & couronné la Concubine qu'un Marchand lui avoit cédée déjà enceinte de lui. Ce Marchand, connu par ses ouvrages sous le nom de *Ta-pou-ouei*, est encore plus fameux par *Tsin-chi-hoang*, qui passe pour son fils.

3°. Quelques Politiques de Chine ont mis en problème, si *Tsin-chi-hoang*, qui consumma la ruine de l'ancien Gouvernement & créa le nouveau, n'a pas empêché plus de maux qu'il n'en a causé, vu qu'il n'étoit plus possible de son tems de rétablir le Gouvernement féodal sur l'ancien pied, ni avantageux aux peuples de le conserver dans l'état où il l'avoit trouvé. Pour nous, nous ne craignons pas de dire qu'il a causé plus de maux à la Chine par le nombre prodigieux de ses Concubines, que par la destruction de la liberté publique, par ses tyrannies sanguinaires, par l'incendie des anciens livres, & par tous les crimes qui l'ont rendu l'horreur de tous les siècles. En bâtissant autant de Palais qu'il avoit conquis d'Etats, & en les remplissant des Concubines de leurs Princes, qu'il eut l'orgueil de prendre pour les siennes, outre qu'il se jeta dans des dépenses incroyables, il acheva d'avilir le mariage, & prépara la ruine de son successeur. Il fit regarder la multitude des Concubines

comme un des premiers apanages de la couronne, & par-là fut la première cause de tous les crimes, de tous les malheurs, & de toutes les tragédies sanglantes qui ont perdu & perdront toujours nécessairement toutes les Dynasties. L'histoire de Chine à cet egard est l'opprobre de l'humanité. Les premiers Empereurs des *Han* parloient comme si toute fille qui avoit de la beauté, leur étoit dévolue; & on leur en amenoit de toutes les Provinces de l'Empire. Le célèbre *Ou-ty*, qui monta sur le trône l'an 140 avant Jésus-Christ, en eut jusqu'à quatorze mille à la fois. Ce fut pour fournir ce nombre qu'il fut ordonné par la loi des *Han*, « que chaque année à la huitième Lune » (tems du grand dénombrement), on présenteroit aux Officiers » nommés, toutes les filles de *Lo-yang* (c'étoit la capitale) & » de toute la banlieue, qui seroient d'une honnête famille, » n'auroient pas moins de treize ans, ni plus de dix-huit, & » seroient d'une belle taille & d'une figure régulière, pour » qu'on les conduisît dans le Palais, où l'on choisiroit celles qu'on » voudroit garder pour l'intérieur ». (Voyez *Tai-ping-yu-kien*, livre 135.)

Cette loi tyrannique & ignominieuse a été adoucie, mais elle n'a jamais été entièrement abrogée. Les Empereurs de la Dynastie régnante l'ont restreinte à leurs Tartares. Dans les premiers tems, la plupart de celles qui étoient ainsi choisies ne se regardoient que comme des victimes honteusement immolées. Elles se noyoient dans leurs larmes, & il falloit les veiller pour qu'elles n'attentassent pas sur elles-mêmes. Les Poètes ont chanté les pleurs & les larmes teintes de sang de la belle *Li*. La célèbre *Chin* ne fit que languir, & mourut peu de tems après être entrée au Palais; la belle du *Siecle*, comme on la nommoit, cracha au visage de l'Empereur, lorsqu'on la conduisit devant lui. (Voyez le *Che-y-ki*). Mais depuis plusieurs

siècles le sentiment inné de la dignité de l'homme s'est tellement affoibli , que la plupart ne sentent plus l'avilissement & l'opprobre de cette infame servitude.

4°. Avant la loi *du choix des filles* , la politique des *Han* se contentoit d'engager adroitement les Mandarins & les Grands à offrir leurs filles pour devenir les épouses ou les Concubines du Maître & de ses enfans , en imitation de ce qui se pratiquoit sous *Tsin-chi-hoang* & sous les *Tcheou* ; & elle ne manqua pas de couvrir ce piège de fleurs , soit en faisant elever plusieurs de ces filles avec celles de l'Empereur & en les mariant ensuite aux premiers Seigneurs de la Cour , soit en les renvoyant dans leurs familles après quelques années , soit en choisissant parmi elles les épouses des Princes du Sang , & en donnant des dignités à leurs parens. Quand la loi *du choix des filles* eut été portée , comme elle ne regardoit que la capitale , les Grands des Provinces continuerent encore quelque tems à présenter leurs filles , puis ils ne présentèrent plus que des Chanteuses , des Danseuses , &c.

5°. Voici qui servira encore plus à bien saisir l'idée que présente le Texte sacré. Quand la capitale étoit affligée de quelque calamité , soit maladie epidémique , soit inondation , tremblement de terre ou incendie , quand l'Empereur se trouvoit obligé tout-à-coup d'envoyer des filles Chinoises aux Chefs des hordes Tartares qui désoloient l'Empire par leur irruption ; quand il arrivoit dans le Palais des troubles & des affaires fâcheuses qui obligeoient à répudier l'Impératrice , & à proscrire tout ce qui lui étoit attaché ; la Cour donnoit des ordres pour qu'on cherchât des filles dans toutes les Provinces. Outre cela la politique des Empereurs a toujours été d'avoir des filles de différentes provinces dans leur Palais , pour se procurer un moyen sûr & caché de savoir ce qui s'y passe. Les Ministres

de leur côté & les Eunuques ont été encore plus empressés à en faire venir, quand ils avoient quelque intrigue à nouer, quelque chagrin de l'Empereur à dissiper, ou le mauvais état des affaires à lui cacher. Dans tous ces cas, les Eunuques couroient les Provinces pour trouver des filles comme il les falloit pour le Palais.

Il est difficile de dire jusqu'où ces ames de boue abusoient de l'autorité attachée à leur commission, pour rançonner, vexer & opprimer les gens des Provinces. Toutes les maisons leur étoient ouvertes, & malgré le cri des loix & de l'humanité, ils rompoient les fiançailles, enlevoient des filles uniques, & faisoient toutes sortes de violences & d'injustices. Ces scélérats étoient la ressource des rivaux, des envieux & des ennemis. On achetoit d'eux tous les crimes qu'on vouloit. Les plus grands Mandarins craignoient trop leurs calomnies & leur crédit, pour oser se mesurer avec eux, & fermoient lâchement les yeux sur les plus atroces tyrannies. C'est par-là que les grandes Dynasties des *Han*, des *Tang* & des *Song* aliénèrent le plus l'esprit des peuples, & s'ôtèrent les ressources qu'elles auroient trouvées dans leur zèle. Car quoique les ordres de la Cour déterminassent certains districts où le sexe est plus beau, assignassent des présens pour les familles où l'on choisissoit des filles, exigeassent leur consentement, les déchargeassent de toute sorte de dépenses pour les conduire à la Cour, & défendissent, sous peine de mort, de prendre celles qui étoient fiancées; les Eunuques qui étoient presque sûrs de l'impunité, n'en tenoient aucun compte, & les endroits même par où ils passaient, étoient exposés à des vexations infinies dont on ne se redimoit qu'à force d'argent. Les faiseurs de Romans en profitant de tout cela pour se procurer ces incidens, ces surprises, ces contre-tems, & ces grandes catastrophes qui en

font l'intérêt, ont aussi profité admirablement de leurs fictions romanesques pour dire des vérités, trop dures & trop insultantes sans la gaze du tems passé dont ils les couvrent habilement. Le célèbre *Yen-tchi*, qui pense en Socrate & écrit en Démosthène, a dit, « depuis le fatal établissement *du choix des filles*, le Palais des Empereurs est devenu l'opprobre de l'humanité qui y reçoit sans cesse les plus affreux outrages; & depuis ce même tems les dépenses de la luxure impériale sont devenues pour la Chine un fléau plus funeste que la guerre, la famine & la peste; parce qu'outre qu'il est continuuel, il irrite le peuple contre sa misère, & lui en aigrit le sentiment, en lui ôtant ses vertus ».

Ces filles qu'on conduisoit à la Capitale de toutes les Provinces, étoient présentées au *Tsong-kouan* ou Surintendant de la maison des femmes. Les parens qui aimoient leurs filles, étoient encore à tems pour les sauver de la prison éternelle du Palais. Le *Tsong-kouan*, qui avoit commission de les examiner, trouvoit aisément des raisons pour les renvoyer: une légère incommodité, une petite tache au visage, quelque chose de moins agréable dans l'air, dans la voix, dans les manières, lui suffisoit, quand on avoit su le gagner. Ces mêmes prétextes lui servoient également pour rançonner les parens qui avoient des vues sur leurs filles, & vouloient les introduire dans le Palais, pour se donner un air de considération dans leur Province, se ménager une protection contre les Mandarins, ou même s'applanir le chemin à la fortune. Plus ils avoient envie de sacrifier ces infortunées, plus le vieil Eunuque faisoit de difficultés, & leur vendoit cher son malheur. Les soins du Ministère avoient tâché d'obvier à ces abus; mais ce qui est un abus en soi-même, en entraîne nécessairement beaucoup d'autres.

Pour



Pour les filles des pauvres gens, quand les Eunuques qui les avoient choisies dans les Provinces trouvoient à s'en défaire en chemin, c'étoit autant de gagné : tout le profit étoit pour eux. S'ils les conduisoient jusqu'à la Capitale, le profit se partageoit avec ses conforis ; car lors même qu'ils les présentoient au *Tsong-kouan* pour la forme & pour prévenir les mauvaises affaires, ils avoient bien des manieres de les vendre impunément. Le moyen en effet que de bons payfans ou de pauvres artisans fissent des voyages de trois à quatre cens lieues, pour suivre leurs sœurs ou leurs filles qu'ils ne pouvoient plus voir ? Quand ils les auroient suivies, comment savoir ce qui se passoit ? Quand ils l'auroient su, comment porter des plaintes juridiques ? L'oppression étoit horrible. Il est arrivé plusieurs fois que ces misérables Eunuques avoient des marchands affidés avec qui ils commerçoient de ces infortunées, & à qui ils en procuroient ensuite le débit, par le moyen des Mandarins qu'ils leur adressoient. Nous n'osons achever cet effrayant tableau ; nous n'avons même pris sur nous d'en esbaucher les principaux traits, que parce qu'il nous paroît qu'ils peuvent aider à sentir jusqu'où les soins de la Providence présiderent à l'entrée d'Esther dans le Palais : car il est d'autant plus probable que ce qui se faisoit en Chine, avoit aussi lieu en Perse ; & personne n'ignore que presque tout cela se pratique encore dans l'Asie occidentale.

Assuérus voulut que lorsque les filles qu'on lui devoit amener seroient arrivées à sa Cour (1), on leur fournit tout ce qui seroit nécessaire pour leur parure & pour leur usage. C'étoit la même chose en Chine ; & sous certains Empereurs, ces sortes de dépenses furent excessives : elles epuisoient la

(1) *Accipiant. mūdum muliebrem & cetera ad usus necessaria. Ibid.*

Chine entière. Outre ce qui est assigné à l'Empereur sur les trésors de l'Etat pour l'entretien de sa maison, il a encore des terres, des domaines, des manufactures de toutes les especes, la vente du sel, les douanes & les entrées. Mais quelque prodigieux que fussent ces revenus, comme ils ne suffisoient pas, les Vice-Rois, les Gouverneurs & les grands Mandarins faisoient leur cour, en mettant leurs départemens à contribution d'une maniere d'autant plus onéreuse qu'elle n'étoit pas juridique; & qu'ils avoient la fatale emulation de vouloir se surpasser les uns les autres. Ils achetoient à force de présens, l'impunité des vexations continuelles qu'ils exerçoient sur le pauvre peuple & sur les Officiers subalternes. Les Eunuques, de leur côté, gardoient ce que l'Etat assignoit pour l'ameublement des filles qui devoient entrer dans le Palais; & exigeoient de ceux à qui elles appartenoient, ou des Officiers des départemens dont elles étoient, bien au-delà de ce qui étoit nécessaire.

L'Ecriture Sainte n'articule point à quelle somme montoient les dépenses d'Assuérus en ce genre, ni jusqu'où elles étoient à charge à l'Etat; mais il est aisé de le conclure par ce qu'elle a dit antécédemment des fêtes qu'il venoit de donner. Tous les bâtimens, toutes les grandes entreprises, toutes les dépenses extraordinaires de Salomon, avoient été plus utiles qu'onéreuses à ses sujets; mais ils succomberent en quelques années sous le poids accablant de l'entretien de ses Concubines. Aussi ce fut ce qui contribua le plus au succès de la révolte de Roboam.

« Le peuple, disoit *Yu-schi* à l'Empereur *Yuen-ty*, n'a plus  
 » de sentimens, que ceux du désespoir & de la fureur, lorsqu'il  
 » compare sa misere avec les délices, les aïssances & les féli-  
 » cités des habitans cachés de vos nombreux Palais & des  
 » artisans de vos plaisirs. Réduit à envier le sort de vils ani-

« maux qui vous amusent , mieux logés & mieux nourris  
 « que lui , il regarde le Ciel en murmurant de ses lenteurs  
 « à venger sa cause. Ses maux sont venus à un point , qu'il  
 « ne tient plus à la vie que par le travail , l'avilissement &  
 « la douleur. Tout est perdu , s'il en vient à la hair ; & com-  
 « ment pourroit-il tarder long-tems , si on lui ôte les moyens  
 « de la conserver à ses femmes & à ses enfans ? Un ornement  
 « inutile de tête pour une Concubine , ôte la gaieté à cent  
 « familles ; le prix d'une de ses robes surnuméraires suffiroit  
 « pour les habiller plusieurs années. . . . . O désolation !  
 « ô douleur ! ô spectacle désespérant ! on opprime les colons  
 « jusqu'à les réduire à se nourrir d'herbes sauvages , au milieu  
 « de riches moissons dont ils couvrent les campagnes. La pu-  
 « deur rougit de l'humiliante nudité qui expose des femmes &  
 « des enfans à toutes les rigueurs du froid. Leur travail remplit  
 « vos magasins d'étoffes & de soie , & leur délicatesse est  
 « moins défendue contre l'inclémence des saisons , que les  
 « bêtes sauvages qui errent dans les bois. . . . . Est-ce  
 « pour qu'ils fussent réduits à cet excès de misère , que leurs  
 « aïeux versèrent leur sang pour conduire les vôtres sur le  
 « trône » ? &c.

Assuérus avoit sans doute plusieurs Concubines dans son  
 Palais : pourquoi ne lui pas proposer de couronner quelqu'une  
 d'elles ? c'étoit , ce semble , bien plus naturel , que de se jeter  
 dans les longueurs & dans les embarras d'un nouveau choix de  
 filles. D'ailleurs une Impératrice étant chargée du gouvernement  
 intérieur du Palais , comment le confier à une nouvelle arri-  
 vée ? Il est de fait que les Empereurs de Chine n'ont choisi  
 une seconde Impératrice après la répudiation de la première ,  
 que parmi les filles qui étoient déjà dans le Palais. La politique  
 seule fait assez entendre que s'y prendre ainsi pour élire une

nouvelle Impératrice, c'étoit ouvrir la porte à une infinité de prétentions, & dès-là remplir la Cour d'intrigues. Toutes ces considérations nous feroient soupçonner, d'après ce qui a été dit plus haut, que les anciennes Concubines avoient toutes trempé dans la désobéissance de Vasthi, & quelques-unes très-probablement pour la perdre. Mais plus Assuérus sentoit sa disgrâce & en étoit affligé, moins il devoit vouloir donner sa place à celles qui y avoient contribué; peut-être aussi devoit-il à sa politique de frustrer leur attente; peut-être même la proscription de Vasthi s'étoit-elle étendue jusqu'à elles, comme ayant été ses complices. Nous pencherions d'autant plus pour cette dernière raison, que sans cela on ne voit pas comment Assuérus se seroit déterminé à introduire ainsi tant de nouvelles Concubines dans son Palais.

## V.

## ARRIVÉE D'ESTHER A LA COUR.

*Divers traits qui la concernent, comparés avec ce que nous apprend l'Histoire des Chinois.*

DANS le tems où l'Edit d'Assuérus fut publié, il y avoit à Suse une fille parfaitement belle. C'étoit Esther (1), niece de Mardochée, Juif de nation; elle étoit fille de son frere;

(1) *Erat vir judæus in Susa civitate, vocabulo Mardocheus ..... qui fuit nutritius filia fratris sui..... quæ vocabatur Esther, & utrumque parentem amiserat..... pulchra nimis..... Mardocheus sibi eam adoptaverat in filiam, &c. Cap. 2, vers. 5 & 7.*

étant devenue orpheline, Mardochée l'avoit élevée, & l'avoit adoptée. La piété filiale, qui est comme l'ame des loix, des mœurs & du gouvernement de Chine, fait un devoir rigoureux aux oncles d'avoir soin de leurs neveux & de leurs nieces. Il est moins honteux dans certains pays de négliger la vieillesse d'un pere & d'une mere usés de travaux pour leurs enfans, qu'ici de refuser des soins assidus à une niece orpheline. Plus on remonte dans la haute antiquité, plus on trouve dans l'Histoire de Chine de ces exemples de tendresse, de bienfaisance & de générosité, qui enchantent un cœur sensible. Le fameux *Tcheou-kong*, frere du fondateur de la grande Dynastie des anciens *Tcheou*, s'est immortalisé par la maniere généreuse dont il se dévoua à mille travaux pour assurer l'Empire à son neveu & préparer la gloire de son regne. L'oncle de *Chun-chi*, premier Empereur de la Dynastie régnante, fit encore plus : il refusa le trône de Chine, qu'il avoit conquis, pour y faire monter son neveu. Quand il se fut rendu maître de *Péking*, il ecrivit la Lettre suivante à la Reine veuve de son frere, alors résidente dans le *Hao-tong* : *Belle-sœur, venez ici, apportez l'enfant, & nous le ferons couronner*. L'on a vu sous les premieres Dynasties, des oncles donner la préférence de leurs soins à leurs neveux & à leurs nieces, & les sauver avant leurs propres enfans, dans les incendies, dans les inondations & dans d'autres pareils accidens.

Quoique les mœurs anciennes ne soient plus guere que dans les livres, quiconque a une maison, doit recevoir chez soi les enfans de son frere, & les traiter comme les siens, sous peine de se déshonorer aux yeux du public, & de s'exposer à y être condamné par Sentence du Mandarin. Les procédés généreux sont si communs en ce genre, qu'ils sont à peine remarqués. Le plus grand nombre se fait un

point d'honneur de les elever, de les etablir, & de les partager comme l'auroit fait leur propre pere. Ici la qualité de chef de la famille appartient aux aînés, de génération en génération; & cette qualité de chef etant un titre d'honneur & d'autorité dans l'ordre civil, dans l'ordre de parenté & jusques dans la même maison, les Annales citent avec eloge la maniere respectueuse dont quelques oncles traitoient en tous tems les fils de leurs aînés. *Chin-tchi*, de la Dynastie des *Han* orientaux, poussa son respect pour son neveu jusqu'à n'oser jamais le frapper pour le punir de ses fautes. D'autres regardoient le soin d'elever la jeunesse du chef de la famille, comme une affaire si essentielle, qu'ils demandoient à quitter leurs charges pour y vaquer plus assidument.

Mardochée etant dans une terre etrangere, ne pouvoit rien faire de plus avantageux pour Esther, que de l'adopter, parce qu'il acquéroit par-là tous les droits d'un pere sur elle, pouvoit veiller de plus près sur son education, etoit plus le maître de lui choisir un epoux, de la voir après son mariage, de prendre sa défense au besoin, ou même de la faire plier à ses volontés, si sa docilité ne répondoit pas à son zele & à sa tendresse.

Les Chinois tiennent bon pour les adoptions depuis plus de trois mille ans. Ils prétendent qu'elles donnent un appui aux orphelins, soulagent les familles nombreuses, préviennent les procès pour les héritages, augmentent les branches des maisons illustres & les conservent, réchauffent l'amour du sang & serrent les liens de parenté, multiplient les bonnes educations & etendent les ressources de l'Etat, assurent enfin les soins les plus tendres à la vieillesse *des peres & meres de bienfaisance*, & en font un devoir plus rigoureux que de ceux qui sont dus à la vieillesse des peres & meres véritables. A en croire

a philosophie & la politique Chinoises, c'est l'état florissant de la piété filiale qui perpétue les adoptions ; & ces adoptions à leur tour consacrent tous les devoirs de la piété filiale , en les imposant à ceux qui ont été adoptés. Les adoptions légales & juridiques transportent en effet aux pères & mères adoptifs tous les droits des pères & mères naturels ; & la Loi qui punit tout ce qui blesse la piété filiale, ne fait presque aucune distinction entre les fils naturels & les fils adoptifs.

Le fait suivant fera mieux connaître quel est en cette matière l'esprit du Gouvernement Chinois. Selon l'ancienne Loi du deuil, un fils ne doit pas habiter avec son épouse l'année de la mort de son père. Le quatrième fils de l'Empereur avoit été adopté par son grand oncle, le douzième fils de l'Empereur *Kang-hi*. Peu de mois après la fin du deuil pour la mort de son père adoptif, il lui naquit un fils. Cette naissance précipitée indiquoit que ce Prince, qui n'avoit encore aucun héritier, quoique marié depuis bien des années, n'avoit pas gardé la loi du deuil filial. Un Censeur l'accusa à l'Empereur dans un placet fait exprès. En conséquence de cette accusation, l'Empereur le condamna à recevoir publiquement dans le Palais un certain nombre de coups de *ban-tsé* ou de bâton ; & comme ce jeune Prince devoit aller ce jour-là même rendre une visite de cérémonie à l'Impératrice mère, Sa Majesté lui dit à son départ, *ne manque pas de dire à ta grand'mère comment je t'ai puni de ta faute.*

Il n'étoit pas possible à Mardochée de dérober Esther aux recherches des Envoyés d'Assuérus. Les Eunuques avoient droit d'entrer dans les maisons, & de se faire conduire dans les appartemens les plus reculés. Les Officiers, en pareils cas, dirigeoient leurs recherches d'après les indications des rôles de denombrement, & il leur étoit aisé de savoir quelles étoient les maisons ou

il y avoit des filles nubiles. Quelque-immense que soit Péking, on y trouve aussi aisément un homme, que dans un village. Mardochée d'ailleurs étant étranger, & peut-être captif dans Suse, en étoit plus connu des Officiers publics qui devoient avoir son nom & celui de sa niece sur leurs rôles, comme la Police ici a ceux des Mahométans & des Eleuthes des pays nouvellement conquis qu'on y a conduits en captivité, ou à qui on a permis de s'y établir. Bien plus, la coutume encore subsistante d'envoyer choisir chez les Arméniens & autres étrangers établis à Hispahan, des Concubines pour l'Empereur, nous fait soupçonner qu'Esther, comme étrangère, étoit encore plus exposée que les Persanes.

Esther, amenée au Palais, fut remise à l'Eunuque Egée. En Chine, le choix des filles qui doivent entrer dans le Palais appartient à l'Impératrice; mais il n'y avoit plus d'Impératrice à la Cour d'Assuérus, Vasthi ayant été répudiée. Assuérus vit Esther, & en fut charmé (1). Il ordonna sur le champ à l'Eunuque, de procurer à Esther les choses dont elle avoit besoin, & sept des plus belles filles du Palais du Roi, pour la servir. Ce qu'on fit pour elle, est tout-à-fait conforme aux usages de Chine. Quand quelque fille Tartare a été choisie par l'Impératrice & admise pour entrer dans l'intérieur du Palais, on renvoie ses habits, ses bijoux & tous ses atours à ses parens, & on lui en donne qui sont proportionnés au rang auquel elle est destinée, ainsi que l'appartement où on la loge & la manière dont il est meublé.

Les sept filles qui devoient servir Esther étoient ses

(1) *Quæ placuit ei; præcepit Eunucho ut acceleraret mundum mulierem, & traderet ei partes suas, & septem puellas speciosissimas de domo regis, &c. Ibid. vers. 9.*

suivantes



suivantes (1) & non ses esclaves. Cela est conforme aux anciennes mœurs Chinoises. La Chine n'a point connu d'esclavage proprement dit, tant qu'a duré son ancien Gouvernement : il falloit être criminel pour perdre sa liberté, & on ne la perdoit qu'entre les mains de la Loi, qui ne connoissoit d'autre servitude que celle des travaux obscurs & pénibles auxquels on étoit condamné; mais dans l'antiquité, l'Empereur avoit ses domaines, & on choisissoit parmi les filles des colons un certain nombre des plus honnêtes, pour faire le service de l'appartement de l'Impératrice. Elles y passoient un certain nombre d'années, au bout desquelles elles retournoient dans leurs familles pour se marier. Quand l'esclavage eut été introduit, d'abord par la guerre, puis par la misère extrême des parens qui vendoient leurs enfans, les filles des esclaves succéderent à celles des colons dans le service de l'Impératrice & des Reines. Comme on innove peu en Chine, il est à croire que la Dynastie régnante a conservé à cet egard l'ancienne police de celles qui l'ont précédée. Or, voici ce qui se pratique.

On appelloit *Poï*, les familles des domestiques ou plutôt des esclaves de la Maison Impériale lorsqu'elle étoit en Tartarie, & qu'elle conduisit à *Péking* lorsqu'elle monta sur le trône. On les logea dans la première enceinte du Palais, pour être plus à portée de faire le service. Le *Poï* est composé aujourd'hui de plusieurs milliers de familles : ces familles sont distribuées en différentes classes; les unes sont pour la garde de l'intérieur, les autres pour les différens ateliers; celles-ci pour le service extérieur, celles-là pour le service de l'intérieur du Palais. Hommes & femmes ont la paie en ris & en argent,

(1) *Pédisequas ejus. Ibid.*

& sont de service de cinq en cinq jours, selon leur classe : les femmes & les veuves sont les unes servantes de peine dans les appartemens des femmes du dedans, les autres sont brodeuses, buandieres, &c. Comme ces femmes de service se succedent continuellement, il seroit trop désagréable pour l'Impératrice, les Reines, les épouses des fils de l'Empereur & ses filles, de voir sans cesse de nouveaux visages; on a fixé un certain nombre de ces servantes pour chaque appartement; mais comme encore elles se succedent de cinq en *cinq jours* dans l'appartement qui leur est fixé, & ne sont que pour le service de peine, on a pris le biais d'obliger toutes les familles du *Poï* de présenter leurs filles pour le petit service. Ces filles entrent dans le Palais à l'âge de quatorze à quinze ans, & en sortent à vingt-quatre ou vingt-cinq pour se marier. Tout le tems qu'elles y sont, elles sont nourries, vêtues & entretenues aux frais de l'Empereur; & quand elles sortent, outre les présens que leur fait la Princesse à laquelle elles étoient attachées, l'Empereur leur donne des habits de noces & *une petite somme* d'argent. Ce détail supposé, il est aisé de voir quelles étoient les sept filles de la maison d'Assuérus, qu'on donna à Esther pour la servir.

Mardochée, inquiet au sujet d'Esther, se promenoit tous les jours devant le vestibule du lieu où elle étoit logée (1). En Chine, un pere, un frere même, ne peuvent plus voir une fille, lorsqu'elle a été introduite dans le Palais. Le Comte premier Ministre, qui est mort l'année dernière, n'étoit admis que très-rarement à parler à l'Impératrice sa soeur, à travers un paravent; encore cette grande grace ne lui étoit-elle accordée, que parce qu'il étoit le favori de son

(1) *Qui deambulabat quotidie ante vestibulum.* Ibid. vers. 11.

**Maître.** Les parens d'une fille qui est dans le Palais, sont exactement comme Mardochée; ils se tiennent à quelqu'une des portes extérieures, & tâchent d'arrêter quelqu'Eunuque de leur connoissance, pour s'informer secrètement de ses nouvelles & lui donner des leurs. Il n'y a que bien peu de filles qui sachent lire & entendre les caractères chînois; mais quand il s'en trouveroit quelqu'une, il n'y a pas moyen de lui écrire. Le préjugé européen ne voit dans ces rigueurs, que la tyrannie ridicule d'une jalousie outrée. Il voit mal : la politique, l'intérêt de la tranquillité de l'Etat & du repos des familles, ont plus contribué qu'elle à ces rigueurs; & il ne faut qu'avoir ouvert les Annales, pour comprendre qu'elles sont également sages & nécessaires. Un peuple de Concubines cloîtrées, qui sont sans cesse les unes vis-à-vis des autres & voient quelquefois le Souverain, est un peuple bien dangereux : ses longs & ennuyeux loisirs mûrissent lentement les projets de sa politique; l'expérience & la pénétration n'apprennent, rien sur les chemins par où elle court à son but. Les plus grands Ministres ont toujours échoué, quand ils ont eu à lutter contre les intrigues du ferrail.

Les préparatifs qu'on crut nécessaires pour rendre Esther digne d'approcher de l'Empereur, durèrent un an. « Pendant » les six premiers mois (1), dit le Texte sacré, elle se servoit » d'une onction d'huile de myrrhe, & pendant les six autres, » de parfums & d'aromates ».

En Chine, selon le *Yuen-kien-lei-han*, les femmes du Palais avoient six mesures d'huile parfumée à dépenser par mois. *Yeou-lieou-chin*, un des beaux Palais de *Ou-ty* des *Han*, fut réduit en cendres, parce que le feu ayant pris dans le

(1) Traduction de Saci. Ibid. vers. 12.

magasin des huiles aromatiques , on ne pouvoit ni approcher de l'incendie ni l'éteindre. Les anciennes Chinoises se servoient d'huiles aromatisées & parfumées , pour s'oindre le corps : comme cela se pratiquoit chez la plupart des peuples de l'Orient après le bain. L'Empereur *Ling-ty* fit faire un Palais immense pour les bains des femmes du Palais. A en croire les Poètes satyriques de Chine , les bains du Palais étoient un prodige de luxe & de magnificence. Les eaux en étoient parfumées & selon la saison ou attiédies par le feu , ou rafraichies par la glace. Divers animaux de marbre vomissoient , comme en se jouant , les fontaines qui les renouvelloient ; & les bassins profonds où elles se rassembloient , étoient remplis de cignes & de grands poissons de bois de toute sorte de figures , sur lesquels on montoit pour nager & s'enfoncer dans l'eau à la hauteur qu'on vouloit. Le superflu de ces eaux étoit conduit hors de l'enceinte du Palais par des canaux couverts. Le peuple s'empressoit à en remplir des vases , à cause de leur bonne odeur. Selon les *Annales des Han* , l'Impératrice mere & l'Impératrice épouse avoient chacune le revenu de trente villes pour leur toilette & leurs bains. Les bains sont moins fêtés depuis que la Cour a été transportée dans les Provinces du Nord ; mais les femmes continuent à faire un grand usage des huiles parfumées , pour nourrir , amollir & noircir leurs cheveux , qui sont ici un des grands accessoires de la beauté. La pratique générale de tout pays chaud , de se baigner souvent & de s'oindre d'huile après le bain , méritoit que nos Médecins y fissent attention , & examinassent jusqu'où nos Provinces méridionales devoient en faire usage.

On trouve dans les grandes compilations ou Dictionnaires , que le blanc , le rouge , le noir , le vermillon , & divers savons colorés , étoient autrefois , & bien long-tems avant Esther , des

affortimens de toilette. Selon la grande nomenclature *Ché-ming*,  
 « comme l'Impératrice, les Princeses & premières Dames de  
 » la Cour, étoient obligées d'affister à quelques cérémonies  
 » solennelles dans des circonstances où les infirmités de  
 » leur sexe flétrissoient les roses & les lys de leur teint, & en  
 » prenoient occasion de ne pas s'y trouver; on imagina l'expé-  
 » dient de la peinture de toilette, pour consoler leur vanité.  
 » Cet expédient plut au sexe, il en étendit l'usage, & tempéra  
 » par-là les impressions funestes de la beauté. Le scorpion s'est  
 » piqué lui-même de sa queue ».

Le premier Ministre de l'Empereur *Siu-en-ty* présenta plu-  
 sieurs Requêtes pour demander une défense générale à toutes  
 les femmes de se peindre les sourcils en noir, de mettre du  
 rouge sur leurs lèvres, & du blanc sur leur visage. L'Empereur,  
 surpris qu'un homme d'Etat s'occupât d'une pareille bagatelle,  
 lui en demanda la raison. « Hélas! Seigneur, répondit le vieux  
 » Ministre, si je reviens souvent sur cela, c'est que le sexe ne  
 » songe à plaire que par une beauté d'emprunt, & néglige la  
 » vertu. Tout le tems que les femmes emploient à se peindre,  
 » est perdu pour les soins essentiels de leur ménage; & depuis  
 » qu'elles dépensent tant de couleurs, elles n'usent plus d'ai-  
 » guilles. L'exemple des Dames du Palais a déjà perverti  
 » toute la Capitale; si la Capitale pervertit la Province &  
 » la Province les campagnes, population, agriculture, tran-  
 » quillité publique, tout est perdu. On revient d'une bataille  
 » perdue par une victoire, d'une année de disette par une  
 » année d'abondance; mais on ne revient jamais de ce qui  
 » attaque les mœurs publiques, & en corrompt l'innocence  
 » dans sa source », (*Voyez T sien-han-chou*).

Quels étoient les aromates dont on se servoit dans le Palais  
 d'Assuérus? quelle étoit la manière de s'en servir? C'est aux

Savans à voir ce qu'on trouve sur cette matiere dans les plus anciens Livres. Nous nous contentons d'observer que l'usage des aromates est fort ancien & fort général en Chine. Le *Li-ki*, en parlant de ce que doivent faire les enfans au lever du pere & de la mere pour les aider à s'habiller, charge les petites filles de leur présenter les sachets d'odeurs : ce qui suppose évidemment une coutume générale. Les *Kings* parlent en plusieurs endroits de vases à brûler des odeurs. Pour ce qui regarde la toilette des femmes, on voit dans les Annales que l'usage des aromates, des parfums & des odeurs, est un des articles capitaux de leur délicatesse. La fameuse Impératrice *Tchao* en consommoit prodigieusement, outre cela, tout étoit parfumé dans son appartement; les fauteuils, les canapés, les coussins, &c. étoient bûtrés de plantes & de poudres aromatiques les plus précieuses.

Les Médecins Chinois ne sont pas de l'avis de plusieurs des nôtres, qui condamnent comme mal-sain l'usage des odeurs & des parfums; la Chymie, il est vrai, n'a pas travaillé ceux dont on se fert ici, & peut-être que sortant pour ainsi dire des mains de la nature, ils n'ont pas les qualités dangereuses qu'on craint dans les essences. Il y a ici deux manieres de se servir des odeurs : la première, de les mettre sur le feu, ou de les allumer pour les laisser evaporer en fumée; la seconde, de les mêler dans les armoires où l'on garde les habits, & de porter sur soi des sachets pleins de poussiere aromatique, ou de pastilles de cette poussiere pètrie & moulée. Ceux qui seront curieux de savoir comment les Chinois combinent les ecorces, bois, résines & plantes aromatiques, trouveront les détails qu'ils peuvent souhaiter, dans le trois cent, quinzeieme Livre & les suivans de *Kou-kin-tou-chou*, la plus belle & la plus riche de toutes les compilations de Chine. Nous nous bornerons à

observer, 1°. que brûler des parfums, a été ici de toute antiquité une des parties du culte religieux, public & domestique; 2°. que l'on brûle beaucoup d'odeurs dans les maisons pour en purifier l'air dans le tems de pluie & de brouillard; la politesse en a fait une etiquette, quand on doit recevoir la visite de quelque hôte distingué. Dans les grandes cérémonies, on porte des especes d'encensoirs devant l'Empereur & devant l'Impératrice. Quand Sa Majesté Chinoise revient de la chasse, les bons payfans des villages par où elle passe mettent des tables devant leurs portes avec des *hiang-lou* ou réchauds à odeur; 3°. il est d'etiquette à la Cour & parmi les honnêtes gens de porter des *hiang-tui* ou sachets d'odeurs, pendant que durent les chaleurs. Quelque propre que l'on soit, la sueur & la transpiration sont alors si violentes, que cette précaution est réellement nécessaire au plus grand nombre.

Lorsque après l'année de préparation, les filles devoient être introduites auprès du Roi, elles s'occupoient de tout ce qui pouvoit relever leurs charmes, & on ne leur refusoit rien de tout ce qu'elles demandoient pour leur parure. L'Europe n'a pas besoin de mémoires étrangers, pour savoir jusqu'où porte le luxe & la magnificence une femme occupée à plaire à un Empereur qui lui ouvre ses trésors: les larmes des peuples opprimés l'ont écrit en caracteres ineffaçables dans les Annales des grands Empires. Cependant, soit que les besoins urgens de l'Etat rassuraient l'imagination de cette espece de femmes, soit que le génie Asiatique soit plus porté à cette sorte d'excès, on voit dans l'Histoire de Chine, que leur vanité cultivée par l'adulation, aiguillonnée par la rivalité, emportée par les fougues de l'ambition, a produit des prodiges de raffinement, de délicatesse & de profusion qui seroient incroyables, s'ils étoient moins attestés par les monumens des plus

authentiques : par exemple, des étoffes tissues de plumes si déliées, qu'elles avoient la légèreté & le pliant des plus fines soieries ; des gazes en petites perles, des racines, des écorces & filamens d'ivoire mariés à la soie ; des habits entiers brodés en pierreries si artistement arrangées, qu'elles avoient toutes les graces & toutes les nuances de la peinture ; des aiguilles de tête, des colliers, des pendans d'oreilles d'un travail si exquis, que les diamans, les rubis & les perles y doubloient de prix. Les bracelets de la Princesse *Fang* avoient coûté soixante-dix mille onces d'argent ; & un *kin-tai* (une toilette), dix mille onces d'or.

Ceux qui aiment à voir jusqu'où peut aller le délire en ce genre, trouveront de quoi se satisfaire dans les Livres de satyres, dans les Recueils d'anecdotes, & sur-tout dans les Placets présentés aux Empereurs. Les Historiens n'en parlent guere que pour servir d'exorde aux récits des calamités, des troubles, des crimes & des grandes révolutions dont ces excès de luxe ont été le prélude & la cause. « A quelque époque qu'on ouvre  
 » les Annales, dit *Tching-isté*, on trouvera que les peuples  
 » n'ont été heureux & l'Empire tranquille, que sous les Em-  
 » pereurs qui ont fui & évité le luxe ; que toutes les Dy-  
 » nasties sont tombées en ruine & se sont écroulées sous des  
 » Princes follement amateurs du faste & de la magnificence ;  
 » & que tous les Fondateurs des nouvelles Dynasties n'ont  
 » réussi à rendre la paix à l'Empire agité des convulsions de  
 » la révolte & du mépris des Loix, qu'en proscrivant le luxe  
 » par des Loix sévères, en le flétrissant par la simplicité &  
 » l'économie dont ils environnoient leur trône, & en se pré-  
 » cautionnant contre lui jusqu'à abandonner l'ancienne Capi-  
 » tale, & ensevelir dans les cendres tout ce qui restoit de celui  
 » de leurs prédécesseurs ».

Le



Le fondateur des *Ming* fit peindre son grand-pere & sa grand'mere en habits de payfans. Quand on lui présenta cette peinture, il dit aux Princes de son sang & aux Grands : « Mes ancêtres & mes parens étoient de simples laboureurs ; l'innocence de leur vie faisoit toute leur noblesse, & la beauté de leurs vertus, toute leur richesse. Je les ai fait peindre tels qu'ils étoient, pour apprendre à mes descendans ce qu'ils doivent être, & d'où ils sont montés sur le trône. Les richesses & la gloire conduisent rapidement aux illusions de l'orgueil ; on perd de vue aisément ce qu'ont coûté de peines les biens dont on jouit ; rien de si facile à oublier que le passé qui humilie la vanité. Mes petits-fils & mes arrière-neveux, nés dans le fond d'un Palais, environnés de délices & de plaisirs dès le berceau, accoutumés à voir les hommages & les respects des peuples venir à eux de par-tout, pourroient donner dans le luxe, & oublier leurs ancêtres ; cette peinture les sauvera de ce malheur, s'ils savent y lire tout ce qu'elle leur dit ». (*Pao-hiun*, liv. 4).

On s'est mis en France, depuis plusieurs années, à faire l'apologie du luxe, & on a osé avancer qu'il tournoit au profit de l'Etat. Moralistes, Philosophes, Politiques, Hommes d'Etat, Hommes de Lettres, tout est armé en Chine contre lui, & lui fait une guerre ouverte. Est-ce nous, sont-ce les Chinois qui se trompent ?

Quelques calculateurs ont examiné combien on peut compter de journées de travail dans la vie d'un homme ; puis faisant l'addition de celles qu'il avoit fallu pour la nourriture, le logement, les habits, les plaisirs, les parures & le service de quelques maîtresses de certains Empereurs, depuis leur entrée au Palais jusqu'à la clôture de leur tombeau, ils trouvent un nombre prodigieux de vies, toutes usées pour

elles. Ce calcul rapproché de la somme totale du travail de tous les hommes de l'Empire, & de celui qu'exigent les besoins essentiels de chaque individu & de l'Etat, donne des résultats auxquels aucune apologie du luxe ne répondra jamais. Car enfin il faut trouver une juste proportion entre nos besoins, les productions de la terre, le travail qui les produit, & les consommations qui les usent. Or, le luxe donne de nouveaux besoins, diminue le travail, augmente les consommations; il doit donc rompre cette proportion, & dès-là produire la misère.

Les Moralistes vont plus loin & prouvent que la proportion générale de la fertilité de la terre, du travail & des besoins, fût-elle à un point où le nécessaire de chacun selon son état, étant prélevé, il resteroit encore de quoi procurer l'agréable & le délicieux aux citoyens des hautes sphères de l'Empire; le vrai bien de l'Etat demanderoit qu'on y renonçât & qu'on diminuât le travail de la multitude : parce que les mœurs publiques se corromproient nécessairement, & que les mœurs publiques étant corrompues, la constitution du Gouvernement seroit bientôt altérée, & toutes les Loix aux prises avec des vices effrontés qui mettroient l'Empire en combustion, ou le laisseroient sans défense contre ses ennemis. Les plus grands Empereurs ont été si pénétrés de la vérité de ce principe, que les uns ont fait renverser des Palais inutiles & rendre à l'agriculture les parcs & les jardins où ils étoient bâtis; les autres ont refusé avec indignation les bijoux & les raretés qu'on leur présentoit, ou fait réduire en cendres à la porte du Palais, des brocards, des étoffes précieuses & des meubles d'un travail exquis. Le fondateur de la grande Dynastie des *Song*, étant fatigué de la chaleur, on lui offrit un canapé de *yu* supérieurement travaillé. Ce Prince guerrier, qui étoit

*accoutumé à dormir sous le harnois*, le fit mettre en pieces, indigné, dit l'Histoire, *qu'on eût perdu tant de tems & de travail à le faire.* « Hélas ! dit l'Empereur *Kang-hi* dans son *Kia-yu*, » si un Prince veut donner carrière à ses desirs, que ne peut-il » pas se procurer ? On se fera une félicité de rendre des mil- » liers d'hommes malheureux, pour lui offrir tout ce qui peut » flatter sa mollesse ; on n'épargnera pas plus le sang des peuples » que les trésors de l'Etat. Que de fruits périssent dans les fleurs » dont un Empereur efféminé se couronne ! Fût-il assez heu- » reux pour traverser sans malheur les nombreux ecueils du » luxe, que de probités & d'innocences y font naufrage » !

L'intérêt seul de l'Etat a forcé la Dynastie présente à prévenir de loin tous les dangers du luxe par une législation sévère, qui lui ferme, pour ainsi dire, toutes les avenues, & lui bouche tous les chemins. Les fatales expériences de plus de trente siècles l'ont tellement effrayée sur les maux qu'il cause, qu'elle a abaissé la majesté des Loix jusqu'aux détails économiques les plus minces, & en a augmenté la rigueur jusqu'à y soumettre les Princes, & mettre, pour ainsi dire, en leurs mains le sceptre du Gouvernement, de leurs Palais & de leurs familles. On a le *Hoei-tien* en Europe : qu'on ouvre ce beau code qui embrasse toutes les Loix religieuses, civiles, politiques, économiques, criminelles, militaires & domestiques de ce grand Empire ; qu'on l'ouvre, dis-je, & on trouvera que depuis le Temple du *Tien* & le Palais de l'Empereur, jusqu'aux casernes des soldats & aux écuries, toutes les dimensions, les proportions, les formes de bâtimens sont fixées, le prix qu'il en coûte pour les bâtir est déterminé, & les dépenses ordinaires & extraordinaires de leur entretien sont calculées ; que les grands & les petits habits de cérémonie de toutes les saisons, des Mandarins, des Grands, des Princes de tous les ordres & de l'Empereur lui-

même, sont dessinés, colorés, nuancés, & comptés par la Loi, ainsi que ceux de leurs épouses & les divers ornemens de tête & bijoux, qu'elle proportionne à leur rang, dans la famille Impériale ou dans l'Etat, ainsi que tout ce qui annonce à l'extérieur la naissance ou les dignités; que non contente de fixer irrévocablement tout ce qui a rapport aux préséances, distinctions & gradations qui forment l'harmonie de la subordination sociale, elle a étendu ses défenses & ses ordres à tout ce qui regarde le cérémonial, à la représentation, aux fêtes & aux solennités civiles & domestiques. Elle veut que la pompe des funérailles réponde aux distinctions de la vie, & que les morts même restent en leur rang dans les ténèbres du tombeau. Que dis-je? la Loi entre en souveraine dans le Palais du Prince & jusques dans son domestique, pour y compter tout ce qui y vient par la recette, & fixer tout ce qui doit en sortir par les dépenses ordinaires & extraordinaires; tenir registre de tout ce qui y est; prescrire ce qu'on y doit ajouter, changer, renouveler selon les *tems* & les circonstances. On croiroit presque, en lisant cette belle portion des Loix, que la Chine a hérité des réglemens qu'avoit imaginés la sagesse de Salomon. Ce qui ravit sur-tout, c'est qu'elle se donne à elle-même tant de défenseurs, qu'à moins d'une prévarication générale, tout doit plier devant elle ou la venger. Pour tout dire enfin, à en croire nos principes modernes, elle s'est beaucoup méprise: car elle rejette les inventions des arts d'agrément, qu'elle rend comme étrangères à la société; & ce qui est encore plus opposé à nos idées, elle force les Grands & les Princes même à des sujétions, des exercices & des étiquettes qui fatiguent le corps & empêchent l'ame de s'amollir. (*Voyez le huitième & le vingt-quatrième Livres du Hœi-tien.*)

« Les gens en place , dit *Pong-tao-tching* , ont moins le  
 » privilege que l'obligation de faire des dépenses propor-  
 » tionnées à leur rang ». Ces dépenses font partie des revenus  
 du peuple. La Loi les a dirigées & fixées dans tout ce qui  
 étoit à la portée de ses ordres ou de ses défenses : dans le  
 reste , la politique du Ministère doit prendre en main la cause  
 du bien public ; c'est-à-dire : 1°. Arrêter avec le glaive de la  
 justice tout ce qui expose au péril la vie des hommes. 2°. Char-  
 ger la Police de proscrire & de flétrir , de poursuivre & de  
 punir tout ce qui peut entamer l'innocence des mœurs pu-  
 bliques. Les lieux de débauche , selon *Lien-tchi* , sont moins à  
 craindre pour les mœurs que les romans , les peintures galantes ,  
 les licences du théâtre , les chansons efféminées & les fêtes noc-  
 turnes. 3°. Défendre l'entrée des bagatelles de luxe & de  
 curiosité , que l'étranger porte à la Chine pour la corrompre.  
 4°. Sévir avec force contre tout ce qui augmente les consom-  
 mations des choses nécessaires à la vie & en diminue la pro-  
 duction. 5°. Ne faire aucun accueil aux arts de goût , d'adresse ,  
 d'imagination , d'agrément & de modes , qui sont aux gages  
 du luxe. Ces cinq articles adoptés par le Gouvernement pré-  
 sent , sont tirés du *Li-ki* , où l'on trouve cette belle Loi :  
*Défense aux ouvriers d'ajouter des ornemens plus recherchés ou  
 d'un nouveau goût : cela exciteroit la convoitise du Prince.*

Voici comme un Censeur parloit à *Siuen-ty* des *Han* sur  
 le luxe. « Chars , chevaux , habits , palais , table , fêtes , mu-  
 » sique , tout aujourd'hui offre au peuple étonné l'image des  
 » plaisirs & de la volupté : image mensongere , mais funeste ,  
 » qui aigrit le sentiment qu'il a de sa misere , & lui ôte celui  
 » des biens qui lui restent. Oui sans doute , si les rayons de  
 » la philosophie pouvoient percer le nuage de son ignorance  
 » & parvenir jusqu'à ses yeux , il plaindroit ceux à qui il

» porte envie , & se féliciteroit de pouvoir être heureux à  
» moins de frais. Sa raison n'est pas assez exercée à dé-  
» brouiller les sophismes de la cupidité , & à lutter contre  
» les impressions des sens. Il croit à l'illusion des apparences ,  
» & est d'autant plus malheureux , qu'il se persuade l'être  
» beaucoup plus qu'il ne l'est. Colon , artisan , soldat , mar-  
» chand , aucun ne tient à la comparaison qu'il fait de son  
» sort , je ne dis pas avec les Grands , avec les Magistrats  
» & avec les premiers citoyens : il se fait justice , & convient  
» qu'ils doivent être mieux partagés ; mais avec le sort de  
» ceux que des talens frivoles , que la recette des impôts , que  
» des protections achetées ou des services honteux ont tirés  
» de la poussière pour les mettre sur leurs têtes. O que le  
» peuple sent vivement le mépris de cette espèce d'hommes !  
» qu'il souffre impatiemment le spectacle insultant de leur  
» mollesse & de leur faste ! *Le bœuf mange la paille* , dit-il  
» avec le Chi-king , & *le rat se nourrit du bled*. Après avoir  
» travaillé d'un soleil à l'autre pour porter le fardeau des  
» impôts & nourrir nos familles , nous n'avons pas toujours  
» le nécessaire ; & des Poètes , des Comédiens , des Musiciens ,  
» des Peintres , des faiseurs de Livres , des esclaves parvenus ,  
» jouissent en paix de toutes les douceurs de la vie , obtiennent  
» des récompenses honorables , sont admis avec distinction  
» chez les Grands , affichent le faste , étalent un luxe insolent ,  
» & nous étourdissent du fracas de leurs plaisirs. Hélas , Sei-  
» gneur ! ces plaintes si justement fondées , sont malheureu-  
» sement trop raisonnables. C'est pour s'entre-secourir dans  
» leurs besoins , pour s'adoucir mutuellement leurs maux ,  
» & passer innocemment leur courte vie , que les hommes  
» se sont assemblés en société , & non pas pour faire des  
» vers , pour jouer des comédies , pour chanter , pour peindre ,

» pour faire des livres, & accabler les autres de leur inutilité.  
» C'est attenter au contrat social, que de fêter, de récompenser, de mettre en honneur des talens frivoles & puériles, qui ne tiennent au bien public par aucun endroit : aussi les pauvres s'irritent à l'envi les uns les autres par leurs murmures ; leur cœur flétri se remplit de désespoir, & les plus doux sentimens de la nature deviennent leur tourment.

» J'épargnerai, Seigneur, à votre sensibilité de lui raconter à quel point les enfans désolent leurs peres, les épouses leurs maris, pour en obtenir des aises & des douceurs que leurs desirs avoient ignorés jusqu'à ces derniers tems. Mais ce que je ne puis taire, & ce qui demande toute la sagesse de Votre Majesté pour y apporter remede, les uns vendent leurs femmes & leurs filles avec les habits brodés qu'ils leur avoient achetés en se ruinant, ou abandonnent leurs familles réduites à la plus extrême misere, pour aller jouir paisiblement ailleurs de tout leur travail ; les autres risquent tout, osent tout, entreprennent tout, & ne viennent dans leurs maisons que pour y porter leur ivresse, ou les maladies de leurs débauches. De-là tant de veuves & d'orphelins, d'autant plus à plaindre, que leurs peres ou leurs époux ne sont pas morts. De-là tant de friponneries & d'injustices, d'autant plus funestes, qu'elles trompent les regards de la justice. Tout est à craindre, Seigneur, quand on en est venu à ne plus entendre la voix de la nature & à tromper de sang-froid la foi publique. Vos Magistrats ne font qu'effuyer le pus de la plaie ; la racine du mal reste, & la gangrene peut s'y mettre.

» N'attendez pas, Seigneur, que les fléaux du *Tien* vous forcent, comme *Tching-tong*, à remédier aux abus ; que votre zele & votre amour pour le bien public vous donnent

» le courage de son repentir. Les Loix ont parlé, c'est à votre  
» auguste exemple à les promulguer, ou plutôt à les consacrer  
» & à les faire passer des oreilles dans les cœurs. Rendez à  
» leurs familles ces effaims inutiles de filles & de chanteuses  
» qui remplissent vos Palais; rendez à l'agriculture ces parcs  
» immenses, ces jardins dispendieux, ces parterres stériles,  
» que vous ne voyez que de loin; rendez aux campagnes  
» ces chevaux innombrables qui remplissent vos écuries, &  
» ces oiseaux délicats qui coûtent tant de soins; rendez au  
» travail ces Comédiens oisifs, qui sont accourus ici de toutes  
» les Provinces, & ces Artistes frivoles qui attisent l'incendie  
» du luxe. Pourquoi bâtir de nouveaux Palais que vous n'ha-  
» biterez jamais? Pourquoi faire faire tant d'ouvrages dont  
» vous ne pouvez espérer aucune utilité? Pourquoi multiplier  
» des fêtes où vous daignez à peine vous montrer des instans?  
» Pourquoi souffrir à votre Cour des hommes pêtis de vices,  
» qui ne respirent que la mollesse? Pourquoi faire couvrir votre  
» table de fruits prématurés & de mets étrangers, auxquels  
» vous n'osez toucher?

» Votre vil sujet n'ose proposer à Votre Majesté tant de  
» retranchemens, que parce qu'elle l'a invité à lui parler avec  
» candeur; & que toutes ses vertus lui disent qu'elle est faite  
» pour egaler ses augustes Ancêtres, & disputer de gloire avec  
» nos plus grands Empereurs. Il vous sera plus glorieux de  
» retrancher ce que vous n'avez pas établi, qu'à eux de  
» n'avoir pas cherché ce qu'on n'avoit pas encore inventé.  
» O que ces retranchemens vous gagneront de cœurs! qu'ils  
» essuieront de larmes! qu'ils étoufferont de murmures! qu'ils  
» arrêteront de désordres! qu'ils préviendront de malheurs!  
» Les Sages & les gens de bien reprendront courage, & leur  
» zele pour le service de Votre Majesté redoublera en voyant  
» jusqu'où



» jusqu'où elle réalise les hautes espérances qu'ils avoient  
 » conçues de son regne. Les mécontents & les esprits inquiets  
 » confondus, seront forcés à se taire ou à parler comme l'Ad-  
 » ministration publique. Les Grands & les Princes n'oseront  
 » plus se permettre un luxe qui aura disparu d'auprès du trône.  
 » Moins livrés à leurs plaisirs, ils seront plus occupés de la  
 » chose publique. Votre Majesté n'aura qu'à parler, & la peste,  
 » la famine, l'injustice & la désolation disparaîtront de tout  
 » l'Empire, où elles commencent à faire couler tant de larmes  
 » & à causer tant de crimes. Votre sujet s'en est assuré : parmi  
 » les coupables qu'on a conduits ici pour être exécutés en Au-  
 » tomne, les uns sont des malheureux que leur extrême mi-  
 » sère a chassés de leurs familles, & changés en brigands ;  
 » les autres sont des dissipateurs qui ont eu recours à la fraude  
 » & à la trahison pour suppléer à leur patrimoine, ou des dé-  
 » bauchés que l'ivresse a conduits à la luxure, aux meurtres  
 » & aux empoisonnemens. Le moindre trouble dans l'Etat  
 » auroit fait des révoltés des uns & des autres : révoltés d'au-  
 » tant plus à craindre qu'ils n'auroient rien à perdre ni à  
 » ménager.

» Votre vil sujet ose proposer à Votre Majesté quelques  
 » Réglemens essentiels pour donner plus de force à l'autorité  
 » de son exemple & en assurer la persuasion. 1°. Les Loix ont  
 » fixé des distinctions extérieures pour tous les gens en charge ; il  
 » faut que l'Administration publique veille à ce qu'ils les portent,  
 » & punisse avec rigueur qui voudroit y ajouter. 2°. Les Loix  
 » rendent les grands Mandarins responsables des fautes impunies  
 » de leurs inférieurs, & des crimes que leur négligence a occa-  
 » sionnés ; Votre Majesté ne sauroit être trop attentive à leur  
 » en demander compte. 3°. Les Loix ont fixé le tems & la  
 » maniere d'entrer dans les charges & de monter aux premières

» dignités ; que la naissance , les richesses & la faveur n'ob-  
» tiennent jamais d'exceptions de Votre Majesté. Un mérite  
» supérieur & des services éclatans ont seuls droit d'y pré-  
» tendre. 4°. Les Loix ont fixé le nombre des Lettrés , elles les  
» soumettent à des examens , elles leur ont donné des surveil-  
» lans : là manutention en est essentielle pour délivrer l'Empire  
» de l'oisiveté des ignorans & des charlataneries des beaux  
» esprits. 5°. Les Loix accordent des soulagemens & des pri-  
» vileges aux vieillards , des secours & des encouragemens  
» aux cultivateurs laborieux , des récompenses & des distinc-  
» tions aux fils qui se distinguent par leur piété filiale ; que  
» votre Capitale donne le ton aux Provinces & occupe l'at-  
» tention publique.

» Les retranchemens que j'ai proposés à Votre Majesté,  
» la mettront à même de déployer sa bienfaisance sans épuiser  
» ses revenus. Le prix d'un seul tableau , les dépenses d'une  
» seule fête , les gratifications d'un seul Comédien porteront  
» l'abondance & l'amour du devoir dans des *Districts entiers*.  
» Votre peuple sentira jusqu'au transport , que vous êtes son  
» pere ; & les Tartares craindront encore plus son amour que  
» vos armées. Que dis-je , vos armées ! Ce mot , Seigneur ,  
» échappe à mon zele ; mais je suis prêt à l'expier de tout  
» mon sang , si Votre Majesté s'offense de ma hardiesse. Toutes  
» les nouvelles qui en viennent apprennent à la Capitale les  
» travaux , les fatigues & les périls de vos fideles sujets ; & les  
» nouvelles qu'elle y envoie sont des nouvelles de fêtes , de ré-  
» jouissances & d'amusemens. Une chanson a dit : *On est plus*  
» *récompensé pour avoir joué le Héros sur le théâtre , qu'à l'être*  
» *en Tartarie ; on acquiert plus de gloire à chanter une victoire ,*  
» *qu'à la gagner*. Les vivres , les habits & les sommes immenses  
» que Votre Majesté a envoyés aux défenseurs de la patrie ,

» réfutent l'insolence de cette calomnie. Quel malheur ! si le  
 » faste & le luxe introduisoient dans vos armées les désordres &  
 » les crimes des villes. La discipline militaire n'a pas de barrière  
 » contre l'exemple des Chefs, & qui est efféminé à la Cour,  
 » voudra l'être dans un camp. Un Guerrier qui se pare, ne sera  
 » pas blessé au visage....

« Votre vil sujet n'ose achever, Seigneur. Il n'en auroit pas  
 » même tant dit, s'il étoit moins passionné pour le service de  
 » Votre Majesté, & moins convaincu qu'elle n'a toléré que  
 » les abus qu'elle a ignorés, & qu'elle jugera de mon cœur  
 » par le sien. Mon unique crainte, c'est que ce cœur si bon,  
 » si tendre, si généreux, si bienfaisant, si ami de la vérité & si  
 » dévoué à la vertu, n'épanche son secret dans le sein de  
 » quelqu'un de ceux qui approchent de plus près du trône.  
 » Ce placet doit passer par leurs mains. Je risque tout, s'ils  
 » trahissent la confiance de Votre Majesté. Lui eussent-ils été  
 » fideles jusqu'à ce moment, ils cesseroient probablement de  
 » l'être, s'il leur étoit communiqué. Parmi vos Ministres même,  
 » il n'y a que les anciens serviteurs de votre auguste Père,  
 » dont la fidélité & le courage soient capables de seconder les  
 » bons desseins de Votre Majesté ».

Revenons au livre d'Esther. Après que les filles conduites à la Cour d'Assuérus, avoient été préparées pendant douze mois, comme nous l'avons dit, elles lui étoient présentées, parées de tous les ornemens (1) qu'elles jugeoient à propos de demander. En Chine, on ne porte pas si loin la complaisance. Les parures qu'elles peuvent choisir, sont bornées à celles qui sont en usage à la Cour.

Chacune (2) des prétendantes présentées successivement à Assuérus, passoit une nuit dans l'appartement du Roi,

(1) *Quidquid postulassent ad ornatum pertinens, accipiebant.* Ibid. v. 13.

(2) Ibid. vers. 14.

d'où elle étoit conduite dans un autre appartement, où les Concubines étoient gardées par un Eunuque. En Chine, les Concubines qui n'ont pas encore été présentées à l'Empereur, restent dans un endroit séparé; ensuite elles passent dans le ferrail, & y ont un appartement proportionné au rang qui leur est assigné. Ce rang décide aussi du nombre des suivantes, des eunuques, des femmes de peine qu'elles doivent avoir, ainsi que de leur train, de leurs honorifiques, & de tout ce qui regarde leur table, leur ameublement & même leur parure. L'Empereur *Siuen-ty* des *Han*, disent les Annales, choisit une fois six mille filles dans sa Capitale en un seul automne. Qu'on juge combien énormes devoient être les dépenses pour l'entretien du ferrail. L'Empereur *Kang-hi* se vante à ses enfans dans son *Kia-yu*, que celles qu'il a faites en ce genre pendant trente années, n'égale pas celles de quelques Empereurs pendant un mois. Sur la fin de la Dynastie précédente, il y avoit plus de cent mille personnes du ferrail, ou attachées au service du ferrail, qui recevoient chaque mois une distribution de farine & d'argent. « Le moyen, ajoute » *Kang-hi*, que cette Dynastie pût subsister? Mais on ne » plaint pas les malheurs des Princes, qui ne montent sur le » trône que pour outrager ainsi l'humanité & accabler les » peuples d'un luxe si frénétique & si inhumain ».

L'Histoire de Chine attribue aux femmes d'avoir introduit la polygamie & les eunuques dans le Palais; elles ont eu bien lieu de s'en repentir. Voici comme le *Li-ki* parle sur les derniers tems des *Tcheou*, & plus probablement encore sur les tems de *Tsin-chi-hoang*. « Ordre au Chef des Eunuques de » veiller efficacement à ce que les réglemens s'observent avec » soin & avec exactitude dans l'appartement des femmes, de » visiter toutes les portes, d'examiner ce qui se passe dans

» toutes les chambres , de les tenir bien fermées , d'avoir les  
 » yeux toujours ouverts sur tout ce qui s'y fait , d'empêcher  
 » que le goût de la parure & l'amour du repos n'y introduisent  
 » des abus. Sa vigilance doit être également sévère pour  
 » toutes , soit qu'elles soient titrées , du sang Impérial , ou en  
 » faveur ». ( *Voyez le chapitre Yue-lin* ).

*Lie-tsé* raconte que le sage *Yang-tcheou* s'étant offert au Prince de *Leang* pour être employé dans le Gouvernement de ses Etats , ce Prince , qui avoit beaucoup d'esprit , lui dit en riant :  
 « Tu ne peux venir à bout de gouverner ta femme & ta Concu-  
 » bine , comment te tirerois-tu des affaires epineuses & em-  
 » brouillées du Ministère ? Seigneur , répondit le Philosophe , un  
 » enfant conduit en jouant de la flûte un troupeau de cent brebis ,  
 » & le mene sans peine où il veut ; *Yao* lui-même ne viendrait  
 » pas à bout de mener ainsi une brebis & son agneau ». Le  
 sens profond & réfléchi de cette réponse , explique comment  
 de vils Eunuques gouvernent sans peine un ferrail immense , &  
 y maintiennent le bon ordre & la tranquillité , quand ils sont  
 secondés par l'autorité du Maître : *Si tant est* ( comme dit  
*Tchin-tsé* ) , *que qui oublie assez qu'il est homme pour rassembler*  
*tant de Concubines , puisse l'être pour s'en souvenir*.

A en croire les faits qui sont consignés dans les Annales ,  
 la gloire de sagesse & de politique des plus grands Empereurs  
 a misérablement fait naufrage à ce fatal ecueil. Le bel esprit  
 de la Dynastie passée a dit fort plaisamment , que l'Empereur  
*Chi-tsong* , de la Dynastie des *Ming* , étoit le seul qui eût su  
 gouverner son ferrail. Pour entendre ce bon mot , il faut savoir  
 que ce Prince n'eut jamais de Concubines. *Kang-hi* , qui en  
 avoit , parle ainsi aux Princes ses enfans : « *Les femmes &*  
 » *les domestiques* ( ou gens de la maison ) , dit Confucius , *sont*  
 » *très-difficiles à vivre. Si on les traite avec trop de bonté , ils*

» s'en enorgueillissent ; & si on s'observe avec eux , leur bouche  
 » se remplit de plaintes & de murmures. Ce mot est excel-  
 » lemment dit. Quand j'ai voulu répandre des graces & des  
 » bienfaits sur les personnes que j'avois vues se rassembler  
 » autour de moi , & croître sous mes yeux , leur cœur s'est  
 » ouvert aux folles espérances d'une ambition démesurée , &  
 » elles ont noué des intrigues pour lesquelles il a fallu les  
 » éloigner. Cet éloignement les a remplies de colere & de  
 » haine , qu'elles ont osé exhiler en plaintes & en injures  
 » contre ma personne. Mon expérience rend témoignage à  
 » la vérité de l'observation de Confucius. Ne l'oubliez jamais ,  
 » mes chers enfans , & qu'elle vous apprenne combien vous  
 » devez mettre de circonspection & de soins dans votre  
 » maniere d'en user avec les personnes qui sont le plus près  
 » de vous ». *Kang-hi* parle à mots couverts ; mais ses enfans  
 l'entendoient , & peu de Princes auroient eu le courage d'en  
 tant dire.

Les Concubines , après leur présentation , ne pouvoient plus  
 reparoître devant *Affuérus* (1) s'il ne l'ordonnoit lui-même. Les  
 filles renfermées dans le ferrail de l'Empereur en Chine , sont  
 aussi dans la plus grande dépendance ; elles sont soumises à  
 une foule d'observances & d'etiquettes , & ne peuvent sortir  
 de leur appartement. Les *Han* leur défendirent de se visiter  
 les unes les autres. Sous les *Tsi* , disent les Annales , on exigeoit  
 que rien ne troublât le silence de leur retraite. Toutes se le-  
 voient à la pointe du jour , au premier son de la cloche de  
 la grande tour , & après s'être habillées , elles se mettoient  
 au travail jusqu'à l'heure du dîner , &c.

La clôture , la servitude & la tyrannie sont les conséquences

(1) *Nec habebant potestatem ad Regem ultra redeundi. Ibid. vers. 14.*

immédiates & nécessaires de la pluralité des femmes ; plus le nombre en est grand , plus la tyrannie doit en être poussée par le pouvoir souverain jusqu'à l'anéantissement de toutes les branches du droit naturel. La police du Palais d'Assuérus étoit une oppression colorée par des formalités. Car , comme nous l'avons observé plus haut , l'Antiquité avoit enfermé les femmes dans leurs appartemens reculés, dont elles ne devoient pas sortir. On étendit cette loi aux Concubines, & on en changea la substance ; parce que , outre qu'elles étoient distribuées dans divers Palais éloignés les uns des autres, & tous différens de celui que l'Empereur habitoit , au lieu que dans l'Antiquité l'épouse habitoit la même maison que son époux ; on leur faisoit un esclavage de ce qui n'étoit que bienséance assortie aux mœurs du tems , avant que la polygamie eût été établie. La police du Palais d'Assuérus subsiste ici ; & comme une infinité d'inconvéniens & de désordres en ont fait sentir la nécessité , on en a fortifié la manutention avec des serrures & des verroux. Le mordant & satyrique *Teng-tchi* en a pris occasion de dire que les femmes du Palais sont d'une espèce à part ; & qu'il faut les enfermer comme des tigres , sans quoi elles se jetteroient sur les gens pour les dévorer. Mais cette plaisanterie cynique est un trait de lumière qui se perd dans les ténèbres. Peu de Chinois sont en état de sentir les vérités de fait & de moralité qu'elle énonce.

Qu'ont dit les Loix de Chine sur les Concubines ? que permettent-elles ? que défendent-elles ? quelles distinctions ont-elles imaginées pour concilier la polygamie & l'incontinence des Princes & des Grands avec l'intérêt public ? Il faudroit un mémoire entier pour répondre pleinement à toutes ces questions. Nous nous bornerons à ce qui est le plus essentiel ; mais nous aurons l'attention de ne rien avancer que d'exact.

*Hélas !* dit Confucius en soupirant, *que la Dynastie des Tcheou est déchue de son ancienne splendeur ! Li-souang & Yeou-ouang ont tout perdu. ( Li-ki ).* C'est de ces paroles de Confucius qu'il faut partir, pour entendre la question de la polygamie en Chine. Ces deux Empereurs sont les premiers qui ont attenté à la sainteté du mariage ; le premier en faisant dégrader l'Impératrice mere, le second en répudiant l'Impératrice son épouse, pour donner la couronne à *Pao-sê*, & en introduisant l'usage ou plutôt l'abus d'avoir des Concubines. Un second principe encore qu'il faut supposer, c'est que le code des anciennes Loix a été perdu, & qu'on ne les connoît que par le peu qui en a été conservé dans les *Kings*, sur-tout dans le *Li-ki*, où elles sont citées.

Selon le *Choue-ouen*, le caractère *tsie* (Concubine) donne par son analyse, selon les trois manieres dont il s'écrit, *filles qui se tient debout, fille qui se donne d'elle-même, fille qu'on admet.* Le *Li-ki* dit tout uniment : *celle qu'on fiance se nomme épouse, celle qui fuit se nomme Concubine.* Le mot *pen*, qui signifie *fuir* dans ce texte, est employé dans le *Chi-king* pour indiquer une fille qui fuit la maison paternelle pour suivre son amant. Le *Li-ki* dit encore que *si on ignore le nom d'une Concubine qu'on a achetée, on consulte le sort.* Cette consultation du sort est un hommage rendu à la Loi qui défendoit d'épouser une personne qui étoit du même nom. Or, il résulte de ces deux textes, que les Concubines ont été, dans leur première origine, des maîtresses ; qu'elles étoient souvent des étrangères ou des criminelles qu'on vendoit ; que la Loi ne prescrivoit aucune formalité pour les épouser.

« A moins qu'une Concubine n'ait passé cinquante ans, elle  
 » doit servir son mari à table, de cinq jours en cinq jours. Elle  
 » s'y prépare par le bain, fait sa toilette, prend ses aiguilles de  
 » tête,



» tête, ses brodequins. . . . . Quelqu'aimée qu'elle soit, elle ne  
 » doit pas prétendre à être ni si bien habillée, ni si bien nourrie  
 » que l'épouse. . . . . Quand l'épouse est absente, elle ne doit  
 » pas prétendre tenir sa place le soir ». (*Li-ki*, art. 12). La  
 Concubine n'avoit aucune sorte d'autorité dans la maison; elle  
 ne pouvoit pas même s'asseoir en présence de l'épouse légitime.  
 En rassemblant tout ce qu'on trouve çà & là sur cette matière,  
 il paroît qu'elle n'étoit guere que sur le pied de domestique,  
 dans l'intérieur des maisons ordinaires.

Les cérémonies qu'on faisoit à la naissance des enfans des  
 Concubines & quand on les sevroit, étoient peu de chose au  
 prix de celles qu'on faisoit pour ceux de l'épouse légitime. Soit  
 que l'ancienne Loi n'eût pas connu la pluralité des femmes, ou  
 n'eût pas voulu de Concubines dans les solemnités des familles,  
 il est de fait qu'elles étoient comme hors de rang, & que tout  
 l'ascendant de la piété filiale ne put pas les tirer de la bassesse  
 de leur état : bassesse qui rejaillissoit sur leurs enfans, en mille  
 manières. Nous nous bornons à quelques articles, pour faire  
 voir jusqu'où cela alloit. « Si la Concubine d'un Lettré n'a point  
 » eu d'enfans, elle ne porte point le deuil à sa mort. (*Li-ki*,  
 » art. 15). A la mort du pere. . . . ., les enfans des Concu-  
 » bines ne logent point dans l'appartement du deuil. . . . .  
 » Les enfans des Concubines du Prince ne portent point le deuil  
 » à la mort de sa mere, comme d'une grand'mere, mais comme  
 » de leur dame & maîtresse. Un pere ne préside pas aux  
 » obseques d'un fils qu'il a eu d'une Concubine. . . . . Le fils  
 » d'une Concubine ne préside pas aux obseques de son pere. ....  
 » Le fils de la Concubine d'un Prince, ne prend que le petit  
 » deuil à la mort de sa mere ». (*Ibid.* art. 28).

Un mari ne tenoit par aucun lien à sa Concubine, du moins  
 la Loi n'en reconnoissoit aucun. Il la cédoit, la donnoit, la

chassoit, la renvoyoit, la vendoit, sans pouvoir être attaqué en justice. Il en est encore de même aujourd'hui. Voici qui est plus singulier : les fils vendoient les Concubines de leur pere. *Tsé-lieou* est loué dans le troisieme article du *Li-ki*, parce que son frere cadet utérin lui ayant proposé de vendre les Concubines de leur pere, pour subvenir aux frais des funérailles de leur mere, il ne voulut pas y consentir, parce que, selon lui, il étoit injuste de *vendre les meres de ses freres pour enterrer la sienne*. L'exemple de *Lieou* a été plus loué qu'imité. Le ministère public lui-même fait mettre en vente les Concubines des Mandarins dont les biens ont été confisqués.

Il paroît certain que les premieres Concubines des simples citoyens ne furent tolérées qu'à cause de la stérilité de l'épouse légitime, & parce que c'étoit l'épouse légitime elle-même qui donnoit une Concubine à son mari, comme Sara à Abraham. Les Empereurs & les Princes de l'Empire s'étant fait un apanage de leur grandeur, du nombre de leurs Concubines, les Grands, les Mandarins & les Lettrés voulurent y participer selon le rang qu'ils tenoient dans l'Etat. Le peuple resta dans son ancienne simplicité tant qu'on l'y laissa. La corruption des Cours ayant passé peu-à-peu des villes dans les campagnes, la Loi toléra des abus qu'elle ne pouvoit plus réformer. Mais la révolution de *Tsing-chi-hoang* ayant totalement rompu l'ancien equilibre des fortunes, & les riches voulant proportionner le nombre de leurs Concubines à celui de leurs esclaves & à la grandeur de leurs domaines, la Loi fut obligée de parler, & défendit pour la forme ce qu'elle n'avoit pas la force d'empêcher. Il y a près de deux mille ans qu'elle ne permet aux simples citoyens d'avoir une Concubine, que lorsque l'épouse légitime est parvenue à l'âge de trente-neuf à quarante ans sans avoir d'enfans. Elle condamne aujourd'hui à une punition

corporelle , ceux qui en prennent sans être dans ce cas ; mais à moins qu'on ne soit chargé de quelque crime qui donne lieu à des recherches juridiques & qui demande une punition , il est presque inoui qu'on inquiète personne sur ses Concubines.

Dans l'antiquité , les filles des Princes & des Grands-etoient élevées dans l'intérieur du Palais , & employées auprès de l'Impératrice , comme autrefois nos demoiselles d'honneur. Selon leurs talens , leur vertu & leur sagesse , on les admettoit dans les Tribunaux de l'Impératrice , où elles entroient ensuite après leur mariage. L'introduction des Concubines dans le Palais , fit tomber cette branche de l'ancien Gouvernement. Au lieu d'*offrir des demoiselles à l'Empereur pour sa maison* , comme s'exprime le *Li-ki* , on lui offrit des chanteuses , des danseuses , des brodeuses , &c. Quelques Ecrivains ont prétendu que la Loi donna douze Concubines aux Empereurs , neuf aux Princes , six aux grands Mandarins , deux aux Mandarins ordinaires , & permit une Concubine aux Docteurs. Mais cette Loi ne se trouve nulle part : les premiers qui en ont parlé sont des Ecrivains de la Dynastie des *Han* , Ecrivains dès-là fort suspects en cette matiere. D'ailleurs ils ne disent point qui a porté cette Loi , ni quand elle a été promulguée. En revanche , il est très-certain que l'incontinence des Empereurs de la Dynastie des *Han* , tâcha de tirer parti des titres des femmes de la Cour qui composoient autrefois les six Tribunaux de l'Impératrice , & eut la politique de se couvrir du manteau de l'Antiquité aux yeux de la multitude , pour assigner des revenus sur l'Etat à un certain nombre de Concubines , leur décerner des distinctions & des honneurs , les faire monter plus près du niveau de l'Impératrice , & les séparer les unes des autres par les différentes classes dans lesquelles on les distribua.

*Tsing-chi-hoang* avoit préparé les voies à cette horrible & scandaleuse innovation, enconservant, comme nous avons dit, dans différens Palais, les Concubines des Princes qu'il avoit détronés. La Loi qui décora ainsi les Concubines impériales de différens titres, doit être regardée comme le dernier coup porté à la pudeur des mœurs publiques & à la sainteté du mariage. Chaque Dynastie l'a fait parler à sa manière; & celle d'aujourd'hui, quoique plus réservée en cette matière, distingue dans son code, trois ordres de Concubines, les *Kouei-fei*, les *Fei* & les *Pin*, dont elle ne limite pas le nombre. La police intérieure du Palais va plus loin que la Loi; & distingue encore plusieurs autres ordres de Concubines.

Comme les Empereurs *Kang-hi*, *Yong-tching* & *Kien-long* de cette Dynastie, ont eu des Concubines pour meres, ils ont passé sous silence dans leur code, toutes les différences que les Anciens mettoient entre les Concubines & les épouses légitimes, ainsi qu'entre leurs enfans; mais ils ont eu le courage de défendre aux Mandarins d'épouser des comédiennes; de les prendre pour Concubines; & aux honnêtes gens de donner leurs filles ou de les vendre pour l'être.



## MARIAGE ET COURONNEMENT D'ESTHER.

*Fêtes en Chine à l'élevation d'une nouvelle Impératrice ;  
& Mariages chez les Chinois.*

ESTHER fut introduite à son tour auprès du Roi. Elle ne demanda rien pour sa parure (1), & l'Eunuque gardien des femmes lui donna ce qu'il voulut : car elle étoit parfaitement belle. Elle plut au Roi plus que toutes les autres ; & il lui mit sur la tête le diadème, & la fit régner à la place de Vasthi.

« Les Empereurs, dit *Tsien-tchi*, choissoient les Impé-  
» trices dans la haute antiquité entre les Princesses les plus  
» sages, les plus vertueuses & les plus accomplies. Leur  
» amour pour la vertu dirigeoit leur choix, & leur choix  
» affuroit le bonheur de leur vie, la tranquillité de leur Palais,  
» la prospérité de leurs descendans, la douceur des mariages &  
» la paix des familles. Le bon exemple de l'Impératrice entraî-  
» noit tout l'Empire. La politique dirigea ensuite le choix des  
» Impératrices ; on n'y eut en vue que l'intérêt de l'Etat ; on n'y  
» chercha qu'à gagner, & à s'attacher les Princes qu'on redou-  
» toit. Mais outre qu'on offensoit tous les autres par une  
» préférence dont ils voyoient le vrai motif, les répudiations

(1) *Inflabat dies quo Esther deberet intrare ad Regem, quæ non qua-  
sivit muliebrem cultum, sed quæcumque voluit Eunuchus custos virginum,  
hac ei ad ornatum dedit : erat enim formosa valde. Cap. 2, vers. 15.*

» qui furent la suite de ces choix , armèrent contre les Em-  
 » pereurs ceux dont ils avoient voulu se faire un appui , &  
 » (comme dit *Tso-tchi*) , portèrent les derniers coups à leur autorité  
 » ébranlée. Le trône devint le prix de la beauté sous les *Han* ;  
 » mais l'amour défit souvent son ouvrage , & arracha la couronne  
 » qu'il avoit donnée ; & condamna à des pleurs éternels les  
 » yeux qui l'avoient charmé. Les inconstances cauferent tant de  
 » malheurs & de maux qu'il chargea la superstition d'interroger  
 » le sort , & de choisir pour lui. Depuis ce tems , on a vu  
 » tour à tour la sagesse , la politique , l'amour & la superstition  
 » nommer des Impératrices , selon que les Empereurs consul-  
 » toient leur cœur , leur conseil , leurs yeux , ou les idoles ; &  
 » les saintes loix du mariage furent abandonnées à l'incertitude  
 » des événemens ».

*Ou-ty* des *Han* avoit comme erigé en principe , qu'il n'appartenoit qu'à la plus belle personne de l'Empire de lui donner des maîtres. Mais à en juger par plusieurs anecdotes que les Historiens ont consacrées , il paroît que la beauté qu'on cherchoit dans une Impératrice , étoit une beauté noble , majestueuse & imposante. Les Annales disent de l'Impératrice *Chang* , épouse de *Tching-ty* : elle avoit une physionomie noble & auguste ; sa taille , qui étoit très-avantageuse , & son maintien grave & sérieux , ajoutoient encore à l'air de majesté qui brilloit sur son front. Selon le *Y-che-ki* , une des Concubines favorites de *Ou-ty* , lui demanda en grace de voir l'Impératrice. Ce Prince s'amusa quelque tems à tromper sa curiosité , & lui fit voir plusieurs de ses Concubines habillées en Impératrice & suivies de tout le cortège qui lui est particulier. Elle ne s'y méprit jamais , & soutint à chaque fois à l'Empereur , que malgré tout l'éclat extérieur dont étoit environnée celle qu'il lui montrait , elle n'avoit pas l'air d'une mere de l'Empire. L'Empereur prit le

iais de lui faire voir un jour l'Impératrice en déshabillé, & dans une circonstance où elle ne pouvoit pas le soupçonner ; dès qu'elle la vit de près, elle s'écria d'étonnement : voilà, voilà l'Impératrice ; l'éclat de sa beauté & la majesté de son front parlent aux yeux, & annoncent sa dignité suprême. *Mais cette vue fut un coup de poignard pour sa vanité : elle rougit, baissa sa tête de confusion & versa des larmes.*

Le *Chi-king* a célébré la beauté majestueuse des premières impératrices de la Dynastie des anciens *Tcheou*, en disant que le Ciel les avoit formées pour le trône, & avoit imprimé sur leur front un air de grandeur & de majesté dignes du souverain pouvoir. (*Voyez livre 3, la sixième Ode de la troisième partie du Chi-king*).

Quoique la croyance de l'Antiquité sur la Providence fût à demi éteinte, on tenoit encore à ce point ; & les Historiens lisent gravement, par allusion à cela, en parlant des Impératrices : *elle avoit un air céleste, elle étoit marquée du sceau de la majesté du Tien, elle portoit sur le front une empreinte de divinité.*

Que les Savans cherchent si cette idée avoit aussi lieu en Perse & influa sur le choix d'Esther. Nous le croirions aisément, parce qu'elle dériveroit de l'idée de la mère d'un Sauveur des peuples qui régneroit sur l'univers, & que cette idée étoit commune à tous les peuples. Le mauvais succès du choix qu'avoit dirigé la beauté, fit recourir au sort, pour mieux connoître celui du *Tien*. Les Censeurs s'élevèrent avec force contre cet abus ; & un d'eux osa dire à *Tching-ry* des *Han* : « Le *Tien* a choisi, Seigneur ; c'est à vous à chercher les signes de son choix, non pas dans des calculs & des supputations puériles, mais dans la bonté du caractère & la supériorité des vertus. Les étoiles qu'il faut consulter, sont

« la conduite & les actions , l'estime & les desirs des peuples ». Quand l'idolatrie eut introduit les statues en Chine , on fondeit celles de toutes les prétendantes au trône , & on regardoit comme choisie par le *Tien* , celle dont la statue sortoit du moule sans aucun défaut. Quelques Empereurs eurent le chagrin de voir que la statue de la Concubine qu'ils chériffoient le plus , ne lui donnoit pas le trône. Il leur en coûta , mais ils plierent sous cette fatale nécessité.

Il est évident , par le récit du Texte sacré , que toutes les prétendantes au trône d'Assuérus , n'entrèrent dans le Palais qu'en qualité de Concubines. On ne sera pas étonné qu'Assuérus ait cherché une Concubine pour remplacer l'Impératrice , en jugeant de ce fait d'après les usages de Chine. 1°. Selon la loi des *Tcheou* , l'Empereur ne pouvoit épouser qu'une de ses Concubines après la mort ou la dégradation de l'Impératrice ; & il est certain par les Annales , que les Empereurs en pareil cas n'ont jamais choisi qu'une Concubine. Il n'est pas hors de vraisemblance qu'il en étoit de même en Perse. 2°. Cette sorte d'élection excluait les filles des Princes & Rois voisins , qui n'auroient pas voulu entrer dans le Palais en qualité de simples Concubines. La politique des Turcs doit expliquer à l'Europe combien il est essentiel qu'une Impératrice ne tienne à rien hors du Palais. Celle de Chine ne contracte plus d'alliances avec les Princes étrangers ; & dans la circonstance de la dégradation de Vasthi , celle de Perse ne devoit pas vouloir d'une Impératrice capable de réveiller & de soutenir des prétentions d'autorité qu'on vouloit anéantir. 3°. Le choix d'une Concubine déliroit Assuérus de toutes les intrigues qu'auroit occasionnées & multipliées à l'infini le nombre des prétendantes , les vues des grandes familles , & les divers intérêts de la Cour & du Ministère.



Ministère. Il le dispensoit des frais & des cérémonies des fiançailles. On voit dans les Annales, qu'outre les bijoux, les toffes précieuses, les chevaux, les chars, &c. l'Empereur *Yoei-ty*, qui étoit monté sur le trône avant d'être marié, donna des arrhes magnifiques à ses fiançailles, & fit présent de 20 mille livres pesant d'or à son futur beau-père. Une pareille dépense eût été trop à charge à Assuérus, après celles de son festin de six mois. Le cérémonial du mariage pouvoit encore moins avoir lieu dans la circonstance; car, outre la pompe du cortège qu'il falloit envoyer pour conduire l'Impératrice future dans le Palais, Assuérus eût été dans le cas d'y aller au-devant d'elle, de l'introduire lui-même solennellement dans sa maison, & par-là de s'humilier pour se venger de l'orgueil de Vasthi. Nous raisonnons en cela comme dans tout le reste, d'après la Chine; mais les autres ressemblances que nous trouvons, semblent nous y autoriser.

4°. En ne faisant qu'élever une Concubine à la dignité d'Impératrice, Assuérus pouvoit être plus sûr de son choix; le faire tomber sur qui il voudroit sans s'avilir, & sans s'obliger à rien vis-à-vis de ses parens, qu'il affecteroit d'ignorer, comme font encore aujourd'hui les Sultans de Constantinople & les Sophis de Perse. Comme le Texte sacré ne dit rien de tout cela, & ne parle que de la beauté d'Esther & de l'amour d'Assuérus pour elle, toutes ces convenances, dont on ne pourra s'empêcher de sentir le vrai, étonneront les idées. Mais tout ce qu'on en doit conclure, c'est que l'Historien sacré a négligé de dire ce qui n'étoit pas essentiel à l'histoire de la vertueuse Esther, & étoit d'ailleurs connu de tout le monde. On doit conclure encore que si nos plus habiles commentateurs n'ont rien vu de tout cela, c'est que tous nos livres nous laissent encore fort loin de l'Antiquité,

& que nos raisonnemens même ne sauroient nous en rapprocher , parce que nos mœurs & nos préjugés forment un nuage qui l'éloigne encore plus de nous.

Comment faut-il entendre qu'Assuérus (1) *mit le diadème sur la tête d'Esther* ? Ces paroles signifient-elles qu'Assuérus le plaça réellement lui-même sur le front d'Esther , pour se donner le plaisir délicat de la couronner de ses propres mains ; ou bien simplement qu'il l'éleva à la dignité suprême d'Impératrice ? C'est aux Savans à discuter ce point ; pour nous , nous observons que ce qu'on peut appeller le couronnement des *Impératrices* de Chine , n'a aucun rapport avec ce qui se pratique en Europe. L'Impératrice ne peut pas être vue. Le moyen de la faire paroître dans une cérémonie publique ? Son couronnement consiste ici , 1°. dans l'enregistrement & promulgation solennelle du *Tchi-y*, ou Edit de l'Empereur , qui la déclare Impératrice & lui en donne tous les droits ; 2°. dans la cérémonie de lui offrir juridiquement les Sceaux d'or & de *yu* , qui lui sont restés de son ancienne autorité , & rendent authentiques & exécutoires le peu d'ordres juridiques qu'elle donne ; 3°. dans les hommages solennels que viennent lui rendre les Princesses du Sang & les Princesses étrangères , les femmes de la Cour , & toutes celles qui composent la maison de l'Empereur.

L'Edit de l'Empereur, scellé du grand Sceau, est envoyé par le Tribunal des Ministres à tous les Tribunaux qui l'enregistrent, l'envoient aux Tribunaux subalternes , & le font promulguer dans tout l'Empire. Voici la traduction d'un de ces *Edits* pris au hasard dans le grand Recueil du *Li-y*. « Je compte » sur la protection sacrée du *Tien* suprême, je médite les exemples de mes augustes Ancêtres, je reçois avec respect les inf-

(1) *Posuit diadema regni in capite ejus. Ibid. vers. 17.*

» tructions précieuses de l'Impératrice ma sainte mere , pour  
 » soutenir le poids de la Couronne dont je suis chargé. Mais  
 » une génération succede à l'autre ; je dois à mon nom de  
 » m'assurer un successeur , je dois à l'Empire de lui donner  
 » l'exemple d'un vrai & légitime mariage , je dois à ma maison  
 » d'y mettre le bon ordre & la subordination par le choix  
 » d'une Impératrice. Toutes ces raisons qui touchent de si près  
 » au bonheur de mes sujets & à la tranquillité de l'Empire ,  
 » m'ont déterminé à jeter les yeux sur *Hong-ki-li* , dont la  
 » famille a déjà eu des alliances avec la mienne , & qui sou-  
 » tenant l'eclat de la naissance par sa vertu & par son mérite ,  
 » entra , il y a quelques années , dans mon Palais en qualité de  
 » *Piu* (epouse Concubine du troisième ordre). Pour m'acquitter  
 » tout à la fois de ce que je dois à la piété filiale , à mes  
 » sujets , & à mon estime pour elle , je la choisis pour par-  
 » tager mon trône , & pour être la seconde personne de  
 » l'Empire ». Puis après avoir nommé les Mandarins & Officiers  
 qu'il charge de lui présenter les Sceaux d'Impératrice , il  
 continue : « C'est l'harmonie du Ciel & de la Terre qui  
 » entretient la vie & la reproduction de toutes choses ; c'est  
 » la régularité & la correspondance des mouvemens du soleil &  
 » de la lune , qui perpétuent la lumière dans toutes les spheres des  
 » cieux ; c'est l'union des cœurs & des vertus de l'Empereur  
 » & de l'Impératrice qui vivifie le corps immense de l'Empire  
 » dont ils sont les chefs. J'aurai désormais une aide & une  
 » compagne pour adorer de *Chang-ty* , pour honorer mon  
 » auguste mere , pour entretenir l'union dans la famille Im-  
 » périale , & pour faire fleurir la vertu dans les dix mille  
 » Royaumes. Vous , les Sages de mon Empire , songez à la  
 » sublimité de ses vertus , songez aux volontés de ma sainte  
 » mere , songez aux liens étroits qui nous unissoient déjà à

» elle ; songez que mon cœur trouve en elle son repos & sa  
 » joie ; & vous reconnoîtrez avec admiration & avec recon-  
 » noissance, que le *Tien* a voulu assurer par-là la gloire, la  
 » prospérité, & la durée de l'Empire ».

Cet Edit, qui est daté de la seconde année *Hoang-king* de *Pin-tsong*, de la Dynastie des *Yuen*, répond à l'année 133. *Ling-ty* des *Han* commençoit ainsi son Edit en 170 : « La gran-  
 » deur & la prééminence d'une Impératrice vient de ce qu'elle  
 » ne fait qu'un avec l'Empereur (*Yu-ty-tong-ty* ; à la lettre,  
 » *cum imperatore una caro* ), & rend avec lui des adorations  
 » solennelles au *Tien*, l'accompagne dans les cérémonies aux  
 » anciens Empereurs, & est la mere commune de tous les  
 » peuples, &c. ». Ces sortes de pieces sont par fois de bons  
 sermons faits à toutes les femmes, & par fois aussi des satyres  
 très-piquantes contre leurs défauts. Si *Assuérus* fit un Edit pour  
 le couronnement d'*Esther*, il est très-vraisemblable que les  
 eloges qui y furent prodigués à sa vertu & à sa modestie,  
 furent tournés en partie contre l'orgueil & la fierté de l'in-  
 fortunée *Vasthi*.

La cérémonie de présenter les Sceaux à l'Impératrice est  
 décrite tout au long dans le code de la Dynastie régnante.  
 En voici le précis tiré du vingt-quatrième livre du *Hoei-tien*  
 de la nouvelle édition, page 1 & suiv. Le jour pour la  
 cérémonie étant déterminé, les Mandarins vont la veille offrir  
 au *Tien* le contrat de mariage, les grands & petits Sceaux  
 destinés à la nouvelle Impératrice, & le Livre à feuillets d'or  
 sur lequel est écrit l'Edit de l'Empereur qui l'élève à cette  
 suprême dignité; puis ils vont les porter à la salle des An-  
 cêtres, comme pour demander leur approbation. Le jour  
 de la cérémonie, l'Empereur sort de son appartement  
 avec tout l'appareil de sa dignité suprême, & se rend

la grande salle *Tai-ho-tien*, où il monte sur son trône. Le premier Ministre avec deux Assesseurs, est conduit par le Maître des cérémonies en présence de Sa Majesté, qui après être prosternée neuf fois devant le contrat de mariage de l'Impératrice, l'Edit qui la déclare Impératrice, & les grands & petits Sceaux de sa dignité placés sur une table dressée à cet effet au milieu de la salle, leur ordonne de les porter à son épouse. Tout cela est accompagné d'un bon nombre de cérémonies, mêlées de symphonie & de chants. Quand le contrat de mariage, les Sceaux & l'Edit sont sortis de la salle, l'Empereur admet les Princes, les Comtes & les Mandarins en sa présence, les fait asseoir, & leur fait servir du thé ; puis il se retire dans son appartement.

Cependant le Contrat de mariage, l'Edit & les Sceaux sont portés en cérémonie à la porte du Palais de l'Impératrice nommée, déjà revêtue de toutes les marques de sa dignité, & assise près du trône, dans son nouvel appartement où elle a été introduite comme en triomphe. Les Eunuques reçoivent des Mandarins le contrat de mariage, l'Edit écrit sur le livre d'or, & les Sceaux d'Impératrice, & les portent en cérémonie sur des brancards à la porte de la salle. Deux femmes de la Cour n'avertissent l'Impératrice, qui se tient debout pendant qu'on se place sur les tables dressées à cet effet dans la salle. La Maîtresse des cérémonies l'invite d'abord à se mettre à genoux pour entendre la lecture de l'Edit Impérial. La lecture finie, elle se prosterne neuf fois en cérémonie & au son des instrumens, devant les tables où sont le Contrat de mariage, l'Edit & les Sceaux d'Impératrice. Quand on les reprend en cérémonie pour les porter dans les archives, l'Impératrice les accompagne par respect jusqu'à la porte de la salle ; elle monte ensuite sur son trône, & reçoit les hommages & les

congratulations des Reines, des Princesses & de toutes les femmes du Palais & de la Cour.

Les rites & l'étiquette de cette cérémonie sont pleins de grands mots ; mais malgré leur emphase, l'innovation y perce à chaqueligne. L'Impératrice étoit plus traitée en Epouse sous les *Han*. Voici ce que nous trouvons sur le couronnement de l'Impératrice *Song*, l'an 170 après Jésus-Christ. L'Empereur & l'Impératrice étant assis chacun sur son trône, l'un vis-à-vis de l'autre, les Mandarins portèrent en cérémonie, au pied de l'escalier de la salle, le Contrat de mariage, l'Edit Impérial & les Sceaux. Les deux premiers Ministres, à genoux à côté, l'un à l'orient, l'autre à l'occident, chargerent les Eunuques d'en avertir Leurs Majestés. L'Empereur donna ordre de lire son Edit. Après que la lecture fut finie, l'Impératrice s'inclina vers l'Empereur en le saluant, & lui dit, *je reconnois ma dignité* ; puis les Mandarins ayant remis les Sceaux en cérémonie à un Eunuque qui les porta à la porte de la salle & les donna à une Dame d'office ; celle-ci les remit à son tour à la première Dame du Palais, qui se mit à genoux pour les recevoir, & les alla présenter à genoux à l'Impératrice. L'Impératrice s'inclina dessus son siege pour les recevoir, puis salua l'Empereur, en disant : *voire sujette a l'honneur d'être voire Epouse*. A l'instant on sonna la grosse cloche, on frappa le gros tambour à trois reprises différentes, &c. Les *Han* étoient encore bien loin du respect des anciens *Tcheou* pour la dignité & l'égalité du mariage.

Pour célébrer la fête du mariage & du couronnement d'Esther, « Assuérus (1) commanda qu'on fit un festin magnifique à tous les Grands & à tous ses serviteurs ». L'éléva-

(1) Ibid. vers. 18. Traduction de Sacy.

on d'une Concubine à la dignité d'Impératrice est de même une grande fête à la Chine. L'Empereur donne un *Yen-y-en* aux Princes & aux Grands. L'Impératrice nouvelle en donne aussi aux Princesses, aux Reines & à toutes les femmes de la Cour. Les ordres sont donnés long-tems auparavant, & les Mandarins des différens Tribunaux du Palais & de l'Empire réparent chacun ce qui est de son ressort. Le lieu du festin, le *Yen-yen*, est un des grands appartemens du dedans ; & comme il seroit encore trop petit, on l'agrandit par des tentes qui couvrent la large plate-forme qui est devant & la cour qui est en bas. Tout le pavé est aussi couvert de tapis magnifiques. Au fond de la salle qui est tournée au midi, est une estrade, sur laquelle est le trône de l'Impératrice, & vis-à-vis, la table de Sa Majesté. Sur ces deux côtés, dans la salle, sont plusieurs rangs de tables pour les Concubines titrées de l'Empereur, pour les Comtesses & Princesses de la Famille Impériale. Les épouses des Ministres, des Grands & des premiers Seigneurs de la Cour, sont aussi sur plusieurs rangs sous la tente qui couvre la plate-forme, une partie à l'orient, l'autre à l'occident, mais de manière que le milieu de la plate-forme est vuide & qu'elles sont tournées les unes vers les autres. Toutes les places sont marquées, chacune fait la sienne, on ne peut y avoir aucune confusion.

Au milieu de la plate-forme vis-à-vis du trône, sont deux tables sur lesquelles sont de grandes urnes d'or, & des soucoupes couvertes de gobelets d'or aussi. Comme la politesse Chinoise a un devoir d'aller recevoir à la porte ses convives, plusieurs femmes du Palais sont chargées d'introduire dans le lieu du festin, les unes les Princesses du Sang, les autres les Dames du premier rang, & les dernières les épouses des Mandarins. Tout le monde étant en grand habit de cérémonie selon son

rang & son grade; & rangé à sa place, on sonne la grosse cloche du Palais, on bat le gros tambour, & l'Impératrice sort de son appartement pour se rendre dans la salle du festin. Dès qu'elle paroît, tout retentit du bruit de divers instrumens de musique qui jouent la piece de musique marquée pour la fête, & s'arrêtent tout court, dès que Sa Majesté est assise sur son trône. Les Maitresses de cérémonie invitent les Princeses à prendre place. Quand elles sont toutes vis-à-vis de la table qui leur est destinée, elles se mettent à genoux, & remercient l'Impératrice par une prosternation, de la grace qu'elle leur accorde de les admettre à sa table. On invite aussi successivement les premieres femmes de la Cour, & puis les epouses des Mandarins, qui font le même remerciement.

Quand tout le monde a pris place, deux femmes en charge viennent se mettre à genoux sur les marches de l'estrade où est le trône, & invitent Sa Majesté à boire du thé. On le lui porte en cérémonie, on le lui présente à genoux, & pendant qu'elle boit, la musique chante une strophe à sa louange; quand elle l'a bu, on la remercie par une profonde prosternation. L'Impératrice fait ensuite servir du thé aux convives, d'abord dans la salle, puis sur la plate-forme, & ensuite aux femmes qui sont sous la grande tente de la cour. Chacun reçoit la tasse à genoux, & se remet ensuite pour boire le thé, pendant que la musique chante une seconde strophe. Le thé bu, deux des premieres femmes de la Cour se levent de table, & viennent se mettre à genoux pour inviter l'Impératrice à boire du vin. Le reste du cérémonial est à-peu-près comme celui du thé; mais la musique est plus vive & plus gaie.

Après cela on couvre les tables de mets, auxquels personne ne touche que du bout des levres; mais on s'amuse à voir les diverses danses des plus habiles danseuses de l'Empire. L'Impératrice



ratrice boit du vin pour la seconde fois, & en fait verser à tous les convives. Le *yen-yen* finit par un remerciement général, accompagné de trois profondes prosternations solennelles, pour lesquelles les Princesses & les épouses des Mandarins se rangent sur plusieurs lignes dans la salle, sur la plate-forme & dans la cour. Tous les chœurs de symphonie jouent alors un morceau de musique analogue à la cérémonie. Quand tout le monde est relevé & rangé, Sa Majesté descend de son trône & s'en retourne dans son appartement, accompagnée de la musique de sa suite, & au bruit de tous les instrumens du *yen-yen*, qui s'arrêtent dès qu'elle est sortie de la salle. Ce que nous venons de dire est presque une Traduction de cet article dans le cinquante-septième livre du nouveau *Hoei-tien*.

Le mariage d'Esther ne fut pas probablement accompagné de grandes cérémonies. On sait qu'en Chine les mariages des Concubines ne se célébroient pas avec les grandes solennités, ces mariages n'étant regardés que comme une égalisation d'un contrat illégitime. Les grandes cérémonies avec lesquelles on y célébroit les mariages, sont si belles, que nous croyons faire plaisir au lecteur d'en mettre ici une notice d'après le *Li-ki* & le *Y-li*, que nous ne ferons que traduire & abréger. « Supprimer ou négliger quelque une des cérémonies qui précèdent & suivent le mariage, c'est exposer les époux à mille malheurs, ouvrir la porte à une infinité d'abus, & donner carrière à toute la hardiesse de la galanterie & de l'impudicité. ( *Li-ki*, art. 23 ). Il ne faut qu'ouvrir nos Annales, dit là-dessus *Chan-tchi*, pour voir que nos plus sages & nos plus vertueux Empereurs donnerent tous leurs soins à assurer la légalité, la solennité & l'innocence des mariages. Ils étoient persuadés que c'étoit le moyen le plus doux, le plus efficace & le plus universel d'affermir

« la paix des familles & la tranquillité publique ». Ces soins alloient si loin sous les *Tcheou*, qu'il y avoit des Mandarins préposés pour veiller sur les mariages du peuple, les procurer & les diriger. Cette belle partie de l'administration dériveroit de la constitution intime de leur Gouvernement : elle étoit si glorieuse à l'Antiquité, & si singulière dans l'Histoire des peuples, qu'elle mériteroit d'être traitée en grand dans un ouvrage particulier.

Les anciens Chinois regardoient le mariage de leurs enfans comme la plus grande affaire de leur vie. La Loi de l'Etat leur en faisoit un devoir, & vouloit qu'il dépendît entièrement d'eux, *parce qu'elle étoit persuadée*, dit Pan-kou, *que leur autorité ne pouvoit se méprendre dans une chose, où leur propre intérêt étoit si intimement lié avec celui de leurs enfans*. La jurisprudence n'a pas changé à cet egard : les peres & meres donnent une épouse à leur fils, comme ils donnent un epoux à leur fille. S'ils étoient morts, les plus proches parens succédroient à leurs droits, & seroient responsables comme eux, à la justice, de tout ce qui seroit contraire aux loix dans le mariage de leurs parens.

La ressemblance du nom est ici un empêchement dirimant. On trouve dans le *Kou-kin-iou-chou* (liv. 31), une Dissertation curieuse qu'on peut réduire à ces cinq articles ; 1°. que dans la haute antiquité, on n'avoit egard qu'aux premiers degrés de parenté, comme il paroît par ceux dont il est parlé dans les premiers chapitres du *Chou-king*, qui étoient tous parens ; 2°. que sous les deux Dynasties *Hia* & *Chang*, on ne se marioit qu'au cinquieme degré, soit du côté du pere, soit du côté de la mere ; 3°. que la grande révolution des *Tcheou* ayant fait perdre les registres publics, dispersé les familles, & forcé bien des gens à se déguiser, on défendit

les mariages entre ceux du même nom , pour conserver en partie l'ancienne Loi , pour prévenir les défordres domestiques , & pour mettre plus d'union entre les anciens & les nouveaux sujets des *Tcheou* ; 4°. qu'on n'avoit pas besoin de cette Loi dans l'antiquité , parce que toutes les familles se connoissoient ; 5°. que ce n'est que par abus qu'on n'a plus égard que dans le premier degré , à la parenté du côté de la mere ou de la femme. Comme la forme des habits de deuil , & le tems de sa durée , varient selon le degré de parenté , on a fait des tables dans le goût des nôtres pour les empêchemens de mariage. Celle de la parenté du côté du pere , remonte & descend par toutes les branches jusqu'au quatrieme degré. Pour la mere , la ligne directe remonte aussi & descend jusqu'au quatrieme degré en ligne directe , mais elle ne va que jusqu'au troisieme en ligne latérale , & la table de parenté du côté de la femme ne marque que les deux premiers degrés en ligne directe , soit ascendante soit descendante , & le premier en ligne latérale. Comme ces tables sont fort anciennes , nous pencherions fort à croire qu'elles servoient également autrefois pour le deuil & pour les mariages , vu sur-tout qu'elles ne marquent aucun degré pour le beau-pere & la belle-mere. (*Voyez* ces tables dans le *Ting-li-tsing-y* , liv. 5 pag. 16 & suiv.).

Nous ne trouvons rien dans les Anciens sur le choix d'un epoux. Les Modernes conseillent de le choisir avec soin , & d'avoir plus d'égard à son mérite personnel & à ses bonnes qualités , qu'à sa fortune ; mais ils regardent comme essentiel au repos d'une fille , qu'il soit d'une famille plus illustre que la sienne. Il est dit dans la grande compilation sur le mariage , que dans l'antiquité on epousoit très-difficilement une fille ; 1°. qui avoit perdu dans l'enfance son pere & sa mere , parce qu'il étoit rare qu'elle fût bien élevée ; 2°. qui avoit

quelque maladie honteuse , parce qu'elle étoit rejetée du ciel ; 3°. qui étoit née d'un pere ou d'une mere suppliciés , parce qu'elle étoit flétrie aux yeux des hommes ; 4°. qui étoit d'une famille où il y avoit eu des divorces & des scandales , parce qu'elle craignoit moins de mal faire ; 5°. qui étoit d'un caractère indocile & opiniâtre , parce qu'elle sortoit du caractère de son sexe.

La Loi avoit déterminé le printems, sous les *Tcheou*, pour le tems des mariages du peuple. Le *Sée-tou* y exhortoit alors la multitude , & en expliquoit les devoirs , *afin*, dit le *Tcheou-li*, *de prévenir les repentirs*. Dans la suite on n'a fixé aucun tems ; mais il a toujours été défendu , sous les peines les plus graves , de se marier pendant le grand deuil.

Le mariage étoit toujours précédé de six choses, mêlées de beaucoup de cérémonies & consacrées par la Loi. 1°. La proposition qu'on en faisoit , & les paroles qu'on portoit aux parens de la fille de la part de ceux du prétendant. Le *Li-ki* dit, *il n'y a point de légitime mariage sans médiateur ; soit que ce médiateur eût succédé au Mandarin qui étoit chargé des mariages , & représentât pour la partie publique , soit qu'on eût voulu laisser plus de liberté , prévenir les offenses d'un refus & écarter de loin les soupçons : c'étoit lui qui étoit chargé de tout*. Voici , selon le *Li-ki* , comment il parloit au nom d'un Prince , à celui dont il demandoit la fille en mariage. « Moi , fils délaissé , je vous prie de me donner votre » illustre fille pour partager mes Etats , & y régner avec moi , » m'aider à offrir des sacrifices , & m'assister dans les cérémoneis » à mes Ancêtres. Je desire ardemment de l'avoir pour aide » dans l'accomplissement de ces grands devoirs ». ( Chap. 23 ).

2°. Quand la proposition étoit acceptée , le médiateur venoit demander le nom de la fille , l'année & le jour

de la naissance. Cette demande étoit pour préparer le contrat de mariage, & le légaliser dans les Tribunaux où l'on tenoit les registres des familles. *Quand les propositions de mariage ont été acceptées, on passe un contrat muni du Sceau de l'autorité publique, où l'on marque le jour, le mois & l'année.* (Li-ki, chapitre premier). Les Princes du sang & les Princes feudataires ne pouvoient passer de contrat sans l'agrément de l'Empereur. Les Historiens remarquent comme un acte d'indépendance, qu'un Prince de Tsi osât se marier sans l'attache de la Cour.

3°. On offroit les présens des fiançailles, qui consistoient en aiguilles de tête, en bagues, pendans d'oreilles pour la fille; & en étoffes, fruits, &c. pour sa famille. Les présens étoient portés en cérémonie. Le prétendant étoit conduit chez son beau-pere, à qui il présentoit le contrat de mariage pour le signer: tout cela étoit accompagné de beaucoup de cérémonies & de prosternations. Les fiançailles consistoient proprement dans l'acceptation des arrhes & dans la signature du contrat. La fiancée qui avoit eu jusques-là une partie de ses cheveux pendans, *les relevoit sur sa tête.* (Li-ki, article premier). Voilà probablement la vraie & primitive origine des aiguilles de tête, dont on a si peu d'idée en Europe. Les fiançailles étoient toujours accompagnées d'un festin.

4°. Le médiateur alloit proposer au pere & à la mere de la fille, le jour qu'on avoit déterminé pour la noce; la superstition a imaginé depuis une infinité de choses sur le choix de ce jour. Les astres, le sort, &c. sont consultés d'une manière si stupide, qu'on a de la peine à croire ce que l'on voit. La bonne & religieuse Antiquité n'avoit egard dans le choix, qu'à la convenance, & aux loix qui défendoient la célébration des mariages les jours de jeûne qui précédoient les grands sacrifices, le jour des sacrifices, & les jours du deuil de

la Cour, ou des cérémonies Impériales dans la salle des Ancêtres.

5°. Le médiateur venoit offrir à la fiancée, de la part de son futur epoux, des habits de noces. 6°. Le fiancé venoit chercher son epouse & la recevoir de ses parens, pour la conduire dans sa maison. Le *Li-ki* (article 11), dit en termes formels, qu'on se préparoit au mariage *en purifiant son cœur & en jeûnant, pour se rendre l'Esprit favorable.*

Il feroit trop long de décrire toutes les cérémonies que devoient faire le beau-pere & le gendre en cette rencontre; nous nous bornerons à remarquer que celui-ci, après avoir fait ses prosternations dans la salle des Ancêtres de sa future & pris un léger repas, se présentoit à son épouse, le contrat de leur mariage à la main, & l'invitoit à le suivre. Quand elle sortoit de la salle, son pere lui disoit : *veillez sur vous-même, comportez-vous religieusement, & que votre obéissance ne se démente jamais.* A quelques pas de-là, sa mere lui attachoit son voile, & lui disoit en le relevant : *appliquez-vous à vos devoirs, comportez-vous religieusement, & donnez tous vos soins aux affaires de votre ménage.* Ses tantes & ses autres parentes, ses freres & ses sœurs lui disoient pour adieu : *que la religion guide vos pas, ne perdez jamais de vue les dernieres recommandations de votre pere & de votre mere, & menez une vie irréprochable.* (Voyez *Yuen-kien-hi-han*, liv. 175, page 4). Nous avons trouvé ces recommandations en termes différens dans d'autres livres; mais la substance est la même. Les deux epoux sortent par la grande porte, le mari passe le premier, son epouse le suit..... il conduit d'abord le char, puis il en remet les rênes à son epouse pour marque de son affection; elle les reçoit avec respect pour lui témoigner la sienne. Le mari descendoit du char quelque tems après & alloit

attendre son épouse à la porte de sa maison où il l'introduisoit en entrant le premier.

Quand la polygamie eut avili le mariage, les Princes & les Empereurs se firent une peine d'aller chercher leur épouse en habit de cérémonie : ils crurent que c'étoit trop s'abaisser. Cependant la loi étoit formelle, & elle étoit consacrée par l'exemple de *Ouen-ouang* & des plus grands Princes de l'Antiquité. On trouve dans le vingt-cinquième Chapitre du *Li-ki*, un dialogue entre Confucius & le Prince *Ngai-kong*. Ce philosophe lui dit sans détour : « les loix du mariage tiennent le premier rang dans les loix sociales. Or, elles ordonnent qu'un Prince aille chercher son épouse, la couronne en tête. L'amour conjugal a dicté cette loi, parce qu'un véritable amour est inséparable du respect. Que seroit en effet l'amour le plus tendre, s'il n'étoit pas fondé sur l'estime ? Or l'estime se témoigne par le respect.... Je voudrois bien me conformer à ce que vous dites, lui répondit le Prince ; mais n'est-ce pas en trop faire, que d'aller ainsi la couronne sur la tête au-devant d'une épouse ? Confucius étonné, garda quelque tems le silence, puis parla ainsi : O qu'il est grand que deux personnes d'un sang différent s'unissent par le mariage ! *c'est pour perpétuer la succession des Saints* ; c'est pour qu'il y ait toujours un Ministre qui offre des sacrifices au Maître du ciel & de la terre, & un chef qui préside aux cérémonies des Ancêtres. Comment seroit-ce en trop faire ? Les fils de l'Empereur vont chercher leur épouse en cérémonie dans sa maison. La manière dont on conduit ici une épouse, explique à merveille ce qui est dit dans le neuvième chapitre du premier Livre des Machabées.

La cérémonie proprement dite du mariage consistoit dans

les prosternations que faisoient ensemble les deux epoux au Maître du ciel & de la terre en présence de toute la parenté, & dans les repas qu'ils prenoient ensemble tête à tête, mangeant dans le même plat & troquant continuellement de coupe, comme cela se pratique encore aujourd'hui. Selon le *Kia-yu*, *Han-fei-iste*, &c. l'on n'éteignoit pas la lampe les trois premiers jours du mariage. La nouvelle epouse pensoit à ses parens qu'elle avoit quittés pour toujours ; le nouvel epoux, à la carrière où il entroit dans le monde pour y succéder aux siens. Nous laissons au lecteur à examiner si c'étoit la véritable raison ; mais le fait nous paroît certain, parce qu'il est dit ailleurs que la matrone qui avoit accompagné la fiancée chez son epoux, restoit auprès d'elle jour & nuit les trois premiers jours ; parce qu'il est dit dans le *Li-ki*, que ces trois jours il n'y a point de musique dans la maison du nouvel epoux ; & que ce n'étoit que le quatrième jour, que la nouvelle mariée faisoit la grande cérémonie de présenter ses présens à son beau-pere & à sa belle-mère, & de leur servir à dîner. Elle s'y préparoit par le bain. « Ce jour-là le beau- » pere & la belle-mere mangent ensemble, la belle-fille les » sert pendant tout le repas & les accompagne jusqu'à leur » appartement lorsqu'ils se retirent ; mais ils descendent de la » salle par l'escalier de l'occident, & elle par celui de l'orient ; » ce qui marque qu'elle doit succéder à sa belle-mere dans » la maison, & qu'elle lui sera docile ». (*Li-ki*, chapitre *Hoen-y*). Pour mieux s'en assurer, on répétoit ce jour-là à la nouvelle epouse les leçons qu'on lui avoit données trois mois auparavant ou dans la salle des Ancêtres ou chez le chef de la famille ; « car la paix de la maison dépend de la docilité de la belle-fille, & la conservation de la maison, de la paix qui y regne ». (*Ibid.*).

Les



Les noces étoient accompagnées de festins, de congratulations & de complimens. Il falloit que les parens & les amis fissent des présens aux nouveaux époux. Le *Li-ki* recommande de n'en faire que d'utiles. Quoique les femmes fussent séparées des hommes, l'étiquette exigeoit qu'on fût très-réservé dans ses paroles. Les cérémonies nuptiales étoient sans musique, *parce que le mariage, dit le Li-ki, est un état d'obscurité & d'indépendance.* Mais on l'admettoit dans la fête, comme il paroît par les chansons du *Chi-king*. En voici une, prise au hasard.

« Beaux papillons, c'est le penchant de vos cœurs qui vous  
 » a réunis dans ces lieux enchantés. Quelle aimable lignée va  
 » naître de vous ! Aimables papillons, vous charmez tous les yeux  
 » par la légèreté de votre vol & par les brillantes couleurs de vos  
 » ailes : vous verrez vos descendans surpasser le nombre de vos  
 » jours. Charmans papillons, vous connoissez l'amitié, & ne  
 » dédaignez pas vos pareils : un peuple entier sortira de vous ».

Un mois environ après le mariage, la nouvelle mariée revenoit à la maison paternelle, pour y rester quelque tems séparée de son mari. Cette première fois elle devoit se comporter comme avant son mariage, & s'occuper du service domestique, dont elle partageoit les soins avec ses belles-sœurs & ses sœurs ; mais dans la suite, elle étoit reçue & traitée comme un hôte. En réunissant tous les détails qui nous restent sur le mariage, on voit que les cérémonies, ou n'ont pas été entièrement les mêmes dans tout l'empire, ou ont souffert de petits changemens. Mais en ne s'arrêtant qu'à ce qui étoit regardé comme le plus essentiel, il est évident que les Anciens avoient & vouloient donner une grande idée du mariage. Selon *Tcheou-li*, les deux époux offroient à l'Esprit chacun sept poissons ; le quinzième étoit éventré, & ils en offroient le cœur, le foie,

& les poumons en holocauste. Combien de choses dans ce goût, qui demanderoient des recherches ! Nous n'ajoutons plus que ce mot : l'épouse légitime avoit le privilège d'être inhumée à côté de son époux. Dans le royaume de *Lou*, la patrie de Confucius, *on enchâssoit ces deux bieres dans un grand cercueil*. (*Li-ki*, chap. 3). Le tombeau qui sépare tout, qui divise tout, rompt tous ces liens, dit là-dessus *Fong-tsi*, unit plus intimement les époux, & confond leurs cendres.

Assuérus (dit le Livre sacré) *donna le repos à ses Provinces* ( ), & *distribua des présents dignes de sa magnificence*. Le repos donné aux Provinces doit peut-être s'entendre dans un sens plus étendu que celui qui lui est donné d'ordinaire par les interprètes, & peut signifier une amnistie générale & une remise d'impôts ; ce qui est conforme aux usages de Chine. *Mou-ty*, de la Dynastie de *Thin*, ayant choisi une Impératrice en 358, accorda un pardon général, cinq mesures de bled aux veuves & aux vieillards, & une remise sur les impôts. Les Empereurs de la Dynastie des *Han* étoient encore plus magnifiques, comme on peut le voir dans les Annales. Nous croyons que par le mot *repos* il faut entendre, 1°. qu'on dispensa les peuples des corvées & redevances qu'ils devoient chaque année à Assuérus ; 2°. qu'on fit grace des impôts que payoient les terres ; 3°. qu'on accorda une amnistie générale pour tous les crimes qui étoient grâciabes, une diminution de peines pour les autres, & une cessation de toutes les poursuites de la justice : tout cela a eu lieu cette année (1772), à l'occasion de la quatre-vingtième année de l'Impératrice.

Observons cependant que, soit pour ne pas trop épuiser le trésor, soit pour que l'abondance de l'argent qui resteroit

(1) Ibid. vers. 18. Traduction de Sacy.

dans la circulation du commerce, ne lui soit pas fatale, la remise de l'impôt n'a pas lieu à la fois dans tout l'empire. Les Gouverneurs des Provinces la font tomber successivement sur différens districts. Observons encore que l'amnistie est réglée l'après une clémence qui n'empiette pas sur les droits de la vraie justice : pour cette raison, on avance ou on diffère les procès des crimes impardonnables.

Ce n'étoit pas sans doute seulement à l'occasion de leurs mariages que les Rois de Perse faisoient des présens. Voici ce que l'on peut remarquer sur l'usage des présens parmi les Chinois : °. on voit dans le *Li-ki*, dans le *Tcheou-li*, &c. que l'Antiquité avoit établi que les Princes feroient des présens à leurs sujets, les sujets à leur Prince, les parens à leurs parens & les amis à leurs amis, pour serrer les nœuds de la société civile. Ces présens étoient de diverses espèces : dans les grands sacrifices on envoyoit une portion des victimes & des offrandes ; dans le cas du deuil, d'un mariage, d'une promotion, &c. on envoyoit des hostes d'usage ; au commencement de l'année, au printems & l'automne, on envoyoit des viandes, des pâtisseries, des fruits, des étoffes & des toiles de la saison. Le fond de ces anciens usages subsiste encore dans toute la Chine. Une seule citation du *Li-ki* en fera connoître l'esprit : « un grand Mandarin qui a des présens à offrir au Prince, ne les offre pas par soi-même, de peur que le Prince ne voulût faire quelque cérémonie pour répondre à son honnêteté. Si le Prince lui donne quelque chose, il ne le remercie pas en sa présence, pour ne pas le gêner, en l'obligeant à répondre à ses civilités ». (Chap. 11 & 13). On voit dans le vingt-cinquième, qu'on envoyoit des présens, avant de rendre visite à un homme qu'on venoit voir pour la première fois, soit qu'on fût son supérieur, son égal, ou son inférieur : sur quoi Confucius remarque qu'on ne doit

guère recevoir de présens de ceux à qui on ne peut pas rendre la visite. Voilà , pour le remarquer en passant , la vraie origine des présens que doivent offrir les Ambassadeurs qui viennent en Chine , ainsi que les étrangers.

2°. Un supérieur ne reçoit jamais en entier les présens qu'on lui offre ; plus il en reçoit , plus il fait honneur. Le frere du fameux empereur *Yong-lo* lui ayant envoyé deux mille chevaux choisis , ce Monarque en accepta cent , & lui fit reconduire les autres dans sa Province , en les accompagnant de la lettre suivante : « Je vois toute votre amitié , très-vertueux frere , dans » le beau présent que vous m'avez fait offrir. Que ne pouvez- » vous voir de même toute la joie que j'ai de trouver en vous la » tendresse & la vivacité de mes sentimens ! je garde ici cent » chevaux ; on vous conduira les autres , pour que vous les partagiez entre mes chers neveux ». L'etiquette Chinoise a gradué les présens qu'on peut offrir à l'Empereur , selon le rang qu'on a dans l'Etat , ou selon les emplois qu'on occupe ; & Sa Majesté mortifie un Prince , & un premier Ministre , en ne prenant rien ou presque rien dans leurs présens. D'egal à egal , on doit accepter le présent en entier : n'en recevoir qu'une partie feroit se donner un air de supériorité , qui deviendrait une offense. Un inférieur reçoit , comme une grande grace , tout ce que lui donne son supérieur , & se prosterne devant ce don , pour l'en remercier. Un Prince du sang va recevoir en cérémonie , à la porte de son palais , un plat de fruit que lui envoie Sa Majesté ; se prosterne devant , pour la remercier de cette grace ; & reconduit , par respect , celui qui l'a apporté.

3°. L'Empereur fait diverses sortes de présens : les uns sont des présens de parenté , qu'il fait aux Princes de son sang , dans la circonstance où il est d'usage d'en faire entre parens ; les autres sont des présens d'un bon maître , qui témoigne son

affection aux serviteurs de la maison. Tels sont ceux qu'il donne aux trois saisons, à la fin de l'année, au printemps & en automne, à tous ceux qui approchent de sa personne, ou qui travaillent pour lui. Ceux-ci sont des présens de satisfaction : par exemple, il dépêche un courier extraordinaire, pour porter à un Vice-Roi quelques fruits étrangers, quelques pieces de gibier de Tartarie; le courier force toutes les postes, & annonce aux peuples le cas que fait le Souverain de ses bons serviteurs. Ceux-là sont des présens d'amitié, comme d'envoyer quelque plat de sa table aux Princes & aux Ministres, aux grands Mandarins, aux Lettrés, aux Artistes. D'autres, que nous nommons présens de joie & d'allégresse, sont donnés quand on reçoit quelque heureuse nouvelle, quand le fléau de la pluie ou de la sécheresse finit, quand il naît quelque fils ou petit-fils à Sa Majesté : toute la Cour y prend part, par des félicitations publiques, & Sa Majesté fait ses libéralités.

4°. Outre ces diverses especes de présens, qui vont fort loin, il y a encore ce que nous appellons présens de fête; par exemple, le couronnement d'une Impératrice; la soixantieme, soixante-dixieme & quatre-vingtieme année de l'Impératrice-mere ou de l'Empereur, &c. Tout l'Empire y prend part, & chacun offre des présens à Sa Majesté, selon le rang qu'il tient dans la famille impériale, dans la maison de l'Empereur, ou dans l'Etat. Sa Majesté, à son tour, fait des dons extraordinaires, même aux ouvriers de ses ateliers & à ses domestiques, à qui il est permis, dans cette occasion, d'offrir de petites bagatelles. *Chun-chi*, premier Empereur de la Dynastie régnante, donna, à l'occasion d'une de ces fêtes :

Aux Princes du premier ordre, cent onces d'or, dix mille d'argent, & cent pieces de soie.

Aux Princes du second ordre , cinquante onces d'or , cinq mille d'argent , & cinquante pieces de soie.

Aux Princes du troisieme ordre , vingt-cinq onces d'or , deux cents cinquante d'argent , & vingt-cinq pieces de soie.

Aux Princes du quatrieme ordre , treize onces d'or , cent vingt-cinq d'argent , & treize pieces de soie , &c.

Cette magnificence encore n'est pas comparable à ce qu'ont fait les Empereurs des Dynasties précédentes. Saci a traduit , *magnificeniam principalem , dignes de la majesté d'un si grand Prince*. Nous croirions plutôt , d'après ce que nous avons dit , que ces paroles indiquent qu'Assuérus fit à l'occasion du couronnement d'Esther , les présens les plus magnifiques qu'il fût d'usage de faire à la Cour de Perse : nous laissons aux Savans le soin de prononcer sur cette explication.

## V I I.

# SECRET GARDÉ PAR ESTHER SUR SA NAISSANCE.

*Comparaison avec les Mœurs & Usages de Chine.*

LA jeunesse d'Esther avoit besoin des conseils de Mardochée dans le rang où elle venoit de passer. Il lui avoit recommandé (1) de ne pas dire de quelle nation elle étoit. Cette vertueuse Princesse avoit été élevée à Suze , elle en

(1) *Nec dùm prodiderat Esther patriam & populum suum , juxta mandatum ejus , &c. Cap. 2 , vers. 20.*

voit l'accent & les manieres ; c'est tout ce qu'il falloit pour le Palais. Comme on ne cherchoit que la beauté, peu importoit de savoir à qui appartenoint les filles qu'on présentoit à Assuérus. En Chine, sous les anciennes Dynasties, on étoit peu délicat sur cet article, qu'on présentoit aux Empereurs, es filles achetées à des marchands qui faisoient cet infame trafic. Comme elles avoient été élevées avec un soin infini, & instruites selon leur tribu, à chanter, à danser, à jouer des instruments, &c. les Mandarins, & les parens qui devoient présenter leurs filles, s'adressoient à ces marchands : les premiers, parce qu'il leur étoit plus commode de les acheter ainsi dans la Capitale, que de les conduire à grands frais, & souvent inutilement, d'un bout de l'Empire à l'autre ; les seconds, ou pour avoir sûrement quelqu'un au Palais, ou pour sauver leurs filles de cette humiliante captivité : car, outre que les uns & les autres faisoient leur marché, de manière que les marchands reprenoient celles qui n'étoient pas acceptées ; ceux-ci, qui étoient en relation avec les Eunuques, trouvoient le moyen de s'assurer qu'elles seroient choisies, quand leur intérêt le demandoit. Pour sauver la décence cependant, on opposoit alors des gens affidés, qui se faisoient les parens de ces infortunées. C'est par ce moyen qu'il y a eu souvent au Palais des filles de tous les Royaumes voisins, parmi lesquelles plusieurs sont devenues très-célebres. Ce qui se passe aujourd'hui en Turquie & en Perse, peut bien tranquilliser les esprits sur la vérité de cet exposé, tant on trouve la preuve dans les Loix de Chine, qui dépendent sous des peines corporelles, de vendre des filles, sous le nom supposé de pere, d'ainé, d'oncle, &c. Il sembleroit qu'elles n'ont trait qu'aux Mandarins qui se servoient de ce prétexte, pour acheter des comédiennes & des chanteuses, & contrevénir aux défenses. Mais tout le monde sait qu'elles

ont voulu prévenir des abus qui approchoient plus près du trône.

Comme nos mœurs répugnent entièrement à l'idée qu'on puisse ignorer le pays & la famille d'une Impératrice, il en coûte de croire ce que le Texte sacré raconte ici d'Esther. Mais bien des choses sont vraies ici, qui ne sont pas vraisemblables en Europe. Qu'on parcourre les Annales de Chine, le *Houen-hien-tong-kao*, on y trouvera que l'Impératrice *Li* étoit sœur d'un Comédien; l'Impératrice *Tcheo*, fille d'un payfan, l'Impératrice *Yu*, d'une famille de maçon, &c. on y trouvera encore que l'Impératrice *Siuen* ayant été choisie, entra dans le Palais, & monta de l'état le plus vil au premier rang; que l'Impératrice *Tao* étoit de la montagne, ou montagnarde, sans rien dire de sa famille; & qu'on ne fait pas d'où étoit l'Impératrice *Hien* (voyez *Ouen-hien-tong-kao*, liv. 256, fol. 2). Mais à quoi bon des citations tirées de l'histoire, tandis que l'Impératrice mere de l'Empereur régnant, atteste la chose, & répond à toutes les difficultés?

On seroit moins étonné de ce que nous venons de dire, si on faisoit attention que la pluralité des femmes conduît-là. Soit, en effet, qu'un Empereur écoute la politique, la gloire ou l'amour, il doit conniver à ces sortes de secrets. Il en coûta cher aux Empereurs de la Dynastie des *Han*, d'avoir voulu connoître les parens des Impératrices. Peu s'en fallut que la fameuse Impératrice *Lü* ne fit passer la couronne sur la tête de son frère, à qui elle avoit procuré une Principauté & les premières charges de l'Empire. Qu'on parcourre l'histoire de cette grande Dynastie, on verra que le nombre des Principautés qu'elle érigea pour les parens des Impératrices, & la quantité des terres & domaines qu'elle leur donna, ne contribuèrent pas peu à l'affoiblir. Aussi, la célèbre Impératrice *Ma* s'opposa à l'élévation de sa famille, & préféra l'intérêt de l'Etat à celui de sa gloire & de sa tendresse.



dressé. L'histoire lui en a tenu compte , & a donné à sa générosité toutes les louanges qu'elle méritoit ; mais aussi elle a flétri quelques Empereurs qui ont voulu couvrir , par des titres & des menfonges, la bassesse de la naissance des Concubines qu'ils avoient fait monter sur le trône.

Du reste , ignorer la condition & le pays d'une Concubine , cela veut dire ne pas en être instruit juridiquement. Les Ministres sont bientôt informés de tout ce qu'il est utile de savoir en ce genre ; & selon les conjonctures & les convenances , ils ne manquent pas de faire quelque chose pour la famille d'une Impératrice , mais d'une manière qui ne perçe pas dans le public , & ne donne pas même occasion de s'en prévaloir. La politique de la Cour de Chine , est précisément comme celle des Cours d'Europe pour les parens des maîtresses des Princes. Les Grands & les Mandarins qui ont des Concubines , sont tous à cet égard dans la même position que l'Empereur , & sont comme lui. Cela répugne à l'amour des parens , & à cette piété filiale qu'on vante tant ici & qu'on encense par-tout. Les moralistes n'ont pas manqué de faire cette réflexion : mais c'est un abus qui en occasionne d'autres , cela est inévitable.

Esther se conduisit (1) en tout selon les instructions que Mardochée avoit eu soin de lui donner , & elles lui étoient bien nécessaires ; car elle avoit bien des devoirs à remplir , à en juger par les mœurs & les usages de la Chine. L'épouse a toujours été chargée ici du gouvernement domestique & des détails de l'administration des affaires. Outre que les contrats , l'argent & tout ce qui est un peu précieux , sont entre ses mains , c'est à elle de veiller sur l'intérieur de la maison , à

(1) *Quidquid enim ille præcipiebat, observabas Esther. Ibid.*  
Tome XIV.

donner ses ordres pour toutes les dépenses, & à présider à tout ce qui concerne la police, l'économie & les détails du ménage. Maître-d'hôtel, hommes d'affaires, portiers, servantes de peine, tout le monde n'agit que par ses ordres & lui rend compte de tout. Les Princesses même se font honneur de ces soins, & l'épouse du dernier premier Ministre s'est fait un nom par son habileté à gouverner sa maison. Voilà pourquoi, quelque rigoureuse & quelque sévère que soit ici la clôture des femmes, l'épouse légitime est sans cesse dans le cas de sortir de son appartement pour veiller sur la discipline domestique par elle-même, & de faire venir ses officiers chez elle pour leur donner ses ordres. Aussi rien de si aisé que d'expliquer dans les mœurs de la Chine, comment Joseph, qui étoit Intendant de Putiphar, se trouvoit sans cesse exposé aux propos de sa Maîtresse. Pour les Concubines, quelque chéries qu'elles soient, leur état & les loix les mettent sous le sceptre de l'épouse légitime, qui est chargée de les veiller de près, de leur prescrire le travail dont elles doivent s'occuper, & peut les faire punir corporellement quand elles sont en faute. Un mari ne se mêle point de ce qui regarde la discipline domestique. Voilà pourquoi Abraham dit à Sara, en parlant d'Agar : elle est votre servante ; usez-en à votre gré, & faites-vous justice.

Tout ce droit domestique remonte jusqu'à la Dynastie des Tchou, & est consigné dans le *Li-ki* & dans les Annales, de manière à ne pouvoir être adouci par des interprétations. Mais il est tempéré dans les familles ordinaires. Les maris sont réduits, pour l'obtenir, à avoir des égards infinis pour leur épouse, & c'est sans doute ce que prétendoient les Anciens. Chez les Grands & chez les Princes, l'épouse légitime a moins de droit par le fait : soit parce que les Concu-

bines ne paroissent devant elle qu'autant que l'étiquette l'exige ; soit parce que soumise par son rang à des bienféances & des devoirs , elle est souvent dans le cas de sortir , & de jouir de tous les honneurs de son époux , qui lui font voir les Concubines de trop haut , pour qu'elle ne dédaigne pas de les accabler de son autorité. Cependant , comme cette autorité s'étend à tout , pour peu qu'elle soit d'un caractère épineux ou qu'elle ait la vengeance en tête , elle cause à son mari les plus affreux chagrins.

L'Impératrice a dans le Palais tous les droits , tous les devoirs & tous les soins de l'épouse légitime chez les particuliers. Quoique les Concubines titrées de Sa Majesté aient chacune leur appartement & leur maison , son sceptre est levé sur elles , comme sur les autres , & les loix du Palais la chargent de tout ce qui regarde le gouvernement & la police du serrail , ce qui embrasse des détails immenses ; car c'est à elle à qui on rend compte de tout , c'est elle qui veille sur tout , qui règle tout & qui pourvoit à tout. Rien n'entre dans le Palais sans son attache ; personne n'en sort sans son agrément ; les magasins ne s'ouvrent , pour ce qui est extraordinaire , que par ses ordres ; tous les différens sont portés à son tribunal ; c'est elle qui détermine tout ce qui regarde les cérémonies publiques & domestiques , prescrit les médecins qu'il faut appeler pour les malades , veille sur tous les enfans de l'Empereur , qui sont encore dans le serrail , sur les Eunuques qui y sont employés , sur les filles qui y sont de service , &c.

L'ensemble de tout cela demande peut-être une tête aussi exercée à réfléchir & un cœur aussi maître de soi-même , que le gouvernement de l'Empire. Au moins voit-on plus d'Empereurs qui ont régné au gré de l'Histoire , que d'Impératrices qui aient mérité ses éloges. Pour ne parler que de ce qui

s'est passé depuis notre arrivée à *Pé-kin*, le beau & immense Palais de *Yuen-ming-yuen* réduit en cendres, des éclats qui ont percé dans le public, plusieurs morts tragiques, & une Impératrice morte en prison, rendent croyable tout ce qui effraie le plus dans nos Annales. Si le suicide est si commun en Chine, c'est parmi les femmes. Il a fallu resserrer les ouvertures des puits dans toutes les maisons, pour les sauver de leur fureur : les plus foibles font moins de façon pour éviter l'oppression ou se venger, que ce grand Caton pour ne pas survivre à la République. Voilà d'où il faut partir, pour comprendre combien la vertueuse Esther avoit besoin des conseils de Mardochée. Le génie fier & le caractère emporté d'Assuérus ajoutoient encore à toutes les autres difficultés, celle de ne le contredire sur rien & de respecter jusqu'à ses caprices. Si l'on fait attention encore au judaïsme d'Esther, & à l'embaras où elle devoit être continuellement pour se comporter en fille d'Abraham & ne se souiller d'aucune superstition, Mardochée lui-même avoit besoin d'être éclairé de Dieu, pour la diriger au milieu des périls dont elle étoit environnée.

Mardochée, que nous avons vu d'abord (1) se promenant à l'entrée du Palais où l'on gardoit les jeunes vierges choisies pour être présentées à Assuérus, alla (2) se fixer à la porte du Palais de ce Prince, dès qu'Esther y fut introduite. La différente manière dont s'exprime le Texte sacré, paroît indiquer que dans la première circonstance, il alloit épier le moment de parler aux Eunuques dont il s'étoit ménagé la connoissance pour apprendre des nouvelles d'Esther; dans la seconde, qu'il avoit un emploi à une des portes intérieures du Palais. Cette dernière explication est fondée sur la manière de parler

(1) *Qui deambulabat quotidie ante vestibulum.* Cap. 2, vers. 11.  
 (2) *Ad Regis januam morabatur.* Ibid, vers. 21.

Chinoise , qui répond à celle de l'Ecrivain sacré. Les Missionnaires la traduisent tous les jours , en disant entre eux , tel Mandarin est de telle porte , est de la porte de tel Prince. Nous croyons que l'oncle d'Esther étoit attaché à cette porte par quelque emploi , soit que cette vertueuse Princesse le lui eût obtenu , soit que les Ministres le lui eussent donné en la manière que nous le disions plus haut , parce que sans cela on l'eût bien empêché d'y paroître lorsqu'il offensa Aman par son inflexible fermeté à ne pas vouloir fléchir le genou devant lui , comme nous le verrons dans la suite.

A juger de l'endroit où étoit cette porte , par le récit de l'Ecrivain sacré , en jugeant du Palais d'Assuérus par celui de l'Empereur de Chine , ce devoit être la porte qu'on appelle la première porte de l'intérieur du Palais ou de la demeure de l'Empereur & du ferrail. Dans ce cas , notre conjecture acquiert un nouveau degré de probabilité , parce que cette porte est gardée & gouvernée par des Officiers de la maison de l'Empereur. Eussent-ils ignoré que Mardochée tenoit de si près à leur Souveraine , il suffisoit que Mardochée fût son protégé , ou que quelqu'un de ses grands Eunuques leur parlât en sa faveur , pour lui obtenir un emploi. Ce poste étoit d'autant plus commode , qu'il s'y trouvoit à portée de voir les Eunuques qui alloient & qui venoient , & de leur faire porter à Esther toutes ses réponses , sans qu'on pût rien soupçonner. Nous avons entendu dire qu'un frere de l'Impératrice-mere avoit eu un emploi tout semblable , à la porte de son Palais ; mais comme nous n'avons pas été à portée de le vérifier , parce qu'il est mort depuis bien des années , nous ne le garantissons pas. Un de ses cousins-germains , qui étoit plus indifférent sur l'article de sa fortune , n'eut que la haute paie des soldats Tartares.

Les préjugés d'Europe & les soupçons de la défiance nous

effraient un peu sur cette explication. Un patent d'une Impératrice, qui est connu & qui n'est pas connu tout à la fois, choque toutes les idées; mais sur cette matière comme sur bien d'autres, l'Europe est fort loin de l'Asie, & plus encore de l'Antiquité; nous demandons pardon au Lecteur de la comparaison, mais elle exprime la chose. On fait ici que quel qu'un est parent d'une Impératrice de faveur, de la Concubine d'un Grand, comme on fait en Europe que tel Employé l'est de la maîtresse d'un homme en place; cela ne se dit qu'à l'oreille, on n'en parle qu'à mots couverts, & les moins timides jouent l'ignorance sur cela.

La porte dont il est parlé ici, nous paroît être évidemment celle que nous avons indiquée; car le Texte sacré (1) dit expressément qu'elle étoit gardée par deux Eunuques. Les Eunuques ne sont point de garde aux grandes portes extérieures du Palais; leur ministère est concentré dans la demeure de l'Empereur, & commence à la cinquième cour, par la porte qui conduit dans le ferraill. Cette porte est un double corps-de-logis, ouvert au nord & au midi, en portique, & divisé par un mur au milieu duquel est la porte. Du côté du midi, qui fait face à la salle du trône, sont les Gardes-du-Corps, commandés par leurs Officiers; du côté du nord, sont les Eunuques. Le mot *janitores* (portiers) cadre parfaitement à notre explication, parce que les Eunuques ne sont proprement que la fonction de portiers, n'ayant aucune sorte d'armes, & n'étant chargés que de se tenir à leur poste pour ouvrir la porte & la fermer selon l'ordre de l'Empereur: ce qui ne se fait jamais qu'avec un grand appareil & après de longs préliminaires.

Ces Eunuques sont exactement leur office. Ayant été char-

(1) *Irati sunt Bagathan & Thares, duo Eunuchi Regis, qui janitores erant, & in primo palatii limine praesidebant. Cap: 2, vers: 21.*

gés par Sa Majesté d'examiner une ancienne clépsydre d'un de ses appartemens, nous fûmes dans le cas de voir par nous-mêmes jusqu'où ils poussent leurs fatigantes précautions. Quoique l'ordre de l'Empereur eût été enregistré dans le Tribunal du dedans, & quoique nous fussions conduits par un Mandarin, il fallut attendre que la garde se fût mise sous les armes, & qu'on eût averti tous les Eunuques de tous les endroits par où nous devions passer. Dès que nous fûmes entrés, on ferma la première porte. On ne songea à nous ouvrir la seconde, qu'après nous avoir fait décliner nos noms & nous avoir bien comptés & recomptés. A chaque porte, même cérémonie. Malgré cela, comme nous mettions le pied sur le seuil d'une quatrième porte, un Eunuque fit un cri de terreur, comme si nous avions forcé la garde. Tout le monde recula sur ses pas à demi glacé d'effroi. La porte fut refermée, jusqu'à ce qu'on eût fermé les fenêtres de l'appartement d'une des Reines, devant lequel nous devions passer. Un groupe d'Eunuques nous environna quand il fallut rentrer, & nous fit traverser sur la pointe du pied & en silence, la cour du grand appartement où étoit la clépsydre. Quand il fallut sortir, même embarras; une porte ne s'ouvroit que lorsque l'autre étoit fermée, & il falloit essuyer des questions à chacune. Les Eunuques ajoutent beaucoup du leur à la loi & à la police du Palais, pour inspirer un grande idée premièrement de leur maître, & puis de la dignité de leur personne. Il est de fait qu'ils réussissent au mieux à faire craindre l'ordre d'entrer dans l'intérieur du palais. Du reste, comme les Eunuques, ainsi que les femmes de service, sont sans cesse dans le cas d'entrer & de sortir, il y a pour eux une petite porte latérale, qui s'ouvre & se ferme plus aisément; mais elle n'est absolument que pour eux, encore est-elle bien gardée en dehors & en dedans.

# CONJURATION CONTRE ASSUÉRUS

## DÉCOUVERTE PAR ESTHER.

*Divers traits de ce Récit, comparés avec les Mœurs & Usages des Chinois.*

LES deux Eunuques qui gardoient la porte dont nous avons parlé , étoient irrités contre *Assuérus* (1) , & formerent le projet de l'assassiner. A raisonner d'après le ton respectueux avec lequel on parle ici à l'Empereur , & l'étiquette pour tout ce qui a rapport à sa personne , il paroît d'abord incroyable qu'un Eunuque puisse s'oublier au point de s'emporter contre lui. Mais des ames basses le sont toujours , & ne tiennent à une certaine décence qu'autant que leurs passions sont assoupies. Plus les Eunuques sont vils par leur condition , plus ils sont orgueilleux & fiers de la grandeur de leur Maître , & plus ils sont sensibles à tout ce qui les oblige à se voir tels qu'ils sont. Les angoisses de leur orgueil humilié , sont de vrais accès de frénésie & de fureur. La soif des richesses est chez eux une fièvre de tempérament : on n'imagine pas ce qu'ils osent pour s'enrichir ; pour peu qu'ils soient frustrés de leur attente , leur chagrin a toute la bassesse & toutes les fureurs des plus viles manœuvres. Enfin , les Eunuques enchérissent sur la sensibilité du sexe & sur ses jalousies ; un mot de mépris , une préférence , causent chez eux une fermentation d'idées & de sentimens , qui va jusqu'au délire. Depuis que nous

(1) *Irati sunt duo Eunuchi.... Voluerunt insurgere in Regem & occidere eum. Ibid.*



sommes ici, on a mis à mort un Eunuque qui avoit eu l'insolence de censurer tout haut la conduite de l'Empereur, de le tourner publiquement en ridicule, & d'en faire le sujet de ses emportemens & de ses bons mots. Comme il avoit du talent, l'Empereur poussa la bonté jusqu'à lui faire dire qu'il oublioit le passé s'il se corrigeoit. Cet excès de clémence ne produisit aucun amendement; on fit son procès à l'occasion d'un ouvrier qu'il avoit réduit à se pendre de désespoir, & il fut condamné à mourir sous le bâton.

La fureur d'un Eunuque est capable de tout; on n'imagineroit jamais que tant de noirceur & de perfidie, de méchanceté & de rage pût entrer dans son ame. Combien d'Empereurs, d'Impératrices, de Princes héritiers, de Ministres & de Grands, en ont été les victimes! Cette partie de l'Histoire Chinoise est presque incroyable, tant elle est horrible & effrayante; cependant quand on voit avec quelle lâcheté les Peuples ont été abandonnés à la tyrannie des Eunuques sous certains regnes, on ne peut s'empêcher de reconnoître que la Providence s'est servie de leur scélératesse, pour venger les droits de l'humanité. Quelques Lettrés en ont été frappés, & parlent sur cette matiere en vrais philosophes.

« La vie du pere des peuples, dit le célèbre *Tsen-tchi*,  
 » est continuellement entre les mains des hommes les plus  
 » vils, les plus méprisables & les plus vicieux de l'univers.  
 » En vain la garde veille autour des murs de son Palais, &  
 » à toutes les portes, il y est comme immobile & sans défense,  
 » sous tous les glaives qu'ils veulent lever sur lui. Sa vie  
 » y est tellement à la merci de leur perfidie & de leur fureur,  
 » qu'on a de la peine à comprendre qu'il ose leur parler en  
 » maître & les punir en juge. Mais le *Tien* qui a commis  
 » sa puissance à l'Empereur pour gouverner la grande famille

» de l'Empire , veille sur lui & arrête où il veut la malice des  
 » hommes , comme les feuilles des arbres qui volent en l'air ,  
 » & comme les flots menaçans de la mer. Toutes les Dynasties  
 » ont vu des parricides ; mais la même destinée qui laissoit  
 » arriver le poignard ou le poison jusqu'à certains Princes ,  
 » les détournoit de quelques autres , contre toute apparence ;  
 » afin d'apprendre à toutes les générations , l'impuissance des  
 » Empereurs pour défendre leur propre vie , & celle des  
 » méchans pour y attenter. Nos Annales en font foi : les  
 » Eunuques de tous les siècles se ressembloit en bassesse de  
 » sentimens , en orgueil , en lâcheté , en avarice & en perfidie ;  
 » mais elles attestent aussi que , comme les gelées , les grêles  
 » & les sécheresses , ils ne deviennent funestes que lorsque  
 » le *Tien* irrité veut venger les peuples opprimés ». ( Voyez  
*Quen-y* , Liv. 3 ).

Le célèbre *Kao-issou* , fondateur de la grande Dynastie des *Song* , avoit si bien compris cette doctrine , que ses Grands lui ayant fait des représentations sur le peu de soin qu'il prenoit pour la sûreté de sa personne , il leur répondit froidement :  
 « *Chi-issong* qui faisoit périr tous les Généraux & tous les  
 » Officiers , n'a jamais pensé à moi. J'étois le plus près de  
 » lui , & son poignard ne s'est jamais tourné de mon côté. Je  
 » ne craindrai point qu'on attente à ma vie , tant que j'inté-  
 » resserai le *Tien* à me la conserver pour le bien de mes sujets ;  
 » mais s'il y alloit de sa gloire de me l'ôter , mes précautions  
 » aiguiferoient le glaive dont je serois frappé ».

Le projet affreux des deux Eunuques , n'échappa point à *Mardochee* (1), qui sur le champ eut soin d'en instruire *Esther*.

(1) *Quid Mardocheum non latuit , statim qui nuntiavit Regina Esther.*  
 Cap. 2 , vers. 22.

A s'en tenir à ce qui est dit du poste de ces deux scélérats, & de la porte où étoit Mardochée par emploi ou par zele pour Esther, il est assez vraisemblable qu'il avoit entendu leur complot. Les Eunuques en effet étant de garde du côté de l'intérieur du Palais, & Mardochée du côté de la dernière cour extérieure, en la manière que nous disions plus haut, il n'y avoit entre eux que les deux battans de la porte. Le Texte sacré dit positivement qu'ils étoient en colere; pour peu qu'elle leur fit elever la voix, Mardochée étoit très à portée de les entendre. Quant à elever la voix, c'est le grand défaut des Eunuques; ils le portent par-tout; la majesté du Palais ne leur impose pas; & pour peu que l'Empereur soit éloigné, ils prennent un ton à embarrasser ceux qui sont avec eux: mais s'ils sont en colere, il crient encore plus fort. Si on veut supposer que c'étoit la nuit qu'ils complotoient leur détestable parricide, Mardochée aura encore pu les entendre mieux. Comme son zele l'occupoit toujours d'Esther, il ne seroit pas étonnant qu'il eût été souvent aux ecoutes, pour apprendre ce qu'on en disoit; & que le nom d'Assuérus prononcé par ces misérables eût réveillé son attention. Nous insinuons cette conjecture, parce que les mœurs Chinoises ne sont pas scandalisées de cela; & qu'au Palais même, on trouve des gens qui s'arrêtent auprès des fenêtres & des portes pour écouter ce qui se dit, sans en excepter les bureaux des Ministres. Enfin, pour dire tout ce que le local du Palais d'ici peut faire conjecturer, les Officiers qui commandent la garde ont deux chambres dans la longueur du bâtiment qui ferme la porte; les Eunuques en ont autant de l'autre côté.

Soit que Mardochée eût appris par lui-même ou par d'autres la conjuration des deux Eunuques; à en juger par la Chine, il lui étoit fort difficile & encore plus dangereux d'en faire

passer la nouvelle jusqu'à Esther. L'an 168 les Eunuques, qui étoient tout-puissans, ayant su que l'Impératrice avoit concerté avec les Grands de délivrer l'Empire de leur tyrannie, se présentèrent l'épée nue devant l'Empereur, & le forcèrent à signer l'arrêt de mort des deux Grands qui leur étoient les plus opposés, & à condamner l'Impératrice sa mere à une prison perpétuelle. L'an 186, les oppressions & les tyrannies des Eunuques ayant causé des révoltes, des séditions & des émeutes dans la plupart des Provinces, le généreux *Lieou-tao* qui risqua sa vie pour pénétrer jusqu'à l'Empereur, en fut regardé comme calomniateur quand il lui révéla les attentats des Eunuques, & fut condamné à mort. *Tching-tan* ayant été se jeter aux genoux de ce malheureux & aveugle Prince, pour lui confirmer ce qu'avoit dit *Lieou-tao*, ne fit que l'irriter; il fut envoyé en prison avec son ami, & les Eunuques les firent mourir la nuit. L'an 826 ils massacrèrent l'Empereur *King-tsong*. *Ouen-tsong* son successeur fut tellement subjugué par l'ascendant qu'ils avoient pris, que, quoique accablé du joug de leur tyrannie, il leur abandonnoit les Grands qui prenoient ses intérêts. L'an 840 ils firent dégrader le Prince par un ordre supposé. Nous copions au hasard ces traits affreux de leur tyrannie, qu'on trouve répétés sous toutes les Dynasties, mais si horriblement multipliés sous la dernière, qu'ils paroissent absolument incroyables. On trouva cinq millions d'onces d'argent à un Eunuque, & une quantité prodigieuse de perles, de pierreries & de bijoux. Tout étoit déjà perdu dans les Provinces & l'ennemi aux portes de *Pé-king*, que le dernier Empereur de cette malheureuse Dynastie n'en savoit rien, parce que les Eunuques empêchoient qu'aucune nouvelle ne vînt à lui.

Ces deux traits disent tout, & font bien entendre ce que

risquait Mardochée à révéler la conjuration des deux Eunuques ; & combien il lui fallut prendre de précautions pour en avertir Esther. La police du Palais est telle , que si un Empereur néglige un peu de tenir ouverts tous les chemins qui conduisent au trône , il est comme impossible que les Eunuques dont il est sans cesse environné , ne lui cachent ce qu'ils veulent qu'il ignore , & ne fassent régner leur insolence à la place de son autorité. Les Tartares , qui ont appris par les malheurs des Dynasties précédentes , à craindre pour la leur , ont pris à cet egard , toutes les précautions que peut suggérer la prudence ; malgré cela, on dit tous les jours que les Eunuques causeront leur perte. Le péril est trop pressant & trop continuel pour l'éviter toujours. Quel bonheur pour l'Europe , d'être délivrée de ces *Ha-he*, ou moitié hommes moitié femmes, comme les appellent les *Manicheoux* ! qu'on nous permette de remarquer à cette occasion , que les Historiens Ecclésiastiques n'étoient pas assez au fait de l'intérieur du Palais des Empereurs de Constantinople & du génie des Eunuques : voilà pourquoi ils ont pris & donné le change sur une infinité de manœuvres des hérétiques qui avoient eu l'habileté de mettre les Eunuques dans leur parti.

Esther (1) instruisit sur le champ le Roi au nom de Mardochée , de la conjuration des deux Eunuques. Pour peu qu'on fasse attention à la manière dont s'exprime ici l'Ecrivain sacré , & qu'on rapproche ce qu'il dit plus bas de la loi qui défendoit à quiconque , sous peine de la vie , d'aller trouver Assuérus sans un ordre exprès , on conjecturera peut-être comme nous , que cette loi n'avoit pas encore été portée. Quoi qu'il en soit , à en juger par la Chine , avertir Assuérus de la con-

(1) *Illa Regi, ex nomine Mardochai. Ibid.*

jurament des deux Eunuques, estoit une chose difficile & dangereuse même pour Esther. 1°. Sortir de son appartement estoit une affaire, parce que c'étoit une chose extraordinaire, & que cette démarche qui devenoit nouvelle dans le Palais, pouvoit donner des soupçons aux conjurés & les faire hâter. Esther d'ailleurs ne pouvoit faire un pas sans ses Eunuques, & Assuérus lui-même estoit sans cesse environné des siens. Une accusation aussi grave que celle d'une conjuration, estoit bien capable de réveiller ce Prince de sa léthargie, supposé qu'il eût été aveuglé sur le compte des Eunuques; mais lorsqu'il s'agit de se justifier, ils jouent si bien toutes leurs tristesses, leurs désespoirs, leurs affections de tendresse & de dévouement; ils réussissent si promptement à mettre les accusations sur le compte de l'envie & à en faire suspecter la vérité, qu'on les a vues ici faire condamner à mort leurs accusateurs, & obtenir la dégradation & l'emprisonnement des Impératrices les plus aimées. Toutes ces raisons, dont on ne peut pas bien sentir la force & la solidité en Europe, nous persuadent qu'Esther n'alla point chercher Assuérus pour l'avertir de ce qui se tramait contre lui.

2°. Il lui restoit l'expédient de lui envoyer quelque une des filles qui étoient auprès d'elle; & nous y voyons moins de difficulté, en jettant les yeux sur les usages de Chine, où l'Impératrice envoie tous les jours saluer l'Empereur & s'informer des nouvelles de sa santé; outre cela, elle est souvent dans le cas de lui envoyer donner avis de ce qui se passe dans l'intérieur du sérail, & de ce qu'elle a ordonné ou veut ordonner. Mais confier un secret si important à une jeune fille, qui ne pouvoit être conduite à l'Empereur que par un Eunuque, ni lui parler qu'en la présence des siens, c'étoit tomber dans la plus grande partie des inconvénients où elle

se feroit exposée en y allant elle-même. Dans ce cas-là, comment donc faire ? Tâcher d'attirer l'Empereur chez elle par une invitation, ou même en lui faisant dire qu'elle avoit quelque chose d'important à lui communiquer. Selon le gouvernement du ferrail, cela n'avoit rien d'extraordinaire, & dès-lors elle étoit à portée de parler à Assuérus sans témoins.

Peut-être s'imagine-t-on en Europe, qu'en Chine les appartemens des Palais se communiquent & sont contigus. Mais, 1°. tous les Palais d'ici sont des rez-de-chaussée, composés d'un grand nombre de corps-de-logis séparés les uns des autres par différentes cours. 2°. L'appartement de l'Impératrice est le dernier, c'est-à-dire, le plus enfoncé & le plus reculé. 3°. L'Empereur a plusieurs appartemens qui sont séparés par différentes cours de celui de l'Impératrice. 4°. L'Empereur commence à s'occuper des affaires à la pointe du jour, & alors il est comme impossible que l'Impératrice puisse aller lui parler. 5°. Dans le cours même de la journée, il est tantôt dans un Palais du parc, tantôt dans l'autre, & souvent avec ses Ministres. Qu'on ne dise pas que nous transportons la Chine en Perse : nous savons par un des nôtres, qui a vécu plusieurs années à la Cour du fameux *Kou-li-kan*, que tout s'y passe à-peu-près comme ici, & que le ferrail est presque bâti sur le même plan. Ce n'est pas trop donner à ses conjectures, que de penser que la Perse a conservé à cet egard les usages de l'Antiquité, comme la Chine.

En conséquence de l'avis donné par Esther, Assuérus fit faire des informations<sup>(1)</sup>, & le complot fut prouvé. Quand l'Empereur de Chine donne un ordre de *yen-tcha* (d'examiner sévèrement), l'esprit & le ton du Gouvernement sont tels que l'accusé n'a plus ni parens, ni protecteurs, ni amis. Tous ceux

(1) *Quasitum est & inventum. Ibid. vers. 23.*

qui sont enveloppés dans une accusation, sont saisis à l'instant, & gardés de manière qu'ils ne peuvent plus parler qu'à leurs Juges. Les interrogations & les recherches embrassent toute leur vie. Un mot échappé trente ans auparavant, paroît dans les accusations, qui croissent d'une minute à l'autre ; & il faut répondre à chacune. Dès qu'une accusation est reçue, celui qu'elle regarde est dégradé par-là même de tous ses emplois ; & , fût-il Prince, il descend à la condition d'un simple citoyen. On ne lui annonce qu'il est accusé, qu'en lui ôtant toutes les marques de son rang & de sa dignité ; & pour l'ordinaire on *confisque* aussi tous ses biens. Tout homme en charge ou titré, est traité ici comme un Ecclésiastique l'est chez nous : il faut le dégrader avant qu'on puisse entamer son procès ; pour le dégrader, il faut un ordre exprès de l'Empereur. La politique de Chine a toujours regardé ce point comme essentiel, & pour l'honneur du ministère public, & pour la sûreté des gens en place. Dans une affaire capitale, comme celle des deux Eunuques, toute la Cour est en mouvement. Les questions les plus violentes succèdent aux informations & aux interrogatoires. Pour l'ordinaire, les coupables sont exécutés le jour même ou le lendemain. Autant la justice de Chine est lente, timide, modérée, on pourroit dire indulgente & scrupuleuse pour les crimes ordinaires, autant elle est prompt, hardie & inexorable, pour tout ce qui attaque la personne du Prince ou le Gouvernement. Un coupable n'a pas de chemin pour fuir les glaives qui sont levés sur lui. Les ordres qui courent jour & nuit, l'attendent, l'investissent, & l'arrêtent par-tout. Tant de personnes sont chargées de faire des recherches, toutes en sont tellement responsables les unes pour les autres, le compte qu'il en faut rendre est si rigoureux, & la moindre négligence devient une affaire si capitale, qu'il est comme impossible



impossible que la Cour n'ait sous peu de jours , soit les hommes qu'elle veut , soit les informations qu'elle demande. Les recherches sont universelles & continuelles dans tout l'Empire à la fois ; & elles se font avec autant de soin dans le village le plus écarté , que dans la capitale. Les Charges & les Mandarinats s'étendent si loin , qu'ils ne laissent aucun vuide ; & le mouvement de l'autorité est si fort , si rapide & si bien dirigé , qu'il arrive & agit par-tout presque en même tems. Plus l'Empire de Chine est immense , plus cela est essentiel.

Les deux Eunuques furent pendus (1). La Loi actuelle de Chine est bien plus rigoureuse. Le régicide doit être puni par le supplice *Kiao* , qui consiste à couper en pieces le coupable , d'une manière horrible à décrire. Toute sa famille , c'est-à-dire , tout ce qui est enfermé dans les quatre degrés ascendants & dans tous les descendans , est exterminé avec lui , & pour l'ordinaire sous ses yeux. Cette sorte de justice est fort ancienne en Chine ; aussi les Chinois ne sont-ils pas frappés comme nous , des suites du péché originel : ils n'y trouvent rien qui les surprenne. Leur code criminel rend , en plusieurs cas , différentes personnes responsables du crime du coupable , & en étend la punition sur ceux qui lui tiennent de plus près. Quant au supplice dont il est parlé ici , nous n'oserions affirmer qu'il ait jamais eu lieu en Chine : quelques recherches que nous ayons faites , nous n'en avons trouvé aucun vestige.

Qu'on nous permette de placer ici une observation , qui peut donner lieu à bien d'autres. Il est dit dans le *Li-ki* : « l'enne-  
» mi de votre pere & de votre mere ne peut rester avec vous  
» sous le ciel. . . . . *Tsé-hia* ayant demandé à Confucius

(1) *Appensus est uterque eorum patibulo. Ibid.*

» comment on devoit en agir avec l'ennemi de son pere ou  
 » de sa mere : il faut dormir tout habillé, & n'avoir qu'une  
 » pierre pour chevet, dit ce Sage, tandis qu'il est sous le  
 » même ciel que vous. Si vous le trouvez dans le marché ou  
 » près du Palais, ne retournez pas chez vous chercher des  
 » armes pour l'attaquer ». Ces maximes sont effroyables : com-  
 ment les concilier avec la morale & la sagesse de l'Antiquité,  
 vu sur-tout que les faits dont parle l'Histoire, prouvent qu'elles  
 ont été mises en pratique ?

On trouve dans deux Déclarations de la Dynastie des *Han*,  
 que les supplices corporels n'étoient point en usage dans l'an-  
 cien Gouvernement. En effet, on n'en trouve pas de vestiges  
 dans l'Histoire : les Savans sont fort embarrassés ici, pour dire  
 quand ils ont commencé. Il est dit dans le *Tcheou-ty*, que le  
 Mandarin *Ka-sé* relégua au-delà des mers les ennemis d'un pere  
 ou d'une mere, pour assurer la tranquillité du peuple. L'opinion la  
 plus commune & la plus ancienne ici parmi les critiques, c'est que  
 les cinq supplices dont il est parlé dans le *Chan-tien* ou *Chou-  
 king*, n'étoient pas de véritables supplices, mais (comme ils  
 s'expriment) des habits infamans, indicatifs du crime du cou-  
 pable ; enfin, par ennemi du pere ou de la mere, il faut en-  
 tendre leurs meurtriers ou assassins. Tout cela supposé, comme  
 sur la fin de la Dynastie des *Tcheou*, les meurtres & les assas-  
 sinats devenoient fréquens, & que le ministère public ne se  
 mettoit pas en peine de les punir par l'exil, on changea en  
 devoir de piété filiale, ce qui n'étoit auparavant qu'une to-  
 lérance sans conséquence, ou plutôt utile en ce qu'elle faisoit  
 craindre les homicides & forçoit le Gouvernement à sauver  
 les coupables en les punissant.

Qu'on ne se méprenne pas sur le but de cette observa-  
 tion. Tout ce que nous prétendons, c'est de faire remarquer,

1°. que les supplices corporels ayant commencé fort tard en Chine, il en résulte évidemment que la Chine n'a pas été si anciennement habitée, que l'ont prétendu quelques Ecrivains qui ont été plus hardis que les critiques Chinois. Car enfin, quelque innocentes que fussent les mœurs générales, il n'est pas possible d'imaginer qu'elles eussent pu se maintenir ainsi, sans la crainte des supplices. Cette innocence même est, pour quiconque a approfondi l'histoire de tous les peuples, une démonstration que la Chine n'a pu être peuplée avant *Yao*, & que *Yao* même n'est pas si près des tems de la grande dispersion de Sennaar, qu'on le dit communément. 2°. Que, quelle qu'en soit la cause, les supplices n'ont été autrefois, ni en si grand nombre, ni si fréquens, ni si cruels qu'ils l'ont été depuis; & que, dans les recherches qu'on fait sur l'antiquité d'un peuple ou d'un Empire, il ne seroit pas inutile d'examiner quels étoient les supplices qui y étoient en usage. Du reste, il faut bien mettre de la différence entre les cruautés passagères d'un tyran, & les supplices décernés juridiquement par la Loi. 3°. Que la maxime du *Li-ki* se borneroit, selon les interprètes, à faire un devoir rigoureux aux enfans, de poursuivre sans relâche l'exil des meurtriers de leurs parens, pour forcer le ministère public à les punir; & que Confucius ne l'expliqua d'une manière si horrible & si effrayante, que parce que l'Empereur ayant perdu toute son autorité, & les Seigneurs feudataires dont la Chine étoit remplie, se jouant de toutes les Loix divines & humaines & laissant les plus horribles assassinats impunis, il ne vit d'autres moyens d'en arrêter le cours, que de charger la piété filiale de les venger: moyen injuste & qu'il a fallu proscrire, mais moins funeste qu'il ne paroît au premier coup-d'œil; parce que le meurtrier qui savoit que sa vie étoit en danger,

s'exiloit lui-même pour se mettre en sûreté ; & que celui qui devoit l'attaquer , s'exposoit à être attaqué lui-même : ce qui applanissoit la voie des satisfactions & des réconciliations. Or ceux qui ont jugé de Confucius sur le seul enoncé de sa maxime , l'auroient peut-être traité avec moins de rigueur, s'ils avoient su tout cela. •

La découverte de la conspiration contre Assuérus , fut consignée dans les Annales (1), en présence du Prince : cela est conforme aux usages de Chine. Le *Li-ki* dit en termes formels : le Tso-chi écrit les actions du Prince , & le Yeou-chi les paroles. . . . Le Mandarin pour l'histoire tient le pinceau ( ou plutôt le style , le burin ; car on écrivoit anciennement sur des planchettes ). Celui qui a la charge de Che , porte la parole. L'historiographe ( dit là-dessus *Cong-in-ta* ) suit le Prince par-tout où il va , & met par écrit ce qu'il ordonne , ce qu'il dit , ce qu'il fait , ce qu'il entreprend. Le *Li-ki* dit encore : le Prince Tchao-kong voulant porter le deuil pour sa mere adoptive : c'est contre l'ancien usage , lui dit Confucius ; si vous le faites , on ne saura plus à quoi s'en tenir. L'historiographe l'écrivit dans les Annales pour en avertir la postérité. Les Lettrés Chinois ont philosophé sur cette attention à écrire sur le champ ce qui arrive , & ont fort bien prouvé qu'elle est très-sage & très-nécessaire. « Seigneur ( disoit là-dessus *Li-piao* à l'Empereur *Ou-ry* des *Han* ), chaque jour peut bien nous offrir le souvenir des choses de la veille , mais il n'en rend pas le sentiment : qui diffère à les écrire , s'expose à les altérer ». Selon *Han-tchi* , c'est trop compter sur la mémoire , que de se reposer sur elle du souvenir de ses actions : l'amour-propre y efface tout ce qui l'humilie. Le Gouvernement Chinois,

(1) *Mandatumque est Historiis & Annalibus traditum coràm Rege. Ibid.*

en cette matiere comme en beaucoup d'autres, doit toute sa sagesse à l'Antiquité. Il va au but, parce qu'il fait la route qu'elle lui a tracée. Nous pourrions nous tromper ; mais il nous paroît que ce que l'Ecriture dit du *livre des paroles & des jours ; des discours & des jours* ; que ses renvois continuels à ces livres , & son attention à avertir que ce qu'elle raconte *a été écrit dans le livre des paroles & des jours (scripta sunt in libro verborum & dierum)* ; il nous paroît, dis-je, que cela prouve que la Judée suivoit en cela l'usage de la Chine, ou plutôt que l'une & l'autre, comme il paroît par le Texte qui nous occupe, ne faisoit que suivre en cela l'usage de tous les anciens peuples.

Outre l'historiographe de la partie publique, dont parle le *Li-ki*, il y en avoit un dans l'intérieur du Palais, pour les choses les plus secretes & les plus particulieres ; & quand les Empereurs eurent changé l'intérieur de leur maison en ferrail, cet emploi fut donné à deux femmes du Palais. Les critiques qui ont révoqué en doute les harangues, les conseils, les maximes, les sentences & les réponses des Anciens, ne savoient pas qu'elles étoient consignées dans les registres & journaux des historiographes d'office.

Les Anciens avoient des historiographes qui tenoient registre de tout ce qui arrivoit ; mais ce seroit prendre le change, que de s'imaginer qu'ils écrivoient des histoires liées & suivies. Que se proposoit l'Antiquité, en faisant écrire l'histoire ? Si on ne cherche pas à lui prêter nos idées, mais à trouver les siennes, il faut convenir de bonne-foi qu'elle n'avoit en vue que de conserver d'une manière juridique & légale, ce qui intéressoit la chose publique, dans la science de la religion, dans le gouvernement de l'Etat, & dans la police politique, civile & domestique.

Comment l'Antiquité faisoit-elle écrire l'histoire ? Comme le demandoit la fin qu'elle se proposoit. L'Empereur alors étant Empereur tout le jour , c'est-à-dire , donnant sans cesse des ordres selon les affaires qui survenoient , le *Tso-chi* en tenoit registre , pour en assurer la légalité & les constater. Le *Yeu-chi* couchoit par écrit tous les événemens publics ou intéressans. A la fin de l'année , le *Tai-che* , ou grand historiographe , rédigeoit leurs registres , les analysait , & en faisoit un abrégé authentique. (Voyez l'article *Tien-ly* du *Li-ki*). C'est tout ce qu'il falloit sous ces deux premières Dynasties. La population ayant étendu l'Empire de Chine sous la Dynastie des *Tcheou* , & l'administration étant devenue immense , on créa sept historiographes : le premier étoit chargé de ce qui regardoit le droit public & le gouvernement de tout l'Empire ; le second recueilloit tout ce qui regardoit le gouvernement particulier des Royaumes ou Etats feudataires de l'Empire ; le troisième tenoit registre de tout ce qui concernoit le calendrier , l'astronomie & l'histoire céleste ; le quatrième rédigeoit les détails des phénomènes , des calamités , des événemens extraordinaires , des récoltes & de tout ce qui concerne l'agriculture ; le cinquième conservoit les Edits , Déclarations , Ordonnances des Empereurs , & Sentences qui faisoient loi ; le sixième avoit soin de ce qui regardoit les pays étrangers , les anciens traités , les traductions & expéditions de la Cour ; le septième enfin écrivoit les mémoires particuliers de l'Empereur & de la famille impériale. (Voyez *Tcheou-li*). Les Princes feudataires , qui n'étoient d'abord que des Gouverneurs héréditaires chacun de son district , ayant secoué peu à peu le joug de la dépendance , & étant parvenus à se faire des Etats de leurs Gouvernemens , eurent leurs historiographes particuliers. Le Prince de *Tsin* est le premier dont il soit parlé ;

encore ne fut-ce que vers l'an 753 avant J. C. , sous le regne de *Yeou-ouang*, ou plutôt de sa Concubine *Pao-tsée*. Tous les Princes l'imiterent à proportion qu'ils se sentirent en état de ne plus craindre l'Empereur.

Comment l'Antiquité conservoit-elle les monumens historiques ? Il est inutile d'avertir que le papier n'étoit pas encore inventé ; que les livres étoient de petites tablettes de bambou , noircies à la fumée , sur lesquelles on gravoit , avec le style ou burin , des caractères en assez petit nombre ; & qu'un certain nombre de ces tablettes , liées par une corde qui les traversoit , formoit un livre : mais il est essentiel de faire observer que , malgré le laconisme prodigieux des caractères Chinois , ces livres étoient volumineux & plus difficiles à conserver que les nôtres , sans comparaison. Comme c'étoit une affaire d'Etat , le Gouvernement y donnoit tous ses soins. Il n'est pas besoin d'entrer à cet égard dans aucun détail de preuves , la chose est trop évidente. Les monumens historiques étoient exactement ce que sont aujourd'hui les archives de la Couronne , les papiers des bureaux des Ministres , les registres de nos Cours souveraines : on les conservoit avec le même soin.

Comment les monumens historiques de l'Antiquité ont-ils été publiés & conservés ? Nous ne savons pas où en étoient les autres peuples anciens : mais pour les Chinois , le plébicisme littéraire étoit encore plus loin d'eux dans l'Antiquité , qu'aujourd'hui. La constitution du Gouvernement étoit telle , qu'il y avoit peu de villes , que les villes étoient très-peu de chose , & que la multitude dispersée dans les campagnes , s'occupoit sans relâche des soins de l'agriculture , & des arts de besoin : une nation qui en est là , n'use guère de livres. Les livres , d'ailleurs , étoient difficiles à avoir , & encore plus

difficiles à entendre. Il ne faut qu'ouvrir l'histoire , pour voir que la science historique ne descendoit pas de la sphere des Lettrés , qui estoient en petit nombre. Or les Lettrés apprennent l'histoire dans le grand College, où on la leur enseignoit pendant l'hiver ; c'est-à-dire , qu'ils entendoient leur maître leur expliquer les vers techniques & les petits abrégés qu'ils avoient appris par cœur. Le surplus entroit dans les explications des Loix , de la morale & du cérémonial , des cantiques qu'on chantoit dans les Sacrifices , & des vers des Anciens.

Qu'on ne s'imagine pas que ce ne sont-là que des conjectures. 1°. On ne trouve aucun livre cité dans l'*Y-king*, dans le *Chiun-hai-king*, ni dans les ouvrages de *Yo-tsée*, de *Tsée-yu*, de *Y-tsée*, de *Tsée-hoa* & de *Tao-tsée*, qui, authentiques ou non, passent pour avoir existé avant Confucius. 2°. Confucius, ses premiers disciples & toute son ancienne ecole, ne citent que les *King*. 3°. Ce fut Confucius qui donna les *King* : affligé de voir que la doctrine de l'Antiquité alloit s'eclipser de jour en jour, il obtint d'entrer dans la bibliothèque impériale, & tira, des manuscrits qu'on y gardoit, les cent chapitres du *Chou-king*, les vers du *Chi-king*, &c. Il est remarquable que ceux qui parlent dans le *Chou-king*, le *Chi-king*, &c. ne citent jamais aucun livre, lorsqu'ils parlent des événemens des siècles passés. 4°. Il est dit dans le *Li-ki* & dans le *Tchong-yong*, que Confucius ayant eu la curiosité d'étudier la doctrine & le cérémonial des deux premières Dynasties, il s'adressa pour cela au Prince de *Ki*, descendant de *Yu*, & au Prince de *Song*, descendant de *Tching-tang*; mais il ne trouva point de monumens authentiques pour les approfondir. Le premier n'avoit qu'un ancien calendrier, & le second qu'un exemplaire des *Koua* de *Fou-hi*, 5°. Les Ecrivains



vains même postérieurs à Confucius, ne citent point les Annales de l'Empire : comment les auroient-ils citées ? Elles n'étoient pas publiques. Or, nous croyons qu'il en a dû être de même de tous les anciens peuples. Voici qui est encore plus digne de foi.

On demande pourquoi la Chine, ayant eu des historiographes de toute antiquité, a conservé si peu de choses de son ancienne histoire. Ce ne sera pas nous qui répondrons, ce sera le célèbre *Sé-ma-tsien*, le premier & le plus célèbre des Historiens de Chine depuis l'incendie des livres. « Quoique » *Tsin-chi-hoang* eût réussi, dit-il, à faire réduire en cendres » le *Chou-king*, le *Chi-king*, . . . on en recouvra des exemplaires, parce qu'ils avoient été multipliés par les copies, » & que plusieurs purent en cacher ; mais tous les livres d'histoire étoient enfermés dans la bibliothèque des *Tcheou*, la seule où ils étoient : voilà pourquoi ils ont été anéantis ». ( Voyez *Che ki lieou koue piao* ). Les Annales étoient, à proprement parler, les archives de la Couronne. Un usurpateur qui vouloit changer la forme du Gouvernement & anéantir le droit public, ne devoit pas en laisser de vestiges. S'il nous reste si peu de choses sur la haute antiquité, c'est que les Anciens avoient la sagesse d'écrire peu de livres, & que les registres, archives & monumens publics ont péri dans les révolutions.

Les livres Chinois nous conduisent à une autre conjecture, que nous donnons comme elle s'est présentée à nous. Saint Jérôme met en note sur le second verset du second chapitre d'*Esther*, & plus bas encore, qu'il n'a trouvé ce qui suit ni dans l'Hébreu, ni dans aucun interprète ; qu'il n'y a que la Vulgate où cela soit. Nous savons que les Critiques & les Savans ont embrassé différens sentimens, pour expliquer la raison de cette addition. L'abrégé des vies des Impératrices, qui est

dans la grande collection de *Tai ping yu tan* de la Dynastie des *Song*, nous paroît résoudre la difficulté. Comme il est parlé des Impératrices, 1°. sous le regne des Empereurs leurs époux; 2°. dans la partie des Annales destinée à conserver les principaux traits de la vie de celles qui se sont rendu célèbres; 3°. dans l'article des parens par alliance des Empereurs; les compilateurs du *Tai ping yu tan*, ont réuni à l'article des Impératrices, sous le nom de chacune, ce qui en a été écrit en différens endroits. Seroit-il improbable que l'Ecrivain sacré eût fait de même sur *Esther*; & qu'après avoir donné l'histoire de son élévation, & de la manière dont elle sauva les Juifs, il eût ajouté par manière d'addition & de supplément, ce qui en avoit été écrit ou dans l'histoire des Perses ou dans celle des Juifs? Cette conjecture nous paroît d'autant plus vraisemblable, que les additions de la Vulgate ne se lient pas avec le texte Hébreu, & que le texte Hébreu est écrit dans le goût des *Ouai-tsin* de *Pan-kou* ou de l'histoire des alliés de l'Empereur, & les additions dans le goût des vies des Empereurs & des Impératrices. Plus on y fera attention, plus on sera frappé de la ressemblance qu'il y a entre la manière dont est écrit le Livre d'*Esther* jusqu'à l'époque de l'élévation de Mardochée, & la manière dont l'historien *Pan-kou* a écrit l'histoire des parens des Impératrices, qui ont été ou Princes ou élevés aux premières dignités de l'Empire. (Voyez *Tsien-han-chou*, liv. 67 & suiv.).

[Nous terminons ici cette première partie de nos extraits de l'ouvrage où M. Cibot, à l'occasion du Livre d'*Esther*, nous fait connoître, par quantité de traits, les mœurs & usages des Chinois. Nous en donnerons la suite dans les autres volumes de notre Recueil; mais nous ne voulons pas omettre ici

*article qui nous étoit échappé, concernant la parure des femmes Chinoises, dans les anciens tems. Nous aurions dû le placer plus haut, à l'endroit où l'Auteur parle de la toilette des femmes à la Chine, à propos du peu de soin qu'Esther prit de sa parure lorsqu'elle fut introduite auprès d'Assuérus.]*

L'INVENTION du miroir est fort ancienne en Chine, & date de plus de mille ans avant J. C. On trouve dans le *Li-ki* cette inscription du miroir de *Ou-ouang*: *en vous voyant par devant, songez à ce que vous êtes par derrière. Selon Ouen-tse, le cœur du Sage est comme un miroir, chaque chose s'y trouve placée à sa vraie distance, les affaires n'y laissent aucune trace.*

Il paroît que les premiers miroirs furent de *yu* noir : le *yu* est une espèce d'agate très-dure. On fit ensuite des miroirs de métal. *Tsing-chi-hoang* en avoit un de six pieds de haut sur quatre pieds de large. Il est fort difficile d'articuler comment les anciens s'y prenoient pour faire leurs miroirs de métal. Nous trouvons dans un ancien recueil d'inscriptions de miroirs : *l'on met les métaux ensemble ; ce qu'il y a de plus subtil dans le mercure s'évapore, & après cent purifications le miroir est fait.* La note dit que du temps des *Han*, on mettoit ensemble du cuivre, de l'argent, de l'étain purifié, pour faire des miroirs très-nets.

Le fard, les faux cheveux, les pendants d'oreilles, les aiguilles de tête, les bagues, les brasselets, &c. sont aussi très-anciens en Chine. Quant aux étoffes & à la combinaison entière de la parure, qu'on en juge par cette ancienne satire d'une Princesse qui se paroît quoique veuve. « Une femme » ne survit à son époux, que pour l'immortaliser par sa fidélité. » Loin d'elle toute parure étudiée; elle n'en veut plus d'autre que sa douleur : douleur plus haute que les montagnes, &

» plus profonde que les mers. Si elle tresse encore ses cheveux,  
 » si l'or brille sur sa tête, si elle suspend des perles à ses oreilles,  
 » c'est un tribut qu'elle ne paie à son rang qu'avec regret.  
 » Réponds-moi, femme volage : qui te dispensera de ces  
 » loix ? Pourquoi porter des habits si riches & si magnifiques ?  
 » Les couleurs en sont brillantes, & une broderie élégante en  
 » relève l'éclat. On diroit que ton epoux vit encore, & que  
 » tu vas présider avec lui à quelque cérémonie. Pourquoi  
 » orner tes cheveux avec tant d'art ? Ils s'élèvent avec légèreté  
 » comme des nuages, ils sont du plus beau noir ; tu t'en ap-  
 » plaudis, comme s'ils étoient à toi, & tu y mêles l'or  
 » aux pierreries & à l'ivoire. La belle gloire que celle de char-  
 » ger tes oreilles de pendans ! rien ne voile la majestueuse  
 » courbure de ton front ; ton teint si blanc & si délicat brille  
 » de toute sa beauté. Prétendrais-tu éblouir jusqu'au *Tien* » ?



---

## EXTRAITS D'UNE LETTRE DE M. AMIOT,

### MISSIONNAIRE,

*Ecrue de Péking, le 29 Novembre 1786.*

...I. *Vous êtes surpris, Monsieur, qu'il ne soit pas question de la femme de Koung-tsé, ni de son fils, durant tout le cours de ses voyages, &c. (1).*

La raison de ce silence de la part des Historiens, est, 1°. que, c'est ici l'usage de ne parler des femmes ni en bien ni en mal, à moins que ces femmes ne se soient rendu célèbres par leurs vertus ou leurs vices. Celle de *Koung-tsé* n'a été dans l'un ni dans l'autre de ces deux cas. 2°. C'est encore ici l'usage, & un usage immémorial, que dès qu'une femme a un fils, elle est sous la sauve-garde de ce fils plus encore que sous celle de son mari, qui est censé donner tous ses soins aux affaires du dehors, comme membre de la société. La femme de *Koung-tsé* étoit une femme vertueuse, mais ordinaire, uniquement occupée des affaires de son domestique, sans aucune communication au dehors, ainsi que le pratiquoient de son tems, avant ce tems, & comme le pratiquent encore aujourd'hui les femmes Chinoises qui sont dans un rang au-dessus de celui du simple peuple.

Pour ce qui est de son fils, il y a toute apparence que n'ayant aucun talent particulier pour les sciences, il ne s'occupa que de celles qui pouvoient lui être utiles pour sa conduite dans le monde. D'ailleurs comme en l'absence du pere, il se trouvoit le

(1) Ceci est relatif à la Vie de Confucius, par M. Amiot, imprimée dans le douzieme volume de ces Mémoires.

chef de la famille, c'est à veiller sur la famille qu'il faisoit confister le plus essentiel de ses devoirs : une raison encore du silence des Historiens sur ce qui le concerne, c'est que n'ayant mené qu'une vie privée, & n'ayant rien fait dans le cours de cette vie, que ce que font les hommes ordinaires, on n'a pas cru que le détail de ses actions & de sa conduite méritât de passer à la postérité.

*Koung-tsé* a veillé à l'éducation de son fils ; il l'a instruit & fait instruire de tout ce qu'il lui étoit essentiel de savoir pour remplir sa tâche sur la terre, comme homme, comme pere de famille, comme membre de la société : quant à sa femme, il s'est conduit à son égard conformément aux usages de la nation, il l'a laissée maîtresse du domestique sous la direction de son fils ; il n'est pas surprenant qu'il ne soit nullement question d'elle dans les différens Ecrits où il est parlé de son mari. Suivant les usages antiques de la nation Chinoise, les femmes doivent être concentrées dans l'enceinte de leurs maisons, & n'être connues que dans la famille qui les a adoptées, & dont elles ont pris le nom. On peut conclure de ce que je viens de dire, qu'aux yeux des Chinois & de ceux qui sont au fait de leurs mœurs, la conduite de *Koung-tsé* à l'égard de son fils & de sa femme, est exempte de tout reproche bien fondé. Je pourrois ajouter que, sur ce point, comme sur tous les autres, il est regardé comme un modèle qu'on doit suivre.

II. Vous observez que dans les petites ou grandes charges publiques que *Koung-tsé* a occupées, on le voit rétablir l'ordre, travailler avec succès à l'amélioration de la culture comme de la morale, &c. mais qu'il ne paroît pas qu'il ait rendu ou fait rendre aucun Edit, Diplôme, Instruction, ou Règlement à ce sujet, &c.

Il n'est pas douteux qu'il n'ait fait rendre par les Souverains qui l'employoient, des Edits, des Diplômes, &c. pour autoriser

les réformes qu'il entreprenoit, les usages qu'il rétablissoit, &c. mais ces Edits, Diplômes & Instructions ne sont pas parvenus à la postérité. On doit faire attention que *Koung-tsé* vivoit avant l'incendie des livres, qui eut lieu sous le regne de *Tching-ché-hoang-ty*; qu'il n'étoit que le sujet d'un des petits Rois feudataires de l'Empire; & qu'au rétablissement ou renouvellement des Lettres, on s'occupa préférablement à tout, du rétablissement des *King* ou Livres classiques & de l'Histoire de l'Empire en général, laissant à part tous les accessoires. D'où l'on peut inférer que les Edits, Diplômes & Instructions des Rois feudataires, ne furent pas envisagés d'abord comme assez intéressans pour mériter une attention particulière de la part de ceux qui travailloient au recouvrement des Livres, & que c'est par l'effet de cette espece de négligence qu'ils n'ont pas été transmis jusqu'à nous.

III. *Vous demandez si les anciennes Loix tombées dans l'oubli, pouvoient suffire au Peuple qui les ignoroit, & à l'Administration pour punir des gens qui savoient à peine qu'elles eussent existé.*

L'unique but de *Koung-tsé* dans l'exercice de ses charges, quand il a été employé, & de toutes ses courses lorsqu'il n'étoit que simple particulier, a été de rappeler dans l'esprit des Peuples & des Rois, le souvenir de ces mêmes Loix qui étoient généralement négligées; & en leur rappelant ce souvenir, il les rappelloit par-là même à la pratique de leurs devoirs respectifs, les Rois, aux soins qu'ils devoient donner à l'instruction des Peuples, & les Peuples, à l'obéissance qu'ils devoient aux Rois pour tout ce qu'ils vouloient leur faire pratiquer.

Au reste les anciennes Loix, quoique pour la plupart tombées en désuétude, étoient consignées dans les Livres qui existoient alors, & que tout le monde pouvoit consulter. Les

classes supérieures de la société pouvoient, en les lisant; s'instruire par elles-mêmes; & celles du bas étage avoient dans les Magistrats, des hommes dont la principale tâche étoit de travailler à leur instruction. On a vu dans la vie de *Koung-tsé*, que le Gouverneur de la ville, le sage *Ping-tchoung*, instruisoit lui-même la jeunesse dans son propre hôtel. Il étoit d'usage, outre cela, que les Magistrats qui avoient inspection sur le peuple, tant dans les villes que dans les villages, dans les hameaux & dans les campagnes, l'assemblassent au moins une fois dans l'espace d'une lunaison, pour lui expliquer ses devoirs. Il ne s'agissoit donc pour *Koung-tsé*, que d'engager les Souverains, ou de les exhorter à faire observer exactement cet usage; & c'est à quoi il a mis tous ses soins, comme on peut s'en convaincre, en le suivant pas à pas dans le cours de sa longue vie.

Il seroit donc inutile de chercher d'autres monumens. On a en Europe tous ceux à-peu-près qui existent: je veux dire ceux qui ont rapport à notre *Koung-tsé*, tels que les principaux *King*, les *Sée-chou* & l'Histoire. En ajoutant à ces monumens ceux dont j'ai fait usage pour composer sa vie, on a un tout complet au-delà duquel on chercheroit en vain.

IV. *Peut-être (dites-vous) seroit-il utile de savoir, du moins en gros, les noms des principaux détracteurs contemporains ou autres, de la gloire de Koung-tsé.*

Oui, sans doute, il seroit utile de savoir ces noms, si *Koung-tsé* avoit eu au nombre de ses détracteurs des Philosophes ou des Gens de Lettres: mais il ne reste aucune trace d'écrits faits contre sa personne ou ses ouvrages; on ne nous a conservé que les noms de ses admirateurs. De son vivant il eut pour ennemis les hommes en place, qui craignoient d'être supplantés par lui; les libertins qui craignoient la réforme  
des



des mœurs, & les sectaires qui voyoient dans ses mœurs, dans ses ouvrages & dans sa conduite, un obstacle qu'ils regardoient comme insurmontable pour l'établissement de leur secte & l'adoption générale de leur doctrine : ce qui engagea les premiers successeurs de *Lao-tsé*, tels que *Yang-tsé* & les autres, à changer de batterie, & à faire tous leurs efforts pour tâcher d'accommoder leurs principes à ceux de *Koung-tsé*, & de persuader à la nation, que ce qu'il avoit enseigné n'étoit autre chose que ce qu'ils enseignoient eux-mêmes. Ils allerent même plus loin. Ils prétendoient que dans la visite que *Lao-tsé* reçut de *Koung-tsé*, celui-ci l'avoit reconnu pour son maître ; (prétention absurde, dont tous les Lettrés se moquent depuis plus de deux mille ans) quoique les sectateurs de *Lao-tsé* louent *Koung-tsé* à l'égal de leur propre maître, &c.

V. Je ne dois pas oublier, en finissant cette Lettre, de vous donner les éclaircissements que vous me demandez au commencement de la vôtre, au sujet de *la grande inondation qui eut lieu à Formose*, &c. (1) & qu'on écrit de Canton n'avoir été qu'un faux bruit, qui se répandit sans fondement à Péking. Il faut avouer que les Nouvellistes de Canton sont bien mal instruits. Je n'en suis pas surpris ; ils sont circonscrits dans un cercle trop étroit, pour pouvoir être informés de ce qui se passe, non-seulement dans le vaste Empire de la Chine, mais même dans la seule ville de Canton. Ce que je vous ai mandé dans le tems sur l'isle Formose, n'est pas fondé sur les bruits qui coururent alors du désastre qu'elle éprouva ; ce n'étoit qu'un précis de ce que les grands Officiers de la Province voisine en écrivirent à l'Empereur, & des ordres que Sa Majesté

(1) Voyez la Lettre de M. Bourgeois, du 27 novembre 1786, sur cette inondation, à la fin du Tome XIII de ce Recueil & ci-après la Lettre de M. Amiot, du 25 janvier 1787.

## 522 EXTRAITS D'UNE LETTRE DE M. AMIOT.

leur donna en conséquence , pour la réparation des dommages. Je conclus de la hardiesse qu'on a eue de révoquer en doute un fait de cette nature , annoncé au Souverain dans tous ses détails, qu'il n'est point de vérité qu'on puisse annoncer, sans contradiction de la part de quelqu'un.

Que les Européens qui trafiquent à Canton , soient au fait du prix des différentes sortes de thé, des soieries, des porcelaines, & des autres objets de leur commerce, je n'en doute pas; mais très-sûrement il leur est impossible d'être instruits de ce qui se passe dans l'Empire. Vous en voyez la raison : les Chinois qu'ils fréquentent ignorent eux-mêmes tout ce qui n'est pas du ressort de leur trafic; & si quelques-uns d'entre eux savoient un peu au-delà , ils ne prendroient pas la peine d'en faire part à des étrangers ; dont à coup sûr ils ne seroient pas compris : les Interprètes dont ils se servent , ne savent s'exprimer que sur un très-petit nombre d'objets.



# EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. AMIOT,

## MISSIONNAIRE,

*Ecrit de Péking, le 25 Janvier 1787.*

I. **D**ES nouvelles parties de Canton vous assurent que l'on avoit cru trop légèrement à la grande inondation de l'île Formose, &c.

Je n'aurois rien à ajouter à ce que j'ai dit à ce sujet (1), si la hardiesse avec laquelle on a osé révoquer en doute un fait de cette nature, bien constaté dans les archives de l'Empire pour être inséré dans l'histoire authentique de la nation, comme le sont tous les autres événemens de ce genre, ne m'imposoit en quelque sorte la nécessité d'y revenir; non pour fournir de nouvelles preuves d'une vérité qui vous est démontrée, mais pour vous mettre en garde contre tout ce qu'on pourroit dire ou écrire de Canton en opposition à ce qu'on écrit de Pékin, quand ce qu'on écrit de Pékin est extrait des actes publics auxquels le Gouvernement permet qu'on donne cours dans tout l'Empire,

Il n'en est pas ici des Ecrits publics comme en Europe. Il n'en paroît aucun qui n'ait l'attache du Gouvernement, & qui ne soit extrait des registres des différens Tribunaux; ainsi l'on peut compter sur la certitude des faits qu'ils racontent. Ces extraits des registres des différens Tribunaux, sont faits par les Officiers mêmes des Tribunaux auxquels ressortissent les affaires dont il y est fait mention; ils sont livrés à des hommes en place qui ne sauroient les altérer ou permettre qu'on les altère le moins du monde, sans s'exposer à subir les peines portées

(1) Voyez la Lettre précédente, page 511 de ce Volume.

par la loi contre les faussaires & les prévaricateurs ; & qui par conséquent les lisent avec attention , & les examinent avec le plus grand soin , avant de les faire passer au bureau de la poste , lequel a seul le privilège de les faire imprimer , pour être envoyés tels qu'il les a reçus , aux principaux Mandarins de la Capitale & des Provinces , & à tous ceux qui dans la Capitale , ou ailleurs , s'abonnent pour les recevoir.

Le nom de *Gazettes* , que nous sommes accoutumés à leur donner , pourroit faire croire chez vous qu'ils sont à peu près semblables aux Gazettes d'Europe , dans lesquelles les *Compositeurs* font entrer pêle-mêle tout ce qu'ils jugent à propos d'y insérer : la vérité à côté du mensonge , la réalité des événemens revêtue de circonstances qui la défigurent , la frivolité des conjectures , les faux raisonnemens & l'absurdité des bruits populaires , à la suite des exposés politiques. Ce n'est point à ces traits qu'on peut reconnoître les annonces journalières qui sont en usage chez les Chinois. Je viens de l'insinuer : ces annonces ne sont qu'un précis de ce qui se passe dans toute l'étendue de l'Empire , en bien comme en mal , & que le Gouvernement fait savoir lui-même à tous les Ordres de l'Etat , non pour satisfaire une vaine curiosité , mais pour manifester les intentions , instructions , ordonnances , & en général tout ce qui émane de l'autorité suprême ; les promotions aux Dignités , Charges & Emplois dans toute l'étendue de l'Empire ; les Ecrits des Mandarins en forme de Suppliques , de Requêtes , d'Informations , d'Avertissemens , d'Inculpations ou de Prières en faveur du peuple ou contre ceux qui le vexent ; les réponses du Souverain à ces Ecrits , & sa conduite en conséquence ; les Décisions , Sentences & Arrêts des Tribunaux ; en un mot tous les événemens physiques & moraux qui méritent quelque attention de la part du

public, ou que le public ne doit pas ignorer. Je vous laisse à juger si lorsque je vous fais part dans notre langue de quelques articles que je puise dans ces Ecrits, je puis vous induire en erreur, en vous racontant des faits controuvés. ....

II. L'instrument Chinois, nommé *Lo* (1), que je vous ai envoyé, n'a rien de gracieux par lui-même. Cependant on peut en tirer un parti bien noble, comme le fit le grand *Yu*. Cet Empereur, après avoir pris les rênes du Gouvernement, voulut qu'il n'y eût aucun de ses sujets qui ne pût s'adresser immédiatement à lui, sans avoir besoin d'introduit<sup>r</sup> quelconque. Pour leur en faciliter les moyens, il imagina de faire placer à la porte de son Palais quatre sortes d'instrumens, sur lesquels on devoit frapper quand on vouloit avoir audience. L'on frappoit un certain nombre de coups sur celui des quatre instrumens auquel étoit affecté le genre d'affaires qu'on avoit à communiquer au Souverain. Un *Lo* tout semblable à celui dont vous êtes possesseur, étoit au nombre de ces instrumens, & portoit alors le nom de *King*. Son usage étoit consacré à ceux qui avoient quelque soulagement à demander, pour avoir été les tristes victimes de quelque calamité imprévue; telles, par exemple, que les incendies, les inondations, la grêle & les différens ravages occasionnés par l'intempérie des saisons.

III. Je vous envoyai, entre 1781 & 1784, plusieurs Lettres relatives aux événemens qui avoient eu lieu dans cet Empire. Ce qui concernoit *Ly-che-yao* étoit l'un des objets dont j'avois l'honneur de vous entretenir. Je vous faisois un détail de tout ce qui lui étoit arrivé, depuis sa sortie de prison pour aller gouverner la Province de *Chan-fi* en qualité de

(1) Voyez la Lettre de M. Amiot, du 2 octobre 1784, Tome XI de ce Recueil, page 523.

*Tsong-tou*, jusqu'à la révolte des *Hoei-tse*, à l'occasion de laquelle il fut de nouveau mis en prison, & condamné à perdre la vie, pour n'avoir pas veillé à la sûreté de la Province qui lui étoit confiée, en négligeant d'avertir l'Empereur de cette révolte, assez tôt pour pouvoir l'éteindre dans son commencement. Je ne disois sur cela que ce que Sa Majesté avoit dit elle-même dans ses différens *Chang-yu*, & je finissois par vous faire part de la manière dont il avoit obtenu son pardon pour la seconde fois. Il a été heureux de se trouver l'allié d'*Akoui*, & de ce que ce Général a eu le succès le plus complet dans son expédition militaire. Depuis sa seconde sortie de prison, *Ly-che-yao* a été décoré successivement de tous les titres qu'il avoit perdus. Il est aujourd'hui, comme il étoit avant ses malheurs, Grand du premier ordre, Grand-Maître de la Doctrine, *Tsong-tou*, dans une des plus belles Provinces de l'Empire, & est au plus haut point de faveur auquel un sujet puisse parvenir. On ne sauroit disconvenir qu'il n'ait un mérite supérieur en bien des genres. Un esprit clair & net qui voit le vrai dans les affaires les plus embrouillées, une sagacité merveilleuse, qui lui fait trouver les moyens efficaces de les terminer à la satisfaction des intéressés, l'amour du bon ordre & la fermeté requise pour le faire observer, malgré tous les obstacles qu'on peut lui opposer, sont les qualités qui le distinguent plus particulièrement. Ces mêmes qualités, dont il présuma trop lors de la révolte des *Hoei-tse*, lui firent commettre la faute de ne pas en informer la Cour, aussi-tôt qu'elle eut éclaté. Il crut qu'avec les seules troupes de la Province qu'il gouvernoit, il n'avoit qu'à se montrer pour faire rentrer dans le devoir ceux qui s'en étoient écartés; qu'il en feroit de cette révolte, comme il en est de ces émeutes populaires qu'on apaise aisément par le supplice de

deux ou trois d'entre les plus sages, & dont on n'instruit l'Empereur qu'après qu'elles ont été apaisées. Il se trompa, & la présomption fut jugée à la rigueur. Il fut condamné à mort ; mais l'Empereur voulant conserver à l'Etat un homme dont il pouvoit tirer les plus grands services, lui fit annoncer sa grâce, après quelque tems de prison. Depuis ce tems, Sa Majesté n'a pas dédaigné de lui confier les emplois les plus importants ; & l'a loué plus d'une fois dans les ecrits publics, sur la manière dont il les a remplis. L'Empereur ayant fait les années dernières des dons immenses pour le soulagement du peuple des Provinces qui avoient souffert du fléau de la disette, il lui est revenu que les Mandarins subalternes qui avoient été chargés de la distribution de ses libéralités, avoient prévariqué de plus d'une manière ; & c'est sur *Ly-che-yao* que toute aujourd'hui l'examen juridique de la conduite qu'ont tenue ces Mandarins accusés de prévarications. Par les rapports qu'il fait de tems en tems à l'Empereur, & que l'Empereur ne manque pas de rendre publics, il paroît qu'il y a bien des coupables dans le premier Ordre de l'Etat. Ces coupables ont des parens, des amis & des alliés dans la Capitale & à la Cour, qui ont tenu des discours peu mesurés sur son compte, & qui l'ont accusé ouvertement de n'agir avec tant de sévérité, que pour se faire un mérite auprès de son Maître, & tâcher par-là de lui faire oublier les fautes passées. L'Empereur leur a fermé la bouche à tous, en prenant sa défense, & en louant publiquement sa conduite. Voilà où en sont actuellement les choses, par rapport à *Ly-che-yao*....

IV. Les Grands qui sont préposés pour veiller à l'entretien des jardins & des maisons de plaisance de Sa Majesté impériale, ont trouvé que les machines hydrauliques, construites sur le modèle de celles d'Europe sous la direction des Européens,

etoient d'un entretien trop coûteux, & hors de la portée ordinaire des ouvriers Chinois; & les Eunuques, gardiens des lieux où sont ces machines, craignant qu'on ne les rende responsables du dérangement qu'elles éprouvent, font tout leur possible pour empêcher ces Grands de faire travailler à leur réparation. Elles sont aujourd'hui toutes délabrées, celles du moins qui sont faites pour elever les eaux. Les-eaux jouent cependant toutes les fois que dans la belle saison l'Empereur choisit *la maison européenne* pour terme de sa promenade. Vous n'imaginerez pas dans votre pays, la méthode ou l'artifice qu'on emploie ici pour les faire jouer : rien de si simple & qui soit moins sujet au dérangement.

Les Grands & les Eunuques ont à leurs ordres des hommes toujours prêts à travailler à ce à quoi ils voudront les employer. Ils les occupent à puiser dans la riviere avec des seaux d'osier, & à vider ces eaux dans le grand réservoir, qui fournit aux différens canaux la quantité d'eau nécessaire à l'effet des différens jeux; & comme ces hommes sont en grand nombre, & que la riviere n'est qu'à deux pas, il ne faut pas beaucoup de temps pour suppléer à la machine.

V. Vous avez présumé très-sagement que la querelle survenue à Canton, entre les Anglois & les Chinois, n'auroit aucune influence sur les Missionnaires de Peking. Le bruit de cette querelle n'est pas même parvenu jusqu'ici. Le *Tsong-tou* & les autres Mandarins du lieu n'ont garde d'informer le Gouvernement, encore moins Sa Majesté, des tracasseries suscitées dans leurs districts, par les étrangers qui y abordent. Ils ne les annoncent que dans les cas où ces tracasseries sont de nature à avoir des suites. Hors delà, ils les terminent eux-mêmes, ou au moyen de leurs subalternes, du mieux qu'ils peuvent, sans compromettre leur autorité. Les Mantchoux,

natioa



nation belliqueuse , & toujours armée , ne permettent le commerce des étrangers dans leurs villes maritimes , que par pure condescendance pour les Chinois leurs sujets. Si l'Empereur étoit instruit que ces étrangers commerçans y causent quelquefois du trouble , d'un seul mot il leur en interdiroit l'entrée pour toujours , & cela sans aucune violence de sa part. Une simple défense qu'il feroit à ses sujets , de vendre à d'autres qu'à des Chinois les productions du pays , suffiroit pour en écarter tous les étrangers ; car si ces étrangers ne pouvoient pas s'y pourvoir de thé & d'autres objets mercantiles , qu'y viendroient-ils faire ? Vendre leurs propres marchandises ? On n'en veut pas ici ; ou si l'on en veut , c'est en si petite quantité , que le profit n'en vaudroit pas la peine. D'ailleurs la défense auroit lieu pour les achats comme pour les ventes.

Cette politique , qui paroît barbare aux Européens , n'est rien moins que telle aux yeux des Mantchoux , qui trouvent dans la vaste région dont ils sont les maîtres , bien au-delà de ce qu'il leur faut pour y jouir de tous les agrémens de la vie. Ils sont tous à la solde de leur Empereur ; & cette solde n'augmente ni ne diminue en proportion du plus ou du moins de richesses qui entrent dans l'Empire de la Chine : elle est toujours la même indépendamment du commerce. Sur cet article , l'Empereur ne pense pas différemment de ses Mantchoux ; il croit de plus , que le commerce avec les nations étrangères , est plutôt au préjudice qu'à l'avantage de ses sujets ; & il ne voit dans la quantité d'argent qui entre dans ses Etats par le canal de ces nations étrangères , qu'une source d'appauvrissement réel , dans un étang de richesses idéales. Il en a la preuve dans l'augmentation du prix que les denrées de première nécessité ont éprouvée dans l'espace de moins d'un siècle. Ce qui , sous le regne de son

aïeul , coûtoit , par exemple , une once d'argent , en coïne aujourd'hui quatre ou même six. Je laisse aux Politiques de profession à juger s'il pense bien ou mal.

Ce que je viens de dire n'est que pour vous insinuer que si les Européens qui commercent à Canton , y commettoient certains désordres qui fussent de nature à être portés aux pieds du trône , il y a toute apparence que le Gouvernement prendroit les mesures les plus efficaces pour y remédier ; & puisque , malgré les avanies dont on les raffasse , à ce qu'ils prétendent , & dont ils ont tort de se plaindre puisqu'ils se les attirent pour la plupart , ils ne prennent pas d'eux-mêmes le parti de ne plus venir dans des lieux où l'on fait si peu de cas de leur profession & de leurs personnes , on les y forceroit enfin , en coupant le fil de communication entre eux & les commerçans Chinois , pour les achats & les ventes. On peut croire cependant qu'on n'en viendra pas à cette extrémité , tant que les Mantchoux donneront des loix à cet Empire. Ce sont eux qui en ont permis l'entrée aux Européens , malgré la politique Chinoise qui la leur défendoit ; il est de leur honneur de ne pas fournir aux Chinois des raisons ou des prétextes au moins plausibles , de les inculper sur ce point dans leur histoire : ce qu'ils ne manqueroient pas de faire , si les *Mantchoux* , en révoquant cette permission , sembloient convenir eux-mêmes du tort qu'ils avoient eu de l'accorder. . . . .

VI. Les Russes étoient dans l'intention , il y a quelques années , d'envoyer une Ambassade à Peking ; l'Ambassadeur étoit déjà nommé , c'étoit le premier Président du Sénat : c'est ainsi du moins qu'on l'avoit annoncé ici. Ce premier Président vint jusques sur les frontieres , où il fit un assez long séjour , après lequel il se mit en route , non pas pour venir à Peking ,

mais pour retourner dans sa patrie. Je doute fort que la Cour de Russie tente cette Ambassade dans les circonstances où l'on est aujourd'hui. Le commerce est interrompu sur les frontières entre ces deux nations, & l'Empereur persiste à ne vouloir pas que les siens commercent avec les Russes, jusqu'à ce que ceux-ci aient donné la satisfaction qu'il exige d'eux, au sujet de l'infraction de leur part, de quelques articles des conventions faites solennellement entre les deux Empires.

Cette infraction, regardée par les Russes comme très-peu de chose, est envisagée ici sous un point de vue bien différent. Voici, en peu de mots, en quoi elle consiste. Il est statué que lorsque les deux nations auront à traiter sur les frontières, des affaires communes à l'une & à l'autre, le Gouverneur Russe d'une part, & le Regulo Tartare, ou tel autre qui commande en chef du côté de la Chine, s'y rendront en personne pour le terminer. Jusqu'à présent les Chinois ont toujours observé cet article; mais ils se plaignent du Gouverneur Russe, qui dans plusieurs occasions a commis des Officiers subalternes pour tenir sa place; ce qui a souverainement déplu au Regulo Tartare en particulier, lequel a fait envisager ici cette inobservation, comme une marque de mépris pour sa personne, de la part des Russes.

Il est statué encore que, lorsque dans les lieux qui sont sous la domination des Chinois, on aura pris quelques voleurs, brigands ou malfaiteurs quelconques, sujets des Russes; & dans les lieux de la domination des Russes, quelques voleurs, brigands ou malfaiteurs quelconques, sujets des Chinois; on doit les conduire sur les frontières, pour y être jugés par les Commissaires des deux nations, les condamner à être décapités s'ils sont trouvés coupables, & exposer leurs têtes à la vue du public, pour servir d'exemple, &c. Les Chinois n'ont jamais manqué de se conformer à la loi sur ce point; & ils se plaignent que

les Russes l'ont violée plus d'une fois, en dernier lieu surtout, en se contentant de punir à leur manière, quelques brigands convaincus d'avoir exercé leurs brigandages dans les possessions Chinoises. « Vous vous êtes contentés, leur écrivit-on » d'ici, de les faire battre légèrement, & de les dépayser ensuite pour les mettre à l'abri de nos poursuites & des châtimens auxquels la Loi les condamne. Il faut absolument nous » les livrer, afin qu'on fasse à leur égard ce que nous avons » fait nous-mêmes à l'égard de ceux de nos sujets qui ont » été convaincus d'avoir exercé leurs brigandages dans vos » possessions. Il faut nous les livrer afin qu'on les décapite & » qu'on expose leurs têtes aux yeux du public, &c. ». Les Russes ont répondu par une foule de raisons dont aucune n'a paru bonne ; & ils ont fini par alléguer la nouvelle Loi établie chez eux, de ne condamner personne à mort pour quelque crime que ce puisse être, mais de commuer cette peine en d'autres peines qui, en laissant la vie aux coupables, leur font mieux sentir la difformité de leur conduite, & sont en même temps d'un exemple plus utile au public. » Il est inutile, ont-ils » ajouté, que vous reveniez sur cet article. Nous ne changerons pas notre loi pour vous satisfaire ; nous sommes les » maîtres d'établir chez nous telle loi qu'il nous plaît, & personne n'a droit de le trouver mauvais. Il est fâcheux que pour » un si mince sujet, le bon accord soit interrompu entre deux » grands Empires, & que vous regardiez comme quelque » chose de bien important pour vous, qu'on fasse couler » le sang de quelques misérables qui ne valent pas la peine » qu'on s'occupe d'eux. En un mot, nous les avons condamnés à la peine que nous avons substituée à celle de mort, » & ils l'ont subie ; cela doit vous suffire. Nous vous prions de » ne plus mettre obstacle au commerce sur les frontières », &c.

Sans avoir lu la lettre que l'on a écrite d'ici en réponse à celle des Russes , vous en devinez très-aisément le contenu quant à ces deux articles.

« Si c'est de votre consentement , leur a-t-on répliqué , que le  
» Gouverneur général de vos frontières s'est dispensé d'ob-  
» server la Loi , c'est vous qui tranchez le nœud qui lioit entre  
» eux nos deux Empires ; si c'est à votre infu , & qu'après en  
» avoir été instruits par nous , au lieu de le punir comme vous  
» devriez le faire , vous cherchez au contraire à excuser sa con-  
» duite , en alléguant les plus pitoyables raisons , c'est encore  
» vous qui nous forcez à rompre tout commerce avec vous ,  
» ne pouvant compter sur votre fidélité à observer de bonne-  
» foi les conventions faites entre nous , &c.

« Vous êtes les maîtres , dites-vous , d'établir chez vous telle  
» loi qu'il vous plaît , sans que personne puisse le trouver mau-  
» vais. Oui sans doute , quand cette nouvelle loi ne regarde  
» que le Gouvernement intérieur de vos Etats ; mais si cette  
» loi que vous établissez , tend à déroger à des conventions  
» faites entre vous & une Puissance étrangère , vous n'êtes pas  
» les maîtres de l'établir sans le concours ou le consentement  
» de cette puissance , &c. Du reste , si nous persistons à vouloir  
» que les brigands dont il est question soient conduits sur les  
» frontières , & y subissent la peine de mort qu'ils ont méritée ,  
» ce n'est pas que nous soyons avides de leur sang. Nous ne  
» voulons en cela que l'observation d'une loi qui est commune  
» entre vous & nous , & que nous n'avons établie que d'un  
» commun consentement , pour le bien général des deux na-  
» tions. Notre auguste Maître , à l'exemple du Ciel suprême ,  
» se plaît à donner la vie ; mais il veut que ceux à qui il la  
» donne , ne soient pas indignes d'en jouir. S'il fait mourir ,  
» ce n'est que quand la Loi l'ordonne , & pour obéir lui-

» même à la Loi, &c. En un mot, & c'est pour la dernière  
 » fois que nous le disons, point de commerce entre vos gens  
 » & les nôtres, que vous n'ayez rempli à notre egard ce qui  
 » est de la justice : commencez par nous livrer les coupables  
 » que nous réclamons, & nous verrons après cela ce qu'il  
 » convient de faire, &c. »

Voilà où en sont actuellement les affaires entre la Chine & la Russie. D'après cette position, vous jugez bien, Monsieur, qu'il ne doit pas être question d'Ambassade. L'objet de la politique de la Cour Tartaro-Chinoise, ne tend qu'à contenir le peuple dans la paix & la tranquillité ; tout le reste est de surabondance. On y fait peu de cas du commerce avec les nations étrangères ; on n'y reçoit des Ambassades qu'autant qu'elles peuvent être envisagées comme des marques de soumission, ou de respect pour le Souverain qui *domine sur tout ce qui est entre les quatre mers* ; & quand ces Ambassades sont admises, tous ceux qui les composent ont des conducteurs, des instructeurs, des introducteurs, des interpretes & des gens de service, tous sous la dépendance du ministre auquel ils sont tenus de rendre compte. Tout étant ainsi réglé, les Ambassadeurs ne peuvent dire un mot qui ne soit rapporté à quelqu'un des Ministres, ne peuvent faire un pas hors de l'enceinte de l'hôtel qui leur est assigné pour demeure, que quelqu'un des Ministres ne le sache & ne l'approuve ; ne peuvent recevoir ni faire des visites que celles qui sont d'étiquette ; point de festins, point de spectacles que ceux que le Souverain leur donne dans son propre Palais, ou ceux qu'ils se procurent eux-mêmes dans leur hôtel, en y appelant des Musiciens, des Comédiens, des faiseurs de tours, & autres.

Du petit détail que je viens de faire, vous conclurez sans

doute qu'on ne se conduit pas ici à l'égard des Ambassadeurs & de ceux de leur suite, comme on le fait en Europe où on leur laisse une entière liberté d'aller où ils veulent, de faire ce qu'ils jugent à propos, de fréquenter les compagnies & les Spectacles, & de pouvoir se former une idée au moins générale, je ne dis pas des mœurs de la nation entière, mais des mœurs particulières de ceux qui habitent la Capitale. Vous conclurez encore que dans la supposition qu'il vînt ici une Ambassade Angloise ou Russe, les Savans qui se joindroient à cette Ambassade, n'y pourroient rien faire de ce pourquoi ils seroient venus, parce qu'ils seroient observés dans toutes leurs démarches, & qu'ils ne pourroient s'écarter, sans donner lieu à des soupçons. Ainsi le projet d'envoyer des Savans & des Artistes autres que ceux qui seroient pour le service de l'Empereur, pour visiter les ateliers & les manufactures ou pour aller dans les campagnes faire des observations d'histoire naturelle, est un projet qui ne pourra être mis en exécution, qu'après que les Chinois auront changé dans leur manière d'envisager les choses, & le Gouvernement dans les maximes qu'il a adoptées : ce qui probablement n'arrivera pas si-tôt.



---

# EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. AMIOT, MISSIONNAIRE,

*Ecrit de Péking, le 19 Novembre 1787.*

I. LE sacrifice que Sa Majesté Impériale offre dans le *Tien-tan*, le jour du solstice d'hiver, en qualité de Grand-Prêtre de la Nation, est, de toutes les fonctions attachées à sa dignité, la plus solennelle qu'il fasse dans le courant de l'année. Il s'y prépare par la retraite, le jeûne, la purification, & par des actes de bienfaisance qui doivent attirer sur lui & sur son Empire, des regards favorables de la part du Ciel suprême en l'honneur duquel il va sacrifier.

Quelques jours avant le solstice de l'année dernière, l'Empereur assembla ses fils, petits-fils, arrière-petits-fils, & autres de sa famille décorés de quelque titre, & avec eux les Princes, Regulos, Comtes, Grands de l'Empire & Chefs des Tribunaux, & leur fit un petit Discours, qui parut ensuite, par ses ordres, dans les Ecrits publics. Le voici tel qu'il a été inséré dans la Gazette de la Cour, pour delà passer dans celle qui est destinée à l'instruction du peuple.

« Le nom consacré pour désigner le Souverain, est celui de  
» *filz du Ciel* ( *Tien-tsee* ) ; mais pour que le Souverain puisse  
» être réputé digne fils de ce Ciel suprême, il faut qu'on apper-  
» çoive quelque ressemblance entre lui & celui dont il tient  
» la place. Le Ciel aime les hommes ; il les comble de toutes  
» sortes de biens : le Souverain doit les aimer de même, &  
» tâcher



» tâcher de les conduire de maniere à les rendre heureux. C'est-  
 » là le premier & le plus essentiel de ses devoirs ; & ce ne fera  
 » qu'en le remplissant dans toute l'étendue qu'il peut avoir ,  
 » qu'un Empereur ne sera pas indigne de porter l'auguste nom  
 » dont on le décore. Si , par paresse , par indifférence , ou par  
 » quelque défaut plus méprisable encore , il venoit à s'écarter  
 » de ce point fondamental , comment pourroit-il , sans rougir  
 » de honte , s'entendre nommer *filz du Ciel* ? de quel front  
 » oseroit-il s'en arroger les prérogatives ? sur quel fondement  
 » se flatteroit-il d'être secouru dans les occasions par ce même  
 » Ciel , pour lequel il paroîtroit n'avoir que du mépris , en  
 » négligeant de se conformer à ses intentions , & ne faisant  
 » pas ce qu'il exige de lui » ?

» C'est-là le sujet de mes réflexions ordinaires ; c'est-là , je  
 » ne crains pas de le dire , le sujet de mes réflexions de chaque  
 » jour ; & c'est en conséquence de ces réflexions , que je fais  
 » tous mes efforts pour tâcher d'imiter le Ciel dans la conduite  
 » qu'il tient envers les hommes. Il les aime , il les comble de  
 » bienfaits : à son exemple , j'aime tous mes sujets , & je sens  
 » que je suis dans la disposition habituelle de leur procurer  
 » tous les avantages dont je peux les faire jouir. Vous êtes  
 » témoins vous-mêmes des preuves de tendresse que je leur  
 » donne dans tous ces tems , & sur-tout dans ces tems de  
 » calamité publique , où la terre devenue stérile les prive de  
 » ses dons ordinaires , & semble ne vouloir plus les nourrir.

» Me voici parvenu à la fin de la cinquante-unieme année  
 » de mon regne : il me semble que je n'ai pas à me reprocher  
 » d'avoir manqué à rien d'essentiel dans l'exercice des fonctions  
 » attachées à la dignité dont je suis revêtu , de celles sur-tout  
 » qui doivent se faire dans le *Tien-tan*. Durant le cours de ces  
 » cinquante-un ans , quarante-neuf fois j'ai offert en personne

» le sacrifice solennel du solstice d'hiver; deux fois seulement  
 » j'ai été privé, malgré moi, de cet avantage. La cinquième  
 » année de mon règne, une maladie pour laquelle je fus con-  
 » traint de rester dans mon Palais, me dispensa, sans qu'il y  
 » eût de ma faute, de m'acquitter de ce devoir; il en a été  
 » de même la quarante-neuvième année. Ces deux manque-  
 » mens ne doivent pas m'être imputés, puisqu'il n'y a eu de  
 » ma part aucune négligence. En me privant alors de la santé,  
 » le Ciel semble lui-même les avoir autorisés.

» Ne pouvant me rendre au *Tien-tan* pour offrir le sacrifice  
 » en personne, je députai celui de mes fils qui avoit le titre  
 » de *Tsing-ouang* (Regulo du premier ordre), pour faire à  
 » ma place cette sublime fonction. Je lui donnai pour adjoints  
 » tous les Princes du sang titrés, afin que tous ensemble ils  
 » pussent, en quelque sorte, me représenter. Pour moi, ren-  
 » fermé dans l'appartement reculé de mon Palais, dont il ne  
 » m'étoit pas possible de sortir, n'ayant auprès de ma per-  
 » sonne aucun objet qui auroit pu me distraire, je m'y tins  
 » dans la posture la plus décente, autant que mon infirmité  
 » pouvoit le permettre. Aussi-tôt que j'entendis le signal, je  
 » me recueillis en moi-même, je m'unis de cœur & d'inten-  
 » tion à ceux qui offroient en mon nom; & j'offris en esprit,  
 » comme je l'aurois fait en personne, si j'avois été présent ».  
 (On sonne la grosse cloche quand le sacrifice commence, &  
 l'on cesse de sonner quand la cérémonie est finie. Le son de  
 cette cloche est assez fort pour se faire entendre dans toute  
 la ville, & bien loin au-delà.)

» Quoique je sois dans une vieillesse déjà fort avancée, je  
 » ne pense pas pour cela qu'il me soit permis de me dis-  
 » penser d'un devoir que je regarde comme l'un des plus  
 » essentiels parmi tous ceux qui me sont imposés, parce que

« c'est en particulier de l'accomplissement exact de ce devoir,  
 « que dépendent la félicité de mon peuple & le bonheur de  
 « ma Dynastie. Ainsi, tant que les forces ne me manqueront  
 « pas, je continuerai à offrir le sacrifice en personne, comme  
 « je l'ai fait ci-devant. Je prierai le Ciel suprême de répandre  
 « sur mon peuple l'abondance de ses dons, & de ne pas cesser  
 « de protéger ceux de mon sang, pour qu'ils ne se rendent  
 « pas indignes de gouverner l'Empire après moi. Et vous, mes  
 « fils, petits-fils, arrière-petits-fils & autres, ne vous flattez  
 « pas de pouvoir conserver l'Empire dans notre race, si, en  
 « punition de votre négligence ou des autres fautes dont  
 « vous vous ferez rendus coupables, la protection du Ciel  
 « vient à vous manquer. Ce ne sera qu'en vous rendant le Ciel  
 « propice par l'exact accomplissement de tous vos devoirs,  
 « que vous conserverez l'héritage de vos ancêtres, pour le  
 « transmettre à vos descendants.

« Je suis dans la disposition sincère de ne rien omettre de  
 « ce qui est prescrit dans le Cérémonial, lorsque je rends  
 « hommage au Ciel suprême dans le *Tien-tan*; cependant  
 « je crains que mes forces ne répondent pas à ma bonne vo-  
 « lonté. Toutes les cérémonies accessoires au sacrifice, sont non-  
 « seulement pénibles, mais encore d'une extrême difficulté  
 « pour pouvoir être faites par un vieillard, avec l'exactitude  
 « & la décence qu'elles exigent. Il faut aller, venir, se prof-  
 « terner, se relever, monter à l'Autel, en descendre, puis  
 « partager les restes du sacrifice entre les assistans, afin qu'ils  
 « emportent chez eux ces signes de leurs hommages envers  
 « le Ciel, & de la protection qu'ils en attendent pour leur  
 « félicité. Je sens que je ne suis plus guère en état de me  
 « prêter à toutes ces évolutions. Il faut qu'elles se fassent,  
 « mais comme elles ne sont pas de l'essence du sacrifice, je

## 540 EXTRAIT D'UNE LETTRE

» puis me décharger sur d'autres du soin de les faire , & me  
 » tenir au pied de l'Autel, debout ou dans toute autre posture  
 » respectueuse , quand ils les feront. C'est à quoi je suis ré-  
 » solu, lorsque j'offrirai dans la suite. Ne croyez pas que je  
 » cherche à m'épargner un peu de peine , en voulant me  
 » conduire ainsi; c'est uniquement par respect pour ces sublimes  
 » fonctions.

» J'ai pensé encore qu'il seroit à propos qu'on construisit  
 » derrière l'Autel une petite loge , dans laquelle , lorsque j'aurai  
 » atteint la quatre-vingtième année de mon âge , je pourrai  
 » me tenir pour assister à toutes les cérémonies que je serai hors  
 » d'état de faire moi-même ; & si d'ici à ce temps-là , il arrive  
 » que le temps soit trop froid , ou que je souffre de quelque  
 » légère indisposition , qui m'empêche de me tenir respec-  
 » tueusement debout au pied de l'Autel , je pourrai profiter  
 » de ce petit avantage. Du reste , tout ce que j'en dis ici  
 » n'est que par pure précaution ; car je suis dans une ferme  
 » résolution d'aller jusqu'à la fin de ma carrière en proportion  
 » de mes forces ; & si ces forces continuent à être au même  
 » degré qu'elles sont aujourd'hui , quand je serai parvenu à  
 » ma quatre-vingtième année & au-delà , je ne chercherai point  
 » à me procurer d'autre soulagement que ceux que je viens  
 » d'indiquer.

» Que les Princes , les Grands , le Grand-maitre des céré-  
 » monies & les Chefs des grands Tribunaux s'assemblent ,  
 » pour délibérer entre eux sur la manière dont il est à propos  
 » de construire la petite loge que j'ai en vue ; qu'ils en fassent  
 » le dessin & qu'ils me le montrent. Au reste , qu'on ne s'ima-  
 » gine pas que je cherche mes aises & ma commodité dans ce  
 » que j'ordonne qu'on fasse dans le *Tien-tan* : ce n'est , je le  
 » répète , que par pure précaution pour le cas où il ne me

» fera pas possible de vaquer à tout par moi-même ; & pour  
 » celui encore où je serai forcé par quelque indisposition ,  
 » à nommer quelqu'un de mes fils pour offrir en ma place.  
 » Je serai dans cette petite loge , pour m'unir d'esprit & de  
 » cœur à tout ce qui se fera. Je ne cesserai toute fonction  
 » qu'après la quatre-vingt-fixième année de mon âge. Il sera tems  
 » alors de me reposer , & d'attendre tranquillement que le Ciel  
 » daigne me placer auprès de mes Ancêtres. Je vous exhorte  
 » à ne jamais vous départir du respect sans bornes que vous  
 » devez à ce Ciel suprême ».

Suivant les ordres de Sa Majesté , les Regulos , les Grands ,  
 le *Tay-tchang-sée* , ou Grand-maître des cérémonies , & les  
 Chefs des grands Tribunaux s'assemblerent ; & après avoir déli-  
 béré entre eux , ils présentèrent à l'Empereur le Placet suivant.

» En conformité des ordres de Votre Majesté , nous avons  
 » fait des recherches sur tout ce qui s'étoit fait anciennement  
 » dans le *Tien-tan* , dans des cas pareils à celui où Votre  
 » Majesté se trouve aujourd'hui. Nous avons découvert qu'il  
 » y avoit eu autrefois un petit appartement à côté de l'Autel ,  
 » & que cet appartement avoit en hauteur sept pieds cinq  
 » pouces , en largeur neuf pieds , & sept pieds en profon-  
 » deur. Nous en avons fait le dessin que nous présentons à  
 » Votre Majesté ».

Après avoir examiné ce dessin , l'Empereur répondit : « qu'on  
 » fasse pour moi une loge pareille , mais qu'on se contente  
 » de lui donner six pieds en hauteur , six en profondeur , &  
 » sept en largeur. Il faut que la dorure soit simplement d'or  
 » mat ». La loge a été faite suivant les dimensions assignées  
 par Sa Majesté , & la dorure n'en a point été brunie.

Quelque tems après , Sa Majesté publia un *Chang-yu* dans  
 lequel , après avoir fait une courte récapitulation de tous les

fléaux dont l'Empire a été affligé ces trois ou quatre dernières années, elle exhorte ses sujets à tâcher d'appaiser la colere du Ciel, en se corrigeant de leurs vices & en faisant des actes de vertu. Elle ajoute en finissant, que de son côté elle n'oubliera rien pour tâcher de le fléchir, & qu'elle va commencer par des actes de clémence. En conséquence elle ordonne d'ouvrir toutes les prisons de l'Empire, & d'adoucir de la meilleure maniere possible, le sort de ceux qui y étoient détenus, en rendant la liberté entiere & absolue à ceux qui ont mérité l'exil, en exilant ceux qui, pour des crimes *qu'on* peut absolument pardonner, ont encouru la peine de mort portée par la Loi, & en epargnant tous les supplices accessoires, à ceux qu'on ne peut ni pas faire mourir, à raison de l'atrocité de leurs crimes.

En lisant ce que je viens de rapporter de notre Auguste vieillard, vous le regarderez sans doute comme un Prince vertueux & même *dévo*; vous ne vous tromperez pas : il est l'un & l'autre. Il paroît qu'il est vertueux par principe, & *dévo* de bonne-foi ; parce que sa conduite ne dément point ses principes, & s'accorde parfaitement avec les bonnes maximes qu'il débite. Il ne manque à aucune de ses obligations comme Grand-Prêtre & comme Empereur, & il les remplit toutes avec ce zèle & cette décence qui ne peuvent partir que d'un esprit convaincu & d'un cœur sincèrement attaché à ses devoirs. On est étonné de le voir, sur-tout à son âge, vaquer exactement aux fonctions du Sacerdoce, & traiter par lui-même toutes les affaires de son vaste Empire avec une constance & une assiduité qui n'ont point d'exemple. Chaque jour au lever du soleil, ses Ministres, les chefs des Bannieres, les Magistrats, tous ceux en un mot d'entre les Mandarins qui sont de quartier pour lui exposer les affaires

de leurs refforts , entrent dans la falle d'audience , & l'y trouvent déjà rendu. Il refte avec eux quatre à cinq heures de fuite , fans donner la moindre marque de fatigue ou d'ennui. On diroit qu'il eft d'une constitution différente de celle des autres hommes. Il ne craint ni le froid , ni le chaud. En été & pendant les ardeurs de la canicule , il affifte fouvent à des exercices militaires au milieu d'un vaste jardin , fous un fimple pavillon ; & en hiver il eft préfent quand fes Mantchoux patinent fur la glace , pour concourir au prix qui eft deftiné au plus adroit : c'eft lui-même qui le distribue. La pluie , la neige , le vent ne font jamais pour lui une raifon fuffifante pour fe dispenser d'affifter à certains exercices d'etiquette , quelque peu importans qu'ils paroiffent. Il en agit ainfi pour le bon exemple , & pour empêcher que *ses Mantchoux ne deviennent Chinois. Je veux faire jufqu'aux moindres chofes* , dit-il ; *qui peuvent contribuer à me rendre femblable à mes Ancêtres. C'eft en menant une vie dure , qu'ils fe font mis en état de conquérir l'Empire ; ce ne fera qu'en les imitant fur ce point , que leurs defcendans le conferveront.*

S'il imite fes Ancêtres dans l'auférité des mœurs Tartares , pour la conduite des fiens & pour fa propre conduite , il imite de même les plus fages des Empereurs Chinois pour le gouvernement général de l'Empire , & pour fa maniere d'agir envers les Magiftrats & les Grands. Il délibere avec eux , il les encourage à dire leur avis avec liberté , il fe rend à leurs repréfentations quand elles ont le bien public pour objet , il les admet en fa préfence toutes les fois que le cas l'exige , & en particulier lorsqu'ils entrent en charge. C'eft vraiment dans ces occafions , qu'il déploie avec energie les fentimens de tendrefle qu'il a pour fon peuple. Quand ceux à qui il donne audience , doivent exercer un emploi qui a un rapport direct ou

indirect avec cette utile mais dernière classe de la Société :  
 « Vous allez, leur dit-il, tenir ma place dans l'emploi que je  
 » vous confie ; faites comme je ferois moi-même, si je l'exer-  
 » çois en personne ; aimez le pauvre peuple, donnez-lui tous  
 » les secours qui dépendront de vous, & faites en sorte qu'il  
 » n'ait jamais lieu de se plaindre de votre peu d'attention à  
 » son égard. Vous lui tiendrez lieu de père ; faites-en exac-  
 » tement toutes les fonctions ». C'est-là, m'a-t-on dit, le refrain  
 ordinaire des exhortations qu'il fait à tous les Mandarins en  
 particulier qui vont gouverner les Provinces. Il n'est malheu-  
 reusement que trop vrai qu'il n'est pas exactement obéi de  
 tous. En voici une preuve, que je choisis sur cent autres que  
 je pourrois vous en donner.

II. J'ai eu l'honneur de vous annoncer l'année dernière (1),  
 la promotion de *Ly-che-yao* ; il est aujourd'hui *Tsong-tou* du  
*Hou-koang*. Dans l'audience qu'il eut de l'Empereur avant  
 de partir pour le lieu de sa destination, Sa Majesté lui recom-  
 manda sur toutes choses, d'avoir l'œil toujours ouvert sur la  
 conduite des Mandarins subalternes, & de s'informer exacte-  
 ment si les sommes qui avoient été envoyées pour secourir les  
 peuples de la Province qu'il alloit gouverner, avoient été dis-  
 tribuées avec fidélité. *Ly-che-yao* est entré dans les vues de son  
 maître. Son premier soin, en arrivant au *Hou-koang*, fut de  
 prendre ses informations sur l'usage qu'on avoit fait des secours  
 en argent donnés par l'Empereur pour le soulagement des  
 pauvres de la Province. Il trouva que les Mandarins de la  
 ville *Hoang-ngan-hien*, qui avoient quatre-vingt-dix mille taëls  
 ou onces d'argent à distribuer, n'en avoient distribué que  
 quatre-vingts mille, & avoient partagé entre eux les dix mille  
 restans ; que dans une autre ville, où les Mandarins avoient

(1) Voyez ci-devant page 525.



à distribuer soixante-dix mille taëls, ils s'étoient approprié huit cens taëls, dont ils avoient frustré le peuple. *Ly-che-yao* ajoute que s'il vient à découvrir quelque autre malversation, il ne manquera pas d'en informer le premier Ministre *Akoui*, qui en fera le récit à Sa Majesté.

Sur cet exposé de *Ly-che-yao*, l'Empereur ordonna que les Mandarins prévaricateurs seroient conduits enchaînés jusqu'aux prisons de Péking, pour être interrogés & jugés par le Tribunal des Crimes, en présence d'*Akoui*, qu'il donnoit pour adjoint aux Juges de ce Tribunal : ce qui s'est exécuté en conformité des ordres de Sa Majesté. Après le jugement, *Akoui* dit à l'Empereur que toute la procédure s'étoit faite dans les formes judiciaires; que les coupables ayant été convaincus du crime dont ils étoient accusés, ils l'avoient avoué eux-mêmes; qu'en conséquence on avoit porté Sentence qui les condamnoit, eux Mandarins, à mourir lors de la grande exécution qui se fait en Automne, & tous les bas-Officiers, leurs subalternes qui avoient concouru à leur prévarication, à être exilés à *Ily*. L'Empereur approuva la Sentence, sans aucun adoucissement, contre son ordinaire. Il est à présumer qu'on lui cache bien des prévarications de ce genre. Il seroit trop affligé, s'il étoit instruit de toutes, de celles surtout dont ses Mantchoux se rendent coupables. Pour lui adoucir un peu l'amertume des annonces fâcheuses, on a soin de les faire précéder ou suivre par des annonces qu'on prévoit devoir lui être agréables. C'est ce qui a eu lieu en particulier à l'occasion de ce que devoit lui annoncer *Akoui* de la part de *Ly-che-yao*, sur les prévarications dont je viens de parler.

Quelques jours avant cette triste annonce, *Hoang-ki*, premier Ministre Chinois, lui présenta une Supplique, dans laquelle il lui disoit que le peuple de la Province du *Chan-*

*tong*, en faveur duquel il avoit dépensé des sommes immenses pour le faire vivre pendant les deux années de sécheresse qui l'avoient privé de toutes les sortes de récolte, touché jusqu'aux larmes de ce que Sa Majesté, nonobstant les plus belles apparences d'une récolte des plus abondantes pour cette année, avoit bien voulu lui fournir encore pour deux mois de vivres jusqu'au tems de la moisson, avoit supplié les Mandarins qui le gouvernement, de donner au père commun, les marques d'une reconnoissance au-dessus de toute expression ; que ces Mandarins lui avoient écrit, à lui *Hoang-ki*, une lettre commune, pour le prier, ne pouvant pas quitter leur poste pour venir eux-mêmes à la Cour, de tenir leur place auprès de Sa Majesté, pour lui faire, au nom du peuple qu'ils gouvernoient, mille & mille *ko-teou*, en signe de remerciement pour tous les bienfaits dont elle ne cessoit de combler la Province la plus affligée de l'Empire.

Les Mandarins qui gouvernent les autres Provinces auxquelles l'Empereur a donné les mêmes secours, ont fait de même leurs remerciemens à Sa Majesté, au nom du peuple, en termes plus ou moins pathétiques, suivant le talent des Secrétaires qu'ils employoient. De quelque manière qu'ils s'expriment dans ces sortes d'occasions, ils sont toujours au gré de l'Auguste vieillard, qui n'a rien de plus à cœur que de persuader à ses sujets qu'il a pour eux une tendresse vraiment paternelle, & qu'il leur en donne les preuves les moins équivoques, quand les circonstances l'exigent ou le lui permettent. Ce qu'il a fait tout récemment en faveur du peuple de cette Capitale, peut servir de confirmation de ce que je dis ici.

La disette de riz occasionnée par la sécheresse qui a régné les trois dernières années, a occasionné à son tour bien des monopoles. Ceux d'entre les Marchands de riz, de bled

& d'autres grains, qui étoient le plus en argent comptant, achetoient le plus qu'ils pouvoient de ces grains à un prix modique, & le revendoient ensuite en détail à un prix bien au-dessus de l'ordinaire, augmentant à leur gré ce prix à mesure que la sécheresse, qui duroit toujours, affoiblissoit l'espérance que l'on pouvoit avoir d'une récolte prochaine. Le Gouvernement crut obvier à cet abus, en fixant lui-même le prix du riz. Tous les Marchands fermerent leurs magasins & leurs boutiques. On les menaça de prendre de force ce qu'ils refusoient de vendre, & de le distribuer au peuple. Ils persisterent dans leurs refus. Mais voyant qu'on se dispoisoit à exécuter ce dont on les avoit menacés, ils députerent au Gouverneur des neuf Portes, qui est aussi le Chef de la Police, pour lui représenter qu'ils ne pouvoient vendre les grains au prix fixé par la Police, sans se ruiner; qu'ils ne cherchoient, en le vendant au prix où ils le mettoient, qu'à gagner par un honnête commerce, de quoi se nourrir eux & leurs familles. Ils produisirent en même tems quelques bordereaux, dans lesquels étoit la comparaison du premier achat avec la revênte qu'ils en faisoient en détail, & au bas desquels ils ajoutèrent ce qu'il leur en coûtoit pour le loyer des magasins & des boutiques, & ce qu'ils étoient obligés de dépenser pour pouvoir vivre très-frugalement eux & leurs familles.

Le Gouverneur (c'étoit un des petits-fils de l'Empereur qui étoit chargé de cet emploi) ayant lu la Requête du Corps des Marchands de grains, crut devoir suspendre toute voie de fait; & demander les ordres de Sa Majesté sur ce qu'il y avoit à faire dans ces circonstances. L'Empereur, après avoir tout examiné par lui-même, dit: « qu'on achete à mes frais tous les » grains qui se trouvent chez ces Marchands, au prix qu'ils y » mettront eux-mêmes; & qu'ils le revendent au peuple au prix

» qui a cours pendant les années ordinaires. Le produit de cette  
» revente doit rentrer dans mon Trésor. Je souhaiterois pouvoir  
» en faire le don ; mais la chose n'est pas possible ».

En conséquence de cet ordre, les Marchands ont continué de vendre le riz , comme s'il leur avoit appartenu ; ils en tirent le profit qu'ils auroient tiré, s'ils le vendoient au prix qu'ils le vouloient ; & le peuple l'achete à un prix honnête , tel qu'il l'auroit acheté dans les bonnes années. De cette manière , tout le monde y gagne , excepté l'Empereur ; & les monopoles ne fauroient avoir lieu.

Il ne faut pas croire pourtant qu'on se fie en tout point pour la revente , aux Marchands qui sont chargés de la faire. Ces Marchands sont placés dans chaque quartier de la ville , pour la commodité du peuple. On a dressé devant leurs boutiques , des espèces d'échalats qui forment une enceinte de vingt pieds en carré ; au milieu de cette enceinte , sont entassés les sacs qui contiennent le riz à distribuer. Un Mandarin de Police est-là , pour être témoin & pour présider. Il y a aussi devant chaque boutique quelques soldats armés d'un fouet , ou simplement d'une baguette , pour empêcher la confusion & le désordre. Ce marché journalier s'ouvre au soleil levant , & finit vers le midi. On ne donne à l'acheteur , que ce qu'il lui faut pour sa provision de la journée : s'il a famille , il dit au Mandarin quel est le nombre de ceux qui la composent , & le Mandarin permet qu'il achete de quoi la nourrir. Tout cela se fait sans le moindre trouble. Il y a cependant quelques petites supercherries de la part du peuple : plusieurs se présentent jusqu'à deux ou trois fois , pour faire leur petite provision de la journée , & revendent le surplus de ce qu'il leur faut , avec quelque profit. Les Mandarins ferment les yeux , quand cela ne va pas trop loin ; car ce riz , disent-ils , est toujours , de manière ou d'autre ,

consommé par ceux qui en ont un besoin urgent. Si quelqu'un est pris en défaut, il en est quitte pour une réprimande, ou tout au plus pour quelques coups de fouet.

J'ai ouï dire que moyennant cet arrangement, le peuple gaignoit un tiers à-peu-près de sa nourriture journaliere, parce que la ration fixée pour la consommation de chaque bouche, est plus forte que ce qu'elle consomme réellement. *Celui qui achete pour deux jours, a une quantité suffisante pour se nourrir pendant trois.*

La Province du *Ho-nan* a eu cette année en bled une récolte des plus abondantes. L'Empereur lui a permis de s'acquitter avec cette denrée, de tout ce qu'elle lui devoit payer en argent, tant pour la Taille que pour ses autres droits; & après avoir prélevé tout ce qui pouvoit être consommé dans la Province même jusqu'à la récolte prochaine, pour le besoin de ses habitans, il a acheté tout le reste au même prix qu'on en eût tiré, s'il avoit été vendu en détail; tout cela a été transporté dans cette Capitale, aux frais & dépens de Sa Majesté.

Cependant, comme le bled n'est pas ici, comme en Europe, la nourriture ordinaire du peuple, il a fallu trouver un moyen de transformer ce bled en riz, si je puis m'exprimer ainsi, pour l'avantage de ce même peuple; & ce moyen, l'Empereur l'a trouvé, non-seulement pour l'avantage du peuple, mais encore pour son propre avantage & au profit de tous les **Mantchoux**. Pour bien comprendre comment cela peut être, il faut savoir que tous les Mandarins, les Grands, les Troupes, & en général tous ceux qui sont sous les Bannieres, sont entretenus aux frais de Sa Majesté, & que leurs honoraires, leurs appointemens, leurs gages & leur solde leur sont payés, partie en argent & partie en riz. En second lieu, que la quantité de riz qui revient à chaque particulier, en vertu de sa

dignité ou emploi quelconque , est beaucoup au-dessus de ce qu'il peut consommer, lui, sa famille & tout son domestique, qu'on suppose toujours monter en tout point au plus haut degré, de maniere qu'il n'est aucun de ceux qui sont en charge ou dans le service militaire , depuis le Grand du premier Ordre jusqu'au moindre soldat, qui n'ait chaque année ou même chaque mois , un superflu de riz , dont il se débarrasse en le vendant ou en le cédant à ses créanciers en place de l'argent qu'il devrait leur donner. En troisieme lieu , que la quantité de riz que l'Empereur distribue à ses gens dans la seule ville de Péking , est si grande qu'elle suffiroit presque pour nourrir un tiers de ses habitans. Voici en quoi elle consiste, suivant l'exposé que les Mandarins qui ont inspection sur les greniers, lui en ont fait tout récemment.

« Votre Majesté, lui ont-ils dit, tire de ses greniers, pour  
 » l'entretien des Mandarins & autres Officiers employés dans  
 » la Capitale , trente *ouan* de *tan* de riz chaque année, & pour  
 » les Troupes de la garnison qui sont sous les Bannieres , vingt  
 » *ouan* de *tan* chaque lunaison. Le Tribut que les Provinces lui  
 » doivent n'a point été payé ces deux dernieres années , à  
 » cause de la sécheresse qui a régné dans presque tout l'Empire.  
 » Votre Majesté a fait, outre cela, de grandes largesses pour  
 » nourrir le peuple dans ces tems de calamité. Nous la supplions  
 » d'ordonner aux Mandarins qui ont inspection sur les barques  
 » Impériales qui portent le Tribut en riz , de hâter leur marche  
 » autant qu'il sera possible , afin que les greniers puissent être  
 » remplis à tems ».

Pour connoître la quantité de riz distribuée aux Mandarins & aux Troupes , il faut connoître la mesure qui est employée pour la distribution. Cette mesure se nomme ici *tan* , & ce *tan* contient cent trente livres Chinoises, de seize onces chacune.

Un *ouan* est la dénomination du nombre de dix mille ; ainsi , vingt *ouan* de *tan* , c'est-à-dire deux cens mille mesures de riz , qui pesent chacune cent trente livres , font vingt-six millions de livres ; & en multipliant ce nombre par douze , qui est celui des lunaïsons dont une année commune est composée , on aura pour produit trois cens douze millions ; auxquels , si l'on ajoute les trente-neuf millions que pesent les trente *ouan* de *tan* , c'est-à-dire les trois cens mille mesures distribuées aux Mandarins , on trouvera que le total du riz que l'Empereur distribue annuellement dans la seule Capitale de son Empire , est de trois cens cinquante-un millions de livres. Cette quantité de riz n'est que la portion des Mandarins & des gens de guerre , qui ne font pas un centieme des habitans de Péking.

J'aurois souhaité que dans cette Supplique présentée à l'Empereur , on lui eût exposé pareillement la quantité de riz qu'il tire de ses greniers qui sont hors de la ville , pour l'entretien des Troupes casernées aux environs , des quatre côtés , (ces Troupes sont en bien plus grand nombre que celles qui font le service à Péking) ; je vous aurois mis au fait d'une partie des dépenses que fait le Souverain pour ceux qui le servent dans le lieu où il tient sa Cour. Mais au défaut de ce détail , en voici un autre que me fournit la réponse de Sa Majesté à cette Supplique. Après en avoir approuvé le contenu , Elle ajoute ce qui suit , dans le *Chang-yu* qu'elle publia à cette occasion , & dont voici le précis :

« Cette année il y a eu dans le *Ho-nan* une récolte de bled  
 » des plus abondantes. Cette Province s'est acquittée envers  
 » moi avec cette denrée ; elle a payé en bled tout ce qu'elle  
 » auroit dû me donner , tant pour la Taille que pour mes  
 » autres droits. Outre cela , j'en ai acheté de tous les particu-  
 » liers qui étoient embarrassés de leur superflu , pour leur faci-

» liter les moyens de se procurer avec l'argent qu'ils en retire-  
 » roient, les autres choses nécessaires à la vie. Il se trouve  
 » par-là que mes greniers ont du bled au-delà même de ce  
 » qu'il en faut pour suppléer au défaut de riz, si la récolte du  
 » riz venoit à manquer. En attendant que je statue quelque  
 » chose sur cet article important, que les Princes, les Grands,  
 » les Chefs des Bannieres & des Tribunaux s'assemblent pour  
 » délibérer entre eux, s'il ne seroit pas à propos, dans les cir-  
 » constances présentes, de donner aux Mandarins & aux  
 » Troupes, pour leur salaire, de ce qui leur est dû *en riz*, du  
 » bled en équivalent, ou en tout ou en partie. Qu'on prenne  
 » sur cela l'avis des Mandarins, & qu'on s'informe auprès des  
 » Troupes si cet arrangement seroit de leur goût & à leur avan-  
 » tage. Si tout le monde l'approuve, soit purement & simple-  
 » ment, soit en y apportant quelques modifications, qu'on  
 » m'en instruisse, afin que je lui donne le sceau de l'authenti-  
 » cité par un Edit qui pourra servir de regle pour la suite,  
 » dans les cas où l'on pourroit suppléer au riz par le bled, lors-  
 » que celui-ci seroit en plus grande abondance que l'autre.  
 » Qu'on m'informe avec sincérité quel est sur cet article le  
 » sentiment commun; car, dans l'Edit que je porterai, je veux  
 » que tout soit pour le bien général de tous mes sujets, & pour  
 » l'avantage en particulier de ceux qui sont plus immédiate-  
 » ment attachés à mon service & à celui de l'Etat »

Le résultat des délibérations entre les Princes, les Grands,  
 les Chefs des Bannieres & des Tribunaux, a été « que l'arran-  
 » gement proposé par Sa Majesté réunissoit tous les avantages;  
 » qu'il avoit l'approbation générale, & qu'il favorisoit en par-  
 » ticulier ceux qui pouvoient y avoir quelque intérêt; que sur  
 » cette approbation unanime, les Princes, Grands de l'Empire,  
 » Chefs des Bannieres & des Tribunaux, après avoir consulté  
 » le



» les Experts, & pris l'avis des Mandarins & des Troupes,  
 » pour mettre une sorte d'équilibre entre ce qu'on doit donner  
 » en bled en compensation de ce que l'on devoit donner en  
 » riz, avoient conclu que de dix dixiemes d'une mesure quel-  
 » conque qu'on doit donner en riz, sept dixiemes de la même  
 » mesure donnée en bled étoient la compensation la plus juste  
 » que l'on pût faire, eu égard à tout; que Sa Majesté pou-  
 » voit s'en tenir à ce résultat, en attendant que l'expérience  
 » qu'on en aura, puisse donner de nouvelles lumières ». C'est en  
 conformité de ce résultat; que l'Empereur a donné ses ordres  
 pour la distribution de cette année.

III. Vous voyez, Monsieur, que notre Auguste vieillard ne  
 se ralentit point dans sa course, quoiqu'il soit sur la fin de sa car-  
 rière. Il ne craint pas d'entrer dans les détails les plus minu-  
 tieux, quand ils ont pour objet l'avantage de ses sujets. Sa  
 sollicitude paternelle s'étend même sur les personnes du sexe,  
 pour les instruire de leurs devoirs, quand elles s'avisent d'y  
 manquer; & pour les soumettre à la punition, si elles récidivent  
 après avoir été instruites. Vous en conviendrez, après que  
 vous aurez lu l'historiette qui a fait le sujet des entretiens de  
 la Cour & de la Ville pendant quelques semaines, & dont je  
 vais vous faire part.

Une Dame du plus haut rang, veuve d'un ancien Ministre  
 d'Etat, & sa bru veuve du fils de cet ancien Ministre, avoient  
 l'une & l'autre beaucoup de dévotion, ou réelle ou apparente,  
 à un *Miao* bâti au pied d'une montagne, à trois ou quatre  
 lieues à l'ouest de Péking, & desservi par une autre veuve  
 qui s'étoit fait Bonzesse après la mort de son mari. Ce mari ne  
 lui avoit laissé pour tout héritage que deux fils, qu'elle ne devoit  
 nourrir que jusqu'à ce qu'ils fussent en état de gagner eux-mêmes  
 leur vie par le travail de leurs mains, étant nés d'un pere &

d'une mère qui gagnoient là leur, l'un en travaillant à la journée chez un maçon, & l'autre en faisant le métier de ravaudeuse. Aussi-tôt que ces enfans furent en âge de pouvoir servir, leur mère s'en débarrassa en les plaçant dans un Monastère de Bonzes, & n'eut plus à travailler que pour sa propre subsistance. Outre son métier de ravaudeuse, elle savoit encore piquer à l'aiguille, pour la guérison ou l'adoucissement des maux qui affectent les nerfs, & avoit plusieurs recettes de remèdes, dont elle faisoit usage avec quelque succès auprès des bonnes gens qui, n'ayant pas de quoi payer un Médecin, avoient recours à elle. Elle étoit d'ailleurs très-dévot à *Fo*, dont elle avoit sans cesse le nom dans la bouche, & sa conduite étoit en tout point irréprochable.

Ses deux fils devenus Bonzes, venoient la voir de temps en temps, & leur entretien, comme on peut le croire, ne devoit guère rouler que sur la vie qu'ils mendoient dans leur Monastère. Elle prit envie de les imiter, & de consacrer le reste de ses jours au culte de *Fo*, en ne discontinuant pas pour cela de gagner sa vie par le travail de ses mains. Elle s'habilla en Bonzesse, & alla s'établir près d'un village voisin de la montagne, au pied de laquelle il y avoit un petit *Miao* abandonné, qu'on lui céda pour en faire sa demeure. Son industrie lui procura bientôt les moyens de réparer ce *Miao*, qui n'étoit plus alors qu'une masure d'une vingtaine de pieds en carré. Elle en fit deux appartemens, l'un pour elle, & l'autre pour un vieux *Fo* de plâtre, qui subsistoit encore, & qu'elle repeignoit pour le faire paroître comme neuf. Là, de compagnie avec les villageoises & les autres femmes de campagne, elle s'occupoit à raccommoder les vieux habits, à faire des *ko-teou*, & à brûler des bâtonnets d'odeur devant son *Fo*, quand on la requéroit pour cela. On s'adressoit aussi à elle pour obtenir, tant par ses

prieres que par les remedes qu'elle indiquoit , la guérison des maux dont on étoit affecté ; & comme il arrivoit que plusieurs se trouvoient guéris , ils lui en attribuoient toute la gloire. Sa réputation s'étendit bientôt au loin , & parvint jusqu'à Péking , où elle passa dans l'esprit du peuple pour un *Thaumaturge* en fait de guérisons , & comme un *Fo* vivant en fait de sainteté.

Toutes les femmes qui se croyoient malades , ou qui l'étoient réellement , alloient à elle quand cela leur étoit possible , ou lui dépuoient quelqu'un quand elles se trouvoient hors d'état de faire elles-mêmes le voyage , pour lui exposer leurs maux vrais ou imaginaires & en obtenir la guérison. Le concours des allans & venans devint en très-peu de tems considérable , sur-tout dans la belle saison. On ne parloit par-tout que du *Fo vivant*. Les femmes de la plus haute qualité joignirent leur voix à celle du peuple , & ne manquerent pas de prétextes pour se mettre en droit de faire comme lui. Il y eut jusqu'à des Princesses du sang Impérial , qui ne dédaignerent pas d'envoyer des Eunuques ou des filles de service , pour faire en leur nom les cérémonies respectueuses devant cette femme , & pour la supplier d'intercéder pour elles auprès de son *Fo*.

Les visites dont on l'honoroit , les intercessions qu'on lui demandoit n'étoient rien moins que stériles. On lui prodiguoit de tous côtés l'argent , les bijoux , & tout ce qu'on prévoyoit devoir lui être agréable. Tant de richesses la mirent en état de se bâtir un *Miao* plus grand & plus commode que celui qu'elle habitoit , & de se procurer des revenus fixes. Elle se servit pour cela d'un Entrepreneur de bâtimens , qui avoit autrefois fait travailler son mari , & qu'elle avoit eu occasion de connoître. Rien n'est plus dangereux ici que d'avoir de l'argent ou de paroître en avoir ; il excite la cupidité de ceux qui en

manquent , & attirent l'attention du Gouvernement , qui veut favoir d'où il vient , comment on l'a acquis , & à quoi on l'emploie. Tant que cette femme parut n'avoir que ce qu'il lui falloit pour pouvoir vivre honnêtement suivant son état , tant qu'elle ne fut visitée dans son *Miao* que par ceux du bas étage , on ne l'inquiéta sur rien ; on la laissa se conduire comme elle le jugeoit à propos : mais aussi-tôt que les personnes du haut rang se furent avisées d'avoir recours à elle sous prétexte de dévotion ; aussi-tôt qu'elle fut soupçonnée d'avoir des richesses , tous les yeux furent ouverts sur elle , on épia toute sa conduite , & jusqu'aux moindres de ses actions.

On découvrit que , lorsque les personnes du haut rang se rendoient chez elle pour demander son intercession auprès de *Fo* , elle les recevoit assise sur une espèce de Trône semblable au Trône Impérial ; que le dais qui couvroit ce Trône , ainsi que les ornemens à son usage pour le cérémonial , étoit de couleur jaune ; qu'elle avoit auprès d'elle des personnes de qualité qui la servoient dans ses fonctions auprès de *Fo* , avec le même respect & de la même manière que les *Mandarins* servent l'Empereur lorsqu'il siège sur son Trône ; qu'elle avoit à son usage des meubles précieux qu'elle ne pouvoit qu'avoir reçus en don des personnes qualifiées qui l'honoroient de leurs visites ; & quoi que malgré les perquisitions les plus exactes que la malignité puisse suggérer , on ne trouvât rien dans sa conduite domestique qui fût le moins du monde contraire aux bonnes mœurs , on voulut s'assurer si elle n'avoit pas au dehors quelques liaisons différentes de celles dont elle ne se cachoit pas. Tout ce qu'on put découvrir se réduisit aux visites qu'elle faisoit assez fréquemment à la veuve de l'ancien Ministre d'Etat du nom de *Sampao* , & à la manière dont elle étoit reçue dans cette maison. Maîtresses , servantes , toutes l'attendoient à genoux en dedans de

la porte d'entrée, se prosternoient devant elle aussi-tôt qu'elle arrivoit, & la conduisoient très-respectueusement dans l'appartement où elles devoient faire ensemble leurs prières en l'honneur de *Fo*.

Il est à croire que si cette veuve s'en étoit tenue à ces marques de respect envers son *Fo vivant*, les parens & alliés de sa Maison ne s'en seroient pas mis fort en peine, & l'auroient laissée parfaitement libre de suivre son goût pour les superstitions : mais on savoit que ces superstitions absorboient tous ses revenus quelque considérables qu'ils fussent. Elle n'écouloit ni avis, ni remontrances de quelque part qu'ils lui vinssent ; elle se croyoit même en droit, par son âge & par sa double qualité de mere & de maîtresse, de donner des avis, & de faire des remontrances aux autres. Elle ne pouvoit rien faire de mieux, disoit-elle, que d'employer son argent à des aumônes qui pouvoient contribuer à faire vivre honorablement des personnes qui se consacroient au culte de *Fo*.

Ceux qui épioient la conduite de la Bonzesse, découvrirent après bien des recherches, qu'elle possédoit dans la ville beaucoup de maisons & de boutiques, que son homme d'affaires, qui est le même que cet Entrepreneur de bâtimens dont j'ai parlé plus haut, avoit achetées pour elle, sous des noms empruntés, & dont par son moyen elle percevoit les revenus : il n'en fallut pas davantage pour être en droit de former contre elle une accusation juridique. On ignore quels ont été les accusateurs, mais il y a toute apparence que ce sont les parens de la dame *Sampao*, qui ont fait agir sans se compromettre, le Tribunal de la Police.

Ce tribunal avertit l'Empereur par une supplique dans laquelle il demande ses ordres sur la manière dont il doit se comporter dans cette affaire. La réponse de l'Empereur fut qu'on se

faisit de la Bonzesse & de son homme d'affaires , & qu'on jugeât l'une & l'autre suivant les loix ; l'Empereur députa en même tems un des Grands de sa Cour pour être présent aux interrogatoires & au jugement. Son intention , en députant ce Grand, étoit d'empêcher qu'on ne compliquât dans cette affaire, des personnes qu'il eût été forcé de punir pour le bon exemple, quoiqu'elles le touchassent de fort près. Le procès fut bientôt instruit & jugé. La Bonzesse & son agent ont été condamnés à mort , la première pour avoir adopté à son service des ornemens & un appareil qui ne sont que pour le Souverain quand il siège sur son trône , & pour avoir abusé par ses prestiges , de la crédulité des simples , pour s'enrichir ; l'autre pour avoir été l'instigateur de tout ce que cette femme a fait de contraire aux loix. Celui-ci comme étant le plus coupable , a été exécuté sur le champ ; on diffère l'exécution de la Bonzesse jusqu'à la fin de l'automne. Ce délai n'est probablement qu'en vue de lui faire grace. Tous les biens de l'un & de l'autre ont été confisqués , comme ayant été injustement acquis. Dans le jugement il n'est fait aucune mention des femmes qui avoient eu des relations avec la Bonzesse ; on s'est contenté de les déférer en général au Tribunal de l'Empereur. C'est ce qui a donné lieu à Sa Majesté d'instruire de leur devoir les personnes du sexe ; & c'est où j'en voulois venir , en vous racontant l'événement que vous venez de lire.

Cependant comme son exhortation est un peu dure pour nos mœurs , & qu'il réduit toutes les femmes , de quelque qualité & condition qu'elles soient , à n'être que des récluses , je ne la rapporterai pas ici ; mais je vais vous faire part du discours qu'il adresse à leur occasion à tous les Manchoux , & des ordres qu'il leur intime en conséquence.

*Kien-long* ; cinquante-deuxième année , sixième lune , le 16.

« Le Tribunal qui a inspection sur les mœurs , & sur la  
 » police de la ville , vient de m'avertir que la veuve de  
 » *Sampao* , sa bru & quelques autres , oubliant la retenue qui  
 » est l'apanage particulier de leur sexe , & sans aucun egard  
 » pour les bienséances dont les personnes de leur rang ne  
 » doivent jamais s'écarter , ont eu la bassesse de se recon-  
 » noître les disciples d'une femme exerçant les pratiques d'un  
 » culte superstitieux , & ont fait à son egard les *Ko-reou* ,  
 » & les autres cérémonies respectueuses que les disciples font  
 » à l'égard de leurs maîtres ; qu'en particulier la bru de la  
 » veuve *Sampao* , sous prétexte d'obtenir la guérison de quel-  
 » ques maux dont elle se croyoit atteinte , a dépensé en cons-  
 » truction , ou en réparations de *Miao* , plusieurs *Ouan* d'onces  
 » d'argent ; que sous le même prétexte , elle couroit de  
 » *Miao* en *Miao* , & leur laissoit quelques marques de sa prodi-  
 » galité , &c. &c C'est bien-là en vérité de la part de ces femmes  
 » pousser l'indécence jusqu'où elle peut aller. ....

« Les femmes , quelles qu'elles soient , ont des maris , des  
 » peres ou des freres , des fils ou des parens. C'est à eux  
 » à veiller sur leur conduite ; & c'est à eux qu'on s'en prendra  
 » désormais quand elles s'écarteront de leurs devoirs. Que  
 » le Tribunal qui est chargé des affaires des Princes du sang ,  
 » intime mes ordres à tous les Régulos , Comtes & autres en  
 » général , & à chacun d'eux en particulier ; que les chefs  
 » des Batimierés , les grands Officiers , les Colonels & autres  
 » les intiment aux Officiers subalternes , & ceux-ci à tous  
 » leurs inférieurs. .... Il est défendu à toutes les personnes  
 » du sexe de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'entrer

» dans les *Miao*, sous quelque prétexte que ce puisse être ; de  
 » sortir de leurs maisons, hôtels ou palais, sans une nécessité in-  
 » dispensable ; de sortir de la ville, lorsqu'elles iront aux sépul-  
 » tures pour rendre leurs devoirs aux morts, avant le lever du  
 » soleil ; & il est ordonné aux peres, maris, freres, fils ou parens,  
 » de tenir la main à ce que cela s'exécute à la rigueur, sous  
 » peine d'être punis eux-mêmes très-sévèrement. Il est ordonné  
 » de même, & sous les mêmes peines, aux chefs des Ban-  
 » nieres & aux Officiers généraux, de châtier ceux de leurs  
 » subalternes qui se trouveront en défaut sur cet article ; car  
 » il faut qu'ils sachent que leur emploi n'est pas seulement de  
 » présider aux exercices militaires, de les commander en  
 » personne, & de faire en sorte que les Officiers & soldats,  
 » s'en acquittent avec honneur ; ils doivent encore veiller  
 » sur leurs mœurs & sur toute leur conduite, pour qu'ils rem-  
 » plissent pareillement avec honneur tous les devoirs de la  
 » vie civile ; il est ordonné enfin aux Officiers de police  
 » d'arrêter les femmes qui entreront dans les *Miao*, & de  
 » les constituer prisonnières, jusqu'à ce qu'il se présente quel-  
 » qu'un de leurs familles, pour les réclamer & pour subir la  
 » peine due à sa négligence, &c. »

Jamais ordre de l'Empereur n'a été publié avec plus de  
 fracas & un plus grand éclat. On a convoqué dans le Palais  
 une assemblée générale des Régulos, Comtes, Princes titrés,  
 & des Grands des trois premiers Ordres, pour leur en faire la  
 lecture en commun, & en délivrer une copie authentique à  
 chacun d'eux en particulier. La même cérémonie s'est faite  
 dans les différens quartiers où l'on a coutume d'assembler les  
 Troupes pour les exercices militaires ; & il n'est pas, jusqu'au  
 moindre soldat, qui n'ait eu sa copie du *Chang-yu* Impérial.

Au reste, ce *Chang-yu* a été reçu avec un applaudissement  
 universel ;



universel ; mais sur-tout avec une joie inexprimable de la part des Mantchoux ; qui trouvent , dans ce qu'il contient , tout ce qu'il faut pour tenir leurs femmes enfermées dans leurs maisons , sans qu'elles soient en droit de se fâcher contre eux. Ils sont déjà plus qu'à demi Chinois , & ils le deviennent chaque jour davantage. Il n'en est pas ainsi de leurs femmes ; elles ne se pressent pas de devenir Chinoises , & tiennent bon tant qu'elles peuvent pour conserver les usages de leur Nation en ce qui les concerne. Il n'a pas été possible , jusqu'à présent , de leur faire adopter celui des *petits pieds* ; il est à présumer qu'elles défendront leur liberté avec autant de zèle qu'elles en ont eu pour défendre leurs pieds. Elles ne manqueront pas de raisons ou de prétextes pour se trouver dans une nécessité indispensable de sortir ; elles se feront accompagner de leurs maris , de leurs frères ou de leurs fils , jusqu'à ce que ceux-ci , ennuyés & fatigués de cette gêne , laissent aller ces choses comme elles alloient ci-devant.

*Fin du Tome quatorzieme.*

---

## A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le quatorzieme Volume d'un Ouvrage intitulé : *Mémoires concernant les Chinois* ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 18 Décembre 1788. DUDIN.

*Le Privilège se trouve au premier Volume.*

---

A PARIS, de l'Imprimerie de STOUPE.

---







